EXAMEN

DES

DOCTRINES MÉDICALES

ET DES

SYSTÈMES DE NOSOLOGIE,

PRÉCÉDÉ DE PROPOSITIONS RENFERMANT

LA SUBSTANCE DE LA MÉDECINE PHYSIOLOGIQUE;

PAR F.-J.-V. BROUSSAIS,

OFFICIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR;
MÉDECIN EN CHEF ET PROFESSEUR A L'HÔPITAL MILITAIRE D'INSTRUCTION DE PARIS;
MEMBRE DES PRINCIPALES SOCIÉTÉS SAVANTES
DE L'EUROPE ET DE L'AMÉRIQUE, ETC., ETC., ETC.

Qu'est l'observation, si l'on ignore là où siège le mal?
BICHAT, *Anat. gén.*

QUATRIÈME ÉDITION,

ENRICHIE DE NOTES DE L'ÉDITEUR BELGE.

TOME PREMIER.



BRUXELLES,
LA LIBRAIRIE POLYMATHIQUE,
RUE DE LA MADELAINE, N° 57.

1830

EXAMEN

DES

DOCTRINES MÉDICALES

ET DES

SYSTÈMES DE NOSOLOGIE.

BRUXELLES.—IMPRIMERIE POLYMATHIQUE.



Broussais

[illegible]

EXAMEN

DES

DOCTRINES MÉDICALES

ET DES

SYSTÈMES DE NOSOLOGIE,

PRÉCÉDÉ DE PROPOSITIONS RENFERMANT

LA SUBSTANCE DE LA MÉDECINE PHYSIOLOGIQUE;

PAR F.-J.-V. BROUSSAIS,

OFFICIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR;
MÉDECIN EN CHEF ET PROFESSEUR A L'HÔPITAL MILITAIRE D'INSTRUCTION DE PARIS;
MEMBRE TITULAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,
DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE D'ÉMULATION ET DE L'ATHÉNÉE DE MÉDECINE DE PARIS;
MEMBRE HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE, CHIRURCIE ET PHARMACIE
DU DÉPARTEMENT DE L'EURE, ET DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE DE DOUAI;
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE BORDEAUX ET DU CERCLE MÉDICAL DE WASSY;
CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DE LIÉGE,
DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE LOUVAIN, DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE D'ÉMULATION DE TOURNAI
ET DES SOCIÉTÉS DE MÉDECINE DE BRUXELLES ET DE BRÉDA;
ASSOCIÉ HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ MÉDICO-CHIRURGICALE DE CADIX,
DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE DE MADRID
ET DE LA SOCIÉTÉ PATRIOTIQUE DE CORDOUE;
ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS
ET DE CELLE DE PHILADELPHIE.

Qu'est l'observation, si l'on ignore là où siége le mal?
BICHAT, *Anat. gén.*

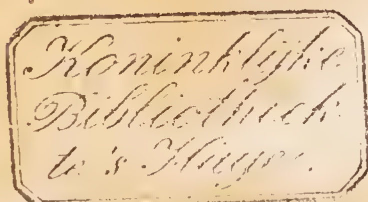
QUATRIÈME ÉDITION,
ENRICHIE DE NOTES DE L'ÉDITEUR BELGE.

TOME PREMIER.

BRUXELLES,
A LA LIBRAIRIE POLYMATHIQUE,
RUE DE LA MADELAINE, N° 57.

1830







PRÉFACE.

Enfin voici la nouvelle édition d'un ouvrage épuisé déjà depuis sept ans. On m'engageait à réimprimer celle de 1821; mais je la trouvais trop incomplète. Celle-ci embrasse toutes les grandes époques de la science. J'ai tâché de n'y rien omettre d'important, et d'en faire une *Histoire philosophique des doctrines médicales*. Un tel ouvrage est devenu nécessaire à l'époque où nous vivons. Certes, la doctrine physiologique a vaincu; mais la mauvaise foi ose le nier et cherche à chaque instant à détourner l'attention des médecins de la source d'où elle émane, en faisant mentir l'histoire. Pour mettre les choses à leur véritable place et n'être pas le jouet des coteries, il n'y a pour l'homme impartial d'autre moyen que de porter ses regards sur les systèmes de tous les siècles, afin de découvrir les sources des idées qui gouvernent aujourd'hui le monde médical *. Toutefois, c'est moins ce

* Nous avons ajouté à cet ouvrage une table alphabétique qui présente dans l'ordre le plus commode le sommaire ou l'analyse de tout ce qu'il renferme. Cette table est assez substantielle pour qu'on puisse y trouver sous chaque mot les idées principales qui s'y rattachent. Elle aura pour avantage de faciliter l'étude philosophique des différens sujets, en montrant par de courtes indications la série d'erreurs, d'aperçus incomplets, de vues approximatives, par lesquels la science a dû passer pour arriver à une notion juste et précise de chaque chose. Il est tel mot ou tel article qui peut offrir seul un moyen de vérification des lois de développement de l'esprit hu-

motif qui a tenu si long-temps mon attention fixée sur l'esprit des divers systèmes, que le désir de prévenir l'abus que l'on fait journellement, avec le mot éclectisme, au grand préjudice des malades, des autorités les plus respectables de la médecine. En effet ce mot sert aujourd'hui de ralliement à beaucoup de personnes. Elles en ont fait la devise d'une bannière sous la protection de laquelle on peut, sans crainte d'être taxé de *physiologisme* ou de *broussaisisme*, tirer parti de tous les préceptes de notre école, pourvu que l'on associe aux moyens que nous conseillons, dit-on, exclusivement, d'autres moyens qu'on croit appartenir à d'autres écoles. On ne sait pas, dans cette opposition calculée, ou l'on feint de ne pas savoir, que tous les modificateurs des organes vivans nous sont également précieux, pourvu qu'on en fasse un bon emploi, c'est-à-dire qu'on les adapte à la susceptibilité des malades. La plupart de ces prétendus éclectiques commencent par nous supposer exclusivement asservis à l'usage de certains moyens, et croient agir contradictoirement à nos dogmes en usant des autres. Toutefois, comme ceux qu'ils donnent pour les nôtres peuvent être utiles, ils les adoptent, en prenant soin d'y ajouter quelque chose que, suivant eux, les méde-

main dans les sciences ou dans l'acquisition des lumières en général. Elle sera utile à ceux qui aiment à s'élever à des vues générales par la voie des rapprochemens; elle aidera leur mémoire et leur rendra plus léger le fardeau d'idées qu'il est nécessaire de porter pour se livrer à ce genre de recherches.

Cette table est due aux soins du docteur Gaubert. Il serait à désirer que ceux qui voudront critiquer l'ouvrage l'eûssent compris aussi bien que lui : cela leur épargnerait des paroles inutiles, et tournerait à leur profit comme au nôtre.

cins physiologistes se garderaient bien de prescrire.

Telles sont les petites manœuvres à l'ordre du jour dans les coteries de la capitale. Il faut surtout, en tirant partie de nos idées, quand on a eu le bon esprit de s'en pénétrer, éviter de se servir de notre langage: sans cette précaution, nul moyen, selon l'opinion de ces messieurs, de parvenir aux places et aux honneurs de la hiérarchie médicale. On s'expose, il est vrai, dans ces efforts de travestissement, à des contradictions choquantes, à des absurdités; on se rend même coupable d'imposture,... mais qu'importe? le mensonge n'est plus un vice : son apothéose est faite par un parti fameux qui croit régner pour toujours. Ce parti a ses hommes dans la médecine, et ils ont su profiter de l'exemple qu'on donne ailleurs des suppositions gratuites, des assertions dénuées de vraisemblance, des imputations fausses, des citations infidèles, des dénégations effrontées relativement à ce qu'on aurait pu dire de nuisible aux intérêts du parti; enfin, comme leurs congénères, ils ont totalement dénaturé le sens des mots, et sanctifié tout ce qu'il y a d'abject dans l'opinion des gens de bien.

Tels sont les hommes que cette édition aura pour ennemis; mais elle aura pour appui des hommes studieux, justes et philanthropes, qui ont la conscience de lire et d'analyser un ouvrage avant de rendre public leur jugement, et dont la critique, fût-elle sévère, a constamment pour but l'avancement de la science et le bien de l'humanité. Ceux-là, je le proteste, auront des droits à ma reconnaissance; et profiter de leurs avis sera pour moi un devoir doux à remplir.

Que les éclectiques prétendus, que des intrigans qui font consister leur gloire à afficher une indépendance aussi ridicule, en fait de dogmes médicaux, qu'elle est impossible, trompent la bonne foi, la simplicité ou la paresse des académiciens étrangers à la médecine, se fassent adjuger des récompenses qui ne sont dues qu'à leurs maîtres, et marquent de loin la chaire ou le fauteuil qu'ils convoitent; que m'importe à moi qui, depuis que j'existe, ai fait le serment de n'écrire que pour proclamer la vérité! Les insectes parlans qui repullulent aujourd'hui avec plus de force que jamais sous l'influence d'astres malins, trop visibles pour qu'il soit besoin de les montrer; ces êtres, dont le souffle flétrit tout ce qu'il touche, ont déjà dit, en lisant ces lignes, et se proposent sans doute d'écrire au plus vite, que le dépit de n'être pas là où je crois devoir être me fait tenir ce langage. Je ne puis mieux leur répondre qu'en reproduisant ici la préface du premier *Examen*, publié en 1816, et qu'on a généralement perdu de vue à cause de son extrême rareté; ouvrage que des motifs particuliers m'ont empêché de faire reparaître textuellement. Qu'ils lisent donc, et qu'ils voient si j'étais mû par la passion des chaires, des fauteuils et de la clientelle des salons dorés, quand, jeune encore, et déjà appuyé par un ouvrage qui pouvait me donner des droits à tout ce qu'un médecin peut désirer, j'osais écrire :

« Cette considération (la nécessité de m'assurer la découverte de la réduction des fièvres en phlegmasies locales), la crainte assez bien fondée où je suis qu'on ne dénature mes idées, et surtout l'intérêt de l'huma-

nité, m'ont décidé à publier cet ouvrage, sans me permettre de calculer tous les désagrémens qu'il peut attirer sur moi. Je sais que je blesse bien des amours-propres, et que le motif d'être utile à mes semblables ne me servira point d'excuse auprès de bien des gens. On se plaindra du défaut de respect pour certaines autorités révérées, on s'indignera, on cherchera à m'humilier : j'ai tout prévu, rien ne m'arrête. Puis-je ignorer que tous les hommes qui ont voulu éclairer leurs concitoyens ont été cruellement persécutés, et que les découvertes les plus utiles ont excité les murmures de la multitude irréfléchie? Harvey passa pour fou quand il annonça la découverte de la circulation; l'inoculation fut solennellement prohibée, et la vaccine, malgré tous ses bienfaits, trouve encore aujourd'hui de violens antagonistes.

« Je ne me flatte point d'échapper au sort commun : peut-être verrai-je au nombre de mes persécuteurs des hommes que j'estime et qui m'ont honoré de leur confiance et de leur protection. J'y serai très-sensible; mais je sacrifie tout au désir d'être utile et à l'indignation que m'inspirent ces secours barbares que l'esprit de système prodigue à des malheureux dont la reconnaissance est souvent en proportion des tourmens qu'on leur a fait endurer, quand ils n'en ont pas été les funestes victimes.

« Je n'ai point cru devoir adoucir ma critique par des éloges accordés à la célébrité : j'aurais manqué mon but, en inspirant trop de confiance pour des ouvrages qui ne sauraient être lus sans danger par ceux qui n'ont pas été prémunis contre les erreurs qu'ils

contiennent. Je ne dis pas qu'il ne s'y trouve rien de bon, et je désire qu'on en profite; mais le ton d'arrogance de leurs auteurs et l'obstination qu'ils mettent à s'opposer à la recherche de la vérité méritaient qu'on les fît sérieusement rentrer en eux-mêmes : un jour ils seront appréciés; et l'histoire, en les mettant à leur place, applaudira peut-être à ma résolution.

« Mais ce motif n'influe en rien sur ma conduite. Je ne suis point possédé de la chimère de l'immortalité : je désire rendre des services à l'humanité autant que mes moyens m'en donnent la faculté, et ne suis nullement affligé par l'idée que d'autres en rendront de plus considérables et m'obscurciront avant ou après ma mort. Mon but est de former des médecins d'une pratique plus heureuse que ne peut l'être celle des systématiques à la mode. J'y parviendrai, j'en suis sûr, parce que, depuis douze ans, j'ai coutume d'y parvenir, parce que aucun de ceux qui m'ont entendu et qui m'ont vu pratiquer n'a résisté à la force de la vérité : j'ose espérer d'en élever un assez bon nombre pour susciter à l'erreur des ennemis qui finiront un jour par la détruire.

« Les gens qui n'ont coutume de prononcer le nom d'humanité que par spéculation me supposeront des intentions pareilles aux leurs; ils seront appuyés par certains médecins qui ont leurs raisons pour soutenir que les théories sont indifférentes au traitement. Je les attends, pour leur répondre, au lit des malades. Il y a plus, j'en appelle à leur conscience, s'ils ont le courage de profiter de mes avis auprès de ceux qui imploreront leurs secours. Je lis dans la pensée

de mes détracteurs : plus d'une fois ils ont senti l'insuffisance de la doctrine qu'on leur a si laborieusement inculquée, *difficiles habuere nugas*. Mais ils se sont mis en avant : ils ont loué, ils ont écrit, ils croient leur honneur intéressé à défendre une cause qu'ils savent bien être mauvaise; c'est assez pour m'en faire des ennemis.

« Ils excuseront les vices les plus frappans de certains ouvrages, en alléguant que les auteurs, guidés par les vues les plus profondes et pleins de la majesté de leur sujet, n'ont pas dû s'appesantir sur les particularités, mais dessiner à grands traits les caractères invariables des maladies, et que le perfectionnement des détails appartient aux esprits de second ordre. Je ne reconnais, dans ce langage concerté, que le bruit d'un écho qui cessera bientôt d'être répété par les médecins qui chercheront à le vérifier dans la pratique. Les traits caractéristiques des maladies doivent être puisés dans la physiologie : formez un tableau aussi vrai qu'animé du malheureux livré aux angoisses de la douleur; débrouillez-moi, par une savante analyse, les cris souvent confus des organes souffrans ; faites-moi connaître leurs influences réciproques ; dirigez habilement mon attention vers le douloureux mobile du désordre universel qui frappe mes sens, afin que j'aille y porter avec sécurité le baume consolateur qui doit terminer cette scène déchirante, alors j'avouerai que vous êtes un homme de génie. Mais tant que vous vous bornerez à rassembler quelques traits saillans des désordres pathologiques, pour en former des groupes intellectuels qui ne se rattachent

point aux organes; tant que vous me défendrez de vérifier, par des rapprochemens physiologiques, la vérité de toutes ces abstractions; tant que vous n'aurez point rallié les désordres les plus violens aux lésions les moins prononcées, et même au degré d'action de chaque viscère, qui constitue l'état de parfaite santé, je dirai que vous n'avez point compris l'énigme de la nature vivante; et vos déclamations ne me feront pas plus d'effet que les cris de vos aveugles partisans... Au reste, ceux-ci auront plus à souffrir que moi, et je les plains, parce que la vérité et la consolation de bien faire suffisent pour me venger. »

PROPOSITIONS
DE MÉDECINE.

SECTION PREMIÈRE.

PHYSIOLOGIE.

I.

La vie de l'animal ne s'entretient que par les stimulans extérieurs (Brown); et tout ce qui augmente les phénomènes vitaux est stimulant.

II.

Le calorique, quelle que soit sa nature, est le premier et le plus important des stimulans; et s'il cesse d'animer l'économie, les autres perdent leur action sur elle.

III.

Le calorique est nécessairement et continuellement fourni à l'embryon par sa mère : à l'animal né, par ses poumons; mais il pénètre accidentellement par toutes les voies. L'animal le tire de deux sources générales : des milieux où il est plongé et des corps étrangers qui pénètrent dans le sien, y compris l'oxygène.

IV.

Si le calorique manque pendant un certain temps,

tous les phénomènes conservateurs, réparateurs, médicateurs de l'économie cessent. Il en est ainsi de l'oxygène.

V.

Le calorique met en jeu la puissance inconnue qui compose les organes. Cette puissance les forme avec des matériaux alibiles, et ménage des fluides libres dans leurs interstices. Les organes ou les solides, ainsi que les fluides, portent le nom de matière animale. Notre pensée ne peut isoler cette matière de la puissance qui la dispose et la façonne en organes.

VI.

La composition des organes et des fluides est une chimie particulière à l'être vivant. La puissance inconnue qui met cette chimie en action donne aux organes, en les composant, la faculté de se mouvoir en se contractant, et à leur ensemble, la faculté de témoigner qu'il est sensible. Contractilité et sensibilité sont donc les témoignages ou les preuves de l'état de vie : la contractilité appartient à toutes les fibres animales; la sensibilité est un des modes d'action de l'appareil encéphalo-nerveux.

VII.

Certains corps de la nature, outre le calorique, augmentent la sensibilité et la contractilité dans les parties de l'organisme avec lesquelles ils sont mis en contact : c'est la stimulation, ou irritation; ces corps sont donc aussi des stimulans.

VIII.

La sensibilité et la contractilité étant augmentées

dans un point, le sont bientôt dans plusieurs autres : c'est la sympathie.

IX.

La sympathie s'effectue par l'intermédiaire d'une forme particulière du tissu vivant ou de la matière animale, qu'on appelle matière nerveuse.

X.

Tous les phénomènes d'association sont accomplis par cette matière dans l'appareil cérébro-spinal et dans les nerfs, par le transport de la stimulation d'une partie à une ou plusieurs autres : ce sont donc des sympathies.

XI.

Le but complexe de la stimulation primitive, comme de la stimulation secondaire, est toujours la nutrition, l'éloignement des causes destructives et la reproduction. Les mouvemens qui exécutent tout cela sont partagés en plusieurs séries, dont chacune est exécutée par un certain nombre d'organes, et porte le nom de fonction. Or, pour l'exercice des fonctions, il faut que les liquides concourent avec les solides : dans toute stimulation, il y a donc impulsion, appel ou attraction des fluides vers les solides.

XII.

La sensibilité et la contractilité sont distribuées à différens degrés dans les divers organes qui composent le corps vivant. Ceux qui les possèdent dans le plus haut degré reçoivent immédiatement l'action des stimulans, et la transmettent aux autres : ils sont donc les mobiles naturels des sympathies.

XIII.

Les organes que l'on peut considérer comme les mobiles naturels des sympathies sont ceux où la matière nerveuse se trouve sous une apparence pulpeuse, entremêlée avec des vaisseaux capillaires sanguins, et avec d'autres vaisseaux qui contiennent des fluides albumineux ou gélatineux : ce sont donc la peau et les sens de la tête, qui sont nommés sens externes; ce sont aussi les membranes muqueuses, qui sont de vrais sens internes.

XIV.

Tous les organes des sens, tant externes qu'internes, sont offerts à l'action des agens extérieurs et à celle d'autres agens qui proviennent de l'intérieur. La stimulation qu'ils en reçoivent se propage de proche en proche et en tous sens dans la matière nerveuse, et lorsqu'elle est un peu forte, elle parvient jusqu'au cerveau, centre de la matière nerveuse de l'animal. Il en est ainsi des stimulations qui ont leur origine dans l'intérieur des tissus, et qui dépendent de l'exercice des fonctions, soit dans l'état normal, soit dans l'état anormal.

XV.

Toute stimulation assez intense pour parvenir au cerveau parcourt tout l'ensemble du système nerveux de relation. Elle se répète donc dans tous les viscères, ce qui fournit au cerveau de nouvelles causes de stimulation. Telle est l'origine des besoins qui déterminent l'animal à l'action. Celle-ci est exécutée, tantôt sans conscience, et tantôt avec conscience : dans le

premier cas, elle est du plus bas instinct, et sans plaisir ni douleur; dans le second, elle est ou simultanément instinctive et intellectuelle, ou purement intellectuelle. Dans ces deux dernières conditions, elle s'exécute en vertu du plaisir ou de la douleur que l'animal perçoit, et a toujours pour objet ou de faire durer et se répéter la stimulation, ou d'en écarter la cause, ou d'y soustraire l'organisme.

XVI.

L'action commandée par le centre de relation, c'est-à-dire par le cerveau, s'exécute par les impulsions qu'il donne à l'appareil musculaire respirateur et locomoteur, au moyen de la matière nerveuse intermédiaire entre lui et cet appareil.

XVII.

Pendant qu'une impression, ou mieux, la stimulation qui résulte d'une impression, chemine dans l'appareil nerveux des viscères, elle détermine des mouvemens dans les muscles qui en font partie, modifie la circulation de tous les fluides qui les parcourent, et produit même des contractions involontaires dans les muscles respirateurs et locomoteurs.

XVIII.

Pendant que l'influence stimulante du cerveau s'exerce, volontairement ou non, sur les muscles respirateurs et locomoteurs, la stimulation est aussi communiquée, mais involontairement, aux tissus musculaires et vasculaires des viscères, parce qu'il y a des nerfs de relation communs aux muscles respirateurs et locomoteurs et aux viscères.

XIX.

Les mouvemens volontaires ayant mis les matériaux alibiles en contact avec les organes assimilateurs, ceux-ci en opèrent l'assimilation à l'individu.

XX.

L'assimilation est un phénomène de premier ordre qui ne saurait s'expliquer par l'action de la sensibilité et de la contractilité : on ne peut l'attribuer qu'à la puissance créatrice; et c'est un des actes de la chimie vivante.

XXI.

L'absorption dépend en premier lieu des affinités de la chimie vivante; en second lieu, de l'exercice de la sensibilité et de la contractilité.

XXII.

La circulation est du domaine de la sensibilité et de la contractilité dans le cœur et dans les vaisseaux, jusqu'à un point de décroissance difficile à déterminer : au-delà de ce point, et dans celui où les fluides extravasés cheminent entre les fibres, ils sont mus en partie par le cœur, en partie par les mouvemens contractiles que détermine l'irritabilité locale, en partie par les affinités de la chimie vivante, que dirige constamment la puissance créatrice. Même observation à faire sur les causes des mouvemens des fluides dans les organes dits sécréteurs.

XXIII.

Pendant que les fluides se meuvent dans la trame

des parties, la composition, la décomposition de ces parties et la formation des fluides qui doivent séjourner plus ou moins long-temps dans leurs interstices, sont opérées. Ces trois phénomènes, dont se compose la nutrition, appartiennent essentiellement à la chimie vivante, parce que le rôle de la sensibilité et celui de la contractilité se bornent à présenter aux organes les matériaux assimilés, et à éliminer les fluides superflus à la composition, et ceux qui ont été rendus libres par la décomposition.

XXIV.

Pendant que les fluides se meuvent dans le tissu des glandes, il s'y opère, outre la nutrition, des changemens dans la forme des fluides qui ne sont pas employés à cette fonction, tels que chaque glande fournit le sien avec des caractères particuliers : ces changemens appartiennent à la chimie vivante. La sensibilité ainsi que la contractilité ne figurent ici que pour éliminer les fluides de nouvelle formation, pour les conduire à l'extérieur, s'ils sont inutiles, pour les déposer sur les surfaces muqueuses, s'ils doivent concourir à quelque fonction.

XXV.

L'embryogénie est l'ouvrage de la chimie vivante : la sensibilité et la contractilité conduisent l'embryon dans l'utérus; la chimie vivante le développe et lui donne sa sensibilité et sa contractilité particulières (voyez VI) : la sensibilité et la contractilité de la mère en opèrent l'expulsion.

XXVI.

Il est un ordre de nerfs situés le long de la colonne vertébrale et au milieu des viscères; ils ont pour centre des ganglions qui leur sont particuliers; leur ensemble porte le nom de grand sympathique : il vaut mieux les appeler nerfs ganglionnaires viscéraux.

XXVII.

Les nerfs ganglionnaires viscéraux pénètrent dans les viscères et dans les muscles avec les vaisseaux et avec les nerfs de relation; mais il en entre beaucoup dans les viscères et dans les muscles du tronc, et peu dans les muscles des membres.

XXVIII.

La blessure des nerfs ganglionnaires viscéraux ne détermine primitivement ni douleurs ni convulsions; ils ne transmettent point les sensations au cerveau, ni les ordres du cerveau aux organes.

XXIX.

Les nerfs ganglionnaires viscéraux ne peuvent présider qu'aux mouvemens intérieurs que le centre cérébral ne dirige pas. Fondus dans le système capillaire des viscères, ils doivent servir à régler et à transmettre la stimulation d'un lieu à un autre, selon les besoins de la puissance créatrice, c'est-à-dire qu'ils servent particulièrement la chimie vivante.

XXX.

Les nerfs ganglionnaires viscéraux recueillent, mal-

gré la volonté, l'influence stimulante des nerfs cérébraux, et la font servir aux mouvemens indépendans du centre de perception. Aussi la volonté ne peut-elle retirer la stimulation qu'elle leur a fait parvenir par l'exercice des fonctions de relation.

XXXI.

Les nerfs ganglionnaires viscéraux font servir la force vitale de l'animal, c'est-à-dire l'action dont il est capable, à la chimie vivante, malgré l'influence de la volonté; et quand la somme de cette force ne peut plus suffire aux deux grands ordres de fonctions, ils la détournent de celles de relation, pour la concentrer dans les fonctions nutritives. Ils opèrent cette diversion en cumulant l'innervation, et avec elle les fluides dans les capillaires des viscères, et surtout du cerveau. Le sommeil est probablement produit de cette manière.

XXXII.

Lorsque l'action prédomine dans les viscères, les nerfs ganglionnaires la font refluer dans l'appareil de relation par les nerfs cérébraux, avec lesquels ils sont en communication dans ces mêmes viscères; et la volonté n'est pas plus libre de refuser cette action que de reprendre celle que le cerveau a versée dans les viscères.

XXXIII.

Le centre de relation, sollicité par l'influence des viscères, excite, avec ou sans le concours de la volonté, avec ou sans la conscience du *moi*, des mouvemens dans l'appareil locomoteur, qui sont en raison

directe des irritations viscérales et qui ont pour terme la cessation de ces irritations, ou bien l'engorgement, la compression, enfin la désorganisation du cerveau.

XXXIV.

Toutes les fois qu'il est excité dans l'économie une stimulation capable d'ébranler un peu fortement les nerfs cérébraux, elle est transmise au centre de relation, et celui-ci fait exécuter des mouvemens en conséquence, avec ou sans conscience, avec ou sans volonté de l'animal; mais les phénomènes de conscience que l'on désigne par le mot *moi* ne sont pas continus; tandis que la stimulation et la réaction du centre de relation sont continues (voyez XV).

XXXV.

Les stimulations du centre nerveux dont le *moi* a connaissance portent le nom de perceptions, et dénoncent l'état actuel de sensibilité ; les mouvemens que ce centre dirige avec conscience sont appelés volontaires. Mais les stimulations du centre cérébral dont le *moi* n'a point connaissance, et les mouvemens qu'il détermine sans la participation du *moi*, ne sont rapportés ni à la sensibilité ni à la volonté; c'est une espèce particulière de phénomènes organiques du plus bas instinct (voyez XV). L'appareil nerveux cérébral présente donc deux modes dans ses fonctions. Ce fait est ici rappelé, pour pouvoir être appliqué à la physiologie et à la pathologie.

XXXVI.

Toutes les fois que le *moi* a une perception, il sent

en même temps dans le cerveau et hors du cerveau (voyez XV). Or, les points extra-cérébraux où le *moi* peut sentir ne sont pas seulement les sens externes et internes, ce sont encore les foyers accidentels de phlegmasie ; car l'inflammation met les extrémités nerveuses de relation de la plupart des tissus dans un état à peu près analogue à celui des extrémités nerveuses qui font partie des surfaces sensitives normales. Ces foyers de phlegmasie deviennent donc des sens accidentels, anormaux.

XXXVII.

Le *moi* est le maître de ne pas exécuter certains actes que lui demandent les sensations excitées en lui par les sens naturels et accidentels; mais il en est d'autres qu'il ne peut que retarder pour un temps plus ou moins court.

XXXVIII.

Le *moi* ne jouit de la faculté de retarder ou d'empêcher l'exécution des actes demandés par les sensations, que lorsque l'appareil encéphalique est déjà avancé dans son développement, et dans l'état de veille et de santé. Cette faculté est donc nulle dans le premier âge; dans la suite, elle s'accroît par l'exercice de l'intelligence; dans le sommeil, dans la folie et autres états morbides, elle offre une foule de variétés.

XXXIX.

Les actes que le *moi* ne peut que retarder sont sollicités par des sensations qui viennent des viscères es-

sentiels à la vie, et qui sont relatives à l'exécution urgente de leurs fonctions.

XL.

Parmi les actes que le *moi* peut refuser d'exécuter, les uns sont sollicités par les besoins des viscères essentiels à la vie; mais ces besoins sont peu urgens : s'ils le deviennent beaucoup, ou le *moi* obéit, ou la raison s'aliène, ou la mort survient. Les autres actes ne sont relatifs qu'à l'exécution des fonctions qui ne sont pas nécessaires à la conservation de la vie; et le refus du *moi* peut encore produire la folie.

XLI.

Lorsque l'animal souffre et meurt pour avoir refusé de satisfaire le besoin des viscères, c'est le triomphe de l'intelligence sur l'instinct. Mais lorsque la raison s'aliène par la résistance que le *moi* oppose au besoin des viscères, c'est-à-dire par la sur-irritation qu'ils ont excitée dans le cerveau, c'est le triomphe de l'instinct sur l'intelligence.

XLII.

L'instinct consiste dans des impulsions ou stimulations nerveuses, sans ou avec conscience, parties des viscères, et qui sollicitent le centre nerveux à faire exécuter les actes nécessaires à l'exercice des fonctions.

XLIII.

Les actes sollicités par l'instinct sont souvent exécutés sans la participation du *moi*, et même dans son absence. Les exemples se trouvent chez le fœtus, chez l'endormi, etc.

XLIV.

Les actes sollicités par l'instinct prédominent chez l'enfant, et diminuent à mesure que l'intelligence se perfectionne.

XLV.

L'intelligence manifeste son influence actuelle sur l'organisme par les modifications qu'elle fait éprouver aux sensations déterminées par l'instinct, et aux actes qu'il sollicite.

XLVI.

Les passions sont des sensations provoquées d'abord par l'instinct, mais ensuite fomentées et exagérées par l'attention que leur prête l'intelligence, de manière à devenir prédominantes et à déterminer des actes plus ou moins remarquables et toujours dirigés vers la satisfaction du besoin instinctif qui en est la première origine.

XLVII.

Les passions sont, comme la folie, le triomphe des viscères, et par conséquent de l'instinct sur l'intelligence; aussi produisent-elles souvent la folie.

XLVIII.

Il y a toujours dans les passions instinct et facultés intellectuelles.

XLIX.

L'instinct peut s'exercer avec ou sans facultés intellectuelles.

L.

Les facultés intellectuelles sont toujours avec un mélange d'instinct.

LI.

Les facultés intellectuelles peuvent s'exercer sans passion, mais jamais sans un mélange de plaisir ou de douleur.

LII.

Le plaisir et la douleur qui accompagnent les facultés intellectuelles ont le même siége que le plaisir et la douleur des passions, parce que le centre de relation ne peut sentir dans le cerveau sans sentir dans les nerfs extra-crâniens; et c'est toujours dans ces derniers qu'il sent le plus.

LIII.

Lorsque l'intelligence s'occupe des idées relatives aux besoins d'un viscère, ou aux fonctions d'un sens, les nerfs de ce viscère ou de ce sens sont toujours en action, et font parvenir des sensations au centre de relation; il en résulte que la destruction des nerfs d'un sens entraîne peu à peu l'abolition des idées qui arrivaient par son moyen.

LIV.

Le fœtus acéphale peut vivre; mais il meurt quand il est né, parce qu'il manque de l'influence de la respiration, qui dépend du cerveau et du rachis.

LV.

Les organes qui ne communiquent plus avec le cerveau perdent bientôt leur vitalité et leur nutrition, se flétrissent et meurent. Mais cet état est rare; car, dans les paralysies, suites d'affection du cerveau, il y

a encore communication avec ce viscère; mais comme la principale n'a lieu que par un point malade, et les autres par des anastomoses au moyen de cordons nerveux peu considérables, ces influences sont incapables d'entretenir l'action au degré convenable.

LVI.

Ce n'est pas par le défaut d'un principe particulier dont le cerveau serait l'organe sécréteur que les appareils moteurs paralysés se flétrissent, mais par défaut d'excitation et d'exercice, quel que soit d'ailleurs l'agent subtil qui parcourt la matière nerveuse dans le phénomène de l'innervation.

LVII.

Le défaut d'action des muscles paralysés ne vient pas d'abord de l'inaptitude de leurs nerfs à exciter le mouvement, il vient du défaut de communication suffisante avec le cerveau; mais lorsque la nutrition a langui pendant long-temps dans la partie paralysée, ses nerfs se détériorent et ne sont plus propres à exciter l'action.

LVIII.

L'abord d'un sang oxygéné peut entretenir la nutrition dans les régions paralysées, parce qu'il y a encore un peu de communication avec le cerveau; mais le défaut d'exercice rend cette nutrition de plus en plus languissante, sans toutefois causer la mort locale.

LIX.

Une communication de l'excitation facile, continuelle, et dans toutes les directions, entre les diffé-

rentes parties du corps, par le moyen de la matière nerveuse, est indispensable pour entretenir l'équilibre des fonctions.

LX.

Dans les saisons et dans les climats chauds, l'excitation arrive plus aux animaux par la surface extérieure, que par les surfaces internes : dans les saisons et les climats froids, l'excitation leur est plus donnée par les surfaces internes que par l'externe. La surface gastrique devient alors la principale voie d'excitation; c'est pourquoi la nutrition est plus considérable.

LXI.

L'excitation n'est jamais uniforme dans l'économie animale; elle est toujours en plus dans certaines parties, en moins dans plusieurs autres, et prédomine successivement dans diverses régions. Cette inégalité finit souvent par déranger l'équilibre des fonctions.

LXII.

La santé ne s'altère jamais spontanément, mais toujours parce que les stimulans extérieurs destinés à entretenir les fonctions ont cumulé l'excitation dans quelque partie, ou parce qu'ils ont manqué à l'économie, ou parce que l'économie a été stimulée d'une manière qui répugne à l'exercice des lois vitales; car il existe des rapports entre les modificateurs extérieurs et l'ensemble ou les différentes parties de l'organisme, tels que les uns favorisent, les autres entravent les lois vitales; et ces derniers sont les poisons.

LXIII.

Certains modificateurs extérieurs diminuent les phé-

nomènes de la vie dans les organes avec lesquels ils sont en rapport; mais la douleur qui se développe dans le lieu débilité fait l'office d'un excitant qui y rappelle les phénomènes vitaux, tantôt dans un mode favorable, tantôt dans un mode nuisible à la conservation de l'animal.

LXIV.

L'excès d'hématose ou de sanguification augmente la somme de vitalité; mais cette progression a un terme au-delà duquel l'excitation s'accumule sur un organe, et la maladie a lieu par la sur-irritation de cet organe.

LXV.

L'excitation s'accumule aussi sur les organes par l'influence des modificateurs excitans, quoique la somme de la vitalité générale soit très-diminuée; et cet état peut persister jusqu'au marasme et jusqu'à la mort.

LXVI.

L'économie ne supporte jamais la sur-irritation impunément; et tous ceux qui paraissent le plus habitués aux excitans trop énergiques finissent par éprouver des sur-irritations locales.

SECTION DEUXIÈME.

PATHOLOGIE.

LXVII.

La santé suppose l'exercice régulier des fonctions; la maladie résulte de leur irrégularité; la mort, de leur cessation.

LXVIII.

Les fonctions sont irrégulières lorsqu'une ou plu-

sieurs d'entre elles s'exercent avec trop ou trop peu d'énergie.

LXIX.

L'énergie d'une fonction est excessive lorsqu'elle précipite, suspend, ou dénature les autres, de manière qu'un ou plusieurs des organes qui sont chargés de la fonction exagérée et de celles qu'elle a troublées, soient menacés de destruction.

LXX.

L'énergie d'une fonction est languissante, lorsqu'un ou plusieurs des organes qui en sont chargés ne jouissent pas du degré de vitalité nécessaire pour bien exécuter la fonction.

LXXI.

La vitalité des organes peut avoir été exaltée avant d'être diminuée, et *vice versâ.*

LXXII.

Il n'y a ni exaltation ni diminution générales et uniformes de la vitalité des organes.

LXXIII.

L'exaltation commence toujours par un système organique, et se communique à d'autres, soit dans le même appareil, soit ailleurs.

LXXIV.

La nature de l'exaltation communiquée est la même que celle de l'exaltation primitive. C'est toujours l'augmentation des phénomènes qui atteste l'état de vie.

LXXV.

L'exaltation d'un ou de plusieurs systèmes orga-

niques, d'un ou de plusieurs appareils, détermine toujours la langueur de quelque autre système ou appareil.

LXXVI.

La diminution de vitalité d'un système ou d'un appareil entraîne *souvent* l'exaltation d'un ou de plusieurs autres, et *quelquefois* leur diminution.

LXXVII.

L'exaltation de la vitalité d'un système (et à plus forte raison d'un appareil) suppose toujours une action des modificateurs stimulans supérieure à celle qui convient au maintien de la santé, c'est-à-dire une super-stimulation ou sur-excitation.

LXXVIII.

La sur-excitation partielle suppose toujours un appel trop considérable de fluides; il y a donc congestion préjudiciable à l'exercice des fonctions dans toute sur-excitation. C'est une congestion morbide.

LXXIX.

La réunion de la sur-excitation et de la congestion morbide partielles entraîne toujours une nutrition partielle exagérée, ou irrégulière; ce qui constitue la congestion active, qui tend nécessairement à la désorganisation.

LXXX.

La sur-excitation et la congestion morbide actives et partielles sont compatibles avec la diminution générale de la somme de vitalité.

LXXXI.

La diminution partielle de la vitalité entraîne toujours celle de la nutrition, quoiqu'elle détermine souvent une congestion morbide; mais celle-ci est passive.

LXXXII.

La congestion morbide passive peut désorganiser, mais beaucoup moins que l'active.

LXXXIII.

La congestion morbide active étant toujours compagne de la sur-excitation ou sur-irritation, il suffit de nommer cette dernière pour être entendu en développant la marche des maladies : on peut même, pour être plus bref, se contenter du mot *irritation*, pourvu que l'on y attache le même sens qu'à ces deux expressions; mais il faut sous-entendre l'épithète *morbide*.

LXXXIV.

L'irritation peut exister dans un système, sans qu'aucun autre y participe; mais cela n'a lieu que lorsqu'elle est peu considérable. Elle ne porte alors que sur les mouvemens organiques locaux et sur la nutrition de la partie; mais aussitôt que l'irritation locale s'élève à un certain degré, elle se répète dans d'autres systèmes ou dans d'autres appareils plus ou moins éloignés, et toujours sans changer de nature.

LXXXV.

Les nerfs sont les seuls agens de la transmission de l'irritation; ce qui constitue les sympathies morbides.

Les sympathies morbides s'opèrent donc de la même manière que les sympathies de l'état de santé; elles n'en diffèrent qu'en ce que, dans ce dernier cas, les nerfs transmettent plus d'irritation, ou un mode d'excitation qui répugne aux lois vitales.

LXXXVI.

Les sympathies morbides sont de deux espèces : les premières se manifestent par des phénomènes organiques, savoir, des exagérations du mouvement fibrillaire, des congestions, des altérations des sécrétions, exhalations, absorptions qui sont alors augmentées, diminuées, ou dénaturées par des changemens dans la température, et par des vices de nutrition; ce sont les sympathies organiques : les secondes, par des douleurs, par les convulsions des muscles soumis à la volonté, et par des aberrations mentales; ce sont les sympathies de relation.

LXXXVII.

Les sympathies organiques peuvent exister sans les sympathies de relation : celles-ci entraînent toujours les organiques; mais le plus souvent ces deux ordres de sympathies sont simultanés.

LXXXVIII.

Plus la sensibilité de l'organe irrité, et celle de l'individu sont considérables, plus les sympathies sont multipliées, et *vice versâ*.

LXXXIX.

Plus les sympathies sont nombreuses et actives, plus la maladie est grave.

XC.

L'excès des sympathies de relation suffit pour causer la mort, qui alors paraît dépendre de la désorganisation du centre de relation. L'excès des sympathies organiques peut aussi occasioner une mort rapide, qui est due à la congestion et à la désorganisation de plusieurs viscères.

XCI.

L'organe primitivement irrité est quelquefois le seul à subir la congestion ou la désorganisation, les organes sympathisés n'éprouvant pas assez d'irritation pour les partager.

XCII.

Les organes sympathiquement irrités peuvent contracter l'irritation à un degré supérieur à celle de l'organe à l'influence duquel ils la doivent. Dans ce cas, la maladie change de place et de nom : ce sont les métastases.

XCIII.

L'organe qui est devenu le siége d'une métastase excite alors des sympathies qui lui sont propres ; et celles-ci peuvent à leur tour devenir prédominantes : telles sont les phlegmasies ambulantes, etc.

XCIV.

Si les irritations sympathiques que les principaux viscères déterminent dans les organes sécréteurs, exhalans et à la périphérie, deviennent plus fortes que celles de ces viscères, ceux-ci sont délivrés de la leur, et la maladie se termine par une prompte guérison.

Ce sont les crises. Dans ces cas, l'irritation marche de l'intérieur à l'extérieur.

XCV.

Les congestions des crises se terminent toujours par une évacuation, soit sécrétoire, soit purulente, soit hémorrhagique : sans cela, la crise n'est pas complète.

XCVI.

Si l'irritation s'avance de l'extérieur à l'intérieur, ou d'un viscère vers un autre plus important, la maladie s'aggrave. Ce sont les fausses crises des auteurs.

XCVII.

Les irritations n'ont point de durée ni de marche fixes; l'une et l'autre sont déterminées par l'idiosyncrasie, et par l'influence des modificateurs qui agissent sur les malades.

XCVIII.

L'irritation tend à se propager par similitude de tissu et de système organique : c'est ce qui constitue les diathèses; cependant elle passe quelquefois dans des tissus tout différens de ceux où elle a pris naissance, et plus souvent dans les maladies aiguës que dans les chroniques.

XCIX.

Lorsque l'irritation accumule le sang dans un tissu, avec tumeur, rougeur et chaleur extraordinaires et capables de désorganiser la partie irritée, on lui donne le nom d'inflammation.

C.

La douleur locale n'est pas inséparable de l'inflammation, même intense.

CI.

La douleur locale de l'inflammation offre beaucoup de variétés, qui sont subordonnées au mode de sensibilité de la partie et au degré de celle de l'individu.

CII.

L'inflammation excite souvent plus de douleur dans les parties où les irritations sympathiques se manifestent, que dans son propre foyer. Les inflammations des membranes muqueuses de l'estomac, des intestins grêles et de la vessie en offrent des exemples journaliers.

CIII.

Lorsque l'inflammation est sans douleur, elle réveille moins de sympathies de relation que lorsqu'elle est douloureuse : il y a même beaucoup de sub-inflammations, suites ou non de phlegmasies véritables, qui n'excitent que des sympathies organiques.

CIV.

L'inflammation altère toujours les fluides de la partie enflammée, et quelquefois la masse entière des humeurs.

CV.

L'inflammation peut exister sans suppuration.

CVI.

L'inflammation laisse souvent à sa suite un mode

d'irritation, qui porte un nom différent du sien, et produit une cacochymie que l'on a crue essentielle.

CVII.

L'inflammation excite souvent des sympathies de relation qui sont devenues pour les auteurs les phénomènes prédominans, et ont fait donner à la maladie le nom de *névrose*.

CVIII.

L'inflammation ne change pas de nature par la diminution des forces dont elle est la cause.

CIX.

Les irritations de tous les organes sont transmises au cerveau lorsqu'elles acquièrent un certain degré d'intensité, et surtout lorsqu'elles sont inflammatoires; il en résulte altération des facultés intellectuelles et affectives, et un état de douleur et de malaise que l'on rapporte à l'appareil locomoteur. L'excès de cette sympathie se convertit en encéphalite.

CX.

Les irritations intenses de tous les organes sont constamment transmises à l'estomac au moment de leur début; il en résulte inappétence, altération de la couleur de la langue et du mucus lingual : si l'irritation reçue par l'estomac s'élève au degré de l'inflammation, on voit les symptômes de la gastrite; et comme le cerveau est toujours plus irrité, il développe à un plus haut degré les sympathies qui lui sont propres, et peut même s'enflammer.

CXI.

Les irritations intenses de tous les organes sont transmises au cœur ; alors il précipite ses contractions, la circulation s'accélère, et la chaleur augmentée de la peau détermine une sensation pénible. C'est ce que l'on doit appeler la *fièvre*, qui est ici considérée d'une manière générale et abstraite.

CXII.

La fièvre n'est jamais que le résultat d'une irritation du cœur primitive ou sympathique.

CXIII.

Toute irritation assez intense pour produire la fièvre est une des nuances de l'inflammation.

CXIV.

Toute inflammation assez intense pour produire la fièvre, en excitant le cœur, l'est assez pour agir en même temps sur le cerveau et sur l'estomac, au moins dans son début ; et comme l'irritation ne change point de nature, pour être transmise, celle que reçoivent alors ces trois organes est toujours une nuance de l'inflammation.

CXV.

Les irritations transmises au cerveau et à l'estomac par un organe enflammé diminuent quelquefois malgré la persistance de l'inflammation qui les avait excitées, et ces deux viscères reprennent leurs fonctions, pendant que le cœur continue d'être vivement irrité et d'entretenir la fièvre.

CXVI.

Quoique l'estomac et le cerveau continuent leurs fonctions pendant l'inflammation d'un autre organe, ils ne laissent pas d'être irrités organiquement. Leur irritation est toujours près de l'inflammation, et s'y élève bien souvent, si le foyer qui l'entretient persévère jusqu'à la mort.

CXVII.

Si l'irritation excitée par sympathie dans l'estomac et le cerveau, au lieu de diminuer, devient plus intense que celle du foyer dont elle dépend, c'est le cas des propositions sur les métastases (voyez CII et suiv.)

CXVIII.

L'inflammation de l'encéphale entraîne *toujours* celle des voies digestives, et *quelquefois* celle de leurs annexes : c'est une sympathie organique.

CXIX.

L'inflammation de l'encéphale est plus souvent l'effet sympathique des inflammations de l'estomac, que leur cause.

CXX.

La congestion sanguine de l'estomac dans l'ivresse, dans les typhus, dans les fièvres *mali moris*, etc., se répète nécessairement dans le cerveau, y compris ses membranes.

CXXI.

L'inflammation de l'encéphale excite des phénomènes nerveux qu'on a pris souvent pour essentiels.

CXXII.

Toutes les irritations de l'encéphale qui se prolongent, finissent par l'inflammation, la sub-inflammation ou l'hémorrhagie, lorsque leur marche n'est interrompue ni par l'art, ni par l'affection d'un autre organe; et, dans ces cas, elles se terminent toujours par la mort : telles sont l'épilepsie, la catalepsie et les contentions d'esprit portées à l'excès, etc.

CXXIII.

La manie suppose toujours une irritation du cerveau : cette irritation peut y être entretenue longtemps par une autre inflammation, et disparaître avec elle; mais, si elle se prolonge, elle finit toujours par se convertir en une véritable encéphalite, soit parenchymateuse, soit membraneuse.

CXXIV.

Aucune inflammation extra-cérébrale ne peut produire la manie sans le concours de celle de l'estomac et des intestins grêles, et le foie n'est affecté ici que secondairement.

CXXV.

L'arachnitis est plus souvent consécutive à une gastro-entérite, que primitive; mais le délire, l'insomnie et les convulsions, qui en sont souvent les signes, peuvent être entretenus par cette gastro-entérite, disparaître avec elle, ne laisser, après la mort, dans l'arachnoïde et dans la pie-mère, aucunes traces de phlegmasie, ou en laisser de moins marquées que celles que l'on trouve dans l'estomac, etc.

CXXVI.

Toute souffrance extrême, soit par l'inflammation d'un organe, soit par la stimulation d'une branche de nerf, soit par cause morale, engorge le cerveau et tend à développer l'inflammation dans la pulpe, dans la pie-mère et dans l'arachnoïde. Or, la souffrance de l'estomac est la plus cruelle, et toutes les autres la produisent. Il n'y a donc jamais de gastro-entérite sans un degré quelconque d'irritation cérébrale. Tout ceci doit être appliqué aux hémorrhagies encéphaliques.

CXXVII.

Les tubercules, les cancers du cerveau, etc., sont produits par l'inflammation chronique de ce viscère.

CXXVIII.

Toutes les irritations encéphaliques peuvent aboutir à l'apoplexie.

CXXIX.

Le mot apoplexie exprime la cessation des phénomènes de relation. On peut y distinguer deux principaux degrés, d'après l'absence ou l'existence des paralysies partielles; mais on ne peut diviser cette maladie d'après la prévision des formes de l'altération organique de l'encéphale.

CXXX.

L'inflammation de la membrane interne ou muqueuse de l'estomac s'appelle *gastrite;* mais elle n'est jamais vérifiée sur le cadavre qu'avec celle de la membrane muqueuse des intestins grêles. Il vaut donc mieux lui donner le nom de *gastro-entérite.*

CXXXI.

L'inflammation de la membrane muqueuse des intestins grêles s'appelle *entérite*. Le cadavre l'offre quelquefois seule; mais on ne saurait affirmer son isolement avant l'autopsie; et d'ailleurs la gastrite a toujours eu l'initiative. Il vaut donc mieux lui donner le nom de *gastro-entérite*.

CXXXII.

La gastro-entérite se présente sous deux formes : avec prédominance de phlegmasie gastrique, avec prédominance d'entérite. La douleur gastrique, le refus, le rejet des *ingesta*, ou la difficulté de les supporter, caractérisent la première : la faculté de satisfaire la soif, la rapidité de l'absorption des liquides appropriés, sont les signes de la seconde. Les autres signes sont communs, à très-peu de choses près.

CXXXIII.

L'inflammation aiguë de la membrane muqueuse de l'intestin grêle, sans affection du péritoine, n'occasione point de colique chez la plupart des hommes. Elle est presque toujours sans douleur circonscrite, mais souvent avec un sentiment de brûlure et de malaise vague, et avec constipation. L'invagination de cet intestin, loin de causer l'iléus, ne produit même pas ordinairement de colique.

CXXXIV.

La colique, la fréquence des déjections et le ténesme, sont les signes propres de l'inflammation muqueuse du colon et du rectum.

CXXXV.

Le mot entérite étant consacré à l'inflammation de l'intestin grêle, ne peut servir à distinguer celle du colon; il faut appeler celle-ci *colite* ou *colo-rectite*. Mais les deux se succèdent et s'associent.

CXXXVI.

La gastro-entérite existe sans aucun point douloureux lorsque l'inflammation ne prédomine pas avec force dans l'estomac ou dans le duodénum, et la pression de l'abdomen ne développe même pas de douleur.

CXXXVII.

La gastro-entérite se reconnaît par les symptômes locaux (voyez CXXXII, CXXXIII) et par les sympathies qu'elle développe, savoir : 1° les organiques, rougeur et chaleur des ouvertures des membranes muqueuses et de la peau, altération des sécréteurs de la bile, de l'urine, et surtout du mucus; 2° les relatives, qui sont les douleurs de la tête et des membres, l'aberration de la faculté de sentir et de juger. L'influence exercée sur le cœur est commune à plusieurs autres phlegmasies.

CXXXVIII.

Les gastro-entérites aiguës qui s'exaspèrent, arrivent toutes à la stupeur, au fuligo, à la lividité, à la fétidité, à la prostration, et représentent ce qu'on appelle fièvre putride, adynamique, typhus : celles dans lesquelles l'irritation du cerveau devient considérable, qu'elle s'élève ou non au degré de la phlegmasie, produisent le délire, les convulsions, etc., et

prennent le nom de fièvres malignes, nerveuses ou ataxiques.

CXXXIX.

Toutes les fièvres *essentielles* des auteurs se rapportent à la gastro-entérite simple ou compliquée. Ils l'ont tous méconnue lorsqu'elle est sans douleur locale, et même lorsqu'il s'y trouve des douleurs, les regardant toujours comme un accident.

CXL.

Les auteurs ont quelquefois dit que certaines fièvres dépendaient d'une inflammation des organes digestifs; mais ils n'ont jamais dit que les fièvres prétendues essentielles ne pussent avoir une autre cause, jamais qu'elles fussent produites par le même mécanisme que la fièvre des pneumonies, etc., jamais enfin qu'il n'y en eût point d'essentielles. Tout cela n'a été dit que depuis la doctrine physiologique.

CXLI.

Les auteurs, ignorant que la membrane interne des intestins grêles peut s'enflammer sans douleur locale, ont tous attribué à leurs entérites les symptômes de la péritonite, et souvent ceux de la colite.

CXLII.

C'est par une gastro-entérite aiguë, premier effet de l'agent contagieux, que débute la variole. La phlegmasie cutanée la remplace, et la termine lorsque les pustules sont en petit nombre; mais elle la reproduit, si les pustules sont nombreuses, par l'érysipèle qui résulte de la confluence des aréoles. Telle est la *fièvre*

secondaire de la variole, dite aussi *fièvre de suppuration.*

CXLIII.

C'est par la gastro-entérite et par un catarrhe oculaire, nasal, guttural ou bronchique, aigu, que débutent la rougeole et la scarlatine. Ce sont ces phlegmasies qui constituent tout le danger de ces maladies, en s'exaspérant, en envahissant le cerveau et la totalité des viscères. L'angine de la scarlatine devient souvent funeste, et l'on doit faire attention au catarrhe bronchique de la rougeole, qui donne, dès le principe, une expectoration puriforme, et qui, lors même qu'il ne se convertit pas en pneumonie, peut produire la strangulation, en interceptant le passage de l'air.

CXLIV.

L'hypocondrie est l'effet d'une irritation permanente des principaux viscères des deux cavités inférieures; mais elle ne devient complète que par le développement d'une gastro-entérite chronique, qui agit avec énergie sur un cerveau fort irritable et organisé d'une certaine manière.

CXLV.

La plupart des dyspepsies, gastrodynies, gastralgies, pyrosis, cardialgies et toutes les boulimies sont l'effet d'une gastro-entérite chronique.

CXLVI.

Des borborygmes sans douleur, ensuite des coliques, d'abord ombilicales, puis fixées à une région de l'abdomen, sans ténesme, sans selles consécutives,

avec une tuméfaction rénitente, douloureuse à la pression, caractérisent l'entérite apyrétique du jéjunum et de l'iléum, tant que les symptômes de la péritonite chronique n'existent pas.

CXLVII.

Les ganglions lymphatiques du mésentère ne s'enflamment que par l'effet de l'entérite; et cette double phlegmasie prolongée constitue le carreau.

CXLVIII.

Les ganglions du mésentère ne s'enflamment point par la péritonite simple.

CXLIX.

L'hépatite est consécutive à la gastro-entérite, quand elle ne dépend pas d'une violence extérieure.

CL.

La gastro-entérite chronique est la cause des engorgemens hépatiques et des foies jaunes et gras, même chez les phthisiques.

CLI.

L'hydropisie des personnes qui ont abusé des boissons alcoholiques, des purgatifs, etc., est l'effet d'une gastro-entérite chronique qui a envahi toute l'épaisseur du canal digestif, du foie, etc.; et qui a pénétré lentement au péritoine.

CLII.

La boulimie est l'effet d'une gastro-entérite chronique, avec prédominance d'irritation gastro-duodé-

nale. Cette phlegmasie en effet peut exister dans une nuance qui permette l'assimilation d'une quantité d'alimens bien supérieure aux besoins de l'économie; d'où résultent pléthore, polysarcie, et, par suite, la détonation de l'irritation sur le cerveau, sur les articulations, sur les reins, sur le cœur, sur la marge de l'anus, en un mot, sur tous les points où une stimulation accidentelle peut l'appeler.

CLIII.

Les gastrites boulimiques dépendent souvent de l'abus des *ingesta* stimulans, et surtout des médicamens dits stomachiques, administrés quand la gastrite n'est encore que légère.

CLIV.

L'assimilation exubérante des gastrites boulimiques se fait toujours avec plus ou moins de douleurs locales et sympathiques : ces douleurs, dans la suite, s'exaspèrent au point de rendre la digestion redoutable au malade, même lorsque l'appétit est encore excessif; elles finissent par détruire la faim, par produire la maigreur, le vomissement, etc.; et quelquefois la gastrite passe à l'état aigu.

CLV.

Lorsqu'un long emploi des stimulans a exalté beaucoup la sensibilité de l'estomac, la guérison est longue, difficile, et les rechutes très-faciles; il est rare que dans ce cas il n'y ait pas un degré d'irritation cérébrale, capable de produire l'hypocondrie; et souvent le squirrhe ou la perforation gastrique terminent la scène.

CLVI.

L'inflammation passe souvent de la muqueuse digestive au péritoine, dans l'état aigu.

CLVII.

Les hépatites aiguës ne sont mortelles que par l'addition de la gastro-entérite, de la péritonite, ou par l'inflammation des organes de la poitrine et de la cavité crânienne.

CLVIII.

Les néphrites aiguës ne sont mortelles que par la complication de l'inflammation des principaux viscères.

CLIX.

Les péritonites aiguës des femmes en couche commencent ordinairement par l'inflammation de la membrane interne et de toute l'épaisseur de l'utérus.

CLX.

Les irritations prolongées de la membrane muqueuse du vagin produisent presque toujours l'inflammation du col et celle des ovaires; de là les squirrhes, les cancers, etc.

CLXI.

Les squirrhes du col utérin sont souvent l'effet des violences souffertes par ce col dans l'accouchement.

CLXII.

Les règles douloureuses annoncent un foyer perpétuel d'irritation dans le col utérin, et le cancer de cette partie en est souvent la suite à l'époque qu'on

appelle critique, quand on n'a pas calmé l'irritation long-temps avant cette époque.

CLXIII.

La péripneumonie débute souvent par le catarrhe ou inflammation de la membrane muqueuse des bronches. Les lobes supérieurs du poumon sont alors le principal siége de l'inflammation; et si cette inflammation est chronique, elle développe des tubercules dans le sommet du parenchyme, et produit la phthisie.

CLXIV.

La péripneumonie des lobes moyens et inférieurs des poumons débute souvent sans avoir été précédée du catarrhe bronchique : si elle devient chronique, ou il s'y forme des abcès, ou des tubercules s'y développent. La phthisie peut être la conséquence du premier cas : elle est le résultat inévitable du second.

CLXV.

La pleurésie atrophie, par la collection purulente qu'elle produit, le poumon du côté malade, le plus ordinairement, sans l'enflammer; mais en même temps la pneumonie se développe quelquefois dans le poumon du côté opposé, et si cet état devient chronique, la phthisie se forme dans ce dernier.

CLXVI.

La pleurésie qui prédomine dans la plèvre pulmonaire, avec ou sans collection et atrophie du poumon qu'elle recouvre, enflamme quelquefois ce poumon, et peut, en cas de chronicité, y développer des tubercules.

CLXVII.

Les tubercules qui succèdent à l'inflammation de la membrane interne des bronches et des vésicules bronchiques sont engendrés de la même manière que ceux du mésentère dans l'entérite chronique.

CLXVIII.

Je n'ai point vu de tubercules du poumon sans une inflammation antécédente. Ceux qu'apportent les enfans naissans ne me paraissent pas indépendans de ce phénomène.

CLXIX.

Les tubercules se forment dans toutes les constitutions attaquées d'inflammation chronique du poumon et des intestins; mais ils sont plus gros chez les sujets prédisposés aux irritations du système lymphatique.

CLXX.

Les granulations cartilagineuses, osseuses, calcaires, les mélanoses, les squirrhes, les encéphaloïdes, les cancers du poumon, sont des productions engendrées de la même manière que les tubercules ordinaires.

CLXXI.

Le mot *phthisie pulmonaire*, n'exprimant que la désorganisation qui est le produit de la phlegmasie du parenchyme pulmonaire, ne saurait être appliqué à cette phlegmasie. Il vaut mieux la nommer pneumonie chronique, en spécifiant par lequel des tissus du viscère elle a commencé.

CLXXII.

Le cœur s'enflamme souvent par sa membrane séreuse : c'est ce que l'on appelle péricardite. Elle est caractérisée par le siége de la douleur et par la dépression et l'irrégularité de la circulation ; ce qui produit l'angoisse, les lipothymies et la frayeur de la mort.

CLXXIII.

Le cœur s'enflamme par sa membrane interne : c'est la cardite la plus ordinaire. Cette cardite affecte de préférence les orifices artériels, où elle devient souvent chronique et où elle produit l'obstacle au cours du sang, l'épaississement, les végétations, l'ossification, les ulcères, et par suite l'hypertrophie du cœur et l'anévrisme. L'irritation ou l'inflammation, qui a débuté par l'appareil locomoteur, produit souvent cette cardite, en se fixant dans l'intérieur du cœur.

CLXXIV.

L'irritation des différens tissus, qui est assez intense pour parvenir au cœur, peut produire l'inflammation de ses deux membranes. Celle de la tunique interne des artères est causée par le même mécanisme, et ne saurait seule entretenir une fièvre violente.

CLXXV.

L'inflammation aiguë et suppurante du tissu musculaire du cœur est une maladie fort rare; mais ce tissu dégénère toujours au bout d'un certain temps, par suite de l'inflammation de ses deux membranes.

CLXXVI.

Les accidens les plus graves de l'anévrisme du cœur

viennent de l'obstacle offert à la circulation : de là des asthmes, des hémorrhagies par différentes voies, et l'hydropisie; mais la gastrite ne manque jamais de s'associer aux autres symptômes, et d'autant plus que le malade est traité d'une manière plus excitante.

CLXXVII.

Les ossifications des artères propres du cœur doivent être la suite de l'inflammation de sa membrane interne ou de celle des grosses artères.

CLXXVIII.

Les dilatations de la crosse de l'aorte sont souvent l'effet de l'inflammation chronique de son tissu. Cette dégénération peut oblitérer les embouchures des artères qui portent le sang aux bras et à la tête. La même inflammation produit aussi la friabilité des autres artères, et des anévrismes que Scarpa a bien décrits.

CLXXIX.

Les scrofules sont des irritations des tissus extérieurs où prédomine la partie albumineuse du sang; mais comme la chaleur y est peu de chose, et que la rougeur n'y existe pas toujours, on peut les distinguer par une expression particulière. Celle de sub-inflammation convient-elle?

CLXXX.

L'inflammation s'associe à cette sub-inflammation, soit comme cause, soit comme effet, et quelquefois l'accompagne dans toute sa durée.

CLXXXI.

La sub-inflammation des tissus lymphatiques ne se développe primitivement à l'inflammation que dans les pièces qui composent le squelette et dans les parties molles qui le recouvrent ; elle y est déterminée par l'action du froid sur la peau, à la manière des rhumatismes, ou par des irritations accidentelles : quant aux viscères, ils n'en sont affectés que consécutivement à leur inflammation. On doit en dire autant des sub-inflammations syphilitiques.

CLXXXII.

La peau est susceptible d'une irritation chronique qui porte d'une manière spéciale sur ses tissus excréteurs, sur ses vaisseaux absorbans, et qui dénature cette enveloppe, en l'engorgeant d'albumine dégénérée. N'est-ce pas encore une espèce de sub-inflammation à laquelle l'inflammation peut s'associer à différens degrés ? Quand l'irritation se communique de la peau sub-enflammée aux viscères, elle ne pénètre point dans leurs ganglions lymphatiques sans l'inflammation préalable de leurs membranes muqueuses.

CLXXXIII.

Les ganglions lymphatiques ne se tuméfient, ne s'endurcissent et ne se ramollissent jamais que par l'exaltation de leur irritabilité et de leur contractilité, c'est-à-dire par leur irritation, qui est une des sub-inflammations.

CLXXXIV.

Les tuméfactions d'apparence analogue à celle des

ganglions sub-enflammés, mais qui surviennent dans les tissus où l'on n'aperçoit pas dans l'état sain de glandes lymphatiques, doivent être jugées de même nature que les ganglions lymphatiques développés par l'irritation. Tout cela porte le nom de *tubercules.*

CLXXXV.

Pendant que les faisceaux absorbans chroniquement irrités dégénèrent en tubercules, quelques vaisseaux lymphatiques peuvent se dilater par un engorgement passif produit par une compression qui fait obstacle au cours de la lymphe. Cet état est aux absorbans ce que les varices sont aux veines; l'inflammation s'y développe bientôt.

CLXXXVI.

Les tissus cellulaires sont, après les membranes muqueuses, les plus susceptibles d'inflammation aiguë; alors ils suppurent, mais ils peuvent suppurer sans que l'inflammation ait été reconnaissable par des signes extérieurs.

CLXXXVII.

Les foyers occultes de suppuration phlegmoneuse avec résorption de pus n'entretiennent la fièvre dite hectique, que par l'irritation communiquée aux principaux viscères, soit par la sympathie du foyer toujours enflammé, soit par l'impression stimulante du pus résorbé. Cette fièvre n'est donc pas plus essentielle que les autres.

CLXXXVIII.

Quand les tissus cellulaires s'engorgent lentement de lymphe ou de graisse en se durcissant, sans offrir

les phénomènes de l'inflammation, ou après que l'inflammation s'est éteinte en eux, ils doivent toujours cet état à l'exaltation de leur irritabilité et de leur contractilité, et jamais à un état contraire : c'est encore une espèce de sub-inflammation.

CLXXXIX.

La graisse et la lymphe qui forment les engorgemens cellulaires avec dureté sont toujours dégénérées; et si le ramollissement y survient, c'est que l'inflammation s'y développe. C'est ce qui arrive aux encéphaloïdes, aux mélanoses, aux squirrhes, etc. : de là les cancers, qui surviennent également dans les tubercules, etc.

CXC.

Lorsque l'irritation a régné sous forme d'inflammation ou de sub-inflammation dans les tissus des membranes articulaires, artérielles et autres tissus naturellement secs et peu extensibles, il y a extravasation de l'albumine, et cette humeur se dessèche par l'absorption et se convertit en concrétions calcaires : exemple, les goutteux. Ces concrétions sont donc l'effet de l'irritation. Il en est ainsi de celles qui se forment au milieu des ganglions lymphatiques devenus tuberculeux, et quelquefois dans les follicules sécréteurs de la mucosité.

CXCI.

La couleur noire existe souvent dans les foyers d'inflammation, et de sub-inflammation chronique : c'est ce que l'on appelle mélanoses.

CXCII.

Le cancer extérieur, produit de la dégénération irritative des tissus où prédominent l'albumine et la graisse, est toujours accompagné d'inflammation; il n'est pas incurable tant qu'il n'est que local.

CXCIII.

L'inflammation du cancer extérieur se répète par sympathie dans les principaux viscères; mais le cancer ne s'y développe que par suite de cette inflammation. Il peut même ne pas s'y former; la diathèse et la cachexie cancéreuses ne sont donc pas si communes qu'on le croit.

CXCIV.

Les progrès du cancer sont toujours en raison de l'inflammation qui s'y trouve.

CXCV.

Toutes les inflammations et sub-inflammations peuvent produire le cancer.

CXCVI.

Les inflammations des membranes séreuses n'ont que deux formes, l'une aiguë très-douloureuse et très-fébrile, l'autre chronique presque indolente et apyrétique. Cette dernière se confond avec les sub-inflammations.

CXCVII.

Les inflammations des membranes muqueuses ont des formes et des degrés plus multipliés que celles des séreuses parce que, comme sens internes abondam-

ment pourvus de matière nerveuse, et mobiles continuels de sympathies, les muqueuses ont une sensibilité et une irritabilité plus variées et plus intenses que les séreuses, qui n'ont ni sensibilité, ni sympathies dans l'état sain.

CXCVIII.

Toutes les hémorrhagies qui ne dépendent pas d'une violence extérieure, et qui sont spontanées, sont actives, quelle que soit la faiblesse du sujet.

CXCIX.

Les hémorrhagies spontanées dépendent d'une irritation des capillaires sanguins; mais elles sont rendues plus faciles par l'hypertrophie du cœur.

CC.

Les hémorrhagies spontanées dépendent des mêmes causes éloignées que les inflammations; aussi elles les compliquent, les produisent, et sont déterminées par elles dans le même lieu; elles les remplacent, et sont remplacées par elles dans des parties différentes.

CCI.

Les névroses sont actives et passives; tandis que les inflammations et les sub-inflammations ne peuvent être qu'actives.

CCII.

Les névroses actives consistent dans l'exaltation de la sensibilité des nerfs de relation, et dans celle de la contractilité musculaire et vasculaire sous l'influence de ces nerfs : elles sont possibles dans les muscles locomoteurs, dans les viscéraux et dans tous les capil-

laires où prédominent les nerfs de relation : exemple, les névralgies.

CCIII.

Les névroses passives consistent dans la diminution ou l'abolition de la sensibilité et de la contractilité musculaires; elles ne peuvent être complètes que dans les appareils locomoteur et sensitif.

CCIV.

Les névroses actives et passives ont le plus souvent pour cause une phlegmasie située dans l'appareil cérébral ou dans les autres viscères; les passives dépendent quelquefois d'une influence sédative agissant sur les nerfs où elles se manifestent.

CCV.

Dans les névroses actives fixes de l'appareil de relation, la circulation capillaire est excitée; il y a congestion, l'inflammation et la sub-inflammation existent ou menacent de se former dans les tissus où se manifeste la névrose aussi bien que dans le point de l'appareil cérébral où correspondent les nerfs de ces mêmes tissus; tandis que les cordons nerveux intermédiaires se bornent à transmettre les influences sympathiques d'un point à l'autre.

CCVI.

Lorsque, dans les névroses des viscères de la poitrine et du bas-ventre, il existe des douleurs, ou des convulsions ambulantes dans les muscles locomoteurs, il y a deux points d'irritation qui sont enflammés ou tendent à la phlegmasie, l'un dans ces viscères et l'autre dans l'appareil encéphalique.

CCVII.

Les obstacles à la circulation ne dérangent les fonctions des principaux viscères que lorsqu'ils sont situés dans le cœur ou dans les gros vaisseaux.

CCVIII.

Dans les cas d'obstacles à la circulation, l'hydropisie vient de la stagnation du sang dans l'appareil veineux, ou de l'inflammation de l'appareil vasculaire sanguin et lymphatique.

CCIX.

L'augmentation subite de la dyspnée dans l'anévrisme du cœur, par l'effet de la locomotion, prouve l'influence du système musculaire sur la circulation veineuse.

CCX.

Les congestions inflammatoires et les sécrétions prouvent l'influence du système capillaire sur la circulation du sang.

CCXI.

L'absorption prouve l'influence du système capillaire sur la progression des fluides non sanguins.

CCXII.

Le malaise et l'angoisse des obstacles à la circulation déterminent tôt ou tard la gastrite : les médicamens stimulans lui font faire des progrès.

CCXIII.

Le scorbut est un état particulier des solides et des

fluides produit par une assimilation imparfaite; ses causes sont donc multipliées; mais le froid, le défaut de lumière, la tristesse et les mauvais alimens sont les principales. L'extravasation des fluides est un des principaux effets de l'état scorbutique, parce que cette maladie rend tous les tissus fragiles; mais les viscères, et surtout l'appareil encéphalique, résistent plus que les tissus dont le squelette est revêtu.

CCXIV.

Les phlegmasies s'associent facilement avec le scorbut, mais elles n'en dépendent pas; elles viennent des causes qui les produisent chez tous les hommes : telle est l'inflammation des gencives.

CCXV.

Les violences extérieures, les grands mouvemens, les médicamens excitans et les phlegmasies produisent facilement la rupture et la désorganisation des parties modifiées par le scorbut, parce que la chimie vivante est languissante, et la vie diminuée chez les scorbutiques.

CCXVI.

L'hydropisie reconnaît pour causes physiologiques les obstacles au cours du sang et de la lymphe, l'influence sympathique d'une phlegmasie chronique, la cessation d'action des capillaires dépurateurs, l'assimilation imparfaite et la débilité.

CCXVII.

L'irritation offre des intermittences naturelles dans l'état de santé.

CCXVIII.

L'irritation morbide peut être intermittente dans presque tous les appareils et systèmes organiques où l'inflammation aiguë peut se développer.

CCXIX.

L'irritation morbide peut être continue dans un appareil à un degré modéré et s'y exaspérer périodiquement pour retomber ensuite à son premier état. Dans ces cas, quand elle y est modérée, elle excite peu de sympathies; lorsqu'elle s'y exaspère, elle en développe un grand nombre : ce sont les *fièvres* rémittentes, subintrantes, etc., des auteurs.

CCXX.

Les irritations intermittentes et rémittentes sont toujours avec exaltation de la sensibilité et de la contractilité, et par conséquent avec congestion, soit dans le principal siége du mal, soit dans les lieux où il éveille des sympathies.

CCXXI.

Les irritations intermittentes et rémittentes sont toujours des phlegmasies, des hémorrhagies, des névroses ou des sub-inflammations qui se déplacent et se terminent spontanément par des métastases critiques; si elles cessent de se déplacer, elles se convertissent en phlegmasies, en hémorrhagies, en névroses ou en sub-inflammations continues, soit aiguës, soit chroniques.

CCXXII.

Les fièvres intermittentes et rémittentes sont des

gastro-entérites périodiques; mais l'encéphale et les autres viscères sont irrités sympathiquement, de même que dans les continues, et peuvent aussi devenir le siége principal de l'irritation, et s'enflammer d'une manière périodique ou continue.

CCXXIII.

Chaque accès régulier de fièvre intermittente est le signal d'une gastro-entérite dont l'irritation est ensuite transportée sur les exhalans cutanés, ce qui produit la crise : si l'irritation ne se déplace pas complètement, la fièvre est rémittente; si elle cesse de se déplacer, la fièvre devient continue.

CCXXIV.

Les fièvres larvées des auteurs sont des irritations périodiques de différens systèmes ou appareils soit intérieurs, soit extérieurs, mais dans lesquelles le cœur est moins influencé, et la chaleur générale peu ou point exaltée.

CCXXV.

Les fièvres dites pernicieuses ne diffèrent des autres que par la violence et le danger des congestions.

CCXXVI.

Les hydropisies qui suivent les fièvres intermittentes dépendent toujours de l'une des cinq causes ou modifications physiologiques indiquées dans la proposition CCXVIII.

CCXXVII.

Les causes extérieures les plus ordinaires des fiè-

vres intermittentes sont les alternatives du froid et du chaud atmosphériques; mais tout ce qui modifie l'économie de la même manière que ces vicissitudes peut les engendrer et surtout les reproduire.

CCXXVIII.

La cause de la périodicité de certaines douleurs et de certaines convulsions qui se répètent pendant longtemps n'est pas connue.

CCXXIX.

Les rhumatismes sont des phlegmasies fibreuses, ou synoviales, produites par les vicissitudes du chaud et du froid extérieurs; il n'est donc pas surprenant qu'ils soient souvent intermittens et périodiques.

CCXXX.

Les phlegmasies articulaires périodiques deviennent ambulantes par la voie des sympathies, et se terminent par des crises ou bien en se fixant quelque part sous forme aiguë ou chronique, à la manière des phlegmasies viscérales, lorsqu'elle sont abandonnées à elles-mêmes.

CCXXXI.

La goutte ne diffère de l'arthritis que par des circonstances qui tiennent à l'âge ou à l'idiosyncrasie des sujets.

CCXXXII.

Les phlegmasies articulaires devenues chroniques dégénèrent en sub-inflammations : de là les nodus, les concrétions, etc.

CCXXXIII.

La forme de phlegmasie articulaire que l'on appelle

goutte est souvent, mais non toujours, compliquée d'une gastro-entérite chronique qui en modifie la marche et appelle l'irritation sur les viscères.

CCXXXIV.

Le foie n'est affecté dans la goutte que consécutivement à une gastro-entérite chronique concomitante.

CCXXXV.

L'irritation de la gastro-entérite se communique aux articulations par voie de sympathie, sous la forme d'arthritis et de goutte; mais ce n'est ordinairement que lorsque l'influence des vicissitudes atmosphériques ou quelque autre cause irritante extérieure y ont prédisposé les articulations.

CCXXXVI.

L'irritation des phlegmasies articulaires développe sympathiquement celle de l'estomac, et celle-ci devient parfois prédominante.

CCXXXVII.

Les infirmités multipliées qui tourmentent les vieux goutteux (diathèse et cacochymie goutteuses) sont des sympathies de l'estomac, de l'encéphale, etc., qui se sont accrues et transformées en phlegmasies, en névroses, ou en sub-inflammations; ou bien ces phlegmasies, etc., sont primitives.

CCXXXVIII.

Dans les phlegmasies articulaires chroniques et répétées, l'irritation s'avance toujours de la circon-

férence vers le centre ; mais il en est ainsi de toutes celles de la périphérie.

CCXXXIX.

La transformation de la goutte en une autre maladie n'est autre chose que le déplacement du point principal d'irritation, qui produit des effets relatifs à la structure et à la vitalité des différens tissus qu'il occupe.

CCXL.

Il est absurde d'appeler goutte une affection qui n'a point été précédée de phlegmasie articulaire ; il l'est aussi de donner ce nom à celle qui en a été précédée : car, dire que la goutte s'est portée dans le cerveau, quand la manie survient à la suite d'une phlegmasie articulaire, c'est comme si l'on disait que la manie s'est portée dans le gros orteil, lorsque la goutte remplace un accès de délire.

CCXLI.

Dans les rétrocessions de la goutte, on ne doit se souvenir du siége que l'irritation a d'abord occupé que pour déterminer le point de la périphérie où il est le plus avantageux de tenter la révulsion.

CCXLII.

La révulsion n'est possible, dans ce qu'on appelle goutte déplacée, que lorsque le viscère qui est attaqué n'a point encore éprouvé de désorganisation.

CCXLIII.

Les végétaux âcres qui, à petite dose, sont vomi-

tifs, purgatifs, drastiques, diurétiques, etc., administrés à haute dose, excitent l'inflammation et l'ulcération dans la muqueuse digestive, et secondairement des douleurs et des convulsions qui diffèrent d'après l'idiosyncrasie.

CCXLIV.

Les végétaux astringens, à petite dose, deviennent causes de gastro-entérites, à haute dose.

CCXLV.

Les végétaux narcotiques, les substances alcoholiques, excitent à haute dose la gastro-entérite, d'abord sans ulcération, et engorgent de sang l'encéphale, en déterminant des convulsions et des délires variés. Ils engorgent aussi le poumon.

CCXLVI.

Les végétaux âcres, dits antiscorbutiques, excitent à grande dose la gastro-entérite.

CCXLVII.

Les substances minérales corrosives ou escarotiques produisent à petite dose la gastro-entérite sans escarre, et consécutivement l'ulcération : à haute dose, elles développent cette phlegmasie autour de l'escarre qu'elles ont produite. Dans tous ces cas, il en résulte des phénomènes de délire et de convulsion qui offrent beaucoup de variétés.

CCXLVIII.

Si l'arsenic ne devient pas promptement mortel, il provoque l'inflammation des voies gastriques dans des

nuances qui varient selon la dose et selon l'idiosyncrasie : de là l'engorgement, la phlegmasie du cerveau et des poumons, et quelquefois des phénomènes analogues à ceux des prétendues fièvres putrides et des typhus.

CCXLIX.

Les substances saturnines produisent, à petites doses, l'astriction de la membrane muqueuse gastro-intestinale, des convulsions douloureuses dans les plans musculeux du canal digestif, d'où résultent la colique, les vomissemens, et, sympathiquement, les convulsions des membres ; mais, à haute dose, ou en raison de la disposition individuelle, elles provoquent une gastro-entérite plus ou moins associée à l'état convulsif. De là de grandes variétés dans les effets des vomitifs, des drastiques, de l'opium et des sudorifiques que l'on oppose aux coliques de plomb.

CCL.

Les astringens minéraux, le sulfate d'alumine, celui de zinc, celui de fer, agissent à peu près comme les préparations de plomb.

CCLI.

Le sublimé-corrosif enflamme les voies gastriques, à dose un peu trop forte ; à dose excessive, il ulcère en produisant la phlogose, et détermine des douleurs et des convulsions variées dans les voies gastriques et dans les muscles de relation.

CCLII.

Toutes les préparations mercurielles et cuivreuses

sont excitantes, et leur excès produit toujours la gastro-entérite.

CCLIII.

Les cantharides occasionent la gastro-entérite, tout en produisant la phlegmasie des voies urinaires.

CCLIV.

Les chairs putréfiées que l'estomac ne peut assimiler produisent la gastro-entérite, avec irritation et engorgement du cerveau, et font paraître les symptômes du typhus par l'intensité des phénomènes nerveux; mais l'ulcération ne survient que consécutivement et après une certaine durée de l'inflammation.

CCLV.

Les poissons gâtés, les champignons vénéneux développent des gastro-entérites avec beaucoup d'angoisse, météorisme, coliques, etc., imitant les phénomènes du typhus, et souvent des inflammations cutanées : les délires et les convulsions (dans lesquelles il faut toujours ranger le tremblement ou soubresaut des tendons) sont ici, pour le moins, aussi considérables que dans l'empoisonnement par les chairs putréfiées.

CCLVI.

Tous les poisons phlogosans et escarotiques, végétaux, animaux ou minéraux, étant appliqués à la peau à forte dose, développent, dans la muqueuse digestive, dans le cerveau, et quelques-uns dans les poumons, une inflammation analogue à celle qu'ils ont excitée à l'extérieur, par la transmission de l'irritation à l'intérieur.

CCLVII.

Les poisons de toute espèce, étant injectés, dans les vaisseaux sanguins, vont développer la gastro-entérite, etc., s'ils ne sont pas assez puissans pour occasioner une mort subite.

CCLVIII.

Les chairs putréfiées insérées dans les chairs vives, ou leur sanie injectée dans les vaisseaux sanguins, agissent sur les voies gastriques comme si elles étaient avalées, lorsqu'une mort prompte ne prévient pas la gastro-entérite.

CCLIX.

Les piqûres et les morsures des animaux vénimeux qui laissent un poison dans la plaie déterminent une phlegmasie locale qui passe promptement à la gangrène, attendu la vivacité de l'irritation; ensuite les plus dangereux d'entre ces poisons occasionent l'angoisse et la mort par l'influence exercée sur l'appareil nerveux. Mais si la vie persiste, l'inflammation se répète dans les principaux viscères, surtout dans les voies gastriques, et toujours avec tendance à la mortification. La gangrène est donc ici, comme dans tous les autres cas, le résultat d'une exaltation trop rapide des phénomènes de la vie. Enfin, les plus légers de ces poisons se bornent à produire une phlegmasie locale.

CCLX.

Les morsures des animaux enragés déterminent toujours une gastro-entérite; et souvent l'inflammation

se répète dans le pharynx, dans le cerveau, dans les poumons et dans les organes génitaux. Les délires et les convulsions sont toujours les effets sympathiques de ces phlegmasies, et varient selon le degré de susceptibilité ou l'idiosyncrasie.

CCLXI.

Les vers des voies gastriques sont le plus souvent, mais non toujours, le produit de l'altération du mucus et de la chaleur qui résulte d'une gastro-entérite plus ou moins intense : de là les effets si variés des anthelmintiques irritans.

SECTION TROISIÈME.

THÉRAPEUTIQUE.

CCLXII.

Il est toujours dangereux de ne pas arrêter une inflammation dans son début, car les crises sont des efforts violens et souvent dangereux que la nature déploie pour soustraire l'économie à un grand danger ; il est donc utile de les prévenir, et imprudent de les attendre.

CCLXIII.

Il y a quatre sortes de moyens d'arrêter la marche des inflammations : les débilitans, les révulsifs, les toniques fixes et les stimulans plus ou moins diffusibles.

CCLXIV.

Les débilitans propres à arrêter les inflammations

sont la saignée, l'abstinence, les boissons émollientes et acidules; mais la saignée est le plus efficace de tous.

CCLXV.

La saignée des gros vaisseaux convient aux engorgemens sanguins qui se font avec rapidité sous l'influence de l'irritation, dans les parenchymes; la saignée des vaisseaux capillaires, pratiquée le plus près possible du point principal d'irritation, c'est-à-dire sur la région de la peau qui correspond au viscère enflammé, doit obtenir la préférence dans tous les autres cas, lorsque la maladie est encore récente.

CCLXVI.

Il n'y a aucun inconvénient à pousser la saignée jusqu'à la syncope dans les inflammations récentes des sujets qui étaient sains avant la maladie; dans les cas contraires, on ferait faire au malade, par cette pratique, un sacrifice dont on ne serait pas certain qu'il pût obtenir le dédommagement. On peut en dire autant de l'abstinence complète des alimens, et de sa prolongation. Les hémorrhagies des sangsues deviennent souvent excessives chez les enfans et chez les jeunes sujets dont la peau est sanguine et le cœur très-énergique. On doit donc arrêter l'écoulement des piqûres aussitôt que la défaillance se fait sentir.

CCLXVII.

Les saignées locales sont souvent nuisibles dans les anciennes phlegmasies des principaux viscères lorsque le sang ne surabonde pas dans l'économie. Il est rare qu'elles n'augmentent pas alors la congestion; il vaut

donc mieux s'en abstenir ou les pratiquer à quelque distance du point principal d'irritation.

CCLXVIII.

Les saignées générales ou locales faites à une personne qui a peu de sang déterminent toujours beaucoup de malaise, augmentent les congestions viscérales et produisent souvent par-là des convulsions et de la fièvre.

CCLXIX.

Lorsqu'une inflammation très-récente, qui avait cédé aux saignées locales chez un sujet qui était sain avant la maladie actuelle, se ranime subitement, on peut revenir plusieurs fois au même moyen ; la convalescence n'en sera que plus prompte et plus facile : mais s'il existait une phlegmasie chronique avant l'aiguë, cette pratique est souvent dangereuse. Elle le serait également si l'inflammation était générale dans un ou plusieurs viscères ; dans ces cas, il faut s'arrêter si le pouls perd sa force sans avoir rien perdu de sa fréquence.

CCLXX.

Les phlegmasies modérées de l'encéphale cèdent bien aux sangsues placées à l'épigastre, surtout quand la gastrite a précédé l'encéphalite; mais les fortes congestions sanguines du cerveau ont besoin de la saignée de la jugulaire, de l'artériotomie et des sangsues appliquées à la partie supérieure du cou ; ensuite il faut appliquer le froid à la tête pendant que la chaleur agit sur les extrémités inférieures.

CCLXXI.

Les congestions cérébrales avec faiblesse du pouls exigent le froid à la tête et la rubéfaction par l'eau chaude aux extrémités inférieures, avant d'en venir aux saignées.

CCLXXII.

Les sangsues placées à la partie inférieure du cou, entre les insertions des muscles sterno-mastoïdiens, enlèvent le catarrhe bronchique et préviennent la phthisie pulmonaire. Ce moyen est efficace dans les catarrhes qui accompagnent la rougeole, et qui produiraient quelquefois sans cela une strangulation mortelle. L'aspect purulent des crachats ne fournit point alors de contre-indication.

CCLXXIII.

Les sangsues placées autour des clavicules et sous les aisselles arrêtent les progrès d'un catarrhe qui vient de s'introduire dans le lobe supérieur et qui aurait infailliblement produit la phthisie pulmonaire. Un son mat ou moins clair, tout récent, annonce que le catarrhe a pénétré dans le parenchyme, et indique qu'il faut insister sur les saignées locales.

CCLXXIV.

Les sangsues appliquées à l'épigastre arrêtent mieux la gastrite que celles que l'on place à l'anus : mais ces dernières sont le remède le plus efficace de la colite.

CCLXXV.

Lorsque la colite résiste aux sangsues appliquées

à l'anus, et que l'on distingue un point de douleur et de tuméfaction sur le trajet du colon, une nouvelle application de sangsues en ce lieu, ou les ventouses scarifiées, terminent la maladie.

CCLXXVI.

Enlever les colites commençantes, par des applications de sangsues au lieu convenable, c'est anéantir les épidémies de dyssenteries.

CCLXXVII.

Les angines tonsillaires, pharyngées ou laryngo-trachéales, telles que le croup, la coqueluche, etc., cèdent mieux aux saignées locales qu'à l'émétique, qui les exaspère fréquemment, surtout quand il y a pléthore ou gastrite, etc. Mais certains stimulans, comme le sulfate d'alumine ou l'acide muriatique avec du miel, sont utiles localement dans les angines membraneuses, pour contre-irriter et dénaturer l'inflammation.

CCLXXVIII.

Les symptômes bilieux, muqueux et autres, dits d'embarras gastrique, guérissent plus promptement et plus sûrement par les sangsues placées à l'épigastre, ou seulement par l'abstinence et par l'eau, que par les émétiques.

CCLXXIX.

Les jaunisses dépendant presque toujours d'une gastro-duodénite, ou d'une hépatite, sont enlevées par les sangsues appliquées entre l'épigastre et l'hypocondre, pourvu que l'on fasse suivre l'emploi des adoucissans, et que le régime soit approprié.

CCLXXX.

Les inflammations articulaires cèdent bien à l'application des sangsues lorsqu'elles sont seules; mais si la gastrite les complique, la saignée de l'épigastre est souvent nécessaire à leur guérison.

CCLXXXI.

La fièvre dite d'incubation des phlegmasies cutanées aiguës étant le signal d'une inflammation des viscères qui précède celle de la peau, les saignées capillaires pratiquées le plus près possible du principal point intérieur d'irritation rendent l'éruption plus facile et diminuent le danger.

CCLXXXII.

La fièvre *secondaire* de la variole confluente, étant l'effet de l'érysipèle produit par les pustules, peut être modérée, et quelquefois prévenue, 1° par les saignées pratiquées dans la fièvre d'incubation, 2° par les sangsues appliquées au cou dans le moment qui précède l'érysipèle de la face.

CCLXXXIII.

La fièvre dite *adynamique* qui survient dans les varioles confluentes, n'étant qu'une gastro-entérite produite par l'érysipèle cutané, peut être prévenue par les moyens qui arrêtent les progrès de cet érysipèle. (Voyez la proposition précédente.)

CCLXXXIV.

Les vers qui accompagnent les gastro-entérites aiguës étant l'effet de ces phlegmasies, n'exigent point

de remèdes particuliers et sont expulsés par la nature, après la chute de l'inflammation.

CCLXXXV.

Les vers n'exigent un traitement particulier que lorsqu'ils ont lieu sans gastro-entérite aiguë ou chronique, où lorsque l'on a suffisamment combattu cette inflammation.

CCLXXXVI.

Les *reliquats* de la rougeole sont des inflammations des bronches, du poumon ou des voies gastriques; ils n'exigent donc point d'autre traitement que celui de ces inflammations.

CCLXXXVII.

Les émétiques ne guérissent les gastro-entérites que par la révulsion et les évacuations critiques qu'ils provoquent : leur effet est donc incertain dans les cas légers; et dans les graves, ils sont toujours dangereux, parce qu'ils ne manquent jamais d'augmenter l'inflammation qu'ils n'ont pas réussi à enlever. Il en est ainsi des purgatifs; mais ceux qui sont amers augmentent plus la chaleur, tandis que les salins dissimulent la phlegmasie, en la rendant chronique. Tel est souvent l'effet du calomel et des sels neutres, qui ne calment les souffrances des gastro-entérites qu'en entretenant une diarrhée qui finit par le marasme ou par l'hydropisie.

CCLXXXVIII.

Les vésicatoires augmentent souvent les gastro-entérites, parce que l'inflammation qu'ils produisent

ajoute à celle de la membrane muqueuse digestive, au lieu d'en opérer la révulsion; ils ne rendent donc pas les services qu'on en attend dans le degré de ces maladies que l'on désigne par les mots de *fièvre adynamique*.

CCLXXXIX.

Les vésicatoires exaspèrent le plus souvent les inflammations des différens tissus du poumon, soit aiguës, soit chroniques, lorsqu'on les applique avant le traitement antiphlogistique; mais, après les saignées répétées, ils opèrent très-efficacement la révulsion.

CCXC.

L'estomac est un organe qui a besoin d'être stimulé, afin d'entretenir, par les sympathies qu'il réveille, le degré d'irritation nécessaire à l'exercice des fonctions; mais il doit l'être dans un degré et dans un mode qui conviennent à sa vitalité, car il est le siége du sens interne régulateur de l'économie.

CCXCI.

Lorsque la sensibilité et l'irritabilité de l'estomac sont fort augmentées, tous les stimulans le blessent et précipitent le jeu des fonctions, au point de les anéantir. Tel est le cas des gastrites de la plus haute intensité, du cholera, des fièvres jaunes, etc.

CCXCII.

L'excès d'irritabilité de l'estomac ne se manifestant pas toujours par la douleur, ni par le vomissement, mais plutôt par la violence de la fièvre, par le délire, par la stupeur, par les mouvemens convulsifs, ces

sympathies doivent suffire au praticien pour le déterminer à renoncer aux stimulans.

CCXCIII.

L'estomac tourmenté par les stimulans se débarrasse quelquefois de l'irritation, en la versant sur les exhalans et les sécréteurs par le moyen des sympathies qu'il est naturellement destiné à mettre en jeu : c'est ce qui explique pourquoi toutes les gastro-entérites sur-irritées ne sont pas mortelles.

CCXCIV.

Lorsque l'estomac est affecté d'une inflammation chronique d'une certaine intensité et occupant toute l'étendue de sa membrane muqueuse, tous les stimulans lui répugnent, et il ne peut se débarrasser de l'irritation qu'ils lui font éprouver qu'en remontant à l'inflammation aiguë et réveillant des sympathies organiques au moyen desquelles il puisse exciter des crises avec évacuation; car les sympathies de relation ne peuvent le soulager.

CCXCV.

L'estomac affecté de gastrite chronique, à laquelle on ajoute encore par les stimulans, est exposé au plus grand danger, si son inflammation est trop intense pour être révulsée ; car il court les chances de la désorganisation. De là, la guérison ou l'exaspération des gastrites chroniques par l'usage des eaux thermales, etc. L'irritation qu'il lance sur le poumon, sur le cerveau et sur les extrémités se convertit souvent alors en phthisie, en manie, en apoplexie et en goutte.

CCXCVI.

Si la gastrite chronique est circonscrite dans un point plus ou moins rétréci de l'estomac, ce qu'indiquent toujours le siége de la douleur de ce viscère, celle des muscles qui lui correspondent, et l'époque de la digestion où tout cela est plus marqué, les stimulans lui déplaisent, augmentent ses douleurs et produisent du malaise et de la fièvre; mais lorsque, par l'emploi des adoucissans, on a calmé l'irritation du point malade, le reste de l'organe qui se trouve trop relâché appète les stimulans; ceux-ci procurent du bien-être, relèvent les forces et augmentent la nutrition, jusqu'à ce qu'ils aient ravivé l'inflammation partielle, qui n'était qu'assoupie. Aussitôt que ce dernier effet est produit, les accidens recommencent et les stimulans sont repoussés de nouveau.

CCXCVII.

Dans les phlogoses partielles de l'estomac, souvent plusieurs années s'écoulent dans des alternatives d'excitation et de sédation produites par la versatilité du traitement, jusqu'à ce que le point de phlegmasie ait désorganisé le viscère, soit en produisant un squirrhe, soit en ramollissant et perforant l'organe; enfin il arrive un terme où rien n'est plus supporté, et où la mort est inévitable.

CCXCVIII.

On guérit les irritations partielles de l'estomac caractérisées par la marche indiquée dans les propositions CCXCVI et CCXCVII, en persévérant dans le

refus des médicamens stomachiques, en accordant assez d'alimens pour entretenir la nutrition, mais en les choisissant parmi ceux qui fournissent de la matière alibile, sans trop exciter; enfin en calmant par les boissons adoucissantes l'irritation qui se réveille toujours sur la fin de la digestion stomacale. Cette cure exige quelquefois des années; mais c'est la seule durable; elle peut même réussir quoiqu'il existe un certain degré de désorganisation : il importe surtout de ne pas trop débiliter par les évacuations sanguines, ni par l'abstinence, qui pourrait faire perdre au viscère la faculté assimilatrice.

CCXCIX.

Dans les gastrites et les gastro-entérites chroniques, non compliquées de colite, on obtient quelquefois la guérison, en combattant la constipation par le calomel et par les sels neutres; mais ce n'est que dans les cas où la phlegmasie est légère; car si elle est invétérée et profonde; si surtout l'organisation du viscère est compromise, cette cure n'est que palliative, aussi bien que celles que l'on procure avec les autres stimulans.

CCC.

L'irritation hémorrhoïdale est fréquemment l'effet d'une gastrite ou d'une gastro-entérite chronique, et doit être traitée par les mêmes moyens. L'exaspération de la gastrite peut supprimer ce flux comme elle supprime les menstrues : c'est donc une grande imprudence de stimuler par l'estomac pour le faire reparaître. Le traitement de la gastrite est beaucoup plus sûr; car lorsqu'elle est dissipée, ou les hémorrhoïdes

se guérissent sans danger, ou elles reviennent, si le flux est utile à l'économie.

CCCI.

Lorsque l'estomac n'est pas assez stimulé par les alimens, toutes les fonctions deviennent languissantes; mais bientôt la faim développe dans ce viscère une irritation partagée par le cerveau, qui ranime plusieurs fonctions dans un mode défavorable à la conservation de l'individu. Telles sont la fureur et l'exaltation mentale des faméliques, que suivent bientôt les convulsions, la fièvre, etc.

CCCII.

La faim non satisfaite produit la gastrite, et celle-ci développe ses sympathies accoutumées.

CCCIII.

L'ardeur épigastrique, les douleurs de la tête et des membres et la rougeur de la langue produites par la faim disparaissent par l'ingestion des stimulans alimentaires, lorsque la gastrite n'est encore que dans son premier degré. Plus tard, ces phénomènes en sont exaspérés et ne peuvent céder qu'aux adoucissans, suivis d'une alimentation graduée; mais la saignée peut rarement y convenir.

CCCIV.

Lorsque l'estomac a fait passer dans les intestins des alimens qui ne l'ont pas assez excité pour qu'il ait pu les bien assimiler, il survient des coliques et une diarrhée qui cèdent au vin et aux boissons alcoholisées. Si ces substances sont administrées dès l'appari-

tion des coliques, la digestion se rétablit et la diarrhée est prévenue. Ce fait prouve que l'assimilation se continue dans le canal intestinal.

CCCV.

L'assimilation des alimens est souvent imparfaite durant le traitement des gastrites chroniques partielles par la méthode adoucissante; mais les sympathies qui en résultent ne doivent pas être attribuées à l'inflammation. Dans ce cas, il faut suivre la méthode indiquée pour ces gastrites (CCXCVIII).

CCCVI.

L'époque où l'assimilation des alimens peu stimulans devient imparfaite durant le traitement des gastrites chroniques générales qui éprouvent de l'amélioration, est celle de la guérison de ces phlegmasies.

CCCVII.

Celui qui ne sait pas diriger l'irritabilité de l'estomac ne saura jamais traiter aucune maladie. La connaissance de la gastrite et de la gastro-entérite est donc la clef de la pathologie.

CCCVIII.

Lorsque les inflammations pulmonaires ont résisté aux antiphlogistiques et aux vésicatoires, on peut encore les combattre avec efficacité par les cautères, les sétons et les moxas, placés le plus près possible du mal. Mais il n'en est pas toujours ainsi des phlegmasies muqueuses du canal digestif.

CCCIX.

Les hépatites aiguës commençantes doivent être

enlevées à force de saignées générales et puis locales, qui agissent aussi avec efficacité sur la gastro-entérite qui les accompagne presque toujours. Cette complication rend l'effet des émétiques plus dangereux qu'il n'est utile.

CCCX.

Les hépatites chroniques sont quelquefois palliées par les émétiques, les purgatifs, le calomel, les savonneux, les eaux minérales; mais elles sont rarement guéries autrement que par la persévérance dans un régime adoucissant et par les révulsifs et les exutoires placés auprès de l'organe affecté.

CCCXI.

L'ictère apyrétique, même celui des nouveau-nés, étant le plus souvent l'effet d'une gastro-duodénite, est plus efficacement combattu par les remèdes de cette phlegmasie, que par les purgatifs et les prétendus fondans; à plus forte raison lorsqu'il est accompagné d'un état fébrile, et lorsqu'il dépend d'une hépatite.

CCCXII.

La péritonite commençante est facilement enlevée par les sangsues appliquées sur les parois abdominales; mais lorsqu'elle a duré plusieurs jours, elle est souvent au-dessus de tous les remèdes. La saignée générale en opère rarement seule la guérison; mais elle peut la seconder lorsque les sangsues ne donnent pas suffisamment.

CCCXIII.

La péritonite des femmes en couches étant ordi-

nairement l'effet d'une inflammation de l'utérus, doit être arrêtée dans son début par les sangsues appliquées avec profusion sur l'hypogastre. Elle ne cède aux émétiques que par révulsion : c'est dire qu'elle est souvent exaspérée par leur emploi.

CCCXIV.

Le bain chaud n'opère la guérison de la péritonite que par une révulsion exercée sur le tissu de la peau; et si cette révulsion manque, la maladie s'exaspère. Aussi le bain fait-il souvent reparaître les péritonites arrêtées par les sangsues. Il n'en est pas ainsi des fomentations émollientes et de la vapeur de l'eau chaude dégagée dans le lit, sans déranger les malades.

CCCXV.

Le bain chaud exaspère souvent les gastro-entérites aiguës, parce que les stimulations de la peau se répètent ordinairement dans l'intérieur des voies gastriques. Les applications froides sur l'abdomen, et même les bains froids sont plus utiles en été, et quand les poumons ne sont pas enflammés. Ces moyens dispensent quelquefois de la répétition des saignées.

CCCXVI.

Lorsque l'inflammation attaque simultanément la membrane muqueuse du poumon et celle des voies gastriques, on peut, après les saignées, placer le froid sur l'abdomen, en tenant un cataplasme chaud sur le thorax; mais si la toux s'exaspère, il faut renoncer au froid.

CCCXVII.

Les typhus étant des gastro-entérites par empoi-

sonnement miasmatique, c'est-à-dire par des gaz putrides, souvent avec complication de quelque autre phlegmasie, et surtout de celles de l'appareil cérébro-spinal, peuvent être arrêtés par le traitement approprié à ces maladies, lorsqu'on les attaque dans leur début.

CCCXVIII.

Lorsque l'inflammation des typhus n'est pas attaquée à son début, les évacuations sanguines y sont souvent dangereuses; car le poison gazeux putride affaiblit la puissance vitale et la chimie vivante, à tel point que les pertes ne peuvent plus être réparées.

CCCXIX.

L'exaltation prodigieuse des phénomènes vitaux est la cause la plus puissante de leur diminution, et la chaleur est l'agent le plus propre à produire cette exaltation : c'est pourquoi les typhus des pays chauds, où d'ailleurs les gaz putrides ont plus d'activité, sont plus dangereux que tous les autres et tuent les sujets forts plus facilement que les faibles. On est en droit d'en conclure que le froid est plus efficace que les saignées répétées, qui, pourtant, le sont beaucoup dans ces maladies; mais il doit être employé dès leur début, aussitôt après les saignées, et à l'intérieur comme à l'extérieur.

CCCXX.

La plus légère stimulation ajoute beaucoup à l'intensité des typhus des pays chauds, lorsqu'elle est exercée dans la première période. Les émétiques sont donc souvent très-dangereux : exemple, la fièvre jaune.

CCCXXI.

Comme les phlegmasies aiguës sont beaucoup plus rapides lorsqu'elles s'allument dans un tissu frappé d'inflammation chronique, le moyen le plus efficace de diminuer les ravages de la fièvre jaune est d'empêcher le développement des gastro-entérites apyrétiques qui servent fréquemment de prodromes aux aiguës, et de procurer l'acclimatement.

CCCXXII.

L'acclimatement des pays chauds s'obtient par les saignées générales, par une diminution considérable des alimens, et par le repos; mais il faut éviter l'abus des alimens végétaux et des boissons réfrigérantes qui produisent des indigestions, car celles-ci développent une irritation qui devient le germe de la gastro-entérite que l'on redoute, ou d'une colite dangereuse.

CCCXXIII.

Les repas copieux sont dangereux dans les climats chauds, pour les nouveaux arrivés, parce qu'ils exigent une action trop prolongée de l'estomac, et qu'ils entretiennent une hématose considérable. L'abus des boissons alcoholiques offre aussi beaucoup de danger; ces deux excès retardent l'acclimatement et facilitent l'empoisonnement miasmatique.

CCCXXIV.

L'ingestion de l'eau aromatisée, animée avec une substance alcoholique et acidulée, doit réparer la déperdition des fluides qui résulte des sueurs excessives dans les climats du midi, chez les hommes des latitu-

des septentrionales; mais s'ils ont suffisamment réduit la quantité des alimens solides, la soif et la sueur seront bien moins considérables.

CCCXXV.

Les stimulans concentrés sont toujours nuisibles aux habitans du Nord transportés dans le Midi, au moins jusqu'à l'époque de l'acclimatement.

CCCXXVI.

Lorsque la résolution des forces succède à la surirritation dans les fièvres jaunes, les principales ressources se trouvent dans les boissons et les clystères acidulés, et dans le froid appliqué à l'extérieur du corps, si la chaleur de la peau est considérable.

CCCXXVII.

Lorsque les gastro-entérites aiguës, typhoïdes ou non typhoïdes, ont résisté aux saignées capillaires pratiquées à l'épigastre, et ensuite à la poitrine et à la tête, en cas de répétition de la phlegmasie dans ces cavités, lorsque la fuliginosité, la stupeur et la faiblesse du pouls se déclarent, il faut nourrir avec des boissons gommeuses, sucrées et acidulées; mais si la bouche se nettoie et que l'appétence se manifeste, on doit nourrir avec l'eau lactée, ensuite avec des bouillons très-légers : autrement le malade pourrait périr d'inanition avant la terminaison de la phlegmasie.

CCCXXVIII.

Les nausées et les vomissemens du début de la gastro-entérite aiguë n'exigent pas l'émétique, mais les

sangsues à l'épigastre, les lavemens et les cataplasmes émolliens et bien chauds aux extrémités inférieures.

CCCXXIX.

La constipation est avantageuse dans les gastro-entérites aiguës, parce qu'elle indique que le colon ne participe point à l'inflammation. Elle n'exige autre chose qu'un lavement émollient par jour, quand même elle persisterait; et si la chaleur est considérable, ce lavement doit être donné froid.

CCCXXX.

La diarrhée des gastro-entéro-colites aiguës est enlevée, dans le principe, par les sangsues à l'anus en nombre proportionné aux forces du malade. Mais si la prostration est considérable, et l'appareil sanguin anémique, on doit se contenter de l'eau de riz gommée, de l'opium à petites doses, et des lavemens avec la solution d'amidon et avec quelques gouttes de teinture aqueuse d'opium.

CCCXXXI.

Lorsque le suintement abondant des piqûres de sangsues a produit une grande faiblesse dans le commencement d'une gastro-entérite aiguë, il faut bien se garder de ranimer le malade par des stimulans; on doit le laisser dans cet état, si la circulation n'est pas interrompue, parce qu'il est ordinairement suivi d'une prompte guérison et d'une convalescence extrêmement rapide. Si pourtant il y avait un état *persistant* de syncope et d'asphyxie, on devrait administrer quelques cuil-

lerées d'eau vineuse, ou de bouillon coupé, et revenir aux adoucissans, aussitôt que le pouls se serait rétabli.

CCCXXXII.

Lorsque l'hémorrhagie des sangsues persiste malgré l'état de syncope et d'asphyxie, on doit arrêter le sang, surtout chez les jeunes enfans, qui sont le plus exposés à mourir d'hémorrhagie, et qui, pour cela, exigent une surveillance particulière.

CCCXXXIII.

Les saignées locales, l'abstinence et les boissons aqueuses font toujours avorter les phlegmasies commençantes, lorsque l'inflammation n'est pas encore fort étendue dans les viscères; mais si plusieurs organes sont enflammés en même temps et dans une grande étendue, ce qu'indiquent l'excès d'angoisse, de prostration, et l'extrême fréquence du pouls, on évacuerait tout le sang avant que d'arrêter la maladie. Dans ces cas, la fréquence du pouls persiste malgré l'abondance des évacuations de sang; alors on doit ménager ce fluide, et se borner à nourrir le malade avec les boissons aqueuses, que l'on rend gommées et lactées, lorsque l'encroûtement et la fuliginosité n'existent pas.

CCCXXXIV.

Un météorisme commençant dans les gastro-entérites aiguës se dissipe par une application de sangsues sur l'abdomen; il se guérit aussi par celle de la glace : si on le laisse persister, ou si l'on donne des stimulans, il peut se changer en péritonite.

CCCXXXV.

Les soubresauts des tendons et le délire, qui surviennent pendant la durée d'une gastro-entérite aiguë, indiquent que l'irritation se multiplie dans l'encéphale, et cèdent, au moment de leur début, à une saignée ou bien à une application de sangsues à l'abdomen; mais si ces symptômes ont déjà quelque durée, on doit les attaquer par les sangsues appliquées aux tempes, ou mieux sur le trajet des jugulaires, parce que l'irritation sympathique du cerveau s'est déjà transformée en véritable phlegmasie.

CCCXXXVI.

Lorsque l'appétit se déclare avec énergie dans les gastro-entérites aiguës, le malade étant revenu de sa stupeur, on doit permettre les bouillons coupés ou de l'eau lactée, malgré la persistance de la fréquence du pouls, de la chaleur âcre et de la rougeur de la langue : autrement la faim redoublerait la gastrite et ramènerait la stupeur, la fuliginosité et la prostration; mais des alimens plus substantiels seraient nuisibles.

CCCXXXVII.

Lorsque, dans une convalescence de gastro-entérite aiguë, il se développe de la douleur de tête, une mauvaise bouche, des nausées, du malaise et de la fréquence dans le pouls, c'est que le convalescent a trop mangé. Dans ce cas, il faut retrancher pour un jour les alimens, au lieu d'administrer des vomitifs et des purgatifs. Le lendemain la convalescence sera rétablie s'il n'y a pas de complication.

CCCXXXVIII.

Lorsque, durant le cours d'une gastro-entérite, il survient de la difficulté à uriner, c'est que l'irritation se communique à la vessie. Une prompte application de sangsues à l'hypogastre enlève cette complication, et prévient une foule d'accidens.

CCCXXXIX.

Lorsqu'il se forme une parotide dans le cours d'une gastro-entérite, on doit l'enlever, ou du moins en modérer les progrès avec des applications de sangsues, si le sujet n'est pas anémique; autrement cette phlegmasie externe ranimerait l'interne, ou produirait une congestion funeste dans le cerveau.

CCCXL.

Lorsqu'il survient une épistaxis dans une gastro-entérite aiguë, elle est avantageuse si la fréquence du pouls diminue. Si l'hémorrhagie devient excessive, on la combat par un vésicatoire placé à la nuque ou entre les omoplates.

CCCXLI.

S'il se déclare une hémoptysie dans une gastro-entérite aiguë, malgré les saignées, elle exige un vésicatoire sur le haut du sternum. Les hémorrhagies intestinales veulent un vésicatoire sur l'abdomen, et des boissons gommeuses, ou la tisane de riz avec l'acide sulfurique, parce que ces hémorrhagies produisent une anémie des viscères qui empêche le vésicatoire d'être nuisible.

CCCXLII.

On prévient la phthisie pulmonaire, en détruisant de bonne heure, par les antiphlogistiques et par les révulsifs, les irritations de l'appareil respiratoire.

CCCXLIII.

On guérit l'hypocondrie, et l'on prévient les squirrhes du canal digestif, et même la phthisie pulmonaire, par les moyens qui détruisent les gastrites chroniques. L'exercice musculaire et la distraction figurent ici en première ligne.

CCCXLIV.

On prévient et l'on guérit les engorgemens du foie par les moyens qui sont appropriés aux gastro-entérites chroniques.

CCCXLV.

On guérit les gastrites chroniques par les alimens légers, et surtout par l'attention de rafraîchir l'estomac avec des boissons aqueuses, administrées à petites doses, depuis la première heure qui suit l'ingestion des alimens jusqu'au repas suivant, ou jusqu'à l'heure du sommeil.

CCCXLVI.

On ne doit traiter par les saignées locales répétées et par l'abstinence complète, que les gastro-entérites chroniques des sujets robustes; car ce traitement jette les personnes débiles dans une faiblesse dont il faut des années pour les rappeler, et pendant tout ce temps la mobilité est extrême, et les rechutes très-faciles. La persistance dans le régime adoucissant et dans l'usage

des boissons aqueuses pendant la digestion suffit toujours à ces sortes de malades, et leur procure la guérison, si les viscères ne sont pas désorganisés. Mais on doit les prévenir de la longueur de ces cures, en les avertissant que ce sont les seules durables.

CCCXLVII.

L'équitation est dangereuse dans les gastrites chroniques avec exaltation considérable de la sensibilité de l'estomac.

CCCXLVIII.

L'air des grandes villes est nuisible aux personnes attaquées de gastrite chronique; celui de la campagne leur est avantageux, surtout avec l'exercice; car ces modificateurs, ainsi que les boissons aqueuses, précipitent la digestion, dont la lenteur entretient l'irritabilité de l'estomac, ou diminuent l'irritabilité de l'estomac qui ralentit la digestion.

CCCXLIX.

Les vomitifs, les purgatifs et les toniques, qui agissent par révulsion, n'opèrent que des cures palliatives dans les gastrites et les gastro-entérites chroniques, et rendent la guérison radicale plus difficile.

CCCL.

Les eaux minérales, quelles que soient leur composition et leur température, ne guérissent la gastrite chronique que par les évacuations révulsives qu'elles provoquent; mais c'est toujours après l'avoir exaspérée; aussi ces guérisons sont rarement radicales, et après les avoir éprouvées plusieurs années consécuti-

ves, les malades finissent le plus souvent par être incurables.

CCCLI.

Les engorgemens chroniques du foie, de la rate et du mésentère étant presque toujours les effets des gastro-entérites chroniques, ne peuvent être complètement guéris que par le traitement qui convient à ces dernières maladies.

CCCLII.

Les médicamens pharmaceutiques et les eaux minérales qui procurent l'évacuation de la bile, du mucus, des urines, ou qui excitent des sueurs, des hémorrhagies et des inflammations cutanées, diminuent momentanément par cette révulsion les engorgemens du foie et de la rate, lorsque l'irritation des voies gastriques n'est pas extrême; mais il est rare qu'ils en opèrent la guérison définitive. Celle-ci ne s'obtient que par une longue persévérance dans le régime qui convient aux gastro-entérites chroniques.

CCCLIII.

Les engorgemens muqueux des poumons, ou les catarrhes chroniques avec excrétion difficile de la mucosité bronchique, sont palliés par les expectorans et les incisifs des auteurs; mais ils ne sont guéris que par les antiphlogistiques, par l'influence de la chaleur et par la révulsion exercée à l'extérieur.

CCCLIV.

Si l'on veut prévenir les squirrhes du col utérin qui surviennent à l'époque dite critique, chez les femmes qui ont des règles douloureuses, il faut apai-

ser l'irritabilité de la matrice long-temps avant que cette époque soit arrivée.

CCCLV.

L'abus des plaisirs vénériens et les violences qu'a souffertes l'utérus dans les accouchemens étant des causes fréquentes du cancer de la matrice, on doit s'attacher à calmer les phlegmasies chroniques du col qui sont la suite de ces violences, afin de prévenir la formation du cancer.

CCCLVI.

Les calculs des reins et la gravelle n'ont pas toujours besoin d'un temps fort long pour se former : on les prévient le plus souvent, en appliquant des sangsues sur la région des reins, et en administrant les boissons émollientes aussitôt que les premiers accidens de la néphrite se font apercevoir; et l'habitude de cette maladie peut ainsi disparaître entièrement.

CCCLVII.

Les diurétiques puissans, tels que les savonneux, les ascalins, l'uva ursi, la térébenthine, etc., procurent la sortie des graviers déjà formés, mais ils entretiennent souvent la phlegmasie latente qui les produit.

CCCLVIII.

Le catarrhe récent de la vessie urinaire cède facilement aux saignées locales, aux boissons réfrigérantes, à l'abstinence et au rappel des irritations externes qui ont disparu; mais s'il est devenu chronique, il est souvent incurable, et les diurétiques ne font que le pallier. Les moyens qui procurent le plus de soulage-

ment dans ce dernier cas sont presque toujours tirés des antiphlogistiques *.

* Je ne fis point de proposition sur le traitement de l'encéphalite aiguë en 1821, époque de la composition de l'*Examen*, parce que je supposai cette maladie trop connue pour devoir m'y arrêter dans un ouvrage que l'on me pressait comme aujourd'hui de terminer. C'est pour le même motif que je gardai le silence sur la pneumonie, la pleurésie, l'érysipèle, le phlegmon et beaucoup d'autres maladies sur lesquelles il n'y aurait eu rien à dire de nouveau, si ce n'est sous le rapport de leur complication avec les irritations des voies digestives; mais comme j'avais donné beaucoup de développement à ces dernières affections, je supposai qu'il serait facile à mes lecteurs d'appliquer ce que j'en avais dit aux complications dont il s'agit, et de se faire une juste idée des inconvéniens attachés à la sur-irritation de l'estomac par les médicamens dans la thérapeutique des phlegmasies dont j'omettais de faire mention.

En effet, cette application est des plus faciles pour la plupart des phlegmasies; mais l'est-elle également pour celles de l'encéphale? j'en doute beaucoup aujourd'hui, parce que la conduite de plusieurs praticiens, même des plus renommés, m'a forcé d'en douter. C'est pourquoi je vais consigner ici, sous forme de proposition, ma profession de foi sur l'encéphalite et le spinitis aigus.

CCCLVIII *bis*.

Les encéphalo-spinitis aiguës par causes externes évidentes, traumatiques ou autres, ne présentent que l'indication des modificateurs antiphlogistiques appliqués à l'économie en général, et à l'encéphale ou au rachis en particulier. Les encéphalo-spinitis par causes internes, vulgairement dites spontanées, ne se développant, dans la plupart des cas, qu'à la suite des phlegmasies des grands viscères, surtout de ceux de la digestion, doivent d'abord être combattues par les moyens appropriés à ces affections; si elles ne cèdent pas, elles doivent être traitées comme les encéphalo-spinitis primitives. Les saignées locales, l'application du froid pendant que les pieds sont maintenus dans un état de chaleur, l'administration des narcotiques par la voie de l'estomac, et même celle de la digitale et des préparations hydrocyaniques, ont produit des effets qui recommandent ces moyens à l'attention des praticiens. Des faits récens, assez multipliés, inspirent plus de confiance dans ces modificateurs que dans la révulsion éméto-cathartique.

CCCLIX.

La folie n'existe point sans un degré quelconque d'irritation du cerveau, accompagnée et souvent dépendante d'une gastrite chronique, et ces maladies doivent être traitées par les saignées locales, par les antiphlogistiques et par la révulsion. En les abandonnant à la nature, on expose les maniaques à l'épilepsie, ainsi qu'à la paralysie générale, à la démence et à l'apoplexie, qui sont les suites de la désorganisation inflammatoire de l'encéphale. On les expose aussi aux altérations organiques de l'abdomen, qui sont toujours le terme des gastrites négligées.

CCCLX.

La phthisie pulmonaire, la péritonite, les rhumatismes et la goutte ne sont qu'accidentels dans la manie : il n'en est pas ainsi des phlegmasies muqueuses de l'abdomen et des engorgemens des parenchymes de cette cavité. On voit d'après cela ce qu'il faut faire pour prévenir et pour guérir ces maladies accidentelles.

CCCLXI.

Les principales différences à établir entre les cas d'aliénation mentale ne doivent pas se tirer de la nature du délire, mais uniquement du degré de l'irritation organique de l'encéphale et des voies gastriques. Les plus inflammatoires sont les plus graves ; les autres se groupent au-dessous, selon l'intensité de l'inflammation, ensuite selon la durée et les probabilités de désorganisation : c'est de là que l'on tire les indications

du traitement physique; mais la nature du délire conduit à la détermination des meilleurs moyens moraux.

CCCLXII.

La phthisie laryngée et la trachéale sont constamment l'effet d'une phlegmasie locale qui n'a point été arrêtée dans son début, et ne deviennent mortelles que par une pneumonie ou par une gastro-entérite consécutives; on préviendra donc ce malheur, en détruisant de bonne heure l'inflammation trachéale, ou on le retardera, si elle est déjà trop avancée, en s'opposant au développement de celle du poumon et des organes de la digestion.

CCCLXIII.

Les hypertrophies du cœur qui ne sont pas congéniales, étant souvent l'effet d'une phlegmasie latente de ce viscère, peuvent être prévenues par les saignées générales et locales, par la digitale et par la révulsion exercée sur le point où siégeait l'irritation extérieure qui vient de se déplacer, si l'on emploie ces moyens aussitôt que les pulsations du cœur ont acquis une énergie extraordinaire. Les antispasmodiques ne sont alors que des palliatifs impuissans.

CCCLXIV.

La digitale ne produit le ralentissement des contractions du cœur que lorsqu'elle est déposée dans un estomac exempt d'inflammation et qu'il n'en existe point dans les principaux viscères : dans les cas contraires, elle les accélère, en faisant faire des progrès à la phlogose.

CCCLXV.

La digitale affaiblit la puissance contractile de l'appareil musculaire locomoteur : elle peut donc être utilisée dans les convulsions, pourvu qu'il n'existe point d'inflammation dans les viscères ; mais dans aucun cas il n'est prudent d'en augmenter beaucoup la dose, et d'en continuer l'emploi pendant long-temps.

CCCLXVI.

Les hémorrhagies spontanées doivent être combattues, comme les inflammations, par les saignées générales et locales, par les réfrigérans, et surtout par la révulsion, quelle que soit la force du sujet : ce dernier moyen est la meilleure ressource lorsque l'affaiblissement est devenu considérable.

CCCLXVII.

Les hémorrhagies spontanées, étant souvent entretenues par un foyer d'inflammation, soit local, soit éloigné, l'attention du médecin doit toujours se diriger vers cette cause.

CCCLXVIII.

Les hémorrhagies spontanées coïncident bien souvent avec une hypertrophie du cœur. La digitale peut donc y être utile, pourvu que l'estomac permette de l'employer.

CCCLXIX.

Les hémorrhagies spontanées succèdent bien souvent à l'inflammation, ou en prennent les caractères dans le lieu même. Il faut donc attaquer celles du poumon par le traitement antiphlogistique et révul-

sif, sans être retenu par la supposition de tubercules préexistans.

CCCLXX.

Les eaux minérales irritent vivement le cœur et tout l'appareil sanguin, augmentent la disposition hémorrhagique, la produisent même chez ceux qui ne l'ont pas, et déterminent souvent l'anévrisme du cœur, les paralysies et les apoplexies.

CCCLXXI.

Les spasmes, les convulsions de toute espèce étant toujours l'effet d'une irritation locale, fixe ou ambulante, cèdent au traitement de cette irritation, c'est-à-dire aux antiphlogistiques, et quelquefois aux révulsifs, lorsque le tissu irrité n'est pas désorganisé.

CCCLXXII.

Les antispasmodiques * ne guérissent les affections convulsives que lorsque l'estomac les supporte sans être sur-excité, et lorsque le point d'irritation qui est la cause de ces affections ne s'élève pas au degré de l'inflammation. Aussi sont-ils souvent nuisibles dans l'hypocondrie et l'hystérie.

CCCLXXIII.

Les antispasmodiques peuvent suspendre les phénomènes nerveux, malgré l'inflammation du tissu dont ces phénomènes dépendent; mais la maladie s'exaspère, et la guérison ne s'obtient que par les antiphlogistiques et par la révulsion.

* J'avertis que par antispasmodiques je désigne des médicamens stimulans, selon l'acception vulgaire, et non les adoucissans, qui sont presque toujours les meilleurs antispasmodiques.

L'exercice des muscles locomoteurs est le meilleur moyen de détruire la mobilité convulsive : il agit en déplaçant les irritations viscérales, en consumant une activité superflue, et en appelant les forces vers la nutrition et vers les tissus exhalans et sécréteurs.

CCCLXXIV.

La sobriété est une condition sans laquelle il est impossible de guérir les phénomènes spasmodiques et convulsifs.

CCCLXXV.

Le scorbut sans inflammation cède avec promptitude aux alimens sains, soit végétaux, soit animaux, pourvu que leur effet soit secondé par un air pur, sec, par la lumière, par les passions agréables; et les stimulans actifs peuvent accélérer la guérison; mais s'il est compliqué avec des phlegmasies, la gélatine, l'albumine, le lait, le muscoso-sucré et les oléracés doivent être administrés sans mélange de stimulans. Les antiscorbutiques âcres, les amers, les alcoholiques, sont alors éminemment nuisibles.

CCCLXXVI.

Puisque l'affection des gencives qui accompagne quelquefois le scorbut est une inflammation, elle doit être combattue d'abord par les antiphlogistiques, et, plus tard, par les topiques légèrement irritans; et, s'il y a gangrène, par les spécifiques antiseptiques; mais il est indispensable d'enlever le tartre des dents. Les inflammations gengivales, sans diathèse scorbutique, sont dans le même cas; elles sont plus communes que les scorbutiques.

CCCLXXVII.

Il y a cinq manières usitées de traiter les inflammations intermittentes et rémittentes : 1° par les antiphlogistiques durant la période de chaleur ; 2° par les stimulans et les toniques pendant l'apyrexie ; 3° par les stimulans donnés pendant la chaleur ; 4° par les stimulans administrés à l'instant du frisson ; 5° par les antiphlogistiques pendant l'apyrexie.

CCCLXXVIII.

Les inflammations intermittentes cèdent aux saignées et au froid appliqués durant la période de chaleur au printemps, lorsque le sujet est robuste et pléthorique, et lorsque la maladie est récente : dans ces cas, on doit placer les sangsues le plus près qu'il est possible du principal point d'irritation.

CCCLXXIX.

Les inflammations intermittentes cèdent sans danger au quinquina et aux autres toniques administrés durant l'apyrexie, lorsqu'il n'y a pas de pléthore et lorsque les viscères principaux, et surtout les organes de la digestion, ne conservent aucune trace d'inflammation après la période de chaleur, c'est-à-dire lorsque la fièvre n'est pas rémittente.

CCCLXXX.

Les inflammations intermittentes se guérissent rarement par les stimulans donnés durant la période de chaleur : cette méthode rend plutôt l'inflammation continue ou rémittente.

CCCLXXXI.

Les inflammations intermittentes se guérissent rarement par les stimulans administrés à l'instant du frisson, parce que l'irritation qu'ils provoquent augmente l'intensité de la chaleur. Cette méthode ne réussit guère qu'après l'emploi des antiphlogistiques, et chez les sujets robustes, chez qui l'apyrexie est complète.

CCCLXXXII.

Les inflammations continues, à exaspérations périodiques, se guérissent par les antiphlogistiques, administrés durant la rémission, lorsqu'il reste de l'inflammation dans les viscères après la sueur, et surtout quand cette inflammation est assez intense pour entretenir un degré quelconque de pyrexie, c'est-à-dire lorsque la fièvre est vraiment rémittente.

CCCLXXXIII.

La meilleure méthode pour guérir sûrement les inflammations à exaspérations périodiques consiste à traiter d'abord antiphlogistiquement durant la chaleur, de manière à rendre l'apyrexie complète; à continuer ce traitement après l'accès, si elle ne l'est pas; à donner le quinquina (ou mieux le sulfate de kinine) et les autres toniques pendant toute la durée de l'apyrexie; à faire prendre des stimulans diffusibles, au moment du frisson, pour revenir ensuite aux boissons rafraîchissantes, lorsque la chaleur est développée.

CCCLXXXIV.

Le quinquina et les stimulans administrés pendant

qu'il reste de l'inflammation dans les voies gastriques élèvent la phlegmasie à l'état aigu et continu, ou l'entretiennent dans une nuance chronique, en faisant cesser les accès : alors l'irritation et la congestion se fixent dans les viscères parenchymateux. C'est de cette façon que le quinquina produit les *obstructions* qui rentrent dans les sub-inflammations.

CCCLXXXV.

Les inflammations intermittentes abandonnées à la nature se guérissent quand elles sont légères et que les causes déterminantes n'existent plus : dans les cas contraires, ou elles s'élèvent à la continuité aiguë, ou elles dégénèrent en une continuité chronique, qui s'accompagne à la fin des *obstructions* et de l'hydropisie.

CCCLXXXVI.

Les *obstructions* des viscères parenchymateux (foie, rate, poumons) surviennent quelquefois dans les fièvres intermittentes, sans que l'inflammation de la muqueuse gastrique passe à l'état continu : alors elles se guérissent par le quinquina administré durant l'apyrexie.

CCCLXXXVII.

Lorsque le quinquina arrête les accès d'une fièvre intermittente, et qu'il survient du malaise, des engorgemens viscéraux, de l'inappétence et une petite fièvre, c'est parce que le médicament administré trop tôt, pendant que les voies gastriques conservaient encore de l'irritation, a produit une inflammation chronique de la muqueuse de ces organes. Dans ce cas, la guérison s'obtient par les antiphlogistiques.

CCCLXXXVIII.

Lorsque la suppression des accès d'une fièvre intermittente est suivie d'un état pathologique, apyrétique, le retour des accès provoqué par le bain froid et par les purgatifs est un bien, si la crise des accès enlève l'irritation des voies gastriques, de manière que l'apyrexie devienne complète; mais si elle ne l'est pas, ce retour est un mal. Dans le premier cas, on doit donner le quinquina durant l'apyrexie; dans le second, il faut recourir aux antiphlogistiques, qui guérissent la maladie, ou rendent l'apyrexie complète, de manière que le quinquina puisse y être placé avec avantage.

CCCLXXXIX.

Lorsque l'estomac ne peut supporter le quinquina dans une fièvre intermittente, ce médicament doit être administré par la voie des lavemens; mais si le gros intestin se trouve enflammé, le quinquina ne peut plus être employé qu'à l'extérieur, soit en topique, soit en friction sous la forme de teinture alcoholique. Dans ce cas, les adoucissans doivent être en même temps donnés à l'intérieur; les rubéfians conviennent aussi dans l'apyrexie.

CCCXC.

Les fièvres intermittentes, dites pernicieuses, doivent être traitées comme celles auxquelles cette épithète n'est pas donnée; si ce n'est qu'il faut agir avec plus de promptitude.

CCCXCI.

L'hydropisie se déclare quelquefois dès les premiers

accès des fièvres intermittentes ; mais ordinairement elle est le résultat de leur prolongation.

CCCXCII.

L'hydropisie produite par un obstacle à la circulation cède aux saignées et aux diurétiques légers, si la cause de l'obstacle n'est pas incurable. La digitale y est utile si cette cause dépend de l'hypertrophie du cœur.

CCCXCIII.

L'hydropisie occasionée par l'influence sympathique d'une phlegmasie chronique est rarement curable, parce que cette phlegmasie ne l'occasione guère qu'après avoir désorganisé la partie où elle siège. Le traitement se compose de celui qui convient à la phlegmasie, et des diurétiques administrés de manière à ménager les voies gastriques.

CCCXCIV.

L'hydropisie qui dépend d'une déviation accidentelle des fluides séreux, c'est-à-dire de la cessation d'action des capillaires dépurateurs, cède au rétablissement de la transpiration et du cours des urines. Les vapeurs chaudes et sèches appliquées à la peau, les bains secs et stimulans (sable chaud, marc de raisin, etc.), les diurétiques, et même les purgatifs procurent ces guérisons ; mais il faut avoir soin de détruire la pléthore et de ne pas exaspérer les inflammations qui pourraient exister simultanément.

CCCXCV.

Les hydropisies qui proviennent de la mauvaise as-

similation disparaissent par les toniques, l'air chaud, sec, lumineux, les bons alimens et les remèdes du scorbut, si cette maladie co-existe. Mais celles qui ont pour cause l'abus du mercure et des autres substances minérales résistent quelquefois, à cause de la gastro-entérite qui les accompagne, et qui souvent concourt à les produire.

CCCXCVI.

Les hydropisies qui sont dues à la disette, aux hémorrhagies et aux autres causes d'épuisement, se guérissent par les toniques, les bons alimens, le vin, l'alcohol et les diurétiques actifs, lorsqu'il n'existe point de désorganisation dans les viscères; mais il faut beaucoup de soin pour graduer la restauration.

CCCXCVII.

Les scrofules commençant à l'extérieur du corps, sous quelque forme que ce soit, peuvent être enlevées par les sangsues appliquées avec hardiesse: alors l'habitude organique scrofuleuse, qui n'est que la répétition de l'irritation par similitude de tissus, ne s'établit pas.

CCCXCVIII.

La disposition ou diathèse scrofuleuse, c'est-à-dire l'irritabilité super-normale des tissus à base gélatineuse (qui commence toujours par l'extérieur) non invétérée, est détruite par l'air sec, chaud et lumineux, c'est-à-dire par les qualités de l'air opposées à celles qui la produisent. Elle cède aussi à l'exercice, mais seulement en plein air.

CCCXCIX.

Les ingesta stimulans ne guérissent la disposition scrofuleuse que par l'excitation des dépurateurs, c'est-à-dire par la révulsion; et s'ils ne la produisent pas, ils exaspèrent l'irritation scrofuleuse comme toute autre.

CD.

Lorsque, dans les scrofules, les ingesta stimulans ne produisent pas la révulsion, ils développent la gastro-entérite et l'ajoutent aux irritations scrofuleuses de l'extérieur : c'est le carreau des auteurs; et si le poumon contracte l'irritation, c'est la phthisie dite scrofuleuse.

CDI.

La diathèse scrofuleuse invétérée à l'extérieur du corps se détruit avec le temps par l'exercice en plein air, la sobriété et les alimens sains, pourvu que les irritans soient ménagés de manière à ne pas développer de phlegmasie dans les viscères.

CDII.

Dans la diathèse scrofuleuse invétérée, les exutoires sont utiles, pourvu qu'une gymnastique convenable seconde leurs effets et qu'on n'appelle pas l'irritation vers l'intérieur par l'abus de stimulans.

CDIII.

L'ostéo-malaxie est une irritation du système osseux qui dépend des mêmes causes que les scrofules, et qui se guérit de la même manière.

CDIV.

Les pneumonies chroniques (phthisies) sont plus rares que les gastro-entérites chroniques (carreaux) chez les scrofuleux et les rachitiques encore enfans parce que le poumon est alors moins disposé à l'inflammation que les voies gastriques : il importe donc beaucoup de ne pas ajouter à cette disposition.

CDV.

La syphilis est une irritation qui affecte l'extérieur du corps, aussi bien que les scrofules; et l'on prévient sa répétition, qui forme la diathèse, en l'attaquant dans son début par les antiphlogistiques locaux, et surtout par des sangsues abondantes.

CDVI.

L'irritation syphilitique invétérée cède aux antiphlogistiques et à l'abstinence; mais comme cette cure est pénible, on préfère le mercure et les sudorifiques.

CDVII.

Le mercure, les sudorifiques et autres stimulans, ne guérissent la syphilis qu'en exerçant la révulsion sur les capillaires dépurateurs; mais il faut qu'elle soit secondée par l'abstinence, car une hématose trop copieuse entretient l'irritation syphilitique.

CDVIII.

Les stimulans dits antivénériens doivent être administrés à l'intérieur avec beaucoup de prudence; autrement ils développent des gastro-entérites qui se réfléchissent sur les irritations syphilitiques extérieu-

res, et la révulsion n'a pas lieu, ou bien l'irritation est appelée sur les viscères, qui finissent par se désorganiser.

CDIX.

Lorsque les stimulans dits antivénériens ont développé une gastro-entérite, et que la syphilis n'est pas guérie, elle ne peut plus céder qu'avec la gastro-entérite à une longue persévérance dans le traitement antiphlogistique; mais si les viscères gastriques sont désorganisés, ou le malade trop affaibli, la guérison est impossible.

CDX.

Les phlegmasies gastriques provoquées par l'abus des antivénériens se transmettent facilement aux poumons, et la phthisie en est la suite, si le traitement antiphlogistique n'est administré promptement et avec beaucoup d'énergie.

CDXI.

Les stimulans mercuriels appliqués localement aux irritations syphilitiques externes les exaspèrent toujours lorsqu'elles sont intenses; ils ne peuvent les guérir que lorsqu'elles sont faibles, en opposant irritation à irritation. Mais ce fait est commun à toutes les phlegmasies de l'extérieur du corps, ainsi qu'aux hémorrhagies.

CDXII.

La prédisposition à la syphilis est la même que la prédisposition aux scrofules; aussi les sujets qui en sont doués sont-ils beaucoup plus difficiles à guérir que les autres.

CDXIII.

Les sujets prédisposés à la gastrite doivent être traités de leur syphilis par les antiphlogistiques, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur; si on les stimule par la voie de l'estomac, il se sur-irrite, et quelquefois même la syphilis ne guérit pas.

CDXIV.

Les irritations cutanées que l'on appelle dartres doivent être traitées par les saignées locales, les émolliens à l'extérieur, les rafraîchissans à l'intérieur, tant qu'il existe de l'inflammation à la peau; lorsqu'il n'y reste plus qu'une irritation sub-inflammatoire, les stimulans peuvent être appliqués à la peau, surtout les sulfureux; la sub-inflammation doit être soustraite à l'influence de l'air, par un emplastique émollient et sédatif, ou même narcotique, et la révulsion peut être tentée par la voie des sudorifiques, des diurétiques et des purgatifs; mais il ne faut pas pousser la stimulation intérieure jusqu'à produire la gastro-entérite, car elle fait reparaître les dartres, ou désorganise sans cela les viscères de la digestion, etc. C'est ce que l'on appelle dartres portées à l'intérieur. Tout ceci peut être appliqué à la lèpre dite des Grecs ou tuberculeuse.

CDXV.

Dans les guérisons que l'on obtient des phlegmasies, des sub-inflammations, des ulcérations, en un mot de toutes les irritations situées à l'extérieur du corps, par le moyen des astringens, des narcotiques, des rubéfians, des caustiques, dans les érythèmes, les oph-

thalmies, les blennorrhagies, les gales, les dartres, les scrofules, les affections syphilitiques, etc., on ne peut voir que des irritations morbides qui cèdent à des irritations médicamenteuses. Mais ces cures n'ont lieu que lorsque les premières irritations sont peu intenses. Si elles le sont beaucoup, elles augmentent, et la désorganisation est imminente. C'est ainsi que sont souvent produits les ulcères rongeurs ou les cancers. Le traitement des irritations par les irritans doit donc être toujours précédé de l'emploi des antiphlogistiques; autrement on jouerait à quitte ou double.

CDXVI.

Lorsque l'irritation extérieure que l'on attaque par les irritans est intense, habituelle, et accompagnée d'une déperdition abondante de fluides, ou elle augmente sans changer de siége, ou elle est remplacée par un surcroît d'action des sécrétoires dépurateurs, ou enfin elle se change en une irritation morbide des viscères : ces deux derniers cas sont des révulsions; mais l'une est avantageuse, et l'autre nuisible.

CDXVII.

La guérison des phlegmasies intenses, telles que la péritonite puerpérale ou non, le rhumatisme aigu, la pneumonie, etc., par le tartre stibié, par le calomel, par les frictions mercurielles, par l'opium, par l'huile de térébenthine, par les drastiques, n'est pas l'effet d'une sédation directe; elle résulte du réveil d'un grand nombre de sympathies organiques qui ouvrent une ou plusieurs portes à la révulsion; aussi

ne s'obtient-elle que par des évacuations critiques, et si le stimulant est trop faible pour les produire, ou si l'irritation morbide est trop intense pour se laisser déplacer, la maladie augmente, et la désorganisation aiguë ou chronique en est la suite. Cette méthode de traitement doit donc être précédée de l'antiphlogistique; et même avec cette précaution on joue à quitte ou double.

CDXVIII.

Il est rare que la guérison des irritations morbides aiguës, obtenue par de violentes stimulations révulsives, ne soit pas suivie d'une irritation morbide chronique, et surtout de la gastro-entérite. C'est ainsi que sont produites plusieurs hypocondries; car la vive stimulation de l'estomac accumule la sensibilité dans ce viscère et donne plus d'activité aux sympathies qui l'associent avec le reste des organes. Dans ces cas, l'on n'a fait que changer une maladie pour une autre.

CDXIX.

Les empoisonnemens par les végétaux âcres, par les minéraux corrosifs, par les acides concentrés, par les alcalins, par les cantharides, sont des gastro-entérites qui tendent à l'ulcération, si elle n'est pas déjà la suite d'une escarre produite par ces substances : leur traitement est donc celui des inflammations ordinaires; mais il faut exclure les acides.

CDXX.

Les empoisonnemens par les narcotiques sont des gastro-entérites sans corrosion dans leur commencement, mais accompagnées d'une répétition de l'irri-

tation dans l'appareil encéphalique, ce qui produit la congestion, l'ivresse, le délire, les convulsions, ensuite l'ab-excitation et la mort. Elles doivent être traitées par les boissons acidules et sans saignées, tant que la stupeur persiste à un degré considérable, et par les excitans, lorsque l'état d'ab-excitation a succédé; mais lorsque la stupeur est dissipée, l'inflammation restante doit être combattue comme celle qui procède de l'impression des substances âcres, car elle peut en avoir tous les résultats. Elle laisse souvent à sa suite des vésanies.

CDXXI.

Les empoisonnemens par le plomb (coliques de plomb) sont des gastro-entérites de différens degrés. Dans le moindre, qui est sans fièvre, elles peuvent être guéries par la révulsion qu'opèrent les émétiques et les purgatifs, aussi bien que les gastro-entérites communes de la même nuance; mais ce traitement laisse souvent après lui une phlegmasie chronique de la muqueuse digestive. Dans le degré fébrile, les coliques de plomb ne doivent être traitées que comme les gastro-entérites ordinaires de la même nuance. Il résulte de là que le seul traitement qui puisse inspirer de la sécurité, est l'antiphlogistique, secondé par la révulsion que l'on peut exercer sur la surface cutanée par les bains tièdes et par différentes substances emplastiques, aromatiques, fétides, rubéfiantes, mais ni vésicantes, ni escarotiques, selon la formule du docteur Ranque.

CDXXII.

Les empoisonnemens par l'ingestion des chairs pu-

tréfiées, des poissons gâtés, des champignons, sont des gastro-entérites accompagnées de congestion cérébrale, de stupeur, et promptement suivies de la résolution des forces : elles doivent être traitées par le vomissement provoqué au moyen des boissons adoucissantes, et par des purgatifs mucoso-sucrés et les sels neutres, quand le poison est encore dans les voies gastriques; ensuite, par les boissons, les lavemens et les lotions acidules, et par les sangsues appliquées à l'épigastre ou au cou, en procédant avec circonspection et d'après les effets. Le régime antiphlogistique devra terminer la cure.

CDXXIII.

La débilité est *le plus souvent* le produit de l'irritation, et *quelquefois* constitue seule la maladie.

CDXXIV.

Le défaut de respiration est la cause la plus puissante de la débilité : il produit nécessairement l'ab-irritation; mais elle est quelquefois précédée par l'irritation. Le défaut de calorique extérieur et le défaut d'alimens ne marchent qu'après.

CDXXV.

Dans les hémorrhagies spontanées, excessives, même sans phlegmasie, la débilité succède toujours à l'irritation : elle devient ensuite la maladie principale. Mais dans les hémorrhagies traumatiques, elle ne dépend pas de l'irritation, et c'est elle qui fournit l'indication principale.

CDXXVI.

La paralysie qui succède aux affections cérébro-ra-

chidiennes est toujours un produit de l'irritation : elle ne fournit donc que des indications partielles ou locales.

CDXXVII.

La paralysie qui succède aux grandes déperditions de fluides non sanguins dépend toujours de l'irritation; mais bientôt elle fournit des indications particulières.

CDXXVIII.

Quelle que soit la débilité qui accompagne les irritations, celles-ci fournissent seules les indications tant qu'elles sont assez violentes pour s'exaspérer par l'ingestion des matériaux alibiles et des médicamens stimulans. Aussitôt que le contraire a lieu, la débilité fournit des indications qui se combinent avec celles qui dépendent de l'irritation; enfin lorsque celle-ci a cessé, la débilité devient la maladie principale; mais l'irritabilité des organes exige de grands ménagemens dans l'emploi des stimulans.

CDXXIX.

Les convulsions et les douleurs, quel que soit le nom qu'on leur donne, laissent à leur suite une débilité qui fournit quelquefois seule les indications; mais plus souvent elles sont mixtes, parce qu'il reste de l'irritation dans l'organe qui a excité les convulsions et les douleurs.

CDXXX.

La débilité qui succède aux excès vénériens est presque toujours accompagnée de l'irritation et de la congestion d'un ou de plusieurs viscères.

CDXXXI.

Le froid extérieur produit, quand il est excessif, une débilité qui s'avance de la peau à l'appareil locomoteur, ainsi qu'aux vaisseaux et aux nerfs de la périphérie, et de là aux viscères, d'où peut résulter la mort : dans ces cas, la débilité constitue la maladie principale. Mais si le froid est modéré, la puissance vitale excite à la périphérie ou dans les viscères une irritation qui devient la maladie principale et fournit seule les indications lorsque l'action du froid a cessé.

CDXXXII.

La paralysie des membres qui dépend des percussions est un produit de l'irritation; si celle-ci persiste, elle fournit les indications; mais si rien ne l'indique, la débilité devient la maladie principale.

CDXXXIII.

Il est des modificateurs parmi les agens externes qui éteignent la vitalité sans produire de réaction appréciable; alors la débilité constitue seule la maladie; mais ces cas sont beaucoup plus rares qu'on ne l'a cru pendant long-temps.

CDXXXIV.

Les miasmes provenant de la décomposition des corps animaux et végétaux morts, et des émanations des animaux malades ou sains rassemblés dans un local trop resserré, sont quelquefois assez délétères pour occasioner la débilité, et même la mort, sans réaction; mais toutes les fois qu'ils produisent la douleur

et la fièvre, il s'est établi une irritation dans la muqueuse digestive, et souvent par sympathie dans les autres viscères, et c'est elle qui fournit les indications principales; c'est ce qui constitue le typhus; et il est alors produit par infection. (Voyez les propositions sur le traitement des gastro-entérites aiguës.)

CDXXXV.

Tout malade affecté de typhus (la fièvre jaune y est comprise) peut devenir seul un foyer d'infection pour les personnes saines, et leur communiquer sa maladie, s'il est renfermé dans un local étroit, et si ses émanations sont stagnantes autour de lui : c'est la contagion fébrile; mais s'il est placé dans un lieu sain, bien aéré et tenu proprement, cette communication est difficile. Le typhus pestilentiel et le varioleux sont-ils les seuls qui puissent contagier malgré ces précautions?

CDXXXVI.

L'accouchement est quelquefois suivi d'une débilité qui s'augmente progressivement jusqu'à la mort, et qui fournit seule les indications, quoiqu'elle soit un produit de l'irritation.

CDXXXVII.

La syncope est l'effet de l'interruption du cours du sang qui se rend au cerveau; elle fournit toujours l'indication des stimulans; mais après qu'elle a cessé, il se présente des indications contraires, lorsque la cause de l'interception du sang est une irritation.

CDXXXVIII.

L'asphyxie qui dépend de l'aspiration des gaz dits

délétères est une ab-irritation; mais lorsqu'elle est dissipée, il reste toujours une irritation dans les principaux viscères.

CDXXXIX.

La débilité qui succède aux passions dites dépressives, telles que la terreur, etc., suppose toujours une irritation des principaux viscères, qui devient ensuite la maladie principale.

CDXL.

La débilité du scorbut ne fournit les indications principales que lorsqu'il n'existe point d'inflammation simultanée.

CDXLI.

Lorsque la gastro-entérite la plus violente se prolonge jusqu'à un certain point, la débilité fournit des indications qu'il faut remplir avec des matériaux alibiles, pour prévenir la mort *per inediam;* car il arrive une époque où la digestion est possible malgré la persistance de l'inflammation, sans produire l'exaspération de celle-ci.

CDXLII.

Les personnes qui ont été long-temps au-dessous du degré d'embonpoint et de force que comporte leur constitution ont besoin de beaucoup de temps pour être reconduites à ce degré. Elles ne peuvent supporter une certaine quantité de sang sans éprouver les effets de la pléthore et sans être exposées aux inflammations.

CDXLIII.

La somme des forces diminue dans les maladies

d'irritation, parce que la précipitation des mouvemens organiques fait prédominer la décomposition et l'élimination, sur la composition et sur l'absorption; il faut pourtant en excepter certaines gastrites boulimiques, où l'embonpoint et les forces augmentent malgré l'irritation.

CDXLIV.

L'indication de relever les forces par une alimentation copieuse ne se tire ni de la maigreur, ni de la faiblesse, mais uniquement de la rapidité de l'assimilation et de la prédominance de la composition sur la décomposition.

CDXLV.

L'indication de solliciter l'estomac par les toniques ne se tire ni de la faiblesse, ni de la maigreur, mais plutôt de la pâleur et de la largeur de la langue, ainsi que du sentiment de langueur et de la lenteur de la digestion lorsqu'on a fait usage des alimens peu stimulans. Elle peut aussi résulter des douleurs de l'estomac, des rots, des borborygmes et des coliques qui accompagnent ces sortes de digestions, lorsque ces accidens disparaissent avec des alimens d'une propriété plus irritante.

CDXLVI.

La débilité générale sans phlegmasie n'exige que les bons alimens et une dose modérée de vin, si la digestion s'exécute. Si elle se fait avec peine, les amers sont nécessaires.

CDXLVII.

La débilité avec phlegmasie située ailleurs que dans

le canal digestif exige des alimens légers et qui laissent peu de résidu, si la phlegmasie est aiguë; mais elle proscrit les stimulans dont l'irritation se répéterait dans l'organe enflammé; si la phlegmasie est chronique, cette débilité exige des alimens substantiels, mais toujours de facile digestion. Quant aux toniques, ils n'y conviennent qu'à dose légère, et momentanément.

CDXLVIII.

La débilité avec un catarrhe qui épuise par une expectoration trop copieuse et sans fièvre demande des alimens substantiels et de facile digestion, avec l'emploi des toniques astringens à doses très-ménagées. Tels sont le quinquina, le lichen et l'acétate de plomb. Elle veut aussi les révulsifs, mais sans suppuration prolongée.

CDXLIX.

La débilité avec phlegmasie gastrique aiguë exige le traitement indiqué pour cette inflammation; mais si elle est avec gastrite chronique, elle exige des alimens tirés des végétaux féculens, et même le lait et les viandes blanches, avec l'attention de refroidir l'estomac par de petites doses d'une boisson adoucissante, lorsqu'il commence à s'échauffer par l'acte de la digestion. (Voyez le traitement de ces maladies.)

CDL.

La débilité avec colite aiguë n'exige que le traitement indiqué pour cette maladie; mais, dans le cas de chronicité, elle nécessite des fécules dépouillées de tout ce qui peut laisser du résidu dans le colon, et

l'usage modéré du vin rouge, pour retenir les alimens dans l'estomac; car l'irritation du colon les appelle vers cet intestin avant leur assimilation, et ils y font l'office de purgatifs.

CDLI.

La débilité produite par les hémorrhagies excessives exige des alimens gélatineux, albumineux et féculens avec un peu de vin rouge, quelques astringens et des toniques fixes; mais elle repousse les alimens de haut goût. Les stimulans diffusibles ne conviennent qu'immédiatement après les grandes hémorrhagies.

CDLII.

La débilité qui succède aux convulsions violentes, et sans gastrite, nécessite l'emploi des mêmes alimens que celle qui résulte des hémorrhagies; mais il faut y joindre quelques antispasmodiques diffusibles.

CDLIII.

La débilité et l'épuisement qui sont la suite d'une fatigue musculaire poussée à l'excès demandent des alimens qui nourrissent beaucoup, sous un petit volume, et une dose modérée de vin et même d'alcohol, car la sensibilité est considérablement diminuée dans l'appareil nerveux de relation; mais lorsque ce travail a produit une irritation gastrique, la faiblesse ne doit être traitée que par les boissons alibiles et non stimulantes.

CDLIV.

Lorsque la débilité prédomine dans les gastro-entérites produites par un exercice musculaire outré et

par l'emploi des stimulans dont on abuse souvent dans ces cas, les saignées ne doivent être pratiquées qu'avec modération, et doivent toujours être locales.

CDLV.

La débilité extrême qui est la suite du jeûne poussé à l'excès doit être traitée par des doses fort légères de décoctions féculentes, de bouillies au lait, de bouillons légers, etc., que l'on augmente avec beaucoup de circonspection; car l'indigestion et la gastrite sont très-faciles à déterminer.

CDLVI.

La débilité produite par le froid se traite successivement, à l'extérieur, par les frictions avec la neige, la glace, l'eau froide, l'eau dégourdie, etc.; à l'intérieur, par les excitans diffusibles, l'alcohol, les eaux distillées, à doses graduées; mais il faut passer aux adoucissans, et même aux saignées et à l'abstinence, lorsqu'il survient une chaleur fébrile; sans quoi les phlegmasies des viscères pourraient éclater.

CDLVII.

La débilité occasionée par le défaut de respiration se guérit en rétablissant cette fonction : de là plusieurs moyens à mettre en pratique selon les causes qui ont intercepté le passage de l'air. Ainsi la saignée convient dans les phlegmasies pulmonaires, dans la strangulation mécanique, dans l'angine, dans l'anévrisme, etc., si les vaisseaux sont trop pleins; tandis que les stimulans tant internes qu'externes sont utiles après la submersion et dans toutes les asphyxies, qui d'ailleurs

exigent également l'introduction, dans les poumons, d'un air respirable.

CDLVIII.

Lorsque, dès le début d'une affection aiguë, il existe une extrême débilité et un profond découragement, cela signifie que l'inflammation occupe un grand espace dans les organes respiratoires ou dans ceux de la digestion, ou dans les uns et les autres tout à la fois, et que l'appareil encéphalique est surirrité. Alors, si une saignée générale ou locale proportionnée aux forces et aux symptômes, au lieu de relever les forces, les diminue, on ne doit pas la répéter[1], car c'est une preuve que ces viscères, introducteurs naturels des matériaux conservateurs de la vie, n'ont pas rempli cette fonction, et que, par conséquent, l'économie n'a plus les moyens de réparer des pertes de quelque abondance. Les adoucissans à l'intérieur, le froid et la révulsion à l'extérieur, sont ces faibles ressources qui restent à la médecine dans ces cas malheureux. (Voyez les propositions sur les typhus et sur les gastro-entérites.)

CDLIX.

La cyanose est quelquefois produite par la gastro-entérite chronique, et se guérit avec elle.

SECTION QUATRIÈME.

COROLLAIRES.

CDLX.

La médecine empirique, qui consiste à garder la mémoire des symptômes qu'on a observés, et des

remèdes qui ont été utiles ou nuisibles, sans se permettre aucune explication physiologique, est impraticable, parce qu'un seul organe lésé produit une foule de symptômes divers qui se combinent avec ceux qui dépendent de plusieurs autres organes, dans des nuances si variées, qu'il est impossible de rencontrer dans la nature des groupes de symptômes absolument semblables à ceux qu'on a pris pour modèles. On ne peut remédier à cette confusion qu'en rapportant les symptômes aux organes.

CDLXI.

Pour pratiquer la médecine avec succès, il ne suffit pas de rapporter les symptômes à des organes, il faut encore pouvoir déterminer en quoi ces organes diffèrent de l'état de santé, c'est-à-dire la nature de la maladie.

CDLXII.

La nature des maladies doit être, pour le médecin, ce qui fournit les indications curatives. Elle résulte donc, 1° de la connaissance des modifications qui ont exalté, diminué ou dénaturé d'une manière quelconque l'action de l'organe primitivement affecté; 2° de celle de l'influence de cet organe sur les autres; 3° enfin de celle des modificateurs qui peuvent rétablir l'équilibre, ou du moins diminuer l'intensité de la maladie. La nature des maladies résulte donc, pour le médecin, de la modification physiologique appréciable des organes.

CDLXIII.

Les groupes de symptômes que l'on donne pour des maladies, sans les rapporter aux organes dont ils dé-

EXAMEN

DES

DOCTRINES MÉDICALES.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉTAT DE LA MÉDECINE AVANT HIPPOCRATE. PREMIÈRES TRACES DES DOCTRINES MÉDICALES.

Je ne prétends point m'engager dans des recherches minutieuses pour découvrir les premières traces de l'art de guérir, soit dans de vieux manuscrits, soit dans d'obscures inscriptions. J'estime et j'apprécie ce genre de travail; mais il n'est point de mon objet. Je négligerai même des sources un peu moins obscures, telles que la médecine des anciens peuples de l'Orient, celle des Hindous, celle des Chinois, celle des Guèbres, des Druides, etc., parce qu'elles ne s'enchaînent pas avec les médecines antiques, d'où découle celle de nos jours. Il me suffira de partir des documens historiques les plus connus, pour remplir la tâche que je me suis imposée, et qui consiste à suivre les gradations par lesquelles l'esprit humain a dû passer pour ériger en une véritable science l'art de rétablir et de conserver la santé.

EMPIRISME, PREMIÈRE MÉDECINE.

Cet art ne fut dans son origine qu'un empirisme grossier, que le hasard ou l'instinct dictèrent aux premiers hommes.

Tout le monde sait que dans les pays où la civilisation a commencé, on exposait les malades sur la voie publique et à la porte des temples, afin que chaque passant leur donnât son avis; qu'ensuite on recueillit les conseils et les recettes qui avaient opéré quelques guérisons, pour les suspendre dans les temples et les exposer à tous les regards; que plus tard, lorsque les prêtres furent en possession de l'art de guérir, on consignait sur des tables votives les moyens par lesquels le dieu avait opéré les cures les plus remarquables. Personne non plus n'ignore que la famille des Asclépiades était en possession, parmi les Grecs, de l'exercice de la médecine et de la chirurgie; que Podalire et Macaon, fils d'Esculape et chefs de cette illustre famille, se rendirent célèbres au siége de Troie, où ils figurèrent en même temps comme médecins, ou plutôt comme chirurgiens, et comme guerriers; enfin que, durant une longue suite de siècles, la médecine, toujours réduite à l'empirisme, ne fut point enseignée dans des établissemens publics ou particuliers, mais seulement transmise par tradition orale, soit dans quelques familles, soit dans des colléges de prêtres, d'où elle se répandait plus ou moins parmi les hommes qui inspiraient aux autres quelque respect, comme les potentats et les vieillards.

LES PHILOSOPHES ÉTUDIENT LA MÉDECINE.

Leclerc, auquel j'emprunte la plupart de ces faits, remarque, dans son *Histoire de la Médecine*, que ce ne fut que vers la quarantième olympiade, environ l'an du monde 3340 *, que les philosophes commencèrent à sen-

* La quarantième olympiade commença l'an 619 avant J.-C.—Quant

tir combien il leur importait d'étudier l'homme physique avec l'homme moral. Dans ce but, ils cherchèrent de quelle manière s'exécutent les différentes fonctions, et jetèrent ainsi les premiers fondemens de la physiologie. Jusqu'alors, la médecine avait été pratiquée par toute sorte de personnes, et surtout par les prêtres, ainsi que je l'ai déjà dit; mais sa réunion à la philosophie la rendit d'un accès moins facile pour le vulgaire.

Toutefois, les premiers d'entre les philosophes qui se livrèrent à ces sortes de recherches, n'avaient pas pour objet l'exercice de la médecine; ils n'étudiaient les phénomènes vitaux que dans le but d'éclairer les hautes questions de la science, ou pour servir de base aux préceptes de la sagesse. *Pythagore* ne pratiqua point l'art de guérir; et parmi ses nombreux disciples, on ne cite qu'*Empédocle* qui ait opéré des cures médicales.

PYTHAGORE *.

Pythagore peut passer pour le fondateur de l'hygiène. Il conseillait, comme moyens auxiliaires à la pratique des vertus dont il faisait un devoir à ses auditeurs, le régime végétal et la modération dans la quantité des alimens. Il nous intéresse encore sous un autre rapport : c'est à lui que nous devons cette théorie des nombres qu'il avait, dit-on, apprise des Chaldéens, et qui, consacrée par Hip-

à l'an du monde 3340, il ne répond point à la quarantième olympiade, même d'après le calcul de Leclerc; mais comme c'est une manière de compter purement arbitraire et hypothétique, ce serait peine perdue de vouloir rectifier ce chiffre : on est seulement surpris que M. Broussais l'ait copié. (*Éd. B.*)

* Pythagore, né à Samos, florissait vers l'an 534 avant J.-C. (*Éd. B.*)

pocrate, a exercé tant d'influence sur la pratique des médecins.

Le philosophe voulait une juste mesure en toute chose; il enseignait que la santé dépend de l'harmonie, et croyait que les nombres doivent puissamment concourir à entretenir l'une et l'autre. Selon lui, les impairs sont les plus importans; ils ont une plus grande force, et doivent être considérés comme les mâles; tandis que les nombres pairs ne sont que des femelles. De tous les nombres, celui de sept est sans contredit le plus parfait, comme le prouve la grande influence qu'il exerce sur la destinée de l'homme; car chaque septième année apporte de grands changemens dans notre organisation physique, nous expose à des maladies, on amène quelque changement dans notre fortune. Ces années septénaires portèrent le nom d'années *climatériques*. C'est en vertu de cette théorie que le nombre sept exerça, dans plusieurs théories subséquentes, tant d'influence sur les maladies, et que tous les changemens favorables furent attribués aux jours impairs.

PREMIÈRE ONTOLOGIE.

On peut déjà remarquer, dans cette doctrine de Pythagore, la tendance de l'homme à réaliser les abstractions de son esprit. On avait observé que l'époque de sept mois est celle de la première dentition, l'époque de sept ans celle de la seconde, l'âge de quatorze ans celui de la puberté; que certaines maladies aiguës s'étaient spontanément terminées le septième jour, etc. Eh bien! au lieu de recueillir, avant de généraliser, les faits contraires à ces premières observations, on érige celles-ci en loi suprême. On fait plus, on transforme un compte de

jours, de mois ou d'années, une simple opération de l'intelligence humaine, en une puissance active; et dès-lors rien ne peut plus lui résister. On n'a plus d'yeux que pour voir ce qui est favorable au système, ce qui confirme le pouvoir de la nouvelle déité. A défaut du nombre sept, on a l'impair pour éluder certaines difficultés. Tous les événemens heureux qui tombent dans l'un ou dans l'autre servent de preuve à la théorie; ceux qui la contredisent sont mis dans les exceptions; et, à la faveur des grands noms, ces erreurs se propagent jusqu'aux générations les plus reculées. Ces observations sont si vraies que, malgré tout ce qu'ont pu dire et écrire dans ces temps modernes les médecins et les accoucheurs les plus renommés, le peuple croit encore aujourd'hui, avec Hippocrate, que les enfans qui viennent au septième mois sont plus viables que ceux qui naissent au huitième. Pythagore avait pris les formules mathématiques pour les lois mêmes de la nature : de là son grand respect pour les nombres, et l'idée de leur subordonner tous les phénomènes de l'univers, comme à des puissances réelles, existant par elles-mêmes.

EMPÉDOCLE *.

Cette manière de procéder à l'étude des phénomènes de la nature fut celle de tous les anciens philosophes. Ils réalisaient quelques-unes de leurs conceptions, et bâtissaient un roman sur une base aussi fragile. On en verra un grand exemple dans la doctrine de Platon.

Empédocle, le plus célèbre des disciples de Pytha-

* Empédocle, d'Agrigente en Sicile, florissait vers l'an 440 avant J.-C. (*Éd. B.*)

gore, croyait que la semence, dans les animaux, n'est autre chose que les diverses parties d'un nouvel être, dont les unes sont chez le mâle, et les autres chez la femelle. Ces parties tendent incessamment à se réunir; de là l'attraction invincible des deux sexes l'un vers l'autre. Au surplus, ce philosophe fut aussi un médecin des plus éclairés de son époque, puisqu'il préserva de la peste la Sicile, sa patrie, en faisant boucher des ouvertures de montagne qui donnaient accès au souffle empoisonné d'un vent du midi. Il arrêta aussi dans une province les progrès d'une épidémie, par des canaux qu'il fit creuser pour procurer de l'écoulement à des eaux stagnantes. Il fit encore revenir une femme hystérique qui passait pour morte; ce qui prouve qu'aux spéculations *à priori*, il savait joindre l'observation des agens qui peuvent modifier l'état des organes. Empédocle avait sur la respiration, les fonctions des sens et la composition des chairs, des idées qui n'ont pas toutes été perdues. Je mentionnerai sa théorie des quatre élémens, le feu, l'air, la terre et l'eau, qu'il considérait comme la base du corps animal, base sur laquelle on bâtit dans la suite le système de l'humorisme. Selon lui, les sueurs et les urines viennent du sang atténué et fondu. Il comparait les semences des plantes aux œufs des animaux, qui tombent dans le temps de leur maturité. Ce philosophe était avide de toute espèce de connaissances; chacun connaît l'histoire vraie ou supposée de sa fin malheureuse dans le cratère du mont *Etna*, et plusieurs écrivains l'ont attribuée à son orgueil. Quoi qu'il en soit, ce que nous savons de lui prouve qu'il réunissait l'exercice de la médecine à la culture de la philosophie; mais rien n'annonce qu'il se soit livré à la dissection des animaux, dans le dessein de jeter quelque jour sur l'exercice de leurs fonctions.

ALCMÉON *.

C'est à Alcméon, autre disciple de Pythagore, qu'on fait honneur de cette idée. Outre quelques opinions plus ou moins extraordinaires sur les fonctions, on remarque chez ce philosophe celle que la santé dépend de l'égalité de la chaleur, de la sécheresse, du froid et de l'humidité, ancien dogme que l'on retrouve, avec celui des quatre élémens, dans une doctrine médicale qui est devenue célèbre à une autre époque. La douceur, l'amertume et autres qualités semblables, concouraient également, selon l'opinion du même philosophe, à l'entretien de la santé, que l'influence des qualités contraires ne manquait pas d'altérer.

HÉRACLITE **.

Héraclite, d'Éphèse, qui fut, pour ainsi dire, contemporain de Pythagore, et qui avait une philosophie particulière, se piquait également de réunir cette science à la médecine. Dans son humeur chagrine, il poussait à l'excès cette vie frugale dont Pythagore lui avait donné l'exemple. Si les conseils qu'il donnait aux autres ne furent pas plus fructueux que les essais qu'il tenta pour se délivrer d'une hydropisie qu'on dit avoir été la suite d'un pareil régime, nous ne devons pas regretter la perte de ses écrits.

Sa philosophie consistait à tout attribuer au feu. En médecine, il prétendait combattre l'humidité par la sé-

* Alcméon, de Crotone, florissait vers l'an 497 avant J.-C. (*Éd. B.*)

** Héraclite, qui pleurait, dit-on, sans cesse sur les maux de l'humanité, était dans sa force, l'an 500 avant J.-C. (*Éd. B.*)

cheresse, etc. Il donna donc aussi dans le vice de l'ontologie.

Quoiqu'il fût difficile aux philosophes de cette époque de résister au penchant qui porte l'homme à réaliser ses conceptions, quelques-uns cependant surent en quelques points se soustraire à son influence, tandis que sur plusieurs autres ils s'y laissaient entraîner.

DÉMOCRITE *.

A la tête des sages, il faut placer Démocrite, d'Abdère, un des plus grands génies de ces époques reculées. Ce philosophe était un peu postérieur à Pythagore; il étudia toutes les sciences, et voyagea dans presque tous les pays civilisés alors connus. On sait, qu'accoutumé à rire des folies humaines, il eut lui-même, parmi ses concitoyens, la réputation d'être fou; qu'Hippocrate, appelé pour lui donner des soins, le trouva occupé à disséquer des animaux, et qu'il s'établit entre ces deux grands hommes une intimité qui dura autant que leur vie. Ce n'est point sur ces particularités historiques que je prétends m'arrêter; ce que je dois signaler, c'est le dogme de l'école d'Élée, enseigné par Leucippe ** dans la grande Grèce, où Démocrite paraît l'avoir puisé, dogme fameux dans l'antiquité, portant que les atomes et le vide sont le principe de toute chose. Démocrite ajoutait que les atomes ne sont ni doux ni amers, ni blancs ni noirs. Tout cela n'existait que dans l'opinion ou le sentiment des hommes. Il en était ainsi, suivant le même philosophe, du bien et du mal, du juste, et de l'injuste, etc. Il n'y

* Démocrite naquit vers l'an 468 avant J.-C., et fut ainsi postérieur à Pythagore d'un siècle. Il vécut plus de cent ans. (*Éd. B.*)

** Leucippe, d'Élée, enseignait vers l'an 450 avant J.-C. (*Éd. B.*)

avait de réel, à ses yeux, que les atomes et les espaces vides qu'ils étaient destinés à remplir.

On se demande comment un penseur, assez profond pour affirmer que les qualités des corps et les rapports qui unissent les hommes entre eux ne sont que des modifications de notre manière de sentir, pouvait donner comme chose certaine l'existence du vide et des atomes. Mais ne nous arrêtons pas à cette question. Qu'il nous suffise, pour le moment actuel, de remarquer que l'homme est tourmenté par le besoin de connaître la cause première de ce qu'il voit, et que même bien souvent, lorsqu'on lui a démontré l'impossibilité de la découvrir, il prend le parti de la supposer. Or, de l'hypothèse à la réalisation, et de celle-ci au roman, la distance n'était pas grande à l'époque qui nous occupe. Chaque chef de secte jugeait de la crédulité des autres par la sienne, et ne doutait aucunement qu'un système bien spécieux, habilement coordonné, ne dût autant plaire aux autres qu'il plaisait à son inventeur. Malgré sa chimère des atomes et sa crédulité sur les vertus de certaines formules mystérieuses, Démocrite est un des plus grands hommes de l'antiquité; et ce qui me surprend, c'est qu'il ait fallu tant de siècles pour démontrer plusieurs vérités que la seule force de son génie lui avait fait entrevoir.

ACRON.

Acron, d'Agrigente, contemporain d'Empédocle, ne partagea point la tendance générale de son époque à éclairer la médecine par des considérations et des raisonnemens philosophiques : c'est ce qui l'a fait remarquer et citer comme chef de la secte dite empirique, qui plus tard acquit beaucoup de célébrité. Mais Leclerc re-

lève cette erreur et ne veut voir dans Acron qu'un médecin qui s'obstina à rester fidèle à l'empirisme des siècles antérieurs à la naissance de la philosophie médicale.

HÉRODICUS *.

Il n'est point de mon objet de parler de tous les philosophes qui se sont occupés de la médecine ; je ne dois mentionner ici que les hommes qui ont influé en quelque chose sur les destinées de cette science. Or, je ne trouve plus, antérieurement à Hippocrate, qu'Hérodicus qui soit digne de fixer notre attention. Il ne nous est pas donné comme philosophe, mais seulement comme un médecin qui était en même temps directeur d'un gymnase, ce qui lui fournit l'occasion d'observer les bons effets de l'exercice sur la santé. De là l'heureuse idée qu'eut ce médecin d'abandonner la gymnastique des athlètes, et d'en fonder une autre purement médicale, pour laquelle il établit des règles et des préceptes appropriés aux besoins du corps, et aux différens genres d'exercices qui peuvent affermir la santé, ou servir de remèdes aux maladies. Ces préceptes sur la gymnastique médicale sont perdus avec les ouvrages de cet ancien écrivain ; mais on en retrouve encore bien des fragmens dans les ouvrages de Celse, de Galien, de plusieurs autres anciens ; et Mercurialis a pris soin de les recueillir dans un traité fort curieux, intitulé : *de Arte Gymnastica.* Hérodicus avait appris la gymnastique d'un certain Iccus, qui fut en même temps médecin et athlète ; mais il ne paraît pas que cet Iccus ait eu le projet d'en faire l'application à

* Hérodicus, né en Sicile ou en Thrace, paraît avoir pratiqué à Athènes. Il florissait vers l'an 430 avant J.-C., et vécut très-longtemps. (*Éd. B.*)

l'art de guérir; et tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il fut le maître d'Hérodicus, auquel on fait honneur de cette idée.

La gymnastique étant entrée par la suite comme moyen principal dans la pratique de certaines sectes de médecins, son origine ne pouvait manquer de trouver place dans une recherche sur les doctrines médicales. De son côté, Hérodicus méritait doublement de fixer notre attention, puisqu'à la gloire d'avoir enrichi la médecine d'un moyen nouveau, il joint l'honneur d'avoir eu pour disciple, dans l'art de la gymnastique, le grand Hippocrate.

CHAPITRE II.

MÉDECINE D'HIPPOCRATE.

La réunion de la médecine et de la philosophie, qui avait eu lieu vers la quarantième olympiade, dut nécessairement concourir à l'agrandissement de l'une et de l'autre science. Aussi leur séparation devint-elle indispensable au bout d'un certain nombre d'années. Ce fut après environ cent dix ans d'association, et vers le commencement de la guerre du Péloponèse, que ces deux sciences commencèrent à être cultivées séparément. *Hippocrate* *, de Cos, fut le premier qui sentit le besoin de cet isolement, et qui entreprit de l'effectuer. Il s'aperçut que

* Hippocrate naquit l'an 456 avant J.-C. — Il mourut octogénaire, ou même selon quelques auteurs, âgé de cent neuf ans. Il ne paraît point avoir eu de demeure fixe : mais il allait de ville en ville, se rendant auprès de ceux qui le faisaient appeler. (*Éd. B.*)

les spéculations philosophiques, qu'il avait poussées lui-même aussi loin que possible, entraînaient le médecin beaucoup trop loin, détournaient son attention de l'observation des maladies, et lui faisaient perdre un temps précieux. La vie lui paraissait trop courte pour permettre à l'homme d'embrasser en même temps et la philosophie, qui embrasse elle-même toute la nature, et la médecine, qui doit approfondir un des premiers objets de la philosophie. L'attention scrupuleuse qu'Hippocrate donnait à la marche des maladies nous prouve qu'en effet ce grand homme était jaloux de faire faire des progrès à la médecine; et nous concevons facilement que, pour y mieux réussir, il dut donner aux médecins ses contemporains le conseil de négliger de stériles spéculations, pour se livrer sans réserve à l'observation de l'homme sain et malade. Hippocrate ne voulut pas toutefois abandonner entièrement la philosophie : il en retint les vues les plus générales sur l'origine et le développement des choses, ainsi que la méthode dialectique, car il tenait beaucoup à ce qu'on raisonnât juste en médecine.

Hippocrate, de la famille des Asclépiades, où la médecine était héréditaire depuis Esculape, avait sucé les principes de la pratique empirique pour ainsi dire avec le lait. Héraclite, de Cos, son père, lui-même célèbre médecin, et non étranger à la philosophie, fut son premier maître. Il suivit après cela les leçons des philosophes les plus renommés de son époque. Il écouta celles d'Hérodicus, en s'exerçant dans le gymnase que dirigeait ce médecin : il fut l'un des disciples de Gorgias, célèbre sophiste et frère d'Hérodicus. On ne sait pas bien au juste s'il avait suivi Héraclite; mais on voit que dans quelques-uns de ses ouvrages il adopta des principes ana-

logues aux siens sur le feu, considéré comme l'agent principal de toute la nature. D'autre part, ses liaisons avec *Démocrite* ne permettent pas de douter qu'il ne connût à fond la doctrine de ce philosophe. Celle de Pythagore était trop célèbre pour lui être étrangère; et ses ouvrages prouvent assez qu'il la connaissait. Aussi Galien a-t-il placé Hippocrate lui-même au nombre des plus grands philosophes de son temps.

C'est avec toutes ces données qu'Hippocrate entreprit la réforme de la médecine. En la séparant de la philosophie, où elle n'était qu'en second ordre, et d'ailleurs mal pratiquée, ce qui donnait trop de crédit aux charlatans, il voulait relever une profession qu'il chérissait, parce qu'elle était celle de toute sa famille; lui donner un plus haut degré d'utilité, et la rendre accessible à tous les jeunes gens qui, pourvus d'une éducation libérale, se sentiraient animés du désir de consacrer leur vie au soulagement de l'homme souffrant.

DIVISION DES ÉCRITS D'HIPPOCRATE.

Un grand nombre de traités sur différens points de l'art de guérir ont été réunis et publiés sous le nom d'Hippocrate. Les uns contiennent une théorie fondée sur le chaud et le froid, le sec et l'humide; sur les quatre élémens : le feu, la terre, l'eau, l'air ou l'esprit; sur la puissance des nombres et l'influence des astres. (*De principiis aut carnibus; de Genitura; de Natura pueri; de Septimestri partu; de Octimestri partu; de Diæta; de Natura humana; de Corde; de Ossium natura; de Venis; de Ætate; de Humoribus; de Locis in homine; de Flatibus; de Glandulis; de Significatione vitæ et mortis; de Alimento; de Humidorum usu; de Purgantibus;*

de Salubri diæta; de Insomniis; de Morbis; de Affectionibus; de Internis affectionibus; de Morbo sacro; de Hemorrhoidibus; de Visu; de Virginum morbis; de Natura muliebri; de Morbis mulierum; de Sterilibus, etc.) On y trouve une anatomie grossière dont il est bien difficile de donner une juste idée sans entrer dans de fastidieux détails.

D'après cette anatomie, le foie est l'origine des veines, le cœur celle des artères : ailleurs on veut que les veines et les artères viennent également du cœur, et dans d'autres passages on les fait provenir de la tête. Tous les vaisseaux qui contiennent du sang sont appelés veines; la trachée est l'artère par excellence, car les artères ne contiennent que de l'esprit ou de l'air, *pneuma*. Le cerveau est une glande qui attire les humidités du corps, dont elle laisse écouler le superflu; cependant le cerveau est le siége de l'entendement et de la prudence, quoique, suivant un autre livre, l'âme réside dans le ventricule gauche du cœur. Les tendons et les ligamens sont confondus avec les nerfs, bien qu'en certains passages on distingue des nerfs qui viennent du cerveau et de la moelle épinière. Hippocrate et son école paraissent avoir admis qu'une partie de la boisson passe par la trachée, et parvient dans les poumons. Ils croyaient également que le cœur attire une portion de l'air qui pénètre dans les bronches; et faisaient de cet air un des alimens de l'*esprit*, qu'ils avaient placé dans le ventricule gauche de ce viscère.

Les organes des sens sont extrêmement imparfaits dans Hippocrate. Le foie, quoique origine des veines, ne laisse pas de faire aussi la bile, qui sert à réchauffer le ventricule ou estomac.

La rate attire une partie des humidités de la boisson.

Le poumon, qui a cinq lobes, comme le foie, et qui est caverneux et spongieux, attire aussi les humidités. Le diaphragme porte le même nom que l'esprit, l'entendement ou la prudence (φρένες), dans les ouvrages de notre auteur. Aussi a-t-il quelquefois placé ces facultés dans ce muscle. De là, sans doute, l'idée qu'ont eue plus tard certains auteurs, de faire du centre tendineux du diaphragme le premier mobile de la sensibilité.

Hippocrate avait l'idée d'une certaine circulation du sang et des esprits; mais cette idée est si confuse, que, même depuis la découverte de la circulation, ses interprètes n'ont pu la rendre d'une manière intelligible. En un mot, rien de plus informe, de plus contradictoire, de moins cohérent que l'anatomie d'Hippocrate. D'ailleurs les ouvrages qui portent le nom de cet ancien médecin ont été altérés, dénaturés, soit par des additions, soit par des substitutions, soit même par des corrections, à tel point qu'en lisant chaque livre en particulier, on ne saurait jamais se faire une juste idée de la doctrine de son auteur.

Les mêmes livres que je viens d'énumérer expliquent tous les symptômes par les vices des humeurs; on y trouve une physiologie dégoûtante, quelques traces de superstition et d'astrologie, et une thérapeutique insuffisante ou ridicule. Peu d'hommes aujourd'hui pourraient en soutenir la lecture.

Il est fort évident que toutes ces théories découlent de celles des philosophes dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, théories dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et dont plusieurs sont empruntées aux Orientaux et aux Indiens, avec lesquels les premiers philosophes grecs avaient eu des communications dans leurs voyages. Dans cette philosophie, qui fut à coup sûr celle

d'Hippocrate, soit que les livres en question aient été composés par lui, soit qu'ils viennent de ses disciples; dans cette philosophie, dis-je, on personnifie la nature, et on lui suppose un grand pouvoir; on lui accorde des facultés pour agir, et on lui donne le titre de juste. Ces facultés consistent à *attirer* ce qui est bon ou ce qui convient, à le retenir, à le préparer ou à le changer, et à rejeter ce qui est nuisible. De plus, on admet un penchant, une sorte d'affinité qui porte les choses semblables à se réunir. La même affinité est reconnue entre les différentes parties du corps qui compatissent entre elles, partageant le bien et le mal que chacune éprouve; le tout dans le but de concourir à la conservation de l'ensemble. C'est ce que l'on a rendu par ces mots : *Consensus unus, conspiratio una, consentientia omnia.* Quant à l'essence de la nature, Hippocrate et son école paraissent y avoir vu une certaine chaleur, qui est quelque chose d'immortel, qui entend, qui voit et qui connaît le présent et même l'avenir. C'est cet être, sorte d'âme ignée, qu'ils font présider au développement de l'univers en général, et du corps animal en particulier. Au surplus, dans ce système, qui a quelque analogie avec celui d'Héraclite, à cause du rôle qu'y joue la chaleur, et avec celui de Démocrite, par rapport aux affinités, il n'est nullement question des atomes ni des noms qui leur sont appropriés.

Les autres livres d'Hippocrate, presque réduits à la simple observation des phénomènes morbides, ont un vernis empirique, quoiqu'on y trouve implicitement la théorie développée dans les ouvrages précédens; mais il faut établir entre eux une distinction importante. Quelques-uns sont remarquables par la concision, la vérité des peintures et le soin toujours constant d'appeler l'at-

tention du lecteur sur les dérangemens des principales fonctions. Tels sont : *Aphorismi; liber Prænotionum; liber primus et tertius Epidemiorum; de Aere, Locis et Aquis*, ouvrages que tous les critiques attribuent à Hippocrate lui-même.

D'autres, au contraire, sont diffus, pleins de répétitions, et semblent être l'imitation et la paraphrase des précédens. (*De diebus Judicatoriis; de Judicationibus; Prædictorum; Coacæ Prænotiones; liber secundus et quartus*, usque ad septimum, *Epidemiorum.*) On les croit composés selon la doctrine d'Hippocrate, mais rédigés par ses disciples.

Enfin on trouve la thérapeutique de l'auteur dans le petit traité intitulé : *Victûs ratio in acutis*, dont l'auteur est mis en doute, quoique la touche du père de la médecine y semble assez bien empreinte.

De tous les écrits qui ont paru sous le nom d'Hippocrate, il n'y a que les empiriques, ou du moins ceux qui passent pour tels, qu'on nous propose aujourd'hui pour modèles; et, parmi ces derniers, on choisit de préférence les Aphorismes, les Prénotions, le premier et le troisième livre des Épidémies. C'est donc de la doctrine renfermée dans ces ouvrages que nous devons prendre une idée.

Dans ses Aphorismes, Hippocrate embrasse d'un seul coup d'œil l'état fébrile, qu'il examine dans les variétés qui l'ont le plus frappé. Ces variétés ne sont autre chose que les signes de l'irritation des principaux organes, plus ou moins exprimés, selon le degré du mal et la sensibilité des différens sujets. Mais l'auteur ignorait la valeur de la plupart de ces signes, de ceux, par exemple, qui indiquent l'état inflammatoire de la surface interne des voies gastriques. S'il les avait connus, et s'il eût eu l'idée

qu'on pouvait arrêter les phlegmasies dès leur début, les siècles subséquens n'auraient eu presque rien à ajouter à sa médecine.

Il donne d'abord, pour le régime, des règles générales qui sont extrêmement précieuses, et dont malheureusement on s'est trop écarté; mais aussitôt après on trouve un aphorisme qui jette les fondemens de l'ontologie. Le voici d'après l'élégante traduction du docteur Pariset :

« Il faut considérer encore si le régime prescrit au ma-
« lade le soutiendra jusqu'à ce que la maladie soit dans
« sa vigueur; ou si, avant ce terme, il doit succomber,
« même soutenu par les alimens; ou si la maladie doit
« fléchir et tomber la première. »

En effet, outre que cette sentence laisse trop à l'arbitraire, elle érige la maladie en une entité particulière, en un être malfaisant qui lutte avec le corps, dont il est ici bien distingué. Elle place le médecin dans une position fort embarrassante; car comment reconnaître si les débilitans n'affaibliront pas le malade, au lieu d'exténuer la maladie; et si les fortifians ne communiqueront pas à celle-ci une vigueur qui la fera triompher des forces du malade?

Cet aphorisme suffirait pour démontrer qu'Hippocrate avait une théorie pour les maladies aiguës; mais une foule d'autres passages la décèlent, la mettent même dans la plus grande évidence. Il en résulte que cet auteur considère l'état fébrile comme une violente effervescence du sang et des humeurs, qui doit se terminer par une sorte de despumation, par l'élimination des humeurs *crues*, lorsqu'elles auront subi cette élaboration qu'il appelle *coction*. Le mot *crise*, qui signifie jugement, donne la confirmation de ce que j'avance; car il peint le moment où se termine la contention qui s'est élevée entre le corps

et l'être morbide, son ennemi : si ce dernier est le plus fort, il n'y a point de jugement; car le corps, accablé par une puissance supérieure, ne peut obtenir justice de la violence qui lui est faite.

C'est à l'appréciation des signes extérieurs de ce combat à outrance qu'Hippocrate s'est particulièrement exercé. Il a souvent réussi à peindre les signes qui présagent la mort, et ceux qui donnent l'espoir d'une terminaison favorable; et c'est là son plus grand mérite. Néanmoins, sur cet article même, il est parfois en défaut, et presque toujours trop vague ou trop exclusif. C'est ainsi qu'il annonce qu'un sommeil laborieux est un cas mortel; que les vomissemens d'atrabile, au début de toutes les maladies, sont mortels; que la fièvre tierce exquise se juge après sept paroxysmes au plus; que la dysenterie qui survient dans les affections de la rate est utile; que la fièvre est avantageuse dans l'apoplexie; que les convulsions causées par les purgatifs sont mortelles; qu'une forte diarrhée qui survient dans la leuco-phlegmasie est la solution de la maladie; que le vomissement de sang, exempt de fièvre, est salutaire; que l'hydropisie où la toux survient est désespérée; que le sphacèle du cerveau amène la mort dans trois jours, mais que si le malade passe ce terme, il guérit; et une multitude d'autres propositions pareilles que je m'abstiendrai de rapporter.

En général, les sentences de mort sont prodigieusement multipliées dans les Aphorismes et dans les Prénotions; mais il faut s'en prendre à l'imperfection désespérante où se trouvait l'art de traiter, à l'époque où écrivait Hippocrate. Accoutumé, comme il l'était, à voir périr la plupart des sujets attaqués de maladies graves, il ne pouvait qu'être fort enclin à porter de fâcheux pronostics.

Les aphorismes qui ont rapport aux affections chroniques ne méritent guère de fixer notre attention. Il s'en trouve un certain nombre touchant les maladies des femmes qui reposent sur des observations judicieuses; mais, à côté de ceux-là, on en voit de si ridicules, qu'on serait tenté de les attribuer à tout autre qu'au père de la médecine, si l'on ne savait que les plus grands hommes ont payé leur tribut aux préjugés des siècles où ils ont vécu.

En somme, malgré plusieurs vérités précieuses et quelques vues élevées qui brillent de temps à autre à travers la confusion des huit sections des Aphorismes, il faut convenir aujourd'hui qu'on ne saurait en extraire une doctrine médicale satisfaisante.

Dans le livre des Prénotions (que M. Pariset intitule *Prédictions*, et qu'il ne faut pas confondre avec les *Prædictorum*, que le même médecin a traduits sous le nom de *Prorrhétiques*), Hippocrate témoigne faire le plus grand cas du talent de pronostiquer; et cela devait être : un médecin qui voyait succomber tant de malades entre ses mains, ne pouvant les soustraire à leur sort, à raison de l'imperfection de son art, devait au moins s'attacher à connaître les signes funestes, afin que l'événement ne lui fût point imputé, mais qu'on s'en prît uniquement à la gravité insurmontable du mal. Il recommande d'abord l'examen du visage; et il estime le danger d'autant plus grand que les traits s'éloignent davantage de l'expression ordinaire à l'état de santé. Il décrit ensuite cet aspect de la physionomie qui précède ordinairement la mort dans les maladies aiguës, et qui a retenu le nom de *face hippocratique*. Cependant il n'oublie point de noter les circonstances qui pourraient altérer la valeur de ce signe en le rendant moins fâcheux; tels seraient une diarrhée

abondante, un épuisement subit par quelques causes violentes. Il déploie la même sagacité dans l'estimation des signes les plus alarmans tirés de l'attitude, des mouvemens, de l'état de la température du corps, de celui de la sueur et de la transpiration, des sécrétions du nez, des yeux, de la langue, des gencives, des dents; des sensations douloureuses auxquelles le malade peut être en proie, des rapports du tact appliqué aux parois abdominales. Tous ces signes sont estimés avec soin; et l'on établit des suppositions capables de compenser ce que chacun d'eux peut avoir de défavorable. C'est ici qu'Hippocrate est vraiment admirable.

On est surtout frappé de l'attention toute particulière qu'il donne aux signes qui correspondent à l'inflammation phlegmoneuse des viscères situés dans la région ombilicale et dans les hypocondres. Il paraît avoir fréquemment observé la formation du pus dans ces tumeurs, lorsque des hémorrhagies nasales, un phlegmon des parties externes, ou quelque évacuation impétueuse n'avaient pas lieu. Il n'est pas moins judicieux dans l'estimation des signes qui décèlent l'inflammation aiguë du parenchyme pulmonaire, et qui en font prévoir l'issue funeste, ou la suppuration. Il ne lui est pas non plus échappé que ces maladies perdaient quelquefois de leur intensité, et finissaient par le marasme et par l'hydropisie. Il a même indiqué les circonstances où ces dégénérations sont le plus ordinaires.

On voit que les phlegmasies des parenchymes ont été attentivement observées par Hippocrate, et que, s'il n'a pas connu l'art d'en arrêter la marche, il a du moins su estimer l'intensité des symptômes, et en prévoir avec justesse presque toutes les terminaisons.

Malgré la sagacité de ces observations, rien n'annonce

que notre auteur ait attribué le mouvement fébrile à ces phlegmasies quand elles étaient prédominantes; il considère toujours les maladies aiguës en grand; il paraît y voir, ainsi que nous l'avons déjà dit à l'occasion des Aphorismes, une sorte d'incendie général du corps vivant, qui tantôt se prononce davantage dans une région et menace d'y produire un abcès, tantôt semble consumer également tous les organes, et qui, dans les deux cas, finirait, en s'évaporant, par anéantir la vie, si le feu ne s'éteignait par une hémorrhagie, ou si certaines humeurs n'étaient éliminées après avoir subi le changement qui, de l'état de crudité, les fait passer à l'état de coction. En effet, la coction des pyrexies, sans phlegmon primitif, dont il cherche les signes dans l'état des urines, des sueurs, des évacuations alvines, est pour lui le même phénomène que la suppuration, qui, pour être avantageuse, doit offrir une matière bien cuite et dont l'élimination n'éprouve aucun obstacle *.

On peut juger, d'après ces données, quel but se proposait Hippocrate dans ses Prénotions. Il voulait, non pas chercher la cause interne organique des phénomènes morbides, non pas apprendre à tenter les moyens d'arrêter les maladies, mais exercer le médecin à estimer la

* On trouve dans les Aphorismes quelques passages qui pourraient faire croire qu'Hippocrate aurait attribué la fièvre à certaines affections locales; par exemple, quand il dit : « Là où se montre la sueur, là est le siége du mal; là où se fait sentir le froid et le chaud, là siège la maladie. » (Sect. IV, aph. 38 et 39.) Mais le fond de la doctrine ne vient point à l'appui de ses propositions. On peut même observer que, dans le traitement des péripneumonies qu'il semble avoir désignées par le premier de ces deux aphorismes, il ne parle point d'éteindre une inflammation locale, pour faire cesser les accidens qui en dépendent, mais de favoriser la coction, qu'il reconnaît au changement des matières expectorées et des autres excrétions.

gravité du mal par l'appréciation des symptômes, et à découvrir les signes de la coction par l'examen des matières évacuées dont il décrit minutieusement les apparences; et tout cela, afin que son lecteur ne hasarde rien qui soit capable d'ôter à l'économie les forces nécessaires pour opérer la coction, ou de la détourner de ce grand œuvre en la chargeant d'alimens, et l'excitant de toute autre manière plus ou moins violemment perturbatrice.

Quoique Hippocrate attendît tout des évacuations, il avait pourtant observé que l'état pathologique de la vessie pouvait imprimer à l'urine des caractères tout-à-fait étrangers à la nature de la maladie primitive. Mais je n'ai rien rencontré dans ses écrits qui me porte à croire qu'il ait attribué à l'irritation particulière du canal digestif les vomissemens et les excrétions alvines. Dans les maladies aiguës, il y cherche les signes de la crise; dans les autres cas, il envisage ces évacuations comme s'il n'avait jamais eu l'occasion d'en découvrir la source dans les ouvertures de cadavres.

On est étonné, en lisant les Aphorismes et les Prénotions, de voir l'auteur annoncer presque toujours des abcès à la suite des états fébriles prolongés au-delà d'une vingtaine de jours. Les résultats de son observation, considérés d'une manière générale, se réduisent à peu près à ce qui suit : des hémorrhagies dans les premiers jours, surtout chez les sujets au-dessous de trente ans; des évacuations critiques qui sont attendues jusqu'au vingtième jour; enfin des suppurations pour les maladies plus prolongées, et particulièrement chez les vieillards. Or, ces suppurations sont de deux espèces; les unes ont lieu dans les viscères, et l'auteur traite au parfait de celles des poumons; les autres se font à l'extérieur du corps. J'ai remarqué que les inflammations glandu-

leuses, les parotides, les bubons des aisselles, des aines, ne sont pas celles sur lesquelles il s'appesantit le plus : il a souvent observé des dépôts dans les articulations, au point même qu'il revient plusieurs fois sur les signes précurseurs de ces sortes de crises.

Si ces terminaisons sont moins communes aujourd'hui, cela ne peut dépendre que de la différence des traitemens. Les saignées générales et les purgatifs des humoristes doivent nécessairement affaiblir les mouvemens critiques : la stimulation des browniens les rend encore plus difficiles, en concentrant les forces sur l'appareil de la digestion; mais la pratique d'Hippocrate, qui se réduisait presque toujours à nourrir les malades avec des boissons féculentes et miellées, permettait à l'irritation de parcourir tous les organes, et de se fixer enfin sur ceux qui se trouvaient le plus disposés à la recevoir.

Le père de la médecine a très-bien observé les scènes presque infiniment variées qui résultent de ces déplacemens successifs du principal point d'irritation; il s'est même efforcé d'en tirer des conclusions pour la guérison, pour la mort, ou pour la prolongation indéterminée de l'état morbide. C'est ici que, malgré la sagacité prodigieuse de l'observateur, les combinaisons se multiplient à tel point, que les contradictions ne sont pas rares, et que la confusion et l'obscurité en sont le résultat : telle douleur, telle évacuation, sont favorables ou funestes; mais elles changent de caractère si telle circonstance a lieu, tandis que dans telle autre les présomptions sont différentes, à moins qu'un autre cas, dont il a été fait mention quelque autre part, ne vienne y apporter une nouvelle modification. Tel est son langage. Il résulte des exceptions que l'on apporte à chaque instant aux règles qui avaient été d'abord établies, que

l'attention la plus soutenue, la mémoire la plus heureuse, ne peuvent nous faire parvenir à tirer de cet ouvrage une doctrine invariable, applicable à tous les cas qui peuvent se présenter. La preuve la plus évidente que je puisse en fournir, c'est qu'en effet jusqu'à ce jour la médecine n'a marché qu'au milieu des ténèbres et de la confusion, quoique les faits rapportés par Hippocrate aient été, chacun en particulier, constatés ou infirmés par une foule de grands hommes qui n'ont cessé de rendre hommage à son talent observateur.

L'opinion d'Hippocrate sur la durée des fièvres est exprimée au commencement de la trente-unième section des Prénotions. Il fixe la première période au quatrième jour, pour les plus bénignes, et pour celles du plus mauvais caractère; et s'il n'y a point eu d'événement, il renvoie au septième, puis au onzième, au quatorzième, au dix-septième, et enfin au vingtième. Voilà pour les plus aiguës. Leur terminaison est ainsi reculée de quatre jours en quatre jours. Mais, comme toutes les fièvres ne finissent pas rigoureusement à ces époques, on a la ressource, si la maladie n'est pas terminée le vingtième, d'en espérer la solution pour le trente-quatrième jour, ensuite pour le quarantième, et enfin pour le soixantième. Telle est ici la marche rigoureuse assignée aux maladies aiguës, quoique, dans les Épidémies du même auteur, on trouve des exemples de terminaisons aux époques intermédiaires à celles qui viennent d'être désignées, et des cas où l'état fébrile s'est prolongé au-delà du centième jour.

En général, Hippocrate compte beaucoup sur les jours impairs : il faut, dit-il, y faire beaucoup d'attention, car c'est ordinairement alors qu'il se fait un changement en vertu duquel la maladie incline du bon ou du mauvais côté. Les jours impairs, surtout quand ils tombent aux

époques quartenaires que nous venons d'indiquer, sont ceux qui amènent ordinairement les meilleures crises.

Ailleurs on trouve les jours indicateurs de la bonne crise, qu'ils annoncent pour le quartenaire subséquent.

Hippocrate a été copié, imité, modifié, corrigé pendant la longue série des siècles qui nous séparent de lui, et jamais on n'a pu tomber parfaitement d'accord sur les époques des évacuations critiques et des terminaisons. C'est que, dans la réalité, tout cela n'a rien de fixe. Cet auteur avait déjà lui-même observé que les fièvres se ressemblent tellement, au moment de leur début, qu'on ne saurait alors déterminer quelle doit être leur durée. C'est pour cela qu'il renvoie son lecteur de quartenaires en quartenaires, en lui recommandant de bien observer ce qui se passe dans chacun d'eux.

Il en est des évacuations comme des jours critiques; si l'une ne soulage pas, il faut en attendre une autre, ou bien désespérer du malade, à moins qu'un changement extraordinaire, parce qu'il a lieu dans un jour qui ne devait point être favorable, n'arrive tout à propos pour soustraire le malade à un péril presque inévitable.

Hippocrate avait senti le vide des spéculations sur la durée des fièvres et sur les évacuations qui emportent la cause du mal; car il dit, dans son premier aphorisme, que l'expérience est trompeuse et le jugement difficile; et ailleurs, que le pronostic n'est jamais parfaitement sûr dans les maladies aiguës. Mais il avait reçu cette doctrine de ses ancêtres, et il devait la transmettre à ses descendans : tout ce qu'il a cru devoir se permettre, c'est de faire entrevoir les exceptions que sa pratique lui avait fournies. On dirait, en effet, que c'est dans cette intention qu'il a rapporté les histoires particulières de ses Épidémies. Certes, un homme aussi attentif aux phé-

nomènes des maladies n'a point été sans s'apercevoir que les faits déposaient bien souvent contre les règles qu'il proclamait. Mais il a dédaigné de faire plier ces faits à la théorie, préférant à toute autre considération l'intérêt de la vérité, et comptant probablement sur les travaux de ses successeurs pour rectifier ce qui pouvait exister d'imparfait dans sa doctrine. Pourquoi cette noble franchise a-t-elle trouvé si rarement des imitateurs?

Quoi qu'il en soit, il résulte encore de l'examen que nous venons de faire des Prénotions, qu'elles renferment le même fond d'idées que les Aphorismes, et que par conséquent on ne saurait en extraire une doctrine régulière. Passons aux Épidémies.

C'est à Hippocrate que nous devons les premiers modèles d'histoires d'épidémies, et il me semble que ce genre de littérature médicale, loin de s'être perfectionné depuis cet écrivain, aurait au contraire fait quelques pas rétrogrades. J'en donnerai la raison.

Il débute par rendre compte des vicissitudes atmosphériques qui ont eu lieu pendant l'année; vient ensuite l'histoire générale de la constitution morbide; enfin l'auteur termine par des observations particulières.

Il parle de la chaleur, du froid, de la sécheresse, de l'humidité, des vents qui ont régné; mais il fait rarement mention du régime; ce qui conduit à attribuer les maladies aux influences atmosphériques. S'agit-il des maladies? il déclare si les fièvres étaient plus ou moins fortes, avec ou sans délire, quelle évacuation ou quelle inflammation critique avait coutume de les juger; si la guérison était parfaite ou suivie de rechutes, s'il y a eu beaucoup de morts : et ils sont ordinairement assez nombreux.

Il se trouve très-peu de choses, dans ces généralités, dont on puisse tirer des conclusions; car on ignore pres-

que toujours le traitement, le régime, les affections morales dont les malades ont dû recevoir l'influence. Toutefois, on voit en grand que les hémorrhagies ont presque toujours été avantageuses; qu'il y a eu beaucoup de rechutes, et quelquefois pour avoir pris trop de nourriture; mais on désirerait sur cet objet des détails dans lesquels l'auteur n'est point entré. Il ne s'est point étudié à rechercher les causes des changemens qui surviennent dans la marche des maladies, parce que sa théorie ne lui en faisait point sentir la nécessité.

En effet, cette théorie est toujours la même : il est ici, comme ailleurs, question de crudité et de coction; on spécifie avec soin les qualités apparentes des matières excrétées; on note ce qui arrive de bien ou de mal dans les jours qui sont regardés comme critiques; ce qui prouve en même temps qu'on n'a cherché ni à contrarier la nature, ni même à l'imiter dans ses efforts conservateurs. On s'est donc contenté de *laisser marcher*, en attendant la coction et la crise.

Mais quelle confusion dans ces généralités! que de variétés dans la marche, dans les terminaisons des maladies des divers âges et des différens sexes, dont les causes ne sont point indiquées! Les personnes languissantes, les hectiques, tabidi, (ce qui laisse la plus grande incertitude sur la cause de leur marasme), succombaient ordinairement en grand nombre aux changemens de saisons, tandis que d'autres résistaient, et que, chez d'autres enfin, la consomption débutait. Les fièvres affectaient un type continu, tierce ou quarte; elles offraient beaucoup de différences dans leur degré d'intensité; tantôt elles se terminaient aux jours critiques pairs ou impairs; tantôt elles s'exaspéraient ou devenaient mortelles à ces mêmes époques. Telles évacuations étaient

favorables ; d'autres fois elles ne l'étaient pas. Les signes de coction paraissaient dans les excrétions, continuaient ou s'interrompaient. Dans quelques cas, la crudité persistait dans les crachats, dans les urines, et d'autres fois, malgré les signes de coction, la maladie se prolongeait ou éprouvait une rechute. En un mot, il existe à peine un fait dans ces descriptions générales, auquel on ne puisse opposer un fait contraire ; et jamais on ne voit la raison de ces différences, puisque les influences atmosphériques, qui sont les seules dont on juge à propos de faire mention, ont agi d'une manière uniforme sur tous les malades.

Quel fruit pouvait-on tirer d'un semblable travail ? L'expérience est là pour répondre à cette question. Qu'on lise toutes les histoires d'épidémies qui ont été publiées depuis Hippocrate, il sera facile de s'assurer que le tableau général qui en forme la partie fondamentale offre toujours la même confusion, les mêmes contradictions, la même stérilité, sous le rapport des inductions thérapeutiques. Mais je me trompe, ces vices y sont portés à un plus haut degré ; car, en voulant enrichir leurs généralités de ce qui est relatif au traitement, les modernes nous ont mis dans un tel embarras, que tout médecin qui n'a pas pris pour guide la physiologie, se trouve réduit, faute de bons modèles, à se créer arbitrairement, d'après le souvenir confus de toutes ses lectures, une méthode particulière de traitement, un monstre de thérapeutique, un centon aussi dégoûtant qu'il est ridicule ; et voilà ce qu'on décore du nom de *médecine éclectique !*

Je passe maintenant aux histoires particulières qu'on affecte aujourd'hui de nous offrir pour modèles.

Hippocrate se montre ici et plus laconique et plus judi-

cieux. D'abord j'ai remarqué que souvent il signale la cause déterminante, tels qu'un excès d'alimens, de boisson, ou quelque affection morale; il rapporte les phénomènes de l'invasion; il peint ensuite avec rapidité, à grands traits, et jour par jour, le trouble des principales fonctions; il note les différences d'intensité de la fièvre (mais sans parler du pouls), des fonctions intellectuelles, de celle de la respiration, de celle de l'estomac et des intestins; il mentionne les douleurs, les mouvemens convulsifs, les tuméfactions et les phlegmasies qui se prononcent à l'extérieur; il s'appesantit particulièrement sur les évacuations, dont il indique les caractères en homme qui désire y appeler l'attention comme sur les voies d'élimination de la cause matérielle de la maladie.

Voilà bien un modèle. Mais combien ce modèle est imparfait! Il y manque toujours l'influence des modificateurs qui agissent incessamment sur le malade. On ignore ce qu'il a bu, ce qu'il a mangé, s'il a été préservé des influences de l'atmosphère, et si quelque cause morale ne l'aurait point affecté. Serait-ce par négligence ou par défaut d'exactitude que l'auteur aurait commis de pareilles omissions? un semblable soupçon ne saurait jamais planer sur le vertueux Hippocrate. Il faut donc qu'il ait agi conséquemment à la théorie qu'il avait adoptée; théorie que nous retrouvons sans cesse, et d'après laquelle il se représentait les maladies aiguës comme une série de phénomènes nécessaires à la coction, et dont il suffisait au médecin de ne pas interrompre le cours pour satisfaire à la voix de sa conscience. Ainsi, lorsque le père de la médecine se borne à nous donner le journal des symptômes, nous devons supposer que, d'après les principes exposés dans ses Aphorismes, il a d'abord purgé ou provoqué quelques vomissemens dans les pre-

miers jours ; que rarement il a pratiqué la saignée ; qu'ensuite il s'est contenté de régler le régime, en donnant peu de nourriture aux malades dans l'état aigu ; enfin qu'il a favorisé de son mieux les évacuations qui lui semblaient critiques à l'époque de la terminaison.

Quels ont été les résultats de cette méthode expectante ? Nous les trouverons en jetant un coup d'œil sur les histoires particulières.

Sur trente malades, dont les observations sont rapportées dans le premier et le troisième livre des Épidémies, cinq sont guéris promptement et sans rechute, les cinquième, onzième, quatrième, troisième et sixième jours, par des hémorrhagies ou des sueurs abondantes. Neuf se sont tirés d'affaire après une ou plusieurs rechutes. Les guérisons de ces derniers ont eu lieu les douzième, quatorzième, dix-septième, vingt-quatrième, vingt-septième, trente-quatrième ; trois au quatre-vingtième, et une au cent vingtième jour. Leurs rechutes sont arrivées les dixième, onzième, quatorzième, quinzième, vingt-quatrième, vingt-septième jours, et chez quelques-uns à différentes époques. Seize sont morts les second, quatrième, cinquième, sixième, dixième, onzième, dix-septième, vingtième, vingt-quatrième, vingt-septième, trente-quatrième, quatre-vingtième et cent vingtième jours.

Ainsi, sur les trente malades, quatorze ont été guéris, et seize ont succombé. Ceux qui en sont échappés ont éprouvé les accidens les plus terribles, et n'ont dû leur salut qu'à des crises violentes. Ceux qui sont morts ont encore plus souffert. Les uns et les autres ont été tourmentés par la soif, les nausées, le vomissement, la toux, les douleurs de l'épigastre, de la poitrine et des membres, les coliques, la diarrhée, l'insomnie, l'anxiété

la plus horrible ; ils ont été alternativement en proie au délire, à l'assoupissement, aux convulsions, et rien n'annonce qu'on se soit occupé à leur procurer quelque soulagement. Les époques de la mort, des guérisons, des exacerbations, des rechutes, n'ont rien offert de fixe, et ont, par conséquent, démenti tout ce que l'auteur avance à ce sujet dans ses Aphorismes et dans ses Prénotions.

L'une des constitutions du troisième livre offre, dans les généralités, des érysipèles horribles qu'on n'a point su traiter, qui ont produit des escarres énormes, et d'affreuses dénudations des chairs et même des os. L'été avait été brûlant, sans aucun souffle des vents qui ont ordinaire de rafraîchir l'atmosphère embrasée dans cette saison.

C'est dans les Épidémies d'Hippocrate qu'on peut contempler à loisir les résultats des irritations inflammatoires qui n'ont point été arrêtées dans leur début. On y voit des phlegmasies qui se propagent d'un viscère primitivement attaqué, à tous les autres ; qui font même explosion à l'extérieur, de la manière la plus violente ; qui désorganisent et mutilent des malheureux pleins de vigueur et de sensibilité, et finissent par les immoler après soixante, quatre-vingts jours et davantage, des souffrances les plus atroces. Mais que fait donc le médecin durant ces scènes de douleur ? il s'occupe à compter les jours, à observer les urines et les selles, pour y trouver quelques indices d'une crise prochaine ; il reporte successivement son espoir d'un quartenaire à l'autre pour soutenir, au moins, le courage du malade et des assistans ; ou bien il se désespère, et pense se décharger de toute responsabilité en portant de bonne heure un fâcheux pronostic.

Telle est pourtant la médecine qu'on a voulu nous

faire adopter au dix-neuvième siècle, et l'on y avait si bien réussi, que pendant vingt-cinq ans nos recueils périodiques se sont remplis d'histoires rédigées à l'imitation de celles des Épidémies d'Hippocrate. On a souvent poussé cette imitation jusqu'à ne faire aucune mention des moyens curatifs. Il est vrai que, depuis, la faute a été sentie. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, tout en plaçant à côté des symptômes le nom de plusieurs médicamens des plus actifs, on croyait encore peindre la marche inévitable de la maladie, et l'on comptait les jours, en épiant les crises, à la manière d'Hippocrate. Nous pouvons maintenant juger, avec connaissance de cause, cette prétention que les modernes ont si hautement affichée, d'avoir enfin retrouvé et de professer exactement la médecine d'Hippocrate.

On s'est écrié : « Toutes les théories sont fausses; il « n'y a que l'observation qui fasse le vrai médecin. Hip- « pocrate en est la preuve; il n'avait point de théorie, « il ne raisonnait point sur les symptômes, il observait « avec soin, racontait avec laconisme et avec candeur; « cependant ses ouvrages sont le tableau de la nature. « Imitons-le, nous aurons la vraie médecine, dégagée « du fatras des hypothèses et des vaines théories. » Toutes ces assertions méritent d'être commentées.

Toutes les théories sont fausses. On avait raison.

Il n'y a que l'observation qui fasse le vrai médecin. Le vrai médecin est celui qui guérit; l'observation qui n'apprend point à guérir n'est pas celle d'un médecin, c'est celle d'un naturaliste, ou si vous aimez mieux, d'un physiologiste étranger au but que se propose le médecin.

Hippocrate n'avait point de théorie; il ne raisonnait point sur les symptômes. Hippocrate avait une théorie, puisqu'il croyait à la crudité et à la coction; puisqu'il

regardait la fièvre comme un travail élaborateur d'une matière morbifique; puisqu'il recommandait de respecter ce travail. En effet, la thérapeutique de ce médecin est facile à saisir dans ses écrits; il fait consister l'art de guérir dans l'art d'évacuer ce qui doit l'être, et par des voies convenables, c'est-à-dire celles que la nature indique. Or cette théorie le conduisait à évacuer la matière *en turgescence* dans le commencement, avant que la chaleur fût développée; il fallait le faire par les voies que la nature indiquait. De là les vomitifs, les purgatifs et les saignées, dans le début des fièvres. C'est à lui que nous devons le fameux axiome *vomitus vomitu curatur*, en vertu duquel on immole depuis des siècles tant de victimes dans les phlegmasies abdominales. Ensuite sa théorie lui commandait de confier à la nature le travail de la coction, si les premières évacuations n'avaient pas arrêté la maladie, c'est-à-dire éliminé la matière morbifique. De là l'abstinence de tout moyen perturbateur, lorsque l'état fébrile avait acquis toute son intensité : on se bornait à l'eau d'orge, à l'hydromel, aux lotions et aux moyens de propreté, comme l'atteste le *victûs ratio in acutis.* Enfin sa théorie voulait que l'on revînt aux purgatifs, et même aux vomitifs, quand, à la suite de l'état fébrile, la matière cuite voulait se frayer une voie par le canal digestif, et que l'on favorisât les sueurs, les urines et les dépôts qu'il appelait critiques, c'est-à-dire judicateurs.

Ainsi, quoique Hippocrate ne se livre point à la discussion, au moins dans ceux de ses ouvrages qu'on nous propose pour modèles, il n'en avait pas moins une théorie, puisque nous la trouvons dans ses actions, quand il raconte, et dans ses préceptes, lorsqu'il juge à propos de nous en donner. Hippocrate n'est point l'inventeur

de sa théorie : il l'avait reçue de ses prédécesseurs ; elle était celle de ses contemporains. S'il ne la développe pas, c'est qu'il la juge bien connue de ses auditeurs ou de ses lecteurs ; mais partout il la rappelle, il ne la révoque point en doute, et quoique ses observations déposent bien souvent contre cette théorie, il ne laisse pas de lui rester toujours fidèle. Ceux qui voudront de plus amples développemens sur la théorie du père de la médecine, peuvent lire les ouvrages publiés sous son nom, et qui forment la première des trois séries que j'ai d'abord indiquées. Mais cette lecture ne peut convenir qu'à ceux qui se destinent à l'histoire de la science et à celle des progrès de l'esprit humain.

Hippocrate observait avec soin. Rien n'est plus vrai ; mais qu'observait-il ? des désordres dont il ignorait la cause physiologique. Il savait que le poumon était enflammé dans la pleurésie et la péripneumonie ; mais il ne savait pas jusqu'à quel point les différens viscères partageaient son inflammation : il ignorait aussi l'état des organes digestifs dans ce qu'il appelait la fièvre. Il observait les douleurs et les inflammations des muscles, sans se douter du rapport que cela pouvait avoir avec les irritations des principaux viscères. Le phlegmon était pour lui le type de l'inflammation intérieure, et l'état des viscères qui occasionait les marasmes, les intumescences, les cachexies qu'il rencontrait, lui était entièrement inconnu. Hippocrate a parfaitement observé que les maladies offraient des différences suivant les saisons, les âges et les sexes ; mais quelles sont ces maladies ? Il les distingue d'après les symptômes prédominans, c'est-à-dire, d'après le lieu souffrant, la forme de la douleur, mais jamais d'après leur nature physiologique.

Non-seulement il observait des douleurs, des mouvemens, des changemens dans la forme, la consistance, la couleur, la température des parties, dont la cause organique lui était inconnue; mais encore il observait des successions de symptômes qu'il croyait naturelles, indispensables même au salut du malade, ignorant absolument que ces symptômes auraient offert des combinaisons toutes différentes, si sa thérapeutique eût été autre que ce qu'elle était. La prévention qui le portait à considérer une maladie aiguë comme un ensemble et une succession nécessaires de symptômes, lui fermait les yeux sur les influences qui pouvaient agir sur le malade après le développement de l'état fébrile. C'est ce que prouve son silence à cet égard dans les histoires particulières de ses épidémies, où il ne parle que des causes qui ont précédé l'invasion.

Ainsi, quand on nous dit qu'Hippocrate a bien observé, il est indispensable d'ajouter *pour le siècle où il a vécu;* siècle où l'on ignorait les différences des tissus qui composent les organes, les sympathies qui les lient, le mécanisme de la circulation, les traces que les maladies peuvent laisser dans les cadavres, etc., etc.

Il racontait avec laconisme et avec candeur : ses ouvrages sont le tableau de la nature. Il est très-vrai qu'Hippocrate était laconique; mais ne l'était-il pas trop, ou l'était-il d'une manière convenable à la chose? Celui-là seul peut être laconique dans l'histoire d'une maladie, qui la connaît parfaitement, qui l'a d'abord bien dessinée, et a fixé l'attention de son lecteur sur les traits qui la caractérisent; car ensuite il lui suffit d'un mot pour faire observer jour par jour les changemens qui peuvent y survenir. Or, Hippocrate était bien éloigné de ce degré de perfection du diagnostic, qui ne pouvait arriver

qu'à la faveur des connaissances anatomiques et physiologiques. Une observation de médecine, écrite avec une brièveté bien entendue, d'après les conditions qui viennent d'être exprimées, laisse un tableau dans la mémoire. Le lecteur est transporté sur le lieu de la scène; il voit l'objet, et il reconnaîtrait son modèle s'il lui était présenté. En est-il ainsi des observations consignées dans les écrits d'Hippocrate? D'abord, rien de plus confus que ses histoires générales; il revient vingt fois sur le même objet, oublie souvent ce qu'il y a d'essentiel, entremêle sans aucun ordre les maladies différentes, sème par-ci par-là des préceptes plus ou moins vagues, et se répète encore sans s'en apercevoir. Quant aux histoires particulières, elles sont, à la vérité, beaucoup plus nettes: il appelle bien l'attention sur les principales fonctions; mais cela n'est point constant; il ne tient point en vue la lésion principale, parce qu'il ne la connaît pas. Il s'occupe le plus souvent de l'examen des matières évacuées; et s'il survient une exacerbation ou une rechute, il n'en montre point la cause. En un mot, ces histoires ne laissent point dans l'esprit un tableau bien dessiné, au moyen duquel on puisse reconnaître et constater l'identité, si pareil cas se présentait. Il est avâre de paroles : voilà ce qu'on peut dire de lui sur cet objet; mais il n'est pas le peintre des affections des différens organes. La meilleure preuve que je puisse en fournir, c'est que, malgré l'étude approfondie que l'on a faite de ses ouvrages, trente siècles se sont écoulés sans qu'on ait connu ces affections. Pour ce qui est de sa candeur, on ne saurait trop l'admirer; et c'est, avec la considération de l'époque où il a vécu, ce qui nous fait un devoir de ne jamais parler de lui qu'avec respect et vénération.

D'après tout ce que nous venons de voir, il est clair

que les écrits du père de la médecine contiennent de grandes et belles vérités, quelques peintures animées de certains états pathologiques, mais qu'ils ne présentent point le tableau complet de la nature souffrante.

Imitons-le, nous dit-on, *et nous aurons la vraie médecine, dégagée des hypothèses, etc.* Si, par imiter Hippocrate, on entend observer avec attention et rapporter avec franchise les phénomènes des maladies, même au détriment des opinions qu'on peut avoir adoptées, nous ne pouvons qu'applaudir à un aussi sage conseil; mais si l'on veut nous prescrire de voir les maladies comme les voyait Hippocrate, nous sommes forcé d'avouer que cette imitation est ridicule. En effet, voir les maladies à la manière de cet auteur, c'est considérer la fièvre comme un travail nécessaire, et qu'il faut respecter; c'est isoler les phénomènes de la fièvre de tous les modificateurs, comme si elle en était indépendante; c'est la décrire d'après cette idée, sans parler de ces modificateurs, comme s'ils n'avaient sur elle aucune influence; c'est ne pas se douter qu'un traitement différent de celui que l'on emploie (quel qu'il soit) l'arrêterait, la prolongerait ou la compliquerait, en un mot, lui imprimerait une tout autre marche; c'est vouloir se fermer la voie du perfectionnement, pour ne pas avoir à rougir de la doctrine que l'on professe.

En effet, si l'on venait à découvrir que la fièvre n'est pas une modification primitivement générale de l'économie, ni un mouvement provoqué pour cuire les humeurs crues qui infectent la masse des humeurs; si l'on arrivait à démontrer que toute fièvre est produite par une affection locale; qu'il est avantageux de faire cesser dès l'abord cette affection, par conséquent d'arrêter la fièvre, et qu'il y a toujours du désavantage à la

laisser se développer ; s'il devenait évident que les limites de quatorze, vingt ou vingt-un jours, etc., ou de trente, quarante, soixante, quatre-vingts, que l'on a prescrites aux maladies aiguës, ne sont calquées que sur des cas particuliers qui ne sauraient faire loi, et que ces maladies se confondent avec les chroniques, et n'en diffèrent que par des circonstances qui dépendent de l'idiosyncrasie ou du traitement ; si, dis-je, tout cela pouvait être mis hors de doute, il en résulterait que les imitateurs serviles d'Hippocrate seraient obligés ou de confesser qu'ils étaient dans l'erreur, et d'abjurer la méthode de leur maître, ou bien de se refuser à l'évidence.

Or, tout ce que je suppose ici vient d'être réalisé. Quel parti peut-on donc prendre pour concilier le respect que l'on doit au père de la médecine, avec l'intérêt de la vérité ? C'est d'avouer ingénument qu'Hippocrate était dans l'erreur quant à sa manière de voir et de décrire les maladies, et de déclarer authentiquement qu'en prescrivant de l'imiter, on veut dire seulement qu'il faut mettre la même attention, le même scrupule, la même franchise, la même candeur dans l'étude des phénomènes morbides : mais des phénomènes morbides considérés sous un point de vue tout différent de celui sous lequel il les envisageait.

Pour moi, je n'hésite pas à croire que si ce grand homme revenait à la lumière, il ne s'empressât de mettre à profit les données que nous ont fournies la physiologie et l'ouverture des corps, et qu'il n'appliquât, à l'observation du jeu des sympathies, à celle de l'influence des traitemens divers sur les routes que peut prendre la même maladie, enfin à l'examen des cadavres après la mort, la même attention, la même candeur que nous admirons dans ses écrits. En un mot, il serait aussi soi-

gneux de rendre compte de l'effet des modificateurs, qu'il le fut autrefois de négliger leur influence.

Ce qui me défend d'en douter, c'est que je le vois peindre lui-même son embarras et sa confusion, lorsqu'il se plaint de l'irrégularité des maladies, qui tantôt sont continues, et tantôt rémittentes ou intermittentes, qui quelquefois se terminent aux époques critiques, et d'autres fois persistent dans la crudité, ou se prolongent malgré les signes de coction; lorsqu'il se plaint que les purgatifs, qui formaient sa principale ressource, tantôt provoquent des évacuations, tantôt fatiguent les malades sans rien expulser; enfin, lorsqu'il dit que l'expérience est trompeuse, le jugement difficile, et le pronostic presque toujours incertain dans les maladies aiguës : quels aveux pour un homme qui avait une théorie, qui la rappelait à chaque instant, et qui fondait sur elle tous ses préceptes de thérapeutique! Il semble s'être étudié à fournir des armes contre cette théorie, sans avoir jamais osé s'en déclarer l'agresseur. Sans doute il avait compris que, pour entreprendre une œuvre de cette importance, il lui manquait des connaissances qu'il désespérait d'acquérir.

Quant à nous, qui possédons les moyens de rectifier sa doctrine, ne poussons pas le respect jusqu'à consacrer des erreurs que ce grand homme reconnaissait, et dont il faisait l'aveu désintéressé, et ne soyons pas *ultra-hippocratiques*.

CHAPITRE III.

SUCCESSEURS D'HIPPOCRATE. DOGMATISME.

Hippocrate fut le premier de sa famille qui enseigna la médecine aux personnes qui n'en faisaient pas partie. Il n'exigeait de ses disciples qu'une moralité irréprochable et des connaissances suffisantes pour leur faciliter l'étude de leur profession, études au nombre desquelles figurait, comme on l'a vu, la philosophie. La médecine cessa donc d'être le monopole de la famille des Asclépiades. Toutefois les étrangers n'effacèrent pas d'abord les membres de cette ancienne famille médicale : les fils d'Hippocrate, *Thessalus* et *Draco*, et son gendre *Polybe*, furent ceux qui héritèrent de sa célébrité. Ce furent eux aussi qui établirent la première école dogmatique, dont Hippocrate avait posé les fondemens. Plus empressés de mettre leurs productions sous l'égide d'un nom vénéré, que de briller d'un éclat particulier, ou d'effacer celui de leur illustre père, ils insérèrent dans ses œuvres le fruit de leurs études et de leurs méditations : on leur attribue la plupart des livres qui roulent sur la théorie, et quelques-uns de ceux qui traitent des épidémies. Thessalus et Draco vécurent à la cour de Macédoine, où ils jouirent d'une grande considération : Polybe continua d'enseigner les disciples de son beau-père, ce qui paraît lui avoir donné de la supériorité sur les fils d'Hippocrate; car, de l'aveu des critiques, les livres qu'on lui attribue sont les plus réguliers, ceux où le raisonnement est le mieux suivi. On a mis sur le compte de Polybe les livres qui traitent de la conservation de la santé,

et de la nature de la semence; on y remarque une doctrine analogue à celle d'Hippocrate. On lui fait également honneur de quelques autres livres encore mieux raisonnés, tels que celui intitulé : *de Natura pueri*, et le quatrième livre *de Morbis*, où se trouve développé le système des quatre humeurs, le sang, la bile, le phlegme ou l'eau et la pituite, car alors il n'était pas encore question de la mélancolie ou atrabile. Dans ce livre, on nie positivement le passage des boissons à travers le poumon, passage qui est soutenu dans l'anatomie d'Hippocrate, ainsi que nous l'avons vu dans le chapitre précédent.

Hippocrate dut sans doute former beaucoup d'autres élèves distingués : on s'est souvenu de quelques-uns; mais ils n'ont point eu de célébrité durable. Dans cette première génération, tous les noms étaient effacés par celui d'Hippocrate. Ce nom fut si vénéré, que plusieurs des descendans de ce médecin en furent honorés. Il y a eu jusqu'à sept Hippocrate, en comptant le grand, qui fut le second dans l'ordre numérique, son aïeul, le père d'Héraclite de Cos, ayant déjà porté le même nom.

Ce furent donc les ouvrages d'Hippocrate, tels que je viens de les représenter, qui servirent de fondemens à la secte dite dogmatique; mais les principes qu'on y trouve consacrés furent développés ou modifiés par plusieurs médecins célèbres et par des philosophes; car, bien qu'ils ne pratiquassent pas la médecine, les philosophes ne renoncèrent pas au plaisir de s'en occuper. Plusieurs ambitionnaient l'honneur de soumettre à leur génie cette partie des connaissances humaines, comme ils y soumettaient toutes les autres, et croyaient n'avoir besoin ni de la pratique ni de l'examen scrupuleux de la structure des organes, pour comprendre et dévoiler les secrets de la nature vivante.

PLATON *.

De ce nombre fut Platon : non content d'imaginer un système qui embrassait toute la création, cet ambitieux philosophe s'érigea en médecin proprement dit, et entra dans tous les détails de la physiologie et de la pathologie humaines : pour cette dernière partie, il emprunta beaucoup à Hippocrate ou à son école, comme on le verra; mais il faut d'abord prendre une idée de son système général de philosophie.

Les savans de ces époques reculées furent tous plus ou moins possédés de la manie de paraître inspirés. Tous affectaient de deviner les secrets de la nature; c'était la méthode du temps : de sorte que les philosophes se confondaient, jusqu'à un certain point, avec les prêtres, les devins, et avec les fondateurs des religions, auxquels souvent aussi ils empruntèrent des traditions. Nul ne brille plus en ce genre que Platon qui, ayant voyagé en Égypte, et s'étant fait initier dans les mystères, ajoutait à la doctrine de son maître Socrate des souvenirs tirés de la mythologie orientale.

Platon commence par supposer deux principes généraux, Dieu et la matière. Tous deux sont éternels, mais long-temps la matière n'a existé que dans l'état de chaos. Elle n'était alors composée que d'atomes élémentaires qui erraient dans l'espace sans être assujettis à un mouvement régulier. Dieu, qui est la source de tout bien, voulut leur imprimer un mouvement capable de produire les corps; il leur donna en même temps la forme

* Ce célèbre philosophe n'était que de 32 ans plus jeune qu'Hippocrate. (*Éd. B.*)

triangulaire : ces triangles produisirent les quatre élémens, le feu, l'eau, l'air et la terre, auxquels Platon ajoute quelque part l'éther, comme un cinquième élément. Tout aurait été parfait d'après les mouvemens réguliers de ces triangles, s'il n'avait existé un principe du mal, une âme méchante du monde, source de tous les mouvemens irréguliers; mais cette âme dépravait jusqu'à un certain point les ouvrages du bon principe, et c'est de ce conflit que résultent l'ordre et l'arrangement tels qu'ils sont, c'est-à-dire l'état actuel des choses.

Telle est l'idée générale; mais, pour le développement de chaque chose en particulier, Platon entre dans des détails qui sont beaucoup plus étonnans encore. Selon lui, l'être, supposé auteur de toutes choses, Dieu, a confié à des êtres participant de sa nature d'une manière particulière, le soin de créer les corps et surtout ceux de l'homme et des animaux. Ces génies peuvent se revêtir d'un corps animal; ils peuvent aussi former avec les élémens physiques un corps qu'ils animent avec une âme tirée de leur propre substance. Mais cette âme perd aussitôt sa pureté primitive; car, recevant l'empreinte des élémens, elle devient mixte ou composée de deux parties : l'une, divine et raisonnable; l'autre, dépourvue d'intelligence et formée de ce qu'il y a de plus subtil dans la matière, et surtout du feu. Cette âme matérielle est chargée seulement de pourvoir aux besoins du corps. Quant à l'âme raisonnable, divine et immortelle, elle descend primitivement des régions supérieures de la science et de la vérité, de la demeure des esprits ou des génies bienheureux dont elle faisait partie. Mais, recluse depuis la création dans les corps des animaux, elle attend le moment de sortir de sa prison.

La partie animale, ou l'âme matérielle, est encore com-

posée de deux facultés, désirer et détester, qui sont souvent directement opposées et font obstacle à la contemplation, qui n'appartient qu'à la partie divine de l'âme ou à l'âme immatérielle. De là le combat continuel entre l'âme, qui tend à prendre son essor vers le lieu de sa céleste origine, et les passions, qui font effort pour l'assujettir aux besoins et aux penchans grossiers des corps. Telle est, en somme, la psychologie ou l'ontologie de l'auteur.

S'agissait-il de la partie physiologique? Platon semblait avoir assisté au développement primitif du corps humain. Il affirmait que ce corps commence par l'épine du dos : la substance médullaire, qui en est la base, se couvre d'os qui à leur tour se couvrent de chairs. C'est dans cette moelle que sont les liens qui unissent l'âme au corps; mais il ne s'agit ici que de l'âme matérielle et appétitive; car le cerveau, qui pourtant n'est que la continuation de la moelle, est le séjour de l'âme raisonnable : c'est le champ préparé par la nature, pour faire fructifier cette divine semence. Quant à l'âme appétitive, l'auteur la partage en diverses sections, en la distribuant dans les viscères, qui tous sont liés avec les différentes régions de la moelle épinière : ainsi, la partie de cette âme d'où dépend la générosité, le courage, la colère, est placée, suivant le système de Pythagore, dans la poitrine, et principalement dans le cœur, où elle est rafraîchie et calmée par la fraîcheur de l'air qui pénètre dans les bronches, et par celle de la boisson qui passe en partie par la trachée; et c'est uniquement pour cela que les poumons environnent le cœur. L'autre partie de l'âme matérielle qui est chargée des appétits sensuels, résidait, suivant Platon, entre le diaphragme et le nombril. Elle est placée dans les régions basses, afin

de ne pas interrompre les sublimes méditations de l'âme supérieure. Cette âme abdominale est sujette à des agitations suscitées par des spectres ou des fantômes que le foie lui présente. Le foie est en effet, comme le prouve sa surface polie et reluisante, un véritable miroir qui réfléchit aux yeux de l'âme inférieure les images qu'il reçoit de l'esprit; et selon qu'il est lui-même irrité par l'amertume de la bile, ou calmé par la prédominance des sucs doux d'une nature tout opposée, ces images prennent un caractère propre à troubler ou à tranquilliser cette âme instinctive.

Le cœur est la source des veines et d'un sang qui tournoie partout avec rapidité. C'est lui qui, recevant les premières impulsions, quand la colère s'allume par un motif quelconque, met tout le corps en agitation et le dispose à exécuter les ordres de l'âme.

Platon confond la respiration avec la transpiration : l'air expiré pousse l'air extérieur et le force à entrer dans le corps par les pores; et, d'autre part, l'air exhalé par la peau donne à l'air extérieur l'impulsion qui le fait entrer dans la bouche. Du reste, il admettait, conformément aux anciennes doctrines, que les chairs sont composées de feu, d'eau, d'air et de terre; plus d'un levain aigre ou piquant et salé.

Platon expliquait la vieillesse par l'action continuelle des corps environnans qui dissolvent et fondent le nôtre. Le sang fourni par des alimens arrose et nourrit tout : plus abondant durant la jeunesse, il fournit au-delà du besoin de la réparation. Le contraire arrivant dans la vieillesse, les triangles de nos humeurs et de nos parties se dissolvent par le choc des triangles étrangers. Ceux de la moelle épinière se dissolvent les premiers; et comme cette moelle fournit les liens de l'âme et du

corps, sa destruction rend la liberté à l'âme, qui s'échappe et se dirige vers sa demeure céleste, pendant que le corps rentre dans les élémens qui en avaient fourni la matière.

Pour se rendre raison des maladies qui, dans tous les âges de l'homme, peuvent hâter ce moment fatal, Platon s'en prend aux désordres qui surviennent dans les quatre élémens qui nous composent. Comme la santé dépend des proportions convenables et d'un juste mélange, ces désordres se réduisent toujours à l'excès, au défaut ou au changement de place de ces élémens. C'est ainsi que l'excès du feu donne les fièvres continues, ardentes; l'excès de l'air, les quotidiennes, les intermittentes; celui de l'eau, les tierces, et que la surabondance de la terre occasione les fièvres quartes, parce que la pesanteur de cet élément est telle qu'il lui faut quatre fois plus de temps qu'à l'air pour être mis en mouvement.

Quant aux changemens particuliers des humeurs qu'il considérait comme les causes prochaines des maladies, Platon les rattachait à son système général : il disait que les chairs fondues par les chocs dont on a déjà parlé, fournissent des humeurs qui infectent le sang, le dépravent, et, de doux qu'il était, le rendent salé, âcre ou amer, et altèrent aussi sa couleur, suivant leurs propriétés. Ce qui était pur sang devient ainsi bile, phlegme ou sérosité. La bile provient de la fonte des vieilles chairs, et présente d'ailleurs beaucoup de variétés, étant plus ou moins jaune, verte, noire, âcre, amère, aigre, piquante. Le phlegme résulte de la fonte des nouvelles chairs; les larmes ne sont que du phlegme fondu. Il ne reconnaissait que bile ou phlegme dans toutes les maladies. La bile, poussée au dehors et se jetant sur la peau, y produit des tumeurs inflammatoires, tandis que, re-

tenue, au dedans, elle occasione des maladies caractérisées par une ardeur brûlante. Mêlée avec le sang, cette humeur corrompt les fibres qui lui donnent sa juste consistance; elle peut même pénétrer jusqu'à la moelle de l'épine et rompre les liens de l'âme et du corps, à moins que de nouvelles chairs fondues ne fournissent un phlegme doux qui fait perdre à la bile sa pernicieuse âcreté. Dans ces cas, la bile, vaincue et obligée de sortir, se jette, en traversant les veines, dans l'estomac et le ventre, d'où elle s'échappe par le vomissement ou par les selles.

Le phlegme doux, insipide, produit les enflures et quelques impuretés de la peau, comme des vésicules blanches; mais, s'il est mêlé avec la bile ou l'urine, il occasione les érysipèles, ou, prenant sa direction vers le cerveau, il occasione l'épilepsie. Le phlegme aigre et salé est la cause de tous les catarrhes et des fluxions qui sont toujours si douloureuses.

Hippocrate avait déjà parlé de l'aigreur et de la salure des humeurs, plutôt pour en marquer les effets que pour en chercher l'origine. Quant à Platon, il distingue l'aigreur et la salure de la santé de celles qu'il considère comme causes de maladies, et il les fait provenir, tantôt de la résolution des chairs, comme nous venons de le dire, tantôt de la bile noire qui, d'amère qu'elle était, est sujette à devenir aigre; tantôt, enfin, des choses étrangères, âcres, piquantes, subtilisées, atténuées, pourries. C'est cet aigre qui est la cause des fermentations et des ébullitions, qui dépendent de ce que les humeurs terrestres et grossières, mises en jeu par ces agens plus actifs, se tuméfient, s'élèvent et occasionent de grands désordres.

Au surplus, quand ces causes avaient produit des fiè-

vres aiguës, Platon voulait, avec Hippocrate, que ces maladies eussent une durée fixe et nécessaire; il croyait à la succession régulière des périodes de crudité, de coction, et enseignait que l'art devait plutôt travailler à calmer les accidens et à adoucir la violence des symptômes, qu'à en arrêter les progrès. Son traitement consistait plutôt dans la bonne direction du régime que dans l'emploi des médicamens. Il redoutait surtout les purgatifs, qu'il réservait pour certains cas extraordinaires et pressans.

On voit, par ce rapide exposé, que Platon était dans les principes d'Hippocrate, au moins sous le rapport de la pathologie, et que, s'il en différait un peu relativement à l'étiologie, cela venait de son imagination poétique, qui le portait sans cesse à ajouter des fictions aux dogmes qui lui avaient été transmis par ses prédécesseurs.

En effet, le fond de la doctrine philosophique de Platon se réduit aux croyances des plus anciens philosophes: une matière éternelle, existant sous forme d'atomes, se mouvant sans aucun ordre régulier, et sa transformation en quatre élémens dans lesquels se résolvent définitivement tous les corps. C'est sur ce fond, venu on ne sait d'où, en apparence de l'Égypte, peut-être de plus loin, que les premiers philosophes avaient travaillé; c'est sur ce même fond que notre auteur, après eux, continua de broder. La plupart des philosophes voulaient que les atomes, animés d'ailleurs d'un mouvement circulaire, eussent été arrangés par le hasard, de manière qu'après une foule de combinaisons ils fussent enfin arrivés à former les corps; et, pour cela, les uns leur donnaient des formes propres à les faire s'accrocher entre eux, de manière à ce qu'ils pussent rester adhérens lorsqu'ils se trouveraient dans des rapports convenables, tandis que d'au-

tres voulaient qu'ils s'engageassent les uns dans les autres, ou les uns entre les autres, de manière qu'il n'y eût que des atomes et des pores. D'autres, peu satisfaits de l'influence aveugle du hasard, attribuaient l'arrangement des atomes à une cause intelligente qui, pour les uns, était l'âme générale du monde, et, pour les autres, un être tout-puissant qu'ils séparaient de toute matière, et qu'ils nommaient Dieu. Anaxagore paraît avoir été le premier qui ait osé professer ce dogme dans la Grèce, dominée par le polythéisme; mais, selon toutes les apparences, il était plus ancien que lui.

Élève de Socrate, qui professa le théisme après Anaxagore, Platon adopta ses opinions sur la cause première des corps, en les considérant comme l'ouvrage de Dieu; mais il y ajouta bien des choses : d'abord cette foule de génies, créateurs subalternes des hommes et des animaux, les uns occupant les astres, et les autres habitant la terre ou parcourant l'espace, lorsqu'ils s'éloignent de leur demeure super-éthérée. En outre, Platon imagina les différentes âmes qui eurent chacune un département dans le corps; enfin, dans l'application de ce système ontologique à la médecine, notre philosophe expliqua la formation du corps d'une manière qui lui était propre, afin de faire concorder la pathologie élémentaire et humorale d'Hippocrate, pathologie qui, comme nous l'avons vu, remontait, par Empédocle, à une plus haute antiquité, avec les âmes et les sous-âmes de son invention, ou plutôt de celle des philosophes de l'Orient.

Envisagé sous le simple rapport de la physique, Platon ne paraît pas dans un beau jour; on ne découvre en lui que le romancier de la nature. Pour le voir sous un aspect plus favorable, il faut, disent ses partisans, le considérer comme moraliste. Ce point de vue, sans doute,

n'est pas du ressort de cet ouvrage; mais, sans approfondir la morale du philosophe grec, nous pouvons nous élever avec lui jusqu'à la source où il l'a puisée, puisque c'est là aussi qu'il a trouvé l'inspiration sous l'influence de laquelle il a professé les principes de physique que nous venons de résumer. Si, par cette recherche, nous parvenons à découvrir comment un homme de génie a pu se croire obligé d'inventer dans une science de faits, comme la physique, nous aurons acquis des données pour expliquer les conquêtes de cette ontologie médicale dont tant de siècles ont respecté l'existence.

« Platon, » dit un de ses historiens qui l'a étudié avec le plus de soin et qui l'apprécie davantage, « Platon pen-« sait, avec la plupart des philosophes de l'antiquité, qu'il « n'y a de science véritable que pour les choses néces-« saires; c'est-à-dire que la vraie science ne peut se com-« poser que de vérités absolues, universelles, éternelles, « indépendantes des lieux et des temps. Remarquant, « avec Héraclite, que, sur le théâtre de l'observation, « dans l'ordre des phénomènes sensibles, *tout est dans « un flux perpétuel*, que rien n'est constant, uniforme, « il avait donc cherché à découvrir, au-dessus de la na-« ture phénoménale, une *autre nature immobile;* ce fut « le *monde* des *intelligibles*. Ce monde est le domaine « propre de la raison, comme la nature phénoménale est « le domaine des sens; de là, dans la raison, un ordre « de notions qui correspondent à ce monde supérieur, « qui nous mettent en rapport avec lui. Ce sont les *idées* « (archétypes). »

Cherchons d'abord à nous rendre raison de ce que nous venons de lire. Les anciens, comme on voit, ne regardaient point les phénomènes qui frappent nos sens comme des choses nécessaires, c'est-à-dire existant né-

cessairement. Voilà le scepticisme. Il était alors du bon ton, parmi les sages, de douter de tout ce qui se passe dans la nature, parce que tout y est dans un flux et un reflux perpétuel; en d'autres termes, parce qu'on ne pouvait savoir d'où viennent les corps, où ils vont, quel est leur terme, quand ils ont commencé, quand ils doivent finir, comment et pourquoi ils changent de forme; on croyait qu'ils ne pouvaient fournir la matière d'aucune science, et l'on prenait le parti de douter de leur existence. On ne faisait donc attention qu'à soi-même, on ne regardait que soi-même, comme la chose réelle et nécessaire; mais quelques-uns ayant remarqué que soi-même fait partie des phénomènes de la nature, on arriva à douter de tout. Quant à Platon en particulier, il n'était pas aussi sceptique; il voulait des vérités absolues, universelles, indépendantes, pour constituer la science... Qu'entendait-il par-là ?—des vérités puisées hors des phénomènes sensibles, attendu que ceux-ci sont dans un mouvement perpétuel qui empêche de les saisir. — Mais quelle est cette *nature immobile* située au-dessus de la nature phénoménale, où Platon prétendait trouver des vérités absolues, éternelles, indépendantes ? — C'est le *monde* des *intelligibles*, qui est le domaine de la raison, et où l'on trouve, pour satisfaire sa curiosité et former la science... quoi ? — les *idées*. — Voyons d'abord ce qu'on entend par les *idées*.

Les idées qui éclairent la raison humaine * *appartiennent aussi à l'intelligence divine*... Qui a prouvé cela ? — on ne l'a point prouvé. Platon s'est contenté de l'affirmer; il a donc pris dans son imagination la proposition principale de son système.

* Ceci est traduit de Platon.

Elles ont servi (ces idées) *de modèle à l'ordonnateur suprême pour l'exécution de ses ouvrages : il les a réalisées sur l'immense théâtre de l'univers.*

Continuation du même procédé intellectuel de la part de notre philosophe. Il modèle Dieu sur un architecte qui conçoit un plan et qui le met à exécution, ou sur un machiniste qui se figure des roues, des ressorts, et qui ensuite les construit et les met en rapport. Or, un architecte et un machiniste agissant sur des fragmens de matière, font bien partie du monde sensible et phénoménal, puisqu'ils constituent un spectacle perceptible à nos sens. Platon a donc, contre sa promesse, pris le modèle de ses *idées* archétypes dans le monde phénoménal.

*Les idées sont les modèles, les formes éternelles de tout ce qui existe, et c'est pourquoi elles ont reçu le nom d'*ARCHÉTYPES; *la nature tout entière est renfermée dans ces essences éternelles, chacune d'elles préside à un genre, c'est l'unité source du multiple...* Suite d'assertions gratuites; transformation d'une perception, d'un *rêve* de l'auteur (les *idées*), en entités réelles, c'est-à-dire en choses ayant de l'action, ou du moins pouvant être employées à quelque usage matériel; métaphores, ontologie, illusion.

Ces idées n'ont pu se former dans l'esprit humain par une déduction tirée des perceptions sensibles; elles sont INNÉES, *c'est-à-dire elles émanent de l'entendement divin. Dieu lui-même les a placées dans notre âme, pour servir de principe à nos connaissances; et voilà pourquoi tout ce que nous paraissons apprendre n'est au fond que* RÉMINISCENCE... Ces idées archétypes sont des suppositions, ainsi que nous venons de le prouver; elles se sont formées dans l'esprit de Platon par des déductions tirées

de perceptions sensibles, puisque, pour réaliser Dieu, il a puisé son modèle dans le spectacle d'un architecte ou d'un machiniste; puisque, pour réaliser les *idées*, il a eu besoin de les comparer aux plans tracés par ces deux hommes, sur une surface matérielle : tout ce que notre philosophe vient de dire de ces idées se réduit donc à des assertions imaginaires.

C'est donc de sa participation à l'essence divine que l'âme tire la lumière qui la guide. Puisque l'essence divine, telle que la conçoit ici l'auteur, c'est-à-dire figurée sur un architecte ou un machiniste, est une pure supposition, le *donc* n'est pas fondé, et la proposition se trouve fausse.

Ainsi, il y a pour les hommes deux sortes de connaissances : les unes ne méritent qu'improprement ce nom; ce sont celles qui proviennent des sens : elles ne composent qu'une simple opinion; elles manquent de certitude et de fixité; elles ne nous révèlent que CE QUI SE PASSE. *Les autres constituent éminemment la science : elles nous enseignent* CE QUI DOIT ÊTRE : *les mathématiques n'en sont qu'un ordre inférieur, une application immédiate; car ces connaissances primitives appartiennent à la plus haute universalité...* D'après les raisonnemens que nous venons d'établir, ce que l'auteur appelle *ce qui doit être* est modelé sur *ce qui se passe*, c'est-à-dire sur *ce qui est*, mais modelé par supposition et sans motifs suffisans pour pouvoir être cru; par conséquent, ce sont les connaissances résultant de cette supposition qui manquent de certitude et de fixité, et non pas celles qui proviennent immédiatement des sens. Et nous prouvons ceci sans sortir de notre sujet : l'architecte et les plans, types d'édifices qu'il dresse, sont des connaissances provenant immédiatement des sens, et ces connaissances ont de la

certitude et de la fixité, puisque tous ceux qui veulent s'assurer de leur existence sont forcés d'en convenir; Dieu, modelé sur l'architecte, et les *idées*, modelées sur les plans de cet architecte, sont des connaissances obtenues par supposition, et qui n'ont pas de fixité, puisque tous ceux qui veulent les vérifier n'en demeurent pas convaincus. Donc, la double proposition de l'auteur est fausse; donc, ce sont les propositions inverses que l'on peut regarder comme vraies.

Quant à l'exemple tiré des mathématiques, il ne prouve rien en faveur de la doctrine de l'auteur; car le fondement de cette science repose uniquement sur l'observation des corps de la nature au moyen des sens. Le mathématicien tire de cette observation des inductions dont il n'aurait point eu l'idée si les corps n'avaient jamais affecté ses sens. Il y a donc ici trois choses à noter de la part de l'observateur : l'homme, le corps qui frappe ses sens, l'induction résultant de la modification des sens par le corps qui leur est offert. L'homme et les corps qu'il voit et qu'il compare font partie de la nature phénoménale, puisqu'ils frappent nos sens. Reste l'induction : qu'en ferons-nous? Nous y verrons encore un des faits de la nature phénoménale, une action de l'encéphale; et même ce sera pour nous le plus étonnant des phénomènes. Or, c'est cette induction répétée et multipliée qui constitue la science des mathématiques. C'est donc à tort que Platon trouvait dans cette science un exemple de l'application de ces prétendues connaissances primitives. Pour arriver à cette assertion, il a dû prendre les inductions elles-mêmes, ou les opérations de l'intellect, résultant de la modification des sens et de celle du cerveau, organe de l'intelligence, pour des connaissances primitives; c'est-à-dire qu'il a

dû réaliser des opérations intellectuelles, pour les faire préexister aux organes, dont elles ne sont qu'un produit, et agir comme des puissances sur ces organes : et c'est en cela que consiste toute son erreur.

Nous avons désormais le secret de Platon : cette nature immobile, située au-dessus de la nature phénoménale, et où le philosophe espère trouver des vérités absolues, éternelles, indépendantes, c'est tout simplement sa propre tête. Tout ce qui s'est présenté à son imagination, soit en physique proprement dite, soit en médecine, lui a paru le résultat de l'influence divine agissant sur son intelligence; et c'est dans cette espèce de révélation qu'il a fait consister la véritable science. En plaçant hors de lui les nombreuses sensations qu'il perçoit, en les érigeant en puissances modificatrices de l'univers, il n'est rêveries, illusions, fables, absurdités que l'homme ne puisse débiter de la meilleure foi du monde; et, s'il les rend respectables, en les mettant, ainsi que l'a fait Platon, sous l'égide de la divinité, rien ne sera plus difficile que de désabuser ceux qui les auront adoptées. Qu'y faire? c'est une condition secrète de l'exercice de ses fonctions, que l'animal rapporte aux objets situés hors de lui certains résultats des mouvemens de son encéphale; mais ce n'est pas ici le lieu d'approfondir une telle question. Remarquons seulement que Platon est le père de l'ontologie philosophique, et tenons note du procédé intellectuel par lequel il est parvenu à se faire illusion à lui-même sur la réalité de ce que lui suggéra une imagination toute poétique, touchant la formation de l'homme, l'entretien de ses organes et les causes de ses maladies.

Quoi qu'il en soit, cette théorie fondée sur les quatre élémens servant de base aux solides et aux liquides,

dont Platon avait pris l'idée dans les ouvrages publiés sous le nom d'Hippocrate, constitue ce que les historiens de la médecine appellent l'*ancien dogmatisme.* L'extension que Platon lui avait donnée ne le rendit que plus imposant et plus fameux. On avait surtout égard aux qualités des humeurs; savoir : le chaud, le froid, le sec et l'humide, pour déterminer la nature des altérations morbides; et c'était par des qualités semblables, mais que l'on avait soin de mettre en opposition avec celles qui constituaient la maladie, que les élémens et les médicamens devaient agir pour en opérer la guérison. Les qualités dont il s'agit ne sont que des sensations : cette réflexion suffit pour nous faire sentir combien était arbitraire et ontologique cette secte si renommée dans les temps antiques. Aristote aurait dû, ce semble, faire prendre une meilleure direction aux sciences médicales : cherchons donc à découvrir pourquoi il ne l'a pas fait.

ARISTOTE *.

Aristote, de Stagyre, chef des péripatéticiens et précepteur d'Alexandre-le-Grand, fut d'abord élève de Platon; mais, dégoûté du vague et de l'arbitraire de la doctrine de son maître, il la modifia et fonda une autre école. Nous devons le considérer, aussi bien que Platon, comme naturaliste et médecin, ensuite comme philosophe.

Comme naturaliste, Aristote est digne de notre vénération et de notre reconnaissance. Guidé par son goût

* Aristote était fils du médecin d'Amyntas, roi de Macédoine, aïeul d'Alexandre. Il descendait, comme Hippocrate, d'Esculape et des Asclépiades. Il naquit l'an 380, et mourut l'an 318 avant J.-C. (*Éd. B.*)

pour l'observation dans la recherche des phénomènes de la nature, et secondé par la libéralité de son royal élève, il étudia et disséqua un très-grand nombre d'animaux, car Alexandre lui en envoyait de tous les pays, et fit des remarques sur leur genre de vie et leurs habitudes. Les naturalistes de notre époque lui rendent cette justice, que sa méthode, sous plusieurs rapports, est encore la meilleure que l'on connaisse, et qu'en créant l'histoire naturelle, il lui a fait faire un pas immense. Il est aussi le fondateur de l'anatomie comparée. Je ne m'arrêterai pas à lui reprocher quelques inexactitudes dans les descriptions, en général si bien faites et si nombreuses, qu'il a données des animaux, ni sa crédulité relativement à certaines fables que l'on débitait alors, comme aujourd'hui, sur plusieurs d'entre eux. Il faut plutôt lui rendre grâces pour les découvertes innombrables dont il a enrichi la science, et pour les erreurs populaires qu'il a combattues.

Aristote ne disséqua pas de cadavre humain; il jugea, comme Hippocrate, de la structure de l'homme par celle des animaux. Il n'est point de mon objet d'entrer dans le détail minutieux de ses opinions sur la structure et l'usage des parties. Il me suffira de tenir note des principales erreurs, de celles qui s'opposaient le plus aux progrès de la médecine, parce qu'elles empêchaient ceux de la physiologie.

Le cœur, suivant Aristote, est la source des veines, et le sang qui en part n'y revient plus. C'est à ce naturaliste que l'aorte doit son nom. Il la considérait comme une veine. Il n'avait vu que trois cavités dans le cœur; elles contenaient, selon lui, du sang à différens degrés de chaleur, et communiquaient toutes trois avec les poumons. Les veines et les artères cessent d'être creuses et

se terminent en formant des nerfs. Les tendons du cœur lui paraissaient des nerfs. Le cœur, qui envoie le sang à toutes les parties, est en même temps le principe de la nourriture, du mouvement, du sentiment; c'est le foyer qui contient le feu naturel d'où dépend la vie; c'est en lui que naissent les passions, et vers lui qu'aboutissent tous les sentimens. C'est, en un mot, le véritable siége de l'âme. Mais remarquons que ce n'est pas comme centre des nerfs que le cœur remplit ce rôle, c'est comme réservoir du sang et des esprits; car, d'ailleurs, les esprits ne peuvent être contenus dans les nerfs, qui ne sont pas creux, et qu'Aristote, ainsi qu'Hippocrate, confondait le plus souvent avec les tendons.

Le cerveau ne conserva point, dans la physiologie du philosophe de Stagyre, le rôle que lui avait confié Platon : ce viscère n'est qu'une sorte d'excrément, une masse d'eau et de terre, privé de sang et de sentiment; c'est une masse froide qui ne sert qu'à rafraîchir le cœur, fonction que notre auteur attribue également aux poumons, comme l'avait fait l'école d'Hippocrate. Il en est autrement de la moelle épinière : c'est une sorte de sang coagulé, d'une nature fort chaude, et préparée pour la nourriture des os.

Le foie, la rate, les reins servent d'abord à soutenir les veines, qui seraient pendantes sans leur secours; mais de plus, par sa chaleur, le foie aide à la coction des alimens. La rate recueille et cuit les vapeurs du ventre, et les reins s'imbibent d'une partie de l'excrément, qui se porte ensuite vers la vessie : aussi, les oiseaux et les poissons qui, selon notre auteur, n'ont ni reins, ni vessie, sont-ils pourvus de plumes et d'écailles qui sont fournies par la matière de ces vapeurs excrémentitielles.

Les alimens sont cuits dans l'estomac, et les veines du

mésentère puisent la nourriture du corps dans les intestins.

Tuméfié par l'extrême chaleur, le cœur oblige la poitrine à se dilater et à recevoir l'air qui pénètre à raison de l'horreur du vide; mais aussitôt il s'insinue dans le cœur, qu'il rafraîchit en entrant, et qu'il débarrasse, en sortant, des vapeurs épaisses et chaudes qui pourraient l'incommoder : ces vapeurs, en sortant, forment la voix, et sont de cette manière merveilleusement utilisées. Il admettait aussi le passage d'une partie des boissons dans la substance du poumon.

Aristote n'avait sur la structure des organes des sens que des notions fort imparfaites, et telles qu'il ne pouvait ni se faire une idée de leurs fonctions, ni expliquer la formation de leurs maladies. Ses idées sur la génération étaient des plus confuses, malgré toutes les occasions qu'il avait eues de comparer cette fonction chez un grand nombre d'animaux : il admettait le mélange des deux semences avec le sang menstruel, etc.

On a remarqué l'opinion d'Aristote, que le sommeil est produit par les vapeurs des alimens condensées par la fraîcheur du cerveau, et tombant ensuite sur le cœur, dont elles suspendent l'énergie; ce qui jette toute la vie dans la langueur.

On voit que la plupart de ces assertions sur les fonctions des organes ne sont point le résultat d'une observation rigoureuse ou d'expériences positives; elles sont admises sur parole ou tout simplement imaginées : ce qui sans doute arrivait lorsque les documens fournis par ses prédécesseurs ne cadraient point avec l'idée que l'auteur *s'était faite* de l'économie animale. Ces sortes de licences étaient alors d'usage, et le goût ne s'en est pas entièrement perdu, puisque même aujourd'hui on

entend les physiologistes déclarer qu'il leur semble que tel phénomène doit s'exécuter de telle manière. Au surplus, on ne pourrait faire de reproches à celui qui manifesterait son incertitude par de pareilles expressions : les hypothèses peuvent parfois enfanter des réalités. Le ton affirmatif, quand il s'agit d'assertions hasardées, est le seul à nos yeux qui soit digne de la censure. Or, c'était celui d'Aristote : il affirmait, avec non moins d'hésitation, que la *matière* ne jouit par elle-même d'aucune force active; mais que sa *forme* en est douée, et c'est cette forme qui fournit la raison suffisante de toutes les fonctions. Je laisse à d'autres la tâche de pénétrer le sens de cette expression mystérieuse. On peut, si on le juge à propos, se représenter la forme d'Aristote comme quelque chose de bien différent de ce que nous entendons aujourd'hui par ce mot, afin de lui sauver le reproche d'absurdité; on peut dire qu'elle répond à l'âme ou bien aux forces des modernes; mais ceux qui ne veulent admettre aucune représentation gratuite de ce genre diront avec nous que cette expression, qui sans doute était quelque chose pour Aristote, puisqu'elle lui retraçait une de ses perceptions, ne peut plus être rien pour un homme sans prévention, dans l'état où se trouve la physiologie intellectuelle.

Aristote avait écrit sur la médecine plusieurs livres dont la perte ne doit guère exciter nos regrets, puisqu'il n'a jamais exercé l'art de guérir. Il était passionné pour la dialectique, dont il est le fondateur. En l'examinant sous ce rapport, nous parviendrons peut-être à expliquer pourquoi son influence n'a rien changé à la théorie médicale de son époque.

Platon avait établi que les idées générales ont une existence indépendante, et sont les modèles des choses : nous

avons vu plus haut que ces prétendus modèles étaient modelés sur le spectacle des corps, et n'étaient que des perceptions de Platon lui-même, qu'il avait su abstraire et réaliser pour les faire servir à des usages matériels. Aristote fut choqué de cette réalisation des idées générales : il trouva la doctrine qui en résulte fausse et obscure; et, contradictoirement à son maître, il soutint que les idées générales ne sont formées que par abstraction, et ont toujours leurs racines dans l'observation et dans l'expérience. Cette idée était féconde, sans doute; mais combien ne fallait-il pas de siècles pour la faire porter fruit? Aristote n'eut pas cette gloire; il ne fit que changer l'erreur de place, au lieu de remonter, comme on l'a fait depuis, aux perceptions simples et primitives, résultant de l'impression des corps sur nos sens, perceptions qui sont, en effet, les élémens de toutes les idées complexes, et, par la même raison, des idées générales; il fit précisément le contraire : il prétendit que les idées particulières extraites de l'observation et de l'expérience sont les élémens des idées générales, et soutint qu'elles sont contenues dans ces idées, qu'il réduisit à autant d'axiomes primitifs, dont la raison montre l'évidence, et qui n'ont pas besoin de preuve. Or, ces axiomes, qu'il nommait catégories, n'étant pas des idées simples, mais bien plutôt des idées très-composées, ne pouvaient qu'être le résultat d'impressions faites par les corps agissant sur les sens, c'est-à-dire ne pouvaient être que des idées modelées sur le spectacle des choses matérielles : elles étaient donc entachées du même vice que les idées archétypes de Platon, et n'avaient pas plus qu'elles le droit d'être érigées en entités primitives, existant par elles-mêmes, et jouissant du droit exclusif de commander le respect et la conviction.

Aristote réduisait toute la science du raisonnement à l'art de l'argumentation, au syllogisme, et s'en servait pour démontrer les propositions douteuses. Mais il fallait toujours pour cela partir d'un principe fixe, avoué par la raison, et rentrant dans une des catégories. Que si quelqu'un s'avisait d'attaquer ce principe, ce ne pouvait être qu'en lui en opposant un autre dont il tirait de nouvelles conséquences; et ainsi de suite, jusqu'à l'infini. Chaque principe se présentait donc à la tête de ses syllogismes, afin d'être mis en parallèle avec un autre, et tous devaient se rapporter aux catégories. Voilà ce que l'on désigne par la dialectique scolastique, dont les suppôts de l'école ont si étrangement abusé : l'un faisait preuve de sagacité, en trouvant un principe capable d'infirmer celui qu'on venait de lui opposer; l'autre montrait sa subtilité et sa finesse dans l'art de réduire à l'absurde avec le secours du syllogisme la proposition par laquelle on s'était flatté de le terrasser : et l'absurde, c'était ce qui ne pouvait rentrer dans les catégories. Chacun montrait dans les disputes beaucoup d'esprit, et même quelquefois de la justesse dans le raisonnement; car, d'ordinaire, ce n'est pas dans l'art de la déduction que l'homme laisse voir sa faiblesse : le simple sens-commun, avec un peu d'exercice, suffit pour apprécier la justesse d'un raisonnement. C'est par les premiers principes que l'on pèche; et les premiers principes ne furent point discutés par Aristote. Il porta au dernier degré de perfection l'art de construire le syllogisme, c'est-à-dire l'art de comparer et de conclure avec régularité : il sut par ce moyen réfuter les sophistes ou les faiseurs de raisonnemens irréguliers, et prévenir l'esprit contre un art spécieux et trompeur; il fournit les moyens de disputer avec justesse et régularité, mais il ne donna point

le moyen plus précieux de terminer la dispute, parce qu'il ne remonta jamais à la source des idées qu'il regardait comme le fondement de toute vérité, c'est-à-dire parce qu'il ne sut point décomposer ses catégories.

Pour y parvenir, il fallait déterminer le sens des mots, non pas de ceux qui représentent des objets matériels, mais de ceux destinés à donner l'idée des opérations premières de l'entendement. Si notre philosophe eût pu fouiller la mine de l'idéologie, il aurait vu que ses prétendues vérités primitives n'étaient que des modifications de notre manière de sentir, et il aurait été le fondateur de la vraie logique. Certes, il eut l'intention très-prononcée de remonter à la source première de nos connaissances; mais il n'y put réussir, parce qu'il se méprit toujours sur les résultats de l'observation. En effet, il y voyait trois choses, qui lui paraissaient exister de la même manière : les objets, l'esprit qui les observe par le moyen des sens, la vérité qui résulte de cette observation. Aujourd'hui nous savons qu'il n'aurait dû voir que deux choses, les objets, l'organe intellectuel modifié par eux au moyen des sens ; et il nous est facile d'en conclure que tous les raisonnemens fondés sur l'existence de la troisième entité doivent être entachés d'un principe de fausseté. Il en résulte qu'Aristote n'a eu que l'intention de rapporter nos connaissances à leur véritable source. C'était déjà beaucoup, et c'est en essayant de la remplir que ceux qui ont marché sur les traces de ce grand maître ont fini par atteindre le but qu'il avait en vain poursuivi.

On voit présentement comment Aristote a pu s'en rapporter de bonne foi à ce qu'il avait appris, à ce qu'il avait cru voir, ou à ce qu'il s'était figuré sur la structure et les fonctions des organes; et pourquoi il n'a pas fondé

une physiologie capable d'influer avantageusement sur l'art de guérir. Il prenait le résultat du témoignage infidèle de ses sens pour des vérités premières qui n'avaient pas besoin d'être démontrées, et avait autant de foi à ces entités factices, qu'il croyait puisées dans l'observation, que Platon en avait dans des entités analogues qu'il s'imaginait empreintes par la divinité même dans son esprit. Ce ne fut point sur la dialectique qu'Aristote fonda l'histoire naturelle et la physiologie; il la croyait inutile pour les vérités incontestables ; mais plus tard on fit un tel abus de cette méthode dans les écrits composés sur la médecine, que nous n'avons pas cru pouvoir nous dispenser d'en signaler l'origine.

DIOCLÈS ET PRAXAGORAS.

Deux médecins se rendirent célèbres, après Hippocrate, dans l'ancienne école dogmatique; le premier fut Dioclès, de Caryste, et le second Praxagoras, de Cos.

Les principes du premier s'accordaient avec ceux d'Hippocrate, à quelques légères nuances près, qui ne peuvent plus avoir d'intérêt pour nous. On présume qu'il pouvait être de l'âge d'Aristote. Quant à Praxagoras, il devait être plus jeune : ce médecin, qui était de la patrie et de la famille d'Hippocrate, fut le dernier rejeton de cette illustre maison, qui jeta beaucoup d'éclat. Il soutint dignement l'honneur de la médecine dogmatique. Le premier, il s'aperçut que le pouls peut fournir des signes précieux dans les maladies; et ses disciples tirèrent un grand parti de cette découverte. Il fut surtout grand humoriste; c'est à lui qu'on doit l'invention de la pituite vitrée, qui plus tard a fait du bruit dans les écoles. *Cœlius-Aurélianus* prétend qu'il faisait

un si grand usage des vomitifs, qu'il les poussait, dans l'*iléus*, jusqu'au vomissement stercoral. C'est bien là l'exécution des préceptes fameux: *Quò natura vergit, eò ducendum; vomitus vomitu curatur.* Nous arrêter à quelques différences d'opinions dans la même secte, serait une perte de temps; ce qui nous intéresse désormais, c'est de savoir que Praxagoras, ce religieux conservateur de la doctrine sacrée de son aïeul, fut le maître d'un des médecins qui y portèrent les premières atteintes; il s'agit d'Hérophile, l'un des restaurateurs de l'anatomie, dont nous verrons le nom figurer avec honneur dans l'école d'Alexandrie, après que nous aurons fait mention de l'introduction du stoïcisme dans la médecine.

ZÉNON *.

STOÏCISME. LE PNEUMATISME ENTRE DANS L'HUMORISME.

On sait que le sort de cette science fut toujours d'être modifiée par les systèmes de philosophie qui prédominèrent successivement dans les écoles. Le stoïcisme fut un des principaux de l'antiquité. Il ne pouvait donc manquer d'exercer une grande influence sur le dogmatisme. *Zénon*, fondateur de cette secte, la basa sur les anciens dogmes de l'école éclectique, qui enseignaient le matérialisme. Le feu est l'âme du monde. C'est une matière subtile, intelligente, qui a mis l'ordre dans la matière éternelle du chaos, et a tout organisé et coordonné dans l'univers. C'est la divinité même qui pénètre et anime tous les corps; et puisqu'elle est matière,

* Zénon, de Citium en Chypre, disciple du cynique Cratès, florissait vers l'an 300 avant l'ère chrétienne. (*Éd. B.*)

il n'y a rien dans l'univers d'immatériel. Elle agit constamment, ou plutôt elle continue d'agir, toujours d'après les mêmes lois, depuis qu'elle a tout organisé. C'est elle qui développe le corps humain, en agissant sur un germe existant de toute éternité, et qui préside à ses fonctions. C'est elle seule agissant sur les sens, ou c'est l'esprit subtil, igné, aérien, πνεύμα, qui, du siége de la faculté de penser, où il réside, se rend dans les organes des sens, et opère toutes les sensations, aussi bien que la fonction génératrice. Ces philosophes plaçaient, avec Aristote, l'âme dans le cœur, et attribuaient les passions à une effervescence. Au surplus, cette âme elle-même était toute matérielle, n'étant qu'une émanation de la grande âme universelle qui animait toute la nature.

Leur matière ignéo-aérienne, principe de toute vie, de toute force et de tout mouvement, resta dans la théorie dogmatique, et lui donna le nom de *secte pneumatique*, qu'elle a porté durant les siècles subséquens. Les stoïciens rendirent donc aux dogmatiques le service de leur fournir un moyen commode d'explication pour tout ce qui paraissait incompréhensible; ils en firent des *pneumatiques*, sans les empêcher d'être humoristes.

Comme les médecins d'alors n'étaient plus philosophes de profession, ils ne se piquèrent pas de se conformer strictement aux règles du stoïcisme, qui voulait que l'on renonçât à toute sorte d'affaires, que l'on devînt insensible à tous les événemens de la vie; en un mot, que l'on vécût d'une manière conforme à la nature, afin de se mettre en rapport avec elle, et de mieux découvrir tous ses mystères. C'est dans cette contemplation de la nature que Zénon avait puisé les secrets de la secte qu'il présidait. Ces sortes de méditations extatiques,

fort communes dans l'antiquité, ne manquaient pas de donner une certaine autorité à ceux qui s'y abandonnaient : dans cet état, véritablement spasmodique, les philosophes éprouvaient une foule de sensations intérieures qu'ils prenaient pour des révélations de la nature ou de la divinité. Après les avoir ajustées aux perceptions provenant des objets matériels, ils les érigeaient en choses existantes par elles-mêmes : ils en faisaient des entités sacrées, et les offraient pour objet de croyance et de vénération à la foule ignorante de leurs admirateurs. Quant aux savans, sans partager toujours cet aveugle enthousiasme, ils adoptaient parmi ces prétendues révélations celles qui leur semblaient résoudre les difficultés qui les arrêtaient, et ces nouvelles explications restaient dans chaque science jusqu'à ce qu'il s'en présentât de plus commodes pour les remplacer. C'est ainsi que prévalurent successivement, dans les écoles, les atomes et le vide, les mouvemens fortuits et les mouvemens régularisés, dirigés par la divinité, et que celle-ci fut tantôt immatérielle et tantôt pure matière, selon la tournure d'esprit des différens chefs de secte. A l'époque où florissait le stoïcisme, la dialectique était en grand crédit parmi les grecs; aussi, les sectateurs de Zénon en tirèrent-ils un bon parti pour la propagation de leurs dogmes, et dans la suite ils furent bien imités par les médecins qui leur avaient emprunté le pneumatisme.

CHAPITRE IV.

PREMIÈRES ATTEINTES PORTÉES AU DOGMATISME. CHRYSIPPE, ÉRASISTRATE, HÉROPHILE, ETC. LA SECTE EMPIRIQUE SE PRÉPARE.

Les premières atteintes que reçut le dogmatisme lui furent portées par Chrysippe le Cnidien *, qui s'éleva contre l'emploi des purgatifs, des saignées, et en général contre les principaux points de la pratique des anciens, fondés sur la nécessité d'évacuer des humeurs peccantes. Mais les ouvrages de ce médecin étant perdus, on ne peut lui attribuer aucune doctrine, à moins de s'en rapporter à son disciple Érasistrate, l'un des fondateurs de l'école d'Alexandrie.

C'est désormais dans cette ville que se trouve transporté le théâtre des sciences **. La Grèce avait été vaincue et humiliée par Philippe et par son fils Alexandre. Le beau temps de ses républiques était désormais passé, et la mort d'Alexandre avait laissé son vaste empire à la merci de ses capitaines. Ce furent les Ptolémée, qui se succédèrent au nombre de treize sur le trône d'Égypte, qui encouragèrent le plus les sciences et les arts; et Alexandrie, capitale de ce royaume, devint le centre de la civilisation du monde. La doctrine de Platon et celle d'Aristote y eurent de nombreux sectateurs; la

* Ce médecin paraît avoir vécu vers l'an 300 ou 320 avant J.-C. (*Éd. B.*)

** La fondation de la bibliothèque d'Alexandrie, par Ptolémée Lagus, 320 ans avant J.-C., peut être regardée comme le commencement de la splendeur littéraire et scientifique de cette ville. (*Éd. B.*)

dernière surtout paraît y avoir jeté beaucoup d'éclat, non-seulement par les subtilités de la dialectique, mais aussi par les recherches en tous genres et les expériences utiles auxquelles se livrèrent les péripatéticiens.

Les médecins ne restèrent point en arrière sous ce rapport : ils profitèrent de la protection que leur accordèrent les souverains, pour étudier l'anatomie de l'homme sur des cadavres humains, ce qui ne s'était point encore fait. Les noms d'Érasistrate et d'Hérophile seront à jamais célèbres, parce qu'ils rappellent les véritables fondateurs de l'anatomie; mais cette étude devait apporter quelques modifications aux anciennes croyances sur les causes et le mécanisme de plusieurs maladies; c'est aussi ce qui ne manqua pas d'arriver, et ce qui porta un nouveau coup au dogmatisme.

ÉRASISTRATE *.

Les principales découvertes d'Érasistrate en anatomie sont d'avoir reconnu aussi bien qu'Hérophile, qui paraît l'avoir annoncé le premier, que les nerfs partent du cerveau et non pas des méninges, et même d'avoir cru pouvoir les distinguer en nerfs du sentiment et nerfs du mouvement; d'avoir indiqué l'usage du cerveau; d'avoir remarqué les valvules du cœur et de l'embouchure de la veine-cave; d'avoir aperçu les vaisseaux lactés, sans pouvoir en deviner l'usage. Il rectifia quelques points de physiologie; il en dénatura d'autres sans y apporter d'amélioration : c'est ainsi qu'il réfuta le passage des boissons dans les poumons, quoiqu'il admît

* On place Érasistrate vers l'an 255 avant J.-C., mais cette opinion n'est pas sans offrir quelques difficultés. (*Éd. B.*)

celui de l'air dans les artères et dans le cœur, et qu'à la coction des alimens d'Hippocrate, il trouva l'art de substituer le broiement par les tuniques de l'estomac. C'est encore ainsi que l'idée de l'absorption du chyle par les veines du mésentère fit place à l'opinion si long-temps accréditée, si difficile à détruire, que ce liquide pénètre en partie dans le foie pour former du sang, tandis qu'une partie se rend dans les réservoirs de la bile.

Quant à sa théorie médicale, elle diffère sur plusieurs points de celle des dogmatiques : la fièvre dépend en premier lieu de la pléthore; le sang, trop abondant dans les veines, se précipite dans les artères, et en chasse l'esprit ou le *pneuma* qui a coutume de les parcourir. Ce mélange du sang avec l'esprit met tout le corps en feu et dérange toutes les fonctions. L'inflammation des plaies s'explique de la même manière; la solution de continuité fait évaporer l'esprit, et les artères sont aussitôt inondées par le sang, qui les échauffe, les enflamme, et désorganise les tissus.

Érasistrate donnait peu d'importance aux humeurs comme causes de maladies; ils se contentait, selon Galien (car nous n'avons plus rien de lui), de leur attribuer quelques maladies, ce qui nous importe fort peu, puisqu'il n'est rien resté dans les écoles de ces opinions. Il n'en est pas ainsi de cette déviation du sang, dont il faisait la cause de l'inflammation et de la fièvre. Nous retrouverons plus tard cette hypothèse, et nous la verrons jouir d'un grand crédit dans une secte assez peu éloignée de notre époque.

Outre la plénitude générale des veines, Érasistrate admettait les plénitudes locales, par lesquelles il expliquait des maladies que nous attribuons aujourd'hui à l'inflammation, à la congestion et même à l'état ner-

veux et spasmodique; telles sont l'angine, la pleurésie, l'apoplexie, l'épilepsie, l'hépatite, l'arthritis, la néphrite, la gravelle, etc.; mais il n'opposait à ces pléthores locales, ainsi qu'aux générales, ni les saignées, craignant toujours qu'elles ne déterminassent, comme toutes les blessures, le passage du sang dans les artères, ni même les purgatifs, qu'il redoutait, ayant sans doute observé de mauvais effets des drastiques qu'on employait alors pour cet usage. Cependant il n'hésitait pas à faire prendre des vomitifs, et même il les donnait le soir après le repas, pour prévenir les effets des pléthores déjà formées; il les combattait encore par l'abstinence, le régime végétal, dont il excluait les farineux, par l'exercice et en provoquant les sueurs avec le bain chaud. Mais si les malades se sentaient trop échauffés après l'emploi de ce dernier moyen, il en prévenait les conséquences par le bain froid, qu'il faisait prendre aussitôt après. Quelques cas particuliers, comme l'épilepsie, l'apoplexie, repoussaient cependant à ses yeux l'usage des bains; mais alors il insistait beaucoup sur la sévérité du régime.

Érasistrate, selon l'usage de ces temps, où le régime était la partie principale du traitement des maladies, entrait dans de grands détails sur la manière de préparer les alimens. Mais il rejetait sans pitié toutes les formules de médicamens composés où l'on faisait entrer des substances des différens règnes de la nature. Il ne voulait pour boisson que la ptisane, sorte de décoction féculente, et des lavemens d'eau et d'huile.

Voilà sans doute une médecine bien peu active, bien peu faite pour arrêter les progrès des maladies violentes : cependant elle eut de la vogue, et même pendant long-temps, puisqu'elle devint la base du traitement des

méthodiques. Je m'expliquerai plus tard sur les causes des succès apparens des médications le moins appropriées aux maladies qu'on veut traiter.

On demandera sans doute sur quels raisonnemens se fondait Erasistrate pour adopter une semblable méthode : cette question devient majeure au moment où nous sommes parvenus ; Érasistrate se conduisait en grande partie d'après sa propre expérience, craignant d'être conduit à un traitement nuisible par les raisonnemens de l'école dogmatique, dont la futilité ne lui inspirait d'ailleurs que du mépris et du dégoût. Ces sentimens étaient partagés par un grand nombre de médecins de la même époque qui allèrent encore plus loin, puisqu'ils se jetèrent dans l'empirisme. Mais notre auteur n'était pas entièrement de leur avis : nous venons de voir qu'il se permettait quelques explications sur les causes prochaines ; il fit encore un usage fort heureux du raisonnement, en conseillant de provoquer le vomissement, pour faire rejeter les poisons avalés, et d'appliquer les ventouses scarifiées sur les plaies vénéneuses, ou de les faire sucer, afin de s'opposer aux progrès ultérieurs du venin. Est-il possible qu'un moyen aussi simple, aussi fondé en raison, aussi salutaire, ait été perdu de vue au point que, de nos jours, tout le monde médical ait paru frappé d'étonnement et d'admiration au moment où un médecin l'a proposé pour les mêmes cas dans lesquels Érasistrate l'avait employé ? Il paraît, par certains passages des ouvrages perdus de cet auteur, qu'il avait observé des cas morbides sur lesquels les médecins ont également cessé d'être attentifs ; car il désigne sous le nom de *paradoxe* une infirmité dans laquelle les personnes sont obligées de s'arrêter subitement en marchant, et peuvent un instant après conti-

nuer leur route. La médecine physiologique a démontré que ce phénomène, dont on avait fait une maladie essentielle, sous le nom d'*angine de poitrine*, est un pur et simple effet du spasme momentané ou de l'inertie passagère du cœur, et fait partie du groupe de symptômes appartenans aux obstacles à la circulation du sang.

Érasistrate, quoique opposé jusqu'à un certain point à la doctrine d'Hippocrate dont il respectait beaucoup la personne, peut donc être considéré comme un grand observateur et comme un de ces hommes précieux dont les travaux ne sont pas entièrement perdus pour la science *. Le nom d'Érasistrate marche toujours à côté de celui d'Hérophile : cherchons donc à prendre une idée de ce dernier.

HÉROPHILE.

Hérophile, que les uns disent de Chalcédoine et les autres Carthaginois, était contemporain d'Érasistrate, et vivait comme lui à Alexandrie sous le règne de Ptolémée Soter. On ne dit pas si ces deux médecins se sont connus. Les ouvrages de celui-ci ne nous sont pas plus parvenus que ceux de l'autre, et nous n'en connaissons que ce qu'en ont extrait Cœlius-Aurélianus et Galien.

Hérophile fut disciple de Praxagore, et grand dialecticien. Il est encore au nombre des hommes qui ont laissé des traces dans la science, et dont le nom ne peut jamais être oublié : il se livra d'une manière toute particulière à l'anatomie du cerveau et du système nerveux.

* Je ne rapporte point la découverte, attribuée à Érasistrate, de l'amour du jeune Antiochus pour sa belle-mère Stratonice, parce que ce trait historique se trouve dans plusieurs ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde, et que peut-être il manque encore d'authenticité.

Non-seulement il annonça que les nerfs ne partent point des méninges, mais bien de la substance même du cerveau et de la moelle alongée et épinière; il fut encore le premier qui les donna pour les organes des sensations. Mais, à l'imitation d'Aristote, il les considérait encore comme des canaux. Il distingue des nerfs qui viennent du cerveau ou de la moelle, et d'autres qui ne font que se rendre d'un muscle à un autre muscle, ou d'un muscle à un os, ou enfin d'un os à un autre os; ce qui prouve qu'il n'avait pas encore séparé le système nerveux du fibreux, c'est-à-dire des tendons et des ligamens. Il attribuait les forces motrices aux nerfs, aux muscles et aux artères. Sa description du cerveau est supérieure à toutes celles de son temps : on lui doit la découverte de l'arachnoïde; il la vit tapisser les ventricules; il fit connaître plusieurs particularités des ventricules du cerveau, où il plaçait l'âme raisonnable; il entrevit les vaisseaux chyliens du mésentère, qu'il ne comprit pas mieux qu'Érasistrate; il distingua et limita à douze travers de doigt la portion supérieure des intestins grêles, qui depuis a conservé le nom de duodénum. Remarquant que l'artère pulmonaire contient un sang pareil à celui des veines, il lui donna le nom de *veine artérieuse*, et, par la raison contraire, il désigna la veine des poumons par celui d'artère *veineuse*. Il connut la rétine, remarqua la prostate, les épididymes, etc. Enfin ses nombreuses découvertes rendirent son nom célèbre en anatomie, et cela d'autant plus que, bientôt après, la dissection des cadavres humains fut interdite de nouveau et demeura prohibée dans toutes les contrées du monde pendant une longue suite de siècles.

Hérophile pratiqua la chirurgie aussi bien qu'Érasistrate, quoiqu'ils aient vécu tous deux à l'époque et dans

le lieu même où l'art de guérir fut partagé en trois branches.

Il composa quelques ouvrages en médecine; mais la postérité en a tiré peu de profit : on sait seulement, par les controverses de Galien, qu'il fut un dialecticien subtil, et que sa théorie fut humorale et pneumatique. Il fut un des premiers qui donna dans les formules compliquées, où l'on faisait entrer un remède pour chaque symptôme, et dans les spécifiques, qui bientôt devinrent le partage exclusif de l'empirisme. Ce médecin ne paraît guère avoir fait l'application de ses découvertes anatomiques à la pathologie, que pour le phénomène de la paralysie, qu'il attribuait, non pas comme tous les autres, à un vice des humeurs, mais au défaut d'influence de la force vitale par les nerfs. Mais à quoi sert une vérité noyée dans un déluge d'erreurs! Il a parlé aussi d'une paralysie du cœur, qu'il croit capable de causer la mort subite. Je vois un grand rapport entre cette observation et celle de son contemporain Érasistrate, sur le symptôme que les modernes ont signalé comme l'entité essentielle *angine de poitrine*. Ce qui donne un nouvel intérêt à Hérophile, ce sont les observations qu'il fit sur le pouls, dont son maître Praxagoras lui avait fait remarquer les variétés dans les maladies. Il le compara à la musique, lui appliqua le mot rhythme, et établit entre les différentes espèces de pouls de subtiles distinctions dont Galien a beaucoup profité, mais qui ne peuvent nous offrir maintenant aucune espèce d'intérêt. Hérophile est combattu par Galien pour un grand nombre d'opinions opposées à la doctrine d'Hippocrate.

Parmi les disciples d'Aristote qui ont vécu dans le même temps, on ne remarque que Théophraste dont les

travaux aient eu quelque influence sur la médecine. Il cultiva cette partie de l'histoire naturelle qui a rapport aux végétaux; mais il traita des plantes plus en naturaliste qu'en médecin. Toutefois, comme il fit un peu mention de leurs vertus, et que ses descriptions ont concouru à les faire reconnaître, on l'a placé au rang des auteurs dont les écrits se rattachent à la médecine. Il écrivit aussi quelque chose sur les maladies; mais, en somme, ses travaux n'ont exercé aucune influence sur les doctrines de son siècle.

Le dogmatisme avait été fortement ébranlé par les travaux et les découvertes du temps, depuis que Chrysippe avait commencé à le décrier en rejetant la saignée et les purgatifs. Érasistrate avait beaucoup nui à cette doctrine, en substituant la pléthore et l'erreur de lieu aux altérations des élémens et des humeurs, en réduisant presque toute la thérapeutique à l'hygiène, et surtout en refusant de se livrer au raisonnement, pour expliquer ce qui paraissait obscur dans les causes et dans les phénomènes des maladies. Hérophile, de son côté, quoique grand humoriste, n'avait pas été moins funeste à la théorie dogmatique, en oubliant les préceptes des anciens pour se livrer à la recherche des spécifiques, et composant des formules où chaque symptôme avait son remède particulier. D'autre part, le scepticisme, qui ne cessait de faire des progrès, ne pouvait manquer d'ébranler la crédulité des médecins. On disputa sur tous les dogmes : chacun, en soutenant son opinion, prodigua les subtilités; ce qui inspirait le plus de vénération, depuis Hippocrate, fut mis en doute; on ne s'occupa plus que des spécifiques; les formules se multiplièrent; de nouvelles substances médicamenteuses, arrivées des Indes par la voie du commerce, fournirent une ample

matière pour cela, pendant que les guérisons qu'on attribuait à ces drogues déconcertaient les raisonnemens fondés sur les anciens dogmes.

C'est au milieu de cette confusion que naquit la secte empirique, qu'il ne faut pas confondre avec l'empirisme non raisonné, antérieur à Hippocrate, c'est-à-dire avec cet empirisme grossier, dénué de tout système capable de coordonner les traditions et les faits.

CHAPITRE V.

SECTE EMPIRIQUE.

SÉRAPION ET PHILINUS.

Sérapion et Philinus furent, selon la tradition, les fondateurs de l'empirisme*. Sérapion passe pour avoir été le premier qui ait osé professer publiquement que le raisonnement ne pouvait être d'aucune utilité à la médecine. Il attaqua Hippocrate, et même lui adressa beaucoup d'injures, quoiqu'il tirât un grand parti des moyens thérapeutiques indiqués par ce grand médecin. On voit que l'ingratitude est de tous les temps. Philinus était de l'île de Cos : il doit avoir vécu à peu près dans le même temps que Sérapion; il était disciple d'Hérophile, et, comme lui, tout dévoué à la recherche des spécifiques. On l'a également donné pour le chef de la secte qui nous occupe. On cite encore Apollonius, Glaucias, Héraclite, de Tarente, parmi les médecins qui firent fleurir la secte

* Leclerc, que M. Broussais suit, place ces deux médecins vers l'an 220 avant l'ère chrétienne. (*Éd. B.*)

empirique dans la Grèce aussi bien qu'à Alexandrie. Les ouvrages de ces anciens empiriques ne sont point parvenus jusqu'à nous, et nous ne les connaissons que par ceux des dogmatiques qui les ont réfutés. Au surplus, comme les noms nous importent moins que les choses, nous allons essayer de prendre unè juste idée de ce système, tel qu'il a pu être extrait de ces auteurs, et surtout de Galien, qui s'est attaché à les réfuter.

EXPOSITION DU SYSTÈME EMPIRIQUE.

Les empiriques prétendaient reconnaître et traiter les maladies par la seule expérience, et sans se permettre aucune explication sur les causes cachées, ni sur les changemens survenus dans les humeurs : je ne dis pas dans l'action vitale ni dans la texture des parties; car on n'avait pas, à cette époque, des idées assez claires de ces choses pour que les dogmatiques, contre lesquels les empiriques argumentaient, eussent eu l'idée d'y chercher des explications. Ils ne connaissaient que la force vitale agissant sur tout le corps, l'*énormon*, l'âme matérielle ou l'âme ignée, pour agir directement sur les organes. On expliquait tout par les élémens, le chaud, le froid, le sec, l'humide, certaines humeurs corrompues et corrompant les autres, etc. Or, c'était ces explications que repoussaient les empiriques; et nous pouvons aujourd'hui confesser qu'ils n'avaient pas tort.

A tous les raisonnemens fondés sur ces théories, les empiriques proposaient de substituer les résultats de l'expérience; connaître la maladie, connaître le remède, étaient leur but. Or, pour connaître la maladie, ils employaient l'autopsie et l'histoire. La première leur montrait les symptômes, la seconde leur fournissait les moyens de comparaison.

On voit combien l'histoire était importante pour eux : il leur fallait des modèles écrits des maladies, et des autorités imposantes, afin qu'on ne pût douter de l'exactitude de ces modèles, qui devaient avoir été copiés sur la nature. Aussi faisaient-ils grand cas d'Hippocrate et des principaux dogmatiques ses élèves. C'était ce qu'il y avait alors de plus respectable.

En faisant le recueil des phénomènes morbides, les empiriques distinguaient les *accidens* ou les symptômes et le *concours*. Les premiers, tels que la chaleur, l'enflure, la douleur, la toux, la dyspnée, ne pouvaient constituer seuls une maladie; la réunion d'un certain nombre d'entre eux ne constituaient même pas indifféremment le concours : on ne donnait ce nom qu'à la réunion des symptômes qu'on avait vus par une longue observation se convenir sous les rapports du nombre, du développement et de l'intensité de l'augmentation et du déclin, de manière à constituer ce que l'on pouvait appeler une *maladie*. Ainsi, l'idée de maladie s'est composée, dès la plus haute antiquité, d'un certain nombre de symptômes marchant simultanément vers *l'augment*, se maintenant un certain temps dans l'état, et se terminant ensemble d'une certaine manière. Il est bien évident que ces idées sont des émanations de la doctrine d'Hippocrate, créateur, comme nous l'avons vu, des entités morbides qui ont traversé tous les siècles. On voit aussi que, dans cette théorie, il n'y a point de place pour les maladies chroniques entretenues par des causes toujours renaissantes ou par l'altération des tissus; que toutes les affections qui ne s'annoncent que par un symptôme en étaient également bannies, et qu'alors on devait dire, comme disent encore aujourd'hui quelques médecins aux personnes attaquées de l'une de ces dernières

et qui demandent à être promptement secourues : *Attendez que votre maladie soit définitivement caractérisée.*

Ainsi, autant de concours ou de groupes de symptômes qualifiés dans les livres où était consignée l'histoire, autant de maladies; mais, comme il n'y avait point de principe pour les caractériser, rien de plus vague et de plus insignifiant que les dénominations de ces entités, les unes étant dénommées, d'après les principaux accidens du concours, inflammations ou fièvres inflammatoires, fureur ou frénésie; les autres, d'après le point le plus affecté, pleurésie, péripneumonie; d'autres, d'après de prétendues ressemblances avec quelques animaux, chancres, éléphantiasis, etc. Mais, comme souvent il n'y avait pas parité exacte entre le concours observé et celui de l'histoire qu'on cherchait à lui comparer, les empiriques déclaraient que la majeure partie des symptômes suffisait pour établir la similitude et caractériser la maladie; sorte de ressource qui leur était d'une grande utilité. Toutefois, malgré cette ressource, il pouvait arriver, par le manque d'un symptôme des plus importans, comme la fièvre dans la pleurésie, que la comparaison ne pût être admise : dans ce cas, le concours était rapproché d'une autre maladie et prenait une autre dénomination, sans que l'on s'écartât de la même méthode. Les empiriques n'avaient donc rien changé, ni à l'essence supposée des vieilles entités morbides, ni à leurs dénominations. Les mêmes signes servaient aux dogmatiques et aux empiriques, qui ne différaient entre eux que par l'admission ou le rejet des explications tirées de l'ancienne théorie élémentaire.

Comparer une maladie actuelle avec les maladies déjà vues suffisait donc aux derniers pour tous les cas ordinaires. Mais il en était d'autres où nulle comparaison

n'étant possible, c'étaient ceux de maladies nouvelles. Alors on avait recours à l'*analogie*, c'est-à-dire que l'on jugeait du caractère de la maladie inconnue ou non consignée dans l'histoire, par ceux des maladies connues qui paraissaient avoir le plus de rapports avec elle; on appliquait à la nouvelle ce qu'on savait des anciennes, qui lui étaient ainsi mentalement substituées; c'est ce que l'on appelait la *substitution.*

Ainsi, l'*observation* ou l'*autopsie*, l'*histoire* et la *substitution* « *transitus ad simile* » formaient, selon les empiriques, le triple fondement ou le *trépied* de la médecine. Certes il eût été bien difficile de trouver des bases plus philosophiques, pour asseoir cette science, à une époque où l'anatomie, la physique, la physiologie étaient si peu avancées.

La maladie reconnue, il s'agissait de la traiter : les dogmatiques avaient, pour y parvenir, l'*indication*, qu'ils définissaient *une insinuation tirée de la nature de la maladie, de ses causes, des circonstances qui l'accompagnaient, sans avoir aucun égard à l'expérience ;* car ils n'y avaient recours que lorsque le raisonnement ne suffisait pas pour leur fournir des moyens. En cela, l'on ne peut disconvenir qu'ils n'eussent tort et qu'ils ne prissent le change sur l'opération de leur esprit; car il est incontestable que la seule expérience pouvait leur servir à fonder leurs médications curatives. Mais, de leur côté, les empiriques n'avaient pas moins tort de prétendre déduire le traitement de la seule expérience, sans employer le secours du raisonnement : ils admettaient bien, à la vérité, un raisonnement qui consistait à dire : Puisque cette maladie est semblable à cette autre, elle doit être traitée de la même manière. » C'est ce qu'ils appelaient *épilogisme ;* mais ils rejetaient tout raisonnement fondé

sur les causes cachées, parce qu'ils assuraient qu'on ne pouvait jamais découvrir des choses aussi obscures que la nature et les altérations des élémens et des humeurs. Rien de mieux sans doute; mais il ne fallait pas pousser l'horreur des raisonnemens jusqu'à rejeter ceux qui se présentent d'eux-mêmes sur certaines causes des plus évidentes. Par exemple, un homme était mordu par un chien : les empiriques s'informaient, aussi bien que les dogmatiques, si le chien était enragé; mais ils ne s'inquiétaient de cette circonstance que comme d'un point de l'histoire de la maladie, afin d'en conclure qu'il fallait opposer à cette plaie les moyens dont l'expérience avait démontré l'utilité dans celles qui sont faites par les animaux enragés : ils ne voulaient tirer aucune conclusion de la présence du virus, ou, si l'on veut, du modificateur matériel dont ils feignaient d'ignorer l'existence. Les dogmatiques, au contraire, non contens de tirer les mêmes conclusions que leurs antagonistes, se permettaient encore des raisonnemens qui pouvaient les conduire à la découverte de nouveaux moyens de guérison. Ainsi, de ce que le venin s'avance de l'extérieur à l'intérieur, ils concluaient qu'il fallait lui imprimer une marche contraire par les ventouses et autres moyens attractifs; son introduction dans le sang leur inspirait l'idée de l'en chasser par certains moyens d'expulsion, tels que les remèdes sudorifiques, les bains de vapeur, etc. Il est clair que, dans ce cas, ils avaient l'avantage sur les empiriques; ou plutôt l'on reconnaît ici la mauvaise foi de ces derniers, qui sans doute agissaient comme leurs antagonistes, quoiqu'ils refusassent formellement d'en convenir.

DU RAISONNEMENT EN MÉDECINE.

Des médecins d'un mérite fort éminent, à la tête desquels on trouve Celse, ont discuté longuement la question de préférence entre les deux doctrines, et ont déduit d'excellentes raisons pour prouver sans réplique que la médecine ne saurait se passer du raisonnement, et que tout se réduit à en faire un bon emploi. En effet, si jamais on n'eût raisonné dans cette science, jamais elle n'eût fait de solides progrès. Mais, que dis-je! cette supposition elle-même ne peut pas être admise : il est impossible que l'homme ne raisonne pas sur ce qu'il observe dans quelque genre de recherche que ce soit; et ceux qui se sont vantés de rejeter toute espèce d'explication en médecine, ne l'ont fait que pour les cas où ils ne pouvaient en trouver aucune. Ce n'est que par le raisonnement et en cherchant l'explication des symptômes, que l'on peut découvrir les maladies des organes cachés; il n'est pas une céphalalgie, un vomissement, un accès de toux, un mouvement convulsif, qui ne doivent être soumis au raisonnement, pour que l'on puisse déterminer s'ils sont primitifs ou secondaires. Ce n'est qu'à force de rapprochemens, souvent même très-pénibles à faire, que l'on parvient à distinguer, dans une maladie, ce qui dépend des remèdes, du régime, des influences atmosphériques, des affections, des passions, etc., d'avec ce qui tient à la marche naturelle de la maladie; et même, dans cette dernière question, dans celles de la nature, de l'essence, du caractère distinctif d'une affection quelconque, il y a des remarques à faire, il y a des faits à noter, qu'il faut soumettre à l'épreuve du raisonnement, si l'on veut échapper au danger d'ad-

mettre des entités indépendantes de toute modification externe. Par exemple, quelle maladie peut marcher sans le concours de l'air respirable, des molécules étrangères dont cet air peut être chargé, de l'eau qui désaltère le malade, de la chaleur des corps dont le sien est entouré : peut-on le supposer dans un état qui ne changeât pas à l'instant même, si ces agens extérieurs venaient à changer ou à cesser d'agir ; et comment se faire une idée de toutes ces choses, si l'on n'emploie sans cesse la voie des rapprochemens et des déductions !

Les auteurs les plus judicieux ont recommandé de n'appliquer le raisonnement, dans la recherche des causes, qu'à celles qui sont accessibles ; et, dans l'interprétation des symptômes, qu'à ceux qui sont susceptibles d'une explication satisfaisante. Rien de plus sage sans doute ; mais qui posera la limite entre ce qui peut être et ce qui ne peut pas être expliqué, entre ce que l'on doit espérer de connaître et ce qu'il est inutile de rechercher ? Chaque esprit n'a-t-il pas des limites particulières ? Les limites ne sont pas encore posées, pour ce qui concerne les faits et les déductions qu'on peut en tirer ; j'ajoute qu'elles ne le seront jamais, si l'on ne prend pour terme de recherches *le témoignage des sens*. D'ailleurs, il y aura toujours des hommes bornés dans leurs vues, qui ne tireront des faits qu'un petit nombre de déductions, quoique d'ailleurs ils puissent être doués d'un esprit juste ; comme on trouvera toujours des têtes plus heureusement organisées, qui verront beaucoup de faits les uns dans les autres, et qui découvriront à leurs semblables des perspectives nouvelles. Enfin l'on rencontrera dans tous les âges des esprits faux et hardis, qui s'élanceront au-delà des faits et se perdront dans les régions de l'imaginaire : jamais les

conseils des sages n'auront d'effet que sur les sages, ou sur ceux qui sont organisés pour le devenir. Les exemples long-temps répétés d'une grande réserve dans les conjectures n'empêcheront pas l'homme fait pour les illusions de s'y livrer, aussitôt qu'il ne sera plus contenu par un sévère mentor; et, d'un autre côté, jamais les observations des esprits faux et romanesques n'entraîneront complètement les esprits justes et sévères; il y aura toujours en eux quelque chose qui résistera au prestige; la conviction pourra être apparente, mais elle ne sera jamais complète. Cependant, tout ceci ne doit s'entendre que des hommes dont l'esprit reçoit une certaine culture; car l'ignorance expose à toute espèce de séduction et d'erreur. Quant aux médecins, comme ils font partie des hommes instruits, je pense qu'il y a toujours eu et qu'il y aura toujours dans cette classe des hommes faisant parade de l'empirisme le plus restreint, de celui qui ne va pas au-delà de l'observation la plus grossière et des conclusions les plus bornées, de même que l'on y rencontrera dans tous les temps des hommes qui, sans abuser du raisonnement, sauront tirer des faits un parti plus avantageux. Enfin, je suis d'opinion qu'on ne cessera jamais d'y voir des esprits faux et romanesques, qui ne connaîtront jamais, à cause du vice de leur organisation, aucune mesure dans la triste faculté de multiplier des faits imaginaires et d'élever sur cette base fragile des échafaudages d'abstractions et de vaines subtilités.

Les partisans de l'empirisme sont assez généralement d'avis que la découverte d'un médicament spécifique est plus utile à l'art que les plus beaux raisonnemens du monde. C'est ainsi que celle du quinquina leur paraît avoir rendu plus de services à la médecine que les ouvrages les mieux raisonnés de tous les auteurs de sys-

tèmes. Une pareille proposition n'aurait jamais dû sortir de la bouche d'un médecin éclairé. Sans doute, la découverte d'un moyen aussi héroïque est une conquête précieuse pour la science; mais c'est à condition que le raisonnement ne cessera jamais de diriger l'expérience dans son emploi. Quel service pourrait rendre à l'humanité une substance énergique que l'on distribuerait, d'après une fausse analogie de symptômes, à des personnes affectées de maladies différentes de celles contre lesquelles les premiers essais auraient réussi ? Cette réflexion ne s'applique pas moins au mercure qu'au quinquina. Ces deux médicamens guérissent, comme par une espèce de miracle, certains malades dont les viscères ne sont pas trop irritables; mais, avant que le raisonnement, devenu le guide de l'expérience, eût révélé ce fait (sur lequel nous reviendrons), que de victimes n'ont pas succombé à l'administration purement empirique de ces deux substances ! Ce qui prouve encore mieux combien le raisonnement est ici d'une utilité supérieure, c'est qu'il ne se borne pas à faire connaître les mauvais effets du quinquina et du mercure; il fait bien plus : il apprend à s'en passer dans la plupart des cas où ces médicamens paraissaient autrefois indispensables; et c'est un service immense qu'il rend à la société, surtout pour le premier, dont le prix est excessif, la disette imminente pour les Européens, à l'occasion des guerres, et la falsification à peu près inévitable.

De vagues déclamateurs ont encore exalté comme découvertes purement empiriques celles de la circulation et de l'irritabilité, sans se douter que les grands hommes à qui nous en sommes redevables n'y ont été conduits que par le raisonnement. L'expérience purement empirique ne va pas loin; elle trébuche au premier pas,

elle tombe pour ne jamais se relever, si le raisonnement ne lui tend une main secourable : ce qui le prouve sans réplique, c'est que la plupart des grandes découvertes qui ont changé la face de la science, et particulièrement les deux que je viens de citer, avaient été faites sans fruit long-temps avant l'époque où elles ont produit leur effet; et cela par la seule raison que ceux qui en eurent les premières notions ne surent point les féconder par le raisonnement et l'induction. Si les découvertes purement matérielles qui se font en anatomie, en physiologie et en matière médicale, sont utiles à l'humanité souffrante, c'est parce qu'elles éveillent l'attention des hommes de génie, c'est-à-dire des hommes qui savent rapprocher et déduire, et qu'elles la fixent sur des faits encore peu observés, et sur lesquels on n'avait que des idées fausses ou du moins des notions fort imparfaites.

ON REVIENT AUX ANCIENS EMPIRIQUES. ILS ÉTAIENT TRÈS-AGISSANS DANS LES MALADIES.

Si les empiriques de l'école d'Alexandrie se piquaient de garder le silence sur les maladies, en revanche ils affectaient de beaucoup agir et de produire des effets; ils cherchaient partout des moyens propres à hâter la marche d'une foule d'affections que les dogmatiques se contentaient d'observer, en attendant le moment de placer quelques évacuans. C'est ainsi que les empiriques, selon l'opinion de Celse, introduisirent l'usage de l'opium : ils mêlaient souvent ensemble les narcotiques, qu'ils regardaient comme froids, avec les aromates les plus chauds, dans le dessein de compenser l'un par l'autre. Cette méthode est parvenue jusqu'à nous, comme le prouve la composition du laudanum de Sydenham.

Mais les anciens ne tremblaient pas devant les médicamens les plus actifs : la ciguë, la jusquiame, la myrrhe, le castoréum, la mandragore, le poivre, le cumin, etc., figuraient fréquemment dans la même formule pour la confection de pilules que l'on regardait comme calmantes. Chaque empirique célèbre avait ses formules de prédilection, toujours plus ou moins compliquées, et dans la composition desquelles il se guidait sans doute par un genre quelconque de raisonnement, puisque l'histoire de l'art ne pouvait lui fournir de pareils modèles.

Il serait inutile de grossir ce volume par l'énumération des empiriques qui ont fait quelque bruit à l'époque qui nous occupe : il ne fallait que saisir la substance de leur doctrine et la mettre en rapport avec celle des dogmatiques, afin d'en reconnaître les influences sur les écoles subséquentes.

INTRODUCTION DE LA MÉDECINE A ROME.

Ce fut du temps de Philinus et de Sérapion, qui exerça la médecine à Alexandrie, sous le second et le troisième des Ptolémée, que les Romains, marchant vers la monarchie universelle, attirèrent en Italie les sciences et les arts de l'Égypte et de la Grèce. Archagatus fut le premier des médecins grecs qui se rendit à Rome pour y tenter fortune. Il y arriva l'an de Rome 535 *. D'abord il fut bien accueilli; mais bientôt les Romains

* L'édition de Paris porte ici 525, ce qui est une faute d'impression *; cette époque répond à l'année 218 avant J.-C. (*Éd. B.*)

* De même à la page 3, ligne 4, de l'édition de Paris, on a imprimé 3340, tandis que Leclerc dit 3330; mais l'un et l'autre chiffres étant inexacts, nous avons laissé subsister le premier, qui s'écarte le moins du système ordinaire.

trouvèrent cruels, selon Pline, les procédés qu'il employait pour guérir les maladies chirurgicales, de sorte que son crédit ne fut pas de longue durée. Il faut croire que cet échec découragea les médecins grecs; car il se passa près d'un siècle avant qu'ils renouvelassent la même tentative; mais enfin elle réussit à Asclépiade, dont je vais maintenant examiner la doctrine.

CHAPITRE VI.

INNOVATIONS D'ASCLÉPIADE. RENOUVELLEMENT DU DOGMATISME. IL L'ÉTABLIT A ROME.

La médecine n'était à Rome, comme dans tous les pays du monde qui n'avaient point participé à l'impulsion donnée par Hippocrate, qu'un empirisme mêlé de superstitions. Lorsque Archagatus y parut, comme son influence ne fut pas grande, il est probable que cette science n'y fit aucun progrès jusqu'à l'arrivée d'Asclépiade. Les historiens ont bien soin de remarquer que ce médecin n'était pas, malgré son nom, de la famille des Asclépiades, qui avait donné le jour à Hippocrate. Il était natif de Pruse, en Bithynie, et fut conduit à Rome par l'espoir d'y trouver plus de moyens de faire fortune que dans sa patrie. Il florissait en cette ville du temps de Mithridate *, roi de Pont, qui l'avait inutilement engagé à se rendre auprès de lui : il fut le médecin et l'ami de Cicéron, et d'un grand nombre de personnages fameux de la même époque, et parvint sans

* Mithridate florissait vers l'an 90 avant l'ère chrétienne. (*Éd. B.*)

infirmité à un âge fort avancé; ce dont il avait grand soin de se glorifier.

Asclépiade n'était pas médecin quand il s'établit à Rome. Il y professa d'abord la rhétorique; mais espérant tirer un meilleur parti de la médecine, il s'avisa de la pratiquer, quoiqu'il ne l'eût point apprise, et même de l'enseigner, ce qui lui réussit au-delà de ses espérances. Il crut qu'avec de l'esprit, de l'éloquence, la lecture des ouvrages de médecine, l'application à cette science des principes de la philosophie, dans laquelle il était très-versé, il pourrait passer pour médecin, et ne tarderait pas à le devenir. Cette audace eut un plein succès; mais ce qui n'y contribua pas moins efficacement, ce fut la conduite adroite du néophyte. Dans l'espoir de plaire au peuple, il prit le parti de blâmer tout ce qu'avait fait son prédécesseur Archagatus, dont le nom était encore détesté parmi les Romains. Il condamna les sueurs forcées, que l'on provoquait avec d'épaisses couvertures et par l'action d'une chaleur accablante; il proscrivit une autre méthode douloureuse employée contre l'angine, et qui consistait à introduire un instrument dans le gosier; il défendit les vomitifs, dont on faisait à Rome un étonnant abus; il bannit même de sa pratique les purgatifs, prétendant qu'ils étaient nuisibles à l'estomac. En échange, il adopta les moyens les plus doux et le plus en rapport avec les goûts de ses malades. Il les flattait par l'espoir de les guérir promptement et sans les tourmenter : c'est à lui que l'on doit ce précepte si connu qu'on a voulu appliquer à tous les genres de traitemens : *Citò, tutò et jucundè.* Il insistait particulièrement sur le régime, qui consistait surtout dans l'abstinence des viandes, sur les bains, et sur la gymnastique, mais particulièrement sur l'équitation.

Ce qui ne contribua pas moins à le rendre recommandable aux bons esprits, c'est qu'il blâma fortement les remèdes superstitieux et magiques, dont on était déjà las, à cause de leur inutilité, et qu'il appela ou du moins parut appeler l'attention des savans sur les lois générales de la nature, pour y trouver les causes des maladies.

Nous avons déjà vu que les anciens étaient avides des systèmes *à priori* qui promettaient de leur dévoiler les mystères de la nature : celui d'Épicure plaisait beaucoup aux Romains ; Asclépiade l'adopta pour expliquer les phénomènes de la santé et de la maladie, et ramena de cette manière un nouveau genre de dogmatisme qui fit pour quelque temps oublier celui d'Hippocrate.

On se souvient que l'ancienne école éléatique, représentée par Démocrite, d'Abdère, avait imaginé des atomes primitifs, indivisibles, inaccessibles aux sens, mais que l'intelligence pouvait saisir, et qu'on devait regarder comme les élémens de tous les corps. On avait successivement soumis ces atomes à des esprits, à la chaleur, à l'éther, sortes de divinités qui en dirigeaient les combinaisons diverses, à des mouvemens dépendant de leurs configurations, de leurs rapports entre eux, enfin à la simple puissance du hasard, qui avait produit, à force de temps, les différens corps de l'univers. Cette dernière opinion, à cette époque fort en vogue parmi les philosophes, était celle d'Épicure.

Asclépiade se figura des atomes plus matériels que ne l'avaient fait ses prédécesseurs ; il les représenta comme des molécules de matière, susceptibles elles-mêmes de division, et en quelque sorte fragiles; il les soumit, comme Épicure, à la seule loi du hasard; mais il pensait que rien n'arrive sans cause, et que tout arrive par

une nécessité inévitable; il soutint encore qu'il n'y a point de régulateur intelligent, et que ce qu'on appelle *nature* n'est autre chose que les corps ou la matière en mouvement.

Appliquant ces principes à la physiologie, Asclépiade disait que le corps humain était, comme tous les autres corps animés ou bruts, formé de molécules ou d'atomes tels qu'il les entendait, réunis et laissant entre eux, à cause de leurs différentes configurations, des interstices où se mouvaient continuellement d'autres petits corps destinés à entretenir et à réparer la machine. Il établissait des divisions entre ces derniers petits corps mobiles: les uns étaient plus ténus, c'étaient ceux qui formaient la chaleur et les esprits; les autres étaient plus grossiers, c'étaient les matériaux du sang et des humeurs.

Cela posé, la santé ne dépendait plus que du rapport entre les interstices, qu'il appelait les pores, et les petits corps qui devaient les parcourir. Ces rapports pouvaient être dérangés par le vice des petits corps mobiles, et par celui des pores ou filières. Il attribuait aux changemens survenus dans les plus petits corps, qui selon lui étaient devenus impropres à traverser les pores et s'y arrêtaient d'eux-mêmes, la frénésie, la léthargie, la pleurésie, les fièvres ardentes. Les douleurs lui semblaient dues au vice des plus grossiers d'entre les petits corps, c'est-à-dire au vice du sang, qui, devenu trop épais pour circuler librement, car il admettait une sorte de mouvement circulatoire spontané dans les pores, s'arrêtait et distendait péniblement les parties. La mauvaise disposition des pores ou filières occasionait, selon notre philosophe-médecin, les défaillances, les langueurs, l'exténuation ou le marasme : les pores trop relâchés, trop multipliés dans les chairs, lui paraissaient avoir réduit le sang en

eau dans l'hydropisie; la faim canine était l'effet de l'ouverture des grands pores de l'estomac, qui absorbaient trop promptement la nourriture; et la soif n'était autre chose que l'ouverture des petits pores.

Enfin notre auteur pensait qu'outre le vice des pores et celui des petits corps qui les parcourent, il pouvait y avoir une troisième cause générale de maladie; et il la faisait consister dans le trouble et la confusion des sucs ou des matières liquides et des esprits. Mais ces causes, aussi bien que la plénitude, il ne les considérait que comme antécédentes, et jamais comme conjointes ou prochaines. Dans son système, les fièvres intermittentes quotidiennes dépendent de la rétention des plus grands d'entre les petits corps; les tierces, du séjour des corps moyens; les quartes, de l'arrêt ou de la fixation des plus petits. Il fondait cette division sur ce que l'on conçoit que les alternatives de plénitude et de vacuité sont plus faciles, et doivent être plus fréquentes dans les grands pores que dans les petits.

Asclépiade soumettait tous les phénomènes du corps vivant, tantôt à une fatalité inévitable, tantôt à des influences éventuelles, sans l'intervention d'un principe intelligent; car, faisant agir mécaniquement, en quelque sorte, tous les modificateurs des fonctions, il ne pouvait admettre les principes d'Hippocrate sur l'*énormon*: aussi se moquait-il de ce chef des dogmatiques, en lui reprochant amèrement d'avoir personnifié la nature et les maladies, et de les avoir représentées comme deux athlètes luttant l'un contre l'autre avec acharnement. Il se riait aussi de la patience avec laquelle Hippocrate attendait les jours critiques, et de la confiance qu'il témoignait dans les efforts de la nature. Selon lui, tous les jours d'une maladie étaient également bons ou mauvais,

et le médecin était très-blâmable de compter sur l'heureuse influence de certains d'entre eux. C'était à lui qu'il appartenait de décider l'événement; c'est lui, et non la chimère nommée nature, qui doit guérir les maladies.

En observant ainsi la marche des maladies et les effets des remèdes, Asclépiade s'aperçut qu'il en est dont la marche est rapide, et dont la terminaison heureuse ou funeste ne se fait pas long-temps attendre, tandis qu'un grand nombre d'autres ont une marche moins décidée, et ne laissent apercevoir aucun terme appréciable. Il nomma les premières *aiguës* et les autres *chroniques*, distinction qui jusque-là n'avait point été faite; mais c'est aux méthodiques que l'on doit les premiers traités des unes et des autres, considérées d'une manière isolée.

La pratique d'Asclépiade n'était point en rapport complet avec son système. Qui ne croirait effectivement qu'Asclépiade devait imaginer des spécifiques destinés à rétablir les proportions dérangées, tantôt en atténuant les petits corps devenus trop denses, trop cohérens entre eux, tantôt en leur donnant plus de densité, quelquefois en changeant la direction vicieuse des filières, ou bien en les dilatant ou leur communiquant plus d'astriction? mais non; ce raffinement de charlatanisme n'était réservé qu'à ses successeurs. Asclépiade n'était pas instruit en anatomie, puisqu'il faisait aller l'urine en vapeur de l'estomac à la vessie, et qu'il s'imaginait que, sans subir de préparation par un séjour de quelques heures dans l'estomac, la nourriture était aussitôt distribuée dans toutes les parties. Il se figura donc aisément que quelques changemens dans la nourriture et quelques frictions suffiraient pour changer la disposition des pores et celle des fluides. Il entendait aussi fort peu de chose à la composition des drogues, qu'il

méprisait. D'ailleurs, son principal but, ainsi que nous l'avons déjà noté, était de faire une médecine agréable à ses malades. Il avait pu remarquer que la plupart des maladies sont exaspérées par les médicamens actifs, tels que les vomitifs, les purgatifs, les échauffans, les amers qui d'ailleurs inspirent toujours du dégoût. Il se figurait d'ailleurs, avec Érasistrate, que les purgatifs fondent les chairs et le sang, et les réduisent en humeurs. Son parti fut donc pris : il se borna aux moyens hygiéniques, et prit un soin particulier de les approprier aux goûts de ses malades. Il commençait par retrancher la viande et le vin, et même saignait quelquefois, quand il y avait de la plénitude, c'est-à-dire quand il y avait douleur; c'est pour cela qu'il s'abstenait de la saignée dans la pneumonie, tandis qu'il l'employait dans la pleurésie. Il avait ensuite recours aux exercices les moins fatigans, tels que la gestation, les frictions : il recommandait les bains, les lavemens, les douches, les fomentations, les onctions.

Il promettait et accordait du vin après l'ardeur de la fièvre à ceux qui le désiraient : on a remarqué qu'il fut le premier à l'employer comme remède dans l'état fébrile; il le prescrivait même dans la frénésie, il faisait quelquefois souffrir ses malades de la soif, en leur refusant à boire les trois premiers jours de la maladie : c'était pour leur ménager plus de plaisir, en les désaltérant avec de l'*eau rafraîchie*. Il cherchait, en un mot, à leur procurer toute sorte de sensations agréables.

C'est ainsi qu'Asclépiade, d'ailleurs grand philosophe et fort éloquent, réussit à se faire une réputation colossale, et à détruire complètement tout le crédit que pouvait encore conserver la médecine d'Hippocrate; qu'il rendit un grand service, en écartant des malades

toutes ces drogues avec lesquelles on exaspérait les maladies, en excitant intempestivement les viscères, sans savoir ce que l'on faisait. Il y substitua une médecine qui pouvait ne pas faire tout le bien désirable, mais qui du moins ne faisait pas le mal d'une manière directe. Voilà sans doute des bienfaits; mais ils étaient compensés: l'attention des médecins fut détournée de l'observation des faits et de la description des phénomènes; on ne s'occupa plus que d'explications tirées de principes dits *à priori.* Sans doute l'on modifia et l'on changea souvent les méthodes curatives après Asclépiade; sans doute l'on revint fréquemment aux spécifiques; mais c'était uniquement dans l'intention de mieux exploiter les richesses des Romains opulens et voluptueux, et nullement pour établir des expériences positives, propres à servir de base à une véritable science. En un mot, la médecine devint à Rome une vile spéculation, et ne fut plus désormais rappelée vers la voie de l'observation que par les travaux de Galien, ainsi que nous le verrons bientôt, après avoir retracé les systèmes et les méthodes qui découlèrent de la réforme d'Asclépiade.

Plusieurs médecins acquirent à Rome de la célébrité à la même époque; mais tout ce qui les regarde personnellement est étranger à mon objet, ainsi que les discussions relatives aux autres Asclépiades; car on en compte jusqu'à onze, presque tous ayant vécu à Rome, sans parler du père d'Hippocrate ni de toute sa famille, que l'on désignait par ce nom, comme descendans d'Esculape, en grec *Asclepias.* Je passerai également sous silence les nombreux disciples d'Asclépiade, à l'exception de Thémison, que je dois mentionner comme auteur d'un système dont les influences sur la médecine ont été très-considérables.

CHAPITRE VII.

NAISSANCE DU MÉTHODISME. SES PROGRÈS. IL DEVIENT LA SECTE DOMINANTE. THÉMISON, THESSALUS, SORANUS D'ÉPHÈSE, ET COELIUS-AURÉLIANUS.

Peu satisfaits des raisonnemens des dogmatiques, et de tirer si peu de ressource de l'anatomie, pour la cure des maladies, certains médecins avaient essayé, comme nous l'avons vu, de se passer de tout cela; et, sur la seule expérience, ils avaient fondé la secte empirique. Non moins dégoûtés de l'empirisme que des vieilles doctrines dogmatiques, d'autres médecins entreprirent de fonder une secte encore moins compliquée, et l'on vit paraître le méthodisme. La médecine était définie par les nouveaux sectaires, *une méthode qui conduit à connaître ce que les maladies ont de commun entre elles, et qui est évidente.*

Cependant les idées fondamentales de cette secte étaient celles d'Asclépiade, avec addition de deux autres, celle du *strictum* et celle du *laxum*, qui constituaient ce que les maladies avaient entre elles de commun, et qui, par conséquent, devaient fournir les indications curatives. Les méthodiques, en effet, étaient d'accord avec les dogmatiques pour admettre des indications; mais ils ne voulaient pas, à leur imitation, les puiser dans les espèces, et soutenaient qu'on ne devait se servir du raisonnement que pour établir les caractères communs, c'est-à-dire pour déterminer à quel genre appartenait une maladie. Par la même raison, ils blâ-

maient les empiriques du soin minutieux qu'ils prenaient de décrire des espèces et d'en enrichir leur histoire.

Les méthodiques voyaient, dans le corps humain, un tissu criblé de pores, à travers lesquels coulent des fluides. Mais, au lieu d'expliquer les maladies, tantôt par le vice des molécules de différentes grosseurs, devenues trop épaisses ou dérangées dans leurs rapports réciproques, et tantôt par la constriction des pores que ces molécules doivent traverser, ce qui faisait de l'asclépiadisme un mélange d'humorisme et de solidisme, les méthodiques ne virent dans l'état morbide que la seule modification des pores, et furent les premiers solidistes purs dont l'histoire nous ait conservé le souvenir.

THÉMISON.

Thémison, disciple d'Asclépiade, fut le fondateur du méthodisme : il était de Laodicée, et écrivit sur la fin du règne d'Auguste et dans le commencement de celui de Tibère. Son système, essentiellement différent de tous ceux qui l'avaient précédé, devait nécessairement imprimer à la science un caractère indélébile. En effet, comment effacer les traces d'un système qui présente pour source des médications et pour base de la pratique, deux faits que l'aspect de tout malade rappelle sans cesse à l'esprit du médecin, l'existence ou le défaut des évacuations.

Toutefois, si l'on en croit les auteurs, c'est l'ignorance, c'est la paresse qui l'inspirèrent à Thémison. La doctrine de son maître lui parut trop compliquée. Asclépiade se livrait à des considérations abstraites sur les causes des maladies, et ces causes se ralliaient aux systèmes des plus fameux philosophes sur l'origine et le

développement de l'univers. Outre les philosophes, Asclépiade avait étudié les anciens médecins; il s'était exercé à mettre son système d'accord avec les leurs. Quoiqu'il ignorât l'anatomie, il connaissait leurs espèces de maladies, et voulait rendre raison des causes particulières que ces auteurs avaient assignées à chacune d'elles, ainsi que de leurs terminaisons, par les mouvemens de ses molécules à travers les pores, par leurs rencontres, leurs changemens de forme, etc., etc. Tout cela parut à Thémison beaucoup trop vaste, trop compliqué, trop savant; il ne vit dans ces discussions scientifiques qu'un véritable casse-tête; enfin, il prit la résolution de laisser de côté toutes les considérations tirées des différences des espèces, pour s'en tenir à ce que les maladies ont de commun entre elles, et d'y puiser un petit nombre d'indications qui fussent claires, simples et à la portée de toutes les intelligences.

Ainsi donc, étant donné un corps humain criblé de pores parcourus par des fluides (il jugeait de tout le corps par la peau, pour s'épargner l'embarras des dissections), les maladies ne pourront plus désormais provenir que de l'excès de constriction ou du relâchement excessif de ces pores, à moins que l'on n'admette un état mixte dans lequel une partie des pores est trop resserrée, pendant que l'autre est excessivement ouverte. *Strictum*, *laxum*, *mixtum*, telle est l'idée générale du système inventé par Thémison; mais, comme il n'eut pas le temps de le développer, parce qu'il n'en avait eu l'inspiration que dans sa vieillesse; comme, d'ailleurs, il ne reste aucun de ses écrits, on est forcé de recourir à ses successeurs si l'on désire en connaître les détails.

THESSALUS.

Après lui figure Thessalus, natif de Tralles, en Lydie, qui vivait aussi à Rome sous le règne de Néron, environ cinquante ans après Thémison. Thessalus passe pour avoir perfectionné le méthodisme. On ne saurait en juger par ses écrits, puisqu'ils sont perdus; mais on assure, d'après Galien, qu'il se rendit célèbre par sa grossièreté et par la bassesse de sa conduite; qu'il était dépourvu de toute éducation libérale, et qu'il fit sa réputation en flattant les riches et les grands, en leur prodiguant des soins empressés, en se montrant, en un mot, tout différent de ce qu'avaient été jusqu'alors les médecins, qui, dit-on, avaient toujours tenu leurs malades dans une sorte de dépendance. On ajoute que Thessalus affectait du mépris pour toutes les autorités les plus respectables de la médecine; qu'il se flattait de la faire apprendre sans aucun travail, et qu'il se faisait suivre par une foule de gens grossiers et d'artisans dont il prétendait faire d'excellens médecins en moins de six mois, quoiqu'il eût lui-même écrit plus de livres qu'ils n'en auraient pu lire dans ce même espace de temps. Tous ces détails personnels, qui peuvent avoir du prix pour les biographes, ne nous intéressent, nous, qu'en ce qu'ils nous font voir jusqu'à quel point l'apparente simplicité du système de Thémison, et la supériorité qu'il semblait avoir sur toutes les autres doctrines, avaient inspiré d'orgueil à ses principaux sectateurs. Au reste, tous les écrits de Thessalus ayant été perdus, ce n'est point encore là qu'on peut aller chercher des détails sur le méthodisme. On sait seulement qu'il ne se contentait pas de resserrer ou de relâcher la masse du corps; il

avait encore la prétention de changer l'état des pores de la partie malade et même du corps tout entier. C'est ce qu'il appelait la *métasyncrise.* Nous allons bientôt voir en quoi consistait ce genre de traitement.

SORANUS.

Soranus paraît avoir été le plus habile des méthodiques, et celui qui mit la dernière main à la méthode.

Il vivait sous les empereurs Trajan et Adrien *; il était d'Éphèse, et avait étudié à l'école d'Alexandrie. Ses ouvrages, qui paraissent avoir été d'un grand intérêt, n'existent plus; mais Cœlius-Aurélianus, qui était de la même secte, nous en a transmis la substance, s'il ne les a pas traduits littéralement. C'est donc dans les écrits de ce dernier auteur que l'on peut étudier la doctrine des méthodiques, dont cependant ou trouve les principaux dogmes dans Galien, qui les cite comme il cite les empiriques, afin de les réfuter.

CŒLIUS-AURÉLIANUS.

Cœlius-Aurélianus, copiste et traducteur plus ou moins littéral, comme il en convient lui-même, de Soranus, dont les ouvrages étaient écrits en grec, composa les siens en latin, quoiqu'il ne fût pas d'Italie. Il était Africain et natif de *Sicca*, en Numidie. On ne sait rien de précis sur l'époque où il a vécu; il ne parle point de Galien, et Galien ne dit rien de lui. On pense communément que, s'ils n'eussent pas été contemporains, le plus récent n'aurait pas manqué de citer l'autre; ce qui

* Au commencement du deuxième siècle de notre ère. (*Éd. B.*)

fait soupçonner qu'ils vivaient en même temps, et que, par quelques motifs d'animosité ou de mépris, ils ont affecté de ne se jamais désigner dans leurs écrits; car il est difficile de supposer qu'ils ne se soient pas connus, ou du moins qu'ils n'aient pas entendu parler l'un de l'autre. Quelques historiens cependant croient Cœlius postérieur à Galien *.

Quoi qu'il en soit, *Cœlius-Aurélianus* ne s'est pas contenté du titre de traducteur ou de copiste : il a composé d'autres ouvrages qui sont perdus. Il ne nous reste que ceux dont il fait honneur à Soranus. Les ouvrages dont il s'agit renferment les détails de la pratique des méthodiques dans toutes les maladies, excepté dans les chirurgicales. Le style est loin d'être élégant; on y trouve même de fréquens barbarismes; mais ces ouvrages sont précieux, non-seulement comme offrant le tableau du méthodisme, mais encore parce qu'ils nous font connaître des auteurs que l'on cite pour les réfuter, et dont sans cela nous n'aurions aucune idée: tels sont Dioclès, Praxagoras, Héraclite, de Tarente, Asclépiade et Thémison. Il est aussi question d'Érasistrate, d'Hérophile ** et même de Sérapion. Cœlius traite séparément les maladies aiguës et les chroniques : c'est de lui qu'on apprend que Thémison est le premier qui ait écrit sur les maladies aiguës en particulier, en les désignant par ce titre, et qu'il avait, ainsi que tous les autres médecins du temps, négligé les chroniques comme étant du ressort des baigneurs. Quant à Cœlius, il les regarde comme non moins

* Il résulte de ces diverses opinions que Cœlius-Aurélianus a vécu vers la fin du second siècle, ou au commencement du troisième. (*Éd. B.*)

** L'édition de Paris porte ici Érophile; mais c'est une faute, et il s'agit d'Hérophile, de Chalcédoine, dont on a parlé p. 74. (*Éd. B.*)

dignes que les aiguës de l'attention des médecins, et n'hésite pas à les placer à côté d'elles dans le même ouvrage.

C'est une chose remarquable que cette négligence des médecins, à l'égard des maladies chroniques : les efforts de Cœlius-Aurélianus n'ont nullement réussi à les tirer de l'oubli, et l'on peut dire qu'elles ont été méprisées et méconnues jusqu'à l'époque de la doctrine physiologique.

Occupons-nous maintenant à rechercher le véritable esprit de la doctrine si fameuse des méthodiques.

Il faut d'abord se faire une juste idée de la manière dont ses partisans la concevaient. On répète aujourd'hui, par une espèce d'écho, que le système de Brown n'est que celui de Thémison renouvelé; et la plupart des médecins ne voient dans le *strictum* et le *laxum* que l'excès ou le défaut des forces vitales. L'erreur de ces médecins est assurément des plus complètes; et ce n'est point de là que découle le système de Brown, comme il sera facile de le prouver. Thémison ne calculait point la somme des forces vitales; il ne s'élevait pas jusqu'à cette abstraction des vitalistes modernes, si bien exploitée par le novateur écossais. Il ne voyait que les pores et en général toutes les ouvertures qui se présentent à l'extérieur du corps. Lorsque les différens couloirs étaient fermés, que les fluides étaient retenus, et qu'il y avait tension, tuméfaction, raideur, augmentation de volume d'une ou de plusieurs parties, la maladie appartenait au genre *strictum ;* dans tous les cas, au contraire, où les pores de la peau et les sécréteurs étaient ouverts, où les fluides s'écoulaient à l'extérieur, et lorsque, en raison de ces pertes, les parties s'affaissaient et paraissaient avoir diminué de consistance et de volume, l'état pathologique rentrait nécessairement dans le genre *laxum*. Enfin, toutes les fois que, d'un côté,

il y avait tuméfaction, raideur et rétention des fluides, pendant qu'ils s'écoulaient d'une autre région, cet état composé, ou, si l'on veut, compliqué, se ralliait naturellement au genre *mixtum*. Ce dernier comprenait également les cas où une partie fournissait un flux quelconque, sans perdre son état de tension et sans diminuer de volume; de sorte que l'on voyait souvent la combinaison ou la succession des trois états, dans les diverses périodes de la même maladie. Cette classe appartenait aux deux autres.

Telles sont les idées grossières et superficielles des premiers méthodiques; telle est la somme de leur doctrine et la triple source des indications qui les conduisaient à leur étrange thérapeutique. Examinons maintenant comment les maladies étaient distribuées dans le cadre dont nous venons de présenter le tableau.

D'abord, je dois prévenir qu'il en était un bon nombre qu'on ne pouvait y faire entrer : c'est ce que nous avons également observé dans des systèmes nosologiques des plus modernes. La rage et les autres affections dépendantes des venins et des poisons étaient de ce nombre, sans doute parce que leurs causes étaient trop évidentes pour que l'on pût s'en prendre au seul changement des pores, et parce que leurs symptômes offraient une telle confusion, qu'il était impossible de les rapporter même au *mixtum*.

Les autres maladies, celles du moins que l'on connaissait à cette époque, étaient classées de la manière suivante :

1° *Maladies par resserrement.* Elles se subdivisent en aiguës et en chroniques. Les aiguës sont avec fièvre ou sans fièvre. Dans les aiguës avec fièvre, on trouve d'abord la frénésie; mais il ne s'agit pas de l'espèce qui est accompagnée de sueur ou de diarrhée; car celle-là

dépend du relâchement; l'auteur y place ensuite la léthargie, et dans sa description l'on reconnaît une gastro-céphalite soporeuse, sans évacuation; puis la catalepsie, qui n'en diffère que par une nuance, puisqu'elle est aussi fébrile. Voilà donc trois nuances de phlegmasies gastro-entéritiques, représentant à peu près toutes les fièvres essentielles, graves, *mali moris* des auteurs, maladies que l'on a décrites depuis comme nouvelles, quand elles se présentaient épidémiquement, ou qu'on les croyait contagieuses. L'auteur place à leur suite la pleurésie et la péripneumonie, en observant qu'elles sont *mixtes*, à cause de l'expectoration qui en est inséparable. Telles sont les principales maladies fébriles du *strictum*, encore sont-elles souvent d'un caractère qui tient du *laxum;* ce qui nous prouve bien clairement que les méthodiques n'avaient nullement en vue le degré d'intensité de la force vitale. En effet, ils n'avaient que deux signes extérieurs, propres à la leur faire apprécier, l'action des muscles et l'intensité de la fièvre. Or, s'ils l'avaient mesurée par les forces musculaires, ils n'auraient point prétendu qu'il y avait un mélange de faiblesse chez le frénétique, par la simple raison qu'il avait un peu de sueur ou de diarrhée; s'ils eussent mieux aimé l'estimer d'après la vigueur du pouls, la chaleur et la coloration de la peau, on ne les aurait point vus soutenir que quelques crachats sont la preuve que la débilité entre comme élément dans la péripneumonie d'un homme sanguin et charnu. Mais ils avaient égard, pour cette première classe, ainsi que pour la seconde, uniquement à l'existence ou à l'absence des évacuations.

Les maladies du *strictum,* aiguës, sans fièvre, se composent de l'esquinancie, de l'apoplexie, des convulsions, de l'iléus et de l'hydrophobie, lorsqu'on jugeait à pro-

pos d'accorder une place à cette dernière dans le cadre méthodique. On est étonné de trouver ici l'esquinancie; mais il faut croire que les cas où elle est accompagnée de fièvre rentraient dans une autre section... Il est encore facile de juger que, dans leur distribution, les méthodiques n'avaient égard qu'à l'absence ou à la présence des évacuations, et qu'ils ne pensaient nullement à l'état apparent des forces. En effet, l'apoplexie, l'iléus, sont fréquemment accompagnés de tous les signes de la dépression des forces; mais elles sont essentiellement sans évacuation; et cela suffit aux méthodiques, pour en faire des maladies du *strictum*.

Les maladies longues ou chroniques du *strictum* sont la douleur de tête périodique, que l'on appelle aujourd'hui migraine; les vertiges, l'asthme, qui tient un peu du *laxum*, à cause de l'expectoration qui accompagne la fin des accès; l'épilepsie, la manie, la jaunisse, la suppression des hémorrhoïdes, celle des règles, la polysarcie, la mélancolie; mais, à cause des selles et des vomissemens qui s'y joignent, cette dernière appartient également aux affections du genre mixte. La paralysie, le catarrhe, la phthisie, la colique, la dyssenterie, l'hydropisie, sont aussi de ce même genre, attendu que les évacuations qu'on y observe ne paraissent pas en constituer le caractère prédominant, et ne sont pas assez copieuses pour exténuer rapidement le corps.

Telles sont les maladies de la première classe des méthodiques; passons à la seconde.

2° *Maladies par relâchement.* Elles étaient, comme les précédentes, assujetties à la subdivision, en aiguës et chroniques.

Les maladies aiguës du *laxum* renferment les flux fébriles appelés *morbi solutionis*, tels que la passion cœ-

liaque, qui ne peut correspondre à autre chose qu'à l'entéro-colite aiguë. L'auteur dit qu'elle est souvent symptomatique des fièvres ardentes, et il la décrit avec des défaillances, des sueurs froides, un pouls petit, accompagnant les évacuations alvines; avec le choléra, qu'il définit un relâchement avec écoulement de l'estomac et du ventre, menaçant d'un grand péril; avec les vomissemens de sang, les selles sanguinolentes, accompagnées de fièvres. Ainsi, les phlegmasies de la membrane muqueuse du canal digestif sont partagées en plusieurs genres, pour pouvoir être insérées dans ceux des méthodiques, non pas d'après l'état des forces, mais uniquement d'après la présence ou l'absence de la fièvre et des évacuations. On ne nous dit point si les hémoptysies fébriles étaient de cette subdivision; mais il est impossible d'en douter, en supposant quelque conséquence aux méthodiques.

Les maladies chroniques par relâchement ou flux, c'est-à-dire du *laxum*, sont les crachemens de sang (non fébriles sans doute), les diarrhées, le flux excessif des mois, les hémorrhoïdes fluentes, l'amaigrissement.

Toutes les autres affections sont dans le genre *mixtum*; mais nous en avons assez nommé pour qu'on se fasse une idée des motifs qui pouvaient déterminer leur classement.

Ce qu'il y a de remarquable dans Cœlius-Aurélianus, c'est l'exactitude qu'il a mise dans ses descriptions : grâces au soin qu'il a pris de rapporter tous les signes des entités morbides qu'il admettait, on pourra, dans tous les temps, le lire avec intérêt, en faisant abstraction des explications qu'il en donne. Ce mérite, qui ne fut point celui des méthodiques, ses prédécesseurs, à l'exception peut-être de Soranus, a bien été senti lors de la renais-

sance des lettres; et c'est ce qui assure à cet auteur une des premières places parmi les classiques de l'antiquité.

C'est comme tel qu'il a servi de modèle à certains auteurs modernes, qui, de plus, l'ont imité dans sa répugnance pour les définitions: cet auteur, en effet, affectait de s'en tenir à la description des maladies, tant il aimait à ne jamais s'écarter de l'évident, tant il craignait de l'embarrasser dans les essences. Une telle circonspection est certes bien digne d'éloges, et c'est la marque certaine d'un bon esprit à une époque où les erreurs n'étaient que des raffinemens d'ontologie.

S'agissait-il de procéder au traitement? les méthodiques négligeaient le siége de la maladie, ou plutôt ils le considéraient comme le résultat d'un état général du corps, qui seul présentait les indications. Ils étaient cependant obligés de déroger à ce principe dans les cas où le siége principal de la maladie exigeait des moyens particuliers; ce qui, comme on le sait, est une chose très-commune dans la pratique : dans les cas, par exemple, où le sang sortait par la bouche, ils étaient bien forcés de chercher à s'assurer s'il était fourni par l'estomac ou par les poumons. S'ils avaient eu plus de connaissances en anatomie, ils auraient pu se convaincre que les cas où l'on peut élever des doutes sur le siége précis du mal sont ce qu'il y a de moins rare en fait de maladies internes; mais ils n'avaient garde d'éprouver le besoin de pareilles distinctions. Ils voyaient ou croyaient voir un corps relâché et fluent, ou resserré et ne laissant rien écouler, et jugeaient de l'état de l'organisme tout entier par celui de la peau et des ouvertures qu'ils découvraient à sa surface.

Les méthodiques avaient d'abord pour maxime de chercher à guérir selon le précepte d'Asclépiade, par les

moyens les plus simples, et, s'il est possible, par les choses purement usuelles, telles que l'air, les alimens, les boissons ordinaires, en un mot, par les choses dont l'action inévitable est de tous les instans, comme l'air, et que par conséquent il importe le plus d'approprier au genre de la maladie. Or, comme ce genre se réduisait pour eux à l'astriction ou au relâchement, ils faisaient tous leurs efforts pour écarter celle des deux actions sus-indiquées qu'ils croyaient nuisible, et pour rendre l'opposée puissante et continue. L'intention était excellente, et les médecins de toutes les sectes n'auraient jamais dû la perdre de vue. Ils faisaient donc beaucoup d'attention, non-seulement à l'air, mais aussi au lit, à la manière dont le malade devait se coucher, etc.

Les méthodiques, ou du moins Soranus et Cœlius, par lesquels nous les jugeons, n'admettaient point de spécifiques, parce qu'ils ne pouvaient réduire leur action au relâchement ou à l'astriction; s'ils en voyaient les effets dans certains cas, par exemple, pour détruire les vers, ils en convenaient; mais ils soutenaient qu'on obtenait encore mieux la guérison des maladies vermineuses, en détruisant, par les préceptes de la méthode, le *strictum* ou le *laxum* qui en était la première cause.

Ils bannissaient les purgatifs, par les mêmes raisons qui avaient porté Chrysippe, Érasistrate, Asclépiade et Thessalus à les proscrire, c'est-à-dire, parce qu'ils ne pouvaient déterminer si leur action était resserrante ou relâchante; parce qu'on ne sait pas quelle partie ils vont purger, quelle humeur ils vont évacuer, et que souvent ils font sortir des humeurs corrompues de corps parfaitement sains; ce qui suppose que ces médicamens les produisent, en fondant et dissolvant les chairs; enfin parce qu'ils nuisent à l'estomac et déterminent un état

de flux ou de relâchement, qui est un état morbide. Quand ils se croyaient obligés de s'en servir, comme dans l'hydropisie, ils ne le faisaient jamais qu'à regret et comme malgré eux.

Ils avaient à peu près la même répugnance pour les diurétiques; en un mot, ils redoutaient plus ou moins tous les évacuans, et même les lavemens âcres qui peuvent avoir l'effet purgatif. Ils rejetaient aussi les cautères, et employaient rarement les narcotiques, si ce n'est le *diacodium* (mélange de suc de pavot, et de miel), qu'ils donnaient comme resserrant dans quelques flux, tels que l'hémoptysie.

On voit que leur pratique était très-différente de celle des autres sectes. Cependant ils faisaient un fréquent usage des vomitifs, dont ils ne redoutaient pas l'action évacuante, ainsi que nous le verrons dans les détails de la méthode. Ils faisaient supporter une abstinence de trois jours dans le début des affections aiguës, et, à partir de cette époque, Cœlius n'accordait de la nourriture aux malades que de deux jours l'un, à moins qu'ils n'éprouvassent des défaillances. Il attendait aussi le troisième jour pour commencer l'emploi des remèdes actifs, comme la saignée, à moins que la maladie ne fût d'une extrême violence. On pratiquait toujours cette opération avant de donner la nourriture, qui consistait dans une décoction de petits grains préparés avec une espèce de pâte de farine de froment bouillie dans de l'eau : cette boisson leur paraissait préférable à la *ptisane* d'Hippocrate et au bouillon d'orge.

Pendant les trois jours d'abstinence, les méthodiques permettaient à leurs malades de se rafraîchir la bouche avec de l'eau, et même d'en boire quelque peu. Au surplus, ils ne négligeaient pas les moyens extérieurs : ils

faisaient des onctions avec de l'huile, appliquaient des étoffes de laine trempées dans ce liquide, des cataplasmes, des fomentations, le tout dans l'intention, tantôt de rafraîchir et de resserrer, car ces deux actions leur paraissaient marcher ensemble, tantôt d'échauffer et de relâcher la peau, se figurant toujours que la modification qu'ils imprimaient à cette enveloppe était nécessairement celle de tous les pores du corps vivant. Et c'est pour cette raison qu'ils s'inquiétaient si peu du siége de la maladie.

Tel est le plan général de leur méthode curative : pour en donner une idée complète, il nous reste encore à dire quelle vertu ils attribuaient à chacun des principaux moyens thérapeutiques, et comment ils exécutaient leur fameuse métasyncrise.

Nos lecteurs savent déjà que les médecins méthodiques ne pouvaient avoir que deux sortes de remèdes, les relâchans et les resserrans.

Moyens relâchans. En tête se trouve la saignée : ils l'employaient pour relâcher dans toutes les maladies du *strictum*, dans celles du *mixtum* avec constriction prédominante, et se moquaient d'Hippocrate, qui la recommandait, dans l'intention de rafraîchir; mais nous devons remarquer la loi qu'ils s'imposaient de ne la jamais pratiquer avant le troisième jour. Ils en donnaient pour raison qu'il était nécessaire de laisser cuire et consommer les crudités, c'est-à-dire le résidu des alimens contenus dans les premières voies, afin de prévenir l'indigestion de ces substances, et d'empêcher la corruption qui en serait le résultat. Plus tard, les humoristes ont redouté les émissions sanguines dans les maladies fébriles avant l'administration obligée du vomitif, parce qu'*elles ouvrent la porte des vaisseaux sanguins aux humeurs corrompues des premières voies.* Ce scrupule ne

laisse pas d'avoir quelque rapport avec celui des méthodiques. Ceux-ci ne poussaient jamais la saignée jusqu'à défaillance, et revenaient rarement une seconde fois à ce moyen.

Les ventouses étaient aussi employées dans l'intention de relâcher; elles étaient simples, c'est-à-dire sèches, *leves*, ou scarifiées, selon le cas, mais placées indifféremment sur toutes les parties du corps, quel que fût le siége principal de la maladie. Les sangsues, que l'on regardait aussi comme un moyen relâchant, étaient quelquefois appliquées seules, et d'autres fois suivies de l'apposition des ventouses, afin d'en augmenter l'effet.

Les fomentations relâchantes étaient celles que l'on faisait avec des éponges imbibées d'eau tiède, ou avec de l'huile chaude. Les cataplasmes émolliens se préparaient, comme toujours, avec des substances grasses et mucilagineuses.

L'exercice, la gestation et l'escarpolette, que Cœlius recommande en son particulier, devaient, comme moyens d'exciter la transpiration et la sueur, trouver leur place dans la médication relâchante.

Moyens resserrans. Le froid leur procurait le premier et le plus facile de ces moyens. Ils employaient, pour resserrer les pores trop relâchés ou trop ouverts, l'air froid, l'eau froide, l'huile et différentes décoctions astringentes également froides, telles que celles de plantain, de pourpier, de joubarbe, de myrte, de roses, etc., avec lesquelles ils faisaient des lotions, des fomentations, des épithèmes, etc. Si les malades éprouvaient des sueurs débilitantes, on y opposait la craie pulvérisée, l'alun, le plomb brûlé, le plâtre, substances avec lesquelles les méthodiques saupoudraient la peau ou préparaient des cataplasmes astringens. Afin que la nour-

riture pût concourir au même but, ils alimentaient leurs malades avec la farine d'orge, le pain trempé dans du vinaigre, le coing, l'eau froide, dans laquelle cependant ils ajoutaient quelquefois une très-petite quantité de gros vin rouge.

Dans les tumeurs qui étaient nécessairement du genre *strictum*, le traitement devait cependant être varié : c'est ainsi que l'esquinancie était d'abord combattue par les topiques resserrans; mais, si elle résistait, on avait recours aux émolliens. Ainsi, ce traitement formait une exception à la règle.

La métasyncrise, nommée aussi règle cyclique ou circulaire, était réservée pour les maladies longues et rebelles. Cette méthode était ce qu'il y avait de plus relevé et comme le chef-d'œuvre de l'art parmi les méthodiques. On sent que, pour *régénérer* complètement le corps des malades, ce qu'annonce le titre de *récorporation* dont Cœlius la décorait, la métasyncrise devait employer des moyens fort énergiques; cependant on ne déployait pas d'abord les plus vigoureux.

Cœlius-Aurélianus rapporte avec beaucoup de détails, comme modèle du traitement qui convient aux maladies chroniques, un traitement du mal de tête, qu'il suppose d'abord léger et facile à guérir, ensuite un peu opiniâtre, puis davantage, puis enfin des plus rebelles, et par-là nous donne une idée de la manière dont on graduait la stimulation métasyncritique.

Ce traitement se compose de *cycles* ou *cercles* dits *résomptifs*, chacun de trois à quatre jours de durée, et dont chacun amène des moyens plus actifs que ceux du précédent, en raison de la résistance des maladies que l'on veut combattre.

Ainsi, le premier cycle n'admet que des moyens fort

doux : une abstinence de trois jours, si le malade n'en est pas trop fatigué; des onctions sur la tête, avec de l'huile, et avec quelques sucs récens de plantes astringentes sans être répercussives, telles que le polygonum, le plantain, la chicorée. Après quoi, l'on reconduit le malade à ses alimens accoutumés, en passant par des gradations dont nous allons bientôt donner l'idée.

Un degré d'intensité de plus peut exiger la saignée, les ventouses ou les sangsues sur la tête; mais rien de cela ne doit être fait avant le troisième jour, conformément à la règle générale. Les autres moyens diffèrent peu des précédens; ils consistent toujours dans des onctions, des frictions avec des liquides aromatiques et astringens et d'une température plus basse que celle du corps. On y joignait encore des emplâtres simples, comme celui de diachylum, que l'on appliquait sur la tête, après l'avoir rasée. Les lavemens n'étaient pas négligés, dans le dessein de vider le gros intestin, parce qu'on avait remarqué que la tête en était soulagée. On est aussi frappé de l'attention qu'avaient ces médecins de placer le malade dans une chambre vaste, où l'air fût d'une température moyenne, et de lui recommander une posture dans son lit qui tînt sa tête élevée.

Après trois jours d'abstinence, on donnait au malade le tiers du pain qu'il avait coutume de manger dans son état de santé; le lendemain, on y ajoutait l'autre tiers, et le troisième jour on lui rendait la dose ordinaire. Avec le premier tiers, il mangeait des plantes potagères des plus tendres, comme la citrouille, la blette, etc. Avec les deux tiers du pain, il pouvait manger des œufs, un peu de volaille, et de petits oiseaux, comme les ortolans, les becfigues; enfin la portion complète de pain lui permettait de faire usage de la chair de porc. Alors le cercle

résomptif était parcouru avec les moyens les plus doux.

Mais si la céphalalgie était rebelle, intense, et qu'elle fût définitivement devenue une maladie chronique, continue ou périodique, il fallait, en recommençant le même cercle, employer des moyens d'une plus grande énergie, et, dans les intervalles, récourir à de forts exercices, tels que la gestation, la promenade à pied, d'abord avec lenteur, ensuite en accélérant le pas; la lecture à haute voix, les onctions suivies de la course, de la lutte, et autres moyens gymnastiques, même des plus violens. Quant à la nourriture, voici la gradation qu'elle devait subir dans ce second *cercle résomptif*.

Le premier jour, abstinence complète, ou si le malade ne peut y tenir, qu'il prenne au moins très-peu d'alimens, et de l'eau seulement pour boisson; on n'exigeait donc pas toujours les trois jours d'abstinence complète de toute *ingestion*. Le second jour, le tiers de pain comme ci-dessus, avec des végétaux tendres et des alimens légers du règne animal, tels qu'on les a vus plus haut. Ce régime devait être continué deux ou trois jours, en observant de ne pas trop manger à la fois. Après cela, le malade passait au gibier, comme le lièvre, le chevreuil, c'est-à-dire aux viandes noires, aromatiques chargées d'osmazome. Enfin, le dernier degré était encore la chair de porc salée et assaisonnée par les aromates.

La même gradation devait être suivie dans le vin et dans les exercices.

Les méthodiques se figuraient, par ces variations du régime, pouvoir changer à peu près la composition du corps; ils croyaient avoir vidé en grande partie les pores par les saignées et l'abstinence, et pensaient que les alimens qu'ils accordaient après cela devaient les rem-

plir de sucs en grande partie nouveaux, et améliorer ainsi la qualité des liquides, dont les pores étaient traversés. Mais, comme ils avaient aussi en vue le changement de l'état de ces pores, ils commençaient, ainsi qu'on l'a vu, à les ouvrir, pendant les jours qui précédaient le cercle résomptif, par les frictions, les onctions, l'exercice et autres pratiques extérieures; et, tout en continuant l'emploi de ces moyens, dont ils augmentaient successivement l'énergie après l'ouverture du cercle, ils donnaient en même temps aux alimens une propriété plus excitante, en raison de l'intensité croissante des exercices.

Si ce concours d'excitation graduelle interne et externe n'avait pas réussi; si la maladie se montrait rebelle et toujours plus formidable, les méthodiques recommençaient encore le traitement sur le même plan; mais, pour cette fois, ils donnaient le plus haut degré possible d'énergie aux moyens dont se composaient les différentes périodes de ce nouveau cercle, qui prenait alors le nom de *cercle métasyncritique*. La métasyncrise était donc l'ancre de miséricorde des méthodiques, le chef-d'œuvre de leur pratique. Ils lui accordaient le pouvoir, non-seulement de changer complètement l'état des pores, mais aussi de renouveler *entièrement* les sucs, et même d'opérer un nouvel arrangement de tous les atomes vivans; c'était, pour tout dire en un mot, le prétendu changement total du corps humain, que Cœlius désignait par le mot si fameux et en même temps si sonore de *récorporation*.

Afin d'y procéder avec plus d'efficacité, on faisait jeûner complètement le malade le premier jour; le lendemain, après un léger exercice, on lui accordait le tiers du pain, comme de coutume; mais on y ajoutait, ce qui

n'avait pas été aussi prématuré dans les cercles antécédens, des viandes rôties, apprêtées à la moutarde, des olives vertes confites, et autres substances pareillement âcres. On écartait cependant les alliacées, que l'on accusait de produire de l'embarras dans le cerveau. Le vin était concédé dès le même jour, et l'on continuait le même régime pendant quelques jours, si l'estomac s'accommodait des alimens qui le composaient. Il y avait même assez de variété dans les mets, puisque les malades pouvaient se permettre différentes espèces d'oiseaux et de volaille, de poisson salé, comme la sardine, le thon mariné, etc., que l'on entremêlait avec la chair de porc. Ce genre de vie, qu'ils appelaient la première partie du cercle, pouvait durer de quatre à six jours, et n'était que préparatoire à la seconde, pendant laquelle on retranchait les alimens âcres et salés, pour exciter l'estomac d'une autre manière, c'est-à-dire par les vomitifs.

Le premier jour de cette seconde partie du cercle métasyncritique était consacré à manger de la racine de raifort macérée dans l'hydromel et le vinaigre, quelquefois même animée avec un peu de scille; le malade en consommait jusqu'à la quantité d'une livre, buvait soigneusement le jus de cette préparation, et avalait de l'eau ce qu'il en fallait pour se procurer force vomissemens; après quoi, il lui était permis d'apaiser l'ardeur dévorante de l'estomac par des torrens d'eau froide. En même temps on lui recommandait de se mettre au lit, en évitant de se laisser aller au sommeil, qui est resserrant, et qui, par conséquent, aurait bientôt annulé les effets *relâchans* du vomitif. Le raifort pouvait être remplacé par la graine de moutarde macérée dans de l'eau, ou dans un mélange d'eau, de miel, de vinaigre; on pouvait encore y substituer le cresson, la semence de ro-

quette, la décoction de thym, d'origan ou d'hyssope, la saumure, et autres moyens de pareille âcreté, qui ne manquent jamais de révolter l'estomac avant de l'enflammer, surtout lorsqu'on y joint une certaine quantité d'eau tiède.

Après l'épreuve du vomitif, le malade se reposait pendant deux ou trois jours, en suivant le régime moyen, c'est-à-dire nourrissant sans être fort excitant; il se baignait et faisait quelque exercice. S'il était mieux, sans être pourtant guéri, et que, par conséquent, il fallût achever le traitement métasyncritique, on le préparait à la dernière partie de ce traitement, d'abord en lui faisant repasser un cercle purement résomptif, puis en lui faisant subir une seconde épreuve du vomitif, suivi des viandes salées; après quoi, l'on devait *hardiment*, ajoute l'auteur, le soumettre à cette dernière partie, qui se compose de remèdes locaux, d'abord assez modérés, ensuite d'une énergie toujours croissante, et dont l'effet devait être extrêmement prononcé, comme on va pouvoir en juger.

On commençait par lui raser la tête, le plus souvent à contre-poil, afin de lui faire rougir la peau du crâne, que l'on frottait de nitre en poudre, après avoir mis le malade dans le bain : voilà des moyens *doux* qui paraissent déjà d'une certaine énergie; mais ce n'est rien, en comparaison du reste. En effet, chauffer la tête en l'exposant à l'ardeur d'un brasier; appliquer une série de ventouses scarifiées, depuis le dos jusqu'à la nuque; appliquer un emplâtre fort adhérent, nommé *dropax*, que l'on arrachait ensuite avec beaucoup d'effort, successivement aux jambes, au dos, à la poitrine, ensuite, depuis la première vertèbre cervicale jusqu'au bas du dos; enfin, sur la tête même, et sur la région temporale;

frotter et oindre en même temps les différentes parties du corps, et surtout celles où le dropax avait été appliqué; finir par plonger le malade dans le bain : tels étaient les puissans moyens par lesquels les méthodiques croyaient avoir *relâché* et *ramolli* la tête, en avoir ouvert les pores; et c'était afin de les maintenir dans cet heureux état qu'ils conseillaient sans interruption l'exercice de la voix, de fréquens sinapismes et l'emploi répété des sternutatoires et des sialagogues les plus actifs.

Si, malgré tout cela, le mal de tête persistait encore, on faisait prendre l'ellébore, soit seul, soit associé à la racine de raifort; mais alors il fallait suspendre les pratiques excitantes de l'extérieur, car ces médecins sentaient l'inconvénient de stimuler en même temps la peau et la surface interne des organes digestifs. C'est dans le même esprit, c'est-à-dire de peur de communiquer trop d'excitation aux viscères, qu'ils ordonnaient de ne passer à un genre d'excitation externe qu'après avoir vu dissiper entièrement les traces de la dernière excitation. Mais, quand ils avaient épuisé toutes celles qu'ils avaient pu imaginer pour bien ouvrir les pores intérieurs et extérieurs, ils suspendaient tout remède et engageaient le malade à se régaler de viandes de toute espèce, surtout de celles de haut goût, ou préparées de manière à l'acquérir; ils insistaient surtout sur l'usage des viandes sèches, qu'ils nommaient la *drimiphagie;* ils conseillaient au malade de boire du vin, et de se promener en bon air, afin de compléter la métasyncrise, en remplaçant par de bonnes substances la vieille chair dans laquelle résidait la maladie, et qu'ils croyaient avoir détachée et expulsée par leurs secousses et leurs évacuations réitérées.

Enfin, quand tout était inutile, ils faisaient ce qu'on

fait encore aujourd'hui : ils envoyaient le malade aux eaux minérales, et lui recommandaient la navigation et les voyages.

On doit sentir qu'une médecine aussi terrible devait souvent décourager les malades et les porter à en suspendre l'exécution. C'était, pour les méthodiques, une excuse qu'ils ne manquaient pas de faire valoir, si la maladie résistait. Mais ce n'était pas la seule : il y avait des *convenances de temps*, qu'il fallait observer dans l'exécution des cycles, et, lorsqu'on y manquait, il n'était point étonnant que le succès n'eût pas couronné l'œuvre.

Un grand nombre de médecins ont acquis de la célébrité dans le méthodisme, et, malgré les rudes coups que lui porta Galien, la secte persista long-temps encore après lui. Toutefois, elle se corrompit avec le temps : le méthodisme de *Theodorus Priscianus*, le dernier de ces écrivains qui jouit d'un certain crédit, et qui vivait trois cents ans après Soranus, offre des médicamens spécifiques, accumule les purgatifs, et renferme des détails et des indications particulières pour les maladies des femmes et des enfans, chose formellement désapprouvée par les fondateurs, qui n'admettaient aucune considération tirée des âges, des sexes, des tempéramens, etc.

Le méthodisme fut insensiblement détruit par les autres sectes, et ne reparut plus qu'un moment au seizième siècle, pour mourir aussitôt, jusqu'à ce qu'il fût rappelé au souvenir du monde médical par le système de Brown, qui pourtant ne lui ressemble que parce qu'il partage aussi les maladies en deux grandes classes ; mais nous verrons plus tard que la dichotomie du novateur écossais n'est point une dérivation de celle du médecin de Laodicée.

Les dogmatiques ont fait de trop justes reproches aux méthodiques : assurément, rien ne peut excuser ces derniers de négliger les cas particuliers, la différence des parties attaquées, celles du sexe, de l'âge, du climat. Il y a tant d'objections à leur faire, qu'il vaut mieux déclarer sans préambule que cette secte, car je n'ose l'appeler doctrine, était dépourvue de toute raison, et ne mérite d'être citée que pour montrer jusqu'à quel point peut aller la crédulité des hommes, même de ceux que l'on décore du titre pompeux de savans. En effet, admettre, sur le simple aspect de la peau, et sans tenir aucun compte des travaux déjà nombreux et imposans des anatomistes, que le corps n'est composé que d'atomes et de pores; ne voir dans toutes les maladies possibles que le resserrement ou le bâillement inactif de tous ces pores, sans daigner faire attention aux influences d'une foule de causes évidentes qui peuvent entretenir les maladies qu'elles ont fait naître; réduire tout l'art de guérir à l'art de resserrer ou de relâcher ces pores, en dépit de l'expérience, qui témoignait si souvent contre le résultat des moyens employés pour ce double objet, en dépit de l'action incontestable de certains corps extérieurs sur certains organes; dormir tranquillement dans ces idées et laisser passer une longue vie, sans qu'il vînt quelques scrupules, sans que l'on songeât à s'assurer s'il n'était pas possible de mieux faire que de rôtir la peau des malades et de leur incendier les voies gastriques; voilà de ces prodiges qu'il fait bon d'admirer chez nos ancêtres, afin de voir sans surprise, ou du moins sans indignation, toutes les inepties médicales de nos contemporains, et de ne pas leur adresser de trop acerbes reproches.

En général, ce paraît être une chose très-difficile pour

le commun des hommes, de soupçonner que plusieurs milliers de personnes qui embrassent une doctrine nouvelle pourraient bien avoir quelque motif plausible de l'adopter, et mériteraient au moins d'être entendues. On se figure volontiers que les autres, quel que soit leur nombre, doivent avoir tort quand ils ne pensent pas comme nous. Ceux qui devraient le mieux sentir l'importance d'entendre les raisons des parties opposées, les gens de loi, ne sont pas plus que les autres à l'abri de cette prévention contre les opinions scientifiques qu'ils n'ont pas approfondies. Nous en voyons chaque jour des preuves incontestables. Il y a des conclusions physiologico-psychologiques à déduire de ces faits; mais ce n'est pas le lieu de me livrer à ce genre de travail. Je terminerai le chapitre des méthodiques en avouant qu'il n'y a rien de philosophique dans leur système; qu'ils sont fort au-dessous de tous les autres doctrinaires, des empiriques surtout, qui avaient au moins le mérite de savoir douter, et qui n'avaient d'autre tort que celui de ne pas trouver dans les sciences de leur époque de quoi fixer leur incertitude. On peut, dira quelqu'un, leur adresser le reproche d'avoir agi sur le corps animé, malgré leur doute. Oui certes; mais qui, dans toute sa vie, n'a pas encouru ce blâme? On se figure, dans le moment du péril, que le remède agira de telle manière, on le voit d'avance agir, et l'on n'hésite pas à le donner; d'ailleurs il s'agit de venir au secours de celui qui souffre, de celui qui nous implore, et l'on agit toujours alors d'après cette prévision d'une action des moyens, qui peut, dans certains cas, n'être qu'imaginaire. On se laisse guider ainsi, soit que l'on sache, soit que l'on ignore la médecine, et quelque disposé que l'on soit à douter dans le temps du loisir et

de la réflexion; mais du moins, dans ce temps, il est bon de chercher à s'instruire; et les empiriques n'y manquaient pas, puisqu'ils consultaient l'histoire, pour la comparer à l'*autopsie*. Mais que faisaient les méthodiques dans leurs loisirs? quelle histoire pouvaient-ils méditer, puisqu'ils les récusaient toutes? n'ayant point l'habitude de caractériser la maladie par les groupes de symptômes, puisqu'ils se refusaient à meubler leur mémoire de ceux vrais ou faux qui servaient alors de signes à chaque entité morbide, ils n'avaient d'autre ressource que dans leur imagination, pour se *faire une idée* de la maladie présente. La surface du corps laissait ou ne laissait pas couler des humeurs : voilà pour eux le fait unique; tout le reste n'était plus qu'imagination, c'est-à-dire des états de l'économie qu'ils se figuraient sans les voir, sans que rien les y conduisît par voie de déduction; car on peut affirmer qu'ils n'étaient pas suffisamment autorisés à supposer l'intérieur analogue en tout point à l'extérieur, lorsqu'il existait des centaines de volumes faits par des gens dignes de foi, qui pouvaient au moins jeter du doute dans l'esprit des méthodiques, sur cette prétendue similitude.

L'erreur de ces médecins ne saurait donc être excusée d'aucune manière, et je reviens à dire qu'ils ne peuvent figurer dans l'histoire que comme des exemples, hélas! bien déplorables, de la faiblesse intellectuelle de l'homme, de l'étonnante inclination qui le porte à se figurer de suite ce qu'il n'a point appris, ce dont à peine il vient d'entendre parler, et de la répugnance qu'il éprouve à se prêter au travail que nécessiterait la rectification de ses idées préconçues.

CHAPITRE VIII.

RESTAURATION DU DOGMATISME. IL EMPRUNTE DE NOUVELLES FORCES DU PNEUMA, ET PREND LE NOM DE PNEUMATISME. NAISSANCE DE L'ÉCLECTISME. ATHÉNÉE, AGATHINUS, ARCHIGÈNE, ARÉTÉE, ETC.

On a vu que les anciens dogmatiques n'avaient reçu d'Hippocrate pour principe d'action que la nature et l'*énormon*, choses mal définies; on se souvient que Platon les avait laissés dans le même embarras, en plaçant sous les ordres de l'âme immatérielle une âme matérielle, de nature aérienne, dont l'alliance avec le corps était fort mal expliquée; on n'a pas oublié qu'Aristote avait rendu cette alliance plus facile à concevoir, en plaçant l'âme aérienne dans l'air que l'on respire, et faisant connaître les voies de son introduction dans le sang; enfin l'on n'a pas perdu de vue que les dogmatiques avaient rattaché cette âme à la matière subtile et intelligente ou au pneuma des Stoïciens, qui la tenaient de l'école éléatique par l'organe de Zénon leur fondateur. Nous avons ajouté que, de cette manière, les dogmatiques avaient associé le pneumatisme à l'humorisme des temps hippocratiques.

Eh bien! c'est cette secte pneumato-humorale qui maintenant reprend vigueur pour s'opposer aux progrès du méthodisme. En effet, les dogmatiques, ridiculisés dans la Grèce par les empiriques, qui se faisaient contre eux un appui du scepticisme, et plus tard accablés dans la capitale du monde par la réputation colossale d'As-

clépiade, les dogmatiques avaient paru comme anéantis; mais les vues exclusives et rétrécies des méthodiques, l'impuissance, la difficulté ou la nocuité de leurs moyens, les cures souvent étonnantes des empiriques et des charlatans dont Rome fourmillait alors, tous ces motifs réunis engagèrent une foule de médecins à se livrer avec une nouvelle ardeur à l'étude des anciens dogmatiques. Toutefois, comme il importait d'éviter la défaveur d'un titre tombé dans le discrédit, ils résolurent sagement de reparaître sous le nom de pneumatiques, et de si bien reconstruire le dogmatisme, en l'enrichissant des découvertes des autres sectes, qu'il pût rentrer dans la lice avec toute sorte d'avantages.

C'est ainsi que s'éleva la secte pneumatique, et que les sectes dites éclectiques et épisynthétiques en furent les conséquences et comme les émanations nécessaires. Mais le pneumatisme ne fut pas la seule secte qui fournit des éclectiques; il en sortit de toutes les autres; car les partisans d'Érasistrate, ceux d'Hérophile, les empiriques et les méthodiques eux-mêmes, ainsi que nous l'avons déjà vu, prirent le parti d'emprunter aux autres sectes ce qui leur paraissait le plus facile à comprendre, ou le plus avantageux dans la pratique.

ATHÉNÉE.

Athénée, natif d'Attalie en Cilicie, fut le fondateur du pneumatisme, et peut-être le seul pneumatique exclusif. Il pratiquait à Rome, où il avait acquis beaucoup de célébrité. Il parut après Thémison; mais le silence de Celse et de Pline sur son compte fait présumer qu'il n'était pas connu de leur temps. Sa philosophie, empruntée aux Stoïciens, enseignait que les quatre élémens des

anciens ne sont pas ce qu'il y a de primitif, mais que leurs qualités, le chaud, le froid, le sec et l'humide, sont les premiers principes et les véritables élémens de toutes choses. A ces quatre principes, Athénée en ajoutait un cinquième : c'était l'esprit ou le *pneuma*. C'est ce pneuma qui pénètre tous les corps, les conserve, les reproduit, etc. ; en un mot, c'est l'âme universelle.

Appliquant ce système à la médecine, Athénée disait que les maladies se déclarent quand l'esprit est en souffrance, parce que c'est toujours lui qui reçoit les premières atteintes de la part des causes morbifiques. Le pouls n'était autre chose qu'un mouvement, une dilatation de l'esprit, qui est contenu dans les artères et dans le cœur ; aussi pouvait-on retirer de grands avantages de l'étude du pouls dans les maladies. Athénée déploya toutes les subtilités de la dialectique dans la distinction des pouls, et dans le détail des signes qu'ils pouvaient fournir au médecin. Quant à l'anatomie, il suivait Érasistrate : du reste, on sait peu de choses de sa doctrine ; elle n'est connue que par Galien, qui le contredit sur quelques points.

Nous avons déjà remarqué ces idées de chaud et de froid, de sec et d'humide, dans les doctrines des plus anciens philosophes, et nous n'avons trouvé que Démocrite, d'Abdère, qui ait eu la pensée de révoquer en doute l'existence de ces entités, en disant qu'elles n'ont rien de fixe, et qu'elles varient comme les opinions et les jugemens des hommes. Mais ce jugement lui-même était trop vaguement exprimé, pour faire quelque impression sur les philosophes de l'antiquité. Il y avait encore bien des découvertes à faire, bien des raisonnemens à soumettre aux savans, avant que la logique prît sa véritable place au milieu des connaissances de l'homme, et

que l'on s'accoutumât à donner aux expressions du langage leur véritable sens. Si tout le monde n'est pas d'accord, même aujourd'hui, sur ce point; si une foule d'abstractions sont encor eprises de nos jours pour des réalités, comment nos anciens pères auraient-ils pu découvrir les erreurs cachées sous ces expressions magiques de chaud et de froid, de sec et d'humide? Quelques esprits, nés pour être justes, découvraient de temps en temps quelques erreurs dans le chaos de ces théories; c'est tout ce que l'on pouvait attendre de ces siècles où la civilisation était à peine sortie de l'enfance.

DISCIPLES D'ATHÉNÉE.

Athénée eut beaucoup de disciples, ou de sectateurs élèves de ses propres disciples. Les plus célèbres furent Agathinus, Hérodote, Magnus et Archigène; mais ils ne professèrent pas sans mélange la doctrine d'Athénée: ils furent tous plus ou moins éclectiques, à l'exemple de certains philosophes, qui s'efforçaient de concilier ces doctrines diverses. Agathinus, de Sparte, se rapprochait un peu des empiriques. Archigène, d'Apamée, son disciple, mais plus célèbre que lui, se perdit dans les subtilités de la dialectique, à l'occasion du pouls, des fièvres, de la douleur, des sympathies, tandis que, dans sa pratique, il négligeait tout ce fatras, pour se conduire en véritable empirique, sorte de contradiction dont la médecine a fourni de nombreux exemples. Mais il serait superflu de nous arrêter à tous ces détails. Il suffira de consulter Arétée, le seul des pneumatiques qui ait laissé un ouvrage complet, afin de bien connaître le système de médecine qui a conservé le nom de pneumatisme.

ARÉTÉE.

Arétée, de Cappadoce, était contemporain d'Archigène; et, comme lui, il fut élevé dans le pneumatisme. Il en garda toujours les principes fondamentaux; mais il puisa dans toutes les sectes, et fut un véritable éclectique, et même un véritable épisynthétique, puisqu'il recueillait de toutes parts, à l'imitation des abeilles. Il pratiquait à Rome, où il acquit une grande expérience, qui lui servit presque toujours de guide dans la description des maladies. On le regarde comme l'un des meilleurs classiques de l'antiquité; on le préfère même à Hippocrate, pour la description des espèces de maladies, et pour les ressources du traitement.

On doit distinguer chez Arétée la partie théorique et la partie d'observation. Sa théorie était pneumato-humorale : le corps est, selon lui, composé de trois parties, les solides, les fluides et les esprits. Les solides et les fluides sont formés par les quatre élémens; mais l'esprit, qui est le cinquième, est ce qui anime tout le corps. Cet esprit est fourni par la respiration, selon le dogme d'Aristote. Il faut, dans la recherche des causes, avoir moins d'égards aux élémens proprement dits, le feu, l'air, la terre et l'eau, qu'à leurs qualités, qui sont le chaud, le froid, le sec et l'humide; car c'est toujours par le vice de ces qualités, et surtout par celui du pneuma, que les maladies sont produites. Quoique l'auteur pensât, avec ceux de son école, que toute maladie suppose l'affection du pneuma, il ne laissait pas de distinguer dans le même genre celles qui dépendaient de l'esprit, et celles qui procédaient de l'altération des instrumens matériels de la fonction. On le voyait aussi

reconnaître la chaleur, la sécheresse, l'humidité, la froideur, comme constituant tour à tour le caractère prédominant des maladies désignées, dans tous ces cas, par la même dénomination. La confusion, la contradiction, l'arbitraire et l'absurdité ont constamment été les caractères des explications systématiques des médecins, tant qu'ils n'ont pas eu pour guide l'irritabilité bien entendue des divers organes. Le pneuma est affecté dans certaines angines; dans d'autres, le mal réside plutôt dans les organes respirateurs, et alors ils sont gonflés; tandis que, dans l'autre espèce, ils sont plutôt dans un état de sécheresse et de constriction. Ces mêmes cas dépendent de ce que l'esprit ou le pneuma est devenu trop chaud et trop sec. Les maladies produites par les exhalaisons, les vapeurs malfaisantes, comme celles des fosses d'aisances, sont également attribuées au pneuma. L'auteur pense même qu'il peut se former dans le corps des vapeurs ou des esprits de propriétés fort nuisibles; ce qui toujours résulte de l'affection primitive du pneuma. La cause de l'asthme est la froideur et l'humidité du pneuma; l'iléus dépend d'un esprit froid et lent, qui ne peut se frayer passage, ni par les ouvertures supérieures, ni par les inférieures; dans les cas de squirrhe de la rate, le ventre est plein d'un esprit ténébreux que l'on croirait humide, mais qui ne l'est pas; la tympanite dépend de l'accumulation d'un esprit; mais, s'il se change en eau, l'hydropisie lui succède; chez les malades attaqués de frénésie, l'esprit est trop sec, trop subtil; et c'est en le condensant que le pavot diminue les accidens; la pneumonie est un effet de la concentration de la chaleur et de l'esprit dans le tissu des poumons qui en sont accablés; et, pour guérir cette maladie, il suffit de rappeler l'une et l'autre

vers l'extérieur; chez les phthisiques, l'esprit est trop subtil, aussi bien que le sang; et c'est pour les épaissir que l'on prescrit le lait, l'amidon, l'alica et autres substances que nous nommons aujourd'hui des fécules.

Arétée admettait, à la manière des pneumatiques, le vice des élémens, ou plutôt de leurs qualités, dans plusieurs autres genres de maladies. C'est ainsi que la céphalée lui paraissait venir de sécheresse et de froideur; le vertige, de froideur et d'humidité; l'épilepsie et la mélancolie, de sécheresse; l'hydropisie, d'une fluxion froide et épaisse qui humecte tout le corps et qui produit le même effet que les brouillards sur la terre. Le flux céliaque ne pouvait, suivant Arétée, être attribué qu'à la froideur de l'estomac et à l'insuffisance de la chaleur qui doit opérer la coction des alimens. C'était juger comme le vulgaire, c'est-à-dire, sur les apparences; mais pendant combien de siècles les médecins n'ont-ils pas été *vulgaire* sous bien des rapports!

C'est d'après le même principe que notre auteur attribuait les flueurs blanches à un refroidissement de la matrice qui *blanchit* le sang. La goutte était aussi le résultat d'une froideur; mais la peau des lépreux qu'Arétée prenait plaisir à comparer avec celle de l'éléphant, ce qui a fait donner à la lèpre le nom d'*éléphantiasis*, lui paraissait l'exemple de l'extrême froideur.

Bien que le médecin de Cappadoce attribuât moins de maladies à la bile, à la pituite et aux humeurs en général, que les autres dogmatiques, et même que les empiriques, il admettait encore quelques affections humorales: par exemple, il disait, en réalisant ses perceptions et les faisant agir comme des objets matériels, il disait, le croira-t-on! que le chaud, à force d'être fatigué, se changeait en âcre, en igné, et que, de cette

manière, les humeurs se convertissent en bile, et distinguait celle-ci en différentes espèces. Il reconnaissait bien la présence et l'influence des humeurs dans les maladies; mais il ne pouvait y voir que la *matière*, parce qu'il accordait à l'esprit ou au *pneuma* toute influence susceptible de jouer le rôle de cause. C'est ainsi que, d'après lui, l'asthme était occasioné par la froideur et l'humidité de l'esprit, agissant sur des humeurs crasses et gluantes, qui n'étaient que la matière de cette maladie. Ne reconnaît-on pas là le modèle des raisonnemens de quelques médecins modernes dont il sera parlé plus tard? Faute d'avoir assez de notions sur la matière, et prenant un bloc de marbre pour idée archétype de toute matière, ces médecins disaient gravement que la matière est inerte par elle-même, et qu'il lui faut un agent d'impulsion. Or, cet agent était le pneuma pour Arétée: mais, pour eux, ce dut être autre chose, comme nous le verrons; car le pneuma avait été déclaré matériel par les subtils descendans de Platon.

Arétée s'est conformé à l'usage établi par les méthodiques, de diviser les maladies en aiguës et en chroniques. Il a composé quatre livres sur les premières. Tout le reste de ses œuvres roule sur les chroniques. Sa méthode est de commencer par la description de l'organe dont il veut faire connaître les affections. Ensuite il rapporte successivement, et sans aucune confusion, les causes, les signes, et enfin le traitement de chaque maladie en particulier.

C'est dans la thérapeutique que notre auteur se montre le plus indépendant des différentes sectes. Il commence par régler tout ce qui est relatif à l'air, à l'appartement, au lit, aux couvertures du malade; mais, tout en imitant les méthodiques sur ce point important, il

ne prend pas pour base de sa conduite des considérations tirées du *strictum* et du *laxum*. Il leur emprunte aussi des règles pour les exercices; et, comme eux, il fait un grand usage des remèdes extérieurs, tels que les fomentations, les onctions, les cataplasmes, les frictions, etc. Mais, d'autre part, il n'hésite pas à prescrire des moyens repoussés par Soranus et autres fameux sectateurs de la méthode : les purgatifs, les lavemens âcres, irritans, le castoréum, les somnifères, lui paraissent, quoi qu'ils en disent, devoir souvent produire d'excellens effets, quand on les met en usage avec certaines précautions.

Arétée ne saignait pas à la manière des méthodiques : il tirait peu de sang à la fois, dans la majeure partie des cas, et recommençait à plusieurs reprises, en laissant la veine ouverte. Mais, dans les fièvres ardentes, il laissait couler le sang avec abondance. Il est bon de remarquer, en passant, qu'il attribuait cette maladie à un phlegmon de la grosse artère, idée que les modernes ont reproduite plusieurs fois et sous différentes formes, ainsi que nous aurons plus tard occasion d'en faire la remarque. Il s'imaginait aussi que la chaleur, qui prédomine dans cette maladie, devait consumer la matière grossière et crasse, épurer et subtiliser l'esprit, au point que l'intelligence acquît un degré supérieur d'activité. C'est ce qui lui faisait regarder les personnes ainsi affectées comme des inspirés. La néphrite était encore une des maladies dans lesquelles il saignait avec hardiesse : son but était ici de produire un relâchement qui facilitât le passage et la sortie des calculs. Cette idée de relâchement et d'ouverture de conduits lui était manifestement suggérée par les méthodiques et rien n'empêche d'avouer qu'elle est parvenue jusqu'à nos jours.

Notre pneumato-éclectique faisait aussi des saignées locales, mais par des ouvertures de veine, à la manière d'Hippocrate; méthode trop long-temps négligée dans la pratique vulgaire, quoique souvent recommandée par des écrivains judicieux. D'après les mêmes principes, Arétée cherchait fréquemment à provoquer le saignement de nez dans les congestions cérébrales.

La plupart des anciens ont recommandé les vomissemens artificiels provoqués par différens moyens; c'est un fait que nous ne devons pas laisser échapper. Nous avons vu quels étaient les vomitifs des méthodiques; ceux d'Arétée se réduisaient à une espèce de narcisse et à l'ellébore blanc, dont il faisait un grand cas, le regardant comme un vomi-purgatif des plus commodes. Les guérisons qu'il croyait devoir à cette substance, il ne les attribuait exclusivement ni aux évacuations, comme les humoristes, ni aux secousses, à la manière des méthodiques, qui croyaient par leur moyen ouvrir les pores et rétablir leur direction dérangée : il regardait ce médicament comme agissant encore par une vertu toute spéciale; ce qui le rapproche davantage des empiriques. Il croyait que l'ellébore rendait la respiration plus libre, et augmentait l'embonpoint. On remarque chez tous les anciens auteurs une grande facilité dans la prescription des émétiques violens et des purgatifs drastiques; cependant l'expérience ne nous a que trop appris qu'ils sont très-souvent nuisibles, quelquefois mortels; et l'on sait qu'aussitôt qu'ils connurent des évacuans d'une action plus modérée, les médecins s'empressèrent de renoncer aux drastiques, malgré l'autorité des premiers maîtres de l'art. Faut-il donc en conclure que l'espèce était plus robuste dans la haute antiquité, ou que les médecins d'alors avaient plus de sagacité

que ceux qui préférèrent les cathartiques? Eh! non sans doute; mais bien plutôt que les anciens ne savaient pas distinguer l'influence des médicamens au milieu des symptômes qui constituaient à leurs yeux la maladie. Ce qui nous en donne la preuve, c'est que, de nos jours, Rasori a remis en vigueur les drastiques les plus féroces, sans que ni lui ni les nombreux témoins de sa pratique s'aperçussent d'abord du mal qu'ils faisaient. Il a fallu l'influence de la doctrine physiologique et celle de tous les travaux qui ont eu pour objet de déterminer le véritable sens du mot *maladie*, pour que l'on se doutât que cette thérapeutique audacieuse était aussi nuisible dans la plupart des maladies auxquelles on l'appliquait en Italie, que le traitement usité dans l'hôpital de la Charité de Paris était désavantageux dans la colique de plomb. Observer n'est pas chose facile, comme le disaient Hippocrate et ceux qui faisaient le plus résonner parmi nous le nom de ce grand homme: ces mêmes écoles, qui obligeaient leurs candidats à transcrire ses aphorismes dans leurs dissertations inaugurales, ont été bien long-temps avant de se faire une idée de cette difficulté. Ne soyons donc pas surpris de lire dans les anciens auteurs l'éloge des médicamens âcres et perturbateurs. D'ailleurs, il y a dans la nature de quoi justifier cette prévention : certaines irritations non partagées par l'estomac et les intestins sont quelquefois subitement enlevées par les vomitifs et les purgatifs violens. Il est même des cas, surtout après les saignées, où les irritations des voies gastriques peuvent être palliées par ces moyens, et il en peut résulter pour quelque temps un surcroît d'assimilation, qui n'est que l'avant-coureur d'une exacerbation plus grave que la maladie primitive.

La médication rubéfiante que les méthodiques exécutaient avcc des sinapismes, dans l'intention d'ouvrir les pores et d'attirer du centre à la périphérie, était, dans certains cas, admise aussi par Arétée; mais il joignait aux moyens usités les cantharides, qui avaient un effet vésicant beaucoup plus marqué. Nul, avant notre auteur, si ce n'est Archigène, qui fut son aîné, n'avait employé les cantharides dans cette intention. Galien, qui était postérieur à Archigène, mentionne cette propriété vésicante des cantharides; mais il n'en fait point usage. Arétée s'en servait pour frictionner la tête des épileptiques. Quant aux auteurs des premiers temps, ils regardaient ces insectes comme venimeux, et les rejetaient de leur matière médicale.

Outre les estimables qualités que nous avons reconnues dans Arétée, il avait encore celle de n'affirmer que ce qu'il avait vu : c'est ce qui a rendu ses tableaux de maladies infiniment précieux pendant une longue suite de siècles, et ce qui le constitue un des princes de l'art médical. Mais, s'il ne rapportait que ce qu'il avait vu à l'extérieur, souvent il croyait voir ce qu'il était impossible de constater dans le tissu des organes. Cette crédulité peut nous choquer aujourd'hui; mais, à l'époque dont nous parlons, la chimie n'existait point, et rien ne pouvait arrêter les idées des savans sur les élémens des corps; d'ailleurs, la circulation, la structure des sécréteurs et l'irritabilité inhérente à la fibre n'étaient pas connues. Dépourvus de ces données, les médecins, pour être sages, auraient dû s'en tenir à l'empirisme; mais l'empirisme avait aussi ses inconvéniens : le plus désagréable était, pour ceux qui faisaient profession de cette doctrine, de voir le raisonnement se rallier, chez leurs adversaires, avec ce que les systèmes de philosophie avaient

de plus imposant, de plus relevé, et de n'oser en faire usage. De là la multiplication des éclectiques. Mais, aussitôt que l'on avait acquis, par le titre d'éclectique, la licence de puiser dans les autres doctrines, la carrière du raisonnement était ouverte, et rien n'était plus difficile que de ne pas s'y égarer en la parcourant.

Arétée plaçait dans le cerveau un principe du mouvement et du sentiment; mais il ne laissait pas de le rattacher à son pneuma. Au surplus, il serait inutile de nous arrêter plus long-temps sur ses opinions physiologiques, la plupart fort erronées, et qui ne servaient point de base à son système de pathologie dont nous venons de donner l'idée.

On voit qu'à cette époque la médecine était encore bien imparfaite. A peine y trouve-t-on quelque chose qui dût rester sans modification, si ce n'est quelques axiomes des plus généraux, qui appartiennent encore plus à l'empirisme non raisonné des premiers temps qu'aux systèmes avec lesquels on croyait avoir illustré la science.

CHAPITRE IX.

MÉDECINE DE CELSE. MÉLANGE D'EMPIRISME ET DE MÉTHODISME.

Quoique dominé par les principes de la médecine pneumatique, Arétée puisait dans toutes les sectes, mais seulement pour les moyens curatifs. Celse affecte de ne rien dire des diverses doctrines : il peut ainsi paraître

empirique et même éclectique : mais, dans le fond, il est méthodique, et ce qu'il emprunte aux autres sectes est approprié au système de la méthode.

Celse est un écrivain des siècles de la belle latinité; il naquit sous Auguste et écrivit sous Tibère. On le regarde comme l'auteur qui a écrit sur la médecine avec le plus d'élégance. Il est d'autant plus précieux, envisagé sous le rapport historique, que ses ouvrages contiennent une foule de détails sur les moyens usités dans la pratique médicale et chirurgicale, et sur les procédés de la médecine externe des temps antiques, procédés dont, sans lui, nous n'aurions que des idées bien imparfaites.

Je laisserai de côté tout ce qui est relatif à la profession de Celse, qui, selon quelques-uns, n'aurait point pratiqué la médecine, pour me borner à saisir dans ses ouvrages le tableau de cette science, telle qu'elle était à Rome de son temps.

La théorie d'Asclépiade servait de guide à la pratique de Celse. Toutefois, il faisait cas d'Hippocrate : quelquefois il pronostiquait d'après lui, et toujours il le suivait pour les opérations de chirurgie. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, tout en appréciant la valeur des symptômes et en cherchant à prévoir l'événement, à la manière d'Hippocrate, il refusait d'admettre les jours critiques, les attribuant à la superstition des nombres, introduite dans la médecine par les pythagoriciens. On voit qu'en ce dernier point Celse marchait sur les traces d'Asclépiade. Toutefois, il ne l'imitait pas dans son aversion pour la saignée; il tirait même plus de sang qu'Hippocrate, tantôt par l'ouverture des veines, tantôt par les ventouses, jamais par les sangsues, dont il ne parle pas, quoique Thémison s'en fût servi long-temps auparavant, et quoiqu'il cite assez souvent cet auteur. Celse

ne plaçait jamais la saignée dans les redoublemens de la fièvre; il la regardait comme mortelle dans ces momens. Sur quoi pouvait être fondée une telle prévention ? on ne saurait le dire précisément; mais il paraîtrait que Celse s'est trop pressé de tirer des conclusions générales de quelques cas particuliers.

Notre auteur purgeait moins qu'Hippocrate et les autres anciens, qu'il blâme pour avoir abusé des drastiques; mais il ne proscrivait pas la purgation comme Asclépiade. Il n'employait pas l'ellébore dans les fièvres; il cherchait à provoquer des selles par des boissons et par des alimens propres à nourrir et à relâcher tout à la fois. Il tenait donc un milieu entre l'école d'Hippocrate et celle des méthodiques, sous le rapport du choix des moyens; mais il avait toujours l'intention de modifier l'économie, selon les explications des méthodiques.

Celse voulait que les malades supportassent la faim et la soif durant les premiers jours. On reconnaît là le précepte donné par les méthodiques, de laisser à la nature le temps de cuire et de dissiper les crudités, c'est-à-dire les résidus des alimens pris dans l'état de santé; mais il ne croyait pas, avec les partisans de l'ancien dogmatisme, qu'il fût utile de les évacuer d'abord par les vomitifs et les purgatifs; il abandonnait ce soin à la nature. Plus tard, Celse voulait que les malades fussent nourris, et même avec de bons alimens, pourvu toutefois que l'on évitât de trop les remplir : c'est pour cela que de temps en temps il suspendait l'alimentation, pratique où l'on reconnaît encore la trace des cercles résomptifs et métasyncritiques des partisans du méthodisme. Il les imitait aussi dans l'emploi des onctions, des frictions, des bains, des topiques et des exercices puisés dans l'art de la gymnastique; il en faisait même usage dans les mala-

dies aiguës, et s'en servait fréquemment, dans le dessein de provoquer la sueur.

Celse employait peu de médicamens à l'intérieur. Il avait un petit nombre de compositions destinées à adoucir les douleurs, à calmer la toux, la colique, à faire uriner, à faciliter le part, et quelques antidotes; mais, en général, il tirait ses principaux moyens du régime; et quoique sa pratique parût empirique, il avait le plus souvent en vue une modification du corps vivant, conçue d'après le système des méthodiques.

Il redoutait la faiblesse; car, soit qu'il ait fait jeûner, soit qu'il ait évacué ses malades, ou qu'il les ait fait suer, on le voit toujours revenir aux fortifians médicamenteux ou alimentaires, en témoignant ses craintes sur les suites de la débilité ou du relâchement.

Si nous le suivons dans quelques maladies en particulier, au moins telles qu'il les conçoit, c'est-à-dire distinguées d'après les symptômes les plus saillans, nous trouverons la preuve de ce qui vient d'être dit.

Il ne définit point la fièvre : il se contente de dire qu'elle attaque tout le corps et qu'elle est très-commune, et aussitôt il passe aux fièvres, c'est-à-dire aux différentes formes de l'état fébrile, qu'il croit pouvoir servir à caractériser des entités particulières. Il s'occupe beaucoup du type et y puise ses principales différences, distinguant les fièvres en quotidiennes, tierces, quartes et hémitritées, genre où il fait entrer les rémittentes à accès plus ou moins rapprochés, violens, irréguliers. Il s'attache à faire remarquer les différences de force, de gravité dans les accès des différens types. On reconnaît qu'il écrivait à Rome, où les intermittentes sont extrêmement multipliées et souvent très-formidables. Il admet autant de traitemens ou de pratiques diverses

qu'il a remarqué de différences dans le rapprochement, l'intensité et le danger des accès.

Quant au traitement des fièvres en général, ce qui paraît comprendre toutes les maladies inflammatoires aiguës, Celse reproche à Asclépiade trop de sévérité dans le commencement, comme de laisser les malades souffrir de la soif, dans l'intention de les débiliter, pendant les premiers jours, au point de ne pas leur permettre de se rincer la bouche. Il le blâme aussi d'avoir tenté d'exciter encore plus vivement la fièvre par la lumière et la veille, afin que l'excès d'excitation amenât une débilité favorable, et que la fièvre se servît ainsi de remède à elle-même; méthode qui, d'après Celse, est bien loin d'être aussi agréable qu'Asclépiade le prétendait, et qui, de plus, a l'inconvénient de trop affaiblir le malade, parce que dans ces cas *rien n'est plus redoutable que la faiblesse.*

On peut juger, par ce reproche, que souvent les anciens auteurs prenaient la débilité qui résulte de l'excès de l'irritation pour un épuisement des forces. Mais il faut avouer aussi qu'ils n'avaient pas toujours tort; car la sur-irritation des vastes phlegmasies viscérales anéantit les forces et décompose les organes en fort peu de temps: témoin la fameuse gastro-entéro-céphalite appelée fièvre jaune, et toutes les maladies aiguës des pays chauds.

Celse avait sans doute moins de torts qu'Asclépiade, en permettant à ses malades de dormir la nuit, de se tenir à l'abri d'une lumière fatigante, de se rincer la bouche, et même de boire modérément; mais il avait toujours celui de ne rien faire pour s'opposer aux progrès de l'irritation qui déterminait la fièvre, et de donner des alimens au bout de trois ou quatre jours, aux premiers signes de faiblesse, puisque cette faiblesse pouvait

dépendre d'une altération produite par les phlegmasies viscérales.

Mais que pourrions-nous reprocher à des hommes qui n'étaient éclairés ni par une saine physiologie, ni par l'ouverture des corps? Les intentions de notre médecin romain étaient excellentes : il retranchait les alimens, pour diminuer l'intensité de la fièvre, parce qu'il ne voyait d'abord que la fièvre; il laissait boire et dormir ses malades, pour leur épargner des sensations pénibles qu'il regardait comme débilitantes, parce qu'il ne redoutait ensuite que la faiblesse; il leur rendait les vivres, de peur qu'ils ne tombassent au-dessous du degré d'affaiblissement qu'il croyait favorable à la guérison de la fièvre. Il se guidait en cela sur l'âge, le sexe, le climat, les pertes éprouvées, la force constitutionnelle des sujets. Dans les cas d'intermittence, il saisissait le premier moment de calme pour donner les alimens, afin que la digestion eût le temps de se faire dans l'apyrexie. Si les accès étaient forts et rapprochés, et le malade robuste, il ne donnait à manger que tous les trois ou quatre jours, et seulement pour soutenir un peu la nature qui travaillait à dompter la fièvre. S'il n'y avait que des redoublemens, il nourrissait dans la rémission. Il choisissait alors des alimens et des boissons proportionnés aux forces, aux appétences du malade, d'autant plus rafraîchissans que celui-ci éprouvait plus d'ardeur, d'autant plus solides qu'il paraissait plus faible; et même alors quelquefois il préférait les substances animales données dans une quantité appropriée aux forces digestives. Ne reconnaît-on pas, à travers cette conduite, un esprit juste et né pour la vérité? Nous ne pouvons donc que gémir de l'ignorance à laquelle son siècle l'a condamné.

En général, l'auteur qui nous occupe ne paraît pas

avoir eu d'autre but, dans le traitement des fièvres, que de gouverner les forces par l'administration des alimens, de manière à ce qu'il n'y en eût ni trop ni trop peu pour que la nature pût triompher de la maladie. C'est, au fond, l'idée d'Hippocrate; mais les moyens différaient, parce que la théorie du *strictum* et du *laxum* avait donné de nouvelles idées. Du temps de Celse on redoutait toutes les évacuations un peu copieuses ou durables, parce qu'elles annonçaient ou entretenaient un relâchement défavorable au but que la nature se proposait. On ne craignait pas moins le défaut des évacuations, surtout dans l'état fébrile, attendu que le malade pouvait périr de suffocation, c'est-à-dire par l'excès de congestion dans les principaux viscères; ce qui n'était pas moins contraire aux vues de la sage nature.

L'auteur appelle l'attention d'une manière toute particulière sur ces deux états, et fait, au moins pour les fièvres, profession de méthodisme. Dans le dernier des deux états qui viennent d'être décrits, et qui est celui du *strictum*, il n'hésitait pas à pratiquer la saignée, à lâcher le ventre par des lavemens, à faire couler les urines, à provoquer la sueur par toute sorte de moyens, parce qu'il comptait sur l'effet débilitant de toutes les évacuations.

On peut se demander aujourd'hui quels avantages a, sur cette théorie surannée, celle des browniens, des contro-stimulistes et des donneurs de calomel, qui mettent toutes les évacuations sur la même ligne que la saignée et n'y voient que des moyens propres à abattre les forces, et par conséquent, d'après eux, à calmer l'inflammation.

Profitant du prétendu perfectionnement introduit par les méthodiques, Celse croyait seconder l'effet relâchant

des évacuations par de fortes agitations du corps, des gestations forcées, l'immersion dans l'eau chaude mêlée d'huile, les onctions, l'impression du grand air et de la lumière, la soif, la faim, qu'il se contentait de modérer avec des alimens végétaux donnés en petite quantité, et rarement avec des boissons aqueuses, mais plutôt chaudes que froides, parce que le froid fortifie et que le chaud affaiblit, opinion qui circule encore parmi le peuple médecin. Enfin, dominé par une crainte secrète de la faiblesse, Celse ne pouvait se dispenser d'ajouter à ces prétendus débilitans quelques doses de vin doux ou de vin salé de la Grèce.

Dans l'état de *laxum*, c'est-à-dire lorsque les fièvres étaient accompagnées d'évacuations, il recommande le repos le plus complet, le séjour dans un lieu obscur, de laisser dormir les malades, de leur épargner toute agitation, tout mouvement, afin de favoriser l'action des moyens qui sont destinés à combattre les évacuations; car ce sont les évacuations qu'il faut empêcher, pour relever les forces, comme ce sont les évacuations qu'il faut exciter, pour les abattre : la théorie du temps n'allait pas au-delà.

Pour arrêter la diarrhée, Celse conseille de faire vomir; mais il note quatre cas d'exception, qui font voir sa sagacité : ce sont, l'état douloureux de la gorge, celui de l'épigastre, un point de côté et l'ancienneté du flux de ventre. Il oppose aux sueurs débilitantes des frictions avec de l'huile mêlée de nitre et de sel, ou avec les huiles de coing, de roses, de myrte, et autres substances astringentes; l'usage d'un vin austère, avec une nourriture forte, froide, sèche, de difficile corruption, telles que le pain grillé, la viande rôtie : telle est l'origine scientifique de ce régime astrictif accrédité

pour les flux de ventre, et qui est resté en usage jusqu'à nos jours.

Ces détails donnent une idée de la doctrine qui servait de guide à Celse et lui dictait toutes celles de ses prescriptions qui ne sont pas purement empiriques. Toutefois, nous ajouterons encore plusieurs choses sur la manière dont il considérait certains groupes de symptômes qualifiés de maladies.

Dans ce qu'il appelle fièvre pestilentielle, maladie qu'il ne décrit pas, il défend la diète absolue, les boissons purgatives, les lavemens, et cependant il veut qu'on saigne, si la fièvre est ardente, tandis qu'il faut faire vomir si elle ne l'est pas, et que les forces soient en défaut. Il veut des bains au plus vite, des alimens glutineux, et ensuite du vin chaud et sans mélange; car cette maladie peut être promptement mortelle. Je n'entreprendrai pas de rattacher l'intention de l'auteur à une théorie conséquente : on ne saurait nier qu'il n'y ait ici de l'incohérence dans ses idées et dans son plan.

A ce qu'il nomme fièvre ardente, Celse oppose d'abord des moyens peu actifs, mais propres du moins à rafraîchir; ensuite on le voit conseiller les vomitifs, en cas d'amas de pituite dans l'estomac, puis des farines bouillies avec de la graisse. Ce qu'il indique de meilleur, mais plutôt d'après les autres que d'après lui-même, c'est l'eau froide bue en grande quantité. C'est ainsi que les meilleurs préceptes sont annulés par leur mélange avec des conseils pernicieux; et voilà ce que nous retrouverons dans les meilleurs écrivains jusqu'à nos jours.

On a remarqué que Celse, toujours occupé du moment de placer la nourriture dans les fièvres, se fait une loi de saisir, ou les apyrexies, ou du moins les temps de

rémission; mais il est une fièvre lente dans laquelle, selon lui, on ne saurait trouver de rémission, ni pour donner à manger, ni pour administrer des remèdes. Alors point d'hésitation : il faut nécessairement travailler à changer cette maladie, puisque, telle que la nature l'a faite, il n'y a pas moyen de la traiter. On y parvient par des frictions de tout le corps avec de l'eau froide mêlée d'huile ou de sel. Il en résulte un frisson suivi d'un redoublement de la fièvre et des sueurs; mais les forces pourraient être trop déprimées durant ce refroidissement artificiel. Dans ce cas, il faudrait exciter avec de l'hydromel, une nourriture légère ou des vins bien trempés; car il est de rigueur que l'on obtienne l'exaspération de la *fièvre*, afin que la chaleur et la sueur qui en résulteront enlèvent la *maladie*, ou pour le moins procurent des momens de relâche dans lesquels on puisse la traiter selon les règles de l'art. On ne dira pas désormais que Celse n'avait aucune religion médicale; il était essentiellement méthodique. Au risque de faire prendre une tournure funeste aux fièvres peu prononcées, incertaines dans leur marche et ne laissant entrevoir aucun terme à leur durée, il pensait, avec un certain Pétron et quelques autres médecins postérieurs à Hippocrate, que l'on pouvait essayer des moyens violemment perturbateurs.

Ces préceptes n'ont point été perdus : on a vu et l'on voit encore beaucoup de médecins qui recommandent d'exciter dans les maladies aiguës, lorsque les forces languissent, et qui pensent, avec Celse, que le meilleur remède de la fièvre est la fièvre même. Un tel système n'a rien qui doive étonner chez des médecins qui vivaient d'illusions et de chimères prétendues philosophiques, et qui, privés des lumières de la nécroscopie,

n'avaient point eu l'occasion de vérifier que cette opiniâtreté et cette langueur de l'état fébrile sont ordinairement les signes d'une altération organique que les stimulans ne peuvent qu'exaspérer.

Celse appelle l'attention sur différens accidens des fièvres, tels que le mal de tête, la douleur et la chaleur des hypocondres, le frisson; mais ce n'est que pour leur opposer différens topiques qu'il croit rafraîchissans, astringens ou échauffans, suivant le cas. Il s'attache surtout à combattre le frisson par les bains chauds et même par le vomissement provoqué avec de l'eau salée; car il pense que ce symptôme est souvent occasioné par la bile ou la pituite accumulée dans l'estomac. Cette pratique est encore calquée sur celle des méthodiques.

Le traitement des fièvres intermittentes en particulier ne se compose guère que de pratiques externes, à l'exception du vomissement, que l'auteur croit parfois utile de provoquer : du reste, il insiste longuement sur la manière d'employer les onctions, les épithèmes, les bains, l'exercice et les frictions, en cas de débilité, la gestation, ainsi que sur les jours et les heures où il convient d'accorder de la nourriture. Aujourd'hui que l'enthousiasme pour l'usage du quinquina à l'intérieur est un peu tombé, et que l'on a vu constater les bons effets des frictions médicamenteuses dans les fièvres intermittentes, on conçoit que cette pratique des anciens a pu donner quelquefois des résultats satisfaisans. Mais nous ne doutons pas qu'elle n'ait souvent été impuissante dans les irritations intermittentes à congestions rapides, que l'on désigne sous le nom de fièvres pernicieuses. L'auteur conseille pourtant, dans les doubles quartes rebelles, l'usage interne de quelques moyens excitans,

que l'on retrouve encore dans les habitudes du peuple, et qu'il croit nécessaires pour donner une forte secousse au corps. C'est dans cette intention qu'il faisait prendre, avant l'accès, un ou deux verres de vinaigre, du vin salé de Grèce, ou une infusion de graine de moutarde, de poivre, de laser, de castoréum ou de myrte. Il recommandait aussi, dans les cas d'extrême opiniâtreté, de changer plusieurs fois de régime, de passer de l'eau au vin, des alimens doux aux âcres, et *vice versâ*, dans le but de produire à tout événement, une altération quelconque dans l'exercice des fonctions.

Tel est l'homme encore aujourd'hui : l'uniformité le fatigue; dans ses maladies chroniques, il préfère bien souvent l'essai d'un moyen perturbateur, dont il a vu chez d'autres les mauvais effets, à l'ennui d'un régime qui l'a déjà soulagé, mais qui ne lui fait entrevoir sa guérison que dans une perspective éloignée. C'est cette funeste impatience des malades qui éloigne tant de médecins des études longues et sérieuses, et qui fait la fortune des charlatans.

Après avoir terminé les fièvres, Celse s'occupe de maladies qu'il dit n'être, ainsi qu'elles, particulières à aucun organe; et il y place la démence, toutes les folies, tous les délires fébriles ou non fébriles. Il est facile de voir par-là que l'auteur n'a pas assez profité des travaux anatomiques et physiologiques d'Hérophile sur le système nerveux. Il oppose peu de saignées à ces affections, et en général peu de remèdes pharmaceutiques. Il a principalement recours aux frictions faites sur la tête avec des substances astringentes et réfrigérantes, comme le vinaigre, l'huile rosat, et compte beaucoup sur la promenade et les autres secours de la gymnastique propres à exercer le corps et à distraire l'esprit.

La cardialgie de Celse, maladie également placée parmi les affections générales, est accompagnée de fièvre avec pouls déprimé, de sueurs et d'une grande faiblesse de l'estomac et de tout le corps, avec beaucoup d'angoisse. La douleur de l'estomac ne lui paraît sans doute ici qu'un accessoire. Elle est opposée à la frénésie : mais les frénétiques y sont sujets, selon l'auteur; ce qui prouve que les rapports entre l'estomac et la tête ont été aperçus depuis long-temps, sans être bien expliqués, et sans qu'on en tirât des conclusions raisonnables. En effet, dans cette maladie, qui ne peut être autre chose qu'une des formes de la gastro-entérite aiguë, Celse ne s'occupe qu'à combattre les sueurs et la faiblesse ou le *laxum* de la peau par des réfrigérans, des astringens employés en épithèmes, onctions, frictions, et à vider l'estomac avec des vomitifs, afin de faire prendre des rôties au vin et du vin pur, pour empêcher l'entière dissipation des forces.

Sa léthargie est aussi une affection aiguë, fébrile, opposée à la frénésie et à la cardialgie, puisque les malades sont assoupis : elle est dangereuse, et peut faire périr en fort peu de temps, si l'on n'y porte remède. L'auteur fait encore ici la médecine du symptôme par le moyen des contraires. Il cherche à réveiller ses malades par des affusions d'eau froide, dirigées de préférence sur la tête. Il ne cesse de frotter cette partie avec des substances aromatiques et antispasmodiques : après l'avoir fait raser, il l'arrose d'oxycrat, afin de la rafraîchir, et ne fait pas moins agir sur tout le corps par des frictions, dans l'intention sans doute d'ouvrir tous les pores et d'opérer une vaste révulsion. La nourriture, le vin, la gestation, dont on n'use qu'à de certains intervalles, après des temps de repos, doivent terminer la cure.

Telle est la dernière des maladies fébriles de Celse :

quoique peu nombreuses, elles le sont encore assez pour faire face à presque toutes les fièvres prétendues essentielles, que les auteurs ont cru découvrir dans les siècles subséquens. On y retrouve en effet, outre les intermittentes, la forme inflammatoire dans sa fièvre ardente, les formes adynamiques ou putrides dans ses pestilentielles, les typhus dans les mêmes fièvres et dans sa léthargie, toutes les ataxiques dans ses délires avec pyrexie, toutes les fièvres dites muqueuses, sudorales, colliquatives, etc., dans ses cardialgies et dans ses fièvres avec différentes évacuations. D'ailleurs ce qui pourrait manquer au complément du tableau se retrouvera en grande partie dans les autres maladies de notre auteur.

L'hydropisie est, d'après Celse, une maladie chronique qui dépend de l'abondance des humeurs qui se dépravent, etc. Cette idée est fort simple, et le traitement en découle : il faut imposer le jeûne, faire supporter la soif pendant un long espace de temps. Rien de plus difficile à obtenir des malades; aussi l'auteur dit-il que l'on réussit plus souvent dans le traitement de ces sortes de maladies chez les esclaves que chez les personnes libres. Il secondait l'effet de ce rigoureux régime avec différentes pratiques capables d'ouvrir les pores extérieurs, d'y attirer les humeurs et de les évacuer : tels sont les frictions, les onctions, les secousses, la gestation, les bains de sable chaud, l'exposition au soleil ou à la chaleur d'un four, enfin tout ce qu'il est possible d'imaginer pour exciter la sueur. A l'intérieur, les excitans n'étaient pas épargnés : on prodiguait, à titre de diurétiques, l'absinthe, le myrte, l'iris, le nard, le safran, la cannelle, l'amome, etc., dont les effets devaient être d'autant moins sûrs qu'on les donnait avec une trop petite quantité d'eau. La nourriture était accordée, non

tous les jours, mais tous les deux ou trois, ou tous les trois ou quatre jours, afin de préserver les malades d'une trop grande faiblesse. Les vomitifs n'avaient garde d'être oubliés. Tel était le plan général. Au traitement des hydropisies partielles on ajoutait de fortes rubéfactions, poussées jusqu'à l'excoriation, et l'application du fer rouge dans la même intention, afin de procurer des dégorgemens d'humeur. Les scarifications n'étaient point omises. L'ascite réclamait de plus la compression. Les affections du foie, de la rate, ou les vices de l'estomac, en étaient souvent la cause : mais quelles étaient ces affections? en quoi consistaient ces vices? Si l'on n'a résolu ces questions que depuis la doctrine physiologique, il ne faut pas s'attendre que l'ouvrage de Celse y répondra.

La consomption est le contraire de l'hydropisie. Cependant, ces maladies, en apparence si dissemblables, peuvent être occasionées quelquefois par les mêmes causes. En effet, la consomption est de trois espèces : dans la première, il y a affaiblissement par défaut de nutrition; dans la seconde, les matériaux nutritifs surabondent, et c'est pour cette raison qu'ils se sont corrompus; d'où résulte une cachexie. Cette causalité a, comme on voit, beaucoup de rapport avec celle de l'hydropisie. La troisième consomption vient du vice du poumon, d'une corruption qui se fait dans ce viscère avec des ulcères et de la suppuration, et qui entraîne la dissolution de tout le corps : c'est la phthisie des Grecs, et c'est aussi la nôtre.

Celse devait rapporter à la première de ces trois espèces toutes les consomptions dépendantes des gastrites chroniques, parce qu'il ne voyait d'autres causes de la maigreur que le défaut de nourriture : c'était raisonner

exactement comme le public raisonne. Mais le traitement prenait une tournure scientifique par les emprunts que l'on avait faits à la méthode : on commençait par imposer un jour de jeûne, puis on rendait la nourriture, en commençant par une petite quantité, que l'on augmentait peu à peu. Il fallait joindre à cela des promenades dans un lieu salubre, la gestation, les onctions, les frictions, les bains poussés jusqu'à la sueur, toujours dans l'intention d'exciter l'appétit, en déplaçant, évacuant la vieille matière, afin de faire désirer la nouvelle, et de lui faire de la place. Les alimens devaient être peu abondans, mais légers et substantiels; la boisson principale était un vin léger et austère.

Le traitement de la deuxième espèce de consomption, de celle qui devait correspondre aux gastrites avec engorgement et plénitude plus marqués, soit dans les parenchymes, soit dans le tissu cellulaire de l'abdomen, diffère à peine, dans Celse, du traitement de la précédente. L'auteur exprime le vœu que les alimens soient peu corruptibles, et insiste davantage sur la diète, les lavemens et les autres moyens d'évacuation.

Ainsi, repos de l'organe, et le remettre au travail, en lui donnant d'abord peu de choses à faire; révulsion par tous les moyens usités dans le temps : voilà la base de cette thérapeutique. Elle ne pèche que par l'absence des adoucissans et par une restitution trop hâtive des stimulans des voies gastriques. Convenons donc qu'il y manque peu de choses pour la rendre celle du bon sens et de la raison, et que les médecins qui savaient s'y conformer devaient avoir plus de succès, ou du moins éprouver moins de revers que ceux qui, dans la suite, ont cherché le remède de la consomption dans les vins généreux, les viandes noires, le quinquina, les teintures

amères et les substances minérales les plus stimulantes. Mais ce n'est pas en ce seul point que la médecine pratique a fait des pas rétrogrades.

Les ressources de Celse contre la phthisie pulmonaire sont bien faibles, en comparaison de la gravité du mal; il l'a senti lui-même; aussi dit-il qu'il faut y porter remède dès le commencement. Il conseille de tâcher de faire cesser la fièvre, tantôt par la diète, tantôt par les alimens rendus à propos, et veut que les malades ne boivent que de l'eau. Le lait, qui, selon l'auteur, est nuisible dans les douleurs et dans les fièvres aiguës, avec soif vive, hypocondres gonflés, ainsi que dans les cas d'abondance et de corruption de la bile, convient ici comme dans les fièvres de longue durée, parce qu'alors tous les symptômes ont disparu. On ne peut qu'applaudir à ces principes; mais on est réduit à gémir lorsqu'il ne propose, pour arrêter les progrès de la maladie, autre chose que les voyages, les longues navigations, la recherche d'un air plus pur; et, à défaut de tout cela, de se faire porter en litière, de se tenir chaudement et de prendre bien garde de s'enrhumer. N'est-ce pas avouer l'impuissance de l'art contre les affections chroniques de la poitrine? Au surplus, nous n'avons pas lieu de nous en étonner. Ces maladies sont rares dans l'Italie, dans la Grèce, et à plus forte raison dans les climats plus méridionaux d'où la médecine tirait son origine. Il fallait que la civilisation pénétrât dans les latitudes boréales, où ces maladies sont communes, que les sciences y fissent des progrès et triomphassent de bien des préjugés, pour que l'on pût s'en faire une juste idée.

L'épilepsie, quoique assez bien décrite, est si peu comprise par notre auteur, qu'il serait inutile de nous y arrêter.

La jaunisse nous offrira plus d'intérêt. Celse, d'abord, cite Hippocrate, qui trouve que la jaunisse est de bon augure, quand elle paraît après le septième jour. Or, il est clair que l'oracle de Cos entendait la jaunisse des maladies aiguës; de sorte que l'on pourrait appliquer ce passage à ce que nous appelons aujourd'hui la fièvre jaune, maladie dans laquelle l'ictère ne paraît qu'après le développement de l'état fébrile. L'auteur cite aussi Dioclès, qui prétend au contraire que la jaunisse est dangereuse quand elle ne commence pas avant la fièvre. Il ne cherche point à concilier des assertions si opposées, ce n'est pas son genre; il se contente de donner une idée de la jaunisse qu'il a observée, et nous décrit une gastro-duodénite, accompagnée de tuméfaction du foie et d'ictère, dans laquelle la fièvre n'est qu'accessoire. Mais il est clair que ce cas n'est pas celui dont parle Hippocrate, et que, par conséquent, le pronostic de cet auteur ne peut servir d'autorité à Celse. Il n'est pas moins évident que la sentence de Dioclès peut, sous un point de vue, se rattacher aux observations de Celse, mais qu'il n'a pas su en tirer parti. En effet, Hippocrate a vu des fièvres, selon nous, des gastro-entérites aiguës, dont une jaunisse consécutive lui a semblé être la crise heureuse; Dioclès a observé de pareilles fièvres, dans lesquelles l'ictère consécutif a été suivi de la mort, tandis que, d'une autre part, il a vu guérir des ictères qui s'étaient déclarés sans fièvre, quoique la fièvre se fût manifestée pendant leur durée : et ce sont ces derniers cas seulement qui ont quelque rapport avec les ictères de l'auteur romain; mais il n'établit pas de distinction qui puisse faire juger qu'il ait compris cela. La couleur jaune est tout pour lui : c'est à elle seule qu'il attache l'idée de l'entité morbide ou de la maladie appelée jaunisse.

Ce petit éclaircissement peut servir à faire juger Celse : on voit qu'il n'était point un profond observateur ; véritable encyclopédiste, il s'est contenté d'effleurer les sommités des choses, cherchant un certain nombre de dénominations pour représenter les entités pathologiques et grouper autour d'elles les moyens censés curatifs, en les faisant agir d'après la théorie des méthodiques.

Après deux jours de diète, il oppose à l'ictère un lavement, puis le régime, pour combattre la fièvre, quand elle existe ; mais, s'il n'y en a pas, il purge avec la scammonée, après quoi il administre différens ingrédiens de propriétés opposées, tels que le suc de poirée, l'infusion d'amandes amères, l'absinthe, l'anis, l'eau miellée ; il termine par les frictions et les moyens gymnastiques, ayant soin de recourir de temps en temps à son vin grec salé, pour entretenir la liberté du ventre, de passer successivement des alimens âcres aux alimens doux, et d'interposer des jours de jeûne, pour rendre l'influence de ce régime plus efficace.

Retranchez de ce traitement ce qui vient du méthodisme, c'est-à-dire les pratiques extérieures et les cercles résomptifs ou métasyncritiques du régime alimentaire, vous aurez pour résidu un mélange d'adoucissans aqueux, appelés depuis *délayans*, de purgatifs et de diurétiques. Telle est l'escorte au milieu de laquelle l'entité jaunisse a traversé les siècles et les systèmes, pour parvenir jusqu'à nous.

L'éléphantiasis figure, après la jaunisse, au nombre des maladies générales de notre auteur. Il est bien peu satisfaisant sur ce sujet.

L'apoplexie, la dernière de ses maladies sans siége particulier, est, selon lui, rare en Italie. En effet, les

congestions cérébrales sont, comme les pulmonaires, d'autant plus communes que l'on avance plus vers le Nord; que les fluides sont moins appelés vers la périphérie, par la chaleur, et que les hommes recherchent davantage les jouissances de la table. Aussi, Celse n'en parle que pour conseiller la saignée et l'ellébore, purgatif autrefois célèbre dans les maladies de la tête, et qu'il ne choisit pas sans doute pour ce motif, puisqu'il fait de l'apoplexie une affection générale. Du reste, on voit qu'il la confond jusqu'à un certain point avec la paralysie; car il la distingue en complète, qui n'est qu'une apoplexie, et incomplète, qui correspond aux paralysies ordinaires. La saignée, les vomitifs, les purgatifs, les frictions, les rubéfactions, la gestation et le régime sont les moyens qu'il oppose à toutes ces maladies; et la postérité n'y a rien ajouté jusqu'à nos jours.

Afin de compléter ses maladies générales, Celse entre encore dans quelques détails de pratique sur les moyens à opposer à la douleur des nerfs, c'est-à-dire des parties tendineuses, au tremblement, aux abcès intérieurs; ensuite il passe aux maladies de chaque partie. D'abord, il entreprend de faire connaître la structure des parties dont il veut signaler l'état morbide : c'est ce qu'il exécute en quelques pages. Après ce petit traité d'anatomie qui ne donne guère l'idée des travaux d'Hérophile et d'Érasistrate, l'auteur entre dans le détail des maladies locales par celles de la tête.

Il décrit ce que les Grecs ont appelé céphalée, et reproduit une partie des symptômes qu'il a déjà rattachés à certaines maladies sans siége déterminé, telles que les délires des fièvres, les folies, les apoplexies, les paralysies, etc. On sent qu'il ne pouvait éviter ce double emploi, en poursuivant les douleurs et les engorgemens

cérébraux dans toutes leurs conséquences. Sa pratique est très-active, surtout en moyens externes, telles que frictions, rubéfactions, irritations de toute espèce, soit sur la peau du crâne, soit dans les autres régions. Peu hardis sur la saignée, et trop effrayés des suites d'une diète un peu prolongée, les médecins de cette époque voulaient opérer tous les dégorgemens par la peau et par les émonctoires qui viennent s'y ouvrir. On doit convenir qu'ils pouvaient être encouragés par certains succès, et qu'il y avait moins de danger à procéder de cette manière qu'à faire sans cesse des appels sur la surface muqueuse des voies gastriques, comme depuis on n'a cessé de le pratiquer.

Celse considère le spasme cynique, genre de convulsion de la face, accompagné de fièvre, et la paralysie de la langue, comme des maladies particulières, et ne paraît pas soupçonner qu'elles se rattachent à des affections qu'il a déjà traitées. Ce double emploi n'est point le seul et n'a rien d'étonnant, vu l'époque d'ignorance où cet auteur écrivait. Quant aux moyens curatifs, ils sont externes et dirigés selon les vues de la méthode.

Notre auteur donne de l'importance au coryza, parce qu'il le considère comme une distillation de pituite provenant du cerveau. Il a déjà plus haut trouvé dans cette humeur la source de la toux, des oppressions et des ulcères des phthisiques; et c'est pour la détourner qu'il veut leur appliquer des exutoires au-dessous du menton. Ici la distillation cérébrale lui cause moins de frayeur : il se contente d'ouvrir les pores éloignés par des frictions, d'y attirer les humeurs, tandis que l'on essaiera de supprimer celle du coryza par les répercussifs appliqués sur la tête et sur la face, après toutefois en avoir facilité l'évacuation par des frictions préalables. L'idée

que le mal vient du cerveau porte l'auteur à conseiller l'exercice en ligne droite, de peur que le tournoiement ne tende à concentrer et à retenir les humeurs dans la tête. Il veut aussi, comme dans l'hydropisie, que les malades boivent le moins possible, afin de tarir la source de cette importune humorrhagie. Qu'on dise maintenant que ces conseils ne sont pas dictés par une théorie!

Le trismus, le tétanos et ses différentes formes sont rangés dans les maladies des parties externes de la tête et du cou, et non dans celles du cerveau. On les traite par les moyens externes d'usage, et par les antispasmodiques administrés à l'intérieur. Rien de tout cela n'est accompagné de raisonnemens; on entrevoit seulement la théorie et le but de l'auteur.

L'angine est à peine combattue par la saignée générale. Les sangsues n'y sont point conseillées : on se borne aux ventouses, aux gargarismes et aux pratiques extérieures. C'est un des passages les plus faibles.

Les dyspnées, les asthmes, les orthopnées, les respirations sibilantes, etc., passent comme faisant partie des maladies de la gorge, et sont attribuées au resserrement du conduit qui donne passage à l'air. L'auteur se propose ici d'emporter les humeurs dont l'amas incommode les viscères, par les saignées et les lavemens purgatifs; de les détourner pour les attirer vers l'extérieur, selon l'usage; et l'on remarque beaucoup d'aromates dans les préparations qui servent à ses frictions, à ses onctions, etc. Cependant il n'oublie pas certains spécifiques prétendus, tels que le foie et le poumon du renard, quoique, généralement parlant, il ne soit pas prodigue de ce genre de remèdes.

Les ulcères de la gorge sont particulièrement traités par les astringens, qui doivent les dessécher et les cica-

triser en passant. Je ne sais jusqu'à quel point nos ulcères syphilitiques font partie de ceux dont l'auteur a voulu parler.

Les crachemens de sang sont par Celse placés dans les maladies de la bouche et de la gorge, bien que, de son aveu, le sang puisse venir de plus loin. Toutefois, quelle qu'en soit la source, les astringens sont indiqués en gargarisme et en boisson ; seulement on doit les seconder par des ventouses placées sur une partie éloignée, par exemple, auprès des aines, chez les femmes dont le flux serait en défaut. La nourriture doit être froide et composée principalement des farineux, surtout s'il y a de la fièvre, condition pour nous précieuse, car elle signifie que les hémoptysies et les hématémèses font partie des hémorrhagies de la bouche et du gosier. On pense bien que l'ouverture des pores extérieurs n'est pas négligée.

Parvenu à l'estomac, notre auteur y admet plusieurs ordres d'altération, tels que la chaleur ou l'ardeur, le gonflement, l'inflammation, l'ulcère ; mais ce qu'il trouve de plus commun, c'est le relâchement. Cette sentence n'a pas été oubliée par la postérité ; car, jusqu'à l'époque de la doctrine physiologique, on a traité toutes les difficultés, toutes les lenteurs de la digestion comme des relâchemens d'estomac. Chacune de ces maladies gastriques de Celse a ses remèdes particuliers : à l'ardeur il oppose le vinaigre et la rhue employés comme topiques sur l'épigastre, ainsi que les feuilles et la poudre de roses, pendant que l'on fait prendre à l'intérieur de l'eau à la glace (tout cela est ordonné comme styptique et réfrigérant) ; le gonflement doit être combattu par les ventouses, les fomentations sèches et chaudes, par les infusions chaudes d'absinthe, d'hyssope, de rhue,

prises à l'intérieur; l'inflammation, qui se caractérise toujours par la douleur, la chaleur et la tuméfaction rénitente de l'épigastre, exige le repos et la diète; mais, comme on ne peut traiter aucune maladie sans quelque agent plus ou moins actif, il faut que le malade y applique de la laine soufrée et qu'il boive de l'absinthe à jeun, ainsi que dans le cas précédent; car l'absinthe est un remède ami de l'estomac. Du reste, on ne doit pas tarder à nourrir; car la faiblesse est imminente, et la cure doit être terminée par les cataplasmes répercussifs, puis émolliens et farineux, pour dissiper le reste de l'inflammation. Quant à l'ulcère, on le guérit par les mêmes moyens qui sont si bien appropriés aux ulcérations de la gorge, c'est-à-dire par les astringens et les détersifs.

Depuis lors, les médecins n'ont cessé de répéter qu'en effet on déterge et l'on cicatrise les plaies des viscères par l'usage à l'intérieur des aromatiques, des balsamiques, des astringens, qui entrent dans les onguens et les topiques des chirurgiens.

Celse a soin d'ordonner que l'on évite les choses âcres et acides; mais il prescrit un vin doux ou léger, s'il y a du gonflement. Il veut aussi que l'on reste sur son appétit, de peur de trop charger l'estomac, et même qu'on le débarrasse, s'il est rempli de pituite, par le moyen du vomitif; après quoi l'on pourra boire du vin, manger du raifort, revenir aux vomissemens, se nourrir de bonnes choses, en les mangeant toujours froides, se faire des frictions, se promener, voyager, etc. Il n'en coûte rien à l'imagination de l'auteur pour faire cicatriser, par ces puissans moyens, un ulcère dont il n'a pas donné les signes, et dont l'existence rendrait la plupart de ses conseils impraticables ou funestes. Nous pourrons contempler les fruits de cette méthode

dans les sectes modernes qui ont professé l'éclectisme.

La pleurésie se place dans les maladies des parois qui entourent l'estomac, sans égard aux poumons, dont les extrémités inférieures viennent s'y interposer : ils ne prennent aucune part à cette maladie, malgré la toux, les crachats pituiteux, sanguinolens. La pleurésie est un point de côté : on peut saigner, s'il y a de la fièvre; car la fièvre est quelque chose d'inconnu à l'auteur, qui peut parfois s'ajouter à un grand nombre de maladies; mais les principaux remèdes se trouvent dans les frictions, les rubéfactions, les ventouses et les variations du régime.

Viennent enfin les maladies du poumon, indépendantes, comme on voit, non-seulement des affections de la plèvre, mais encore de la phthisie (où l'affection du poumon n'est qu'accessoire), des catarrhes, des asthmes, des hémoptysies, *et cætera*. L'auteur n'assigne aux poumons d'autre maladie que la péripneumonie, qu'il décrit en peu de mots, selon son usage, mais cependant de manière à ce qu'on puisse la reconnaître. Il tire du sang, si les malades ont de la force; sinon, il se contente de les faire secouer et de les forcer à changer souvent de place : de plus, il les assujettit à un régime doux, les nourrit avec des crèmes, dès les premiers jours, leur fait prendre des boissons adoucissantes, qu'il a pourtant soin d'animer avec quelques plantes aromatiques, telles que l'hyssope, la rhue. Quoique les émissions sanguines soient beaucoup trop négligées par Celse dans la péripneumonie, nous avons remarqué que cette phlegmasie est la moins mal traitée de toutes, sans doute parce qu'elle est celle où le mauvais effet des stimulans est le plus promptement et le plus facilement saisi. Il en eût été ainsi de toutes les maladies, si l'on

eût possédé une bonne méthode; car le nombre des modificateurs véritablement utiles se restreint, aux yeux du médecin, à mesure qu'il s'accoutume à mieux voir. C'est ainsi qu'a toujours dû marcher notre science; mais que d'obstacles n'avait-elle pas à vaincre pour dissiper les prestiges qui l'environnaient à sa naissance! Quoiqu'on la dise révélée, ses premiers prêtres n'ont point eu le don sacré de la divination.

L'hépatite est distinguée en aiguë et en chronique. Elle est décrite selon l'usage de tous les temps, c'est-à-dire de manière à devoir être confondue avec la gastro-duodénite, qui est beaucoup plus commune qu'elle, et dont, à la faveur du voisinage, elle s'est appropriée tous les symptômes. L'auteur saigne, et purge avec l'ellébore, puis il prodigue les drogues irritantes prises surtout dans les plantes aromatiques. La nourriture est puisée dans les substances féculentes; mais il aime à leur associer des condimens qui puissent agir comme diurétiques. Cette pratique est bien loin d'avoir été perfectionnée par les auteurs subséquens.

Rien de plus absurde que l'horrible stimulation que notre méthodo-éclectique conseille dans les douleurs, les chaleurs, les gonflemens de l'hypocondre gauche, en mettant ces symptômes sur le compte de la rate, sans doute parce que les auteurs qu'il a copiés ont regardé ce viscère comme un organe froid et grossier, source de cette bile noire appelée mélancolie, et de plusieurs maladies lentes et froides : un tel viscère mérite bien d'être vivement secoué, pour le forcer à se débarrasser de tant d'immondices; de là, la stimulation la plus énergique imposée au malheureux estomac, dont l'irritation est déjà la cause première de tous les accidens attribués à la rate.

Le sort des maladies des deux hypocondres était de faire, pendant une longue suite de siècles, la honte et le désespoir des médecins, soit rationnels, soit empiriques, soit éclectiques, soit exclusifs.

Les affections des reins sont traitées d'une manière aussi peu sage, l'auteur n'ayant d'autre but que celui de faire sortir des humeurs ou des concrétions, et de disposer les pores pour leur évacuation.

Avant de s'occuper exclusivement des intestins, l'auteur parle d'une maladie dans laquelle ils sont affectés avec l'estomac : c'est le *cholera morbus*, dont il a emprunté le nom aux médecins grecs. La cause des vomissemens et des selles bilieuses qui caractérisent cette irritation ne peut être pour lui que la surabondance et la dépravation de la bile. Il favorise, il est vrai, ces évacuations par des torrens d'eau tiède qu'il fait avaler; mais il en combat fort heureusement la cause par des fomentations froides sur l'épigastre; et lorsque le vomissement est terminé, il remédie à la faiblesse par le bon vin. Ce traitement, un des moins défectueux que nous devions au compilateur romain, est long-temps resté en usage dans les écoles : en voulant le perfectionner on l'a plusieurs fois rendu pire. Rien d'étonnant : il ne pouvait être bien apprécié qu'à l'époque où les autres maladies gastriques seraient bien connues.

L'auteur place dans *l'orifice même de l'estomac* une maladie qu'il déclare être chronique, et dont les signes sont : le ventre dur et douloureux, le défaut des évacuations alvines, et même de toute excrétion venteuse, avec la respiration difficile et les extrémités froides. Une description si laconique ne permet pas de juger si le point principal d'irritation est dans la membrane muqueuse des premiers intestins ou dans le péritoine. Celse

peut avoir pris son modèle dans l'un comme dans l'autre cas; mais on désirerait une description plus complète et que l'on pût rapporter à la péritonite. Quoi qu'il en soit, il prescrit des cataplasmes chauds qui embrassent toute l'étendue de l'abdomen, ce qui est sans doute fort bon, ensuite des vomitifs qu'il fait prendre après le repas, ce qui ne pouvait être que très-dangereux, aussi bien que les purgations que l'on s'efforçait d'obtenir par le vin salé. Au surplus, comme les anciens avaient l'habitude de faire manger dans les maladies les plus intenses, il pouvait quelquefois être utile de débarrasser l'estomac par un vomitif. Or, il est des sujets dont la constitution est assez robuste pour faire crise d'une manière heureuse au milieu de la plus terrible stimulation : alors les nombreux revers sont expliqués par la malignité du mal; et ce qui devrait être l'exception devient la règle.

La chordapse, l'iléus, la colique de Celse, sont, dans le fait, des entérites apyrétiques, caractérisées par la constriction du ventre, avec tranchées, constipation, douleur dans les membres, etc. L'auteur y reconnaît aussi l'existence de l'inflammation, non comme l'affection principale, mais comme une circonstance. Les malades ne rendent ni vent ni matière. Ce qui doit occuper d'abord le médecin, c'est de déterminer si le mal est dans les petits ou dans les gros intestins. Le toucher le lui apprendra; car il trouvera la résistance et la douleur, dans le premier cas au-dessus, et dans le second au-dessous de l'ombilic. Le cataplasme chaud convient toujours; mais les lavemens ne sont utiles que quand le mal est placé au-dessous de l'ombilic. Cette distinction pourrait faire croire que l'auteur ignorait la situation de l'intestin colon. Les frictions, les sinapismes sur les

membres, les bains d'huile chaude, et l'hydromel tiède pour boisson sont les seuls moyens qui conviennent à la suite des lavemens ou quand ils n'ont pas été jugés nécessaires.

Après avoir attentivement comparé cette section avec la précédente, il m'a semblé que la confusion des maladies qu'on y décrit est facile, à moins que l'on ne prenne définitivement la cœliaque de Celse pour la péritonite des modernes. Au surplus, mon but n'est nullement de décider cette question, mais seulement de bien constater l'état de la science à cette époque si fameuse où Rome était la maîtresse absolue et le centre de la civilisation du monde connu.

Le vin est banni de cette cure, sans doute à cause de la constriction qu'il ne manquerait pas d'accroître.

La maladie qui attaque le gros intestin est située à la région du cœcum, et s'y manifeste par une tumeur accompagnée de colique, etc. Ce lieu est en effet fort sujet à des phlegmasies; mais je doute que la recette de Celse, qu'il appelle colicon, fût bien propre à en arrêter les progrès; car c'est un mélange d'épices et d'aromates combinés avec le suc du pavot, dont ces ingrédiens ne peuvent que détériorer la vertu.

Celse dit que la membrane interne des intestins est ulcérée dans la dyssenterie, et il pense y remédier avec une foule d'astringens tant à l'intérieur qu'en cataplasmes. Il est toujours fidèle à la méthode qu'on l'a vu plus haut adopter pour dessécher les ulcérations de la gorge : on le voit pourtant passer aux adoucissans, puis revenir aux dessiccatifs soit médicamenteux, soit alimentaires, dans les cas rebelles; c'est toujours la *méthode*.

La lienterie est souvent la suite de la dyssenterie, nous

dit Celse. C'est la conséquence trop ordinaire des traitemens analogues à celui de notre auteur : cette maladie consiste à rendre sur-le-champ, par les selles, les alimens tels qu'ils ont été pris. Il n'est point d'astringens trop énergiques pour rendre la force aux intestins. Celse épuise tous ceux qu'il connaît : il essaie encore le vomissement, d'après Hippocrate, avec l'ellébore blanc; il y joint, comme de raison, les stimulations externes, telles que les frictions, l'insolation, l'exercice. En un mot, on voit que son intention est de combattre cette maladie par ses contraires; mais, comme il ignore sa véritable nature, il ne réussit pas à les trouver.

Il interpose les vers des intestins, auxquels il oppose un grand nombre de stimulans, entre la lienterie et le ténesme, sorte de nuance de la dyssenterie, qu'il décrit mal et qu'il traite un peu moins violemment que cette dernière maladie.

Vient ensuite la diarrhée, qu'il borne aux dérangemens simples qui surviennent aux personnes en santé faisant usage d'une nourriture abondante. Modérée, cette évacuation lui paraît salutaire; excessive ou prolongée, il la combat par le repos et par une diète de trois jours, pendant lesquels les malades doivent souffrir de la soif aussi bien que de la faim. Ensuite il fait vomir, puis administre du pain trempé dans du vin, des fruits acerbes et une foule de substances amères, âcres, résineuses, aromatiques; car il est inépuisable en ingrédiens et en préparations de ce genre.

Je ne cesse de m'étonner des efforts qu'ont toujours faits les médecins des différentes sectes pour arrêter les dyssenteries et les flux de ventre, lorsque je vois combien la chose est facile en s'y prenant bien dès le principe. Leur impuissance, généralement avérée à cet égard, est

une des plus fortes preuves de l'imperfection déplorable dont notre art a gémi pendant si long-temps.

Celse connaît l'hystérie, et lui oppose une révulsion des plus actives : après avoir conseillé de rappeler les femmes de l'accès par une saignée, par les vapeurs fétides, l'aspersion d'eau froide, les cataplasmes aromatiques sur les parties sexuelles, il veut que, pour prévenir le retour des accidens, on prive les malades du vin pendant un an, et que tous les trois jours on leur applique de la moutarde sur le ventre. Il traite, selon son usage, l'ulcère du col avec la poudre de roses et autres substances dessiccatives et astringentes.

Les maladies de la vessie sont traitées à peu près de la même manière. Le diabète lui paraît exiger les astringens les plus forts. Les pertes de semence sans désir, et en général tous les flux, sont attaqués par ces mêmes moyens.

Les maladies des extrémités peuvent être la suite de celles des parties internes : c'est ainsi que les hanches s'affectent quelquefois tout-à-coup par une espèce de crise qui dirige sur elles le principe morbifique. On voit qu'ici l'auteur profite des idées d'Hippocrate pour apaiser les vives douleurs qu'on y ressent. Celse a de suite recours à des cataplasmes moitié astringens, moitié émolliens, qu'il prépare avec l'écorce de câprier concassée, la farine d'orge, les figues grasses, la lie desséchée : il les remplace par ceux de racine d'aunée cuite dans du vin, par le sel chaud, les ventouses scarifiées et les ulcères artificiels ou fonticules qu'il établit sur la partie même, au nombre de trois ou quatre, afin de dissiper les humidités superflues. Les affections du genou sont traitées de la même manière. Le traitement antiphlogistique local paraît avoir été complètement ignoré de cet auteur.

Il donne beaucoup d'attention aux maladies des petites articulations qui constituent notre entité *goutte*, et les rattache à une disposition intérieure co-existante. Il pense que les femmes n'en sont point attaquées, tant que leurs règles ne se dérangent pas; que les eunuques en sont exempts, ainsi que les jeunes garçons qui n'ont point encore joui du commerce de l'autre sexe. Ces observations, qui ne sont pas parfaitement justes, ont donné lieu, dans la suite, à des théories particulières sur cette maladie. Quoique Celse ne s'explique pas plus sur la nature de cette maladie que sur celle de la plupart des autres affections, car il est très-avare de théorie, on voit, par le traitement, qu'il a pour but de diminuer l'abondance des humeurs et l'état de sécheresse et de chaleur générale qui en résulte: car il ordonne, dès la première attaque, la privation du vin, celle des boissons échauffantes et des plaisirs vénériens. Viennent ensuite les moyens de déplétion, la gestation, les bains, les sueurs provoquées, les vomitifs et les diurétiques. Il n'oublie pas d'attaquer l'extrême chaleur des goutteux, généralement, par les aspersions d'eau froide, et localement, en couvrant les articulations enflammées de cataplasmes rafraîchissans, et les plongeant dans l'eau froide. Les narcotiques ne sont pas omis; et si la maladie persiste, notre auteur, toujours fidèle à sa méthode, passe successivement, et à plusieurs reprises, des topiques excitans aux adoucissans, de ces derniers aux âcres et aux répercussifs, selon le degré de douleur ou d'indolence, de chaleur ou de froideur, de mollesse ou de dureté des parties souffrantes. Il est d'avis que l'on prévienne le retour des accès, quand ils ont pris l'habitude de la périodicité, par un régime exact et l'usage fréquent des vomitifs, afin de prévenir des amas d'humeurs nui-

sibles, avec lesquels ces retours lui semblent liés. Si ces accès reviennent, il se hâte de procurer une purgation avec le lait, tant il croit au rapport des articulations avec les voies digestives.

Telle est la médecine de Celse. On peut maintenant la juger et la mettre en parallèle avec celle des classiques de son temps.

CHAPITRE X.

TABLEAU DE LA MÉDECINE AVANT GALIEN.

Récapitulons maintenant les différens systèmes, et voyons ce qu'était la médecine avant l'apparition de Galien.

On se souvient qu'avant Hippocrate elle ne consistait qu'en des pratiques empiriques que la tradition orale avait conservées, et que cet auteur en fit une science, en assujettissant ces pratiques à des règles, et en séparant la partie scientifique de la médecine d'avec la philosophie, où elle n'était qu'en sous-ordre. On a dû remarquer que le fondateur de la nouvelle science admit peu de médicamens, comptant beaucoup sur la nature, qu'il avait personnifiée et qu'il mettait aux prises avec la maladie. On sait aussi que son attention ne se porta guère que sur les maladies aiguës, et qu'il ne faisait consister l'art de guérir que dans l'art de diriger le régime pendant leur durée, et de favoriser les évacuations à l'époque de leurs terminaisons. Je puis donc partir de ces documens pour établir tout le reste.

Les explications dont Hippocrate avait donné l'exem-

ple, ayant produit un dogmatisme peu satisfaisant pour les esprits sévères, on revint à l'empirisme; mais cette fois il fut raisonné, et l'on épuisa tous les sophismes pour le justifier.

Cependant les découvertes que l'on fit en anatomie à l'école d'Alexandrie conduisirent comme malgré eux quelques médecins à de nouvelles explications, pendant que d'autres s'attachaient à recueillir et à composer des formules avec lesquelles ils prétendaient soutenir et faire triompher le nouvel empirisme.

Sur ces entrefaites survient Asclépiade, qui ramène la médecine au régime, mais sans se conformer à la méthode hippocratique. Cette différence est due à la théorie qui lui sert de guide. Il ne voit plus, avec Hippocrate, un être-nature à soutenir pendant qu'il est aux prises avec l'être-maladie; mais il voit dans le corps humain ce que Démocrite, d'Abdère, avait vu dans tout l'ensemble de l'univers, un assemblage de molécules réunies pour former les solides, et laissant entre elles des espaces que doivent parcourir d'autres molécules qui constituent les liquides. Toute maladie résulte du défaut de rapport entre les fluides et leurs pores. Telle est sa doctrine générale, sans aucun égard à ce qu'il pouvait y avoir de contradictoire à ses idées dans les autres doctrines, qu'il ne prenait pas la peine d'étudier, et dans l'anatomie, qu'il ignorait. Du reste, aucune étude des maladies en particulier; il ne s'agit que de remédier à l'état maladif en général. Dès-lors le régime de ce médecin, qui fait toute sa thérapeutique, n'a plus pour but que de rétablir les rapports entre les pores et les fluides. Sa théorie des causes devient un roman, et sa thérapeutique, qui est fondée en partie sur des lésions imaginaires, en partie sur les goûts de ses malades, s'appuie

ensuite sur une certaine expérience; car la bienfaisante nature, qui dissipe d'elle-même les infirmités légères, a voulu que les sujets jeunes et robustes guérissent quelquefois provisoirement des maladies les plus graves, malgré les traitemens les plus mauvais.

Les idées d'Asclépiade, accueillies par les demi-savans d'une époque où la manie des systèmes philosophiques et des explications *à priori* était épidémique, prospèrent et prennent la forme d'un système sous Thémison et Thessalus. Mais la vogue des méthodiques ne fait que ranimer l'amour-propre des empiriques, qui multiplient formules sur formules et se font remarquer par des cures où leurs adversaires avaient échoué. La thériaque est composée par Andromaque, médecin de Néron. Elle rappelle tous les miracles opérés quelque temps auparavant par le mithridate, et les surpasse bientôt. Soutenu par l'influence de son maître, l'inventeur donne un très-grand relief à la secte empirique, et les recettes et les charlatans ne cessent de se multiplier dans Rome. La Grèce en avait donné l'exemple. Vaincus par le fer des Romains, les Grecs s'en vengent, en portant chez eux leurs arts et leur industrie : ils les exploitent à l'envi et les subjuguent à leur tour, en s'enrichissant à leurs dépens. On accorda aux drogues, ainsi qu'aux formules, une foule de vertus qui ne tardèrent pas à donner aux Grecs des armes contre leurs vainqueurs. Les compositions furent appelées des forces ou des puissances par les Grecs : on en eut de sacrées, de miraculeuses, de divines. Chaque médicament eut à remplir un rôle qui fut indiqué par son nom : on eut des mots pour désigner ceux qui lâchent le ventre doucement, ceux qui purgent avec énergie, ceux qui font vomir, qui font uriner, qui font dormir; ceux qui apaisent les dou-

leurs, qui échauffent, qui rafraîchissent, qui relâchent ou ramollissent, qui resserrent, qui bouchent les pores, qui les ouvrent, qui arrêtent le sang, qui font mûrir un abcès, qui le détergent, qui font croître les chairs, qui hâtent l'accouchement, qui procurent l'avortement, etc., etc.

Ainsi s'accrut l'empirisme, ainsi s'affaiblit l'autorité des systèmes et des dogmes de toute espèce.

Cependant le dogmatisme crut trouver le moment de se rajeunir, en s'associant au pneuma des stoïciens; mais, malgré toutes ses prétentions, malgré la vaste étendue de ses vues, il retomba, pour la pratique, aux moyens grossiers et vulgaires des autres sectes, ainsi qu'on a pu le voir dans l'histoire du pneumatiste Arétée. Aucun moyen de la nature du pneuma ne fut à la disposition du médecin : c'est qu'en effet le surnaturel, l'idéal, ne se soutiennent jamais dans l'application, où tout devient matériel et rentre dans le domaine des sens.

De là naquit l'éclectisme. Pour satisfaire au besoin de se rendre compte de ce qu'on observait, on conseillait tous les systèmes connus; mais, comme il fallait agir sur les malades, et qu'on n'agit qu'avec des objets matériels, on se trouvait forcé d'emprunter également à toutes les sectes. Je dis à toutes, car les moyens d'une seule ne pouvaient suffire à la variété des cas, à l'opiniâtreté de certaines maladies, à l'impatience des riches et des savans, qui, à cette époque, prenaient une idée de la médecine, connaissaient les méthodes, s'informaient de la composition des remèdes, et voulaient même connaître le but que les médecins se proposaient d'atteindre en les leur prescrivant. Tous les historiens attestent que cette manie des connaissances médicales

fut portée à un très-haut degré dans l'antiquité. En effet, sans remonter aux anciens monarques d'Égypte, ni même à ce roi de Pont, non moins fameux par l'habitude de manier les poisons, et par l'électuaire qui porte son nom, que par la résistance qu'il fit aux armes romaines, il y eut beaucoup de princes et d'empereurs qui cherchèrent à se faire instruire dans les secrets de la nature vivante et dans l'art de se conserver la santé et de se préserver des choses nuisibles. Tous les grands s'empressaient de suivre leur exemple; et nous savons par Caton, par Cicéron, par Pline, et par bien d'autres, que les savans, les philosophes surtout faisaient toujours quelque irruption dans le domaine de la médecine. Ce goût, qui dut donner un grand relief aux médecins sous le règne des empereurs romains, ne se perdit qu'à l'époque de l'irruption des Barbares, qui fut celle de la décadence de l'empire romain.

La nécessité de puiser des connaissances à toutes les sources (épisynthétisme) ayant été sentie par les médecins, il n'y eut plus d'exemple d'auteur uniquement restreint dans une secte. On se disait de l'une ou de l'autre : mais le moyen de ne pas en sortir quelquefois! Aussi l'on peut affirmer que les empiriques eux-mêmes, les empiriques qui affectaient le plus de ne rien emprunter aux autres sectes, ne pouvaient pas se dispenser de devenir explicateurs à l'aspect d'une maladie que les dogmatiques avaient bien caractérisée, telles que les inflammations des poumons ou de la plèvre; et, réciproquement, les dogmatiques les plus intrépides reculaient, malgré qu'ils en eussent, devant le mode d'action d'une foule de formules que les empiriques avaient composées, et devant l'explication des poisons et de leurs spécifiques, que le hasard avait fait connaître.

Souvent aussi tel affectait l'empirisme ou l'éclectisme, afin de se donner le renom d'un esprit fort et au-dessus des vains préjugés, qui, secrètement et à son insu, se laissait guider par un autre système chaque fois que le cas présent ne l'obligeait pas d'en sortir. Tel fut Celse, qui ne cessait d'affecter le silence le plus complet sur les systèmes qui avaient obtenu le plus de célébrité, et qui pourtant ramenait tous les moyens thérapeutiques aux vues du méthodisme, dont il avait sucé les principes dans Asclépiade et dans ses principaux sectateurs.

La médecine que l'on faisait avant Galien était donc loin d'être uniforme. Les uns s'adonnaient à la recherche des spécifiques; mais pour les appliquer ils manquaient nécessairement d'indications précises : ils agissaient d'après des analogies apparentes de symptômes qui ne pouvaient manquer de leur donner souvent des résultats défavorables. Mais, comme l'empirisme se tire d'affaire en renouvelant les essais, et que le public goûte assez ce genre de traitement qui berce sans cesse les malades d'un nouvel espoir, les empiriques conservaient toujours beaucoup de vogue.

Les autres se faisaient une idée systématique des maladies avant de les traiter : c'étaient les dogmatiques. Ils cherchaient dans les caractères distinctifs de chaque affection, et dans leurs rapports avec les médicamens et tous les autres agens connus, des motifs d'action ou des indications curatives. Ils n'en trouvaient pas toujours et se voyaient assez souvent réduits aux tâtonnemens de l'empirisme; mais au moins cette méthode avait l'avantage de les forcer à l'étude des symptômes. Arétée, le modèle et le guide des dogmatiques de cette époque, est plus complet que les empiriques, dans la description des symptômes; de sorte qu'en le suivant il est moins

difficile de se reconnaître au lit des malades et d'arriver aux indications d'après lesquelles on doit agir, qu'en prenant pour guide les ouvrages uniquement fondés sur l'empirisme. Le mérite d'Arétée est tout dans ses descriptions. Nous apprécierons ailleurs ce mérite : nous verrons qu'on ne doit point s'étonner du peu de résultats qu'il a donnés; mais ces résultats, quels qu'ils fussent, sont toujours d'un grand prix pour l'époque qui nous occupe.

Quelques médecins tenaient exclusivement au méthodisme; mais le plus grand nombre, à l'exemple de Celse, empruntaient des moyens à toutes les sectes, s'attachaient peu aux espèces des maladies, et négligeaient les descriptions. En général il y avait peu de dignité dans l'exercice de l'art, le plus grand nombre des médecins s'attachant plutôt à complaire aux malades et à soutenir leur espoir par les moyens de l'empirisme, qu'à faire faire à la science de solides progrès.

En général, bonne ou mauvaise, la médecine était active à cette époque, sinon toujours à l'intérieur, au moins à l'extérieur; ce qui souvent produisait des résultats très-saillans, bons ou mauvais, et donnait aux médecins beaucoup d'influence dans la société. Chacun vantait son remède, sa formule, et avait ses partisans. On poussa la turpitude jusqu'à publier des recettes de poisons et des instructions sur l'art de les employer, infamie que Galien a signalée avec tous les sentimens d'horreur qu'elle doit inspirer.

Au milieu de cette discordance générale de doctrines, on se disputait sans cesse avec indécence : on abusait de la dialectique pour soutenir des questions pointilleuses et vaines. Plus les médecins s'engageaient dans ces routes ténébreuses, plus ils perdaient de vue les tra-

vaux anatomiques de l'école d'Alexandrie et la véritable observation de l'état morbide. La médecine, réduite à un empirisme honteux, ou à de vaines subtilités sur les causes premières et sur des modifications inexplicables de la vitalité, perdait insensiblement ce caractère de science qu'Hippocrate avait commencé à lui donner, en lui assignant pour but la connaissance des maladies. Au lieu d'observer la marche de la nature dans l'état morbide, comme il l'avait conseillé, l'on agissait sans cesse le plus souvent sans but bien déterminé, mais pour essayer tel ou tel spécifique, puisque tel autre avait échoué, ou bien dans l'intention plus vague encore de changer l'état des choses à tout événement. Si l'on avait un but, il était imaginaire, comme d'atteindre une cause première, gratuitement supposée ou toute spirituelle, sans réfléchir que des substances matérielles comme les médicamens ne peuvent avoir d'action immédiate sur l'immatériel; genre de faute que l'on a souvent commise en médecine.

Il résultait de là que l'on faisait souvent plus de mal que de bien; mais le moyen d'échapper à ce malheur? On n'avait point d'autorité à qui l'on pût en appeler, ou qui du moins fût assez grande, assez vénérée pour mettre les médecins d'accord. Asclépiade était respecté, mais il n'avait fait qu'ébaucher le méthodisme, et l'on croyait l'avoir surpassé, aussi bien que Thémison, Thessalus et les autres médecins de la même école. On ne savait pas assez d'anatomie pour apprécier Hérophile et Érasistrate. Hippocrate était négligé depuis que les empiriques avaient trouvé sa théorie hypothétique ou vaine, et sa pratique insignifiante : on ne voyait en lui que l'auteur d'un premier essai, que ses successeurs avaient laissé bien loin derrière eux. D'ailleurs, à quoi bon l'étudier, puis-

qu'il n'apprenait point à guérir? Tel qui se serait arrêté à le suivre pas à pas au lit des malades, pour vérifier ses sentences et ses pronostics, aurait été devancé par la pétulance et la fécondité des empiriques, toujours empressés de vanter leurs cures et d'offrir leurs spécifiques; et l'impatience des malades s'arrangeait mieux de cette méthode que d'une froide expectation. Quelqu'un dira sans doute que tous ces empressés ne guérissaient pas plus qu'Hippocrate. Je le crois, je pense même qu'ils en faisaient souvent moins que lui; mais qu'importe que le médecin n'arrive pas, pourvu qu'il s'agite beaucoup et qu'il ait l'air de courir! Le public est ordinairement dupe de ces singeries, lorsque celui qui l'exploite est assez habile pour lui fournir chaque jour une raison qui justifie l'insuccès de la veille, et un motif d'espoir pour la recette du lendemain.

Telle était l'anarchie où se trouvait la médecine dans l'empire romain, à la suite des prétendus perfectionnemens dont Asclépiade avait été le promoteur. Cet état déplorable persista pendant plusieurs siècles, en dépit de quelques exemples bien dignes d'être imités, tels que les tableaux pathologiques d'Arétée *, mais dont le mérite n'était point senti. Il fallait une forte impulsion pour changer l'état des choses; mais elle ne pouvait venir que d'un homme extraordinaire. Galien parut: cette impulsion fut donnée, et le méthodisme, après avoir encore résisté pendant plus d'un siècle, disparut pour ne jamais se remontrer.

* Arétée était Cappadocien; il vécut probablement pendant le second siècle de l'ère chrétienne. (*Éd. B.*)

CHAPITRE XI.

MÉDECINE DE GALIEN.

Claude Galien, natif de Pergame, ville de l'Asie mineure, fameuse par sa bibliothèque et son temple d'Esculape, vit le jour dans la quinzième année du règne d'Adrien, l'an de Jésus-Christ 131. Il vécut sous les empereurs Antonin, Marc-Aurèle, Lucius-Vérus, Commode et Sévère. Son éducation fut soignée : il étudia sous les stoïciens, les académiciens, les épicuriens et les péripatéticiens, dont les principes lui convinrent mieux que ceux de tous les autres philosophes. Il les avait d'ailleurs reçus de son père dès son bas âge. C'est ce qui décida son goût pour la scolastique et les subtilités du langage. Pour la médecine, qu'il embrassa à l'âge de dix-sept ans, il eut différens maîtres qu'il serait inutile d'énumérer : ses ouvrages prouvent qu'il ne resta étranger à aucune doctrine. En effet, Galien ne se contenta pas d'étudier la médecine et la philosophie ; il cultiva tout ce qu'il y a de plus relevé dans les connaissances humaines, et écrivit sur tout ce qu'il avait étudié. Sa fécondité est effrayante : il composa plus de cinq cents livres sur la médecine et la philosophie, et à peu près autant sur la géométrie, la grammaire, et sur d'autres sciences encore, au point qu'il fut obligé de faire un livre uniquement destiné à donner le catalogue de ses ouvrages et l'ordre que l'on devait suivre pour les lire.

On pense bien qu'avec une telle fécondité cet auteur

ne pouvait être que très-diffus. Ses ouvrages de médecine en font assez foi : les autres sont perdus; plusieurs avaient péri déjà du temps de Galien dans l'incendie du temple de la Paix.

Le but que se proposa Galien, en écrivant sur la médecine, fut de rétablir la doctrine d'Hippocrate, de la perfectionner, en y ajoutant ce qui lui manquait, et d'élever ainsi un système régulier et complet de médecine. En conséquence, il discute tous les autres systèmes; mais on s'aperçoit bientôt que c'est plutôt dans le but de les réfuter et de faire triompher son auteur favori, que pour leur faire des emprunts, quoique souvent il lui soit impossible de s'en dispenser. Le système auquel il se rattache est le dogmatisme tel qu'il était de son temps, c'est-à-dire enrichi par le pneuma, dogmatisme dont les bases se trouvent, ainsi que nous l'avons vu, dans les ouvrages d'Hippocrate lui-même, mais dont les premiers développemens appartiennent à ses disciples.

Pour atteindre le but qu'il se propose, Galien se sert de la méthode scolastique des péripatéticiens. Notre auteur n'est donc pas un éclectique pur : c'est un dogmatique; mais c'est essentiellement, et avant tout, un subtil et infatigable raisonneur.

ANATOMIE DE GALIEN.

Élève de l'école d'Alexandrie, Galien cultiva beaucoup l'anatomie sur les animaux, et particulièrement sur les singes, qui ont tant de rapports avec l'homme; mais, quoiqu'il eût vu des cadavres humains à Alexandrie, on ne croit pas qu'il en ait disséqué lui-même.

Il découvrit plusieurs muscles, et crut que les nerfs

faisaient partie du système musculaire, aussi bien que les tendons. Le cœur ne lui paraissait pas un muscle : il le faisait concourir à la respiration, en attirant de l'air par le moyen des poumons. Cet air servait, selon lui, à tempérer l'extrême chaleur du cœur, à procurer de la transpiration à tout le corps, à contribuer, conjointement avec le sang, à la production des esprits vitaux et des esprits animaux. Le cœur attire et retient, pour cet objet, la partie la plus pure, la plus subtile de l'air, tandis que le superflu, se joignant aux fumées qui partent du cœur, sert, en sortant du poumon, à former la voix. C'est par le moyen des artères que le cœur distribue dans tout le corps les esprits qu'il a formés avec l'air et la vapeur la plus subtile du sang. Les anciens aimaient à se figurer cette subtilisation progressive de la matière; c'est ainsi qu'ils arrivaient à une substance de la plus grande ténuité, qui n'avait presque plus rien de matériel, et dont ils faisaient le premier moteur et le régulateur des mouvemens des corps grossiers. Telle est l'origine de l'âme chez les anciens philosophes, avant la naissance de l'art, aujourd'hui si perfectionné, d'abstraire tout ce qui frappe les sens, des causes premières de tous les phénomènes de l'univers.

Galien ne connut pas l'angiologie mieux qu'Hérophile et Érasistrate; car il faisait naître les veines du foie, et les artères du cœur, et croyait que tous ces vaisseaux s'anastomosaient ensemble.

Il faisait dériver les nerfs des sens du cerveau, et ceux du mouvement, de la moelle épinière : c'étaient des cordons blancs composés d'une substance médullaire provenant du cerveau, et enveloppés par une prolongation de ses membranes. Ils sont les premiers organes du sentiment et du mouvement dans toutes les

parties du corps, ce que démontre leur section. C'est aux esprits qui les parcourent qu'ils doivent cette faculté. Mais les nerfs ne sont pas creux; et voilà ce qui causait beaucoup d'embarras au médecin de Pergame, qui n'avait pas un fluide électrique dont il pût les faire conducteurs. Du reste, en les poursuivant dans les muscles, il ne savait pas toujours les y distinguer des tendons.

Son idée du cerveau mérite de trouver place ici. La tête renferme les organes de la plus noble des facultés, la faculté animale. Nous ne dirons rien de la partie anatomique, peu différente de ce qu'elle était du temps d'Hérophile et d'Érasistrate; mais nous ferons remarquer les usages de cet organe. Galien le conçoit comme un tissu uniquement destiné aux facultés sublimes qu'il y place, et ne voit dans les cordons blancs, qui semblent s'en détacher pour former les différens nerfs, qu'une prolongation de la substance cérébrale. Mais, pour remplir ces fonctions, il suppose dans le cerveau des actions accessoires, qu'il admet sans preuves suffisantes; par exemple, il pense que la masse cérébrale est douée de mouvemens d'expansion et de resserrement, pendant lesquels l'air entre dans les ventricules et en sort en traversant les criblures de l'os ethmoïde, de sorte que la sensation de l'odorat se passe dans la partie antérieure des ventricules latéraux. Il croit aussi que l'air introduit dans ces cavités concourt, avec les esprits vitaux que les artères y déposent, à former les esprits animaux qui servent aux fonctions de l'intelligence, et à les maintenir dans un état convenable de fraîcheur. Enfin il établit que le superflu de la nutrition de la substance nerveuse de l'encéphale doit être emporté avec l'air qui sort des ventricules, s'écouler sous forme liquide par les narines, ou passer par les trous de l'os

sphénoïde, pour se faire jour dans la bouche, au travers du palais. Telle était, selon les anciens, l'origine des mucosités des fosses nasales et de la bouche; on voit combien elle devait porter obstacle à la connaissance des affections des membranes muqueuses.

Quant aux esprits animaux, après avoir été perfectionnés dans les ventricules latéraux, ils traversent le troisième et puis le quatrième ; et, parvenus aux insertions des différentes paires de nerfs, ils y pénètrent pour servir aux fonctions animales.

Les usages du cerveau en particulier sont de recevoir les impressions des objets extérieurs qui frappent les sens; c'est pour cela qu'il est mou, ainsi que les nerfs qui en tirent leur origine et qui vont à ces sens. Le cerveau est le siége de l'entendement et de l'âme raisonnable, que notre auteur considère tantôt comme une substance immatérielle, tantôt comme une portion de la substance cérébrale même, ainsi qu'il paraît par le passage suivant : *Melius autem fore fuisset existimare intellectum sequi non compositionis varietatem, sed corporis, quod cogitat atque intelligit quodcunque id sit temperiem* (Συράσιᾳ τοῦ νοοῦντος σώματος). (Gal. *de usu partium corporis humani.*) Toutefois, Galien logeait la concupiscence dans le foie; la colère et l'appétit irascible dans le cœur, conformément aux idées des anciens, dont nous avons déjà trouvé des traces ailleurs.

Le cervelet, situé au-dessous du cerveau, et plus dur que lui, est destiné, selon notre auteur, aux mouvemens, aussi bien que ses nerfs, plus durs aussi que ceux du cerveau. Le cervelet est une sorte de petit cerveau ; mais il n'a pas, comme lui, les mouvemens d'expansion et de resserrement. La moelle de l'épine est une dépendance du cervelet : elle a les deux membranes du cerveau et

du cervelet, mais plus dures, et les nerfs qu'elle produit le sont aussi davantage.

Nous ne dirons rien des paires de nerfs, dont Galien portait le nombre jusqu'à soixante; mais il est bon, pour le bien juger, de voir ce qu'il pensait des organes des sens.

Il attribuait la vision à l'émission des esprits visuels, qui viennent du cerveau par les nerfs optiques. Ces esprits, lancés hors de l'œil, se combinent avec l'air extérieur, reçoivent l'impression et la communiquent aux esprits restés dans l'intérieur de l'œil, et ceux-ci, à l'humeur cristalline qui est altérée, et qui communique son altération à la tunique réticulaire, et par conséquent, au cerveau.

Galien et les anciens décrivaient bien les parties externes de l'oreille; mais ils n'avaient qu'une idée confuse de l'intérieur.

Nous avons vu ce que Galien pensait de l'organe de l'odorat. Il plaçait le sens du goût dans la langue, qui a deux sortes de nerfs, les uns durs, pour les mouvemens des muscles, les autres mous, qui se distribuent à la tunique externe et lui donnent la faculté de distinguer les saveurs. Il connaissait aussi les glandes salivaires sublinguales, ainsi que les lacrymales, celles de l'isthme du gosier, celles des intestins et la prostate.

Quant au sens du toucher, tantôt il l'attribue aux nerfs de la peau, tantôt à des membranes entrelacées avec la chair.

Les autres particularités de l'anatomie de Galien offrent peu d'intérêt: aussi n'en dirai-je rien. Il nous suffit d'avoir prouvé qu'il ne se faisait point une juste idée de l'organisation humaine, et que, par conséquent, sa pathologie ne pouvait avoir de base solide. C'est en effet

ce que nous allons constater, en le suivant dans le développement de sa doctrine médicale.

PHYSIOLOGIE DE GALIEN.

Galien entre en matière par de vagues généralités. Il tire sa première définition de la médecine de la comparaison de cette science avec les autres connaissances. C'est un art qui produit quelque chose, mais dont on ne peut voir l'ouvrage : elle rétablit ce qui était dérangé dans le corps humain. Il compare le médecin à l'architecte, qui doit connaître toutes les parties de l'édifice qu'il est appelé à réparer; mais le médecin doit aussi connaître l'action de chaque partie, idées qui n'étaient pas nouvelles à l'époque de notre auteur. Le devoir du médecin est de conserver l'état naturel, de le rétablir lorsqu'il est dérangé, de reproduire ce qui manque, lorsque cela est possible.

Il cherche ensuite la nature et l'action des parties : il les divise en similaires ou simples, et en composées ou organiques; bonne idée, qui a persisté jusqu'à nos jours, et que nous voyons reproduite, mais perfectionnée, dans les ouvrages de Bichat, sous le nom de systèmes simples et d'organes ou appareils organiques. Mais en établissant la nature des parties, Galien, qui part des idées de son temps, ne peut pas être aussi heureux; car il admet pour premiers élémens des parties, le feu, l'eau, l'air et la terre, dont les qualités sont le chaud, le froid, l'humide et le sec. C'est sur ces qualités que l'auteur fonde sa théorie; et, dès ce premier pas, il se jette dans l'erreur. En effet, ces qualités ne sont pas des choses primitives; ce ne sont que des effets de la mise en action de la propriété vitale des tissus, et les

médications ne peuvent agir que sur ces dernières; tandis que notre auteur les adresse uniquement à leurs effets. Mais poursuivons.

Tant qu'aucune de ces qualités ne prédomine sur les autres, les fonctions sont exécutées parfaitement: il y a juste *crase;* mais si l'une d'elles vient à pécher par excès ou par défaut, il y a intempérie ou *discrase,* et la santé se dérange. Voilà donc des effets érigés en causes premières et devenus la base d'un système de médecine. On prévoit aisément quels vont être les défauts d'un pareil édifice. Galien est plus heureux lorsqu'il cherche à élargir cette base, en disant que les parties organiques peuvent pécher par grandeur, figure, nombre, situation, union ou désunion, ce qui est également possible dans les similaires; mais il ne réussit pas à indiquer les causes de ces défauts dans tous les cas où cette découverte est possible.

C'est de ces différentes causes que résulte la bonne ou la mauvaise disposition du corps qui constitue la santé et les maladies.

Voilà déjà du dogme : l'esprit qui n'a pas encore pénétré plus avant éprouve un mouvement de satisfaction en découvrant une disposition régulière des idées, qui lui promet un système complet, fondé sur l'observation des faits. Voyons comment Galien justifiera ces flatteuses espérances.

Il y procède par les *maximes.* Elles sont fondées sur les principes que l'on vient de poser; elles seront conséquentes, et, par cette raison, entachées du même vice que ces principes. En effet, il faut entretenir les parties dans leur état naturel par des moyens qui *aient du rapport* avec cet état, c'est-à-dire employer le chaud, pour conserver la chaleur d'une partie chaude; le froid,

pour entretenir cette qualité dans une partie froide. Ici nous tombons dans un vague pénible. Si nous nous rappelons les faits d'hygiène connus, nous ne pouvons entrevoir l'application de ces préceptes qu'à travers des milliers d'exceptions, et le découragement s'empare de nous. L'auteur parviendra-t-il à nous tirer de cet état?

Il fait d'abord l'application de cette première maxime générale au nombre, à la figure, à la grandeur, à la position, en nous disant que maintenir ces qualités par des moyens qui aient du rapport avec elles, c'est éviter tout ce qui pourrait les déranger; et nous voyons qu'il ne fait que répéter sa maxime en termes différens. Il aurait pu nous épargner cette perte de temps.

Nous retrouvons le même vice dans le conseil un peu niais qu'il nous donne de réchauffer une partie chaude devenue froide, de remettre à sa place une partie dérangée par une violence extérieure, etc., etc. : cela constitue la doctrine si long-temps célèbre des contraires, que l'on a voulu renfermer dans l'axiome : *Contraria contrariis curantur*; axiome qui est fort éloigné d'être d'une application générale. S'appesantir sur de pareilles trivialités est un défaut qui dérive de la scolastique. Galien était trop esclave de la méthode d'Aristote pour faire grâce à ses lecteurs de toutes ces futilités. Mais notre devoir maintenant est de les négliger et d'arriver aux applications des maximes.

Selon Galien, l'espèce, ou plutôt la cause de la maladie, indique toujours le remède; proposition que l'on a répétée à satiété dans les écoles, mais dont on a souvent fait une mauvaise application, parce qu'elle est trop vague et trop générale. Il est clair que la cause peut être mal connue, et tant qu'elle l'est, l'indication du remède ne peut qu'être fausse. Il est également évident

que toutes les causes n'indiquent pas le remède : il y en a de premières, d'inconnues dans leur nature, qui ne fournissent aucune indication; et, parmi celles qui en fournissent, il faut faire un bon choix. La variole en offre un exemple facile à saisir : la cause première est inconnue, elle ne suggère aucune indication pour le traitement de cette maladie. C'est la cause secondaire, l'irritation inflammatoire des organes, produite par le virus, qui les fournit; mais il a fallu des siècles pour que l'on en vînt à cette proposition si simple et si claire. Long-temps on s'est figuré que la cause du virus, essentiellement stimulante, établissait l'indication de nouveaux stimulans; et les désastres seuls ont pu détruire cette erreur. Je pourrais appliquer ce raisonnement à une foule d'autres maladies; mais le lecteur fera plus tard de lui-même cette application. Il me suffit d'avoir fait sentir ici le vide de ces généralités prématurées et vagues de l'ancien dogmatisme, qui ne servaient qu'à multiplier les volumes et à retarder les progrès de la médecine.

Les connaissances multipliées de Galien le portaient à envisager la médecine sous plusieurs points de vue : c'est ce qui explique pourquoi il en a donné plusieurs définitions. En voici une qui est tirée de l'objet de cette science; elle est pour lui des plus fécondes, comme on va voir.

La médecine est une science qui enseigne à connaître ce qui est sain, ce qui n'est pas sain, ce qui est neutre, c'est-à-dire ce qui tient le milieu entre le sain et le non sain. Galien développait ensuite cette définition d'Hérophile dans l'application qu'il en faisait aux choses qui sont l'objet des recherches du médecin. En conséquence, il distinguait le corps humain d'abord, ensuite

les signes, les causes, c'est-à-dire tout ce qui exerce de l'action sur l'homme, suivant que ces choses lui paraissaient saines, non saines ou neutres. Voilà donc encore un exemple de ce jargon vague et non susceptible d'une application rigoureuse, dont nous venons de parler. On ne peut voir ici que des futilités ontologiques, comme le prouve l'usage qu'il en va faire pour établir sa doctrine des tempéramens.

Trois dispositions du corps de l'homme, la saine, la non saine et la neutre, comprennent toute la distance de la santé à la maladie; et chacune d'elles a son étendue particulière. Le corps est sain quand la température, la crase ou mixtion, la position, le nombre, sont dans de justes mesures : c'est le tempérament parfait. Mais il est rare, à tel point qu'on le regarde comme idéal; toutefois il faut le supposer, pour avoir un type d'après lequel on puisse établir les autres.

En partant de ces principes, on devait admettre huit autres tempéramens, qui s'écartent plus ou moins du modèle supposé : les quatre premiers sont ceux où l'une des quatre qualités élémentaires sus-indiquées l'emporte sur les autres. Ainsi, tempérament chaud, tempérament froid, tempérament sec et tempérament humide; mais, comme il est impossible de trouver ces qualités isolées chez les hommes, ces tempéramens n'étaient pas moins fictifs que le parfait. On levait la difficulté en faisant une nouvelle supposition, que l'on obtenait facilement en combinant entre elles les quatre qualités élémentaires. On les rattachait aux humeurs que l'on appelait cardinales : le sang, qui est chaud et humide; la pituite, qui est froide et humide; la bile, que l'on croyait chaude et sèche; enfin, la mélancolie, où l'on voyait la froideur combinée avec la sécheresse. C'est ainsi que

l'on obtenait les quatre tempéramens qui ont traversé les siècles : le sanguin, chaud et humide; le pituiteux, froid et humide; le bilieux, chaud et sec; le mélancolique, froid et sec, auxquels il fallait ajouter certaines propriétés occultes inexplicables de quelques constitutions, sans aucun rapport aux qualités générales : on les appelait *idiosyncrasies*.

Rien n'était plus facile, après cela, que de combiner ces tempéramens entre eux d'une manière correspondante à toutes les variétés qu'il est possible de rencontrer dans la nature, c'est-à-dire d'expliquer arbitrairement toutes les différences générales ou partielles que les hommes peuvent présenter, en leur accordant plus ou moins de chaleur, de froideur, de sécheresse, d'humidité, et en rattachant ces qualités à l'humeur qui paraissait prédominer, ou bien en supposant une disposition occulte pour expliquer les contradictions les plus choquantes.

Or ces tempéramens, tels qu'on vient de les présenter, n'étaient pas des maladies, tant que l'intempérie supposée dominante n'empêchait pas l'action des parties. C'était donc *l'empêchement* de l'action qui constituait l'état morbide; c'est par lui que finissait la santé et que commençait la maladie; et tout ce qui se trouvait entre l'intempérie tempéramentale et la maladie était appelé état neutre. Cela correspond à ce qu'une secte moderne a appelé prédisposition, opportunité ou diathèse.

Galien décrit avec beaucoup de détails les signes de la disposition saine, de la non saine et de la neutre; et tous ces signes sont tirés des quatre qualités premières; ensuite il passe aux causes de ces trois dispositions, et les tire des mêmes sources d'où il a tiré les signes. On conçoit aisément, d'après cet exposé, jusqu'à quel point

il pouvait porter les distinctions et les subtilités; mais nous nous garderons bien de le suivre dans ces dédales imaginaires. Il est temps d'exposer les bases prétendues physiologiques de sa pathologie humorale.

Il reconnaissait, avec Hippocrate, trois principes du corps animé : les parties, les humeurs et les esprits. Les parties étaient, comme nous l'avons vu, divisées en simples ou similaires, et en composées ou organiques. Les humeurs se réduisaient au sang, qui est chaud et humide; à la pituite, humeur blanche, froide et humide; à la bile, fluide jaune, chaud et sec; enfin, à la mélancolie, que l'on regardait aussi comme un liquide sec, mais qui de plus était froid et noir, ainsi que son nom l'indique. On voit que les qualités que l'on supposait dans ces humeurs venaient de ce qu'on avait remarqué que les hommes sont plus ou moins gras, plus ou moins maigres, et ont la circulation plus ou moins active. On avait noté ces différences; on les attribuait à l'humeur qui paraissait prédominante, et l'on faisait à celle-ci l'application des qualités élémentaires des dogmatiques.

Galien admettait trois sortes d'esprits : les naturels, les vitaux, les animaux. Les naturels, dont nous n'avons encore rien dit, n'étaient autre chose que la vapeur du sang; ils se formaient dans le foie, que l'on croyait être le fabricateur de cette humeur. Après avoir traversé le cœur et s'y être mêlés avec l'air par le mécanisme expliqué plus haut, ces esprits devenaient vitaux : parvenus dans le cerveau, ils prenaient le nom d'animaux.

Ces trois sortes d'esprits répondaient parfaitement et servaient d'instrumens à trois sortes de facultés qui résidaient dans les parties où se forme chaque sorte d'esprit. Ainsi, la faculté naturelle était placée dans le foie et présidait à la nutrition, à l'accroissement, à la géné-

ration ; la vitale résidait dans le cœur, qui communique par les artères la chaleur et la vie à toutes les autres parties ; la faculté animale, la plus noble des trois, parce qu'à elle se joint la faculté raisonnable ou régente, siégeait dans le cerveau et distribuait à tous les organes le sentiment et le mouvement par l'intermédiaire des nerfs : elle devait nécessairement présider à toutes les autres facultés.

Trois sortes d'actions répondaient aux trois facultés et étaient produites par elles. On voit assez qu'elles devaient porter les mêmes noms ; mais de plus on leur ajoutait les qualifications d'internes et d'externes.

Il y avait donc des actions internes de la faculté animale, et c'étaient l'imagination, le raisonnement, la mémoire; tandis que les cinq sens, et en général le sentiment et le mouvement, constituaient les actions externes de cette même faculté. Les actions internes de la faculté vitale se trouvaient dans les passions violentes, telles que la colère, etc., et les externes dans la pulsation des artères et dans la distribution du sang à toutes les parties du corps, parce que c'est de là que dépendent la chaleur et la vie. La faculté naturelle avait pour action interne la sanguification, la coction des alimens et les appétits qui en dépendent, au nombre desquels on plaçait la cupidité. Quant aux actions externes de cette faculté, Galien les voyait dans la distribution du sang veineux, provenant du foie, à toutes les parties, afin de les nourrir, les augmenter, les conserver et opérer la propagation de l'espèce.

Outre ces facultés générales, le même auteur en admettait de particulières qu'il faisait résider dans chaque partie du corps, dans le but de pourvoir aux besoins de ses parties, et il les multipliait selon l'exigence des phé-

nomènes : ainsi, dans l'estomac, il y avait une faculté concoctrice, une volontaire, une expultrice, etc., etc.; et le premier mobile de toutes ces facultés, c'était la nature.

PATHOLOGIE DE GALIEN.

Telle est la physiologie de Galien : c'est d'elle qu'il va tirer sa pathologie; et, il devait le faire pour que son système fût complet. La santé se maintient tant que les facultés sont en état de produire leurs actions ordinaires, et que ces actions sont entières et parfaites; l'état contraire donne nécessairement les maladies. On vient de voir que l'intégrité des actions suppose celle des parties. Les maladies supposent donc leur mauvais état; de là, la définition suivante : *La maladie est une disposition ou une affection contre nature des parties du corps, qui empêche premièrement et par elle-même leur action.* Cette définition semble celle d'un solidiste; mais aussitôt qu'il entre dans l'explication du mécanisme des maladies, Galien reprend son rôle d'humoriste. En effet, il admet trois principaux genres de maladies : celles des parties similaires, celles des parties organiques, et celles communes aux unes et aux autres. Or, le premier de ces trois genres produit seul tout l'humorisme, puisqu'il s'agit des intempéries des parties simples. Il est vrai que cette intempérie peut être sans matière, comme dans les cas où une partie a été échauffée par le soleil, ou refroidie par l'air froid; mais elle peut aussi dépendre d'une matière chaude et âcre, ou d'une matière froide. Or, comme nous savons aujourd'hui que toutes les matières, dans le sens qu'il donne à ce mot, sont le produit de l'inflammation et de toutes les congestions irritatives, et que ces affections sont les plus multipliées, il devient

pour nous évident que les intempéries humorales doivent former la très-grande majorité des maladies. Grand partisan des divisions et des subdivisions, Galien distinguait encore ces intempéries en simples, lorsqu'une des qualités premières est seule en excès, comme la chaleur, l'humidité; en composées, lorsque plusieurs se trouvent réunies; en complètes, incomplètes, égales, inégales; et il citait l'exemple de certaines fièvres où la chaleur se fait sentir à l'intérieur pendant que les parties extérieures sont refroidies, etc. : par où l'on voit jusqu'à quel point la fécondité de cet auteur avait enrichi la pathologie d'entités arbitraires et chimériques.

Le second genre embrasse toutes les irrégularités des parties organiques, relatives à leur nombre, leur grandeur, leur figure, leur union ou leur désunion contre nature, et a plus de rapport avec la chirurgie qu'avec la médecine. Le troisième est tout entier pour cette branche de l'art de guérir, puisqu'il s'agit seulement des solutions de continuité qui ont lieu lorsqu'une partie, soit simple, soit composée, est coupée, rongée, meurtrie, rompue, distendue, jusqu'à la rupture, ou brûlée.

Suivent d'autres distinctions dont nous avons trouvé des exemples ailleurs, et qui sont relatives, soit aux mouvemens des maladies qui sont aiguës ou chroniques, soit à leur nature bénigne ou maligne, soit au temps, aux lieux, aux saisons, au nombre des malades. C'est ce qui fournit les maladies épidémiques, les endémiques, les sporadiques.

Le médecin de Pergame ne développait pas moins de fécondité, et se montrait encore plus subtil, s'il est possible, dans la distinction des causes. La première qu'il leur fait subir est celle d'externes et d'internes : les externes sont les six choses appelées si mal à propos non

naturelles, puisqu'elles servent à la conservation de la santé lorsqu'elles sont convenablement appliquées. Il s'agit, comme on voit, de l'air que l'on respire, du manger et du boire, des passions, du mouvement et du repos, du sommeil et de la veille, des excrétions augmentées, diminuées ou supprimées. Ces causes portaient le nom de procathartiques, commençantes ou prédisposantes, parce qu'elles disposent le corps à recevoir l'influence des autres causes. Ce rapprochement des modificateurs de l'organisme est fort heureux; on en profite encore aujourd'hui pour expliquer l'étiologie des maladies et jeter les fondemens de la thérapeutique, et jamais on ne pourra s'en passer. Nous accordons même à ces causes plus d'importance que ne faisait Galien, qui en donnait beaucoup trop à des causes secondaires, parmi lesquelles il s'en trouvait beaucoup d'hypothétiques, ainsi que nous l'allons voir.

Les causes internes sont divisées par Galien en *antécédentes* et en *conjointes*. La cause *antécédente* se découvre par le raisonnement : c'est toujours un vice des humeurs qui se réduit à la pléthore et à la cacochymie. Il y a quatre humeurs principales, donc quatre pléthores sont possibles; mais la sanguine est la seule qui conserve ce nom : les autres, bientôt suivies de la dépravation de l'humeur qui les forme, corrompent le sang, et rentrent par conséquent dans la cacochymie.

Dans celle-ci, les humeurs sont ou plus chaudes ou plus froides, ou plus humides ou plus sèches, ou plus épaisses ou plus fluides que dans l'état naturel. Elles sont ou deviennent bientôt âcres, aigres, salées, putrides, etc., etc. L'auteur qui nous occupe donne à ces causes une extension si considérable que toute la pathologie a dû rentrer dans l'humorisme. Quelle est en effet

la maladie, soit médicale, soit chirurgicale, dans laquelle on ne puisse trouver des congestions? Or, puisque toutes ces congestions sont des pléthores, et que toutes les pléthores, même la sanguine, peuvent engendrer des cacochymies, il résulte que la dépravation des humeurs est le vice le plus répandu dans la nature humaine, et le terme nécessaire de toutes les affections dont elle n'est pas le premier mobile. C'est à l'aide de ce raisonnement spécieux, reproduit sous mille formes différentes en une foule de passages de ses nombreux écrits, que Galien a consacré les dogmes de l'école hippocratique relatifs aux élémens et aux humeurs qui en sont formées, et a mérité le nom de père de l'humorisme.

C'est d'après ces données que notre auteur a cru devoir admettre que toute altération des humeurs est une putridité, cette espèce d'altération devant nécessairement s'opérer chaque fois qu'une humeur en stagnation est exposée à une haute température sans pouvoir s'évaporer. Chaque fièvre a sa putridité particulière qui développe une chaleur contre nature; et c'est cette chaleur qui provoque la fièvre, en agissant sur le cœur et sur les artères. Il n'y a parmi les fièvres que l'éphémère qui ne dépende pas de la dégénérescence des humeurs : elle tient à une affection particulière du pneuma... Les anciens avaient formé cette entité en recueillant tous les cas où les irritations fébriles des viscères, surtout de ceux de la digestion, se terminent soit *naturâ*, soit *arte*, avant que l'inflammation ait altéré profondément son foyer et donné lieu à la prostration, à des symptômes nerveux alarmans et à l'altération des humeurs sécrétées. C'est à Galien surtout que nous en sommes redevables.

Quant aux autres affections aiguës désignées sous le nom de fièvre, cet auteur les attribuait ou à la putridité

générale du sang, ce qui donnait la fièvre putride, qui plus tard a pris les noms d'asthénique ou d'adynamique, ou à différentes cacochymies qui constituaient chacune une putridité spéciale. C'est ainsi que, parmi les intermittentes, la quotidienne s'expliquait par la dégénérescence de la pituite; la tierce, par celle de la bile; la quarte, par la putrescence de l'atrabile. Il fondait cette dernière explication sur ce que la mélancolie étant froide et sèche, il faut, pour la mettre en mouvement, plus de temps que n'en exigent les autres humeurs. Cette opinion a long-temps prévalu dans les écoles; mais, à la fin, la mélancolie ayant disparu, l'on a généralisé quelques cas d'engorgemens chroniques des viscères, désignés sous le nom d'*infarctus;* on a cru y voir la cause du type quarte, et cette fièvre s'est rapprochée des maladies lymphatiques, et par conséquent des pituiteuses.

Galien embrasse le système d'Érasistrate sur les erreurs de lieu, lorsqu'il explique l'inflammation par l'introduction des globules du sang dans une partie qui n'était pas destinée à les recevoir : idée que les modernes n'ont pas entièrement négligée, comme nous le verrons. Si le sang forme seul la matière de cette inflammation, elle est pure; si le pneuma se trouve réuni au sang dans les vaisseaux enflammés, l'inflammation est pneumatique; s'il est accompagné de pituite, l'inflammation est œdémateuse; elle est érysipélateuse si la bile y participe, et squirrheuse si l'atrabile y prend quelque part. Quant aux hémorrhagies spontanées, Galien les soumet au même système, en les expliquant par anastomose, dilatation, érosion, etc.

La cause *conjointe* est ainsi nommée, parce qu'on la regarde comme attachée à la maladie qu'elle entretient, dont elle est inséparable, qu'elle suit nécessairement

comme l'ombre suit le corps. On en donne pour exemple la portion d'humeur attachée à la plèvre dans la pleurésie. La pléthore générale est ici la cause antécédente, et la pléthore locale, qui est censée produire et entretenir la maladie, devient la cause conjointe. Cette étiologie, qui suppose l'ignorance de la véritable cause, mérite pourtant notre attention, sous le rapport thérapeutique; car il est bien certain que le sang accumulé par l'irritation dans une partie enflammée devient la cause qui entretient cette irritation, qui fait qu'elle est transmise à d'autres parties et qui fournit l'indication des évacuations sanguines.

Après les causes générales, Galien place, comme de raison, les causes *particulières*. Elles se déduisent de la nature des maladies : ainsi, lorsque celles-ci sont des intempéries, leurs causes particulières ne peuvent être que celles de ces intempéries, c'est-à-dire tout ce qui peut échauffer ou refroidir, et s'il s'agit des altérations de la forme, de la structure, les causes particulières sont tout ce qui peut déterminer ces altérations. Ces causes particulières ne sont donc que les générales, considérées dans leur application à telle ou telle maladie. Ce double emploi est encore une perte de temps.

Il en est à peu près ainsi de la dernière division faite par notre auteur, des causes en manifestes, non manifestes et cachées. Les premières sont celles qui frappent les sens lorsqu'elles agissent; les secondes ne se découvrent que par le raisonnement; les troisièmes ne se découvrent d'aucune manière. Toutes ces trivialités nous paraissent plus dignes d'un dictionnaire ou d'un ouvrage grammatical que d'un traité de médecine; c'est un vrai pédantisme; et nous sommes surpris que leur vogue ait pu résister à tant de siècles.

Les symptômes sont définis par notre auteur, une affection contre nature qui dépend de la maladie, ou qui la suit comme l'ombre suit le corps. Le symptôme diffère de la maladie en ce que celle-ci le précède, et que le symptôme la suit comme son effet nécessaire. Voilà de l'ontologie : elle est fondée sur la comparaison que l'on fait en soi-même de la maladie avec un corps, et du symptôme avec l'ombre de ce corps, ou avec quelques-uns de ses attributs. Nous ferons remarquer plus tard les conséquences de ces sortes de comparaisons. Galien distinguait les symptômes en ceux de l'action lésée ou empêchée, ceux résultant du changement de qualités sans lésion de l'action, ceux consistant dans les vices d'excrétion.

Les premiers sont les principaux : ils consistent dans le dérangement de l'action d'un organe, résultant de son état morbide. On subdivise cette espèce de symptômes suivant la faculté et l'action dont elle indique la lésion. Ainsi, la dyspepsie est un symptôme de la lésion de la faculté et de l'action naturelle de l'estomac qui consiste à digérer; la syncope est un symptôme de la faculté vitale, ou une lésion de l'action vitale du cœur; l'apoplexie, un symptôme de la faculté et de l'action animale du cerveau et des nerfs; la folie et la frénésie, des symptômes de la faculté régente, qui est jointe à l'animale; et ces actions peuvent être lésées de trois manières : abolies, diminuées ou dépravées. Ces divisions sont bonnes en ce qu'elles tendent à rattacher les symptômes aux organes. Elles ne présentent d'autre vice que celui de la multiplication superflue des facultés; mais elles sont toujours un acheminement aux découvertes qui peuvent être faites.

La seconde espèce de symptômes suppose l'ignorance

des lésions dont elle dépend : elle tire ses différences du nombre des sens de l'observateur et de l'altération des perceptions des malades. On y trouve en effet les changemens de couleur, comme la jaunisse; ceux que le toucher peut indiquer, comme la dureté, la mollesse extraordinaires des parties, les dépravations du goût, de l'odorat, etc. Cette espèce de symptômes ne peut donc être considérée que comme une distinction provisoire, appelant de nouvelles recherches.

La troisième sorte de symptômes ou les vices des excrétions qui peuvent être altérées de diverses manières, sous les rapports de leurs quantités, de leurs qualités, sortir par des voies insolites, être retenues ou consister dans des choses extraordinaires, comme des vers, des calculs, des concrétions diverses, etc., cette espèce, disons-nous, est dans le même cas que la précédente. Il est clair que ces symptômes doivent, ainsi que les premiers, se rattacher aux lésions d'action des organes, et que c'est faute d'avoir connu ou bien apprécié ces lésions, que Galien s'est vu contraint d'en faire deux sections particulières. Mais l'observation des faits n'avait pas encore été portée assez loin pour lui épargner ces méprises.

Des symptômes, Galien passe naturellement aux signes : il les définit *ce qui fait connaître une chose qui était auparavant inconnue.* On a vu qu'il avait distingué les signes en sains, non sains et neutres. Les premiers sont inutiles ici. Il faut donc s'occuper des seconds, qui sont, à proprement parler, les *signes des maladies.* L'auteur les distinguait en deux genres, *signes diagnostiques*, *signes pronostics*, dont nous allons successivement nous occuper.

Les *signes diagnostiques* sont, comme le savent tous

les médecins, ceux qui servent à caractériser les maladies, en les distinguant les unes des autres. On appelle *pathognomoniques* (depuis on a dit univoques) ceux d'entre eux qui sont propres à une maladie, qui en indiquent l'espèce, qui l'accompagnent toujours, commençant et finissant avec elle : on donne le nom d'*adjoints* (aujourd'hui communs ou équivoques) à ceux qui sont communs à diverses maladies, mais qui servent à en rapprocher quelques-unes entre elles. Pour que les signes fussent justes dans notre auteur, il faudrait que, de son temps, on eût eu sur les maladies des idées justes. Or, on ne les avait pas : nous devons donc trouver la séméiologie de Galien très-défectueuse. Toutefois, l'intention sera toujours bonne, et la méthode souvent propre à servir de modèle. La pleurésie, que l'on donne ici pour exemple, est une première preuve de cette imperfection. La toux, la difficulté de respirer, la douleur de côté et la fièvre continue passent pour les signes pathognomoniques, et les crachats, qui sont, dit-on, quelquefois sanglans, quelquefois bilieux, blancs, écumeux, épais, clairs, etc., pour les signes communs. Mais nous savons aujourd'hui que, de tous ces symptômes, il n'y a que la douleur de côté qui soit le signe pathognomonique de l'inflammation de la plèvre; encore faut-il qu'elle entraîne la difficulté du mouvement des côtes auxquelles elle correspond. Les autres signes relatés par l'auteur sont tous communs à plusieurs phlegmasies de l'appareil respiratoire; mais on voit l'intention de l'auteur, et c'est assez pour prendre une idée de sa méthode. Jugeons-la maintenant par les sources d'où il tirait ses signes diagnostiques.

Il les tirait d'abord de l'essence ou de la nature même de la maladie, ensuite de ses causes, en troisième lieu

de ses symptômes, et enfin des dispositions particulières de chaque sujet, qui peuvent être héréditaires; il les tirait aussi des choses nuisibles ou favorables à la santé, et des maladies épidémiques. Essayons de déterminer ce que tout cela signifie.

Par cette *essence*, sur laquelle depuis on a tant disputé, notre auteur entendait la constitution lésée ou dérangée des parties, et les maladies elles-mêmes. Le premier soin du médecin est donc de découvrir la partie malade. Rien de plus aisé pour les parties extérieures; mais, pour les organes cachés, il faut, selon Galien, beaucoup plus de peine et de discernement. Il conseille pour cela de faire attention à cinq choses : à l'action lésée, à l'espèce de douleur, à son siége, aux accidens propres à chaque partie, aux excrétions qui leur sont particulières et à la manière dont elles sortent. C'est dans la même source que l'on devait chercher les signes des espèces de maladies aussi bien que ceux de leurs différences. Cette méthode d'investigation est excellente, et si l'on s'y était spécialement attaché, on n'aurait pas tardé à découvrir bien des choses que son auteur ignorait. Mais ces sortes de recherches sont positives; et les hommes ne s'attachent aux faits qu'après avoir épuisé les hypothèses : on a donc plus imité Galien dans l'hypothétique que dans le réel, et nous devons convenir qu'il a tout fait pour engager ses successeurs dans cette fausse route. Je passe sur le développement de ce premier précepte de mon auteur, parce que tout le monde peut le trouver, pour m'occuper de la troisième source du diagnostic.

Galien la trouve dans les causes des maladies. C'est ici que nous allons rencontrer les hypothèses de la médecine humorale dans tout leur développement et dans

leurs innombrables applications. En effet, il s'agit de la *pléthore* et de la *cacochymie*, qui sont, selon l'auteur, les causes les plus ordinaires des maladies. Il indique fort bien les signes de la pléthore ou de la surabondance de toutes les humeurs, et principalement du sang. On a, pour la reconnaître, un embonpoint extraordinaire, des vaisseaux gonflés, un pouls fort, grand et plein, une respiration gênée, un sommeil long et profond, un corps pesant et engourdi, et de fréquentes hémorrhagies. Il indique très-bien aussi les causes de l'état pléthorique, comme les alimens succulens, la vie sédentaire, la cessation des évacuations accoutumées. Mais là s'arrête le positif : étranger à la doctrine de l'irritabilité, qui n'a existé que long-temps après lui, Galien n'explique pas convenablement la manière dont la pléthore devient l'occasion des maladies. Les humeurs surabondantes les produisent, selon lui, en se jetant sur quelque partie pour l'enflammer, ou bien en donnant lieu à la cacochymie, de laquelle nous allons maintenant nous occuper.

La cacochymie est une dépravation des humeurs ou une trop grande abondance de celles qui sont différentes du sang : elle doit donc varier selon l'espèce d'humeur qui surabonde. De là, la cacochymie bilieuse, la pituiteuse et la mélancolique ou atrabilaire. Les intempéries, les discrases s'y rattachent nécessairement. Telle est la source commune des nombreuses divagations de la médecine humorale. Sans pénétrer avec l'auteur dans tous les détails, je me contenterai d'en donner une idée par quelques exemples des plus frappans.

La bile, étant une humeur jaune, amère, chaude et sèche, doit produire des effets qui ont du rapport avec ces qualités : tels sont la couleur jaune du corps ou de

quelque partie, une chaleur âcre et desséchante, l'amertume de la bouche, des excrétions bilieuses par différentes voies, la soif, les nausées et les vomissemens, un pouls vite, etc.; en un mot, cet appareil de symptômes que l'on retrouve dans les auteurs les plus modernes, à l'exception de ceux qui professent la doctrine physiologique, sous les noms de *polycholie*, *diathèse bilieuse*, *élément bilieux des maladies*, *embarras gastrique bilieux*, etc. Cet humorisme bilieux est ensuite consacré par l'exposition des causes qui peuvent produire la surabondance de la bile : tels sont un tempérament chaud et sec, la jeunesse, la chaleur du climat, celle du foie en particulier, l'usage des viandes échauffantes, des exercices violens, les veilles, l'abstinence, les passions impétueuses, etc. Voilà sans doute de quoi persuader les plus incrédules du rôle important de la bile et de son organe générateur. Mais ensuite l'auteur tombe dans une pétition de principes qui n'est pas aussi propre à porter la conviction. Il veut que la fièvre tierce, l'érysipèle et quelques autres maladies, soient par elles-mêmes la preuve de la cacochymie bilieuse, parce qu'on a posé en principe qu'elles ne peuvent dépendre que de la bile. Ce sophisme, sur lequel il revient chaque fois qu'il veut tirer le diagnostic d'une maladie de sa nature ou de sa propre essence, a beau paraître choquant à tous les esprits sévères, il n'a cessé d'être reproduit sous diverses formes jusque dans les écoles les plus modernes. C'est ainsi qu'après avoir établi arbitrairement, et sur des apparences illusoires, que la fièvre dite putride par les anciens, d'après notre auteur, est due à la langueur des forces vitales, et l'avoir, en conséquence, qualifiée de *fièvre adynamique*, on nous disait naguère que tout groupe de symptômes auquel on donnait ce

nom, était par lui-même la preuve de la faiblesse du malade et de la nécessité des stimulans, lors même qu'il se présentait chez un sujet jeune et robuste, lors même qu'il était prouvé que les personnes vigoureuses y sont plus exposées que celles qui sont épuisées ou naturellement débiles.

Galien jugeait des dépravations de la bile par les changemens de couleur de cette humeur, qui peut être d'un jaune plus éclatant, plus foncé, tirant sur le rouge, le roux, ou verte, brune, noire; et, pour reconnaître ces altérations, il ne se contentait pas de l'inspection de la bile rendue : il avait encore recours à la méthode vicieuse que je viens de signaler, c'est-à-dire qu'il les déduisait des maladies qu'il croyait devoir les produire.

La cacochymie mélancolique, qui se rapproche à bien des égards de la bilieuse, se démontrait, en suivant le même vice de raisonnement, par les effets attribués à l'humeur mélancolique, dans les cas où cette humeur n'est pas elle-même excrétée : comme elle est froide, sèche, aigre, noire, épaisse, il est de toute raison qu'elle produise des maladies, ou du moins des symptômes qui ont du rapport avec ces qualités, puisque les qualités sont ce qui donne aux choses matérielles toute leur puissance, et jusqu'à leur moindre action. Ainsi non-seulement l'ictère noir est une preuve de l'existence de l'atrabile; mais les tumeurs hémorrhoïdales, qui fournissent un sang noir et grossier; mais les varices, où l'on remarque un liquide de même couleur; mais la lèpre, le cancer, dont l'aspect est brun ou livide, ne peuvent dépendre que de la cacochymie mélancolique. Il en est ainsi des aigreurs, de la faim canine, des appétits dépravés qui portent à manger des choses non nu-

tritives, comme le charbon, la craie, le plâtre, etc. Si vous vous permettez d'en douter, l'auteur vous le prouvera par d'autres raisonnemens : il vous dira que les renvois aigres, acides, les vomissemens et les selles aigres, démontrent la présence de cette humeur, ou sont l'humeur elle-même dégénérée, qui se manifeste à vos sens. D'ailleurs les malades sont maigres, secs, venteux, ce qui indique la faiblesse de la chaleur et le défaut d'humidité ; ils ont le pouls lent et petit ; ils sont craintifs, taciturnes, et ils ne peuvent être tels s'ils ne vivent sous l'influence de l'humeur mélancolique. Si vos doutes ne sont pas dissipés, songez encore qu'ils sont soumis à des causes qui doivent rendre cette humeur prédominante ; tels sont l'automne, l'âge viril, un tempérament froid et sec, une nourriture grossière et desséchante. Ainsi, toujours les preuves de cette cacochymie sont déduites ou de la sortie de l'atrabile ; ou, si cette sortie manque, de l'existence des conditions du corps qui doivent produire l'atrabile, c'est-à-dire que l'humeur sert de preuve aux conditions mélancoliques du corps, et que ces conditions servent de preuve à l'existence de l'humeur. Galien ne sait point sortir de ce cercle vicieux ; il ne suppose jamais que les conditions physiques pourraient ne pas dépendre de l'humeur, ni l'humeur d'autres causes que des conditions physiques : c'est parce qu'il a pris pour base de cette cacochymie son tempérament mélancolique, l'une des quatre déviations qu'il a créées de l'état de parfaite santé à celui de maladie. S'il ne partait de la mélancolique, il ne pourrait partir des trois autres ; il n'aurait pas de fondement, et fausserait lui-même sa théorie. Mais il est trop conséquent pour commettre une telle bévue : peut-être a-t-il des doutes, mais qu'importe ? la régularité de son système le séduit : il espère

que les autres partageront son enthousiasme, et cela d'autant plus que personne avant lui n'avait rien produit de si parfait. Il jette donc un voile sur des défauts qu'il ne croit pas essentiels; il espère vaguement que de nouvelles découvertes arrangeront tout cela, et poursuit la construction de son édifice, se promettant d'en racheter les imperfections par des beautés de premier ordre, dont il saura faire ressortir tout le mérite.

Tels sont les inconvéniens de tous les systèmes qui ne reposent pas sur la stricte observation des faits; telle est la position où se trouvent tous les auteurs de ces systèmes : ils ne sont pas toujours, comme on les suppose, aveuglés sur des défauts que des esprits médiocres peuvent distinguer au premier coup d'œil; mais ils se les dissimulent, ou du moins ils font en sorte de les cacher aux yeux des autres, de peur de se voir réduits à renoncer à un travail qui leur est cher, parce qu'ils lui ont consacré leur vie entière.

La *cacochymie pituiteuse* se reconnaît aux signes suivans : couleur pâle, corps gras et pesant, glabre, froid au toucher, urine blanche. Les personnes qui en sont douées sont sujettes aux fluxions, à des tumeurs œdémateuses; elles ont peu de soif, un pouls petit et lent, et craignent beaucoup le froid.

Cette cacochymie se découvre encore par les causes qui doivent engendrer la pituite; telles qu'un tempérament froid et humide, un pays et une température analogues, une nourriture crue, aqueuse; une vie sédentaire, un sommeil trop long. Si la pituite, qui est naturellement douce, se trouve aigre et salée, on la reconnaît par la salive, qui présente ces mêmes caractères : de plus, les personnes ont de la démangeaison et des pustules pituiteuses, un appétit augmenté, des douleurs

de ventre, des rhumes et des catarrhes dont l'humeur est âcre et mordante. Quant aux vents, comme ils sont une production de l'humeur pituiteuse et de la mélancolie qui se résolvent en vapeur par le défaut d'une chaleur suffisante pour les dissiper, ils correspondent également aux deux dernières cacochymies. On voit assez à quelle thérapeutique Galien devait être conduit par une semblable théorie.

Le médecin de Pergame donnait beaucoup d'importance aux *signes pronostics.* Il les définissait ceux qui servent à découvrir d'avance ce qui doit arriver par rapport à la durée d'une maladie, à son issue et à la manière dont elle doit se terminer. Il avait un certain nombre d'axiomes généraux tirés de l'observation des maladies: ainsi, les fièvres malignes sont dangereuses, tandis que les continues simples et les intermittentes ne le sont pas; une grande inflammation est plus redoutable qu'une petite, etc. Il avait aussi égard à la partie malade, au tempérament, à l'âge, etc. Pour la durée, il en jugeait par le mouvement plus ou moins rapide des maladies, les plus aiguës devant toujours être les plus courtes; par leur gravité, car les fièvres continues simples et les éphémères doivent guérir en peu de temps, et les malignes peuvent être funestes dans un espace aussi court; par leur simplicité, qui doit les rendre plus courtes, et par leur complication, qui ne peut manquer de les prolonger. Voilà des propositions générales, vrais jeux de mots, vraies trivialités ontologiques, qui ne sont plus aujourd'hui des articles de foi, parce qu'elles supposent qu'on n'a jugé du caractère des maladies qu'après les avoir vu marcher, c'est-à-dire après avoir laissé l'irritation inflammatoire se développer librement sur tous les organes. C'est la médecine à groupes de symptômes

érigés en entités sous le nom de telle ou telle maladie. Je fais ici cette remarque, qui nous rappelle la théorie d'Hippocrate, parce que sa méthode, consacrée par Galien, s'est conservée dans les écoles, et que, malgré les atteintes qu'elle a reçues en traversant les siècles, elle a toujours repris le dessus, et a passé pour le type de la perfection en médecine, jusqu'à ce que la doctrine physiologique en ait fait justice, en substituant l'observation des organes malades à celle des collections de symptômes.

Les causes des maladies doivent faire varier le pronostic : rien de plus simple. Mais il faut se rappeler quelles sont les causes de notre auteur : on n'a pas oublié qu'il met souvent sur la même ligne des modificateurs matériels et des qualités abstraites. Par exemple, il nous dira que les maladies causées par la chaleur durent plus long-temps que celles que produisent la sécheresse ou l'humidité; que les maladies produites par le sang et la bile jaune sont aiguës, tandis que celles engendrées par la mélancolie et la pituite sont toujours chroniques. On reconnaît plutôt ici la conséquence de l'auteur à ses principes fondamentaux que l'observation rigoureuse des faits, même des faits évalués d'après sa théorie.

L'âge du malade, son sexe, sa manière de vivre, les habitudes qu'il a contractées, sont, avec les influences de l'air, de la saison, des causes déjà notées par Hippocrate comme devant beaucoup influer sur la production, la nature et la marche des maladies. Galien n'en tire, pour le pronostic, que des inductions générales, plutôt basées sur sa théorie des élémens, des qualités premières et des tempéramens, que sur une observation patiente et laborieuse des faits.

Notre auteur tenait beaucoup à prédire jusqu'à la manière dont une maladie doit se terminer; mais il commençait toujours par partir de ses principes favoris. Si la maladie est sanguine et son mouvement rapide, la coction sera bientôt faite, et la terminaison aura lieu par une prompte crise, et *vice versâ.* C'est à propos des signes tirés de l'amplitude du pouls, de sa fréquence, de la direction du sang vers un organe déterminé, pour prévoir une évacuation sanguine imminente, que Galien rapporte ce pronostic qui lui fit tant d'honneur à Rome, lorsqu'il s'opposa à l'emploi de la saignée que proposaient plusieurs confrères, chez un jeune homme qu'une abondante hémorrhagie nasale tira d'affaire au moment de la discussion.

Il se flattait aussi de prédire si la mort, dans les cas où la nature ne peut *cuire* l'humeur morbifique, doit arriver par l'oppression ou par l'épuisement et la dissipation des forces. Si un malade languit depuis longtemps, s'il a été épuisé par l'abstinence, par des évacuations prolongées, il mourra par l'épuisement des forces; mais si la mort le menace dans le commencement d'une maladie et sans qu'il ait supporté des pertes abondantes, il est clair qu'il ne peut succomber qu'à l'oppression. Cette idée méritait de fixer, plus qu'elle ne l'a fait, l'attention des médecins. Bien méditée, au lit des malades, elle pouvait conduire à ne pas autant redouter cette faiblesse qui accompagne le plus haut degré des phlegmasies aiguës des grands viscères, et prévenir l'étrange abus que l'on a fait par la suite des stimulans, en s'étayant toujours de l'autorité d'Hippocrate et de Galien. Mais on n'en a fait l'application qu'aux congestions de la tête et des poumons : il fallait les découvertes de l'anatomie pathologique, fécondées par des

vues réellement physiologiques, pour que l'on arrivât à placer sur la même ligne les vastes inflammations des appareils abdominaux.

Toujours fidèle à ses divisions fondamentales, Galien tirait ses pronostics des trois sources que nous avons déjà indiquées, c'est-à-dire des trois facultés ou actions, qui sont la naturelle, la vitale et l'animale ; des excrémens ou des choses qui sortent du corps ; des qualités changées. Pour la crudité, la coction, les crises, les jours critiques, qui sont relatifs aux *excrémens*, il se conformait à Hippocrate, ce qui me dispense d'en parler. Les changemens des qualités fondés sur la théorie élémentaire que nous avons examinée plus haut sont d'ailleurs si mal appréciés et envisagés d'une manière tellement superficielle, arbitraire, ontologique, que ce serait perdre son temps que de s'en occuper. Je me contenterai donc de parler des signes pronostics tirés de l'action ou de la faculté vitale, qui se connaît et s'apprécie, selon mon auteur, par l'état du pouls.

Galien ne voit dans le *pouls* qu'une action particulière du cœur et des artères, qui sert à entretenir la chaleur du corps : c'est ce qu'il importe beaucoup de ne jamais perdre de vue, afin de ne pas lui accorder plus de profondeur dans ses vues qu'il n'en avait réellement. Les mouvemens de dilatation ou de *diastole*, et de resserrement ou *systole*, lui paraissaient simultanés dans le cœur et dans les artères, et leur intensité était pour lui la mesure de l'action vitale. Ils dépendaient d'une même vertu, qui partait du cœur et se communiquait instantanément aux tuniques des artères. On ne pouvait pas s'en faire une autre idée, ni croire ces mouvemens alternatifs avant de connaître l'irritabilité, et de savoir que la contraction est le seul mouvement actif de la

fibre vivante. L'expansion supposée par Galien, dans le cœur et dans les artères, ne lui paraissait pas moins active que le resserrement; par où l'on voit que la prétendue propriété d'expansion n'est pas d'invention moderne. Il supposait de plus un repos après chacun de ces deux mouvemens. On ne doit pas non plus oublier que le pouls, selon Galien, servait à entretenir la chaleur, à attirer l'air froid dans le cœur et à chasser les excrémens fuligineux du sang. Quant au mouvement de ce fluide, on sait qu'il le plaçait dans les veines, et que les artères ne conduisaient que des esprits dans les différentes parties du corps. Toute cette physiologie du cœur étant bien saisie, on peut suivre l'auteur dans l'application qu'il va en faire aux maladies.

Le pouls, offrant la mesure de la force ou de la faiblesse de la faculté vitale, doit fournir les présages les plus certains de la vie et de la mort dans l'état morbide : de là, la haute importance de son exploration. Aussi, Galien donne-t-il beaucoup de détails sur la manière d'y procéder, en palpant le carpe avec les quatre doigts qui suivent le pouce.

Il fait dériver les différences du pouls : 1° de l'état où se trouve la faculté vitale; 2° de la disposition de l'artère; 3° de l'usage du pouls. Par conséquent, ces différences lui servent à juger de ces trois choses pour en tirer des signes pronostics. Nous devons donc d'abord prendre une idée de ces différences.

Pour apprécier les *différences* du pouls, Galien envisageait le pouls d'abord absolument ou en lui-même, c'est-à-dire qu'il ne faisait attention qu'aux mouvemens de l'artère, sans les comparer entre eux; ensuite relativement, ce qui veut dire qu'il les comparait les uns avec les autres. Cette distinction est un peu subtile; mais

nous sommes déjà familiarisés avec la tournure d'esprit de cet auteur.

Considéré absolument, le pouls se divisait en pouls simple et en pouls composé.

Le *pouls simple* lui offrait cinq différences qu'il tirait de cinq choses : de l'espace que parcourt l'artère dans son mouvement; de la qualité de ce mouvement ou du temps de sa durée; du temps de repos de l'artère; de l'effort que fait la faculté vitale dans la pulsation; enfin de la disposition où se trouve l'artère.

L'espace que parcourt l'artère lui fournissait trois différences; elles répondent aux trois dimensions de cet espace : la longueur, qui est une chimère; la largeur, que l'on peut en effet saisir; la hauteur, qu'il n'admet que pour figurer en opposition avec la profondeur. De là des pouls longs et courts, larges et étroits, hauts ou élevés, bas ou abaissés, grands et petits.

La qualité ou le temps du mouvement de l'artère lui donnait le pouls vite ou précipité, lorsque l'artère se meut promptement, et le pouls tardif, qui offre une qualité opposée.

Le temps du repos de l'artère donnait lieu au pouls fréquent et au pouls rare.

L'effort de la faculté se jugeait par le pouls véhément ou fort, ou par le pouls languissant ou faible.

La disposition de l'artère établissait la différence qui se trouve entre le pouls mou et le pouls dur, le pouls plein et le pouls vide.

Enfin le terme moyen entre chacune de ces différences donnait un pouls modéré, qui devait nécessairement être de cinq espèces.

Le *pouls composé* offrait autant de différences qu'il pouvait y en avoir entre les pouls simples, comparés les

uns aux autres, ce qui conduit à des distinctions sans nombre; en effet, le pouls grand, par exemple, peut être vite ou tardif, fréquent ou rare, etc.

Considéré relativement, le pouls présentait à Galien des différences par rapport à l'égalité ou l'inégalité, l'ordre ou le désordre, la cadence bien ou mal réglée, qu'il observait dans les battemens de l'artère. Il y a donc un pouls égal sous tous les rapports, c'est-à-dire absolument égal, un pouls absolument inégal, qui n'a de règle sous aucun rapport, et des pouls égaux ou inégaux, non d'une manière absolue, mais seulement par rapport à une ou plusieurs des qualités ci-dessus désignées. On sent assez jusqu'à quel point un dialecticien aussi subtil que notre auteur pouvait multiplier ces distinctions. Je me garderai bien de le suivre sur ce terrain. Je me contenterai d'ajouter que c'est à son imagination incoërcible que les pulsistes modernes doivent, non-seulement le pouls intermittent, mais tous les pouls irréguliers qu'ils ont désignés d'après lui sous des noms plus ou moins extraordinaires : tels sont le *myurus*, que l'on compare à une queue de rat, parce qu'il va toujours en diminuant jusqu'à l'intermission; le pouls *intercidant*, dont la marche monotone est dérangée par une pulsation différente des autres; le pouls *caprizant*, dont les bonds inégaux sont comparés à ceux d'une chèvre; le *dicrote* ou redoublé, qui frappe deux fois comme le marteau que l'enclume repousse et qui retombe aussitôt; *l'ondoyant*, dont la pulsation est molle et successivement faible, plus forte et faible encore, de manière à rappeler le mouvement des ondes; le *vermiculant* ou *vermiculaire;* le *formicant*, le *tremblant*, le *palpitant*, qui sont tous des pouls débiles; le *convulsif*, où l'artère donne l'impression d'une corde tendue; le *serrin* ou *serratile*,

dont la pulsation inégale est comparée aux dents d'une scie; le *dardant*, où l'artère semble s'élever comme en pointe en frappant fortement et vivement les doigts qui la pressent.

Parmi les pouls, les uns sont réguliers dans leur désordre, les autres plus ou moins irréguliers; ce qui peut encore fournir matière à de nouvelles distinctions.

L'idée de *cadence* que Galien appliquait au pouls ne peignait autre chose que la proportion qu'il supposait devoir exister entre les deux mouvemens du pouls sous les rapports de leur force et de leurs intervalles, et le tempérament, l'âge ou le sexe des sujets : par exemple, le pouls d'un enfant doit différer, à tous ces égards, de celui d'un adulte; celui d'un homme, de celui d'une femme; celui d'un bilieux, de celui d'un pituiteux, etc. : le contraire est un vice de la cadence naturelle, et la preuve d'un état pathologique.

Telles sont les principales différences que Galien, aidé des travaux d'Érasistrate, avait cru pouvoir établir, comme très-importantes, entre les pouls : elles sont, comme on peut le voir, fondées sur les sensations du médecin explorateur, et la plupart d'entre elles doivent varier suivant la finesse de son tact, ce qui prête à l'arbitraire et ouvre un champ à la dispute. On peut aussi remarquer que l'attention de l'auteur n'a jusqu'ici été fixée que sur l'artère. Voyons-la maintenant se transporter à l'intérieur du corps pour y chercher l'explication de ce qu'elle vient d'observer, et se mettre dans le cas d'en déduire des conséquences relativement au pronostic des maladies.

Nous avons déjà vu que Galien faisait dériver les différences du pouls de la faculté vitale, de la disposition de l'organe, c'est-à-dire de l'artère (car par ce mot il ne

désigne jamais le cœur), et de l'usage naturel du pouls : c'est donc par ces trois choses qu'il va nous expliquer le phénomène du pouls. Nous savons ce que c'est que la faculté vitale. La disposition de l'organe va s'expliquer. L'usage du pouls est, comme on l'a remarqué, de communiquer de la chaleur au corps, d'éventer le sang et de le décharger de ses excrémens fuligineux. La faculté peut être forte, faible ou médiocre; l'artère est molle, dure, ou elle tient le milieu entre les deux extrêmes; l'usage augmente, diminue ou reste dans la mesure naturelle. Cela posé, nous pouvons suivre l'auteur dans ses explications.

La faculté est-elle forte? elle doit produire un pouls véhément ou fort. Est-elle faible? le pouls ne peut qu'être languissant; mais il peut être en même temps petit, tardif ou fréquent. Si l'artère est molle, le pouls sera mou, ce qui n'empêchera pas qu'il ne puisse être aussi grand, vite ou rare; si elle est dure, il sera nécessairement dur, et peut-être en même temps petit et tardif. Si l'usage du pouls augmente, c'est-à-dire si la chaleur du sang est plus grande que dans l'état naturel, le pouls deviendra d'abord grand, et si cela ne suffit pas pour le rafraîchissement du sang, il acquerra aussitôt de la vitesse et de la fréquence; mais si la chaleur et par conséquent l'usage diminuent, le pouls, devenu plus rare, sera ensuite plus tardif et moins grand. Si l'on suppose maintenant différentes combinaisons de la force et de la faiblesse, de la faculté avec des états variés de l'organe et des augmentations ou diminutions diverses de l'usage, on aura un grand nombre de pouls dont je dois faire grâce à mes lecteurs.

Mais ce ne sont encore là que des pouls simples. Il me reste à parler des pouls composés, inégaux. Ils sont

l'effet de la faiblesse de la faculté et de la mauvaise disposition de l'organe. Mais la faiblesse de la faculté n'est pas toujours primitive : elle peut dépendre de l'abondance des humeurs, de leurs cacochymies diverses, de leur corruption; elle peut être dissipée, épuisée par l'intempérie, par la véhémence ou la longueur de la maladie, par des évacuations trop abondantes, par l'abstinence, les passions, etc. De là une nouvelle multitude de pouls inégaux, non moins arbitraires, non moins chimériques que les précédens.

A ces causes déjà innombrables des variations du pouls, l'auteur en ajoute encore d'autres qu'il appelle naturelles, non-naturelles et contre nature. Les causes naturelles sont le tempérament, l'âge, le sexe; les non-naturelles se rapportent à ce que nous appelons aujourd'hui les six matériaux de l'hygiène; enfin il trouve les causes contre nature dans les maladies, comme si les maladies pouvaient être autre chose, d'après son système, que les vices des humeurs et les intempéries qu'il a déjà fait figurer parmi les premières causes des différences et des variations du pouls.

On peut juger, par cet aperçu, de la fécondité et de l'imagination de Galien : non-seulement il réalise toutes les perceptions qu'il reçoit de l'exploration du pouls, mais encore toutes les inductions qu'il en tire, pour transformer tout cela en autant d'entités qu'il donne pour des phénomènes de la nature vivante. Dénué de la connaissance des faits relatifs à son sujet, il les suppose sans hésiter, et bâtit son roman sur ces hypothèses, en les faisant concorder avec celles de la théorie élémentaire et humorale qu'il a prise pour fondement de son système de médecine. Parce que cet ensemble est régulier, il lui paraît incontestable; et, c'est d'après ces don-

nées qu'il va procéder à l'exposition des signes pronostics que le pouls doit lui fournir.

Pour les trouver, il ne faut qu'appliquer les causes des différens pouls aux maladies. En suivant les principales divisions de notre auteur, nous allons signaler ce qui nous paraît inexact.

La grandeur avec véhémence, étant un signe de la vigueur de la faculté et de l'excès de chaleur ou de l'usage augmenté, est d'un heureux augure. On peut trouver à blâmer ici : car l'excès de fièvre n'est pas toujours une condition de succès, comme nous l'avons vu chez Hippocrate. Galien l'a peut-être senti, puisqu'il a cru devoir ajouter ailleurs que si la véhémence dépasse certaines bornes, elle marque moins la vigueur de la faculté que les efforts que fait la nature pour se défaire de quelque matière irritante. Ce langage ontologique fait voir que Galien avait souvent observé plus de fièvre chez les sujets faibles et très-irritables, que chez les sujets robustes, et probablement dans les mêmes maladies. Alors, ne pouvant plus expliquer la force du pouls par la force des malades, il a pris le parti de faire intervenir l'entité-nature, et de la mettre aux prises avec des matières irritantes qui lui font faire des efforts supérieurs, en quelque sorte, à la faculté vitale du sujet. Au surplus, nous croyons inutile de faire remarquer que l'usage augmenté ne peut jamais figurer comme cause d'un pouls particulier : c'est un effet de l'excitation du cœur et de plusieurs viscères qui agissent sur lui. Cette entité ne mérite donc aucun égard.

Si la mollesse se joint à la véhémence, elle dépend de l'artère, selon Galien. Mais cette explication est fausse : c'est au cœur qu'il faut s'en prendre ; cela vient de ce qu'il n'est pas trop irrité, et ce signe est favorable.

La petitesse, avec langueur donnée pour preuve de la faiblesse de la faculté, et comme un signe fâcheux, peut dépendre d'une irritation qui agit sédativement sur le cœur, comme la douleur des péritonites, etc. Alors le danger ne vient pas de la faiblesse et ne contr'indique pas les débilitans. La dureté jointe à la petitesse ne dépend pas, comme le veut Galien, de ce que l'artère ne peut se dilater : elle vient d'une constriction du cœur, dont la valeur, comme signe pronostic, dépend du siége et de l'intensité de l'irritation.

La vitesse est, pour Galien, la preuve ou d'une faculté robuste, ou de la mollesse de l'artère, ou de l'usage augmenté. — La vitesse ne correspond qu'à la vivacité de l'irritation qui fait battre le cœur. Tout ce que dit Galien sur la valeur de ce signe sera dénué de fondement.

Le pouls tardif indique l'usage diminué, c'est-à-dire moins de chaleur et de dépuration du sang qu'il n'en faudrait; avec dureté, elle persiste long-temps; avec langueur, elle correspond à l'abattement des forces. — Rien de plus vrai. Galien paraît avoir tiré ce pronostic de l'observation de certaines gastro-entérites chroniques, apyrétiques, maladies qui correspondent à ses mélancolies, et dans lesquelles le pouls demeure opiniâtrément tardif et lent jusqu'à l'épuisement des forces. Lorsqu'il devient vite, fréquent, et que la chaleur se développe, cela signifie que l'état chronique passe à l'acuité, et la mort est inévitable. Mais l'auteur ne pouvait pas connaître la cause de tout cela.

Selon lui, la fréquence qui vient de l'usage augmenté dans les fièvres ardentes est moins dangereuse que la lenteur qui suit les maladies froides. — Cela signifie que la maladie dont je viens de parler était plus redoutable

pour Galien qu'une fièvre ardente, c'est-à-dire une inflammation très-aiguë. Mais il est clair que le danger dépend du traitement que l'on a suivi dans les premiers temps de ces affections. Galien craignait beaucoup la réunion de la rareté, de la petitesse et de la langueur du pouls : il avait bien raison, chacun en conviendra; mais je ne puis m'empêcher d'ajouter que cette extinction graduée de l'irritabilité, que Galien appelait diminution simultanée de la faculté et de l'usage, est tellement propre aux phlegmasies chroniques de la membrane interne des voies gastriques, que je ne me rappelle pas l'avoir observée dans aucune autre affection.

Galien ayant observé que la mollesse du pouls présage souvent les maladies soporeuses et les hydropisies, s'en prenait à des humeurs pituiteuses qui rendent l'artère humide, lâche et dilatable. Nous ne pouvons nous en étonner, sachant combien il est conséquent à sa théorie, et qu'il n'avait aucune idée de l'influence du cerveau et de la moelle épinière sur les pulsations du cœur. Mais je trouve encore là une nouvelle preuve de la transformation, si commune chez les anciens, des effets en causes. Il aura sans doute eu quelques notions sur les épanchemens séreux qui se font à la suite des congestions cérébrales, soit à la périphérie, soit dans les cavités de l'encéphale; et c'est là qu'il aura cru voir la cause de la mollesse et de la flexibilité du pouls.

La dureté du pouls est, d'après lui, un indice de sécheresse, d'astriction et de tension. Fort bien; mais il fallait placer ces modifications dans le cœur, et dire que cela coïncide également avec des artérites, des congestions dans les grands viscères, des obstacles au cours du sang... Mais Galien ne pouvait avoir de pareilles idées; il se contente de voir dans cette espèce de pouls les signes

des fièvres ardentes ou hectiques, de la mélancolie, des convulsions, des inflammations et des squirrhes des viscères; ce qui est fort éloigné d'être toujours exact.

Les inégalités du pouls dépendant, selon notre auteur, en partie de la faculté qui est toujours débile, en partie du défaut de l'organe, c'est-à-dire de l'artère, qui peut être ou obstruée, ou comprimée, ou trop remplie, doivent fournir des pronostics variés. Ici l'auteur s'écarte encore davantage de la stricte observation, parce qu'il ne sait pas que les inégalités du pouls correspondent, d'une part, à l'irritation primitive ou sympathique du centre nerveux; et de l'autre, aux irritations plus ou moins inflammatoires du cœur lui-même, et surtout parce qu'il ignore le mécanisme de la circulation du sang. Il serait donc inutile de le suivre dans ce nouveau genre de divagation.

On vient de prendre une idée de la théorie de Galien : il s'agit maintenant de voir comment il en déduit les maximes du traitement.

THÉRAPEUTIQUE DE GALIEN.

Sa méthode curative repose sur deux maximes fondamentales que nous avons déjà rapportées : 1° *La maladie est quelque chose de contraire à la nature, elle doit être combattue par ce qui est contraire à la maladie; 2° la nature doit être conservée par ce qui a du rapport avec la nature.* C'est de ces deux maximes que naissent les indications; et l'indication était définie *une insinuation de ce qui doit être fait par rapport à quelque chose, tirée de la propre nature ou du propre état de cette chose.*

Arrêtons-nous un peu sur ce langage ontologique.

On est d'abord frappé du double sens du mot nature. La première acception est celle qui vient d'Hippocrate : elle désigne cet être, supposé intelligent jusqu'à un certain point, et sage d'une manière toute particulière, qui préside à l'entretien de la vie. Il est si bien considéré comme une entité différente des organes, qu'on le suppose aux prises avec une autre entité nommée la maladie, et que la lutte se fait sur le théâtre des organes, seule entité réelle que je puisse apercevoir ici. C'est l'hippocratisme tout pur. La seconde acception du mot nature est expliquée par Galien : c'est le *propre état* de la chose qui commande d'agir. Or, si l'on veut appliquer le mot général *chose* à ce qui exige l'action, dans le cas dont il s'agit, on trouve que c'est la maladie. La maladie a donc une nature qui est opposée à la nature qui régit le corps vivant. Quel jargon ! et comment notre auteur pourra-t-il tirer de ces natures si différentes des préceptes qu'un esprit sévère puisse adopter ? Il en tirera cependant quelques-uns, parce qu'il oubliera momentanément ses entités, pour s'en rapporter aux faits ; mais, comme il ne pourra se dispenser de revenir aux mêmes entités, attendu qu'il est souvent conséquent, il commettra nécessairement beaucoup d'erreurs.

Galien admet deux indications générales ; la première est tirée de l'affection contre nature qu'il faut surmonter, faire disparaître ; la seconde, de la constitution naturelle et des forces qui insinuent elles-mêmes qu'on doit les conserver. Mais l'affection contre nature se divise en trois choses : la maladie, la cause, le symptôme.

Or, c'est la maladie que l'on doit guérir ; c'est donc elle qui fournit l'indication principale qui se tire de ce qui lui est opposé ou contraire. Si par hasard il arrive que l'on emploie quelque chose de semblable à la ma-

ladie, par exemple, que l'on traite une intempérie chaude par un remède chaud, c'est qu'il est intervenu quelque autre chose qu'il a fallu combattre parce que cette chose était directement opposée à la maladie. Avec ce subterfuge, Galien pourra toujours se tirer d'affaire : une hypothèse et la subtilité de son esprit lui sauveront les inconséquences.

En homme sage, il indique des mesures à suivre dans l'emploi des contraires, afin qu'ils n'agissent ni insuffisamment ni au-delà du juste degré sur l'intempérie, et recommande de ne les employer que d'une manière graduée, en commençant par les plus faibles, et finissant par les plus forts. Ce précepte, dont Brown a fait l'application à son système, vient encore d'Hippocrate; mais il n'est pas d'une application générale, car on ne saurait trop se hâter d'attaquer par les antiphlogistiques les plus forts les inflammations violentes des grands viscères. Or, je le demande, une saignée copieuse du bras, répétée deux fois le premier jour d'une péripneumonie, comme le faisait Galien lui-même, n'est-elle pas le contraire le plus fort que l'on puisse opposer à cette phlegmasie; et serait-il prudent de commencer le traitement d'une apoplexie violente par une saignée d'une à deux onces, que l'on répéterait, en augmentant graduellement la quantité du sang tiré, de manière à n'arriver que le lendemain à la saignée ordinaire? On a beaucoup trop répété et vanté cet axiome hippocratique : je le regarde plutôt comme une exception que comme une règle.

Suivent les préceptes de multiplier les remèdes suivant les complications des maladies, ayant toujours égard à la maladie principale, à celle par qui les autres sont entretenues; d'écarter les causes qui agissent encore,

en commençant par la plus ancienne, et d'empêcher qu'il n'en intervienne de nouvelles; ce qui constitue la précaution. Cette maxime est d'une grande fécondité et d'une application fort heureuse quand les causes sont bien connues. Quant aux symptômes, considérés comme tels, ils ne demandent point de remède particulier, parce qu'ils disparaîtront lorsque l'on aura surmonté la maladie dont ils dépendent. Toutefois, cette maxime souffre des exceptions pour les cas où le symptôme pourrait produire une maladie plus grave que celle dont il dépend, pour ceux où il abat les forces; mais il faut remarquer que, dans le premier cas, le symptôme se trouve transformé en cause, et que, dans le second, l'indication ne se tire pas du symptôme, mais des forces.

Cette maxime paraît fort sage, et pourtant elle a donné lieu à de longues discussions, parce qu'il était difficile de déterminer si le symptôme devait conserver ce nom ou prendre celui de cause, et parce que chaque praticien se faisait une idée différente de l'état des forces. C'est toujours dans l'application que l'on voit ressortir le vice des préceptes vagues et des distinctions subtiles. Ces disputes de mots ne pourront se terminer que lorsque les symptômes seront irrévocablement rattachés aux organes, parce que, alors seulement, il sera possible de déterminer si la souffrance de l'organe secondairement affecté menace de prendre un caractère alarmant, et si elle est de nature à céder au moyen que l'on oppose à la maladie, c'est-à-dire à l'affection de l'organe qui a souffert le premier. Ce travail est déjà fait dans la doctrine physiologique; et lorsqu'elle sera généralement adoptée, on ne verra plus de graves docteurs se perdre en vaines discussions sur la médecine du symptôme et sur celle de la maladie.

Galien a bien raison de faire remarquer que l'indication tirée des forces est la plus importante, et que souvent elle l'emporte sur celle que fournit la maladie. Toutefois, nous croyons devoir ajouter ici que ce conflit d'indications n'a guère lieu que sur la fin des maladies aiguës et dans le dernier degré des chroniques, lorsque les viscères sont déjà désorganisés; car, au début, il faut presque toujours s'adresser à l'irritation, qui occasione la débilité. Les exceptions sont relatives à certaines affections par débilité; telles sont les asphyxies, la congélation, etc., dans lesquelles la première indication est celle de ranimer la respiration et la circulation par des stimulans, sauf à recourir ensuite aux émissions sanguines, pour remédier aux congestions qui auraient pu se faire. Au surplus, quoique Galien n'ait pas spécifié les cas, comme on peut le faire aujourd'hui, ce précepte ne laisse pas de témoigner en faveur de sa prudence et de sa haute sagacité.

Il veut aussi que l'on ait égard à la constitution naturelle et acquise du corps, c'est-à-dire au tempérament, à l'âge, au sexe, aux habitudes, etc. : autre maxime hippocratique très-judicieuse, mais qui souvent a rendu les praticiens méticuleux. C'est ainsi que les premiers médecins qui furent témoins des succès de la méthode antiphlogistique dans certaines maladies des hommes adultes, que l'on traitait jadis par les stimulans, craignirent d'en faire l'application aux enfans, aux vieillards et aux femmes délicates. Cependant, l'événement a prouvé non-seulement que cette application était possible, mais même qu'elle était indispensable; il ne s'est plus agi que d'en régler la mesure : on l'a fait à l'envi dans tous les rangs de la société; et la médecine militaire est devenue le modèle de la médecine civile.

De cette maxime, Galien en déduit d'autres, qui ne sont pas toutes également plausibles : par exemple, en traitant du tempérament de chaque partie et de leur importance relative, il prétend qu'une partie chaude qui est attaquée d'une maladie chaude, ne demande pas un remède aussi puissant qu'une partie froide qui serait atteinte de la même maladie, parce que la première s'éloigne moins alors de son tempérament naturel que la seconde ; ce qui conduirait à négliger le traitement antiphlogistique dans les inflammations les plus actives. Il veut que l'on n'oppose que des remèdes doux aux maladies des parties nobles, et que ces remèdes soient en même temps fortifians : c'est en vertu de ce précepte qu'il mêle toujours des drogues astringentes et médiocrement échauffantes aux émolliens et aux rafraîchissans que peuvent exiger les affections du foie et de l'estomac. Galien ne tombe dans ces erreurs que parce qu'il néglige les faits ou qu'il ne les interprète pas convenablement. Il néglige les faits, pour s'en rapporter à la théorie élémentaire des intempéries, quand il refuse d'attaquer vigoureusement l'excessive chaleur d'un organe naturellement chaud, c'est-à-dire tous les phlegmons et toutes les phlegmasies aiguës des grands viscères; il interprète mal les faits, lorsqu'il prend la sensation momentanée du bien-être qui résulte de l'ingestion des stimulans dans les gastrites modérées, pour une contre-indication à l'emploi exclusif des émolliens et des rafraîchissans. J'insiste particulièrement sur cette dernière erreur, que Celse partagea, parce qu'elle s'est transmise jusqu'à nos jours, et le fait que cite Galien pour confirmer son opinion ne peut me séduire. Il s'agit d'un philosophe cynique, nommé Théagène, qui aurait succombé à une inflammation du foie, unique-

ment parce que le médecin Attalus aurait continué à lui appliquer des cataplasmes émolliens sur la région de ce viscère, contre l'avis de Galien, qui voulait que l'on combinât des astringens avec les relâchans : il me paraît beaucoup plus probable que le malade n'a péri que parce que le traitement qu'on opposait à sa maladie n'était pas assez franchement antiphlogistique.

Notre auteur tient beaucoup à ce que l'on ait égard au sentiment des parties; car, plus ce sentiment est délicat, moins elles supportent les remèdes âcres. Rien de plus juste; et, s'il avait appliqué ce précepte aux maladies de l'estomac, comme il l'a fait à celles de l'œil, il aurait pu rendre un grand service à la science.

Enfin, pour terminer les indications tirées du tempérament des parties, il parle de la consistance, de la figure, de la situation et du voisinage d'un organe plus important, et donne, à tous ces égards, des préceptes presque toujours assez raisonnables.

Aux deux sources générales déjà indiquées des indications curatives, l'action contre nature et la constitution du corps, Galien en ajoute une troisième; c'est celle de l'air qui nous environne : il la recommande avec raison comme une des plus importantes à la cure des maladies.

Après avoir établi ces indications, le médecin de Pergame fait connaître la manière de les remplir. De quelque nature qu'elles soient, on n'a, pour y satisfaire, que la diète, la pharmacie et la chirurgie : assertion judicieuse, empruntée à l'immortel vieillard, et qui met la chirurgie à sa véritable place. L'expérience, en effet, a démontré invinciblement que l'application de la main au corps de l'homme ne peut constituer une science, et que, sans la médecine, la chirurgie, réduite à ses pro-

cédés manuels, n'offre au savant que l'espèce d'intérêt qui s'attache aux arts mécaniques. Comme le nombre des médicamens s'était considérablement accru durant l'espace de temps qui sépare Galien d'Hippocrate, la pharmacie du premier est beaucoup plus étendue et plus compliquée que celle du second. Galien a composé un grand nombre de livres sur l'art de préparer et de conserver les médicamens, et les pharmaciens d'aujourd'hui le regardent encore comme le premier de leurs classiques; mais je ne dois mentionner que ce qui a rapport aux propriétés et aux vertus des médicamens, parce que cela seul fait partie de la doctrine médicale de mon auteur.

Les propriétés qu'il leur attribue sont tirées de ce qu'il appelle les qualités premières, et, en cela, Galien n'a rien inventé, ainsi que nous en avons eu plus haut la preuve; mais, selon sa coutume, il a coordonné et systématisé les opinions de ses prédécesseurs. Ces qualités, comme on sait, sont le chaud, le froid, le sec et l'humide, et chacune d'elles a, selon lui, quatre degrés: par exemple, la chicorée est froide au premier degré, le poivre est chaud au quatrième, etc. C'est par ces qualités et par leurs différentes combinaisons que la plupart des médicamens opèrent; ce qui produit leurs vertus. Les médicamens aigres, salés, âcres, ne doivent ces qualités secondaires qu'aux qualités premières dont ils sont doués; ainsi, la chaleur est le principe de la salure et de l'âcreté, l'amer dépend de la sécheresse ou du sec, l'aigre vient du froid, etc. Mais Galien établit sur les qualités premières une distinction qu'il faut noter: tout ce qui est chaud ou froid l'est *actuellement* ou *potentiellement*; la glace est froide actuellement; la mandragore, la ciguë ne le sont qu'en puissance; le feu est

chaud actuellement, d'où les modernes ont tiré l'expression de cautère actuel; le poivre est chaud potentiellement. Tout ce qui n'agit pas par ces différentes qualités agit par une propriété particulière de toute sa substance, et cela donne à l'auteur la classe alors très-peuplée des spécifiques, où figurent des poisons et des contre-poisons. Galien admettait des spécifiques relatifs à certaines humeurs. Ainsi, les purgatifs agissent par une propriété spécifique de toute leur substance, qui attire vers le canal digestif une ou plusieurs des quatre humeurs principales, ainsi qu'il est insinué dans la médecine d'Hippocrate.

Cette théorie sur les propriétés des médicamens est, comme l'on voit, en tous points chimérique. Mais transportons-nous au siècle de Galien : si l'on ne voulait pas rester dans l'empirisme, il fallait emprunter des théories aux sectes philosophiques du temps, puisque la circulation et l'irritabilité, qui devaient en fournir une à la médecine, n'étaient pas connues; puisque la chimie, qui devait concourir avec cette double découverte à fixer les idées sur l'action des médicamens, n'existait point. Mais s'en tenir au pur empirisme, au rapprochement si pénible pour la mémoire, si stérile pour l'intelligence, d'une foule immense de faits non expliqués et souvent contradictoires, devait être pour la plupart des savans médecins un état insupportable. Ajoutez à cela que, malgré tous les efforts d'Aristote, on n'avait point encore découvert l'artifice du langage : on était loin de savoir ce que chaque mot représentait. On prenait donc les idées abstraites, les émotions qui ne sont que le produit de l'impression des corps sur nos organes, pour des choses situées hors de l'homme, pour des corps mêmes, et on les traitait comme tels dans le discours.

De là, l'habitude prise par les médecins philosophes de réaliser le chaud, le froid, et les autres qualités du corps, pour en faire des puissances capables de présider à la formation, au développement, à la conservation, à la reproduction des organes. En coûtait-il davantage pour placer ces puissances dans les médicamens et pour en faire les modificateurs de l'économie? Je dis plus : pouvait-on, dans l'état où se trouvaient alors les sciences naturelles, pouvait-on, sans inconséquence, agir autrement?

La pratique de Galien se rapprochait beaucoup de celle d'Hippocrate dans l'emploi des principaux moyens thérapeutiques, c'est-à-dire, des saignées, des purgations, des somnifères, etc.

Il saignait un peu plus souvent et plus abondamment qu'Hippocrate; il croyait même quelquefois devoir pousser la saignée à défaillance. Il a tiré jusqu'à cinquante onces de sang dans un jour, et cela surtout dans le commencement des fièvres aiguës, lorsqu'il remarquait une grande plénitude avec un sang bouillonnant. Son intention alors était d'arrêter la fièvre, et il faut croire qu'il y avait quelquefois réussi. Mais, dans tout autre cas, il s'abstenait des saignées abondantes, aimant mieux réitérer l'opération deux fois dans le même jour. Ses plus fortes saignées étaient de dix-huit onces, et les moindres de sept à huit. Les érudits remarquent que Galien est le premier parmi les anciens qui ait spécifié la quantité de sang que l'on doit tirer. Il ne pratiquait guère plus de trois ou quatre saignées. Il en faisait souvent deux le premier jour, mais quelquefois il remettait la seconde au second jour. Il saignait encore le troisième, et même deux fois, si cela lui paraissait nécessaire. Il saignait à toutes les heures et le jour comme la nuit,

pourvu que la digestion fût terminée; mais il choisissait le moment du plus grand relâche de la fièvre. Il préférait la veine du côté douloureux pour les saignées du bras; mais, du reste, il ouvrait toutes les veines qu'Hippocrate avait ouvertes : il saignait donc au pli du bras, au milieu de l'avant-bras, à la main, entre les doigts, aux angles des yeux, derrière les oreilles, aux jugulaires, aux artères en diverses régions du corps. Il ne pratiquait point de saignée avant l'âge de quatorze ans, mais il ne craignait pas de saigner les vieillards lorsqu'ils étaient robustes.

Les vues qui le guidaient dans l'emploi de la saignée étaient celles d'Hippocrate : il avait pour objet tantôt de diminuer la plénitude, tantôt de faire diversion ou d'opérer une révulsion, et même d'évacuer une partie de l'humeur morbifique. En effet, il trouvait que la cacochymie indiquait la saignée aussi bien que la purgation, lorsqu'il y avait plénitude, et, dans ces cas, il débutait toujours par la saignée.

Quant aux saignées capillaires, il faisait des ventouses à peu près le même emploi qu'Hippocrate; mais il ne se servait point des sangsues, quoiqu'il n'ignorât pas que Thémison en avait introduit l'usage.

Pour l'emploi des purgatifs, Galien se conformait avec beaucoup d'exactitude aux préceptes qu'Hippocrate avait laissés à ce sujet : c'est assez dire que, dans les maladies aiguës, il donnait à la coction le temps de s'opérer avant de recourir à ces médicamens qu'il réservait pour en diminuer le produit. Mais, dans ses cacochymies, qui étaient plus nombreuses que celles d'Hippocrate, il purgeait plus que cet auteur. Cela n'est pas surprenant, puisque, au temps de Galien, on connaissait un plus grand nombre de purgatifs, et que, d'après son systè-

me, on pouvait en trouver d'appropriés à chaque espèce d'humeur. Aussi, Galien doit-il être considéré comme l'auteur qui a mis en vogue la polypharmacie; car, quoiqu'il fût fondamentalement hippocratique, il n'avait pu se défendre d'emprunter quelques moyens aux empiriques qui avaient pullulé durant les siècles qui le séparaient du père de la médecine. Toutefois, il ne négligeait pas le régime dans les affections chroniques, parce qu'il avait, pour opposer aux intempéries, qui n'étaient à ses yeux que des qualités vicieuses, les qualités opposées des différens alimens dont se compose la diététique. Or, il est facile de comprendre, pour peu que l'on se souvienne de la théorie de Galien, que les articles du régime ne devaient pas toujours être bien appropriés à l'irritabilité des parties malades.

Galien imitait beaucoup les méthodiques dans l'emploi des frictions et des bains pour provoquer des sueurs, surtout quand il s'agissait de combattre des fièvres occasionées par le froid, et dans plusieurs continues simples; ce qui ne pouvait manquer d'entraîner de graves inconvéniens lorsque les saignées n'avaient pas été assez copieuses. Mais on ne voit pas qu'il ait fait usage des sudorifiques internes, dans l'intention de provoquer des sueurs critiques dans les maladies aiguës. Il s'en rapportait trop à la nature et respectait trop Hippocrate pour déroger à ses préceptes en ce point important. Les formules de sudorifiques que l'on trouve dans ses écrits sont plutôt destinées à servir d'antidotes contre certains poisons. Il employait aussi la cendre d'écrevisse contre la rage, et avait un certain nombre d'autres spécifiques réservés pour les maladies dépendantes de causes occultes. Pour tous les autres cas, il s'en tenait aux indications que lui fournissait son système.

APPRÉCIATION DE GALIEN.

Pour bien juger Galien, et se faire une idée des services qu'il a rendus à la science, il faut le considérer sous plusieurs rapports : je l'examinerai comme philosophe, comme médecin, comme érudit.

Comme philosophe, Galien figure, pour le fond, parmi les sectateurs d'Empédocle, qui passe pour l'inventeur du système des quatre élémens, système auquel notre auteur ajouta les idées des pneumatistes. Pour la forme, il se place parmi les péripatéticiens, qui cultivaient la dialectique d'Aristote. Il retint aussi quelque chose de Platon, relativement au spiritualisme; mais il refusa d'approfondir avec lui l'essence de l'âme humaine, et resta sur ce sujet dans un doute philosophique bien digne d'éloges.

Si nous le considérons comme médecin, il faut résumer ce qu'il a fait pour l'anatomie, pour la physiologie, pour la pathologie.

Pour l'anatomie, il resta au-dessous d'Hérophile et d'Érasistrate; mais il fut supérieur à ses contemporains, et servit long-temps de modèle à ses successeurs. Ce qui le rend recommandable en ce point, c'est qu'à l'imitation d'Arétée, de Cappadoce, et de Celse, il s'efforça de rattacher les symptômes aux organes du corps humain. S'il ne le fit pas avec plus de succès, on ne peut en accuser que l'époque où il vivait; car, quoiqu'il cultivât sans cesse l'anatomie, il n'eut point l'avantage de disséquer des cadavres humains. Il n'en laissa pas moins aux siècles suivans, dont il devint l'oracle, un exemple dont ils auraient dû plus tôt profiter.

Pour la physiologie, Galien part des données four-

nies par Hippocrate : il les développe par d'excellentes vues sur l'usage des parties, et les enrichit des découvertes d'Aristote; mais il admet avec lui des principes des corps, antérieurs à leurs élémens, et se jette dans la doctrine des qualités premières. Il y mêle ensuite le roman du pneuma, et ce vice, joint à l'imperfection de ses connaissances en anatomie et à l'invention gratuite de forces attractives, rétentrices, modifiantes, expultrices, etc., pour expliquer les fonctions des différens organes, l'empêche de trouver les véritables bases de la pathologie humaine. Libre de ces idées préconçues, Galien aurait été peut-être conduit, par ses dissections et ses expériences sur les animaux, à la précieuse découverte de l'irritabilité.

Pour la pathologie, Galien ne trouve point de base plus solide que celles sur lesquelles il a fondé sa physiologie. La théorie des élémens et de leurs qualités premières, considérées comme forces actives, le pneuma et les forces particulières, supposées dans tous les organes et pour toutes les actions, l'autocratisme de la nature, emprunté à Hippocrate, lui fournissent un mélange monstrueux de vitalisme et d'humorisme, qu'il associe à une anatomie défectueuse, et dont il tire des préceptes thérapeutiques rarement justes et trop souvent contradictoires.

Comme érudit et comme savant, Galien est un des hommes les plus étonnans que la nature ait produits : son génie vaste embrassait toutes les sciences et tous les arts. C'est à lui que nous devons la connaissance d'une foule d'auteurs anciens qui avaient écrit sur la philosophie et sur la médecine, mais dont les ravages du temps avaient détruit les ouvrages originaux. Il les cite et les discute le plus souvent pour les réfuter; il le fait avec

une prolixité quelquefois fatigante, mais dont il nous siérait mal de lui faire un crime, puisque, sans elle, nous n'aurions aucune idée des systèmes les plus fameux de l'antiquité.

On accuse Galien d'orgueil et de jactance à l'égard de ses contemporains : ce défaut pourrait être excusé jusqu'à un certain point chez un homme qui n'entendait à Rome que de scandaleuses disputes entre les sectateurs des différens systèmes de médecine, et qui ne voyait autour de lui que de cupides charlatans acharnés contre lui pour le dénigrer et le perdre. Il pouvait, sans vanité, se placer fort au-dessus de cette tourbe méprisable. On lui pardonne aussi d'avoir combattu avec quelque aigreur les ennemis du grand Hippocrate; mais il s'est montré digne de blâme en méprisant quelques découvertes importantes, telle que celle des vaisseaux lactés qu'Érasistrate avait aperçus, et surtout en négligeant de recueillir des masses de faits, à l'imitation de son illustre modèle, et de les disposer méthodiquement pour donner de la consistance à son système de médecine.

CHAPITRE XII.

CE QUE DEVINT LA MÉDECINE APRÈS GALIEN. SA DOCTRINE ET CELLE D'HIPPOCRATE DOMINENT LONG-TEMPS. SIÈCLES D'IGNORANCE ET DE SUPERSTITION. LES ARABES. ON OUBLIE LES CLASSIQUES GRECS ET L'ON Y REVIENT. DE NOUVELLES MALADIES PARAISSENT. TRAVAUX DES PRINCIPAUX CLASSIQUES DES QUINZIÈME ET SEIZIÈME SIÈCLES.

Il se passa, comme je l'ai dit, beaucoup de temps avant que le méthodisme et l'empirisme perdissent leur crédit

à Rome, et avant que les ouvrages de Galien devinssent le code des médecins; mais enfin cette époque arriva. Bordeu dit que le médecin de Pergame réussit mieux qu'Asclépiade à confondre les sectes; mais il faut observer qu'il fit tout le contraire de ce qu'avait fait ce dernier. En effet, Asclépiade avait affaibli l'empirisme et arrêté les progrès de la polypharmacie, en réduisant la médecine au régime et à quelques pratiques hygiéniques, et l'impulsion qu'il avait donnée se prolongeait par le moyen de la secte méthodique; tandis que les travaux de Galien, en détruisant le méthodisme, ruinèrent les empiriques avec les dogmatiques, et mirent en grand crédit la dialectique médicale. *Galien*, dit encore Bordeu, *plongea la science dans un bourbier d'où sortirent des milliers d'insectes, puis la poussière de l'école.* Ainsi, la vaste érudition de cet auteur ne fut point utile à l'art de guérir; mais elle a beaucoup servi à éclairer l'histoire de la science, et c'est ce qui lui mérite la reconnaissance de la postérité.

Passons sur ces époques de triste mémoire où la médecine commença d'être souillée par l'astrologie, la magie, la cabale, produits informes d'une fausse philosophie venue des bords du Gange. Rome en fut infectée, et toutes les sciences dégénérèrent. Galien est, parmi les Grecs, le dernier des médecins dont l'antiquité puisse se glorifier. *Aétius** n'est qu'un compilateur de Galien. *Alexandre*, de *Tralles*, médecin d'ailleurs assez judicieux, fut un éclectique puisant dans toutes les sectes, et jugeant d'après son expérience, quoiqu'il s'attachât de préférence à la théorie des élémens et des humeurs. Du reste, il n'inventa rien.

* Aétius, et Alexandre, de Tralles, qui est cité plus bas, vécurent dans le cours du quatrième siècle de notre ère. (*Éd. B.*)

L'empire grec fut plus occupé des questions de théologie et de la persécution des hérétiques que des sciences et des arts. Il ne les encouragea point, et la médecine n'y fit aucun progrès.

Les Arabes*, qui se sont distingués soit en Afrique, soit en Asie, soit en Europe, ne furent que les traducteurs et les interprètes d'Aristote, de Galien et des autres Grecs, aux théories desquels ils ajoutèrent fort peu de choses. Qu'auraient-ils pu faire sans anatomie? Ils s'adonnèrent beaucoup à la chimie, et furent grands formulistes. Leurs travaux ont pu préparer les progrès des arts, mais ils ont peu servi la médecine proprement dite. Quelques-uns cependant observèrent des maladies encore inconnues; mais ils ne firent aucun rapprochement utile.

On doit cette justice aux Arabes, qu'ils conservèrent les connaissances médicales des Grecs : la barbarie et l'ignorance ne s'introduisirent chez eux que lorsque les Turcs eurent envahi leurs états et détruit les principaux califats de l'Asie.

Les Maures d'Espagne cultivèrent les sciences quelque temps après ceux d'Asie; mais enfin, ayant été repoussés et rejetés en Afrique par les Espagnols, ils partagèrent le sort des autres mahométans; et, depuis lors, cette nation n'a plus rien produit pour les sciences.

Je ne dirai rien des temps où la médecine devint l'apanage exclusif des moines. Tout n'y est que barbarie, préjugés, superstition.

L'école de Salerne passe pour avoir relevé cette science. Elle s'éleva au onzième siècle par les efforts des bé-

* Les médecins Arabes fleurirent surtout du septième au douzième siècle; mais leur doctrine dominait encore en Europe au commencement du seizième siècle. (*Éd. B.*)

nédictins, et devint peu à peu célèbre. On y traduisait les ouvrages des médecins grecs et arabes. Dans la suite, cette école passa aux mains des laïcs, et fut soumise à des réglemens. Mais les préjugés du temps s'opposaient à la dissection des cadavres humains, et l'on était réduit à étudier l'anatomie sur les cochons. L'école de Salerne nous a laissé une espèce de code empirique, écrit en mauvais vers latins. Une semblable médecine ne mérite guère de nous arrêter. L'école de Salerne était déjà déchue et éclipsée au milieu du quatorzième siècle.

Ce qui étonne le plus peut-être dans l'histoire de la médecine, c'est cette énorme quantité de léproseries qui s'élevèrent en Europe à la suite des croisades. On en comptait jusqu'à deux mille en France, desservies par différentes espèces de moines ou de confréries. Il faut croire que la propreté et les autres moyens hygiéniques étaient bien négligés à cette triste époque des connaissances humaines. Au surplus, on traitait la lèpre par des médicamens internes dont les indications étaient puisées dans les théories élémentaires et humorales dont nous avons signalé l'origine. Chaque vice des humeurs avait son spécifique. On peut juger, d'après ces simples données, quel était l'avilissement de la médecine.

L'excès du libertinage produisit aussi une multitude de maladies des organes génitaux : on en fit des descriptions plus ou moins fidèles; mais on n'avait point encore songé à les attribuer toutes à un virus *sui generis*. Les croisades eurent encore l'effet, en établissant des relations commerciales avec l'Orient, d'introduire en Europe une foule de médicamens exotiques, tous épicés ou aromatiques, tous plus ou moins excitans, et dont les ouvrages des Arabes enseignaient l'emploi dans la médecine. Les médicamens indigènes tombèrent dans

le discrédit, et l'art suprême du médecin fut celui de formuler et de posséder des recettes plus ou moins merveilleuses.

Avec de pareils élémens, il était difficile de construire quelque chose qui ressemblât à de la science. Toutefois, comme les croisades avaient beaucoup augmenté le nombre des hommes libres, l'étude cessa d'être le privilége exclusif des moines et des ecclésiastiques, et l'on put espérer, avec le secours des anciens auteurs, de voir renaître la médecine, et de la voir prendre place au milieu des connaissances propres à agrandir et à élever l'esprit humain.

Pendant que l'école de Salerne perdait de son éclat, la philosophie scolastique se répandait en Europe, et la médecine suivait le sort de cette science. On se perdait dans les subtilités de la dialectique. Les Arabes avaient traduit Aristote. Averrhoès *, surtout, avait fait de cet auteur l'objet de ses méditations. C'est dans ces commentaires qu'on étudiait cet ancien philosophe naturaliste, qui fut toujours le fléau des platoniciens. Bientôt parurent des théologiens qui disputèrent sur les facultés de l'homme dans le sens de Platon. On voulut expliquer l'homme physique par l'homme moral, et partir de principes *à priori*. Les universaux, *ante rem*, *in re*, *post rem*, furent l'occasion des disputes les plus acharnées : les uns soutenaient avec Platon l'existence absolue des notions générales, prétendant qu'elles ne sont point le fruit de notre intelligence. A ce parti devaient nécessairement se rallier tous les théologiens qui sont essentiellement absolutistes. Les autres voulaient, conformé-

* Averrhoès, médecin Arabe, vivait au douzième siècle de l'ère chrétienne. (*Éd. B.*)

ment à la philosophie d'Aristote, que nos idées générales ne se formassent que par abstraction, ayant toujours leurs fondemens dans l'observation des choses. Mais ils avaient le tort de ne pas bien comprendre ces abstractions; ils les prenaient pour des choses réelles, tandis qu'elles ne sont que des modifications de notre manière de sentir, ou, pour parler plus exactement, de nos organes mêmes. L'ignorance de ce grand fait est la cause pour laquelle les partisans d'Aristote étaient souvent aussi ontologistes que ceux de Platon, quoiqu'ils fussent plus rapprochés de la voie qui seule conduit à la vérité.

Ces deux systèmes, qui se sont constamment partagé et qui se partagent encore l'empire de la philosophie, donnèrent lieu, à cette époque, à des questions insignifiantes, à de vaines discussions, à des distinctions subtiles et pointilleuses, à des antithèses perpétuelles, ridicules jeux de mots qui viennent toujours de ce que les signes ou les émotions reproduites par la mémoire sont érigés en entités, et pris pour des choses placées hors de l'homme.

Élevés dans ces écoles, témoins de ces criailleries, les médecins ne pouvaient être que de pitoyables sophistes : c'étaient les insectes de Bordeu destinés à se résoudre en poussière. On commenta Galien, Avicenne*, Aristote, Averrhoès, et l'on négligea l'observation et l'expérience. L'astrologie était une branche essentielle de la médecine, et servait au pronostic des maladies. On se livrait à des discussions interminables sur les qualités élémentaires des humeurs; on débitait une foule de subtilités sur la douleur, sur les esprits vitaux, qu'on distinguait soigneusement des esprits animaux; on avait

* Avicenne, le prince des médecins appelés Arabes, vivait vers l'an 1000; il était Persan. (*Éd. B.*)

multiplié les forces de Galien, et chacun interprétait les paroles du maître en sa faveur. Quelques-uns revinrent à la lecture d'Hippocrate, qui rappela l'attention sur l'art de faire les observations; mais on ne l'étudiait que dans les auteurs arabes.

Toutefois, la chirurgie s'écarta moins de la nature; elle y était sans cesse ramenée par le témoignage des sens. Aussi, le collége de chirurgie de Paris se rendit-il recommandable par des observations bien faites. Mais que peut la chirurgie sans la médecine! Toutes les fois qu'il se présentait une complication d'affection interne, les chirurgiens se rejetaient dans l'humorisme, et les plaies étaient divisées selon les humeurs dont la dépravation était censée les produire ou les entretenir.

Malgré les efforts de quelques bons esprits pour secouer le joug de l'autorité des anciens, la médecine fit encore peu de progrès dans le quatorzième siècle. Les cures miraculeuses ne cessèrent point de se reproduire: on croyait aux sorciers, et les hommes instruits en physique furent souvent immolés comme tels. Deux grandes pestes affligèrent l'humanité, et l'on ne sut leur opposer que la prière et l'invocation de Dieu. Cependant on commençait à cultiver l'anatomie humaine; mais on ne s'écartait pas de l'oracle. On ne décrivait que d'après Galien, et d'ailleurs l'astrologie, la sorcellerie et l'alchimie s'opposaient aux inductions qu'on aurait pu tirer de l'examen des organes pour éclairer les théories médicales. Aussitôt qu'une maladie présentait quelque chose d'extraordinaire, ce qui devait être commun pour des médecins aussi ignorans, le malade était déclaré ensorcelé, et l'on avait recours aux prières et aux exorcismes. Au surplus, les ouvrages de médecine fourmillaient des subtilités de la philosophie scolastique.

Le quinzième siècle fut marqué par d'importantes découvertes. Les savans de la Grèce furent obligés, par les invasions des Turcs, de se réfugier en Europe, où ils imprimèrent une nouvelle impulsion à l'étude de la philosophie et des beaux-arts. On se familiarisa avec la langue des anciens philosophes. Platon et Aristote furent mieux connus qu'ils ne l'avaient été par les traductions et les commentaires des Arabes. On sentit ce qu'il y avait à gagner à les étudier dans les ouvrages originaux, et ces deux philosophes eurent des écoles particulières.

Cependant l'astrologie fut érigée en science et eut un corps de doctrine. Le platonisme, qui se prête facilement à toute espèce d'illusions, lui fournit un appui, et l'alchimie s'y joignit pour envahir le domaine de la médecine. Les cures miraculeuses continuèrent; car les prêtres ne pouvaient se décider à renoncer à un art qui jadis avait tant ajouté à la considération et au respect dont ils jouissaient. L'imprimerie et la gravure sur bois prirent naissance dans ce siècle, et favorisèrent les progrès des lumières. Toutefois, la médecine resta ce qu'elle avait été jusqu'alors. Il parut cependant quelques bons observateurs. Les historiens citent surtout deux Italiens formés sur le modèle des anciens Grecs, *Antoine Benivieni*, médecin de Florence, et *Alexandre Benedetti*, de Legnago, en Lombardie. Mais leurs écrits n'offrent rien de nouveau : on ne peut les louer que d'avoir marché sur les traces d'Hippocrate, en décrivant avec simplicité et fidélité les maladies qu'ils avaient eu l'occasion d'observer. Mais, comme l'a dit notre Bichat : *Qu'est l'observation en médecine quand on ignore le siége du mal?* Ajoutons qu'il faut savoir ce que c'est que le mal, et convenons que le temps dont nous retraçons la mémoire était encore bien éloigné de ceux où l'on

devait avoir quelques notions sur cette question si importante.

Les historiens font mention de plusieurs maladies nouvelles qui ajoutent un nouveau degré d'importance à l'époque que nous parcourons. La coqueluche, la suette ou sueur anglaise, le scorbut, la plique et la syphilis paraissent avoir été observés pour la première fois dans le quinzième siècle. Ces maladies étaient-elles effectivement nouvelles, ou leur introduction dans les fastes de l'art n'est-elle qu'un résultat des progrès de l'art d'observer et de décrire?

Dans les temps antérieurs, on avait observé des maladies contagieuses; mais elles étaient aiguës et résultaient évidemment ou des calamités de la guerre ou des famines produites par les mauvaises années.

Les anciens historiens sont tous d'accord sur cette question, que M. le docteur Lassis a traitée avec beaucoup de succès. Il n'en est pas ainsi des maladies chroniques; elles ne paraissent avoir été épidémiques et avoir passé pour contagieuses que dans le moyen âge. Ne pourrait-on pas s'en prendre à la corruption des mœurs, à la misère du peuple sous l'empire d'une foule de tyrans, et à la négligence universelle ou même à l'ignorance des moyens hygiéniques?

Je pense que ces causes ont eu beaucoup de part au développement de la lèpre qui ravagea l'Europe du temps des croisades. N'est-il pas fort étonnant que les affections des organes génitaux, devenues si communes à la suite de ces grandes expéditions, n'aient été attribuées à un virus que depuis la découverte de l'Amérique? Cela vient en partie des histoires apocryphes qui ont été rapportées par des écrivains espagnols intéressés à calomnier les indigènes de ces contrées malheureuses, et en

partie de l'aspect plus effrayant et comme épidémique que ces mêmes affections revêtirent tout-à-coup dans le quinzième siècle.

Mais d'où vient ce caractère épidémique? Cette question n'est pas plus facile à résoudre que celle de l'origine de bien d'autres maladies. On n'a pas non plus expliqué pourquoi le mal de Fiume, observé en 1804 dans le village de Scherliévo, en Dalmatie, et qui avait tous les caractères de la syphilis, se développait simultanément et sans contagion chez un grand nombre de personnes. Cette espèce de résurrection de la syphilis ressemble bien au surcroît d'intensité qu'on la vit prendre de toutes parts vers la fin du quinzième siècle. Du reste, les progrès de l'hygiène semblent avoir affaibli le caractère malin des affections syphilitiques : elles ont fini par se réduire au degré où elles paraissent avoir été du temps des croisades, au degré où elles ont été peut-être dans tous les temps. Cependant le virus a subsisté, parce qu'une opinion qui a joui d'une grande vogue ne peut périr en médecine, où le fer et le feu n'interviennent point, comme dans les questions religieuses, pour obliger les hommes à renoncer à d'anciennes croyances. On peut consulter, sur le virus syphilitique, l'ouvrage de M. Jourdan et celui de M. Richond, où cette question est traitée avec plus de détails que je ne puis lui en donner ici.

Il me semble que c'est avec beaucoup de raison que les auteurs attribuent le scorbut aux longs voyages sur mer, après la découverte de la boussole, et à la disette des vivres frais. Cette maladie me paraît être l'effet d'une assimilation imparfaite de la matière alimentaire; mais on serait loin de la vérité, si l'on attribuait toutes les gengivites au scorbut, et si l'on oubliait que les scor-

butiques, exposés aux influences du froid et de l'humidité, peuvent et doivent contracter très-souvent des phlegmasies qui agissent sur leurs tissus avec d'autant plus d'énergie, que, formés par des molécules mal assimilées, ces tissus sont plus fragiles que chez les autres sujets.

Les épidémies de coqueluche effrayèrent beaucoup les médecins du quinzième siècle. Comme cette maladie n'est qu'une toux accompagnée de mouvemens convulsifs dans les muscles inspirateurs; comme les exspirations précipitées et convulsives sont déterminées par l'irritation de la membrane muqueuse des bronches, je ne saurais croire que tout cela n'aît existé pour la première fois que dans le siècle qui nous occupe. Peut-être que la disposition inflammatoire des malades ou l'influence de quelques vents piquans ont compliqué cette toux de pleurésies, de péricardites, de pneumonies ou de gastrites très-véhémentes, dont les fâcheux résultats ont été mis sur le compte du phénomène le plus apparent et le moins connu, la toux férine. Je n'en sais rien, il serait téméraire de rien affirmer ou nier à cet égard; mais je sais que l'art d'observer était encore si imparfait, et les autopsies si rares et si mal faites, qu'il est prudent de ne pas trop ajouter foi à la nouveauté et au caractère malin de la coqueluche.

La suette, ou sueur anglaise, est décrite dans les auteurs du temps avec des symptômes analogues à ceux de toutes les grandes épidémies aiguës et fébriles. On l'attribuait à la malpropreté des habitations anglaises, à l'insalubrité de l'air causée par des pluies abondantes et un vent du sud très-prolongé. Ces causes suffisent, en effet, pour rendre raison d'une épidémie de gastro-entérites, telle qu'était cette maladie. Mais, en faisant

plus d'attention à un symptôme (la sueur) qu'à tous les autres, on parvint à en faire une entité spéciale, qui a fini par se perdre dans les fièvres malignes et pestilentielles. En effet, la prostration extrême des forces dès le début, la tendance aux syncopes jointe à un état apparent de bien-être, une mort inopinée après quelques heures de souffrance, sont des phénomènes qui se rencontrent dans le commencement de toutes les grandes épidémies, et les autopsies ont fait voir le plus souvent que les sujets qui succombent de cette manière étaient, avant l'explosion de l'état aigu, affectés d'une irritation latente des viscères, surtout de ceux qui composent l'appareil digestif. La soif inextinguible, la chaleur dévorante de tout le corps, l'anxiété, les spasmes de l'estomac, des sueurs très-abondantes, dont la continuation était favorable, mais dont la suppression était ordinairement suivie de la mort, sont également des symptômes communs aux *fièvres de mauvais caractère* qui se manifestent durant les chaleurs de l'été.

On ajoute que les personnes robustes et opulentes eurent plus à souffrir de cette maladie que les enfans, les sujets débiles, les pauvres et les personnes âgées. N'est-ce pas aussi la même observation que l'on a toujours faite dans les épidémies causées par la chaleur, tandis qu'on a constamment observé que les personnes les plus débiles, les moins nourries et les plus pauvres sont les victimes ordinaires des affections épidémiques de la saison hibernale? Comment donc a-t-on pu persister pendant tant de siècles à nous donner les maladies de l'été et des climats chauds comme les prototypes de la débilité pathologique? Comment n'a-t-on pas vu que le caractère adynamique des fièvres causées par la chaleur tient à la nature des organes souffrans, et que

si le froid phlogose la membrane muqueuse trachéo-pulmonaire, le chaud produit le même effet sur la muqueuse gastro-intestinale? Comment enfin n'a-t-on pas reconnu que, par son influence sur le cerveau, la gastro-entérite amène la prostration beaucoup plus promptement que les phlegmasies des autres muqueuses? Je ne prétends, par ces réflexions, ni soutenir que le froid ne peut enflammer les voies gastriques, ni établir que la chaleur soit l'unique cause des gastro-entérites : j'aurai bien d'autres occasions de m'occuper de l'influence des émanations miasmatiques sur toutes les surfaces de rapport, même sur les ouvertures des membranes muqueuses; je n'ai ici d'autre but que de ramasser, chemin faisant, des matériaux pour fixer plus tard l'attention de mes lecteurs sur les causes qui ont retardé, et sur celles qui ont enfin déterminé l'établissement de la véritable doctrine médicale.

Je ne dirai rien de la plique ou trichoma, maladie que je n'ai point observée, et sur laquelle je ne veux me permettre aucun rapprochement. On peut consulter l'ouvrage de M. le docteur Gasc et les nombreux articles qui ont paru dans les journaux de médecine français, à la suite des dernières guerres qui ont conduit nos médecins militaires dans le nord de l'Europe.

Ce qui distingue le seizième siècle, c'est l'étude d'Hippocrate dans le texte grec. Galien fixa aussi l'attention des savans hellénistes, mais beaucoup moins. On s'attacha à bien déterminer le sens des expressions, à rectifier les écrits du vieillard de Cos, à distinguer ceux qui lui appartiennent, des apocryphes, et les médecins possédèrent d'excellentes traductions latines et de précieux commentaires qui les mirent à même de se bien pénétrer de la doctrine et surtout de la méthode du père de

la médecine. Ce siècle est celui des humanistes de la médecine. Il a servi de base à tout ce qui a été fait, dans la suite, de bon et d'utile, parce qu'il a rectifié le goût et préparé les esprits aux observations et aux expériences qui devaient les conduire à la vérité.

Le premier effet de ce genre de recherches fut de décréditer les Arabes, en démasquant la frivolité de leurs écrits. On prouva qu'ils n'avaient été que des copistes, et que le plus souvent ils avaient défiguré le sens des mots : on fit voir que leurs commentaires n'étaient que du verbiage, et qu'ils avaient inspiré le goût de la dialectique et des subtilités.

Il résulta aussi des recherches très-multipliées auxquelles on se livra, que, malgré tout ce que l'on devait aux Arabes en fait de matière médicale, on ne pouvait avec sécurité faire des prescriptions d'après les dénominations qu'ils avaient imposées aux plantes, tant était grande leur infidélité à cet égard, tant ils avaient mis de confusion et d'arbitraire dans la dénomination et la synonymie des principaux objets de la matière médicale.

Ces reproches ne sont sans doute que trop bien fondés ; mais les médecins modernes n'en doivent pas pour cela moins de reconnaissance aux Arabes, pour avoir conservé les ouvrages des anciens Grecs. Que seraient devenus ces précieux monumens, s'il n'eût existé des hommes capables d'en sentir le prix ! Si les premiers mahométans eussent été aussi barbares que le furent, quelques siècles plus tard, et que le sont encore aujourd'hui, les Turcs, c'en était fait de la civilisation, du moins pour un grand nombre de siècles. Avec une religion comme l'islamisme, à la faveur d'argumens semblables au dilemme du farouche Omar, l'œuvre de ce stupide conquérant eût été consommée : tous les monu-

mens de l'ancienne civilisation auraient disparu; la médecine et la philosophie n'auraient point trouvé de modèles. Presque tout le midi était soumis au cimeterre du musulman : la barbarie et l'ignorance lui auraient bientôt livré le reste. Il eût donc fallu que la civilisation recommençât par le nord; et l'on sait avec combien de peine celle du midi est parvenue à y pénétrer. Serait-ce l'Inde ou la Chine qui nous auraient dédommagés de la perte des souvenirs de l'ancienne Grèce? Serait-ce l'Amérique qui eût pu nous en tenir lieu? Quelles connaissances avons-nous retirées des indigènes de cette vaste contrée? Mais, que dis-je! l'Amérique nous serait encore inconnue, et nous ne saurions pas plus de nouvelles de la Chine et du Japon que n'en savaient Aristote, Platon, Épicure et tous les savans de l'ancienne Rome.

Félicitons-nous donc de ce que les Arabes et les Maures, quoique soumis à la religion de Mahomet, n'ont pas été aussi barbares que ces Turcs nos voisins qui signalent encore aujourd'hui sous nos yeux leur férocité, et rendons grâces aux premiers mahométans qui ont sauvé la civilisation, en nous rapportant les monumens du génie des Grecs. Si nous avons accueilli les savans, tristes débris de ce peuple fameux qui se sont réfugiés au milieu de nous, en fuyant le sabre des Turcs, c'est que nous avions déjà appris à les apprécier, et c'est aux travaux des Arabes que nous devons cet avantage. Ne refusons donc pas aux savans Arabes la gloire de nous avoir donné l'exemple de la culture de la philosophie et des sciences, et, tout en les critiquant, évitons, nous autres médecins, de leur adresser d'amers reproches pour n'avoir pas fait, dans l'anatomie et dans la médecine d'observation, des progrès que ne pouvaient leur

permettre leur religion et le défaut de ces établissemens hospitaliers où la clinique et l'ouverture des cadavres nous fournissent tant de moyens d'expérience et d'instruction.

C'est à peu près à l'étude et à l'interprétation des anciens Grecs que se réduisent les efforts des médecins du seizième siècle. Les utiles travaux des Leonicenus, des Ollerius, des Duret, des Foës, etc., sont de cette époque. On se bornait à admirer ces précieux modèles, et le respect qu'ils inspiraient était poussé jusqu'à la superstition. Les disputes ne roulaient que sur le sens de certaines expressions, ou sur l'application des principes aux cas de pratique. C'était bien peu sans doute en proportion des besoins de l'humanité souffrante; mais c'était déjà beaucoup, et je ne puis mieux faire, pour en donner une idée, que de rapporter ici un passage de Court-Sprengel *. « Tous ces efforts eurent un résultat « extrêmement heureux. Dans un temps où l'on con« naissait encore très-peu la nature, où l'on n'était que « trop habitué à accorder la préférence aux autorités sur « l'observation elle-même et le témoignage de la raison, « l'étude des anciens était le seul moyen qu'on pût em« ployer pour combattre les antiques erreurs et remet« tre l'esprit humain dans la voie de l'expérience. Sans « en avoir formellement l'intention, et d'une manière en « quelque sorte accessoire, on perdait l'habitude de la « misérable dialectique des scolastiques, et dans le même « temps que l'on étudiait la langue des Grecs, on appre« nait à dégager la pensée de ses entraves, on puisait « dans les écrits des grands maîtres de l'antiquité le goût « des recherches et l'art d'observer. Ainsi, les sciences

* *Histoire de la médecine*, t. III, p. 8, traduction de M. Jourdan.

« gagnèrent plus à cet égard qu'elles ne semblaient per-
« dre sous un autre point de vue. »

On adopta une méthode plus claire dans les écrits qui parurent sur la médecine; mais cela ne produisit pas un grand effet, car on ne connaissait pas le fond de la question. On s'engagea dans de vaines discussions sur le lieu où il convenait de pratiquer la saignée dans les pleurésies, les uns voulant avec Hippocrate que l'on saignât du bras correspondant à la douleur, et les autres, avec les pneumatistes et les Arabes, que cette opération fût faite aux veines les plus éloignées, afin de provoquer la révulsion.

C'est d'après ce principe, et de peur de trop affaiblir les malades, que plusieurs saignaient du pied goutte à goutte dans cette maladie, tandis que Brissot soutenait qu'il fallait saigner largement et le plus près possible du point de phlegmasie. Il avait sans doute raison; mais que pouvaient dire pour ou contre lui des hommes qui ne connaissaient ni la circulation du sang, ni les effets de l'irritation? Ces misérables disputes sur la dérivation et la révulsion par l'ouverture d'une seule veine, ne peuvent qu'exciter la pitié, surtout lorsque l'on voit avec quelle précipitation une foule de médecins s'empressaient de tirer des conclusions générales d'un fait isolé: ils ressemblaient aux gens du monde qui jugent de l'efficacité d'une méthode par l'effet qu'elle a produit ou paru produire chez un parent ou chez un ami de la famille.

La propriété attractive ou répulsive de la douleur fut aussi débattue: mais cette question si féconde ne produisit rien. On condamna la saignée dans les fièvres putrides; on disputa sur les humeurs qui déterminent tel ou tel genre de fièvre intermittente, d'après Galien; on

s'éleva contre l'emploi des pierres précieuses, que les Arabes avaient mises en crédit, etc. Mais ce qui nous intéresse le plus, c'est que la méthode imitée d'Hippocrate, de décrire avec soin les cas pathologiques, sans y ajouter de commentaires, donna lieu, comme dans le siècle précédent, à la découverte de nouvelles maladies.

Un examen attentif des maladreries, fait en France par ordre de François Ier, réduisit prodigieusement le nombre des lépreux, et l'on crut que la syphilis avait remplacé la lèpre. Je ne m'engagerai dans aucune discussion tendant à déterminer les caractères respectifs de ces deux maladies : je me bornerai à fixer l'attention sur le premier résultat d'une observation plus attentive, mais dénuée de tout rapprochement physiologique. Bientôt les médecins ne virent plus que syphilis dans la plupart des maladies chroniques. On pensa qu'elle exerçait une grande influence sur le reste des affections, et on lui attribua presque toutes les infirmités qui se déclaraient dans la suite chez ceux qui en avaient été affectés. Je ne puis m'empêcher de reconnaître dans cette opinion, qui a persisté jusqu'à nos jours, les résultats de l'ignorance des véritables causes des maladies chroniques. On ne connaissait pas les irritations des viscères, et l'on mettait sur le compte du virus vénérien, et la propagation spontanée des phlegmasies de l'extérieur à l'intérieur, et les effets des médicamens stimulans par lesquels on avait prétendu anéantir ce virus. Cette faute a été également commise par rapport aux dartres, aux scrofules, à la goutte, au rhumatisme et à toutes les affections de l'extérieur du corps que l'on avait l'habitude de combattre par de prétendus spécifiques qui étaient adressés à l'humeur ou à l'entité morbide, mais qui établissaient dans l'estomac, et consécutivement dans les autres vis-

cères, des points d'irritation qui détruisaient pour toujours la santé des malades. Rien ne prouve mieux, selon moi, la justesse de cette observation, que l'opinion de Nicolas Massa, qui, se fondant sur des autopsies cadavériques, soutenait que la syphilis provenait d'un mélange de la bile avec des humidités épaisses et froides; ce qui veut dire qu'il avait trouvé le foie malade dans les cadavres des victimes de la syphilis. Or, on sait aujourd'hui ce que signifie un foie altéré chez une personne qui a fait un long usage des stimulans.

Il en fut du scorbut comme de la syphilis : on mit sur le compte d'un vice scorbutique une foule de maladies dont on ignorait la véritable cause. Lorsqu'on lit les auteurs qui ont pratiqué dans le nord, on est vraiment étonné du grand nombre de scorbutiques qu'ils ont traités. On ne saurait comprendre comment une maladie qui doit sa cause aux alimens gâtés auxquels sont réduits les hommes dans quelques circonstances rares, ainsi qu'à l'air sombre, humide et insuffisamment renouvelé des habitations trop resserrées, peut se généraliser tout-à-coup dans de vastes contrées. C'est que les pays froids où les vicissitudes atmosphériques sont fréquentes produisent une foule d'affections catarrhales, attaquent surtout la membrane muqueuse de la bouche, ébranlent les dents, les carient, occasionent des fluxions répétées et des affections œdémateuses des extrémités. Or, comme ces infirmités, qui toutes dépendent de l'irritation des tissus malades occasionée par le dérangement des fonctions de la peau, se présentent également, et par les mêmes causes, chez les personnes affectées du véritable scorbut, on les attribua toutes à cette maladie, et le traitement irritant, sur lequel les médecins fondaient tout leur espoir, ne fit qu'ajouter

de nouvelles forces au mal et confirmer les gens de l'art dans leur opinion. Les observateurs du nord de l'Europe vont jusqu'à parler de tempéramens scorbutiques, et toujours on les voit ajouter quelque ingrédient réputé antiscorbutique aux formules que leur paraissent exiger les maladies de ces sortes de sujets. Ces antiscorbutiques sont souvent pris parmi les médicamens les plus actifs, comme le quinquina, les élixirs amers, etc. : il pouvait donc en résulter des inflammations de tous les degrés. Comment, après cela, être surpris d'entendre des auteurs attribuer la plupart des infirmités au scorbut, et soutenir qu'il se cache sous le masque de plusieurs maladies, sans en excepter les plus aiguës ?

La coqueluche, qui avait étonné et embarrassé les médecins du siècle précédent, ne causa pas moins d'effroi dans celui-ci : on la vit reparaître sur tous les points de l'Europe avec des caractères plus ou moins effrayans. Les savans se communiquaient, dans leur correspondance, leur surprise, leurs craintes et les résultats trop souvent infructueux des différens moyens dont ils avaient tenté l'emploi. Cette maladie se montrait avec de violentes douleurs dans les lombes, l'estomac, la tête, une fièvre intense, le délire, une extrême répugnance pour les alimens tirés du règne animal. D'autres fois, et surtout dans le midi de l'Europe, on la voyait paraître avec une prostration étonnante des forces, avec des pétéchies et comme *combinée avec une constitution pestilentielle ;* elle fut même souvent regardée comme contagieuse. Les malades mouraient quelquefois au bout de trois ou quatre jours. A Rome, elle enleva, en 1580, jusqu'à neuf mille enfans.

En France, on lui donna le nom de maladie des moutons, à cause du son que rendaient les malades en res-

pirant. En Hollande et dans les autres états septentrionaux, on remarqua qu'elle était plus muqueuse; on l'attribua à une pituite salée. A Vienne, on la regarda comme une fièvre catarrhale des plus violentes. Il se trouva des épidémies où elle n'épargnait pas même les vieillards.

Dans tous les lieux où elle exerça ses ravages, la coqueluche ne fut combattue que d'une manière insignifiante ou directement nuisible. On trouva que la saignée et les purgatifs, ces moyens que l'on appelait généraux, étaient extrêmement nuisibles. Le plus souvent on se borna à provoquer l'expectoration par des béchiques, car on fondait toujours son principal espoir sur *la coction et l'évacuation des humeurs viciées*. Le bol d'Arménie fut souvent mêlé avec les béchiques pour faire concourir les sueurs avec l'expectoration à la solution de la maladie. Très-souvent on s'en tint à de légers pectoraux.

Que conclure de tous ces faits rapportés par les historiens de la médecine? Que l'irritation inflammatoire des bronches, déterminée par le passage du chaud au froid, s'est combinée avec d'autres phlegmasies, et quelquefois avec les influences des émanations putrides; que tous les symptômes ont été mis sur le compte de l'entité coqueluche, que l'on regardait à tort comme une maladie nouvelle; que l'angine laryngée, aujourd'hui désignée par le nom de croup, a souvent été confondue avec la coqueluche; que, faute de connaître les différens siéges des points principaux d'irritation et la mesure des forces des malades, on a fait un mauvais emploi, un emploi insuffisant de la saignée, ce qui l'a rendue redoutable aux praticiens qui lui attribuaient des accidens qu'elle aurait pu prévenir; que, par une médication inerte, ou par un traitement excitateur, l'une et l'autre dictés par le désir de favoriser la coction et les

crises, on a laissé marcher, et souvent l'on a exaspéré l'inflammation des voies gastriques et du poumon, et hâté le développement de la prostration, qui est toujours le dernier terme des phlegmasies viscérales. Plaignons le sort des malades de ce siècle, où régnait une ignorance érudite; mais convenons que ce sort est pourtant moins fâcheux que celui des patiens qui furent soumis à l'influence du traitement incendiaire de Sylvius de le Boé, comme nous aurons bientôt occasion d'en donner la preuve.

On vit aussi paraître, dans le cours du seizième siècle, des pleurésies et des péripneumonies épidémiques, que l'on jugea souvent unies à une constitution pestilentielle. La saignée fut trouvée tantôt avantageuse et tantôt funeste, sans que l'on parvînt à se rendre raison de cette différence : quelquefois les ventouses parurent aussi utiles que la phlébotomie était nuisible; ce qui fait voir jusqu'à quel point on savait mal observer. Dans d'autres cas, la saignée du pied sembla mériter la préférence. On disputa sur les propriétés de l'oxymel comme expectorant et propre à dissoudre les humeurs épaisses, bilieuses ou muqueuses, à la ténacité desquelles on attribuait le danger, à cause de la difficulté que les malades avaient à les expectorer : quelques-uns crurent devoir donner plus d'activité à ce médicament par un mélange de scille et d'ellébore. On ne pouvait retirer aucun avantage des purgatifs. Or, lorsque les médecins purement hippocratiques se trouvaient déçus dans l'espoir qu'ils fondaient sur les moyens généraux (la saignée, les vomitifs et les purgatifs), il ne leur restait plus, dans les maladies aiguës, qu'à attendre les crises, en facilitant certaines évacuations qui leur semblaient le prélude de cet heureux événement. Toutes les fois

qu'ils étaient trompés dans leur attente, ils se livraient à des dissertations sans fin sur les jours bons et mauvais, sur les signes et sur les caractères des véritables et des fausses crises; et la science ne faisait pas un seul pas en avant.

Quelques-uns cependant osèrent tenter quelque chose d'actif, et le bol d'Arménie, la thériaque et autres antidotes furent opposés à la malignité que ces derniers redoutaient beaucoup plus que la pleurésie. La prostration, les symptômes nerveux, convulsifs, etc., ne pouvaient se concilier, dans l'esprit des médecins, avec la véritable inflammation; et, toutes les fois que les saignées des gros vaisseaux ne faisaient pas d'abord justice d'une phlegmasie, il fallait un principe délétère, un génie pestilentiel, pour expliquer les formidables symptômes qui précédaient nécessairement le moment fatal. De nos jours, on avait supprimé le principe malin; mais on y avait substitué l'entité asthénie ou adynamie, et l'on avait, par ce moyen, consacré les vices les plus désastreux de l'ancienne thérapeutique.

Ce fut aussi dans le seizième siècle que l'on créa l'entité *maladie hongroise* ou *fièvre de Hongrie*, parce que l'expédition de Maximilien II contre les Turcs offrit à quelques médecins l'occasion d'observer par eux-mêmes les influences de la guerre, des privations et des fatigues dans la saison des chaleurs. Vus de près et décrits avec un nouveau soin et des expressions différentes, les symptômes de la fièvre épidémique de cette campagne parurent différens de ceux que l'on avait trouvés dans les anciens auteurs, sous le nom générique de *peste*; et la fièvre de Hongrie devint une maladie célèbre dont on crut plusieurs fois retrouver l'analogue dans les fièvres qui se manifestèrent en des circonstances diffé-

rentes. Du reste, tel est l'embarras des médecins qui ne fondent les différences des maladies que sur les groupes de symptômes, que quelques observateurs désignèrent par le même titre une gastro-entérite, *à peine fébrile*, qu'ils attribuaient aux viandes crues, desséchées au soleil, à l'insalubrité des eaux, à l'abus des vins très-généreux, aux passions et à la nécessité de coucher sur un sol humide. Tobie Cober, cité par Court-Sprengel, voulait qu'on la traitât par les vomitifs; mais l'historien infère de sa description que ce n'était pas la fièvre hongroise.

Les ressemblances qui ont conduit les auteurs à ces doutes, à ces hésitations, à ces incertitudes, ne surprendront pas les médecins physiologistes, qui savent aujourd'hui que les phlegmasies des mêmes viscères doivent produire des symptômes au fond toujours les mêmes, mais qui peuvent différer par le degré d'intensité, et, par des complications, se réunir avec d'autres, qui détournent l'attention des principaux phénomènes.

La céphalalgie, les spasmes de l'estomac, qui bientôt dégénéraient en coliques, quelquefois avec dyssenterie, souvent avec une telle angoisse que l'on qualifiait la maladie d'angine du cœur, des traits décomposés, une langue noire et sèche, un frisson suivi d'une chaleur dévorante, et, aussitôt après le premier accès (car la maladie était souvent rémittente), une extrême prostration, des alternatives de délire et de coma, des symptômes d'angine gangréneuse, des taches de différentes formes sur la peau, un désir ardent de boire du vin, qu'il était très-dangereux de satisfaire, parfois des attaques subites de gangrène d'un membre qu'on était obligé d'amputer, des terminaisons par une diarrhée bilieuse, par des parotides suppurantes, quelquefois

mortelles ; ces symptômes, qui furent ceux de la fièvre hongroise crue la plus légitime, celle décrite par Jordan, ne suffisent-ils pas pour caractériser une violente phlegmasie de la membrane interne de l'appareil digestif, communiquant une vive impulsion à l'appareil cérébro-spinal, et, par la réaction de celui-ci, développant toutes les sympathies ordinaires à ces maladies quand elles dépendent de causes fort actives, comme les marches forcées, les chaleurs, les émanations marécageuses, putrides, l'usage de l'eau-de-vie, des alimens excitans, et quand on n'a pas su modérer, dès le début, l'impétuosité de l'irritation inflammatoire? Ne retrouve-t-on pas ici les symptômes rapportés dans les épidémies d'Hippocrate, ceux, en un mot, qui se présentent toutes les fois que des masses d'hommes sont soumis à l'influence des mêmes causes? Faut-il que quelques différences accidentelles dans l'intensité des phénomènes sympathiques et des complications portent les médecins à en établir d'essentielles dans la nature même du mal? Un peu plus d'activité dans la chaleur, dans les émanations des foyers putrides, l'habitation d'une ville à rues étroites, d'une vallée humide, d'un port de mer infect, suffiront pour établir la complication des pétéchies ou d'un vomissement opiniâtre et douloureux, et l'on aura des fièvres pétéchiales, des fièvres jaunes; car la sécrétion bilieuse est alors si abondante, que, malgré les évacuations, il y en aura encore assez pour fournir à la résorption. L'influence d'une brise piquante, le campement des troupes au revers de montagnes exposées aux vents du nord, modifieront autrement l'aspect du groupe de symptômes, en ajoutant la pleurésie, l'angine, les douleurs articulaires. Les rosées nocturnes, froides et infectes d'une plage marécageuse, donneront au mou-

vement fébrile un caractère rémittent. Les bubons, les charbons, qui indiquent l'irritation des systèmes glandulaire et cutané, ont été observés dans toutes les grandes épidémies; mais il en est quelques-unes où ces phlegmasies sont si communes qu'on les regarde comme caractéristiques, surtout le bubon; et c'est à celles-là, comme aux plus meurtrières, que l'on réserve aujourd'hui le nom de peste. Quelle que soit la cause spéciale de ces bubons phlegmoneux, il n'en est pas moins vrai que les inflammations gastro-intestinales les précèdent, que l'appareil sensitif interne est vivement irrité, et que le danger dépend de cette double modification de l'économie. Il en est ainsi des charbons et autres phlegmasies gangréneuses de la peau. Ainsi, le poison subtil qui a pénétré dans les humeurs ne produit d'effet qu'en irritant les solides : s'il est, ou trop abondant, ou trop actif, il anéantit la puissance nerveuse à force de l'exciter; s'il est moins énergique, il développe de l'inflammation, et les tissus glanduleux et cutané y participent. Les maladies dites putrides et pestilentielles consistent donc essentiellement dans l'irritation d'abord nerveuse et ensuite inflammatoire des principaux viscères, réfléchie avec plus ou moins d'intensité sur leurs annexes et sur l'appareil locomoteur, le glanduleux ou le cutané.

Voilà des vérités aujourd'hui généralement senties, mais dont l'ignorance, au seizième siècle, peut nous servir à expliquer comment on a pu voir des maladies essentiellement différentes dans les fièvres hongroises et dans les nombreuses pestes qui ravagèrent les divers états de l'Europe durant le cours de ce même siècle.

Après de longues discussions sur les causes éloignées, que les uns plaçaient dans l'air, d'autres dans les constellations, d'autres dans le régime, et sur la cause pro-

chaine, qui consistait, suivant ceux-ci, dans la corruption primitive du sang, selon ceux-là, dans un foyer putride résidant dans les premières voies, et dont le passage dans le sang y développait une putridité consécutive, les médecins n'avaient pas encore établi des indications positives pour chacune de ces formes de l'état fébrile. Ce qui réussissait dans une épidémie paraissait inutile ou nuisible dans une autre. Rien de plus infidèle entre leurs mains que la saignée; les vomitifs et les purgatifs étaient tantôt favorables et tantôt redoutés: la rapidité des progrès de l'inflammation amenait si promptement la prostration des forces, qu'ils se croyaient toujours obligés de recourir aux stimulans, et la grande mortalité ne pouvait les désabuser; car, croyant avoir épuisé toutes les ressources de l'art, ils ne pouvaient l'attribuer qu'au caractère indomptable de l'épidémie. Ce qui les confirmait le plus dans cette opinion, c'étaient les morts presque subites, dont on avait de fréquens exemples dans le début des épidémies: des malades, en apparence légèrement affectés, ne se plaignant que d'un léger malaise ou d'accablement; d'autres, attaqués d'un bubon, dont la délitescence était suivie du même état; d'autres, n'offrant qu'un léger délire avec peu de fièvre, tombaient quelquefois à la renverse et mouraient sans agonie. Les autopsies auraient pu fournir des lumières sur ce genre de mort, mais elles étaient trop rares à cette époque, et les médecins étaient si peu en état de donner la description des altérations des viscères, que l'on ne peut rien établir d'après cette base. Aujourd'hui nous savons que ces gens à mort subite offrent souvent d'énormes phlegmasies dans toute l'étendue du canal digestif, avec engorgement du cerveau, et nous attribuons le peu de réaction et la promptitude

de la mort, ou à la pléthore et à l'excès de force et d'innervation qui favorisent la rapidité des congestions, ou bien à la préexistence d'une phlegmasie viscérale à l'infection. Nul doute aussi que l'extrême activité du venin et la pusillanimité des sujets ne puissent quelquefois déterminer ces catastrophes, indépendamment de toute phlegmasie préexistante.

Si notre siècle n'est plus témoin de ces épidémies si nombreuses et si meurtrières, il faut s'en prendre aux progrès que l'hygiène a faits parmi nous. En rendant les rues plus larges, mieux pavées, ouvertes aux courans d'air, en facilitant l'écoulement des eaux, en nettoyant le sol, en soignant les inhumations, en surveillant les tueries, les cloaques, en desséchant les marais, nous avons diminué l'activité des miasmes qui s'élèvent de ces différens foyers d'infection. Aussi, ne voyons-nous plus de grandes épidémies dans l'état de paix; mais, aussitôt que la guerre a fait négliger la stricte exécution des moyens d'hygiène et que des hommes réunis dans un espace resserré se livrent aux excès du régime après avoir supporté de grandes fatigues; aussitôt que la pénurie des vivres oblige les personnes ainsi réunies à se nourrir d'alimens gâtés ou indigestes; aussitôt que nous rassemblons un grand nombre d'individus sains ou malades dans un local trop resserré et mal percé, nous voyons reparaître ces redoutables épidémies. Cependant, comme nous en connaissons les causes, nous parvenons à les arrêter dès que les circonstances le permettent, chose qui ne pouvait arriver chez nos pères qui, quoique connaissant aussi ces causes, ne pouvaient se persuader qu'elles fussent assez puissantes pour expliquer tous les désastres dont ils étaient témoins.

Parlerai-je de l'influence que les mauvaises méthodes

curatives ont dû nécessairement exercer sur la marche des épidémies du seizième siècle? Ce que je pourrais dire à cet égard serait peut-être mal accueilli par quelques-uns de mes contemporains; mais je puis affirmer, d'après mon expérience, qui est aujourd'hui semblable à celle de bien d'autres, que le meilleur moyen d'arrêter les épidémies est d'attaquer et de détruire, par un traitement antiphlogistique adapté au cas, les phlegmasies viscérales qui en constituent l'essence; que la cause déterminante extérieure n'exige l'emploi d'aucun spécifique; qu'elle ne doit être recherchée qu'afin de pouvoir être écartée des personnes saines, ainsi que des malades et des convalescens; mais qu'aussitôt qu'elle a produit l'inflammation, sa nature est indifférente pour le médecin, qui ne tire plus les indications que du siége et de l'intensité de ce phénomène.

C'est d'après ces données, fournies par la doctrine physiologique, que nous devons juger cette partie de l'histoire de la médecine qui a rapport aux épidémies malignes et pestilentielles, afin d'éclairer la religion des personnes qui voudront parcourir les anciens auteurs; car les contradictions qu'on trouve dans leurs théories et leurs pratiques ne sont propres qu'à jeter la confusion dans l'esprit des lecteurs, et à les dégoûter d'une science qui ne paraît reposer sur aucune autre base que sur l'empirisme.

La raphanie, que Dodoens rapporta au scorbut, et qu'il observa dans le Brabant en 1556, doit être rangée parmi les empoisonnemens. Les picotemens dans les membres, les douleurs et les convulsions qui s'y déclarent, ne sont-ils pas expliqués par les vomissemens violens de matière muqueuse, par une faim dévorante, par la diarrhée? Des symptômes d'épilepsie, de catalepsie,

de manie, de léthargie, ainsi que les phlyctènes aux pieds et aux mains, quelquefois suivis de leucophlegmatie et de gangrène, n'attestent-ils donc pas l'existence d'une irritation des voies gastriques? N'observe-t-on pas des phénomènes à peu près semblables dans la colique de plomb, dans celle qu'on appelle végétale, provoquée par les vins frelatés, par d'autres boissons acides, par des alimens crus, et même dans quelques phlegmasies du canal digestif déterminées par le froid? La gangrène des extrémités, précédée d'horribles douleurs, ne serait-elle pas un effet de la propagation de l'inflammation dans l'intérieur des vaisseaux et dans le névrilemme des nerfs qui les accompagnent, ainsi qu'on peut l'observer dans les gangrènes dites séniles ou par cause interne? Nous reviendrons sur cette question.

Les autopsies ont désormais éclairé l'étiologie de ces affections; mais, à l'époque dont nous parlons, on dut les prendre pour des maladies extraordinaires. On les attaqua par des purgatifs, qui ne manquaient jamais de causer la mort des malades; mais, au lieu de déduire de ce mauvais résultat des conséquences salutaires, on revint, dans d'autres cas semblables, aux mêmes moyens, auxquels on osa joindre le castoréum, le safran, le gingembre, le costus, le cumin, le girofle, la pivoine, le gui, les crânes humains brûlés, la thériaque, le mithridate, l'aconit, l'aunée, les feuilles de laurier, etc.; tant il est vrai que les médecins de cette époque, qui croyaient faire merveille et enrichir la science en faisant de minutieuses descriptions, à la manière d'Hippocrate, étaient extrêmement monotones dans leur thérapeutique. Lorsque les *remèdes généraux* n'avaient pas réussi, ils se jetaient aussitôt dans la stimulation, en supposant aux mêmes drogues qu'ils appliquaient à tant de cas divers,

à celles-là mêmes que nous les avons vus prodiguer dans les maladies épidémiques les plus pestilentielles, des vertus spécifiques pour le cas présent : ils devenaient empiriques sans le savoir; ils parcouraient cent fois les détours du même labyrinthe, sans jamais s'y reconnaître, et croyaient avoir mesuré le vaste terrain de la science. Mais, sans remonter aussi haut, on trouve encore, de nos jours, des médecins qui suivent la même routine, et qui ont la simplicité de croire qu'ils possèdent une grande richesse, une grande variété de moyens pour une foule de maladies différentes. Ils témoignent du mépris pour les médecins qui prennent pour guide l'irritabilité des organes et ses rapports avec les différens modificateurs, en les désignant par le titre injurieux, dans leur intention, de systématiques; tandis que le défaut de système, c'est-à-dire d'ordre, les réduit eux-mêmes à l'obscurité et à l'indigence. Qu'il est à plaindre, le médecin qui croit donner aux médicamens des propriétés différentes, en changeant leurs épithètes !...

Je ne m'arrêterai pas à la désignation des travaux particuliers des observateurs de ce siècle; je ne fais pas une histoire de la médecine, mais un examen critique des systèmes. Or, le système de ce temps était encore la théorie élémentaire et humorale; mais on s'efforçait à l'envi d'enrichir la science par l'observation et les descriptions soignées, d'après la méthode d'Hippocrate. Galien avait toujours beaucoup de crédit; mais les progrès que l'on fit dans l'anatomie normale et les découvertes que l'on dut à l'anatomie pathologique tendaient à rectifier ses erreurs et à lui faire perdre de son autorité.

Plusieurs médecins d'hôpitaux, plusieurs praticiens très-répandus se distinguèrent par des recueils d'observations, dans lesquelles ils décrivirent de leur mieux les

symptômes des maladies, les effets des remèdes et les altérations des organes, que les ouvertures de cadavres leur avaient fait découvrir. Les plus célèbres sont : *Nicolas Massa*, Vénitien; *Amatus Lusitanus*, qu'on accuse d'avoir été trop crédule et d'avoir donné dans le merveilleux; *Bartholomé Eustache*, anatomiste fameux; *Rembert Dodoens*, à qui l'on doit un grand nombre d'observations d'anatomie pathologique; *Félix Plater*, qui s'occupa surtout des effets des passions; *Pierre Laforest*, dit *Forestus*, un de nos principaux classiques, homme d'un excellent esprit, qui s'attacha moins à rassembler des cas extraordinaires qu'à bien décrire; *Salius Diversus*, de Fiensa; *Marcellus Donatus*, médecin de Mantoue; enfin *Fernel*, qui fit connaître de nouvelles altérations cadavériques. Tous ces observateurs hippocratiques donnèrent une heureuse impulsion à la science, en l'enrichissant de faits; mais ils ont laissé à désirer un système naturel propre à les coordonner et à les féconder.

En effet, on ne doit pas donner ce nom aux vaines discussions où ces auteurs et quelques autres s'engagèrent sur les jours critiques. Suivant *Amatus Lusitanus*, le nombre sept joue un grand rôle dans les crises; mais l'auteur y fait aussi figurer le sixième jour, que la plupart des anciens regardaient comme un tyran. Cette puissance des nombres remonte, comme nous l'avons vu, au système de Pythagore et à celui des cabalistiques. *Fracastor* voulait, avec Galien, que les jours critiques fussent subordonnés à l'humeur morbifique : ainsi, la pituite étant plus facile à cuire que toutes les autres humeurs, doit fournir des crises tous les jours; d'où résulte le type quotidien dans les fièvres, tandis que la bile donne le type tierce, et l'atrabile, le type quarte.

Mais on lui répondit en invoquant l'influence des planètes et des constellations. D'autres encore raisonnèrent d'après ces hypothèses; mais ils ne méritent pas de nous arrêter.

On s'occupa beaucoup de l'urine et des signes qu'elle fournit dans l'état morbide. On voulut même fonder un système de séméiotique sur l'ouroscopie; mais plusieurs bons esprits s'élevèrent contre cette ridicule prétention. Les signes tirés de l'inspection de l'urine ne pouvaient avoir de valeur que pour ceux qui connaissaient les inflammations des organes urinaires. Aussi l'antiquité n'y puisa-t-elle aucune donnée satisfaisante, et *Forestus*, qui chercha à fixer cette théorie, ne put y réussir, quoiqu'il la traitât d'une manière assez méthodique. On revint sur le pouls, dont Galien avait tant parlé, et de nombreux médecins crurent y trouver toutes les bases de la séméiotique; mais, trop esclaves du modèle, ils donnèrent dans des subtilités qui ne produisirent rien de solide. Que pouvait-on dire sur le pouls sans connaître la circulation du sang?

C'est de cette époque que date l'estimable ouvrage de *Prosper Alpin* sur la séméiotique pathologique, où il fit une collection de ceux des principes d'Hippocrate et de Galien que la raison et l'expérience lui semblaient avoir confirmés. Il est encore plus connu par son livre *de Medicina Ægyptiorum*; car la théorie des classiques grecs a vieilli, et les observations d'Alpin sur l'Égypte auront du prix dans tous les temps.

On cite encore plusieurs traités de séméiotique, tels que ceux de *Jodoc Lomm*, d'*Émile Campolongo*, de *Jacques Aubert*, de *Thomas Fyens*. Pour moi, j'avoue que ce partage de la pathologie en plusieurs sections, considérées comme autant de branches d'un même ar-

bre, ne me paraît qu'une ontologie faite pour retarder plutôt que pour accélérer les progrès de la science. Peut-on traiter séparément les symptômes, les signes, le pronostic des maladies autrement que pour les définir, sans s'exposer à de nombreuses répétitions? Peut-on isoler les phénomènes des organes dont ils ne sont que les lésions vitales? Les signes ne constituent-ils pas la science des maladies par excellence, et le pronostic est-il autre chose que de la séméiotique? Ces distinctions subtiles supposent que les maladies sont des êtres réels existant par eux-mêmes, indépendamment de leur marche et des différentes parties des corps animés, en un mot, des entités bien déterminées, sur la nature desquelles tous les médecins sont d'accord et dont il ne s'agit plus que d'étudier les différens attributs. Mais puisque les maladies ne sont pas cela, je ne conçois pas comment, à l'époque où nous vivons, on peut encore composer et lire des traités de séméiotique. J'ai parcouru ceux qu'on nous donne comme classiques, et je n'y ai trouvé que des généralités, tantôt purement triviales, le plus souvent gratuites, dépourvues d'intérêt, parce qu'elles sont d'une application extrêmement difficile, intelligibles seulement pour ceux qui ont la clef de l'énigme et qui peuvent s'en passer, inutiles aux ignorans, nuisibles à ceux qui n'ont qu'une demi-instruction, et propres, en un mot, à consacrer cette ontologie médicale qu'il est si important d'anéantir pour toujours. Tout traité de séméiotique exigerait désormais un commentaire, et l'on a bien plus tôt fait en décrivant les affections des organes et en suivant leur marche sous l'influence des modificateurs jusqu'à la guérison ou jusqu'à la nécroscopie. Toutefois, il faut convenir que les anciens traités de séméiotique n'ont pas été inutiles.

C'était toujours un moyen d'exciter la pensée et d'exercer le jugement sur des sujets qui n'étaient pas assez approfondis; et, quoique l'on eût pu mieux faire, nous n'avons pas le droit d'adresser des reproches à ceux qui ont fait tout ce qui était en leur pouvoir; il faut, au contraire, leur rendre grâces, en profitant de leurs fautes, pour nous préserver de celles que leur exemple pourrait encore nous porter à commettre.

CHAPITRE XIII.

CHANGEMENS INTRODUITS DANS LA MÉTHODE HIPPOCRATIQUE. PRATIQUE DE BOTAL. RETOUR DE LA MÉDECINE CABALISTIQUE. CHÉMIATRIE. RÉVOLUTION DE PARACELSE.

Cependant, en observant la nature de plus près, les praticiens arrivèrent à douter de l'infaillibilité d'Hippocrate, et l'on s'écarta peu à peu des préceptes et des opinions de Galien, son commentateur et son continuateur, de ce fameux Galien, le modèle de tous les siècles précédens, qui avait donné tant d'extension aux principes consignés dans les écrits attribués à l'oracle de Cos. Ce ne fut pas sans peine que l'on parvint à briser un sceptre aussi pesant. Néanmoins tous les siècles fournissent des hommes hardis et indépendans, et celui-ci en vit naître qui furent plus heureux que leurs prédécesseurs.

ARGENTIER ET JOUBERT.

Jean Argentier, de Castel-Nuovo, dans le Piémont, fut celui qui contribua le plus à ébranler le système de

Galien. Il l'attaqua, aussi bien que ses plus zélés partisans, par plusieurs argumens tirés de l'observation et de l'induction. Il n'est pas de notre objet de les rapporter avec détail, parce qu'ils ne constituent pas une théorie nouvelle. Toutefois, il est bon de dire qu'il refusa d'admettre les nombreux esprits de Galien, les réduisant à une seule espèce; qu'il condamna une opinion de cet auteur, ressuscitée de nos jours, que les facultés de l'âme sont inhérentes à certaines parties isolées du cerveau; qu'il réfuta l'idée que les qualités élémentaires des corps sont les causes des maladies. C'était porter une première atteinte aux théories humorales, dont cependant Argentier ne pouvait se dispenser d'être encore l'apôtre.

Cet auteur fut contredit par Jules-Alexandrin de Neustain, et défendu par Reynier Solenander et par plusieurs autres; mais il trouva dans Laurent Joubert, natif de Valence en Dauphiné, et professeur à l'école de Montpellier, un appui des plus puissans. Ce célèbre médecin attaqua avec une grande hardiesse, dans ses *paradoxes*, différens points importans du système de Galien. Il émit de nouvelles idées sur la force médicatrice, en la soustrayant à la volonté de l'âme et l'attribuant aux lois de la nature et aux suites de la réaction. Il osa le premier s'élever contre l'horreur du vide, et le bannir de la physiologie et de la physique. Il soutint que les médicamens agissent en produisant une impression désagréable sur l'estomac, qui réagit d'après une véritable antipathie. Au lieu d'attribuer les convulsions à la réplétion ou à la vacuité, il les considéra comme un résultat de l'irritation, et fut ainsi le premier qui donna quelque consistance à cette idée de l'irritation que quelques-uns des auteurs précédens avaient émise.

Joubert chercha à réduire le nombre prodigieux des forces de Galien. Le premier il avança que la putréfaction ne saurait exister dans le corps vivant. Il attribua la putridité dans les fièvres à une effervescence; il se renferma dans un scepticisme étonnant pour l'époque où il vivait, sur la nature de la fièvre putride; mais il substitua la bile à la putridité, en attribuant à cette humeur la production de presque toutes les maladies fébriles. Ce n'était pas féconder les idées qu'il avait émises sur la manière d'agir des médicamens que l'on dépose dans l'estomac; mais les sciences ne peuvent marcher qu'avec lenteur, jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à un certain point.

En refusant d'admettre que le pus fût un effet de la putréfaction, Joubert rendit encore un grand service à la science. Mais il ne put rien substituer, sur ce point, comme sur bien d'autres, aux théories galéniques. Il ne voulut pas non plus voir de putréfaction dans les excrémens. Cet auteur ne poussa pas l'observation assez loin, et ne fut pas assez physiologiste pour savoir que les débris des substances organiques ne sont préservés de la putréfaction que tant qu'ils sont soumis à l'action des parties solides, mais qu'aussitôt qu'ils se trouvent réunis en grande masse dans une cavité viscérale, qui ne tend pas à en opérer l'assimilation, ils sont exposés à la décomposition et peuvent jusqu'à un certain point participer de l'état putride. Ce sont les mêmes faits, que ses adversaires n'expliquèrent cependant pas mieux que lui, qui lui attirèrent de fortes objections, et qui rendirent si célèbre l'opposition qu'il déploya contre les théories putrides jusque-là si généralement adoptées et consacrées par des noms qui les rendaient en quelque sorte sacramentales.

Les opinions de Joubert trouvèrent beaucoup d'approbateurs vers la fin du seizième siècle, époque où les médecins, si long-temps comprimés par l'autorité des anciens, s'efforcèrent à l'envi de s'ouvrir des routes nouvelles. Mais Botal vint bientôt leur donner une autre impulsion.

BOTAL.

Léonard Botal, natif d'Asti, en Piémont, médecin du duc d'Alençon et de Henri III, parut et proclama les bienfaits de la saignée, non-seulement dans les maladies considérées comme inflammatoires, mais aussi dans celles réputées putrides ou malignes, dans la goutte, dans les engorgemens chroniques des viscères, et jusque dans les fièvres hectiques. Il s'appuyait d'une suite de succès auxquels les médecins le plus sincèrement hippocratiques ne pouvaient croire. On le voyait tirer jusqu'à deux ou trois livres de sang, et répéter cette opération quatre ou cinq fois à des intervalles très-rapprochés.

Cette pratique porta l'effroi parmi les médecins, et la Faculté de Paris condamna la méthode de Botal comme hérétique et très-dangereuse. Cependant elle ne laissa pas de se répandre beaucoup en France et d'y subsister long-temps, malgré les opposans, parce qu'elle opérait des guérisons étonnantes ; mais de fameux revers la rendirent enfin suspecte, et le nom de Botal ne fut plus dans la suite prononcé qu'avec une espèce d'indignation.

Au lieu de déclamer par des lieux communs trop rebattus contre l'abus incontestable que ce médecin faisait d'un moyen aussi actif que la saignée, il convient, pour notre instruction, de rechercher la cause des succès

qu'il obtenait, et des malheurs qui firent abandonner une méthode exagérée et trop exclusive.

J'ai plusieurs fois étudié l'ouvrage de Botal, et j'ai vu que son but, en prodiguant les émissions sanguines, était d'évacuer les humeurs peccantes et de renouveler le sang, afin de le rendre plus pur. Il s'appuie à chaque instant, selon l'usage de son temps, de l'autorité des anciens médecins, et surtout de Galien, qu'il ne cesse de citer, et qui effectivement saignait parfois assez copieusement, ainsi que nous l'avons vu. Néanmoins c'était une mauvaise manière de faire valoir son système; car on pouvait trouver dans cet auteur plus de passages contre lui qu'il n'en invoquait en sa faveur. Botal ne détruisait point la théorie de la coction et des crises: il en appelait à son expérience pour étayer de faux principes, et voulait que l'on saignât dans le marasme, dans les vieilles obstructions, dans les hydropisies. Cela pouvait réussir dans les cas où les viscères conservaient encore toute leur intégrité; mais l'expérience ne devait pas justifier une semblable pratique dans ceux où les viscères étaient désorganisés, et où l'assimilation réparatrice ne pouvait plus se faire. Or, Botal n'avait aucune idée de ces différences, dont la connaissance eût été si importante pour la thèse qu'il avait entrepris de soutenir. Il était donc inévitable que son système tombât en ruine. On peut donc dire que c'est par ignorance et d'après une vaine théorie que Botal se montrait prodigue du sang humain, et que, ne sachant pas distinguer les cas où il est possible d'anéantir l'irritation inflammatoire, de ceux où il faut se borner à ne pas l'exaspérer, comme de ceux où il est plus avantageux de l'appeler vers un autre organe; n'ayant même aucune notion positive sur l'irritation, il ne pouvait manquer de faire

beaucoup de mal, soit en causant la perte des malades, soit en discréditant un moyen dont l'efficacité n'est égalée par aucun autre. De plus, on peut reprocher à ce médecin d'avoir fait acheter à ses malades leur guérison à un trop haut prix : la saignée des gros vaisseaux, sur laquelle il fondait son principal espoir, quoiqu'il pratiquât aussi les saignées capillaires, doit être poussée à l'excès pour déterminer la résolution de plusieurs phlegmasies circonscrites, et les malades sont tellement débilités par ces profusions sanguines, qu'ils ne peuvent soutenir l'influence des plus légers excitans, et qu'ils sont exposés à de continuelles rechutes. Or, il répugne aux personnes qui n'ont acquis une faible santé qu'aux dépens de leurs forces, de se soumettre de nouveau au moyen formidable qui ne leur a procuré qu'un soulagement momentané. Botal et ses partisans devaient donc rencontrer de tous côtés de nombreux obstacles; car, sans parler des cris de leurs victimes, ils avaient à redouter les suggestions de leurs antagonistes, toujours prêts à faire ressortir et même à exagérer les dangers de leur méthode exclusive, et à les accuser d'ignorance et d'ineptie.

C'est peut-être la pratique de Botal et de ses sectateurs que Le Sage a mise en scène dans la personne de son *docteur Sangrado* : peut-être aussi n'a-t-il voulu censurer que la coutume établie depuis long-temps en Espagne, de prodiguer les émissions sanguines; car on peut mettre en doute si Botal n'a pas plutôt emprunté la méthode des Espagnols, qu'il ne leur a suggéré la sienne. Quoi qu'il en soit, les sarcasmes que le romancier-philosophe a lancés contre la saignée n'ont pas peu contribué dans la suite à en dégoûter le public, et servent encore aujourd'hui d'obstacle au bien que peut

faire l'emploi mieux raisonné, et fondé sur la saine physiologie, du moyen dont cet extravagant de Botal avait fait un abus si ridicule et si condamnable.

Ainsi s'ébranlait peu à peu la doctrine des anciens Grecs, et comme les savans possédaient tous les moyens d'instruction, puisque les hôpitaux existaient et que personne ne s'opposait à la dissection des cadavres humains, on devait s'attendre à la voir se perfectionner, ou à lui voir substituer une doctrine plus claire, fondée sur une observation plus attentive et mieux raisonnée. Il n'en fut rien cependant : l'instant de cette heureuse révolution n'était pas encore arrivé. A côté des observateurs de la nature se trouvaient les nouveaux platoniciens, accoutumés à donner une existence réelle aux produits de leur imagination, aux rêves de leur sommeil comme à ceux de leurs extases mystiques. Ces fanatiques allaient succomber; ils redoublèrent d'efforts, et triomphèrent encore un moment du témoignage des sens et de la droite raison.

LA CABALE.

On introduisit la cabale dans la médecine. Jérôme Fracastor y contribua un des premiers par son ouvrage *de Sympathia et Antipathia* : il attribua ces deux phénomènes au passage des atomes indivisibles d'un corps dans un autre; doctrine qui s'est si bien soutenue, qu'elle est encore aujourd'hui la base du système des magnétiseurs, et que l'Académie de médecine de Paris vient de la juger digne de son attention. Sur le modèle de ces sympathies, on en établit d'autres entre les constellations et le monde terrestre. Mais ce n'est pas encore tout : les atomes de Démocrite et des anciens éléa-

tiques devinrent bientôt des démons ou des substances spirituelles, transmutation qu'il était facile d'opérer. « Or, dit Sprengel *, comme les démons sont des éma-« nations de la divinité, Dieu redevint la cause agis-« sante, immédiate de tous les phénomènes, et la phy-« sique fut convertie en véritable théosophie. »

Un nombre prodigieux de sorciers et de philosophes ambulans se firent remarquer, surtout en Allemagne, par leurs visions et leurs disputes scandaleuses : ils parcouraient l'Europe pour se chercher et s'argumenter les uns les autres; ils voyageaient en Orient pour y puiser les secrets de la secte de Zoroastre et s'entretenir avec des mages et des devins. La philosophie des juifs et des rabbins leur inspirait surtout une grande vénération : ils regardaient l'hébreu comme la langue par excellence, et prétendaient que les lettres de cette langue sacrée avaient une signification naturelle, parce qu'elle fut la langue d'Adam, dans laquelle il s'entretenait avec Dieu et les anges. Par la même raison, les lettres et les mots hébreux avaient un pouvoir magique et devaient être considérés comme les principaux moyens de l'art cabalistique.

Bientôt on vit le corps humain transformé en un système sidéral : chaque partie fut mise en rapport avec une planète; chaque planète exerça des influences sur une plante déterminée et lui communiqua des vertus extraordinaires; chaque plante, à son tour, fut assimilée à certains organes, d'après des ressemblances imaginaires : c'est ainsi que la pulmonaire, dont les feuilles sont tachetées, fut regardée comme le remède le plus efficace dans les maladies du poumon, et que le suc

* *Histoire de la médecine,* tome III, page 222.

jaune de la grande chélidoine devint le spécifique du foie et des maladies bilieuses, etc. C'est ce qu'on appela la doctrine des signatures. Les métaux furent également soumis aux astres : chacun d'eux représentait une planète et pouvait faire participer à ses influences.

D'autre part, Dieu et les démons se partagèrent l'empire des maladies. Le diable, par sa malignité, s'emparait du corps d'un malheureux, et les auteurs remarquent que les humeurs âcres des mélancoliques avaient un puissant attrait pour lui; mais, par les exorcismes qui faisaient intervenir la puissance de Dieu, l'esprit malin était forcé de déguerpir. Quelques-uns cependant en triomphaient sans le secours du ciel, au moyen de certains mots magiques, qu'ils empruntaient à la langue hébraïque, et de quelques cérémonies extravagantes. Ils prétendaient que certaines fumigations avaient le pouvoir de soumettre les démons à l'homme, et de les forcer de lui obéir.

L'ALCHIMIE.

Le même temps vit se ranimer l'alchimie, dont l'existence remonte à une époque beaucoup plus reculée. On la soumit aux mêmes théories; car les métaux sur lesquels on opérait, recevant les émanations des planètes, devaient se modifier entre eux et exercer sur l'homme des influences, de sorte qu'en faisant intervenir les démons qui président aux planètes correspondantes, on pouvait espérer des choses extraordinaires. Il tenait donc à fort peu de chose qu'on ne transmutât les métaux l'un dans l'autre, et que l'on n'opérât une foule de prodiges. Ces prodiges étaient et devaient être, en conséquence de ce système, de deux espèces : fabriquer de l'argent ou de l'or, guérir les maladies et prolonger la vie d'une

manière indéfinie. Quelques-uns se flattaient même, en se rajeunissant perpétuellement, de se procurer l'immortalité.

Les princes eurent auprès d'eux ces sortes de charlatans, qui leur promettaient des trésors et une longue vie avec la plus parfaite vigueur. Mais ordinairement ces imposteurs s'esquivaient après s'être enrichis aux dépens du crédule potentat, qui n'avait pas trop à se plaindre quand ils ne lui avaient pas détruit la santé et abrégé l'existence.

C'est dans ces circonstances, c'est-à-dire, pendant que le charlatanisme scientifique était aux prises avec la médecine d'observation, et pendant que les sectateurs de cette dernière se divisaient et se décriaient entre eux, que Paracelse attira l'attention du monde savant. Toutefois, il est bon de dire que cet homme ne fit presque aucune impression de son vivant; ce ne fut qu'après sa mort qu'on se servit de son nom pour établir une secte nouvelle.

PARACELSE.

Philippe Bombast de Hohenheim, qui se plaisait à se donner les titres d'Auréole-Théophraste Paracelse, naquit à Linsidlen, petit bourg du canton de Schwitz, à quelques lieues de Zurich, d'un père licencié en médecine. Son éducation première fut négligée : il passe pour avoir perdu sa virilité dans l'enfance, par suite d'un accident. On assure qu'il n'avait point de barbe, et qu'il détestait les femmes. Il passa sa jeunesse, menant la vie des scolastiques ambulans de cette époque, prédisant l'avenir d'après l'inspection des astres et les lignes de la main, évoquant les morts et répétant les

diverses opérations d'alchimie qu'il avait apprises de son père et de plusieurs évêques et abbés qu'il se plaisait à nommer. Je ne m'arrêterai pas à copier l'histoire de sa vie que l'on peut lire dans plusieurs auteurs, et que l'on trouve très-détaillée dans l'Histoire de la médecine de Leclerc et dans celle de Court-Sprengel. On y verra que, s'étant rendu célèbre par quelques écrits sur la physique, sur la chirurgie, et par des cures surprenantes, Paracelse fut appelé en 1526 à l'Université de Bâle, pour y remplir la chaire de physique et de chirurgie; qu'il y professa souvent en langue vulgaire, contre l'usage du temps, ce qui lui attira beaucoup d'auditeurs; qu'il commença par brûler publiquement dans la salle de ses leçons Galien et Avicenne; qu'il ne professait et ne visitait ses malades que dans un état d'ivresse; qu'il était insolent et cupide, et que bientôt ses excès le forcèrent à prendre la fuite et à recommencer son genre de vie errante, qui finit par le conduire à l'hôpital Saint-Étienne de Saltzbourg, où il mourut à l'âge de quarante-huit ans, lui qui osait presque promettre aux autres l'immortalité.

Quant à la doctrine de ce singulier fanatique, elle n'a rien qui lui donne un caractère imposant; mais, comme elle offre l'ensemble de toutes les erreurs de la secte à laquelle il appartenait, elle est importante à connaître.

On trouve dans ses ouvrages une foule d'absurdités et de contradictions : les mots y ont un sens différent de l'acception vulgaire; ils sont souvent barbares, ont un sens détourné, arbitraire, ou même n'en ont point du tout; car Paracelse comptait sur ce moyen pour imposer aux ignorans et pour échapper aux interprétations des gens instruits. La langue dont il se servait est un latin barbare, souvent mêlé d'allemand. Il affectait le

plus grand mépris pour toutes les connaissances que l'on acquiert par l'étude, la méditation, et prétendait tenir sa science immédiatement de Dieu. Il s'unissait à la divinité par la force de la contemplation, et n'avait besoin des cérémonies d'aucun culte : aussi les méprisait-ils tous.

Selon Paracelse, la médecine magique est dans l'Apocalypse, dans la cabale. Il admettait de la vie dans toute la nature : sa doctrine était un vrai panthéisme; il voyait, d'après Platon, le monde habité par une foule de substances spirituelles; il les appelait sylvains dans l'air, nymphes dans l'eau, gnomes ou pygmées sur la terre, salamandres dans le feu. Ce sont les follets, les fées, etc.; mais tout cela ne mérite pas de nous arrêter. Examinons d'abord sa physiologie.

Elle consiste en grande partie dans l'explication des fonctions du corps par les lois de la cabale, c'est-à-dire par l'harmonie des parties du corps avec les intelligences célestes ou les constellations. L'ensemble des astres est le *macrocosme* ou grand monde, et tous les viscères sont considérés par lui comme un représentant des planètes ou des constellations; et c'est ce qui constitue le *microcosme* ou petit monde. Voilà d'abord ce qu'il faut savoir pour être médecin. *Quid scientia aliud quam astrum !* s'écriait-il. Mais poursuivons.

Il existe une connexion intime entre le soleil et le cœur, la lune et le cerveau, Jupiter et le foie, Saturne et la rate, Mercure et les poumons, Mars et la bile, Vénus et les reins. Ailleurs, ces rapports sont un peu différens : le soleil agit sur l'ombilic et la partie moyenne du bas-ventre, la lune sur l'épine du dos, Mercure sur les viscères, Vénus sur les organes génitaux, Mars sur la face, Jupiter sur la tête, et Saturne sur les extrémités.

Les plantes, les animaux, les métaux forment aussi un microcosme fondé sur leurs rapports avec les planètes, et voici d'où dépendent ces rapports.

Il y a trois élémens des choses, l'*astre*, la *racine* et l'*élément*, auxquels on peut ajouter le *sperme*. Tous les élémens étaient confondus dans le chaos ou matière informe de Platon. L'astre est la force active, la puissance qui les en tira; car, selon lui, les astres sont des êtres raisonnables et même susceptibles de passions. Chacun d'eux tira donc du chaos, appelé aussi le grand mystère, l'herbe et le métal avec lequel il avait de l'affinité, et donna à leur racine une forme sidérique : l'homme n'a point été formé autrement. Mais quelle est cette racine de tous ces individus? C'est leur essence, leur type, peut-être : mots vides de sens.

Quant à la semence, elle est de deux espèces : 1° la semence *iliastrique*, qui existe dans le grand mystère ou le chaos, et qui est invisible; c'est l'astre qui l'a produite et qui l'en tire en lui imprimant son caractère sidérique; 2° la semence *cagastrique*, qui est sécrétée par l'individu : elle est visible, et n'est que l'enveloppe de la précédente. Ces deux semences peuvent aussi être développées par la puissance des astres dans la putréfaction; mais la putréfaction ne peut produire aucun corps par elle-même, puisque tous les corps de la nature ont des fonctions et sont des êtres animés, des individus formés par les astres.

Passons aux élémens.

Tous les corps sont formés de trois principes : un *sel sidérique*, un *soufre sidérique*, un *mercure sidérique*. Paracelse ébranla, par cette assertion, la doctrine des quatre élémens imaginée par Empédocle, et dirigea l'attention vers les principes chimiques, dont la décou-

verte acheva par la suite de la détruire. *Isaac Hollandus* avait dit, avant lui, que le sel, le soufre et le mercure sont les élémens des choses. Mais Paracelse cabalisa cette idée, en prétendant que les trois élémens sont immatériels et ne peuvent être aperçus que par les sens exquis du théosophe, qui s'est élevé, par l'abnégation de soi-même et par la force de la contemplation, jusqu'au niveau des démons purs et spirituels. Ces principes changent de nom chez les plantes; le sel sidérique est appelé *baume*, le soufre *résine*, le mercure *gotaronium*.

L'auteur commet ici la faute de former des substances matérielles avec des immatérielles. C'est ce que fit plus tard Leibnitz, en prétendant que ses monades spirituelles sont les élémens primitifs de tous les corps. C'est encore ce que l'on renouvelle présentement en créant des forces immatérielles qui agissent sur des molécules matérielles : tant il est difficile de dire des choses raisonnables quand on veut aller au-delà de ce que les sens nous attestent.

Chacun des élémens peut, suivant Paracelse, admettre toutes les qualités, de sorte que l'eau peut être sèche, le feu froid, etc. Si les mots n'étaient pas pris ici pour des choses, Paracelse n'aurait pas débité une pareille sottise; mais voilà comme raisonnent tous les hommes, de quelque époque qu'ils soient, de quelque nom qu'on les décore, lorsqu'ils veulent toujours aller chercher quelque chose au-delà des corps ou de la modification de notre intelligence que les mots sont destinés à représenter. Je me propose bien de faire sentir tous les dangers de l'application de cette méthode aux maladies.

S'agit-il de la physiologie spéciale de l'homme, le théo-

sophe nous apprend qu'il y a dans l'estomac un *esprit de la vie*, un corps sidérique, qu'il nomme l'*archée*. Cette archée est le démon de l'homme; car il n'y a pas d'autre esprit qu'elle dans le corps. Elle a des pieds, des mains, une tête, etc., le tout immatériel : idée dont il faut se garder de rire; car elle vient de bien plus haut que de Paracelse. Cette archée est le maître de l'estomac; c'est elle qui, faisant les fonctions de chimiste, sépare le poison des alimens, du principe nutritif, et fournit des matériaux au sang. C'est avec cette archée, à laquelle on peut aussi donner le nom de nature, que le médecin doit s'entendre pour lui prêter assistance au besoin. Elle opère tous les changemens par sa propre puissance; mais elle a quelquefois besoin de secours. Chaque partie a aussi son estomac distinct, à l'aide duquel s'exécutent les sécrétions. Le sang menstruel étant vénéneux, suivant l'auteur, il ne saurait alimenter l'embryon, qui se nourrit avec le lait porté des mamelles à l'utérus par des canaux inconnus.

La pathologie de Paracelse n'est pas moins extraordinaire. Les phénomènes ne dépendent pas des élémens. Il y a cinq causes de maladie : l'*ens astrorum*, ou l'entité astrale; car les astres infectent l'air. Certaines constellations sulfurisent la grande mer, c'est-à-dire l'atmosphère; d'autres l'arsénifient. Les entités réalgariques nuisent au sang, les mercurielles à la tête, et les salines aux os et aux vaisseaux. L'orpiment détermine des tumeurs et des hydropisies, et les astres amers provoquent la fièvre. La seconde cause générale des maladies est l'*ens veneni*, qui provient des substances alimentaires lorsque l'archée n'a pas assez d'énergie pour séparer la matière nutritive du poison; alors on voit naître la putréfaction. La troisième espèce de causes est l'*ens*

naturale : elle embrasse les causes naturelles des pathologistes ; mais cette cause est toujours l'effet de l'entité astrale. La quatrième espèce est l'*ens spirituale*, et la cinquième l'*ens deale*, ce qui comprend tous les effets immédiats de la prédestination divine.

La comparaison des maladies avec les phénomènes de la nature conduisit Paracelse à considérer l'épilepsie comme le tremblement de terre du microcosme, et à comparer l'apoplexie au feu du ciel, à l'éclair, à la foudre : c'est d'après ce principe qu'il affirmait que si la manie s'exaspère à la pleine lune, c'est parce que le cerveau est la lune du microcosme, et qu'il attribuait la jaunisse à l'imagination du corps sidérique. Les maladies sont chez lui, personnifiées : il faut les considérer comme des hommes, et étudier leur physionomie. Le diagnostic ne saurait reposer sur l'observation des symptômes, mais bien sur l'examen des constellations. Les maladies de la femme diffèrent beaucoup de celles de l'homme ; car la matrice est le microcosme du microcosme.

La théorie pathologique de Paracelse s'éloigne de celle de Galien en ce que, au lieu des élémens, il a recours à des principes chimiques, à l'effervescence des sels, à la combustion du soufre, à la coagulation du mercure, aux vapeurs arsenicales, à des gaz vitrioliques, muriatiques, à des acides corrosifs, etc., pour expliquer la formation des maladies. Il introduisit ainsi la doctrine des *âcretés chimiques*, qui a subsisté jusqu'à nos jours, et qui est si puissante encore, que plusieurs médecins ne peuvent se dispenser de voir de l'acrimonie dans les dartres, les scrofules, etc. Le mercure, sublimé dans le corps par la chaleur, détermine la manie ; précipité, il produit la goutte ; distillé, il entraîne une

mort subite. La prédominance du sel produit les maladies attribuées par les écoles à l'atonie, comme les diarrhées, les hydropisies, les ulcères.

Paracelse a inventé la doctrine du tartre, auquel on a fait jouer un grand rôle. Le tartre est, selon lui, le principe de toutes les maladies qui proviennent de l'épaississement des humeurs, de la rigidité des solides et de l'accumulation de la matière terreuse. On voit qu'il a cherché une explication pour les embarras, les obstructions, les concrétions, et qu'il l'a trouvée dans son tartre. Il lui donne ce nom, parce qu'il brûle, selon lui, les malades comme le Tartare. Ces idées sont encore au nombre de celles de ce fanatique qui ont eu le plus de succès dans les écoles modernes. En voyant le tartre se précipiter sur l'émail des dents, on n'a pas pu douter qu'il ne se fixât ainsi dans les tendons ou les ligamens pour les ossifier; dans les sécréteurs, pour y produire des concrétions, etc. Le tartre est précipité des humeurs muqueuses : et ce sont ces humeurs qui forment la matière des engorgemens du foie et des autres viscères. En effet, au milieu de ces engorgemens on trouve quelquefois des concrétions calcaires. En fallait-il davantage pour consacrer la découverte de Paracelse? Des hommes qui ne connaissaient point les modifications vitales qui produisent tous ces changemens de nos parties devaient nécessairement s'attacher aux résultats et prendre les effets pour les causes. Ailleurs, nous pourrons nous assurer que l'on a continué de commettre la même erreur, malgré la découverte de la véritable cause des maladies, de l'irritabilité des tissus vivans.

Passons à la thérapeutique de Paracelse.

Elle repose entièrement sur la cabale. Nous avons vu que tout est en rapport dans le ciel et sur la terre. Lors

donc que le médecin rencontrera un malade, il devra s'assurer quelle est la constellation d'où dépend sa maladie, afin de ne placer le remède que dans le temps favorable. Quant au choix de celui-ci, il faut avoir égard aux mêmes rapports. Le choisit-on parmi les substances minérales, ou aura recours à l'or, si le cœur est affecté, au cristal et à la liqueur de la lune, si c'est le cerveau, etc. Préfère-t-on recourir aux végétaux, on devra choisir ceux qui, d'une part, sont sous l'influence de la planète qui a produit la maladie, et qui, de l'autre, correspondent à l'organe affecté. On s'assure de cette correspondance par l'inspection des plantes; car Dieu a pris soin d'imprimer sur leurs feuilles, qui sont leurs mains, et sur leurs fleurs, que l'on peut considérer comme leur physionomie, l'empreinte de l'organe qu'ils ont le pouvoir de guérir. Si cela ne suffit pas, il faut examiner leurs racines, faire leur anatomie, en un mot; et l'on trouvera toujours des caractères pour se guider. Ici revient donc la fameuse doctrine des signatures, et l'on voit comment la pulmonaire, par ses taches, convient au poumon; la chélidoine, par son suc jaune, aux maladies bilieuses; l'euphraise, vu l'image de la pupille empreinte sur sa corolle, aux affections des yeux; les orchis, à cause de la forme de leurs racines, aux testicules, et ainsi de suite. Douter de tout cela, ce serait insulter Dieu, qui est l'auteur de ces précieuses signatures.

Les médicamens n'agissent point par des propriétés naturelles, mais par des vertus occultes. Il y en a qui renferment la matière première, et qui peuvent réparer les pertes continuelles que le corps éprouve. De là, la possibilité d'avoir des arcanes qui prolongent la vie indéfiniment. Paracelse avait, en conséquence, composé

des arcanes mystiques auxquels il donnait des noms pompeux, comme le *mercure de vie*, la *pierre philosophale*, etc. Au surplus, les vertus qu'il attribuait aux substances de la matière médicale donnaient des résultats différens, selon l'état des parties souffrantes, état dont, comme on voit, il ne pouvait avoir aucune idée. C'est ainsi que la centaurée, qu'il recommande dans les fièvres intermittentes, le safran de mars, qu'il conseille dans la dyssenterie, l'acide sulfurique, qu'il vante comme un remède efficace contre l'épilepsie, devaient avoir des résultats extrêmement variés. On explique donc comment il a pu quelquefois opérer des guérisons, et plus souvent encore faire périr misérablement ceux qui lui accordaient leur confiance.

Il est à remarquer que, dans l'emploi qu'il faisait des substances végétales, Paracelse rejetait les décoctions et les sirops, pour recourir aux extraits, aux teintures, aux essences, et qu'il blâmait l'habitude qu'avaient les médecins d'accumuler un grand nombre de drogues dans la même formule. Il s'attachait à obtenir la quintessence, ou l'éther d'Aristote, de chaque substance, dans la persuasion que c'est là que résident leurs vertus. De cette manière, il fit sentir l'utilité des opérations chimiques pour la préparation des médicamens, et imprima une nouvelle physionomie à la matière médicale. Cette méthode a obtenu un tel succès et s'est tellement perfectionnée, que, de nos jours, on ne s'occupe qu'à chercher le principe actif de toutes les plantes douées de quelque vertu héroïque.

Il prétendait corriger par certains mélanges, au moyen des opérations chimiques, les propriétés nuisibles de quelques substances. A la vérité, il n'était pas toujours heureux dans ces sortes de tentatives; mais qu'importe!

l'impulsion était donnée : il était réservé à ses successeurs de perfectionner son ouvrage.

Paracelse ne voulait pas qu'il y eût de maladies incurables : une pareille prétention, que sa pratique ne pouvait pas justifier, découle de son ignorance en physiologie, et n'a rien qui doive nous surprendre.

On le loue d'avoir introduit en médecine l'usage des substances minérales, jusqu'alors trop négligées; d'avoir le premier fait connaître la vertu anthelmintique de l'étain; d'avoir fait sentir l'avantage des préparations mercurielles contre la syphilis, etc. Ce sont là sans doute des services; mais combien n'a-t-on pas abusé de pareils moyens! J'y reviendrai. J'ai déjà fait remarquer dans la *Physiologie appliquée à la pathologie*, que les substances minérales produisent dans l'estomac un genre d'altération dont les funestes effets sont difficiles à prévenir.

Paracelse introduisit aussi de grandes innovations dans la chirurgie. Il rejeta d'abord le cautère actuel, l'instrument tranchant, et même la suture, prétendant que ses arcanes peuvent presque toujours suppléer à ces moyens, et fondant un grand espoir sur les efforts de l'archée. Il soutint que la nature est le meilleur de tous les chirurgiens, et que le rôle de ceux-ci doit se borner à garantir les plaies du contact des corps extérieurs. La nature tire des humeurs un baume qu'il appelle la *mumie*, dont elle arrose les plaies et avec lequel elle les guérit. Cette mumie peut quelquefois être fournie par les plantes, et les baumes artificiels peuvent suppléer le naturel et hâter la guérison des plaies. Cette idée de la mumie résulte d'une observation très-judicieuse, qu'on est presque fâché de trouver chez un homme de cette trempe. Quant aux baumes artificiels consolidans,

cicatrisans, etc., le public ne les a pas oubliés; il n'est personne, parmi les gens du monde, qui ne vous vante son baume, et qui ne lui attribue la guérison des blessures les plus légères, de celles que la nature seule guérit avec le plus de facilité.

La prétention affichée par notre auteur, de guérir les fractures sans appareil contentif, et par le seul secours de la grande consoude, est ridicule, parce qu'elle suppose une ignorance complète de l'action musculaire.

Cet auteur attribuait les lésions externes aux mêmes causes qui, selon lui, produisent les maladies internes. Ainsi, le réalgar de la lune et de Vénus corrode la face; celui de Jupiter et de Mercure, les épaules et la poitrine; celui de Mars, le dos et le ventre; celui du soleil, la partie moyenne de la poitrine; enfin, celui de Saturne, les pieds. Du mélange de ces influences résultent des ulcères plus ou moins malins. Ceci n'a rien qui doive nous étonner : Paracelse était ici conséquent; les humoristes lui en avaient donné l'exemple en attribuant les ulcères aux prédominances humorales dont ils faisaient dépendre les maladies internes.

Paracelse admet aussi l'usage des aimans dans la thérapeutique. Toutes les maladies qu'il fait provenir de l'influence de Mars, savoir, les hémorrhagies des parties supérieures et inférieures, et les maux qui s'étendent depuis la partie moyenne du corps jusqu'à la périphérie, peuvent être guéris par l'aimant, qui les retient au centre. C'est un principe chez lui, que, lorsqu'on applique un aimant, dans les hémorrhagies, sur le lieu d'où provient le sang ou sur celui d'où part l'affection, on voit à l'instant même cesser l'écoulement du sang ou l'affection. L'application de ce principe est très-facile, et n'a pas été perdue pour la postérité. On voit encore

aujourd'hui dans Paris des praticiens, qui rejettent les *innovations physiologiques*, emprunter à Paracelse, pour lequel ils affichent le plus grand mépris, l'usage des plaques métalliques qu'ils placent dans des régions opposées, afin de soustraire le fluide magnétique, électrique, galvanique, ou tel autre principe impondérable qui cause les accidens de l'hypocondrie, les convulsions, les névralgies, etc.

Des aimans aux talismans, la distance n'est pas très-grande : Paracelse donna donc à cet ancien moyen une célébrité extraordinaire. L'on y gravait, suivant l'usage, différentes figures symboliques, et des lettres prétendues magiques.

En résumant les réflexions qui se sont présentées à nous dans l'exposition du système de Paracelse, on trouve qu'il n'a rien inventé en fait de science cabalistique, mais qu'il a réuni en un seul corps de doctrine les extravagances éparses dans les livres des théosophes, et qu'il en a fait l'application à la médecine; qu'en attribuant les maladies à l'introduction dans le corps de particules hétérogènes, toutes plus ou moins âcres et corrosives, il a détruit la théorie des élémens et créé celle des âcretés; qu'il a fortement appelé l'attention sur les médicamens tirés du règne minéral, et mis entre les mains des praticiens beaucoup de moyens héroïques dont il est extrêmement facile d'abuser; qu'il a enseigné à extraire la partie active des végétaux, ce qui n'a pu manquer d'exercer sur les arts une influence avantageuse sans doute, mais sur la médecine une influence qui ne peut être bien appréciée que par les médecins physiologistes. Enfin Paracelse peut être loué d'avoir été la cause que la chimie acquît par la suite plus de considération, et se séparât de l'alchimie avec laquelle

jusqu'alors elle avait été confondue; d'avoir rendu un immense service à la chirurgie, en indiquant le rôle que joue la nature dans la guérison des solutions de continuité, et en réduisant beaucoup celui de l'homme de l'art; d'avoir, en général, appelé l'attention sur plusieurs phénomènes morbides très-intéressans, et d'avoir excité les médecins à de nouveaux efforts dans les maladies graves, par la prétention qu'il avait de n'en point trouver d'incurables.

CE QUE DEVINT LE SYSTÈME DE PARACELSE.

Dans un siècle éclairé, le système de Paracelse aurait eu sans doute le sort de son auteur : il serait tombé dans le mépris et aurait péri faute de soutien. On n'en aurait gardé que les faits, comme on le pratique partout aujourd'hui, si ce n'est dans la secte dite éclectique, qui veut absolument trouver du bon dans toutes les théories. En un mot, les chimères qui font la substance du système n'auraient point trouvé de partisans. Il n'en fut pas ainsi dans le seizième siècle, époque de fanatisme et d'illusions. Ce système trouva donc beaucoup d'adeptes et d'apologistes, surtout en Allemagne. Une foule d'enthousiastes l'adoptèrent, le modifièrent, y firent des ampliations dont les détails ne présenteraient aucun intérêt à nos lecteurs; je les négligerai donc, ainsi que leurs auteurs, dont les plus signalés étaient de la secte mystique des Rose-Croix, et d'autant plus volontiers, qu'il ne s'agit point de nouvelles doctrines, et que les noms de quelques fanatiques qui croyaient aux possessions du diable sont tout-à-fait indifférens à mon objet, qui est de présenter l'histoire des doctrines médicales. Je ne parlerai pas non plus des cures mira-

culeuses du diacre Pâris, et d'autres cures semblables, obtenues par des messes ou neuvaines, ou par des somnambules et des magnétiseurs, etc. Cela me mènerait, de l'époque de Paracelse, jusqu'à Mesmer, et même jusqu'au prince de Hohenlohe.

Ce qu'il m'importe de savoir, c'est qu'après avoir fait de vains efforts pour concilier le système de Paracelse avec la doctrine de Galien, on prit enfin le sage parti de séparer les faits et les principes réellement utiles, des explications cabalistiques et théosophiques, et d'abandonner le ridicule projet de la transmutation des métaux; ce qui donna naissance à la véritable chimie. Mais on attaqua aussi les principes de médecine du fanatique réformateur.

Thomas Éraste, natif de Baden, en Suisse, et professeur à Bâle, fut le principal antagoniste de Paracelse. En essayant de donner plus de poids aux idées de Galien sur les affections des parties simples, il émit un principe que les médecins n'auraient jamais dû perdre de vue: que les maladies sont des accidens, et non des substances. Il considéra les propriétés des médicamens comme des résultats de forces substantielles, et nia les antipathies mystiques ou cabalistiques de Paracelse: il soutint que les élémens chimiques ne sont que les principes des galénistes déguisés sous d'autres noms, et pensa qu'il est impossible de réduire les corps à leurs élémens, ce qui n'est pas dénué de vraisemblance, puisque chaque jour les chimistes parviennent à décomposer des corps qui passaient pour simples; il fit remarquer les contradictions de Paracelse; il s'éleva contre la transmutation; enfin il porta un coup funeste au système de son antagoniste. Des hommes remarquables par leurs connaissances en différens genres unirent leurs efforts

aux siens, et la cabale perdit insensiblement de son crédit, non sans avoir opposé une longue et vigoureuse résistance.

La chirurgie eut sa part dans les progrès de l'art de guérir pendant le seizième siècle : mais, comme elle n'influa point sur les théories médicales; comme elle marcha plutôt sur leurs traces, je n'ai point de raison pour l'examiner d'une manière spéciale. Je remarquerai cependant qu'Ambroise Paré, un de ceux à qui elle dut le plus d'illustration, sentit l'inconvénient de l'application de l'huile bouillante sur les plaies récentes d'armes à feu, et qu'il eut le bon esprit d'en bannir l'emploi. Mais il ne fut fait aucune application de cette remarque à la médecine en général. La chirurgie se perfectionnait dans sa partie empirique, c'est-à-dire dans les procédés opératoires, dans la confection des instrumens, mais fort peu dans le traitement des ulcères, que l'on ne cessait de rapporter aux altérations humorales admises par les médecins. Il en fut à peu près ainsi des tumeurs. On vit même un chirurgien des plus célèbres, auquel l'anatomie doit quelques découvertes, et qui fut directeur des écoles du royaume des Deux-Siciles, Jean-Philippe Ingrassias, qui décrivit les os avec une perfection inconnue de son temps; on vit, dis-je, ce chirurgien, dans un ouvrage systématique qu'il composa sur les tumeurs, ajouter aux soixante et une espèces adoptées par Galien, cent soixante-cinq espèces de sa façon. A la vérité, il admit, dans ce nombre des tumeurs qui ne sont pas réputées chirurgicales; mais il n'en est pas moins évident que, même avec toutes les tumeurs de la pathologie interne, on ne saurait en établir deux cent vingt-six espèces différentes, sans le secours des théories les plus ontologiques et les plus absurdes.

La chirurgie, qui n'est qu'une partie de la thérapeutique, doit être distinguée elle-même en deux parties, l'empirique et la rationnelle : la première fut la seule qui fit quelques progrès durant l'époque que nous parcourons; la seconde était encore à naître, et n'a pu voir le jour qu'avec la doctrine physiologique; car, pour bien raisonner sur la vitalité d'un tissu extérieur, il faut avoir des idées justes sur la vitalité de l'ensemble.

CHAPITRE XIV.

IDÉE DES TRAVAUX ANATOMIQUES DU SEIZIÈME SIÈCLE. ILS N'EXERCENT AUCUNE INFLUENCE SUR LES THÉORIES MÉDICALES, MAIS ILS PRÉPARENT DES CHANGEMENS.

J'ai déjà fait pressentir que les efforts des observateurs de la nature, qui travaillaient à porter la lumière dans ce chaos que les théosophes s'efforçaient d'embrouiller encore davantage, devaient avoir un résultat. L'instant de triomphe de ces hommes estimables n'est pas encore arrivé; mais on peut le prévoir; car ce seizième siècle, qui nourrit tant de chimères, jeta aussi les semences de la véritable doctrine médicale. C'est par l'anatomie seule que l'on pouvait y arriver, et ce fut elle aussi qui en fournit les moyens; mais il fallait encore traverser beaucoup d'erreurs. Nous allons les voir sortir des découvertes les plus précieuses; car le sort de l'homme est de n'arriver à la vérité qu'à travers mille obstacles, et toujours par le chemin le plus long et le plus difficile.

INDICATION DES PRINCIPAUX ANATOMISTES DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Les premiers anatomistes qui disséquèrent, en Europe, des cadavres humains, étaient tellement esclaves de Galien qu'ils n'osaient s'en fier au témoignage de leurs propres sens : l'un d'eux, *Jacques Dubois* ou *Sylvius*, professeur à Paris, et qui fut le maître de Vésale, porta cette idolâtrie jusqu'à croire que si les parties qu'il disséquait n'étaient pas exactement telles que Galien les avait représentées, cela ne pouvait dépendre que de la dégénération de l'espèce humaine.

Il n'en fut pas ainsi du grand *Vésale* : il osa critiquer le médecin de Pergame, et montrer combien les anatomistes avaient agi d'une manière inconséquente en adoptant la même marche que cet ancien. On lui doit aussi les premières planches anatomiques qui réunirent le mérite de la vérité à celui d'une exécution fidèle. Vésale naquit à Bruxelles, suivit les leçons de Sylvius à Paris, et professa l'anatomie à Padoue et en d'autres villes d'Italie.

L'ouvrage de cet anatomiste divisa les médecins en plusieurs partis : les uns s'opiniâtrèrent à soutenir l'infaillibilité de Galien; les autres suivirent la route tracée par Vésale. *Bartholomé Eustache*, professeur à Rome, réunit les connaissances les plus profondes en anatomie avec l'attachement le plus outré aux principes de Galien. De pareils conciliateurs se sont toujours rencontrés à la suite des découvertes. Il eut le grand mérite d'allier l'anatomie comparée avec celle du corps humain. Il fit aussi graver des planches qui l'ont rendu célèbre, mais qui ne parurent point de son vivant. Enfin, l'exemple de Vésale enhardit les anatomistes, qui

s'accoutumèrent peu à peu à fronder Galien; mais, en s'efforçant de perfectionner les travaux de leur illustre maître, ils eurent souvent le tort de le traiter avec trop peu de ménagement, comme pour s'agrandir en se donnant le renom d'avoir pu découvrir les erreurs d'un homme de génie.

Ces vices ne furent point ceux de *Gabriel Fallope*, le disciple le plus distingué de Vésale. Il réunissait, assure-t-on, les qualités les plus aimables au savoir le plus étendu. Il cultiva l'anatomie avec beaucoup d'ardeur, professa successivement à Ferrare, à Pise et à Padoue, et écrivit avec clarté et précision. *Colombus*, *Jules-César Aranzi*, *Constantin Varole*, *Jean-Baptiste Carcano-Leone*, *Volcher Coyter*, *Salomon Alberti*, *Fabrice d'Acquapendente*, concoururent, avec ces grands maîtres, à faire faire de solides progrès à l'anatomie.

Ils furent les principaux anatomistes du seizième siècle, ceux qui donnèrent cette impulsion à laquelle sont dus les admirables travaux qui ont successivement développé toutes les branches de l'anthropologie et de l'anatomie comparée; travaux précieux, source de toutes les vérités physiologiques et médicales, seul moyen de perfectionnement pour tout ce qui est relatif à la science de l'homme physique et moral. Bien que mon intention soit plutôt de tracer l'histoire des choses que celle des hommes, je n'ai pu me dispenser de payer un léger tribut à ceux qui ont été la cause première des progrès qui devaient enfanter la véritable médecine.

CHANGEMENS INTRODUITS DANS LA PHYSIOLOGIE, EN CONSÉQUENCE DES DÉCOUVERTES EN ANATOMIE.

En proportion des découvertes qui firent connaître successivement la véritable structure des organes, se

dissipèrent les préjugés et le merveilleux qui régnaient depuis l'antiquité sur les fonctions des différens organes; mais quelques vieilles opinions, trop accréditées, donnèrent long-temps matière à des explications vicieuses. En ostéologie, la découverte de l'oreille interne fit entrevoir la possibilité d'expliquer le mécanisme du sens de l'audition; mais, à l'aspect de la lame cribleuse de l'os ethmoïde, on se confirma dans l'opinion que la pituite des fosses nasales vient du cerveau. Cette erreur cependant ne tarda guère à être rectifiée. L'étude des cornets inférieurs fit mieux apprécier l'étendue des fosses nasales : mais il fallut les observations de Schneider pour que l'on en comprît les véritables fonctions.

Galien avait prétendu que les muscles sont composés de fibres tendineuses et nerveuses : Vésale fit voir que les nerfs et les tendons ne font point partie de ces organes; qu'aux fibres musculaires seules appartient la contraction, et que les mouvemens se font toujours selon la direction des fibres rouges. Les tendons et les aponévroses furent donc restreints à leur véritable usage, celui de servir de points d'insertion et de limites aux fibres motrices. L'on vit que tous les mouvemens du corps s'expliquent par les attaches et les directions des fibres. Un très-grand nombre de muscles nouveaux furent aussi découverts, et la théorie des mouvemens commença à être mieux comprise.

Jusqu'alors, les veines avaient été les principaux vaisseaux; elles seules contenaient le véritable sang, selon l'opinion des anciens médecins; les artères n'étaient à leurs yeux que des canaux destinés à conduire les esprits vitaux du cœur dans toutes les parties du corps. Cette théorie fut d'abord ébranlée par l'examen attentif que l'on fit des valvules des veines et de celles du cœur.

La disposition constante de ces valvules donna les premiers soupçons sur la circulation du sang. On reconnut que les veines ne naissent pas du foie; on s'aperçut que la cloison qui sépare les ventricules du cœur n'est pas percée de trous, comme l'avait établi Galien, et que, par conséquent, le passage du sang de l'un à l'autre ventricule est impossible; ce qui conduisit nécessairement à la conclusion que ce fluide suit l'artère pulmonaire, et revient à l'oreillette gauche par la veine du même nom.

Ainsi fut découverte la circulation pulmonaire, ou petite circulation : l'honneur en appartient à *Servet*, ce martyr de la liberté de penser, qui périt à Genève, sur un bûcher, en 1553, victime de la haine et des intrigues de Calvin. Mais, six ans après la publication de l'ouvrage de Servet, Colombus la décrivit d'une manière plus claire, en faisant revenir du poumon, non plus un sang mêlé d'esprit, comme Servet, qui n'avait pas osé secouer entièrement le joug des anciens, mais un sang parfaitement pur.

La découverte de la circulation pulmonaire n'amena pas celle de la respiration : les uns croyaient que le sang puisait dans le poumon des esprits vitaux; d'autres, qu'il ne faisait que s'y rafraîchir; mais le mécanisme de cette circulation particulière dut faire soupçonner celui de la circulation générale. En effet, elle fut très-clairement indiquée par *Césalpin*; mais, pour avoir maintenu la transsudation du sang à travers la cloison des ventricules, avoir dit que l'esprit donne l'impulsion au sang dans les cavités du cœur, et avoir admis dans les veines le flux et le reflux de ce liquide, sans égard à la disposition de leurs valvules, cet auteur n'a point joui des honneurs de cette importante découverte.

La circulation du fœtus fut étudiée avec le même succès. On remarqua le trou ovale, qui fait communiquer ensemble les deux oreillettes; on vérifia l'existence du canal artériel que Galien avait bien connu; on constata l'oblitération de l'un et de l'autre après la naissance; mais on ne tira pas de ces observations les conclusions qu'il fallait en déduire : on crut généralement que le canal artériel sert à conduire le sang de l'aorte dans les poumons. Comment aurait-on pu soupçonner que le trou ovale et le canal artériel ne sont que des moyens de déviation destinés à diminuer la quantité du sang qui traverse les poumons, en détournant une partie de ce fluide de la petite circulation dans la grande, lorsque l'on n'avait pas encore une idée claire de celle-ci? Ce n'était pas assez de l'avoir indiquée, il fallait la prouver par des démonstrations rigoureuses; car il n'y a qu'un petit nombre d'esprits d'un ordre supérieur qui sachent tirer des inductions d'un fait qui n'est qu'énoncé : la multitude, surtout celle des savans, a besoin qu'on l'accable de preuves.

C'est pour cette raison que la théorie médicale n'éprouva pas de modification remarquable des découvertes que nous venons de rappeler. Elles ne firent que disposer les esprits à mieux comprendre les démonstrations de Harvée qui, par la grande influence qu'il exerça sur l'art de guérir, s'est assuré la propriété de la découverte de la circulation, et une gloire qu'il serait bien injuste de lui disputer.

L'existence du système lymphatique avait été soupçonnée par Hérophile. Massa et Fallope aperçurent quelques vaisseaux lymphatiques; mais Eustache eut l'honneur de la découverte principale : il reconnut, chez les chevaux, et décrivit avec détail le canal thoracique;

mais une notion aussi bornée ne pouvait encore fournir aucun sujet de méditation aux pathologistes.

La splanchnologie fit quelques progrès dans le cours du seizième siècle : sans bien connaître le péritoine, on en prit une idée moins imparfaite. Les fonctions de cette membrane ne furent point assez bien appréciées pour que l'on en tirât des inductions relatives à la pathologie. L'estomac fut bien décrit; mais il fallait encore beaucoup de temps pour que l'on eût l'idée du rôle qu'il joue dans l'économie. Il en fut à peu près de même des intestins. On ne s'occupa guère que de la forme du foie, que Galien avait déterminée d'après la dissection des animaux. Il ne paraît pas que l'on ait eu une juste idée du pancréas. Les travaux d'Eustache contribuèrent à répandre un grand jour sur la structure des reins, et Varole donna, d'après ceux de Fallope, une idée fort exacte du sphincter de la vessie. La forme du poumon et la structure de la plèvre occupèrent avec succès les anatomistes; quant à l'organisation intime de ce viscère, le temps n'était pas venu où l'on devait s'en faire une idée assez claire pour en tirer des inductions physiologiques et pathologiques.

D'autres organes moins importans devinrent aussi l'objet des recherches des anatomistes, sans qu'il en résultât aucun changement dans les théories médicales.

L'opinion que les ovaires sont des testicules pareils à ceux de l'homme, et que la femme sécrète un véritable sperme, fut singulièrement ébranlée et même détruite par les anatomistes les plus exacts : on dut au grand Fallope la connaissance du clitoris, celle des trompes qui portent son nom, celle des vésicules séminales; mais tout cela ne put éclairer le mystère de la génération. Il était réservé à une autre époque, non pas d'en

découvrir la cause première, mais d'en faire connaître les principaux phénomènes.

L'anatomie du cerveau et celle du système nerveux firent de grands progrès dans le cours du seizième siècle; mais on pensait encore, avec Galien, que les esprits animaux se sécrétaient dans les ventricules de l'encéphale. On s'occupa surtout de la base du cerveau et de l'insertion des nerfs : l'opinion émise par Aristote, qu'ils tirent leur origine du cœur, disparut, pour laisser la prépondérance à l'opinion de Galien, qui les faisait naître du cerveau; mais on précisa mieux que lui le tissu et la région de ce viscère, d'où les nerfs étaient censés tirer leur origine. Enfin l'on vit s'établir solidement l'idée que le cerveau est le siége des facultés intellectuelles et le moteur des mouvemens volontaires. Servet pensait que l'âme réside dans l'aqueduc de Sylvius, que les ventricules latéraux reçoivent les images des objets extérieurs, enfin que le troisième est le siége de la pensée, et le quatrième celui de la mémoire.

On suivit aussi les nerfs, dans leur distribution, avec beaucoup plus de soin qu'on ne l'avait fait auparavant, quoiqu'on laissât encore bien des choses à désirer, comme l'ont prouvé les recherches des anatomistes subséquens, puisque même aujourd'hui on n'est pas encore fixé sur le nombre et sur les fonctions des différentes paires de nerfs. Quant au nerf intercostal ou grand sympathique, la plupart le regardaient comme une continuation de la paire vague. Quelques-uns cependant en firent un nerf particulier.

Tel était l'état de l'anatomie au commencement du dix-septième siècle. La théorie des maladies n'y avait encore rien gagné : c'est ce qu'il nous importe de remarquer pour comprendre comment les idées mysti-

ques de Paracelse ont subsisté dans ce siècle, et comment la médecine n'a cessé d'être cabalistique que pour devenir théologique, sans pourtant se séparer de cette chimie avec laquelle le même Paracelse lui avait fait contracter une alliance aussi étroite.

CHAPITRE XV.

CHÉMIATRIE THÉOLOGIQUE. SYSTÈME DE VANHELMONT.

Vers la fin du seizième siècle, il se fit une fusion du système de Paracelse avec les rêveries des Rose-Croix : les praticiens allemands étaient presque tous paracelsites; les Anglais ne leur cédaient en rien. Robert Fludd, médecin de Londres, fut le plus célèbre des Rose-Croix de son temps. Cette secte donnait dans la magie : elle attribuait les maladies aux mauvais démons, *cacodæmonibus ;* les chroniques dépendaient de la soustraction des rayons de la majesté divine, et les aiguës, de l'excès de cette lumière. On ne cessait d'avoir recours aux exorcismes, et le spectacle du supplice d'une foule de prétendus sorciers ne contribuait pas peu à entretenir cette disposition des esprits, à tenir les imaginations dans un état continuel d'exaltation, et à fomenter une crédulité puérile. On entendait célébrer de toutes parts les cures miraculeuses opérées par la poudre sympathique d'un Anglais nommé Digby, qui s'occupait aussi à chercher un moyen de prolonger la vie indéfiniment : et telles sont la puissance de l'exemple et la faiblesse des grands hommes en fait de médecine, que Descartes ne put s'empêcher de croire à la possibilité d'une pareille

découverte. A chaque instant paraissaient des livres anonymes qui publiaient quelques secrets, en faisaient entrevoir bien davantage, et accumulaient des exemples de guérisons obtenues par des paroles, des arcanes, des moyens plus ou moins extraordinaires et toujours non naturels.

Quelques médecins cherchèrent, pendant le dix-septième siècle, à purger la doctrine de Paracelse des absurdités théosophiques, et à la concilier avec ce qui paraissait conforme à l'observation dans les ouvrages des anciens Grecs : on place Libavius à la tête de ces conciliateurs éclectiques. On y fait ensuite figurer Ange Sala, de Vicence, successeur de Libavius; Pierre Poterius (La Poterie), natif d'Angers, grand partisan des préparations minérales, et auteur de la formule prétendue *anti-hectique*, qui porte son nom; Daniel Sennert, professeur à Wittemberg, homme d'une vaste érudition, mais fort crédule et sujet à de fréquentes contradictions; Raymond Mindérérus, qui fit connaître l'acétate d'ammoniaque, qui a conservé son nom (esprit de Mindérérus); plusieurs autres qu'il serait oiseux de nommer, et dont les ouvrages ont toujours un chapitre pour les possessions du diable; enfin le célèbre Lazare Rivière, qui occupa la première chaire de chémiatrie établie à Montpellier. Ce praticien, dont l'autorité a long-temps fait loi, était nourri de la lecture de Sennert, dont il partagea la crédulité. Il se conforma, dans ses écrits, à la méthode de Galien; mais, non moins fidèle à celle de Paracelse, il recommanda beaucoup de remèdes minéraux des plus actifs. Nous lui devons l'acétate et le citrate de potasse et de soude extemporanés, qui portent encore le nom de *potion anti-émétique* de Rivière.

Les efforts de tous ces médecins sont dignes d'éloges; mais le fond de leur doctrine est encore le galénisme entaché des superstitions diaboliques du temps, et d'un mélange de chimie et d'acrimonies minérales. Il fallait l'influence de Vanhelmont pour faire subir à la médecine un nouveau degré d'épuration, et préparer cette science à un spiritualisme plus élevé.

VANHELMONT.

Jean-Baptiste Vanhelmont était un gentilhomme brabançon. Il naquit à Bruxelles en 1577. Il étudia la philosophie scolastique à Louvain, et, dans la même ville, la magie, que professait le jésuite *Martin del Rio;* mais il s'en dégoûta, ainsi que de tous les genres de philosophie. Il abjura la raison, à laquelle il impute tous les malheurs de l'homme, dans un dialogue qu'il fait tenir entre son âme et la raison qui lui apparaît en songe, et tente inutilement de le séduire; la vigueur de sa foi le préserve des suggestions de la raison. Il se livre exclusivement à la contemplation de la divinité, en s'efforçant de modeler sa conduite sur celle de Jésus-Christ, conformément aux préceptes de *Thomas de Kempis*, dont le livre (l'Imitation de Jésus) était devenu sa lecture favorite. Il espérait, à force de pureté et de contemplation, parvenir à l'intuition divine et être inspiré de Dieu. Il y réussit, et, s'il ne vit pas Dieu, du moins il vit son âme toute resplendissante. C'est d'après l'inspiration de la divinité qu'il développe les secrets de la nature, et qu'il invente l'histoire de la reproduction et de la conservation de tous les êtres.

Toutefois, Vanhelmont ne s'en tint pas à cette source divine : il étudia les anciens Grecs; il lut et médita

Paracelse; il parcourut à différentes reprises la France et l'Italie, pour communiquer avec les savans. De retour dans son pays, il épousa une femme riche, et vécut dans ses terres.

Il passait presque tout son temps dans son laboratoire, occupé d'opérations chimiques, pratiquant fort peu, et plutôt par motif de bienfaisance que pour en retirer du profit. Ses ouvrages ne parurent qu'après sa mort : ils furent publiés par son fils *François Mercurius Vanhelmont.* Ils n'exercèrent d'influence sur la médecine que dans la seconde moitié du dix-septième siècle.

SYSTÈME DE VANHELMONT.

Vanhelmont est extrêmement diffus et désordonné dans ses écrits. Il ne suit point une marche didactique, en procédant du connu à l'inconnu : comment aurait-il suivi cette méthode, lui qui s'était déclaré l'ennemi de la raison ? Il soutient qu'Aristote et Galien n'ont eu aucune idée de la nature. Il n'y a, selon Vanhelmont, que deux principes des corps et des causes corporelles, savoir : l'élément de l'eau ou principe *ex quo*, le ferment ou principe séminal *per quod*, c'est-à-dire dispositif; et voilà ce qui produit la semence dans la matière. Si l'on désire savoir ce que c'est que le ferment, Vanhelmont dira que c'est un être créé, formel, qui n'est ni substance ni accident, mais qui est neutre, comme la lumière, le feu, l'aimant; car il est bon de savoir que ces choses ne font point partie des élémens. Tout ce qui est matériel peut se réduire au sol, au soufre et au mercure : voilà les vrais élémens; mais la lumière, le feu, le magnétisme, ne sont point matériels. Quant au ferment, il a été créé de Dieu dès le commencement du

monde, et répandu dans les différentes parties de l'univers pour préparer, exciter, précéder les semences qui doivent reproduire les corps vivans. Les fermens, ajoute l'auteur, sont des dons et des racines établis par le Créateur, et qui doivent suffire pour la consommation des siècles. C'est avec l'eau qu'ils préparent chacun leur semence et qu'ils procréent les individus : on voit que les auteurs qui, depuis, ont soutenu le système de la panspermie avaient où prendre.

Tel est le ferment considéré d'une manière générale. Mais il existe d'autres fermens particuliers aux êtres vivans; par exemple, celui qui opère la digestion des alimens : il est acide, et son activité est telle, qu'il dissoudrait l'estomac lui-même s'il ne trouvait des corps étrangers sur lesquels il peut exercer son action *. Au surplus, c'est un acide particulier qu'aucun autre ne peut suppléer, et chaque animal a le sien. Vanhelmont le fait provenir de la rate, et place ce viscère, comme un des plus importans, sur la même ligne que l'estomac, ce qui constitue son *duumvirat viscéral.*

Chaque partie a son ferment qui accomplit en elle des transmutations, qu'il nomme des digestions; car aucun changement, soit en santé, soit en maladie, ne peut se faire dans le corps que par l'intermédiaire d'un ferment. Les fermens paraissent donc jouer ici le rôle des forces occultes de plusieurs auteurs.

Cependant il ne faut pas croire que les fermens de l'homme et des animaux soient des agens de premier ordre : ils ne sont que des instrumens de l'archée. En effet, Vanhelmont rapporte, en dernier lieu, tous les

* Cette idée est bien de Vanhelmont; on la trouve dans le chapitre intitulé : *Natura contrariorum nescia*, § 43.

phénomènes à l'archée : c'est elle qui développe et qui conserve tous les êtres vivans. « *Ut potè quæ vel a primo conceptu, tàm animal quàm vegetabile, unum quodque ad nutum propriæ destinationis movet, figurat, alterat, auget*, etc. * » Cette espèce d'être correspond à l'*impetum faciens* d'Hippocrate, à l'âme matérielle des anciens : c'est l'homme-d'affaires qui préside à tous les détails de la demeure matérielle de l'âme spirituelle, depuis le moment de la conception jusqu'à la mort.

Mais cette archée peut être troublée par une foule de causes qui portent le dérangement dans le logis dont elle dirige l'économie (telles sont les passions des hommes, les excès qu'ils commettent, l'air, les alimens, les médicamens, les poisons, etc., qui pénètrent dans les humeurs), et par l'influence des mauvais démons. Alors l'archée éprouve de la contrariété, de l'ennui, du chagrin, et néglige le corps, qui se détériore de plus en plus; mais enfin elle se fâche, elle s'emporte à la manière de l'âme spirituelle, mais sans que celle-ci y participe, ni même en ait la conscience. Les vives émotions de l'archée ne deviennent sensibles que lorsqu'elles produisent des dérangemens un peu saillans dans l'exercice des fonctions; mais son découragement, sa paresse, en un mot, son inertie, sont attestés par le sentiment de faiblesse et de langueur que l'on éprouve. Ainsi, dans les prodromes d'une maladie aiguë, l'archée est découragée, elle a de l'humeur, elle hésite et néglige ses fonctions. Mais aussitôt que la fièvre se déclare avec tout le cortége qui l'accompagne, on a la preuve que l'archée s'est enfin décidée à agir, et qu'elle vient de prendre un parti violent.

* Vanhelmont : *Ortus med. de morbis archæalibus.*

Vanhelmont était un véritable croyant, un homme extrêmement religieux : on n'est donc pas surpris de l'entendre dire que les anciens Grecs, étant tous des païens, n'ont écrit que sous l'influence du diable, et que, par conséquent, la médecine qu'ils nous ont transmise est une œuvre du démon plus nuisible que profitable à l'espèce humaine. Il se propose donc de la réformer d'après ses inspirations, et c'est en elles qu'il trouve pour causes premières des maladies, d'abord le péché originel, ensuite les idées morbifiques qui résultent du contact des causes extérieures agissant dans les humeurs ou sur les tissus, avec la matière même de l'archée. C'est de là que provient la détermination du lieu qui va être affecté quand une maladie se prépare; à l'exception toutefois des maladies par cause externe, telles que les contusions, les plaies, dont le siége forcé n'est point à la discrétion de l'archée. L'archée, dans son impatience, son aversion, sa fureur, etc., produit des maladies qui affectent également le corps et l'esprit, bien que ce dernier n'ait pris aucune part directe à leur production.

On reconnaît dans tout cela l'idée fondamentale empruntée au platonisme, et adoptée par Aristote, que la matière n'est douée par elle-même d'aucune activité, et qu'on ne peut expliquer les phénomènes vitaux que par l'intervention d'un être spirituel. Mais comme, d'une autre part, les personnes difficiles pourraient ne pas comprendre l'influence d'une entité immatérielle sur la matière, on a placé une âme matérielle entre la spirituelle et les organes. Cette entité intermédiaire est une archée dans le système de Vanhelmont : dans un autre, nous la verrons prendre une dénomination différente; mais ce sera fondamentalement la même chose.

Ce sont donc les idées morbifiques qui dominent tout

le système de Vanhelmont; mais comme il les avait apprises par la révélation, leur manière d'agir ne doit avoir rien de commun avec l'action des facultés premières de Galien et l'effervescence toute physique des quatre humeurs. Les maladies doivent être dans leur essence quelque chose de plus relevé, et surtout de plus obscur, que celles des anciens Grecs. Jamais la divinité n'inspira aux fanatiques des choses claires, des choses qui pussent se passer de l'interprétation de ses favoris : aussi courons-nous grand risque de ne pas trop bien entendre le gentilhomme brabançon dans son exposition des causes premières des différens états pathologiques.

Les maladies de Vanhelmont sont des défauts occasionels, doués de qualités propres, des espèces d'étrangers ou d'hôtes (*morbus ignotus hospes*) qui, reçus immédiatement dans notre intérieur, tendent, à la faveur d'une vigoureuse archée qui les protége, à l'expulsion de nos qualités sanitaires, comme à leur fin. Ailleurs, l'auteur cherche à faire connaître la maladie par la méthode de l'abstraction; elle n'est, selon lui, ni l'intempérie des humeurs élémentaires, ni le triomphe de la lutte que les élémens ont entre eux, ni la prédominance d'une des quatre humeurs sur les trois autres, ni une matière vitale dégénérée, corrompue par l'impression des élémens, ni enfin une qualité nuisible produite par le venin ou par la contagion d'une matière également nuisible. La maladie est donc, dit l'auteur en concluant, une certaine entité qui naît après qu'une puissance nuisible étrangère quelconque a porté atteinte au principe vital, a triomphé de sa résistance, et, par ce triomphe même, a pénétré jusqu'à l'archée, l'a excitée, l'a poussée jusqu'à l'indignation, à la fureur, à la crainte, etc., sortes

de troubles qui excitent une idée semblable à eux-mêmes, c'est-à-dire une image semblable à ce qui doit être imaginé; en un mot, la maladie, quoique défaut occasionel, n'est point quelque chose de passif; c'est quelque chose de substantiel et d'actif, aussi bien que l'état de santé, auquel celui de maladie est opposé. On en trouve la preuve dans les périodes régulières des maladies, dans leurs crises, et tout cela prouve bien qu'on ne peut y voir autre chose que les idées morbides et matérielles de l'archée, comme on l'a vu.

Mais ces extraits ne peuvent donner qu'une idée très-imparfaite de la prodigieuse confusion ontologique de notre iatrosophe. Toujours des mots pris pour des choses : encore, si les mots indiquaient toujours les mêmes choses, on pourrait les entendre; mais ils ont autant de sens qu'il plaît à notre inspiré de leur en donner.

C'est ainsi que Vanhelmont a imaginé un *blas* que l'on est à chaque instant tenté de confondre, et qu'il confond lui-même avec son archée. Le *blas* joue tous les rôles dans la nature : il existe dans les astres, et c'est à lui qu'ils doivent leurs mouvemens propres; chaque animal a le sien; l'homme en est aussi pourvu; l'auteur en trouve même dans chacun de ses organes et jusque dans l'archée. Ces blas, que Vanhelmont se félicite beaucoup d'avoir inventés, sont, à ce qu'il paraît, l'essence ou la force première, ou le principe d'action de chaque chose à laquelle il les fait présider.

Ainsi voilà trois entités qu'il faut tâcher de ne pas confondre : 1° l'âme raisonnable, immatérielle, qui quitte le corps au moment de la mort, et qui ne peut agir directement sur les organes; 2° l'âme matérielle ou l'archée, dont le siége ordinaire est dans l'estomac, mais qui est secondée par une foule d'autres archées

secondaires, inhérentes à chaque partie; 3° le *blas* général de l'homme, sorte de principe d'action, qui n'est ni l'âme immatérielle, ni l'archée, et qui se subdivise en autant de blas secondaires qu'il y a d'appareils ou d'organes où il est possible de remarquer une action particulière.

Les archées et les blas agissent par des fermens dont tous les organes sont pourvus; car Vanhelmont a introduit dans l'économie une population innombrable d'entités plus ou moins extraordinaires. Mais le foyer principal des fermens, c'est l'estomac, et la maîtresse archée, qui réside dans ce viscère, est chargée de le conserver et d'en disposer pour le bien de l'économie. Si elle le néglige, il se détériore, et l'assimilation est imparfaite. Quelquefois l'impatience et la mauvaise humeur de l'archée le corrompent; d'autres fois, ce sont des alimens ou des boissons inconvenantes; dans quelques cas, c'est le froid.

Les maladies sont toujours produites ou par la négligence et la paresse de l'archée, dont le blas est attaqué par quelque cause interne nuisible, ou par des passions de l'âme, ou bien elles dépendent de la colère de l'archée. Elle les produit toujours en détériorant les fermens et altérant la digestion gastrique et les digestions particulières de chaque organe. En envoyant le ferment de l'estomac sur une partie, l'archée la rend nécessairement malade, parce que ce ferment est acide. Vanhelmont l'a constaté par des expériences. Or cet acide, lancé sur une partie, y coagule le sang, irrite le tissu de la partie, à la manière d'une épine, et y détermine un afflux, selon l'axiome des anciens, cité par Vanhelmont lui-même, *ubi dolor, ibi affluxus*. C'est ainsi que sont produites les pleurésies, les péripneumonies,

les dyssenteries, qui ne diffèrent des affections précédentes que par le siége. Les apostèmes viennent par l'effet d'un pareil mécanisme, ou parce que le sang ne reçoit pas, de l'air et du ferment, la volatilité dont il a besoin pour pénétrer toutes les parties et les vivifier, ou parce qu'il en reçoit trop. C'est donc presque toujours par l'*irritation* du ferment, soit de la partie malade, soit de l'estomac, mais du ferment lancé mal à propos sur cette partie par l'archée, que les congestions sont produites.

Les affections que les anciens nommaient catarrhes ne sont point des distillations du cerveau : elles sont produites par l'archée, qui envoie le *latex* ou le sérum non encore devenu salin. L'auteur réfute la théorie du tartre de Paracelse : des fermens, des humeurs ou du sang coagulé par eux, et que l'archée envoie partout, selon ses idées, lui suffisent pour expliquer les engorgemens et les catarrhes. Les concrétions de l'urine ne viennent pas du tartre, mais de ce que les sels naturels de ce fluide se sont précipités et agglomérés. Cette idée a ouvert la voie aux recherches que l'on a faites depuis sur le même sujet. Quant à la fièvre, c'est l'archée en colère qui l'excite, quelles que soient les causes particulières dont elle puisse dépendre ; mais, avant de s'emporter, elle a parfois un moment de frayeur, et c'est à ce moment que correspond le frisson.

J'aurais encore beaucoup à dire sur Vanhelmont, si je voulais rendre compte de toutes ses idées, car elles sont si multipliées, si disparates, si contradictoires, qu'il n'est pas possible de les résumer. C'est le défaut de tous les ontologistes, et surtout des ontologistes mystiques ; mais j'en ai dit assez pour donner une idée de leur méthode de philosopher en physiologie et en

pathologie. Il s'agit donc maintenant de parler de sa thérapeutique.

THÉRAPEUTIQUE DE VANHELMONT.

On s'étonne aujourd'hui de l'attention que les médecins physiologistes ne cessent de donner à la susceptibilité de l'estomac; mais nous pouvons à notre tour témoigner notre surprise de ce que Vanhelmont, qui avait été si vivement frappé de la sensibilité de l'épigastre et de celle surtout de la région du pylore, n'ait pas craint d'exposer ces parties à l'action des stimulans les plus énergiques. Selon lui, c'est le pylore qui est le directeur de la digestion : il ferme l'estomac après l'ingestion, pendant que la digestion s'opère; et lorsqu'elle est terminée, il repousse certaines substances alimentaires, et en admet d'autres; il prolonge ou il accélère la digestion, non comme un muscle ni même comme un organe purement sensible, mais en vertu d'un blas qui lui est propre, et comme le principal siége de l'archée. Vanhelmont avait remarqué sur lui-même, après avoir fait usage de l'aconit, que la pensée s'altère avec la sensibilité de l'estomac, et c'est ce qui l'avait engagé à placer le siége de l'entendement dans ce viscère, tandis qu'il mettait la volonté dans le cœur et la mémoire dans le cerveau. Il n'avait pas donné moins d'attention à l'extrême sensibilité des parois du torse, qui est telle, suivant lui, dans certains cas, que les rebords des fausses côtes peuvent à peine supporter le contact de la main; il n'ignorait pas non plus que l'endolorissement de tout le corps est souvent la suite de l'exaltation de la sensibilité de l'estomac.

Eh bien! malgré toutes ces remarques, Vanhelmont

ne laissait pas d'être le plus intrépide des stimulateurs de son temps; ce qui ne peut être attribué qu'à l'ontologie dont il faisait profession. En effet, il est clair que s'il avait placé la sensibilité dans la matière de l'organe, il aurait craint de l'exaspérer en déposant des stimulans sur cette matière; mais, en voyant la sensibilité dans la substance de l'archée, il n'avait garde de redouter l'emploi des choses qui ne pouvaient qu'augmenter l'énergie et la vigilance de cet intendant-général de l'économie. La source première de cette erreur, mère du brownisme, se trouve dans la réalisation ou l'érection en entité immatérielle de la sensation de bien-être et de force que l'on éprouve après avoir avalé un stimulant agréable, comme le bon vin. S'il fallait exciter l'archée, il n'était pas moins important de lui laisser des moyens d'action : aussi Vanhelmont détestait-il la saignée, même dans les pleurésies et les pneumonies, assurant que tous ceux qui ont été guéris par elle périssaient tôt ou tard dans l'étisie; il regardait le vin comme le meilleur remède de la fièvre, parce que cette liqueur donne à l'archée le moyen de produire de bonnes crises.

Dans les maladies chroniques il voyait pour principale indication celle de réveiller l'activité de l'archée par des stimulans; mais pourtant il voulait lui fournir des moyens appropriés à chaque genre de maladie, ce qui le conduisait au spécificisme. Il donnait la préférence aux préparations antimoniales, et plus encore aux mercurielles; et parmi ces dernières, il recommandait particulièrement le muriate simple contre les fièvres, les hydropisies, les maladies du foie, les ulcères du poumon; il comptait sur la propriété diaphorétique de cette préparation; car généralement il avait une grande confiance dans la transpiration et les sueurs, comme moyen

de détruire les engorgemens intérieurs, en offrant à l'archée une voie d'élimination dont elle ne manquait pas de profiter.

Le piétisme de notre auteur ne pouvait manquer d'influer sur sa pratique : il pensait que certaines paroles pouvaient calmer la colère de l'archée, et que l'assistance divine devait être invoquée pour détruire les maladies produites par de mauvais démons.

Vanhelmont n'était pas praticien : il n'était que chimiste et spéculateur de cabinet. L'expérience n'avait donc pas rectifié toutes les vues théoriques dont ses ouvrages sont remplis. Toutefois, il se cite en exemple du bon effet de la médecine stimulante et diaphorétique : étant attaqué d'un point de côté à l'âge de soixante-trois ans, il se guérit par du vin et du sang de bouc, quoiqu'il eût depuis long-temps, comme il nous l'apprend aussi, de la sensibilité et de la tuméfaction dans l'hypocondre droit. Que les stimulateurs ne se hâtent pas cependant trop de chanter victoire : Vanhelmont, attaqué de gastro-duodéno-hépatite, se guérit à soixante-trois ans d'une légère pleurésie par les stimulans; mais, à soixante-sept, il n'existait plus. Paracelse avait succombé dans un âge beaucoup moins avancé, et Brown, après s'être exemplairement guéri de la goutte au milieu de ses élèves, devenus ses convives, porta plus jeune encore la peine de son ontologie stimulative. Au surplus, je ne fais ces rapprochemens que sous le rapport de la médication excitante. Je me garderais bien de confondre le respectable Vanhelmont avec un Paracelse : je me ferais même un scrupule de le comparer à Brown, quoiqu'on ne puisse reprocher à ce dernier d'autre vice que celui de l'intempérance. Mais ce qui me frappe malgré moi, c'est qu'ils furent tous trois réformateurs on-

tologiques; qu'ils ne prodiguèrent les stimulans que parce qu'ils les adressaient à des entités abstraites pour obtenir des effets chimériques, et que tous trois enfin furent victimes de l'action trop réelle de ces modificateurs sur les organes.

CHAPITRE XVI.

DÉCOUVERTE DE LA CIRCULATION, PAR GUILLAUME HARVEY. TRAVAUX MICROSCOPIQUES. THÉORIE MOLÉCULAIRE. THÉORIES CHIMIQUES. SYLVIUS DE LE BOÉ. WILLIS. LA MÉDECINE MOLÉCULAIRE ET MATHÉMATIQUE PREND LE DESSUS.

Jusqu'ici les systèmes de pathologie ne portent aucune empreinte d'anatomie : aux élémens des anciens on a substitué des principes chimiques; à leur *enormon*, à leurs forces occultes, Vanhelmont a fait succéder les idées morbifiques, les archées et les blas, afin de mettre en mouvement les principes chimiques de son prédécesseur Paracelse. L'influence des astres, empruntée à la théosophie orientale, n'est pas tout-à-fait détruite; mais elle a beaucoup perdu de son crédit, pour faire place à l'influence des mauvais démons. Tout cela vient manifestement de ce que Vanhelmont n'a aucune idée de la circulation et des différens ordres de vaisseaux que parcourent les fluides, de ce qu'il ne connaît pas le mécanisme des sécrétions, de ce qu'il ne se figure point la véritable structure des viscères, celle des tissus qui entrent dans leur composition, la propriété que pos-

sèdent ces tissus de répondre à l'impression des stimulans.

A mesure que ces découvertes se feront, les explications changeront, et la science prendra des aspects différens : la connaissance de la circulation tendra d'abord à fournir des explications mécaniques ; mais la chimie ne renoncera pas facilement aux droits qu'on vient de lui donner sur le corps humain ; en attendant les notions sur l'irritabilité, l'âme prenant la place de l'archée, va diriger encore pendant quelque temps, à titre de cause première, le mécanisme vivant, car on est d'accord en ce point, que la matière ne peut avoir un principe d'action inhérent à elle-même ; enfin la découverte de l'irritabilité semblera devoir lever toutes les difficultés, imposer silence à toutes les controverses, en substituant le solidisme à l'animisme ; mais la manière dont cette nouvelle propriété sera envisagée par les différens esprits deviendra une nouvelle cause de dissension.

DÉCOUVERTE DE LA CIRCULATION.

Le dix-septième siècle débuta par la découverte qui devait exercer le plus d'influence sur les théories médicales anciennes. Guillaume Harvey, après avoir disséqué et expérimenté pendant plusieurs années, enseigna publiquement, à Londres, en 1619, la circulation du sang, et après avoir encore examiné sa nouvelle doctrine pendant neuf ans, il la fit connaître aux savans par la voie de l'impression.

LE GRAND HARVEY.

Harvey, élève de Fabrice d'Acquapendente, avait appris de son maître l'usage des valvules ; il connaissait

les idées de Servet sur la petite circulation; sans doute aussi celles de Césalpin, qui avait précisément indiqué la grande, ne lui étaient point étrangères. Il imagina des expériences, des procédés pour vérifier la marche du sang, et le résultat fut la démonstration positive de la circulation, telle que nous la reconnaissons aujourd'hui; car cette découverte est du petit nombre de celles qui ont été presque perfectionnées par leurs inventeurs.

CONJECTURES SUR LES PUISSANCES MOTRICES DU SANG.

Aussitôt ce nouveau fait connu, viennent des explications qui se rattachent à la physiologie et à la pathologie.

Mais la découverte simultanée ou postérieure de plusieurs autres particularités d'anatomie change et modifie diversement ces explications : ainsi, Descartes explique les mouvemens du cœur et des artères par l'effervescence du sang au moyen de ses tourbillons et des fermens de Vanhelmont. Selon ce philosophe, l'effervescence du sang était due à la chaleur de ce liquide, qui dépendait elle-même d'un éther ou matière subtile du premier ordre, qu'il avait substituée aux gaz de Vanhelmont. Le sang continue à fermenter dans les artères et devient de plus en plus expansible, jusqu'à se rapprocher de la nature des esprits vitaux qui en sont sécrétés par le cerveau. La digestion, comme Galien l'avait assuré, continue d'être une fermentation, comme elle était chez Vanhelmont, et la faim est provoquée par le ferment acide de l'estomac; les fermens président également aux sécrétions; mais les découvertes microscopiques de Malpighi fournissent à Descartes l'occasion de remettre en scène les principes de la physique de

Démocrite, c'est-à-dire, les rapports des molécules avec les canaux : il en fait l'application aux sécrétions. Ainsi les molécules rondes pénètrent dans les canaux circulaires ; les pyramidales, dans les tubes triangulaires ; les cubiques, dans les carrées, etc. Ainsi se dissipait l'antique merveilleux des qualités occultes, pour faire place à un autre genre de merveilleux ; mais, comme celui-ci était fondé sur la structure et les usages des parties, il avait du moins l'avantage de diriger les esprits vers les études anatomiques et microscopiques, et pouvait ainsi fournir les moyens de le réduire lui-même à sa juste valeur. En effet, dès 1663, Stenon démontra la structure musculaire du cœur ; et, en réfutant Descartes sur la fermentation comme cause du mouvement du sang, il ouvrit la voie à une autre explication, qui ne tarda pas à produire la secte mécanico-mathématique.

Mais cela ne portait aucune atteinte aux théories fondées sur les rapports des molécules avec les vaisseaux.

DÉCOUVERTES MICROSCOPIQUES. ORIGINE DE LA THÉORIE MATHÉMATIQUE.

Ce fut en 1661 que Malpighi vit, à l'aide de son microscope, le passage du sang des artères dans les veines. En 1690, Leuwenhoeck, armé d'un instrument plus parfait, non-seulement jouit du même spectacle, mais parvient même à distinguer des vaisseaux qui n'admettent pas de sang, et il les nomme névro-lymphatiques. Dès-lors la théorie mécanique marche hardiment de concert avec la théorie moléculaire. On évalue par le calcul la force des pulsations du cœur, la résistance des parois, des angles des vaisseaux, et même le choc des molécules. Le cœur préside seul à la circulation ; et c'est

aux efforts incroyables de ce muscle que sont dus les passages des fluides à travers les vaisseaux dont le calibre va toujours en diminuant. On admet, avec Descartes, des différences dans la configuration, le volume des molécules de ces fluides, des rapports entre l'une et l'autre, et les vaisseaux qu'ils doivent parcourir; et, dans les mouvemens de toutes ces molécules, la vie propre des capillaires n'entre encore pour rien. Mais il y a des causes qui peuvent imprimer des directions inverses aux fluides circulans dans les vaisseaux capillaires : à la vérité, ce ne sont plus les fermens de Vanhelmont, ni ceux de Descartes; mais on croit à des altérations primitives des humeurs par l'introduction de corpuscules étrangers, qui dénaturent les globules, altèrent leurs formes, les coagulent, les dissolvent, font qu'ils coulent trop facilement, et qu'ils s'épanchent sous forme humorale, séreuse ou sanguine, ou qu'ils s'arrêtent dans certains canaux devenus trop étroits, à raison de la cohérence vicieuse que les globules ont contractée entre eux. On voit l'excès de l'impulsion du cœur insinuer de vive force le sang rouge dans des vaisseaux où il ne doit parvenir que de la lymphe ou tout autre fluide encore plus ténu, et cette aberration devient la cause de l'inflammation. Ainsi, les dissolutions du sang et les erreurs de lieu de l'ancienne école d'Alexandrie reparaissent sous les auspices des découvertes microscopiques.

Mais pendant qu'une partie des médecins se livrent avec complaisance, sous la direction du fameux Boerhaave, professeur à l'Université de Leyde et partisan du système mécanico-mathématique, à cet humorisme microscopique, d'autres, sous l'inspiration de son collègue Sylvius, se plaisent dans la contemplation des compositions et des décompositions chimiques, dont l'écono-

mie humaine était devenue pour eux le laboratoire perpétuel.

SYLVIUS DE LE BOÉ.

François Sylvius de Le Boé fut en effet le fondateur du système chimique, déjà préparé par les travaux de Paracelse et de Vanhelmont. La théorie de Sylvius paraissait séduisante à cause de sa simplicité, simplicité qui venait de ce que l'on étudiait les opérations chimiques dans le corps sans que les organes y prissent aucune part.

Sylvius était praticien : il professa la clinique proprement dite; car il introduisit la méthode d'enseigner la médecine au lit des malades, et fit pratiquer de nombreuses ouvertures de cadavres. Eh bien! quoique cet homme eût sans cesse devant les yeux des malades et des cadavres, quoiqu'il ne cessât de recommander l'expérience, de la donner comme la pierre de touche des systèmes, il ne laissa pas d'en fonder un qui ne reposait ni sur l'observation des symptômes ni sur l'état des organes dont l'affection les produit. Tout était fermentation, dégagemens, précipitations dans l'économie : les organes n'y étaient pour rien. Des sels volatils huileux, l'acide dulcifié de la lymphe, la distillation des esprits vitaux dans l'encéphale, le combat des acides et des alcalis, l'occupaient incessamment. Le premier, il introduisit le mot âcreté, pour désigner la prédominance des élémens chimiques des humeurs, et en fit la cause prochaine des maladies. On sait que Paracelse n'employait le mot âcreté que pour peindre l'action des particules minérales qui s'introduisaient dans le corps par l'influence des astres, et pour donner une idée des effets rongeans du tartre sur les organes. Mais aussitôt que

Sylvius eut parlé, il y eut des âcretés acides, des alcalines, etc. Enfin cet auteur ne voyait dans le corps humain qu'un magma d'humeurs continuellement en fermentation, en distillation, en effervescence, en précipitation, et la vitalité des organes était entièrement étrangère à tous ces bouleversemens; de sorte que le médecin n'était plus qu'un ouvrier occupé à diriger le feu dans les fourneaux de l'économie et à recueillir les produits des opérations.

Les gaz découverts par Vanhelmont ne furent point perdus de vue par Sylvius : il leur donna le nom de halitus. Il connaissait quelques-uns de leurs effets sur les organes; il les comparait aux esprits vitaux, qui, comme substances spiritueuses, peuvent aussi devenir des causes de maladies. Ces esprits, par exemple, peuvent être ou trop aqueux et pas assez volatils, ou dans une trop grande effervescence. Il est même des cas où le défaut des fermentations fait qu'ils manquent entièrement.

On voit que les formules de Vanhelmont sont la base du système de Sylvius, et que les âcretés chimiques de Paracelse lui ont fourni les âcretés humorales : la digestion est à la tête de toutes les fermentations, et c'est sur ce modèle que toutes les autres sont figurées. Il n'y a chez Sylvius qu'un excès de luxe chimique, dépendant des progrès que ne cessait de faire la chimie.

On conçoit quelle devait être la pratique découlant d'une semblable théorie. Tantôt il fallait exciter les fermentations, tantôt les modérer, quelquefois en évacuer les produits, d'autres fois les neutraliser ou les altérer d'une manière quelconque. On purgeait pour évacuer la bile en effervescence : idée que l'on retrouve encore chez certains médecins qui veulent que l'on répète les purgatifs pendant que l'*humeur est en mouvement*. On

corrigeait l'âcreté de la bile par l'opium. Dans les maladies aiguës, on faisait un mélange de substances excitantes et volatiles, pour hâter le travail de la fermentation, avec les absorbans destinés à s'emparer de certains principes âcres dont les effets auraient pu devenir fâcheux. De là ces formules bizarres où l'on faisait entrer des plantes aromatiques, l'angélique, la contrayerva, les bézoards, les yeux d'écrevisse. Aux âcretés alcalines, qui entraînent à leur suite la dissolution des humeurs (on voit qu'il s'agit ici des plus violentes phlegmasies viscérales), on opposait les acides, les éthers, les opiacés, les terres absorbantes, et particulièrement le bol d'Arménie. Ainsi, dans les fièvres malignes, on combinait ensemble la thériaque, l'antimoine diaphorétique, les eaux distillées de chardon-bénit, de cannelle, de scabieuse, etc.

Quant aux maladies chroniques, on les traitait par des essences, des pilules fondantes, des préparations dépuratives; car, comme l'on y voyait des efforts impuissans de fermentation dépurative, il était naturel d'en déduire la nécessité des excitans de toute espèce. Au surplus, le caprice du médecin présidait seul au choix et à la combinaison des ingrédiens que l'on faisait entrer dans les formules; l'imagination lui représentait telle substance comme propre à se combiner avec tel principe prédominant dans les humeurs; mais son action eût été impuissante ou trop active, si on ne l'eût associée avec telle autre : ce qu'il importait surtout, c'était de faire entrer des absorbans dans les formules où figuraient les stimulans, afin que les principes âcres, volatils, nuisibles aux organes, pussent être saisis et émoussés aussitôt qu'ils se dégageraient.

Ces motifs secrets ont long-temps présidé à la con-

fection des médicamens magistraux, et lorsque l'on a cessé de se laisser guider par les idées de Sylvius, on a gardé ses formules, parce qu'elles convenaient également au travail de la coction, à la débilité, à l'asthénie : les absorbans seuls ont perdu de leur crédit. On les a, par la suite, réservés pour certains cas particuliers. Quant aux bézoards, ils furent les premiers dont on fit justice, par une proscription contre laquelle personne n'a réclamé.

SYSTÈME DE WILLIS.

Il est clair que la médecine chimique ou la chémiatrie, aussi bien que la thaumaturgie ou médecine mystique, découlaient du système de Paracelse; car Vanhelmont et Sylvius, qui les avaient tirées de cet auteur, eurent des contemporains qui se distinguèrent par des erreurs et des absurdités pareilles à celles qu'ils débitaient. Nous l'avons déjà vu pour la thaumaturgie médicale; il nous reste maintenant à faire remarquer qu'il en fut de même par rapport à la chémiatrie.

Thomas Willis, qui professait en Angleterre à la même époque que Sylvius en Hollande, ne se rendit pas moins célèbre par le rôle qu'il fit jouer à la chimie dans la génération des maladies et dans les actions des médicamens. Quelques différences dans la forme n'empêchent pas que le fond ne soit essentiellement le même. La fièvre simple n'était que l'effervescence du sang, du chyle et des autres humeurs par cause interne; mais d'autres fièvres dépendaient de celle du sel et du soufre, tandis que la quotidienne provenait de celle des esprits vitaux. Les convulsions étaient occasionées par l'explosion du sel et du soufre avec les esprits animaux. L'hypocon-

drie et l'hystérie dépendaient d'un sang mal purifié dans la rate; car il en résultait la surabondance des principes fermentescibles du soufre et du sel qui dérangeaient le cours des esprits vitaux. Il comparait le sang des scorbutiques à du vin éventé : la goutte était un effet de la coagulation des sucs nutritifs altérés par des esprits vitaux acidifiés, etc. Il recommandait les sudorifiques et les cordiaux, comme propres à augmenter le soufre du sang, qui est le véritable aliment de la flamme vitale. Ces remèdes, selon lui, purifient les esprits animaux et fixent le sang trop volatil; mais il différait de plusieurs de ses co-sectaires en ce qu'il saignait souvent pour modérer l'activité de la fermentation, son expérience l'ayant conduit à cette pratique; ce qui prouve que l'observation peut quelquefois servir de contre-poids aux systèmes les plus erronés.

MODIFICATEURS DE LA CHÉMIATRIE. CONCILIATEURS DES ANCIENS ET DES MODERNES.

En Italie, on entreprit de concilier la chémiatrie avec l'antiquité, en soutenant que les esprits de Sylvius, le mercure de Paracelse, la matière subtile de Descartes et le feu d'Empédocle, sont la même chose. Tout cela désignait, selon Pascoli de Pérouse, professeur à Rome, un éther qui est la cause de la fluidité des humeurs et de leur mouvement fermentatif, duquel dépend la chaleur. Suivaient d'autres rêveries, desquelles il résultait que les acides et les alcalis faisaient effervescence au moyen de l'éther et produisaient la fièvre : il y avait deux fièvres malignes, l'une par épaississement, et l'autre par dissolution. Quant aux intermittentes, elles dépendaient d'un ferment caché dans les glandes, et qui n'en sort,

pour entrer en effervescence, qu'a certaines époques.

D'autres voulurent que les fièvres malignes dépendissent d'un virus spécifique qui altérait les humeurs albumineuses destinées à nourrir les nerfs; mais il fallait toujours expulser ces humeurs, ces esprits ou ces virus par les sudorifiques; et, lorsque les humeurs avaient été coagulées par des acides, on ne pouvait se passer des alcalis pour les fondre et les préparer à être expulsées. Aussi vit-on plusieurs épidémies des plus graves traitées par le mélange des sudorifiques et des alcalins; ce qui ne donna pas de plus mauvais résultats que n'en a produit sous nos yeux le préjugé de l'asthénie ou de l'adynamie fébriles. C'était donc bien à tort que nos philosophes dynamistes s'élevaient contre les chémiâtres des seizième et dix-septième siècles.

JUGEMENT DE LA CHÉMIATRIE.

Mais à quoi servirait de m'arrêter plus long-temps sur cette doctrine médicale? Chaque école la travestissait à sa manière, et les adeptes se disputaient vivement entre eux; parce que tout y était imaginaire, tous avaient également le droit de réaliser leurs conceptions : aussi ne trouve-t-on jamais deux hommes parfaitement d'accord dans tous les genres de spéculations abstraites, c'est-à-dire dans les idées qui ne représentent point des corps ou des modifications de corps perceptibles aux sens. En fait de pathologie, il n'y a que les modifications du corps humain à observer : c'est bien assez que les médecins diffèrent entre eux suivant la finesse de leurs sens appliqués à l'observation. Il faut au moins qu'ils soient d'accord sur les conclusions qu'on en doit tirer; mais il n'y a qu'une doctrine qui puisse produire cet accord,

et ce n'est ni celle que nous examinons ni celles qui eurent l'avantage de la renverser.

RÉSISTANCE DE L'HIPPOCRATISME.

L'hippocratisme opposa une vigoureuse résistance à la chémiatrie : elle ne fit aucun progrès en France tant que *Riolan* et *Gui-Patin* présidèrent la Faculté. Gui-Patin, d'ailleurs, satirique des plus mordans, était grand partisan des écoles hippocratique et galénique : c'était un homme à expectation, à crises, à décoctions de simples pour favoriser des dépurations préparées par la nature; il se sentit révolté par les prétentions des chémiâtres, et ne vit pas sans indignation les effets perturbateurs du tartre émétique. Il saisit toutes les occasions de discréditer cette préparation minérale, et dressa le martyrologe de ses victimes. Malgré tous ses efforts, le minéralogisme médical l'emporta, et l'antimoine triompha par un arrêt du parlement, de l'année 1666.

Un autre médecin français, *Jacques Minot*, de l'école de Paris, nia l'altération du sang dans les fièvres; mais ce fut pour y substituer l'altération des esprits vitaux par un principe âcre, interne ou externe, d'où résultait une fermentation du chyle et du sang, qu'il croyait apaiser par les diaphorétiques, les spiritueux, l'opium et le quinquina. On se partageait entre les fermentations, les effervescences et les configurations des molécules trouvées par les microscopistes et exploitées par Descartes; et *Muller* fut, à Leipsick, apôtre et propagateur de Descartes et de Sylvius. Mais *Hermann Boerhaave*, *Thomas Sydenham* et *Frédéric Hoffmann* furent ceux dont les efforts contribuèrent le plus puissamment à la ruine totale du chimisme. Les travaux de *Robert Boyle*,

en Angleterre, préparèrent l'établissement de la véritable chimie, et les succès que Sydenham obtint par la saignée, dans la peste de Londres de 1665, firent une telle impression sur ses contemporains, que la chimie cessa de présider aux phénomènes de la vitalité. On demeura d'accord qu'il y a bien de la chimie dans le corps vivant, mais qu'elle est soumise à des forces différentes de celles qui agissent dans les laboratoires sur les corps morts; et vers le commencement du dix-huitième siècle, la secte iatromathématique devint prédominante.

CHAPITRE XVII.

MÉDECINE MÉCANIQUE, MATHÉMATIQUE, HUMORALE.

La découverte de la circulation porta, comme nous l'avons vu, les médecins à calculer les forces du cœur qui en est l'agent principal : Harvey s'était déjà essayé à ce calcul. On l'imita, et l'on fit pour les autres muscles ce qu'il avait fait pour le moteur central du sang. Les microscopistes avaient cru découvrir les molécules primitives des humeurs; on se les figura se mouvant dans des vaisseaux de différens calibres, et l'on crut aussi pouvoir appliquer le calcul à ces sortes de mouvemens. Descartes, le premier, en avait donné l'exemple, en figurant ces globules géométriquement, afin de pouvoir calculer leurs mouvemens : cet exemple ne fut pas perdu. D'ailleurs, Galilée en Italie et Newton en Angleterre avaient tiré de si grands avantages de l'application du calcul à la physique, que l'on s'empressa de toutes parts de les imiter.

Ce fut en Italie que la médecine mathématique prit naissance. Elle fut un des principaux résultats de la fameuse académie *del Cimento;* car Alphonse Borelli, qui en était un des membres, fut le premier qui tenta l'alliance des mathématiques et de la physique expérimentale avec la médecine. Il en donna l'exemple par son fameux ouvrage *de Motu animalium*, publié à Rome en 1680, et dans lequel il faut distinguer deux parties d'un mérite bien différent. La première, relative au mouvement musculaire, est un chef-d'œuvre dans lequel on a puisé tout ce qui a été dit de meilleur sur ce sujet. Lorsqu'il ne s'agit que des os et des muscles, considérés sous le rapport purement physique, c'est-à-dire comme leviers et comme puissances, l'auteur est sans reproche; mais lorsqu'il veut calculer les forces des muscles, il se jette dans l'erreur; car la vie dont elles dépendent n'est jamais susceptible d'un calcul rigoureux. Dans la seconde partie, où il est question des viscères, l'erreur fut encore plus grave. En effet, lorsque Borelli prétendit comparer la pression du cœur à un poids d'un certain nombre de livres, il s'égara, aussi bien que tous ceux qui essayèrent de l'imiter. On les vit successivement estimer cette force à plusieurs milliers de livres, et la réduire à quelques onces. En expliquant, dans cette seconde partie, la digestion par la pression des parois de l'estomac, les sécrétions par les rapports de configuration des diamètres des vaisseaux avec la forme des molécules, Borelli ne fit que retarder les progrès de la physiologie et de la médecine, puisqu'il tira de ces explications une théorie pathologique qui le conduisit à l'emploi du quinquina dans les fièvres, afin de fortifier les fibres et d'ouvrir les pores.

Bientôt on se perdit dans des calculs plus ou moins

ridicules sur les mouvemens du sang et des humeurs. On se figura les globules comme des corps solides, on les suivit dans les vaisseaux dont ils heurtent les parois dans leur trajet; on calcula les effets des différens diamètres, des courbures, des plicatures, des angles des vaisseaux sanguins et des sécréteurs qui s'en séparent. Quelques-uns ne trouvant pas leur compte à ce calcul, pour expliquer les sécrétions, supposèrent tantôt un ferment dans chaque glande, tantôt la préexistence, dans les vaisseaux sécréteurs, d'une humeur semblable à celle qui doit y pénétrer, afin de l'attirer à l'exclusion de toutes les autres.

La statique et l'hydraulique vinrent au secours des physiologistes. Le cœur fut comparé, par Baglivi, au piston d'une pompe ; les viscères à des cribles ; le thorax à un soufflet ; l'estomac devint une bouteille, et la chimie du corps vivant s'expliqua par la figure des atomes. Mais Baglivi renonçait aux explications mathématiques, aussitôt qu'il était question de la médecine pratique; il devenait alors hippocratiste, galéniste, humoriste, ou empirique, suivant les cas ; mais l'esprit d'observation, qu'il possédait à un haut degré, corrigeait quelquefois dans la pratique les vices de ces théories. Toutefois ce médecin, en plaçant, avec Pacchioni, le siége de la force motrice dans la dure-mère, donna lieu à des explications pathologiques dont les déductions thérapeutiques ne furent pas heureuses, comme nous le verrons dans un autre lieu.

Ces spéculations sur les globules et sur leurs différens rapports avec les vaisseaux, cette hydrodynamie physiologique, guidée par le calcul, conduisirent les médecins à des théories singulières : un d'eux alla jusqu'à se figurer les formes de la matière subtile de Des-

cartes, et cette matière lui suffit, avec les particules salines, pour expliquer tous les changemens qui surviennent dans les solides et les fluides, soit en santé, soit en maladie. Un autre imagina, d'après le glandulisme de Malpighi, que la systole du cœur est isochrone avec la prétendue diastole des glandes. Le même vit dans les vaisseaux des particules rameuses et crochues qui suspendaient les mouvemens des humeurs, à la manière des opiacés et des styptiques. De là, la nécessité de médicamens doués de particules pénétrantes par leur subtilité, ou raboteuses et dures, afin d'atténuer, de séparer et de dissoudre ces humeurs accrochées entre elles et formant les engorgemens des viscères. On crut, par la raison contraire, que les atomes polis et glissans de certaines substances alimentaires ou pharmaceutiques, devaient, vu le défaut de choc et d'irritation, jeter le corps dans le relâchement et dans l'atonie.

La découverte de la circulation du sang produisit la supposition de la circulation des esprits et du fluide nerveux, et Philippe Hecquet crut pouvoir tout expliquer par ce moyen; ce qui ne l'empêcha pas de prendre en grande considération le mouvement oscillatoire des vaisseaux. D'autres firent aussi beaucoup d'attention à ce mouvement, et l'on expliqua les fièvres par le vice de la circulation du sang : ce fluide pouvant pécher par lui-même, à raison de sa trop grande ou de sa trop petite quantité, était censé séjourner dans les vaisseaux capillaires trop contractés ou trop relâchés; ce qui donnait deux ordres de fièvres de nature opposée, et exigeait, comme l'on pense bien, des remèdes tout différens.

Un autre auteur, exploitant la même idée, établit,

conformément aux idées des anciens, que les muscles, les tendons, les ligamens, les os même font partie du système nerveux : il fit mouvoir le fluide nerveux d'après des lois purement mécaniques, en calculant aussi les rapports des molécules avec les canaux, et fit intervenir des particules hétérogènes qui ébranlaient le système et devenaient la cause des fièvres. Le type fut subordonné à la nature des corps étrangers : le quotidien fut attribué au nitre, le tierce aux acides, etc. La saignée et le kina furent jugés fort utiles pour diminuer la tension des fibres, etc.

La théorie de Keill, médecin écossais, fut une des plus séduisantes, parce qu'il la fonda sur l'attraction de Newton, si chère à tous les Anglais, et sur l'application du calcul des logarithmes. Il admit deux attractions dans le corps humain : l'une, qui unissait toutes les parties avec la masse, l'autre qui liait les molécules les unes aux autres. A mesure que l'impulsion donnée par le cœur diminue, les particules homogènes entre elles et hétérogènes au sang s'attirent, se réunissent et finissent par se séparer complètement de la masse commune dans les organes sécréteurs. Il crut aussi pouvoir calculer la diminution du mouvement du sang, et trouva que, dans les dernières artérioles du mésentère, ce fluide ne conserve que la 5261ᵉ partie de la vitesse qu'il avait en partant du cœur, ce qui lui donna l'occasion de réduire beaucoup la force impulsive de ce muscle. Il ne tenait aucun compte des impulsions données aux fluides par les tissus capillaires.

Cette théorie ne put tenir contre les efforts du système de l'excitement qui s'élevait en Allemagne : aussi *Georges Cheyne*, médecin à Bath, en Angleterre, en composa-t-il un autre avec des matériaux empruntés à

plusieurs systèmes. Selon lui, l'obstruction des glandes détermine l'accélération du cours du sang, et c'est de là que résultent toutes les fièvres aiguës, tandis que les fièvres lentes dépendent de l'atonie et de la dilatation de ces mêmes glandes; ce qu'il prouva par les calculs de Bellini et de Borelli. Il supposa un principe spirituel pour donner la première impulsion au mouvement, et le fit agir sur les sels, qui devinrent pour lui ce que le fluide nerveux était pour d'autres, c'est-à-dire le principe matériel de l'activité des tissus. Les nerfs n'ayant point de cavité, ne lui parurent, comme à Newton, que des espèces de cordes vivantes, et leurs fonctions furent expliquées par la vibration : opinion très-séduisante, qui a dominé dans les écoles jusqu'à la découverte de Galvani, et qui n'est pas encore généralement abandonnée.

Quant aux muscles, Cheyne ne vit dans leur élasticité qu'un effet de l'attraction newtonienne mise en jeu par le principe spirituel et par ses agens. Cette explication psychologico-physique nuisit beaucoup à l'hypothèse de Bernouilli, qui, voyant dans chaque fibre musculaire une série de petites vésicules, avait cru pouvoir expliquer le raccourcissement par le gonflement de ces sortes d'ampoules qui se remplissaient de sang ou de la matière la plus subtile de ce fluide, au moment de la contraction.

Cheyne eût été conséquent s'il eût expliqué les sécrétions d'après le newtonisme, à la manière de Keill; mais il était éclectique, et ce fut aux mécaniciens qu'il lui plut de s'adresser : il en rendit raison par les rapports des diamètres avec les molécules, sans doute pour accorder sa physiologie avec le système de pathologie qu'il adopta.

En effet, on y retrouve les mêmes élémens d'éclectisme : l'affaiblissement ou l'irrégularité du ton des fibres, résultant de la diminution du pouvoir attractif, de la viscosité des humeurs et de l'âcreté d'un sel étranger, est la cause de toutes les maladies. L'obstruction des glandes détermine l'accélération du cours du sang, et c'est de là que résultent toutes les fièvres aiguës, tandis que les fièvres lentes dépendent de l'atonie et de la dilatation de ces mêmes glandes. Les sels irritans, déposés sur les articulations, sont la cause de la goutte, et les affections chroniques du bas-ventre qui produisent la *maladie anglaise* ont pour principale cause les infarctus et les relâchemens des glandes avec des sels, des âcretés et de l'atonie. Il déduit de ces explications la nécessité d'une vie sobre et des toniques, parmi lesquels le quinquina doit occuper le premier rang.

Tous les médecins anglais de cette époque tendaient à réformer la médecine, en établissant un solidisme fondé sur le système de Newton, sans pour cela renoncer aux théories humorales. En effet, ils s'occupaient beaucoup des sécrétions, des courbures des artères, des modifications de la vélocité du sang, de l'attraction des particules semblables en grosseur, en densité. Ils cherchaient à établir les rapports de l'attraction de contact à l'attraction électrique, et à y trouver la raison du mouvement des fibres. Outre l'attraction, ils accordaient aux humeurs la répulsion comme aux solides mêmes, et du rapport de ces deux forces, ils faisaient résulter l'équilibre, le mélange parfait des humeurs et la santé. Ils avaient soin de rapporter l'état des liquides à celui des solides, surtout dans les organes sécréteurs; mais l'impulsion première

était donnée aux solides par l'air inspiré, et absorbé par la peau. C'était le premier aiguillon du mouvement pour ceux qui n'admettaient pas une cause spirituelle préexistante. Enfin, toutes les causes morbides portaient leur première action sur les solides dont les mouvemens irréguliers produisaient les maladies.

Toutefois, ce ne furent pas ces théories qui produisirent le vitalisme que l'on vit bientôt régner dans les écoles de médecine : il résulta plutôt des vues nouvelles que Frédéric Hoffmann avait puisées à une autre source; mais, avant d'exposer son système, je crois qu'il est important de donner une idée de la manière dont Boerhaave avait traité l'humorisme, puisque c'est lui qui a le plus contribué à le répandre, et qui a fourni à la thérapeutique le moyens les plus usités jusqu'à nos jours.

CHAPITRE XVIII.

THÉORIE DE BOERHAAVE.

Hermann Boerhaave, professeur à Leyde, en Hollande, fut un homme très-éloquent et d'une vaste érudition : il dut plutôt la prodigieuse réputation qu'il obtint à cette double qualité qu'à sa supériorité en médecine-pratique. S'il ne part pas de bien haut dans sa théorie médicale, du moins il part de loin; car il définit la maladie, *toute condition du corps humain qui lèse les actions vitales, naturelles ou animales*, ce qui rappelle aussitôt l'antique échafaudage de Galien. *Une condition*

qui lèse est du plus pur ontologisme. Une condition n'est qu'un jugement très-compliqué de l'esprit humain : elle n'a point d'action, et la définition de Boerhaave ne met point sous les yeux du lecteur un agent matériel dont il puisse observer l'action sur les organes.

Au surplus, l'auteur renvoie à l'anatomie et à la physiologie pour connaître les instrumens et le jeu des fonctions, c'est-à-dire les conditions de la santé; ce qui ne fait que confirmer notre critique. Puisque la maladie est inhérente au corps, elle doit être selon lui, *l'effet corporel particulier d'une cause déterminée.* Cette phrase, qui est une seconde définition, condamne la première, et n'est pas moins ontologique. Qu'est-ce qu'un effet qui adhère au corps ? Ce mot *adhère* ne suppose-t-il pas une entité modelée sur un corps susceptible d'adhésion à un autre corps ? Mais comment se fait une pareille adhésion ? On le conçoit d'autant moins que les maladies de Boerhaave sont des changemens dans les solides et les fluides. Or, des changemens n'adhèrent pas; ils existent et ils persistent plus ou moins de temps, et c'est là tout.

Ce serait une tâche trop pénible que celle d'exposer tous les vices du langage de Boerhaave, et tous les inconvéniens qu'ils doivent entraîner; nous les retrouverons, ces inconvéniens, en examinant le fond de sa doctrine, c'est-à-dire en recherchant ce qu'il veut dire plutôt que ce qu'il dit.

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE LA PATHOLOGIE DE BOERHAAVE.

Sans adopter précisément le langage de Galien, Boerhaave part des mêmes bases que cet ancien : il établit

trois états de l'économie qui engendrent un nombre pareil d'états morbides. Il admet des maladies par fibre lâche, ou par laxité ou débilité; des maladies par fibre sèche, et des maladies par excès du mouvement circulatoire : il est clair que ces trois diathèses embrassent les quatre déviations de la santé vers la maladie, que nous devons à Galien : les maladies par fibre lâche correspondent au tempérament pituiteux de cet auteur; celles par fibres rigides représentent son tempérament bilieux et son mélancolique; enfin celles par excès du mouvement circulatoire ne sont autre chose que les résultats du tempérament sanguin du médecin de Pergame.

Cependant Boerhaave s'écarte de son modèle quand il s'agit de donner une idée de ces trois états, que nous pouvons aussi appeler diathèses, parce qu'il adopte les théories de son temps, ou bien, en d'autres termes, parce qu'à l'ancien humorisme il substitue l'humorisme de son siècle. C'est ce que vont nous prouver les développemens qu'il va nous donner.

Dans les maladies par *débilité et relâchement*, les fluides sont trop aqueux, trop visqueux, d'où résultent des stagnations qui produisent des tumeurs, des pourritures, des cacochymies, en un mot, correspondantes à celles de Galien. Elles se manifestent par des phthisies, des hydropisies, des éruptions pustuleuses : les vaisseaux sont entraînés dans cette corruption, et se rompent par l'érosion des liquides devenus âcres. Vient ensuite l'indication d'un régime propre à dessécher la fibre, à lui donner de la force, et l'on sent trop que ces conseils n'étant point fondés sur l'irritabilité des organes récepteurs, et de ceux qui leur correspondent, il doit en résulter bien souvent des effets entièrement opposés à ceux que l'auteur se propose d'obtenir.

Dans les maladies *par excès de force et de rigidité*, l'auteur voit un état d'inertie produit par l'excès de tension de la fibre qui se resserre et arrête la circulation, d'où résultent la coagulation du sang, des concrétions polypeuses, des ruptures de vaisseaux et des hémorrhagies par suite des efforts du cœur contre ces sortes d'obstacles. On voit assez qu'un pareil état doit aussi donner des tumeurs qui tendent à la putridité, c'est-à-dire des affections que l'on pourrait confondre avec celles du premier genre, si l'on n'avait, pour les distinguer, la rigidité générale de la fibre. Voilà donc des phénomènes pathologiques qui changent de nature suivant l'apparence grasse ou maigre, forte ou faible des sujets. L'auteur corrige cette sécheresse constitutionnelle par un régime humectant, qui ferait merveille sans doute, s'il n'y joignait des stimulans propres à réveiller la fibre engourdie et à précipiter ses mouvemens trop ralentis. Ce traitement doit tomber sur les mélancoliques de Galien, c'est-à-dire sur les personnes atteintes de gastrites chroniques. Que l'on juge maintenant de son effet.

Dans l'explication des maladies *par excès du mouvement circulatoire*, Boerhaave développe sa théorie de l'inflammation, fondée sur les découvertes microscopiques. Il représente les globules du sang devenus trop abondans, trop épais, ou trop ténus, s'engageant dans des vaisseaux où ils ne doivent pas parvenir, ce qui rappelle l'erreur de lieu d'Érasistrate, y formant des embarras, des congestions, contre lesquels le cœur s'irrite, et, redoublant d'efforts, produit la fièvre. Cependant le sang qui forme ces tumeurs devient âcre, salé, acide, alcalin, purulent, ichoreux, putride, pendant que celui qui est libre dans les autres vaisseaux, trop agité, trop échauffé par l'action précipitée du cœur, se dessèche, acquiert

une viscosité inflammatoire, se concrète ou se dissout, se charge de sels âcres, de principes huileux, volatils, alcalins, et pénètre dans les plus petits vaisseaux, qu'il distend et qu'il peut même déchirer; ce qui se manifeste par des suppurations, des gangrènes, des sphacèles, des squirrhes, des hémorrhagies, etc. Il est clair que l'on doit opposer à ce genre d'altération, les adoucissans, les diluens, les aqueux et les rafraîchissans de toute espèce. Il faut convenir, en effet, que la théorie de Boerhaave avait au moins l'avantage de suggérer un bon traitement, quoiqu'il fût encore loin d'être le meilleur, dans les inflammations du plus haut degré, avantage qui ne se retrouve dans aucune des théories précédentes; mais toutes les nuances inférieures de l'état inflammatoire lui étant inconnues, cet auteur ne pouvait que conseiller des moyens impuissans, combinés avec d'autres qui n'étaient propres qu'à entretenir l'irritation, ou à la faire passer à une nuance plus prononcée.

Outre les trois états qui dépendent de la disposition de la fibre ou des tempéramens de Galien, Boerhaave admet encore des vices spontanés des humeurs, ou des altérations primitivement humorales, dont les conséquences sont toujours les mêmes maladies dont nous venons de parler. Dans le fait, il est fort clair que Boerhaave ne pouvant pas inventer de nouveaux symptômes, ne pouvait qu'expliquer différemment ceux qu'il avait observés lui-même, ou qu'il avait trouvés dans les auteurs, et s'efforcer d'en faire des maladies différentes. Aussi n'y a-t-il pas manqué.

Les maladies par vice spontané et simple des humeurs consistent dans

1° Un état de crudité, dans lequel les humeurs sont imparfaitement élaborées, et conservent en partie le

caractère des alimens qui les ont fournies : ces alimens sont les farineux non fermentés, les végétaux, les acides, les chairs des jeunes animaux, etc. Il en résulte un chyle imparfaitement animalisé, qui donne des humeurs glutineuses, grasses, acides, acrimonieuses; une bile peu foncée, inerte, etc. Les maux qui en proviennent sont les mêmes que ceux qu'occasione la débilité de la fibre; c'est-à-dire, la pâleur du corps, des excrétions acides, du prurit, des pustules, des ulcères, l'arrêt du sang dans les vaisseaux, des obstructions dans les viscères, l'irritation du cerveau et des nerfs, les convulsions et la mort. L'auteur place avec raison le siége de ces accidens dans les voies gastriques; mais comme il n'y voit que de la débilité et du relâchement, il conseille un régime et des médicamens excitans, qu'il faut unir aux humectans, aux absorbans et aux diluens, afin de remplir la triple indication de fortifier la fibre, de dissoudre les engorgemens et d'absorber les acides superflus. Boerhaave fait preuve ici de connaissances en chimie et d'une étude approfondie de Sylvius, de Willis et des autres chimistes de son temps.

2° *Un état glutineux*, ou la prédominance du *gluten spontané :* les élémens en sont fournis par les végétaux farineux, crus, austères, imparfaitement mûrs. Il en résulte la dissipation des liquides, le défaut de sang et de bile, la diminution de tous les mouvemens des instrumens de la vie. Cet état, qui n'est qu'une nuance du précédent, a, comme lui, son siége dans les premières voies, d'où le vice passe dans le sang. Il se manifeste *(a) dans l'appareil digestif* par l'inappétence, un sentiment de réplétion, des nausées, des vomissemens, des embarras pituiteux de la bouche et de la gorge, une bile inerte, des pituites d'estomac et des intestins, la

constipation, le gonflement, les vents, etc., désordres qui doivent entraîner la consomption, car le chyle ne peut ni pénétrer dans le mésentère, ni s'y perfectionner; *(b) dans le sang*, par la viscosité de ce fluide, la pâleur, l'imperméabilité de plusieurs viscères, les obstructions, des urines pâles, des tumeurs blanches, la suspension d'action des sécréteurs, le défaut de liquidité de leurs produits, la coalition des petits vaisseaux, le trouble de la circulation et des mouvemens vitaux et naturels, les suffocations et la mort. Les remèdes se trouvent dans un régime contraire à celui qui a produit la maladie, c'est-à-dire dans l'usage des alimens bien fermentés, aromatisés, animalisés, et dans les remèdes diluens, mais en même temps stimulans, résolvans, etc., afin de s'opposer aux concrétions, aux coagulations, aux obstructions, à la génération des calculs, etc.

3° *Un état alcalin* ou la prédominance de *l'alcali spontané*. Il est le produit des alimens qui se pourrissent au lieu de passer à l'acidité : tels sont les insectes, les poissons, les reptiles et toutes les viandes sur-animalisées; il résulte aussi de l'usage des substances aromatiques, âcres, etc. Ces ingesta établissent dans le corps vivant un état maladif qui tient de leur nature. Ils se décomposent; l'huile qu'ils fournissent devient âcre, se volatilise, se concrète, fournit de la terre, des sels rongeans, etc. Les effets morbides sont *(a), pour les premières voies*, l'inappétence, des rots nidoreux, l'amertume de la bouche, la nausée, des vomissemens bilieux, fétides, l'appétence pour les acides, des diarrhées bilieuses, des douleurs inflammatoires dans les flancs, une chaleur âcre, incommode; *(b) pour le sang*, la dissolution putride, l'acrimonie alcaline, huileuse, volatile, le défaut de nutrition, la dépravation des sé-

crétions, une fièvre ardente, des inflammations, des suppurations, des gangrènes, le sphacèle et la mort. La cure exige les diluens, les acides, les sels absorbans, comme le sel gemme et le sel marin, les végétaux émoussans, incrassans, émulsifs, saponacés, etc.

Rien de plus facile maintenant que de concevoir la réunion de plusieurs de ces altérations humorales pour se faire une idée des *maladies par vices spontanés et compliqués des humeurs.*

Viennent ensuite les maladies par défaut de circulation et pléthore. Les causes de la pléthore sont fort bien indiquées. Les effets de cet état dépendent de la raréfaction du sang, de son trop de vélocité, d'où résultent un excès de chaleur, la dilatation de tous les vaisseaux, l'altération des sécrétions, la compression des veines et des lymphatiques, l'inflammation, la rupture des vaisseaux, la suppuration, la gangrène et la mort. On voit assez quelle doit être la curation de cet état morbide.

A la suite de ces maladies, Boerhaave place celles qu'il appelle composées : ce sont les obstructions et les plaies. Il fait dépendre l'obstruction de l'excès de la masse des fluides; il ne parle aucunement de l'irritation, mais bien de la viscosité et de l'erreur de lieu. Il fait suivre l'énumération des causes capables de comprimer les vaisseaux extérieurs (telles sont toutes les tumeurs de quelque nature qu'elles soient, les luxations, fractures, distorsions, pressions), et décrit les altérations et les dégénérescences des vaisseaux ainsi comprimés, ce qui lui permet de donner ample carrière à son imagination. Je ne le suivrai pas dans ces descriptions : il me suffira de dire que tout y est fondé sur la mécanique et sur l'hydraulique, mais que pourtant il fait intervenir secondairement l'inflammation comme effet

de la pression, de l'embarras et des efforts du cœur. L'œdème et les douleurs y paraissent aussi de la même manière. Quant à la cure, elle exige d'abord la soustraction de la cause, toutes les fois qu'elle est possible; ensuite une foule de moyens appropriés aux différens états des fibres et des vaisseaux de la partie obstruée : de là, les indications simultanées de moyens trop souvent opposés dans leurs effets, tels que les évacuans, les relâchans, les diluens, les résolutifs, les atténuans, les détersifs, etc.; car, au moyen de certains mots, on donne à des substances médicamenteuses des vertus opposées à celles dont elles sont pourvues. Boerhaave n'a été que trop imité dans ces suppositions de vertus imaginaires fondées sur des observations mal faites et des généralisations précipitées.

Boerhaave ne peut manquer de bien indiquer les causes des plaies et leurs effets immédiats; il décrit avec la même vérité l'inflammation qui s'y développe, la fièvre qui la suit, et la suppuration qui lui succède. Il n'oublie ni les hémorrhagies, ni les phénomènes nerveux, ni la gangrène et ses conséquences; mais il attribue aux blessures des tendons des accidens qui ne dépendent que de la lésion des nerfs. Il parle aussi fort bien des blessures des grands viscères; mais on sent assez, vu l'état actuel de la chirurgie, que ses moyens curatifs n'ont pas toute l'efficacité qu'ils pourraient avoir. Aussi passerai-je sous silence tout ce qu'il dit relativement à la chirurgie, où l'on trouve d'ailleurs beaucoup de vues hypothétiques résultant de la théorie humorale.

DE LA FIÈVRE EN GÉNÉRAL.

C'est aux maladies internes en particulier que je dois reprendre mon auteur, pour trouver le complément de

sa théorie. Il m'entretient d'abord des *fièvres*, et va en chercher la définition dans les symptômes qui, selon lui, doivent les caractériser. Ces symptômes sont extrêmement multipliés dans ce qu'on appelle *les fièvres ;* aussi se contente-t-il de recueillir les symptômes communs à toutes, pour en faire les caractères de *la fièvre par causes internes.* Les voici : horripilation, accélération des battemens du pouls, chaleur, frissons qui diffèrent beaucoup relativement au temps de leur retour, de leur durée, et à leur intensité. Voilà l'idée générale de *la fièvre.* Si tous ces symptômes ont une marche précipitée et qu'il y ait du danger, la fièvre est *aiguë;* s'ils marchent lentement, avec ou sans danger, c'est une fièvre lente. L'une et l'autre peuvent être épidémiques, ou particulières à un individu, c'est-à-dire sporadiques.

Je remarquerai d'abord que cette description n'est pas une définition : une définition, en médecine, doit donner l'idée de la modification des organes, en quoi consiste le phénomène, et l'on ne voit ici que les signes extérieurs de cette modification, sans avoir la certitude qu'ils sont complets. Il faudrait dire quelle est la modification interne qui produit les symptômes à la collection desquels on a donné le nom de fièvre : l'auteur l'a bien senti; car, après avoir dit qu'on appelle *maladies aiguës* celles qui sont accompagnées de la fièvre aiguë, et *chroniques fébriles* celles qui sont avec fièvre lente, il entreprend de rechercher la *nature* de la fièvre, et il espère la trouver dans la considération des trois symptômes communs. Cette considération lui apprend que l'accélération du cours du sang est le seul symptôme commun à tout état fébrile, le seul qui existe depuis le commencement jusqu'à la fin : il en conclut que la fièvre dépend de l'accélération des contractions du cœur,

et que cette accélération est la cause prochaine de la fièvre.

Voilà donc l'idée de la fièvre déjà beaucoup plus restreinte et plus précisée. Je ne m'arrêterai pas à demander à l'auteur les caractères qui distinguent l'accélération fébrile de toute autre. Je vois, par tout ce qu'il a dit, qu'il entend une accélération durable avec chaleur différente de celle de l'état normal et lésion d'un certain nombre de fonctions. Je répète avec lui que l'idée de fièvre se rattache en effet à ce genre de lésion, et je crois que c'est à tort qu'on a chicané sur ce point; mais je dis que cette accélération morbide des contractions du cœur ne me donne point l'idée de la nature de la fièvre, que l'auteur avait pourtant promis de me donner. En d'autres termes, je sens qu'il me reste à apprendre pourquoi cette accélération morbide existe.

Si je faisais cette question à un médecin physiologiste, il me répondrait en remontant aux premiers principes de la science physiologique, c'est-à-dire au résumé général des faits : il me dirait que l'accélération dépend de ce que l'irritabilité du cœur est augmentée, et de ce que cet organe est plus stimulé que dans l'état normal. Si je voulais ensuite savoir pourquoi cette super-stimulation existe, il me ferait une distinction : « Je « ne saurais, me dirait-il, vous apprendre pourquoi le « cœur est stimulable ou irritable, parce que personne « n'en sait rien; mais si vous voulez admettre son irri- « tabilité, comme un fait constaté, quoique inexplica- « ble, et vous contenter de ce que nos sens et notre rai- « son peuvent saisir, je vous dirai, quand je le saurai, « c'est-à-dire dans la plupart des cas, quels sont les sti- « mulans qui ont agi sur le cœur, et si leurs effets ont « porté primitivement sur son tissu ou sur un autre qui

« lui communique la super-stimulation. Voilà, conti« nuerait-il, comment il faut entendre la *nature de la « fièvre.* »

Mais Boerhaave ignorant le fait de l'irritabilité, ne pouvait déterminer ainsi la nature de la fièvre. Comment s'y prendra-t-il donc? il aura recours à d'autres faits: il se souviendra des cas où la fièvre a paru être un moyen de guérison. Il les généralisera, il les rattachera à des explications hypothétiques qu'en ont données les anciens depuis Hippocrate, c'est-à-dire à l'existence d'un principe sage et prévoyant, *la nature*, inhérent aux organes, et il en tirera la définition suivante : *La fièvre est une affection de la vie s'efforçant de prévenir ou d'empêcher la mort.* Telle est pour lui la *nature de la fièvre.* Mais comme, de son temps, on avait pour expliquer les efforts de la nature une manière différente de celle des anciens Grecs, il cherchera les preuves de son assertion dans la théorie mécanico-humorale de sa secte, et il ajoutera, ou son commentateur ajoutera pour lui : *Parce que toute accélération a lieu pour vaincre un obstacle qui menace d'arrêter le cours du sang, et par suite les mouvemens du cœur, dont le repos produit la mort.* Il fera plus, il trouvera la preuve de cette nouvelle assertion, en ce que, dans les maladies aiguës, l'accélération des contractions du cœur est d'autant plus grande que la mort est plus prochaine. Ce dernier fait est pourtant bien loin d'être général, et lorsqu'il existe, les modifications de l'irritabilité en rendent parfaitement raison ; mais ce n'est pas ici le moment d'entrer dans ces détails.

Les explications du froid et de la chaleur fébrile sont données d'après ces théories mécaniques. Le froid dépend de ce que le sang est stagnant dans les extrémités

des vaisseaux, et qu'en même temps il y a une cause qui irrite le cœur, cause qui n'est autre chose que cette stagnation elle-même, constituant un obstacle contre lequel le cœur irrité développe de la réaction. Vient ensuite la chaleur : lorsque le cœur a pu développer toute son action, la lutte se fait avec moins de désavantage de la part du cœur, et l'état fébrile est complet. L'auteur avoue cependant qu'en cela l'on voit plutôt l'effet que la nature de la fièvre, et par ces mots il nous donne la preuve de son ontologie, ou de l'érection qu'il a faite de la fièvre en une entité active. Cette entité est ensuite définie par les expressions suivantes : *Donc l'augmentation de la vélocité des contractions du cœur avec augmentation de résistance de la part des capillaires* (par leur engouement) *complète l'idée de toute fièvre aiguë.*

La cause prochaine de la fièvre ou la modification de l'organisme qui la constitue, selon Boerhaave, ayant été établie, cet auteur passe aux *causes éloignées.* Ces causes sont infinies pour le nombre et la variété. Elles sont particulières (sporadiques) ou épidémiques. Il entreprend d'énumérer les premières en les rattachant à un certain nombre de chefs qui sont les ingesta, les retenta, les gesta, les applicata, méthode utile empruntée à Galien; mais il y joint des choses tant internes qu'externes qui, suivant lui, changent les humeurs et leurs mouvemens. Il s'agit de la faim, des évacuations, du pus amassé, de la sérosité épanchée, de l'ichor, de toutes les collections de matières âcres, de la bile échauffée, allumée, de l'inflammation, de la suppuration, de la gangrène, du cancer, des veilles, des études excessives, des excès vénériens, etc., énumération où l'on retrouve en partie ce qui vient d'être exposé, et que je ne reproduis ici qu'afin de faire voir jusqu'à quel

point les idées de Boerhaave étaient encore superficielles et confuses.

Je ne dis rien des changemens que ces causes produisent dans le corps humain, parce qu'ils se rattachent aux explications humorales dont j'ai déjà donné l'idée. Il s'agit maintenant de rechercher les effets de l'entité fièvre. Ces effets sont, d'après notre auteur, d'expulser plus de liquides qu'à l'ordinaire, d'agiter les humeurs, de les confondre, de mettre en mouvement celles qui sont stagnantes, de vaincre les résistances, d'opérer la coction des humeurs stagnantes, coagulées qui étaient la cause de la fièvre, d'isoler le produit de cette coction et de l'expulser par les crises, de changer un état sain en un état morbide, ou *vice versâ*, de dépouiller les humeurs de leurs liquides et de les laisser plus épaisses qu'elles n'étaient, de faire supporter ce que l'on ne supportait pas auparavant, et de produire d'autres effets que tout le monde peut apercevoir, comme la soif, la chaleur, l'anxiété, la débilité, la lassitude, la pesanteur, l'anorexie, etc. On distingue très-bien ici le supposé d'avec le réel; mais on y trouve aussi du faux, tel que cet épaississement du résidu des humeurs. L'auteur ne tient donc nul compte des boissons aqueuses qu'il prodigue aux fébricitans, et du vice de l'hématose, qui ne s'exerce plus que sur des matériaux nullement propres à donner de la consistance aux humeurs. On voit que son jugement opère plutôt sur des suppositions que sur des faits, et que son principal but est, comme le fut celui de Galien, d'être conséquent aux principes de sa théorie. Je pourrais démontrer qu'aussi bien que le médecin de Pergame, il ne l'a pas toujours été; mais c'est une perte de temps que je veux épargner à mes lecteurs. Je n'ai pour but que de bien

caractériser sa doctrine, afin de pouvoir saisir les rapports qui la lient avec celles qui la précèdent et celles qui l'ont suivie.

Ce qui vient d'être exposé donne assez l'explication de l'aphorisme suivant : *Moins la densité de l'humeur est considérable, moins l'irritation est durable;* cette idée, toute mécanique, montre le fond de la pensée de l'auteur. La fièvre n'est qu'un moyen de fondre et de dissoudre les engorgemens, les obstructions, et de détruire l'excès de densité, quoique, d'après l'auteur, elle le laisse quelquefois à sa suite. C'est par sa qualité fondante qu'elle peut servir de remède à une autre maladie; car il y en a peu qui ne consistent en un excès de densité. Mais comme les efforts du cœur peuvent rester impuissans, comme ils peuvent même produire de nouveaux embarras en laissant la dépuration imparfaite, en déposant dans les canaux une matière épaisse qui les obstrue, etc., la fièvre doit quelquefois changer une maladie pour une autre, ou en occasioner de nouvelles. D'ailleurs, une foule d'inconvéniens se rattachent à l'existence de la fièvre, et pour les trouver, il suffit de ne pas perdre de vue les principes de la théorie mécanico-humorale : ainsi, la mort peut être le résultat de la destruction de la force des solides, de la dépravation des liquides, de l'obstruction des canaux qui doivent introduire dans le corps les matériaux destinés à son entretien : l'auteur indique par là les inflammations, les suppurations, les gangrènes *fébriles* des viscères, les ulcérations aphtheuses des intestins qui sont autant d'effets de l'activité surprenante de l'entité fièvre. Soyons surpris maintenant de voir nos pathologistes modernes faire peu de cas des inflammations que l'on découvre dans les cadavres à la suite des fièvres *essen-*

tielles : ils ont, à la vérité, rejeté les explications de l'humorisme; mais ils ont gardé l'entité sans la dépouiller de son action.

Pour que la fièvre se termine par la santé, l'on doit supposer, ainsi que nous l'avons pu déduire de sa *nature* tirée de sa cause finale, qu'elle a déployé assez de force pour dompter sa cause prochaine, qu'elle a opéré la résolution de l'engorgement, et qu'elle en a rendu la matière mobile. C'est fort bien ; mais ici plusieurs chances s'offrent à nous par rapport à cette matière : elle peut être expulsée par l'insensible transpiration; alors le cœur s'apaise et se repose de son travail, la circulation ayant repris sa régularité. Mais la matière, devenue mobile, peut être mal élaborée, imparfaitement domptée; dans ce cas, elle conserve des qualités irritantes qui empêchent la régularité de la circulation et stimulent les vaisseaux : c'est ce qui produit les crises sensibles ou les évacuations excrétoires qui se font avec plus ou moins d'impétuosité dans l'espace de quatorze jours ou à peu près; tels sont la sueur, la salivation, le vomissement, la diarrhée, les flux d'urine. Enfin, cette matière, toujours vaincue et rendue mobile, peut être assimilée aux autres humeurs, et évacuée sans efforts avec les excrétions ordinaires.

Pour prévoir la terminaison d'une fièvre aiguë, il faut bien l'observer depuis le début et pendant l'augmentation, en un mot, jusqu'à son plus haut degré, noter ses différences, sa marche, etc.; alors on peut prédire si elle sera mortelle, si elle guérira, ou si elle laissera une autre maladie à sa suite. Voilà l'éternel refrain des médecins hippocratiques : laisser marcher, ne pas déranger les efforts de la nature, au moins dans le principe du mal, à moins que ce ne soit pour corriger

un excès de plénitude ou évacuer des saburres qui nuiraient à son travail. Lorsque la fièvre s'est définitivement caractérisée, et que le médecin a eu tout le loisir de bien observer la tendance de la nature, de bien mesurer ses forces et de prévoir ses intentions, c'est alors qu'il lui est permis d'agir. Sa coopération ne gâte point l'ouvrage de la nature, et l'on a la satisfaction, quand on a rédigé le journal de la maladie, de posséder une belle et régulière observation, qui peut servir de modèle aux observaturs futures.

Van-Swieten nous apprend, dans son Commentaire sur l'aphorisme 587, que c'est ainsi qu'il procéda pour se faire une idée des maladies aiguës : il recueillait les symptômes auprès des malades, et lorsqu'il était rentré chez lui, il rédigeait l'histoire de la maladie. Il recueillit de cette manière plusieurs centaines d'observations qu'il comparait avec celles d'Hippocrate et de Galien, dont il eut ainsi l'occasion d'admirer la profonde sagacité. C'est ainsi qu'il croit avoir appris la médecine, et qu'il conseille aux autres de l'étudier. Telle fut aussi la méthode, véritablement hippocratique, que nous inculquèrent nos professeurs à l'école de Paris. C'est en la suivant que nous en découvrîmes le vice fondamental, celui de n'observer qu'un groupe de symptômes, et d'en faire une entité qui préside à l'altération des organes, et à laquelle les moyens curatifs sont adressés. Mais comme j'ai touché cette question à l'occasion d'Hippocrate, et que je dois l'approfondir en parlant de la Nosographie de Pinel, je ne m'y arrête pas présentement; mais il est curieux de voir à quel traitement Boerhaave a été conduit par la combinaison de cette méthode hippocratique avec l'humorisme de son temps.

Il tire ses indications de trois sources principales : de

l'état des forces qu'il faut soutenir ; de l'existence de l'âcreté morbifique qu'il s'agit d'émousser, ou de la ténacité qu'il faut dissoudre afin d'en préparer l'expulsion ; des symptômes que l'on est obligé de mitiger toutes les fois qu'ils sont trop intenses ou trop incommodes pour le malade.

La première de ces trois indications ne se remplit qu'avec des boissons alimentaires. C'est la grande question de la nourriture des fébricitans trouvée si importante et si souvent agitée par les anciens. Boerhaave conseille des alimens liquides et des boissons de facile digestion opposées à la putridité, propres à apaiser la soif, à exciter l'appétit, et opposées à la cause connue de la maladie. Son commentateur explique ses intentions, qui sont conformes à celles de l'école hippocratique, en disant qu'il s'agit des décoctions gélatineuses, telles que celles d'avoine et de corne de cerf pour les jeunes sujets, dont toutes les maladies dépendent des acides, et des décoctions d'orge, d'avoine et de pain chez les adultes, où dominent l'âcreté alcaline et la putridité. Quant au temps où il convient de donner la nourriture, ils sont d'accord avec les anciens pour choisir les momens où la fièvre cesse ou éprouve de la rémission.

Ces préceptes n'ont été que trop bien suivis, et c'est une des causes qui ont concouru à prolonger les maladies fébriles. Les fièvres continues sont toujours des inflammations, et tant que l'on peut espérer d'en arrêter le cours, les boissons alimentaires doivent être proscrites. On ne peut les accorder que lorsque l'irritation touche à sa fin, à moins que l'on ne désespère d'en détruire la cause, comme dans certaines phlegmasies chroniques avec altération des viscères. Quant aux

fièvres intermittentes, si l'apyrexie est complète, la nourriture peut y être placée, pourvu que l'appareil digestif ne soit pas trop irrité.

Boerhaave veut aussi que l'on ait égard à la durée probable de la fièvre; car il faut soutenir la nature chargée d'un fardeau qu'elle doit porter pendant long-temps, précepte hippocratique que nous avons apprécié ailleurs. L'âge, le climat, les habitudes, les goûts extraordinaires des malades doivent aussi être pris en considération : ce qui donne bien de la latitude au médecin, et mériterait d'ête expliqué; mais ce n'est pas ici le lieu.

La seconde indication générale, celle de *corriger l'âcre* qui est censé produire la fièvre, devient une source féconde de polypharmacie pour les sectateurs de l'humorisme. L'auteur mentionne d'abord les corps étrangers irritans, appliqués à l'extérieur, ou introduits dans les premières voies, et donne à cet égard des conseils pleins de sagesse; mais pour les âcres qui ont pénétré dans le sang, il renvoie à ses principes généraux de pathologie humorale dont j'ai parlé, et à ce qu'il doit dire des âcres épidémiques. C'est là que se retrouve ce vague et cet arbitraire qui ont rendu la théorie humorale si contradictoire, si dégoûtante, en un mot, si mauvaise, qu'il est extrêmement difficile d'en tirer quelques préceptes d'une application avantageuse. En effet, que penser d'une doctrine qui conduit les praticiens à administrer, dans les fièvres les plus aiguës, des substances alcalines, telles que la lessive, l'eau de chaux, des préparations huileuses et des terres absorbantes pour corriger les acides ou les âcres salins; les savonneux combinés avec les mucilagineux et les acides pour détruire les mauvais effets des alimens âcres, aromatiques, échauffans; les vomitifs et les substances astringentes

et austères pour dissiper le relâchement qui suit l'emploi d'une nourriture trop copieuse; les toniques internes et les stimulans externes pour déboucher les ouvertures, où les fluides trop épais et visqueux sont retenus, et donner à la nature la force de les expulser? Les maux que l'on peut faire en remplissant ces fausses indications dont les signes sont tout-à-fait imaginaires, sont-ils prévenus par le conseil de pratiquer quelques saignées et de donner des boissons rafraîchissantes et acidules lorsque la soif et l'ardeur fébrile sont trop intenses? Non sans doute; et je ne suis nullement surpris de voir la médecine purement excitante des solidistes remplacer la pratique incohérente des humoristes. La terreur trop fondée de l'adynamie devait nécessairement succéder à la confiance aveugle en un fatras de médicamens à propriétés opposées, dont le résultat était toujours l'affaiblissement des malades dont on n'avait pu arrêter les phlegmasies.

Je ne suivrai pas l'auteur dans le détail des moyens qu'il emploie pour mitiger les symptômes prédominans qui tourmentent les malades et inspirent aux médecins de justes craintes : il s'agit du froid, du tremblement, de l'anxiété, de la soif, de la nausée, des éructations, du vomissement, de la faiblesse, de la chaleur, de la sécheresse, du délire, du coma, de l'insomnie, des convulsions, de la sueur, de la diarrhée, des pustules inflammatoires. Boerhaave et son commentateur ont écrit un volume sur ces indications, et l'on peut bien juger, par ce que l'on a déjà vu, combien ils ont pris soin de renvoyer à leurs principes généraux sur les dépravations humorales, et jusqu'à quel point ils ont pu porter la confusion dans l'emploi des remèdes d'un effet contradictoire.

DES FIÈVRES EN PARTICULIER.

Je dirai maintenant un mot des fièvres en particulier : elles sont continues ou intermittentes. Des fièvres continues, la plus simple est l'éphémère; elle est caractérisée par la simplicité de ses causes ; à peine a-t-elle un peu de matière morbifique. Elle dépend de l'influence des six choses non-naturelles. Le corps est sain et pur, les symptômes légers, la crise prompte, et le pouls se rétablit dans l'état naturel aussitôt que la fièvre a cessé. L'auteur ne lui oppose que le repos, l'abstinence et quelques boissons délayantes.

Se prolonge-t-elle plusieurs jours, l'éphémère perd ce nom, pour prendre celui de continue simple, non putride. On l'appelle aussi synoque simple. C'est l'angioténique du nosographe.

Rien de plus simple aussi que de se rendre raison d'une pareille fièvre : les auteurs l'ont créée en rapprochant tous les cas d'inflammation gastrique de courte durée, c'est-à-dire, de gastro-entérite provoquée accidentellement chez des personnes jeunes, fortes et en état de pléthore, dont les viscères étaient sains, et qui, pour cette raison, ont été promptement délivrées de l'irritation par la simple réaction sur les exhalans cutanés. Ce qui démontre le caractère gastrique de cette phlegmasie, c'est la réunion de la rougeur de la langue, de l'inappétence, de la soif, avec l'absence de tous les symptômes des autres inflammations, ainsi que nous en donnerons les preuves détaillées en analysant la nosographie philosophique. Cette *fièvre*, dont Galien paraît être l'inventeur, n'est caractérisée qu'après sa terminaison ; ce qui ne doit surprendre personne, puisqu'elle se confond

avec le début de toutes les gastro-entérites d'une médiocre intensité chez les sujets en état de pléthore. Le corps est pur, pour les humoristes, tant qu'ils n'observent dans les fièvres ni bile, ni pituite, ni fétidité des excrétions, ni couleur sombre, ni prostration; mais aussitôt qu'ils sont frappés de l'aspect de ces formidables symptômes, ou qu'ils remarquent ceux plus terribles encore de l'état nerveux, au lieu d'y voir les conséquences des progrès ou de l'extension d'une phlegmasie dont ils n'ont point comprimé l'essor, c'est-à-dire, de la fièvre éphémère ou de la synoque simple, ils supposent l'existence d'une matière qui infecte les humeurs, et donnent à ce dernier groupe de symptômes un nom qui le sépare entièrement du premier. Viennent ensuite les explications hypothétiques et la recherche des spécifiques appropriés aux matières, aux âcres, aux symptômes alarmans; et malgré ces laborieux efforts de l'esprit, l'incertitude recommence à la première occasion.

Telle est la position de Boerhaave, lorsqu'il cherche à fixer la théorie de la synoque putride. On voit qu'il ne peut parvenir à la distinguer de la synoque simple que par le degré. Elle est, dit-il, provoquée par des causes plus graves que l'inflammatoire, et ces causes sont l'obstruction des viscères, l'opilation de la peau et de tous les capillaires, une acrimonie plus aiguë, quelquefois entièrement spéciale. Selon Van-Swieten, les humeurs ont dégénéré avant la fièvre, ou bien elles dégénèrent par la fièvre elle-même et deviennent impropres à la circulation : une mauvaise méthode, ajoute-t-il avec beaucoup de justesse, peut donc suffire pour convertir une synoque simple en synoque putride.

Profitons de ces aveux pour pénétrer le fond de la pensée de ces grands hommes et nous faire une idée de

leur position scientifique. Ils ignoraient l'histoire du phénomène de l'inflammation ; ils ne connaissaient pas l'irritabilité ; ils étaient, dès l'enfance, imbus et saturés des principes de l'humorisme et du chimisme médical. Nourris des dogmes ontologiques d'Hippocrate sur l'autocratisme de la nature, est-il donc surprenant qu'ils n'aient pas pu reconnaître que les obstructions antécédentes n'étaient que des phlegmasies chroniques qui servaient de noyau à des phlegmasies aiguës ; que la sécheresse de la peau en était l'effet sympathique ; que l'acrimonie générale et la dégénération des humeurs dépendaient du vice de la nutrition et de celui des sécrétions, déterminés l'un et l'autre par la même cause ; que les acrimonies spéciales, ou les miasmes et les virus, ne peuvent nuire qu'en portant l'irritation dans les mêmes organes sur lesquels agissent les stimulans les plus ordinaires, les plus naturels, et que par conséquent les symptômes doivent être les mêmes après toutes ces stimulations, et diffèrent uniquement par le degré ; que les engorgemens ne se font point parce que les humeurs sont devenues impropres à la circulation, mais bien plutôt parce qu'un excès d'irritabilité les accumule et les retient dans un lieu déterminé, où les fixe plus ou moins une nutrition anormale ; enfin que ce n'est pas la fièvre simple qui corrompt les humeurs, mais l'inflammation dont elle dépend : de sorte que la mauvaise méthode ne produit la conversion fâcheuse dont il s'agit que parce qu'elle laisse marcher ou qu'elle exaspère la phlegmasie ou les phlegmasies qui causent l'état fébrile.

Les fauteurs des vieilles routines répètent sans cesse qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil : sans doute ; mais tout ce qui existe n'est pas connu, et l'on peut à chaque instant faire de nouvelles découvertes ; on peut

mieux voir ce qui n'avait été qu'aperçu; on peut, en regardant de bien près, reconnaître des différences où l'on ne voyait que des ressemblances; en un mot, un objet imparfaitement distingué se simplifie ou se multiplie par une observation plus attentive et plus soutenue. C'est ce qui est arrivé dans la question qui nous occupe. Le fait des affections chroniques viscérales précédant les affections aiguës fébriles et les déterminant, était connu, aussi bien que celui du vice de la nutrition et des sécrétions dans les unes et les autres; mais ces faits ne suffisent pas, présentés d'une manière aussi vague, pour constituer une science ou même une partie de science, et pour faire trouver les moyens de délivrer l'homme du fléau de ces affections.

Il a donc fallu chercher d'autres faits particuliers, et il a fallu les trouver dans l'examen plus attentif de ces faits généraux. Mais il fallait aussi une bonne méthode de recherche, et on ne l'a pas trouvée du premier abord. Sur les faits de corruption apparente des humeurs qui sortent du corps, on a supposé celle des humeurs qui y sont encore renfermées; puis, regardant autour de soi pour découvrir les agens de cette corruption, on a cru les trouver dans tous les corps inertes qui frappent les sens de la même manière que les humeurs corrompues qui émanent du corps vivant. On a de plus noté que quelquefois la santé paraissait se rétablir dans la progression de la sortie de ces humeurs, tandis que d'autres fois cette sortie n'ayant pas lieu, la vie cessait et le corps tombait plus tôt dans la corruption : que de raisons pour croire que tout devait s'expliquer par la lutte du principe vital de l'économie avec les agens de corruption! N'était-on pas naturellement porté à croire que quand la mort arrive sans l'évacua-

tion des matières putrides, elle dépend de leur rétention dans l'intérieur du corps, et que lorsqu'elle survient malgré l'excrétion de ces matières, elle n'est due qu'à leur abondance, qui est telle, que tous les efforts de la nature et de l'art n'ont pu en tarir la source? De ces inductions générales, érigées en vérités de fait par la prévention et l'ignorance, aux explications du mode d'action des matières délétères dans l'intérieur des vaisseaux, la distance n'était pas grande : les hommes à imagination l'eurent bientôt franchie, même long-temps avant la découverte de la circulation du sang; mais lorsque cette découverte, les visions des microscopistes et les premières observations des chimistes sur les mouvemens intrinsèques des molécules eurent jeté dans le champ de la science une foule de notions nouvelles qui se présentaient à l'esprit avec l'apparence de faits physiques d'une vérité rigoureuse, tout le sang-froid des médecins ne put les préserver d'un vif enthousiasme.

De toute part on se mit à construire des échafaudages d'hypothèses : on ne les fondait plus, comme autrefois, sur les lois et sur les causes imaginaires des anciens philosophes grecs, mais sur des faits démontrés qui inspiraient beaucoup de confiance aux inventeurs. Ceux-ci ne s'apercevaient pas qu'ils en tiraient des inductions prématurées, dont la fausseté ne pouvait être aperçue qu'après la découverte de faits non encore connus, ou seulement soupçonnés; les inductions passaient pour des vérités de fait, et les doctrines médicales se multipliaient presque à l'infini. Elles périrent pour la plupart comme étouffées dès leur berceau; mais celle de notre auteur, fortifiée par son alliance avec les dogmes vénérés du grand Hippocrate, soutenue par le crédit et l'éloquence d'un professeur non moins savant qu'é-

rudit, survécut à toutes ses sœurs et acquit une vigueur telle que les doctrines fondées sur le vitalisme ne sont point encore parvenues à l'anéantir.

Pour les fièvres intermittentes, Boerhaave abandonne la théorie des quatre humeurs de Galien : il attribue ces maladies à la viscosité du sang artériel et à celle du fluide nerveux de l'encéphale; la première détermine le ralentissement du cours du sang; la seconde ne fait qu'ajouter à cette modification, à cause de la difficulté d'innervation du cervelet sur le cœur. C'est ce qui produit le frisson, qui ne fait qu'augmenter la densité du sang. Enfin vient le redoublement d'énergie du cœur, d'autant plus difficile à concevoir que la viscosité du fluide nerveux et la difficulté d'innervation sont des conditions peu favorables à ce réveil du cœur. Quoi qu'il en soit, les contractions de cet organe ayant acquis plus de vélocité, il en résulte un surcroît de mouvement et de chaleur du sang, qui opère la résolution des engorgemens et rétablit l'équilibre, qui dure jusqu'à ce que la viscosité non détruite, car elle ne peut l'être qu'après plusieurs accès, ait reproduit la même stagnation.

Cette théorie n'est point du goût de Van-Swieten, qui ne peut admettre, dans tous les cas, la viscosité comme cause prochaine, attendu qu'il a observé les fièvres intermittentes chez des malades en état de salivation mercurielle, et qui, par cette raison, devaient avoir le sang suffisamment dissous. D'autre part, il a vu des intermittentes subitement déterminées par des causes morales, comme la frayeur, ce qui détruit tout soupçon d'une viscosité antécédente, qui ne peut se former qu'avec lenteur. D'ailleurs les rechutes par causes légères et momentanées, telles qu'un refroidissement accidentel, un purgatif, un accès de colère, le début constant des

accès par des phénomènes nerveux, la régularité de leurs retours à la même heure dans une épidémie dont il avait été témoin, lui paraissaient déposer en faveur d'une cause nerveuse. Il place donc la cause des fièvres dans le fluide nerveux; mais il ne peut déterminer de quelle manière ce fluide est altéré. Il croit aussi que cette disposition persiste entre les accès, et plus ou moins de temps après qu'ils ont cessé, et qu'elle peut être remise en jeu par une des causes mentionnées, ou par la saburre.

Van-Swieten rappelle les anciennes opinions sur la cause prochaine des fièvres intermittentes. Il cite d'abord celle de Galien, que nous avons fait connaître en son lieu, et qui rattache chaque type à chacune des humeurs cardinales. Il parle ensuite de Fernel et de Vanhelmont qui plaçaient le nid de ces maladies entre l'estomac et le duodénum, tandis que d'autres l'ont mis dans les glandes du mésentère et dans le pancréas. Quant à nous, nous remarquons que tous ces auteurs ne voyaient pas dans ces organes une irritation, mais toujours la collection, la stagnation ou l'adhérence d'une matière morbifique, soit saburrale, soit produite par une sécrétion vicieuse, une corruption, etc.

Ayant égard à ces autorités et à celle de Sydenham, qui donnait également dans la cause humorale, Van-Swieten conclut que la cause nerveuse peut être mise en action par un foyer humoral et diminuer d'intensité par l'évacuation de ce foyer; mais il croit qu'elle n'a nul besoin du secours d'un pareil foyer, et qu'elle possède par elle-même la force suffisante pour faire naître les accès. Ne pensez pas cependant qu'il substitue le vitalisme pur à l'humorisme. Vous avez vu que le vice non déterminé qu'il admet pour cause des fièvres n'est pas seulement

dans les nerfs ; il est en même temps dans leurs fluides, et surtout dans le fluide nerveux de l'encéphale. Cette remarque est importante, afin qu'on ne fasse pas honneur à Van-Swieten d'une idée qui ne lui appartient point. Il a d'ailleurs beaucoup de titres à la reconnaissance de la postérité. C'est un observateur scrupuleux, un homme d'une grande franchise et d'une conscience très-délicate.

Il penche à croire que la cause extérieure qui vient donner au système nerveux la disposition première à produire les accès de fièvre, en dépravant son fluide propre, pourrait bien être un miasme épidémique. Mais après avoir émis cette opinion, Van-Swieten, qui n'aspire point à fonder un système cohérent, qui ne veut que faire part de ses observations pour servir la science, convient que cette disposition fébrile des nerfs n'est pas suffisamment déterminée par tout ce qu'il en a dit, et n'abandonne pas à beaucoup près la théorie des épaississemens et des obstructions. Du reste, il dit que la cause nerveuse est souvent fort tenace et résiste pendant plusieurs années aux efforts de l'art; ce qu'il n'a vu que chez des sujets qui avaient des viscères obstrués. Plusieurs auteurs, et surtout Boerhaave et Sydenham, sont d'avis que le travail fébrile a pour objet la résolution de ces obstructions. Van-Swieten respecte trop ces graves autorités pour les combattre avec des argumens pressés; mais nous qui le lisons, nous ne pouvons pas trop comprendre comment une modification vicieuse du fluide nerveux occasionée par un poison miasmatique aurait pu être considérée, par un auteur aussi judicieux, comme le remède nécessaire institué par la nature pour la guérison de ces obstructions. L'auteur n'a pu admettre une semblable proposition qu'en isolant

la fièvre, des causes, et même des modifications des solides et des fluides qui la produisent, pour en faire une espèce d'être actif, une puissance qui est appelée par ces mêmes causes pour remédier aux dérangemens qu'elles viennent d'opérer. C'est un raffinement d'ontologie.

On aurait tort de croire qu'en transportant la cause des fièvres intermittentes des humeurs dans les nerfs, Van-Swieten renonce à l'humorisme relativement au traitement de ces maladies. L'humorisme et l'autocratisme impuissant de la nature ou des entités morbides, puissances qui ont besoin presque à chaque moment du secours de l'art pour achever les œuvres qu'elles méditent, constituent essentiellement la théorie des humoristes de l'école hippocratique du moyen âge. Celle de Boerhaave dérive de la même source; mais on y remarque l'addition d'une hydrodynamie fondée sur les rapports des molécules et des tubes capillaires. Celle de Sydenham et de Van-Swieten sont l'une et l'autre avec quelque mélange d'empirisme. Mais suivons-les dans l'application au traitement des fièvres intermittentes.

D'après l'idée que Boerhaave s'est faite de la cause des fièvres intermittentes, on juge bien qu'il doit trouver beaucoup d'indications à remplir pour le traitement de ces affections. En effet, il faut d'abord donner, pendant l'apyrexie, des apéritifs salins, alcalins, aromatiques, des minéraux combinés avec des délayans, des huileux fort doux. On doit aider ces substances à pénétrer dans l'intérieur des vaisseaux par l'exercice, par des fomentations, des frictions douces; en un mot, on doit tout faire pour en introduire le plus possible, afin que, quand le cœur viendra à se ranimer dans le prochain accès, il promène partout ces particules médicamenteuses à la faveur de l'eau qui leur sert de véhicule, et achève de les pousser

jusque dans les plus petits vaisseaux pour délayer la viscosité et préparer la solution des obstructions. Toutefois, que l'on n'aille pas se figurer que cette désobstruction puisse être l'ouvrage d'un jour. Boerhaave ne pense pas à guérir promptement les fièvres intermittentes : il lui suffit de seconder le travail désopilateur de chaque accès avec les moyens indiqués. Mais on présume bien qu'il ne perd pas de vue sa théorie générale, fondée sur les différences radicales de la matière obstruante, en rapport avec le régime et le tempérament des malades. Il paraîtra donc tout simple de le voir approprier, non pas à la susceptibilité des organes, mais à l'espèce d'humeur qui obstrue leurs canaux, les différentes espèces de fondans, depuis les plus actifs, comme les alcalis et les sels âcres, jusqu'aux sels neutres les plus doux, depuis les aromates les plus riches en huile essentielle caustique, jusqu'aux végétaux saponacés, aux chicorées et aux plantes potagères, etc. L'imagination peut ici se donner une libre carrière en se figurant les mille et une manières d'agir des molécules médicamenteuses sur les molécules de la matière morbifique qui obstrue les canaux par la densité de ses particules terreuses, par ses particules branchues et s'accrochant entre elles, par ses particules aigres, âcres, acides, crispantes, qui resserrent les vaisseaux en les irritant, etc., etc.

Boerhaave avait pourtant senti la nécessité de presser la guérison de certaines fièvres automnales dont les accès sont alarmans par leur intensité, surtout lorsque le corps est affaibli et que la maladie a déjà duré quelque temps. Il conseille donc le kina sous différentes formes durant l'apyrexie, pourvu qu'il n'y ait point de signe d'inflammation interne ni d'obstruction.

Cette thérapeutique est modifiée par Van-Swieten :

admettant avec tous les hippocratistes le principe que la fièvre intermittente doit être respectée dans son début, quand elle ne compromet pas la vie par la violence des accès, il ne lui reste qu'à rattacher ce principe à la théorie humorale; et, en le faisant, il développe les idées de son maître. Les intermittentes automnales ne doivent pas être supprimées brusquement, parce qu'elles sont un moyen de résoudre les engorgemens et les obstructions qui se sont formées durant l'été par la grande dissipation des liquides du sang. L'expérience atteste, en effet, suivant les humoristes mécaniciens, que, bien traitée, la fièvre dissipe ces engorgemens, et même assure le longévité, et que, trop tôt guérie par le kina, elle est la source d'une foule de maux. Celui qui nous développe cette théorie est pourtant le même qui nous disait naguère que le *caractère* de la fièvre intermittente est dans les nerfs, et que les guérisons opérées par le kina dans bien des circonstances peuvent concourir avec les causes purement nerveuses, dont mention a été faite plus haut, à faire révoquer en doute la dégénération ou l'épaississement des humeurs, et les obstructions. Il est vrai que cela ne s'appliquait qu'aux intermittentes vernales, et que maintenant il est question des automnales. Toutefois, force sera d'admettre encore une exception pour les cas où les accès d'automne sont forts, et les sujets faibles, cas qui rentrent évidemment dans nos pernicieuses. Quoi qu'il en soit, Van-Swieten se croit forcé de négliger ici les obstructions, que Boerhaave, plus attaché aux principes, ne négligeait pas, comme on l'a vu. Mais le commentateur se réserve de les traiter par les apéritifs, et de fortifier les malades afin qu'ils puissent supporter la fièvre, qui plus tard pourra revenir achever la résolution des obstructions.

En mettant sur la même ligne les fièvres continues et les intermittentes, qu'Hippocrate et Galien avaient déjà rapprochées, la même école, dans laquelle on voit surtout figurer Sydenham, admet nécessairement que les fièvres bilieuses automnales sont, comme les intermittentes, un résultat des engorgemens, stagnations d'humeurs, obstructions, saburres, qui se sont formés durant le cours de la saison chaude. Le but de la nature est toujours le même; seulement elle suspend à plusieurs reprises, dans les fièvres intermittentes, le travail qu'elle achève tout d'une haleine dans les continues. On ne sait trop, suivant eux, pourquoi cette différence : le savoir, ce serait connaître la cause de l'intermittence. Les uns ont prétendu qu'elle dépendait de la trop grande abondance de la matière à évacuer, les autres de la faiblesse des sujets, ce qui ne s'accordait guère avec la possibilité d'un état inflammatoire plus prononcé que dans certaines continues. Les galénistes s'en prenaient aux différens degrés de résistance que les humeurs formant la matière des intermittentes diverses opposaient à la coction. Mais les humoristes de l'époque que nous examinons auraient rougi de donner une semblable explication. La meilleure ressource, pour eux, était d'admettre des miasmes qui attaquaient la force nerveuse, ou, pour parler leur langage, le fluide nerveux, et l'empêchaient de déployer d'un seul coup toute son énergie. Il est vrai que cette explication n'allait pas avec les cas d'intermittentes causées par une chute dans l'eau claire ou par une frayeur soudaine; mais du moins cela se rattachait-il à la cause nerveuse, et c'était toujours quelque chose, quand on était avide du nouveau, d'autant plus que l'on pouvait encore s'appuyer d'une autre analogie : le quinquina,

ce souverain spécifique de l'intermittence fébrile, est aussi, selon Van-Swieten, un excellent remède contre l'hypocondrie et l'hystérie, qui sont *des maladies purement nerveuses*. Quelle puissante raison pour regarder les fièvres intermittentes comme ayant leur cause première dans les nerfs! Aujourd'hui que la véritable cause des phénomènes nerveux d'origine abdominale, la gastro-entérite, est découverte, on peut juger de la solidité d'un pareil argument. Mais n'eût-on pas ce moyen de rectifier l'erreur de Van-Swieten, on n'en sentirait pas moins combien il est vicieux de juger du caractère d'une maladie par le remède auquel on doit sa guérison, comme si chaque remède était exclusivement le spécifique d'une maladie ou d'une disposition morbide de l'économie, comme si la même maladie ne pouvait pas céder dans certaines circonstances à des médicamens de propriétés opposées.

Boerhaave tolérait trop la saignée dans les fièvres intermittentes, selon Van-Swieten. Elle n'est point le remède de la fièvre, mais seulement de quelques accidens, comme la pléthore; et Sydenham allait jusqu'à craindre que les malades ne périssent sous la lancette. Ces auteurs restreignaient trop l'emploi de la saignée dans les fièvres intermittentes; ce qui a beaucoup retardé les progrès de la médecine, à cause du roman que Brown bâtit dans la suite sur la nature asthénique de ces maladies.

Quant aux purgatifs, nos auteurs en sont assez partisans, mais pas autant que Boerhaave. Van-Swieten n'a pas oublié la remarque de Vanhelmont, que plus on prend de purgatifs, plus on rend de matières putrides; ce qui avait fait croire au spiritualiste brabançon que les purgatifs engendraient toutes ces humeurs, et lui

avait inspiré le plus grand mépris pour les médecins. Toutefois, comme il fallait absolument purger après les fièvres automnales, Sydenham et Van-Swieten combinaient ou alternaient leurs purgatifs avec des sudorifiques, et les répétaient tous les deux ou trois jours, pendant plusieurs semaines, et même pendant deux ou trois mois, jusqu'à ce que la langue se nettoyât, pour être sûrs qu'il ne restait aucune humeur hétérogène dans les embouchures des vaisseaux.

C'est dans le même but qu'ils employaient aussi les sudorifiques appropriés, non pas à la susceptibilité du malade, on n'en était pas à ce point, mais à son tempérament, ou à la nature de sa prédominance humorale, conçue et estimée d'après les principes de la secte dont j'ai donné plus haut l'exposition.

Cependant toutes ces précautions n'étaient pas, à beaucoup près, si nécessaires pour les fièvres vernales, attendu que la chaleur, qui va toujours en augmentant, suffit pour dissiper les résidus de l'humeur fébrile. D'ailleurs il n'était pas démontré pour Van-Swieten que les fièvres vernales fussent produites par les mêmes causes que les automnales.

C'est un spectacle intéressant de contempler les longs efforts de l'esprit humain pour se tirer du labyrinthe de l'ontologie médicale. Les médecins qui nous occupent n'avaient de réel sous les yeux que les symptômes des maladies : tous les autres faits intérieurs qui leur servaient d'explication, par lesquels ils prétendaient régler leur traitement, étaient controuvés. C'étaient de fausses déductions tirées de découvertes encore imparfaites sur la physiologie du corps humain ; et toutes les tentatives des humoristes pour rendre la pathologie physiologique, car les théories médicales n'avaient pas

d'autre objet, étaient inutiles. Inattentifs sur le phénomène de l'irritabilité, ne voyant dans le corps humain que des phénomènes mécaniques et hydrauliques, ces savans faisaient de vains efforts pour saisir les rapports qu'il y a nécessairement entre les modificateurs et nos organes : un succès obtenu leur faisait d'abord croire qu'ils avaient réussi; mais bientôt un revers les détrompait et les forçait à chercher d'autres explications. S'ils avaient toujours bien observé, leur erreur n'eût pas été de si longue durée; mais l'observation des faits de pathologie, même considérés de la manière la plus empirique, est une chose extrêmement difficile. Elle l'était surtout pour les praticiens des temps passés, qui ne pouvaient pas tirer leurs points de comparaison d'une médecine allant directement au but. Ils croyaient voir des succès où il n'y en avait pas, et leur erreur ne se dissipait pas facilement. C'est ainsi qu'on les voit se féliciter d'avoir consolidé la convalescence des malades auxquels le kina avait d'abord enlevé la fièvre, lorsqu'après trois, quatre et six mois de l'usage continuel des purgatifs et des sudorifiques, la saison venait enfin les guérir, en ramenant les beaux jours, les distractions et le régime de la campagne.

Van-Swieten nous fournit un nouvel exemple du même genre d'erreur à l'occasion du quinquina. Lorsque ce médicament fut introduit en Europe, il fut d'abord considéré comme le spécifique de toutes les fièvres, car les hommes soupirent toujours après les spécifiques; mais bientôt on s'aperçut que le succès n'était pas général, et que de grands maux (*pessima mala*) survenaient à la suite des guérisons qu'il avait opérées. Il fallut beaucoup de temps pour s'apercevoir de cela, et quand on s'en fut bien assuré, plusieurs

médecins condamnèrent le quinquina d'une manière trop exclusive, comme coupable de tous les maux qui succédaient aux fièvres intermittentes. Les médecins à l'antique profitèrent de ce moment d'alarme pour revenir à Hippocrate et à Galien, qui avaient bien guéri les fièvres sans quinquina. Mais des hommes sans passion voulurent faire le rôle de conciliateurs et s'opposer à la proscription d'un puissant moyen. Van-Swieten est de ce nombre. Il fit judicieusement remarquer que les obstructions et autres suites de fièvres avaient existé avant la découverte du quinquina. Il essaya de concilier le traitement perturbateur par le kina avec les préceptes de la doctrine hippocratico-humorale essentiellement temporisante, parce qu'elle a toujours de nombreuses indications à remplir. Selon lui, les fièvres guérissent la goutte, les palpitations de cœur, les épilepsies; elles disposent à la longévité, etc. (assertions qui prouvent de nouveau combien les auteurs étaient sujets à mal observer): c'est donc rendre un mauvais service aux malades que de les délivrer trop tôt d'un pareil trésor. Quand ils ont le malheur d'être trop faibles pour pouvoir en soutenir le poids ; par exemple, quand ils sont vieux, épuisés par la longueur de la maladie, quand leurs accès les accablent à tel point qu'ils sont menacés de mourir dans le frisson; dans tous ces cas, dit notre auteur, il faut les en délivrer par le quinquina : mais s'ils sont jeunes, robustes, qu'ils suivent un bon régime, et qu'ils n'aient aucun viscère malade, il est bon de les laisser jouir long-temps d'une fièvre quarte pure qui leur prépare une vieillesse longue et saine. Les fièvres ne sont pas moins précieuses aux personnes qui ont des obstructions, puisque de grands maîtres ont assuré qu'elles sont faites pour les résoudre.

Soyez donc réservé sur l'usage du quinquina dans ces sortes de cas, et n'oubliez pas surtout que ceux qui vous donnent ce conseil ont pu plaider dans la même page en faveur de ce médicament, en assurant que s'il fait du mal à tant de personnes, s'il laisse la santé languissante pendant plusieurs mois chez de jeunes sujets robustes, c'est uniquement la faute du médecin. En effet, ajoute-t-on, le kina est par lui-même un excellent remède; ce qui le prouve, c'est qu'il guérit à merveille les hypocondriaques et les hystériques, en les fortifiant, et l'on aurait grand tort de lui reprocher de nuire aux fièvres, en retenant la matière morbifique que les accès devaient élaborer, car il s'en faut de beaucoup qu'il en existe dans toutes les fièvres; et d'ailleurs, si l'on s'aperçoit que l'on guérit trop tôt la fièvre, on peut attaquer les obstructions qu'elle n'a pas eu le temps de résoudre, la rappeler par un purgatif, par un bain froid, etc.

Que conclure de ces contradictions, de ces échappatoires plus ou moins subtiles ?.... Toujours que les faits matériels, en apparence les plus simples, la guérison et la non-guérison, les bons et les mauvais effets d'un médicament, non pas inerte, mais du nombre de ceux qu'on appelle héroïques, étaient mal vus et très-mal observés par les premiers praticiens de leur siècle, tant il est vrai qu'Hippocrate avait raison de dire : *Experientia fallax*.

Nous nous souviendrons de cette difficulté de bien voir en médecine-pratique, lorsqu'il sera question des prétendus éclectiques modernes qui croient pouvoir observer juste sans rallier leurs observations à la doctrine physiologique. Notons toujours en passant que le vice de l'observation dépend de la théorie à laquelle les hu-

moristes voulaient rallier les faits observés, et c'est encore le vice que nous avons signalé plus haut. Ils regardaient moins les symptômes que les altérations qu'ils supposaient dans les organes et dans les humeurs. Ils manquaient d'observations précises pour leur servir de modèles, bien qu'ils eussent sous les yeux toutes les épidémies d'Hippocrate.

MALADIES AIGUËS FÉBRILES.

Après avoir traité des fièvres, Boerhaave passe aux *maladies aiguës fébriles.* On voit qu'il a commencé par examiner la fièvre en elle-même sous ses deux formes générales de continue ou d'intermittente, et qu'ensuite il étudie cet élément combiné avec l'inflammation locale. Cette méthode a persisté jusqu'à la doctrine physiologique. Par maladies aiguës fébriles, l'auteur entend la frénésie, le coma, le carus, l'angine, la péripneumonie, l'hémoptysie, la pleurésie, l'inflammation des mamelles, du diaphragme, de l'estomac, du foie, de la rate, du mésentère, des intestins (ce qui comprend la dyssenterie, l'iléus, le volvulus, le ténesme, les hémorrhoïdes, la colique bilieuse), des reins, de la vessie, des uretères, de l'utérus, des jointures, et les inflammations des parties externes dans la rougeole et la variole.

C'est toujours la matière inflammatoire, produite comme on l'a vu précédemment, qui engendre toutes les maladies. Elle se porte d'un organe à l'autre, et le danger dépend de l'importance de l'organe qu'elle attaque. En général, trois choses sont à considérer dans les maladies inflammatoires : la fièvre continue, l'inflammation et l'organe. L'auteur ne traite pas en particulier de toutes les inflammations locales, attendu que

plusieurs d'entre elles sont même placées comme symptômes de maladies plus graves et plus étendues.

Dans l'histoire de la frénésie caractérisée par un délire furieux, on remarque la distinction de cette maladie en frénésie vraie, par affection primitive du cerveau, et en symptomatique, qu'il nomme aussi *para-frénésie*, laquelle dépend de l'inflammation d'une autre partie. Ce qui doit être noté dans cette distinction, c'est que l'affection secondaire du cerveau n'est point attribuée à une influence exercée par le moyen des nerfs, mais au transport d'une partie de la matière inflammatoire qui surabonde dans le siége primitif de l'inflammation.

Sa description est soignée, c'est-à-dire courte et précise comme d'ordinaire, dans le texte de Boerhaave; et Van-Swieten donne des détails qui ne peuvent qu'être fort utiles. Je remarque, entre beaucoup d'autres, la réflexion suivante : La disposition interne du cerveau * peut exciter en nous des idées qui ne répondent pas aux causes externes agissant sur les organes des sens; quand elles sont faibles, la raison peut les corriger; mais si elles ont beaucoup d'intensité, elle ne saurait en triompher, et il y a délire, les malades étant persuadés que ces causes existent hors d'eux, et les comparant à de semblables impressions qu'ils ont jadis reçues des corps extérieurs. Cette explication est juste pour le fond; elle ne pèche que par la forme ontologique de l'expression : nous dirons, nous, dans l'état actuel de nos connaissances, et d'après le traité *de l'Irritation et de la Folie*, que cette disposition interne du cerveau est un excès d'irritabilité et de mouvement de la sub-

* Cette disposition est pour lui le dérangement de l'influx et du transflux des esprits, causé par la rapidité du cours du sang ou par sa congestion.

stance nerveuse contenue dans le crâne; que ces mots, *la raison résiste*, signifient que cette irritation anormale n'a pas encore détruit celle du type normal; que ceux-ci, *la raison ne peut triompher*, expriment la disparition de ce type et la prédominance de l'anormal. Voilà le fait dans sa forme physiologique; mais Van-Swieten, qui ne pouvait la lui donner, a toujours eu le mérite d'en consacrer la substance, en faisant voir le malade trompé par des impressions internes, qui ressemblent tellement à celles qu'ont coutume de fournir les sens, que sa raison ne suffit pas pour les lui faire distinguer. Les philosophes ontologistes de nos jours n'ont pas dans leur système de quoi fournir cette explication, puisqu'ils jugent de tout ce qui est relatif à l'intellect par la conscience, et qu'ils l'affranchissent du contrôle des sens. En effet, diront-ils que la conscience est trompée par la disposition morbide du cerveau? ce serait assujettir la conscience à la matière nerveuse de l'encéphale, et alors elle n'aurait pas plus d'infaillibilité que les sens: diront-ils qu'elle est suspendue? ce serait sans fondement; car le frénétique n'a pas perdu le sentiment de son existence, et il jouit de toute la plénitude de son moi; elle est donc seulement dépravée. Que devient alors, dans leur théorie, une faculté faillible, une faculté qui délire au point de prendre l'intérieur pour l'extérieur? Comment peut-elle être l'arbitre d'une science?....

Boerhaave n'a pas ignoré que la frénésie peut se changer en manie et se terminer par les maladies soporeuses: il a tenu compte des changemens qui s'opèrent dans les fonctions de l'estomac et des autres viscères, aussi bien que des variations continuelles qui surviennent dans les symptômes, à mesure que le cerveau se detériore par

l'effet de l'inflammation; ce qui donne, mais consécutivement, tous les symptômes des fièvres ataxiques, apoplectiques, cérébrales des modernes. Il n'y avait pas beaucoup à faire, si l'on n'a égard qu'aux belles descriptions de cet auteur, pour arriver à la conception nette des deux modes principaux de l'irritation du cerveau, l'un antérieur, et l'autre postérieur à celles des autres viscères. Mais n'oublions pas que les explications gratuites sur les causes, et le rôle tout imaginaire des modificateurs, sont de puissans déviateurs de l'attention dans la théorie boerhaavienne. Chaque système avait ses causes de distraction; autrement la médecine aurait marché à pas de géant.

Il y aurait beaucoup à dire sur la manière dont Boerhaave et son commentateur ont envisagé les angines; mais cela ne serait bien placé que dans une monographie : il me suffira de dire qu'on y rapporte tous les phénomènes aux principes généraux de la théorie, c'est-à-dire que celles qui ne paraissent pas assez intenses pour être attribuées à la matière inflammatoire, sont regardées comme un effet des congestions lymphatiques.

La même théorie s'applique aux inflammations pulmonaires. D'abord on trouve une première distinction pour la péripneumonie inflammatoire; elle est placée tantôt dans les capillaires de l'artère pulmonaire, et tantôt dans ceux de l'artère bronchique. Cette distinction théorique, fondée sur l'anatomie, n'est d'aucun usage dans la pratique. L'abcès se forme en quatorze jours lorsque la matière inflammatoire n'a pu être résoute, assertion théorique que le fait ne justifie pas; le pus formé dans le poumon peut être résorbé et aller former un dépôt ailleurs, opinion sans preuve. Mais ce

qui est ici digne d'attention, c'est la terminaison par une tumeur calleuse ou squirrheuse dans le poumon, qui laisse pour toute la vie une respiration difficile, tussiculeuse, qui augmente après les repas, sans signe de vomique latente. On reconnaît dans cette explication une application de la théorie générale de l'auteur sur l'inflammation. Il s'est représenté cette tumeur squirrheuse, et lui a attribué la dyspnée, comme produite soit par elle, soit par les adhérences des poumons aux parois thoraciques. Mais quand plus tard les observateurs ont voulu vérifier cette assertion, ils ne l'ont point trouvée exacte, et l'on s'est cru obligé de faire pour les inflammations pulmonaires une théorie différente de celle du phlegmon. L'état aigu offrait les premières différences, attendu que l'induration rouge des parenchymes n'a point son analogue, du moins d'une manière exacte, dans les inflammations des autres organes. L'abcès parut d'abord tout différent, quoique plus tard on soit convenu de sa ressemblance avec les autres collections de pus. Mais c'est dans l'état chronique sans suppuration qu'on trouva ces grandes différences : elles parurent telles, qu'on abandonna dans l'école vulgaire la théorie des indurations squirrheuses, considérées comme suite de l'inflammation aiguë, pour y substituer celle des tubercules spontanés dépendant de *principes*, et tout-à-fait affranchis du domaine de l'inflammation. Toutefois, leur règne finit aujourd'hui, sous les influences de la nouvelle doctrine, pour faire place aux collections purulentes partielles et aux petites indurations circonscrites : ce qui veut dire qu'on revient à l'inflammation, soit purulente, soit terminée par des congestions inertes et plus ou moins stationnaires. C'est de cette manière que la phthisie pulmonaire rentre insensiblement, comme

nous l'avions prévu, dans la série des inflammations pulmonaires.

Le titre de bâtardes a été consacré par l'auteur aux péripneumonies dans lesquelles les principaux phénomènes de l'inflammation, ceux qui justifient ce mot et qui donnent l'idée de la surabondance des forces, c'est-à-dire la rougeur, la chaleur, la fermeté des chairs et du pouls, sont peu prononcés. Ici revient encore l'idée des engorgemens pituiteux, glutineux, conformément aux principes humoraux de notre auteur. Cette fausse péripneumonie ne se rattache plus au glutineux inflammatoire, mais au glutineux froid, engendré de la manière indiquée plus haut, et se trouve ainsi rapprochée de toutes les maladies catarrheuses des membranes de rapport, où les auteurs humoristes n'avaient pu voir rien de noble, et pour ainsi dire de vital; où ils ne voyaient, à l'imitation du vulgaire, que des ordures, des saletés et des preuves d'une dépravation introduite insensiblement dans le corps animé par une accumulation de matières crues, ou du moins imparfaitement élaborées. Toutefois, le traitement de ces cacochymies offrait souvent des difficultés qui devaient rendre la théorie un peu suspecte. On avait senti la nécessité de la saignée, qui ne pouvait que diminuer les forces déjà languissantes et faire prédominer les sucs inélaborés : c'était un mal nécessaire; mais pour en atténuer les conséquences, on se hâtait d'introduire, par l'absorption gastrique, des boissons propres à dissoudre et à mûrir les sucs visqueux. On joignait à cette précaution celle d'évacuer, par des purgatifs, les humeurs atténuées et fondues par leur moyen. Sydenham allait jusqu'à vouloir que l'on donnât tous les deux jours un purgatif dans les engorgemens glutineux des voies respiratoires : ce nettoiement ren-

dait la surface interne des intestins plus en état d'absorber les fondans et les discussifs dont les humeurs circulantes avaient besoin. Voilà qui est sans doute bien conséquent, quoique fort peu vital; mais voici les inconvéniens : souvent on s'apercevait que les préparations amères, aromatiques, miellées, savonneuses, échauffaient trop et rendaient la maladie mortelle. On en concluait que tous ces gens engorgés, pâteux, pituiteux, glaireux, essentiellement froids, qui, depuis et y compris Hippocrate, sont reconnus avoir absolument besoin de l'art pour parvenir à dompter et à cuire leur nourriture quand ils passent pour bien portans, et leurs accumulations d'humeurs crues, quand ils sont malades, constituent autant de problèmes vivans insolubles. En effet, l'art de cette importante cuisson n'était pas encore connu dans l'école boerhaavienne.

Le type de la pleurésie est tiré de celles qui existent au plus haut degré chez les hommes robustes, qui ne sont point sujets aux acides; les nuances inférieures mal dessinées se confondent avec les maladies prétendues lymphatiques, glaireuses, catarrhales, bilieuses, rhumatismales, etc. Mais on remarque chez les auteurs de cette école une maladie que l'on n'a bien expliquée que dans les temps modernes. Il s'agit de la *para-frénésie* ou *para-frénitis*, que l'on supposait être une inflammation du diaphragme. Pour s'en faire une idée, il faut savoir que les anciens donnaient au diaphragme le même nom qu'à l'esprit, sans doute à cause des sensations que l'on éprouve à l'épigastre dans toutes les passions un peu vives et dans les maladies les plus douloureuses et les plus graves. Ils supposaient une espèce d'âme dans cette région; on a vu jusqu'à quel point Paracelse et Vanhelmont ont fait valoir cette idée. Lors donc que

les médecins, et cela depuis hippocrate, observaient une douleur fixe transversale à la base de la poitrine, avec angoisse, rire sardonique, délire, quelquefois vomissement et une fièvre très-ardente, ils attribuaient ce groupe de symptômes à l'inflammation du centre tendineux du diaphragme, qu'ils supposaient être le siége de cette espèce d'âme secondaire. Mais, à force d'observer et de raisonner, on a fini par attribuer aux plexus nerveux et à la membrane interne de l'estomac la sensibilité dont il s'agit. Alors on s'est aperçu que les cas de para-frénitis rentraient ou dans les péricardites et pleuro-péricardites, ou dans les gastrites, ou dans les péritonites sous-diaphragmatiques, simples ou compliquées, et le délire a dû revenir au cerveau comme un effet de l'irritation qu'il reçoit sympathiquement du foyer ou des foyers de phlegmasie. Une si grande imperfection de diagnostic chez les principaux humoristes, comme Boerhaave, Van-Swieten, Sydenham, etc., nuit beaucoup à la confiance que l'on doit avoir dans leurs ouvrage de médecine-pratique.

L'hépatite fournit une belle occasion à Boerhaave, et à son commentateur Van-Swieten, de déployer la théorie humorale dans toute sa fécondité. La bile est, comme on doit bien le penser, la principale cause de ces maladies ; une foule de substances âcres, rances, huileuses, etc., la chaleur, lui communiquent un surcroît d'activité, et produisent les cacochymies bilieuses et atrabilaires. Le froid, la colère, un exercice violent, poussent ces humeurs vicieuses vers le foie, où elles forment des obstacles au cours du sang ; d'autres matières âcres, purulentes, ichoreuses, vénéneuses, peuvent y être ainsi poussées ; quelquefois ce sont des calculs, des concrétions provenant d'une bile épaissie, dégéné-

rée, brûlée, qui sont la cause de la stagnation du sang génératrice de l'inflammation; dans d'autres cas, l'hépatite dépend des squirrhes ou des matières ichoreuses qui sont contenues dans le foie.

On juge par cette énumération de ce qui se passe dans l'esprit de l'auteur. Il a tiré ses causes en partie des principes généraux de sa théorie, en partie des ouvertures de cadavres. Dans le premier cas, il a supposé que les causes excitantes ordinaires des phlegmasies produisaient directement les deux cacochymies; il s'est représenté les molécules âcres, étrangères, agissant primitivement sur celles de la bile. Dans le second, il a également imaginé que les dégénérations et les corps étrangers s'étaient formés avant l'inflammation. Enfin, dans l'un comme dans l'autre, il a vu mentalement les globules sanguins s'arrêter autour de l'obstacle accidentellement survenu, et produire la chaleur d'abord locale, puis générale, et définitivement tous les phénomènes inflammatoires.

Après avoir admis toutes ces modifications sans en exiger des preuves rigoureuses, on conçoit que Boerhaave devait procéder de la même manière pour déterminer la nature des moyens curatifs et expliquer leurs modes d'action. Il n'a été que trop bien imité dans toutes ces opérations intellectuelles par Van-Swieten; ce qui nous a valu une ample dissertation sur les jaunisses et sur les maladies hépatiques, tant aiguës que chroniques, tant simples que combinées avec des affections de tous genres; dissertation vraiment curieuse par l'abondance des suppositions sur les embarras mécaniques, les dépravations humorales, les coctions à divers degrés, les épaississemens, les atténuations, résolutions, corruptions, dilatations, ou ruptures mécaniques de vaisseaux de divers genres, et autres altérations auxquelles l'action vi-

tale propre des capillaires, ou leurs innervations, ne prennent aucune part, dont on retrouve la substance, avec quelques modifications, dans tous les livres qui ont été composés selon l'esprit de la même école, jusqu'à nos jours. Toutefois, pour être juste, il convient d'ajouter qu'au milieu de ces faits supposés, il en est quelquefois de réels dont l'art a pu profiter. On apprend, par exemple, de l'honnête Van-Swieten, qu'il a souvent été forcé de renoncer aux drogues les plus vantées, même aux eaux minérales, pour s'en tenir au régime végétal avec un peu de miel et de savon de Venise; et l'on finit par convenir que la cure la plus curieuse de maladie du foie est celle qu'il obtint en faisant vivre pendant plusieurs années avec du gramen, c'est-à-dire, en faisant paître à peu près comme les animaux, un malheureux qui n'avait pas le moyen de payer des drogues et des alimens délicats.

Il est à remarquer que dans ce long traité des maladies du foie, aussi bien que dans tous ceux qu'il a inspirés depuis, on ne s'est point avisé de considérer l'irritation du duodénum comme pouvant être la cause des affections hépatiques. La gastrite et la duodénite sont bien quelquefois mentionnées dans les traités les plus modernes, mais toujours comme consécutives, jusqu'à l'époque de la doctrine physiologique.

Boerhaave dit que l'estomac s'enflamme, comme tous les autres organes, par les causes ordinaires des phlegmasies, et surtout par l'ingestion des substances âcres; mais Van-Swieten les redoute moins que le froid, et cite de nombreux exemples de l'innocuité des ingesta irritans, capables même de brûler la bouche, comme le poivre, le gingembre, le tithymale qu'Hippocrate faisait prendre impunément avec des figues aux hydropiques

avant le repas. Tous ces médecins n'ont point connu l'histoire particulière de l'estomac, organe dont l'irritabilité s'exalte de deux manières, ou subitement, ou peu à peu, ce qui donne à la fin les mêmes résultats. Van-Swieten avoue pourtant que les âcres non enveloppés peuvent enflammer l'estomac; il va plus loin, il affirme que les venins, et même celui de la peste, produisent quelquefois le même effet. Il est curieux de le voir s'appuyer du témoignage de Vanhelmont et de Sydenham pour soutenir que le virus variolique peut produire la gastrite. C'est une belle observation qui, faute d'être vérifiée, est restée sans résultat, pendant qu'on s'empressait de généraliser des faits de moindre importance et purement accidentels. Lorsque je proclamai, dans le sein de l'école de Paris, que les miasmes varioliques, aussi bien que ceux des typhus, de la peste, etc., exercent leur première action *appréciable* sur le sens interne gastro-duodénal, d'où l'irritation est portée au cerveau, et par lui réfléchie dans tout l'appareil sensitif, on ne parut pas me comprendre; on dénatura, on déprava ma proposition, à laquelle on est pourtant forcé d'acquiescer, aujourd'hui que l'on voit tous les poisons, même ceux qui sont injectés dans les veines, se servir de l'irritation gastro-duodénale, réfléchie par le cerveau et la médulle, pour ébranler tous les viscères, produire la fièvre et exciter tous les mouvemens dépurateurs. Il est vrai que je considérais la membrane interne de l'estomac et de son prolongement comme un sens interne plus nerveux que muqueux, et surtout comme le promoteur interne le plus puissant de l'appareil encéphalique; tandis que les auteurs dont il s'agit maintenant mettaient l'estomac sur la même ligne que tous les autres organes, le croyaient enflammé dans toute son épais-

seur, et n'y voyaient qu'une inflammation phlegmoneuse, tendant à la suppuration, à l'abcès, à la gangrène, etc. Il était assez difficile, selon toutes les apparences, de passer de cette série d'idées à la précédente, puisque Réga lui-même, qui avait fait un ouvrage sur les sympathies de l'estomac, n'était pas parvenu à détruire l'essentialité fébrile. Mais revenons à nos humoristes.

Ils ne disent, sur les inflammations aiguës et chroniques du ventricule, rien qui soit bien supérieur à ce que Celse avait écrit : ces maladies ne leur sont démontrées que par les quatre signes ordinaires de l'inflammation, accompagnés de l'impossibilité de digérer ; ils exigent surtout de fortes douleurs, non-seulement à la pression, mais encore aux ingesta les plus adoucissans, beaucoup d'angoisse et des vomissemens avec tuméfaction douloureuse. Toutefois, ils sont plus sévères que Celse dans le régime. Van-Swieten témoigne la crainte que l'on n'abuse du précepte hippocratique : *Vomitus vomitu curatur*. S'il propose de fondre les squirrhes de l'estomac par les savonneux, il corrige ce précepte en conseillant d'y renoncer s'ils causent trop d'irritation. Qu'on n'aille pas croire toutefois que la théorie des gastrites aiguës ou chroniques puisse découler de ce qu'il en a dit. Les fièvres essentielles et plusieurs maladies chroniques, dont nous allons bientôt parler, sont là pour empêcher les déductions qui pourraient conduire à cet heureux résultat. Tout ce qu'on peut dire en sa faveur sur ce sujet, c'est que la gastrite est considérée d'une manière moins humorale, et par ainsi plus vitale que toutes les autres inflammations. La splénite et la pancréite ne sont pas ici traitées d'une manière qui nous engage à nous y arrêter.

Les inflammations des intestins, telles qu'elles sont

dans ces deux auteurs et dans les classiques humoristes, pourraient seules fournir matière à de longues dissertations. On voit d'abord arriver dans les organes des âcres provenant des viscères voisins, de l'épiploon même, et qui, par conséquent, n'ont pas suivi les voies de la circulation; puis des âcres dits généraux, comme celui de la goutte, et certaines matières fébriles (Sydenham), se jeter sur les tuniques des intestins : les âcres hystériques et hypocondriaques sont même accusés, ce qui nous rejette dans un vague assez pénible. La colique, surtout par le froid des pieds, est mise sur la même ligne que les causes précédentes.

Nos auteurs décrivent les deux groupes principaux de symptômes sous lesquels se manifestent les irritations intestinales, c'est-à-dire la colique avec constipation, et la colique avec diarrhée, ou du moins violent ténesme; mais ils ne pensent point à distinguer l'inflammation de la membrane séreuse, quoique l'un d'eux, Van-Swieten, s'attache à la recherche des caractères de l'inflammation interne des gros intestins, et qu'il se livre, à cette occasion, à des rapprochemens de la dyssenterie avec d'autres affections catarrhales. Nous avons été fort surpris de trouver dans ce passage les vues que le professeur Pinel a depuis développées sur le genre des phlegmasies muqueuses. Quant au traitement, quoique les détails en soient confus et incohérens, on est frappé d'une remarque de Boerhaave : c'est que, dans les coliques avec météorisme et constipation, les malades tombent souvent entre les mains d'ignorans qui qualifient leur maladie de *douleur iliaque*, et leur portent un coup mortel, en leur donnant des carminatifs pendant la période d'inflammation. Il n'est point de maladies contre lesquelles on ait essayé plus de remèdes

que les douleurs fébriles ou non fébriles des entrailles. On peut lire de longs détails sur cette matière dans les commentaires de Van-Swieten : comme nous n'y avons rien trouvé que des déductions des principes de la secte, avec quelque peu d'empirisme, nous ne jugeons pas à propos de nous y arrêter. Il nous suffit de faire remarquer, 1° que la péritonite y est fondue dans l'entérite; 2° que la colo-rectite commence à être soupçonnée, mais n'est pas assez distinguée de l'entérite; 3° que l'entérite des cas douloureux n'est point rapprochée de celle des cas avec indolence, qui se rattachent aux fièvres crues essentielles; 4° que les intus-susceptions sont regardées comme devant nécessairement causer les symptômes du volvulus. Du reste, il faut encore ajouter que, bien que nos auteurs s'attendent souvent à des dépôts, à des indurations squirrheuses, à des ulcérations cancéreuses, la doctrine des élaborations de matières morbifiques, inflammatoires ou autres, est ici moins prononcée que dans les inflammations de parenchymes, quoiqu'elle le soit un peu plus que dans celle du ventricule.

Dans la description des aphthes, on reconnaît les signes ordinaires d'une gastro-entérite avec phlegmasie buccale, et dans l'explication que les auteurs, et surtout Van-Swieten, en donnent, une application de la théorie des matières morbifiques. Boerhaave déclare que les aphthes se développent dans les viscères enflammés et ont leur siége dans les conduits excréteurs salivaires et muqueux : quant à leur matière morbifique, elle est un produit de l'air marécageux. Du reste, il en décrit fort bien toutes les variétés.

L'histoire de la néphrite ne se fait remarquer que par les explications de Van-Swieten, qui l'attribue à l'épais-

sissement du sang et à une impulsion trop violente, qui engage ce liquide ou des particules trop épaisses dans des vaisseaux où ils ne devraient pas pénétrer. Van-Swieten cite des exemples de développement de vers dans les reins.

L'idée de l'apoplexie n'était pas encore bien déterminée dans l'école boerhaavienne : on donnait ce nom à toutes les suspensions des fonctions animales, de sorte que les asphyxies s'y trouvaient comprises. Toutefois, l'attention se fixait d'une manière spéciale sur l'apoplexie commune, que l'on divisait, avec les anciens médecins, en deux espèces, l'une sanguine et l'autre séreuse. La sanguine ne dépend pas seulement, selon Boerhaave, de l'épaississement ou de la densité inflammatoire du sang, et d'une impulsion trop violente qui l'engage dans des vaisseaux où il ne devrait pas pénétrer, mais aussi des obstacles à la circulation. Une secte où la mécanique jouait un rôle prédominant n'avait garde d'omettre ce genre de causes, et c'est à elle qu'il faut s'adresser pour avancer ce point de doctrine. C'est ainsi que l'on voit figurer comme principales causes les pressions qui peuvent agir sur les veines du cou, et surtout les polypes du cœur : ceci mérite attention; car, en ce temps, on donnait le nom de polypes aux concrétions fibrineuses qui se rencontrent presque toujours dans les cœurs dilatés et ramollis, et qui se prolongent plus ou moins dans les gros vaisseaux. Les palpitations avec essoufflement, inégalités du pouls, vertiges, défaillances, sont les signes de cette espèce d'affection : rapprochez de cela les autres concrétions polypeuses qui, selon les humoristes, se forment dans les vaisseaux artériels et veineux de différens calibres, et opposent un obstacle mécanique au cours du sang, lequel peut

également être une cause d'apoplexie, et vous aurez un fait qui, traduit en langage physiologique, deviendra fort important; c'est que les irritations du cœur et des vaisseaux sanguins qui produisent tous ces désordres méritent d'être placées au premier rang parmi les causes de l'apoplexie.

Les mécaniciens humoristes ne connaissaient pas, ou du moins n'admettaient pas l'exhalation sanguine sans rupture; aussi s'en prenaient-ils toujours ou à la pression ou à l'érosion occasionée par le sang en stagnation, pour expliquer les extravasations sanguines des apoplectiques. C'est ce qui les mettait souvent dans l'embarras, lorsqu'ils ne pouvaient justifier par d'autres preuves la prétendue faculté corrodante du sang chez certains apoplectiques. Ils étaient alors réduits à la simple distension; mais pour l'une comme pour l'autre raison, ils redoutaient l'emploi des teintures et des baumes donnés à titre de préservatifs, les regardant comme des stimulans dangereux; ils désapprouvaient aussi les vomitifs.

Quant aux apoplexies séreuses, Boerhaave et Van-Swieten ne les attribuaient pas simplement à la sérosité, mais à une pituite visqueuse, glutineuse, etc., qui ronge les vaisseaux et s'épanche par les érosions qu'elle a produites.

Quant aux prétendues apoplexies produites par les gaz délétères, ils n'entreprennent pas de les expliquer. Le système mécanico-humoral ne fournit aucune ressource pour ces sortes d'explications. Au surplus, nos auteurs trouvent que les anciens ont trop restreint les apoplexies en les réduisant à deux genres; car, outre la sanguine et la pituiteuse, il y en a de séreuses, de glutineuses, d'atrabilaires, etc. Ici, comme dans les maladies précédentes, les descriptions sont bonnes.

En se rappelant les principes de la secte, on peut facilement juger quelle thérapeutique doit être indiquée. Hippocrate ayant dit que l'apoplexie peut se résoudre par la fièvre avant le septième jour, il faut bien que l'on accorde quelque pouvoir à la nature; mais on le restreint aux attaques légères qui peuvent se résoudre par des sueurs, des urines et quelques autres évacuations: dans les autres cas, l'art doit tout faire. La cure des apoplexies sanguines est bien indiquée; mais on admet pour toutes les autres une foule de médications qui peuvent devenir dangereuses, comme irritant directement la tête ou les voies digestives qui réagissent si promptement sur elle. Ce sont des spécifiques adressés aux différentes humeurs et à leurs dégénérations imaginaires.

La catalepsie est bien dans Boerhaave, parce qu'il s'y mêle peu de théorie. Les affections soporeuses sont distribuées, par Van-Swieten, en six degrés, dont le plus haut est l'apoplexie; mais cela comprend les secondaires comme les primitives, et une dissertation sur ce point nous mènerait beaucoup trop loin, sans aucun profit.

MALADIES CHRONIQUES EN GÉNÉRAL.

Les maladies chroniques découlent, selon Boerhaave, d'une double source: 1° altérations des liquides formés peu à peu dans le corps; 2° altérations des liquides laissés dans le corps par les maladies aiguës. Ainsi, le fait général que les affections chroniques sont primitives ou secondaires a frappé cet excellent observateur; mais il les place exclusivement dans les liquides, ce dont Van-Swieten veut l'excuser, en disant qu'en effet

les solides ne sont ou tendus, ou relâchés, ou soumis à des désorganisations quelconques, que par suite des altérations des liquides qui les parcourent. Nous trouverons dans une autre secte un raisonnement tout opposé, et nous en apprécierons la valeur.

Les vices des liquides sont ramenés par Boerhaave aux formes suivantes : 1° L'austère, qui resserre les vaisseaux et tend à les obstruer. Il exige l'emploi des délayans... à merveille... mais il y joint celui des alcalis fixes et des savonneux, et l'on prévoit où doit conduire cette pratique, long-temps suivie comme le recommande notre auteur. 2° L'âcre gras, aromatique, provenant des alimens, des boissons et des condimens qui sont chauds par l'odeur ou la saveur. Il résulte de leur emploi chaleur morbide, rupture des petits vaisseaux, douleurs brûlantes, atténuation des liquides, leur putréfaction, des extravasations et autres maux pareils, auxquels on doit opposer les farineux, les gélatineux, les acides. Il ne manque à cette théorie que la considération de l'état des organes digestifs, que les causes indiquées dans cette section ont pu mettre hors d'état de ne s'accommoder ni des gélatineux, ni des acides. 3° Le gras inerte, résultant du trop grand usage des alimens gras, des animaux terrestres, des poissons et des végétaux huileux sans âcreté. De là des obstructions, la rancidité bilieuse, l'inflammation, la corrosion, la putréfaction la plus fâcheuse, si l'on n'avait à lui opposer les délayans, les savonneux et les acides. La réflexion précédemment faite est parfaitement applicable à cette troisième section. 4° La salure muriatique, produite par l'usage du sel ou des choses salées : elle détruit les petits vaisseaux, dissout les liquides et les rend âcres. De là, l'atrophie, les hémorrhagies, les

extravasations de liquides qui ne se putréfient pas de suite, à cause de la vertu anti-putride du sel, mais produisent des taches. On remédie à ces désordres par l'eau, les acides, la lessive, spécifiques imaginaires, fondés sur des idées de chimie, et qui, comme irritans, ne pourraient qu'ajouter aux irritations déjà produites, si l'abondance de l'eau dans laquelle on les étend ne neutralisait parfois leur action. Cette réflexion est applicable à la plupart des cures obtenues par les eaux minérales. 5° L'alcali; mais l'auteur, pour ne pas se répéter, renvoie à ce qu'il en a dit dans ses considérations générales, où il a posé les bases de sa théorie. Nous croyons devoir l'imiter. 6° Le glutineux; il dépend d'un excès de force et de cohésion qui rend le sang trop riche et trop prédominant. Cette lésion est aussi renvoyée aux considérations préliminaires.

Boerhaave ajoute à ces causes les résultats des maladies aiguës mal guéries, c'est-à-dire, 1° différens vices des humeurs, le purulent, l'ichoreux, le putréfiant ou gangréneux, etc., dont il a déjà parlé; 2° d'autres vices des solides consistant dans des abcès, des fistules, des empyèmes, des squirrhes, des cancers, des caries. De ces maux simples ou compliqués, il fait dériver une foule de maladies chroniques dont les divisions et la théorie doivent être déduites de ces généralités. Van-Swieten, à cette occasion, célèbre les eaux minérales pour la cure des maladies chroniques, surtout à cause de la vertu qu'elles possèdent de résoudre les obstructions dans les maladies du bas-ventre; car toutes les irritations de l'appareil digestif se rallient définitivement, dans le système humoral, à ce genre de lésion. L'auteur y ajoute la nombreuse liste des fondans, le petit-lait, le savon de Venise avec le miel,

formule qui lui inspire beaucoup de confiance, et qu'il doit particulièrement recommander pour la cure de la mélancolie. Il insiste sur les frictions qui tendent et relâchent alternativement les vaisseaux, puissant moyen, selon lui, de résoudre leurs obstructions, et où l'on retrouve quelque chose du méthodisme : il pense aussi que les frictions ont l'effet de dissoudre et de rendre mobiles les matières stagnantes qui empâtent les solides. Les humoristes mécaniciens attribuaient beaucoup à l'art : ils croyaient tout faire par des modifications médicamenteuses dans la cure des maladies chroniques. Sydenham dit qu'il faut changer toute l'habitude du corps, et le renouveler de toutes pièces dans ces affections.

Tels sont les fondemens de la théorie des maladies chroniques, suivant le système des humoristes. Il serait sans doute curieux de les passer toutes en revue, en suivant l'auteur pas à pas, et de rechercher quels faits réels sont cachés sous ces espèces d'emblèmes. Cette investigation philosophique appliquée en détail à toutes les doctrines pourrait donner d'utiles résultats; mais le trajet est si long, que l'auteur qui oserait s'y engager trouverait peu de lecteurs doués d'une assez longue haleine pour le suivre. Nous nous bornerons donc à fixer l'attention des nôtres sur quelques points qui nous paraîtront des plus importans.

MALADIES CHRONIQUES EN PARTICULIER.

Au sujet des *paralysies* par lesquelles notre auteur débute dans les maladies chroniques, nous aurons peu de choses à dire. Il les considère dans les différentes parties du corps, et admet celles du cœur, de l'estomac

et des intestins. Nous avons fait voir, il y a déjà longtemps, que ces paralysies, que l'on avait acceptées jusqu'à nos jours, sont impossibles, et nous avons prouvé que quand les immobilités des viscères intérieurs pourvus de fibres musculaires ne dépendent plus de leur irritation primitive ou consensuelle, elle est toujours l'effet de leur désorganisation. Mais nos auteurs, privés de notions positives sur les fonctions des deux grandes divisions de l'appareil nerveux, n'ont point vu de raison pour que la partie intérieure du canal digestif fût exempte d'une affection qu'ils observaient tous les jours aux deux embouchures de ce canal. On sent que les stimulans de toute espèce doivent être prodigués *intùs et extùs* dans les paralysies, et qu'on n'a nulle raison de les épargner à la membrane interne de l'appareil digestif.

L'*épilepsie* est une des affections qui causent le plus d'embarras aux humoristes. Boerhaave et Van-Swieten reconnaissent et avouent cela : ils indiquent bien certaines causes qui leur paraissent incontestablement matérielles, comme la pléthore, les évacuations supprimées, certains âcres spécifiques; ils tiennent compte aussi des causes mécaniques, comme les tumeurs, ou des corps étrangers qui compriment certains nerfs, des pointes osseuses qui blessent le cerveau; mais ils sont forcés d'admettre parmi ces mêmes causes des *affections violentes du genre nerveux*, qui ne peuvent pas figurer sur la même ligne : telles sont les douleurs périodiques, la passion hystérique, les vers, la dentition, le chatouillement, l'imitation, les affections morales, etc. C'est pourquoi nous les voyons citer avec complaisance Vanhelmont, qui prétendait que la seule cause de cette maladie, aussi bien que de la goutte, de la manie, de

l'asthme, consistait dans un *ferment incorporel et dans un caractère séminal empreint comme cause dans les idées de l'être actif.* Au surplus, les symptômes sont bien décrits, et toutes les médications empiriques, dont l'expérience a constaté les bons effets, sont appelées au secours du médecin traitant, par l'érudition de Van-Swieten, lorsque les pratiques rationnelles tirées des principes de l'humorisme sont restées impuissantes.

L'opinion de Boerhaave et de l'école humoriste sur la *mélancolie* est précieuse pour nous, parce qu'elle est un type dont on ne s'est écarté que de nos jours. Cette maladie est pour Boerhaave une affection dans laquelle le malade délire long-temps et opiniâtrément, toujours attaché à peu près à la même idée. Quant aux causes, il l'attribue à l'atrabile des anciens; mais il pense que la maladie peut aussi commencer dans l'âme par le chagrin, et produire consécutivement l'atrabile. Celle-ci lui paraît prouvée, ainsi qu'à Van-Swieten, par cette bile noire et poisseuse que l'on trouve dans le canal digestif et dans les canaux biliaires et la vésicule hépatique. Les idées noires leur prouvent qu'elle peut rentrer dans le sang, en pénétrant de l'estomac dans la veine-porte par les vaisseaux courts : on ne doit donc pas croire, avec quelques auteurs, que les matières noires rendues par les mélancoliques soient toujours du sang. Quant aux causes, nul doute qu'il ne faille s'en prendre, selon les principes de la secte, à tout ce qui peut dissiper l'humidité du sang, le rendre par conséquent épais, terrestre et disposé à former des obstructions; tels sont les travaux de l'esprit, surtout quand il s'occupe d'un seul objet, les veilles, toutes les émotions de l'âme, les exercices du corps, surtout dans une saison chaude et sèche, les excès vénériens, les alimens austères, durs,

secs, terrestres, tels que les viandes salées, fumées, desséchées, les fruits non mûrs, non fermentés, les médicamens astringens, coagulans, fixant la lymphe, les fièvres chaudes prolongées sans crise favorable.

Je ferai grâce, comme de raison, des explications particulières sur le mode d'action de chaque cause, et sur les changemens que doivent éprouver les tissus affectés. Tout cela n'est fondé que sur des bases identiques; ce sont toujours des explications physiques et mécaniques : le corps humain paraît aux humoristes modifié par les agens extérieurs, à la manière des corps inertes. Les phénomènes nerveux avaient semblé les rappeler vers le vitalisme dans la théorie de l'épilepsie; mais ici le physicisme reprend toute son influence, malgré les nombreux symptômes nerveux de la maladie qu'on décrit, parce que nos théoriciens ont cru trouver une cause matérielle pour leur répondre de toute espèce de désordres. Pour ce qui concerne les modifications de l'appareil assimilateur dans la mélancolie, je dois renvoyer à ce que j'ai dit plus haut sur le tempérament mélancolique. Quant au délire, que depuis Hippocrate les humoristes attribuent à l'influence sur le cerveau de l'humeur mélancolique qui a fait dégénérer la masse du sang, on sait assez qu'il annonce une irritation cérébrale qui vient toujours s'ajouter aux gastrites chroniques, quand elle n'en est pas elle-même la cause, et que cette irritation peut devenir la maladie principale.

Il serait inutile de m'arrêter aux détails du traitement de la mélancolie des humoristes, puisqu'ils ne sont qu'une application de ce qu'on a vu dans les généralités de leur système. On n'a pas oublié qu'au milieu des rafraîchissans, des adoucissans, des délayans, des émoussans, etc., se trouve une foule de discussifs, fondans,

évacuans, qui ne peuvent être que nuisibles, tant que l'irritation n'est pas détruite; et l'on sait trop que ces systématiques n'avaient aucun moyen de reconnaître quand elle l'était.

Nous concevons aujourd'hui qu'un traitement mixte de ce genre devait avoir des résultats variés, selon le degré de la maladie, la susceptibilité des sujets, le succès ou le non-succès des révulsions. Si le malade guérissait, on en tirait un motif de confirmation pour la théorie; si le mal s'exaspérait par l'explosion d'une phlegmasie aiguë des viscères, on s'en prenait aux changemens survenus dans la matière mélancolique. Cette matière, jusque là inerte dans les vaisseaux où elle était arrêtée, fixée, coagulée, mais du reste peu chaude et ne produisant que des maux chroniques, s'était enfin échauffée, liquéfiée, fondue en devenant mobile; elle avait pris par la chaleur un surcroît d'âcreté; quelquefois même elle était devenue corrosive ou réellement vénéneuse; et, répandue dans le corps, elle avait porté partout l'inflammation, la corruption, causant des anthrax, des pustules malignes, et jusqu'à des gangrènes formidables. Tel est, selon Van-Swieten, un sphacèle du pied survenu à la suite d'un purgatif antimonial, au rapport de Wœpfer, etc.

C'est ainsi qu'on expliquait le passage de l'état chronique à l'état aigu, dans les irritations du canal digestif, et toutes les irritations consécutives à ces phlegmasies. De là, le conseil de mettre la plus grande circonspection dans l'emploi des excitans et des fondans que l'on associait aux humectans pour le traitement des mélancoliques. Mais quelques précautions que l'on recommandât, les mauvais effets redoutés ne pouvaient pas être toujours évités; car, définitivement, il fallait bien

que le praticien en revînt aux moyens de détacher et d'évacuer les humeurs visqueuses et coagulées sur lesquelles les boissons aqueuses n'avaient pas assez de prise. Il entremêlait donc forcément les excitans aux antiphlogistiques, il appelait à son secours une foule de médicamens qu'il essayait d'assortir à des nuances imaginaires de ténacité, de viscosité, d'âcreté des fluides, de tension et de rigidité des solides, et le plus communément il détruisait d'une main ce qu'il avait fait de l'autre. C'est ce traitement à bascule que nous voyons encore aujourd'hui mettre en pratique par les médecins qui n'ont pas assez médité la doctrine physiologique, et qui, pour ne pas perdre le fruit de leurs lectures, se donnent le titre prétentieux d'éclectiques. Ils ont rejeté ce langage savamment stérile de l'école boerhaavienne; mais ils en ont conservé tous les moyens, et ils en déploient tout le luxe polypharmaque dans l'occasion.

En persistant, dit Boerhaave, cette maladie produit la démence, l'épilepsie, l'apoplexie, la manie, les convulsions, la cécité, les imaginations, les ris, les pleurs, les chants, les soupirs, les rots, les anxiétés, le flux copieux d'urine, la rétention du sang et de la bile dans les vaisseaux de l'abdomen, et souvent l'excrétion subite de ces *humeurs*, l'astriction opiniâtre du ventre, une salivation liquide, ténue, fréquente, une faculté incroyable de supporter les veilles, l'abstinence, le froid; et Van-Swieten attribue tous ces maux à l'influence de l'humeur mélancolique sur le cerveau. Changez les mots *humeur mélancolique* en ceux de *gastro-entérite;* ajoutez-y que l'affection cérébrale, de sympathique, devient tôt ou tard idiopathique, et vous aurez l'explication physiologique. Elle vous suggérera des moyens de traitement plus efficaces que ceux que vous pourriez dé-

duire de l'explication humorale, tant est grande l'influence des mots sur le sort des hommes.

La *manie* n'est pour Boerhaave et pour son commentateur autre chose qu'une mélancolie portée jusqu'à la fureur par l'augmentation toujours croissante du mouvement des esprits, au moins dans le cerveau. Elle se distingue de la mélancolie par la fureur, et de la frénésie par le défaut de fièvre. Quant aux causes, celles de la mélancolie sont nécessairement en tête, et l'on doit se souvenir que ces auteurs ont fait corrompre le sang par la matière mélancolique résorbée. D'autres matières peuvent irriter le cerveau et exalter les esprits de la même manière : tels sont l'esprit-de-vin et plusieurs poisons narcotiques; mais il y a des manies sans matière, celles, par exemple, qui dépendent de la colère et des autres passions violentes.

Dans la description de la manie, ces auteurs n'ont d'abord en vue que le plus haut degré de cette affection, ou ce que nous appelons la manie furieuse. Boerhaave la décrit fort bien; puis il parle d'une autre manie qui survient en automne à la suite des fièvres intermittentes, et qui doit être traitée par des fortifians, tandis que la manie furieuse exige l'emploi des saignées copieuses, des purgatifs usités depuis Hippocrate, et des bains froids, surtout des bains de surprise prolongés.

Van-Swieten n'oublie jamais Vanhelmont, qui, pour cette maladie comme pour toutes celles qui ont quelque chose de nerveux, veut qu'il y ait autre chose que des humeurs, de la saburre, des saletés, et s'en prend à la modification de l'archée, et ici particulièrement à une impression de fureur que la colère a laissée dans le *censorium commune*, laquelle, comme de raison, ne doit avoir rien de matériel : voilà ce qui explique les retours

périodiques de la manie furieuse aux époques équinoxiales. Ce jargon rappelle aussitôt celui de nos psychologistes modernes, qui se gênent aussi peu que le dévot Vanhelmont pour faire agir matériellement, à la manière des corps, l'entité prétendue immatérielle qu'ils ont préposée aux fonctions de l'appareil encéphalique.

On chercherait en vain dans les auteurs dont je m'occupe des observations sur la marche des aliénations mentales considérées après la période d'exaltation. Leurs nécroscopies n'ont rapport qu'à cette période, puisqu'elles se bornent à indiquer l'excès de consistance et l'engorgement sanguin de l'encéphale. Il semble qu'ils n'aient remarqué aucun intermédiaire entre la fureur maniaque et la démence : encore n'est-il rien dit du plus haut degré de cette dernière, et de la paralysie générale qui l'accompagne.

La *rage canine* est placée à côté de la manie, à cause de la fureur qui l'en rapproche. Elle est dite hydrophobie, à raison de l'horreur de l'eau qu'on y remarque souvent. Les faits rassemblés sur la rage par Van-Swieten sont curieux; mais cette maladie lui fournit peu d'applications de sa théorie humorale, si ce n'est pour le virus, dans les cas de contagion, et pour le vice du fluide nerveux, dans tous les cas. Il admet chez l'homme, aussi bien que chez les animaux carnassiers, deux espèces de rage, une spontanée, qui doit toujours son origine à la colère et qui peut se communiquer, et l'autre reçue par voie de contagion : Boerhaave et lui ont noté la rougeur du pharynx et surtout celle de l'estomac. Van-Swieten parle de la rage d'après une foule d'autorités, dont quelques-unes pourraient être suspectes. C'est pour cette raison, et pour celle déjà indiquée, que nous nous dispenserons de le suivre dans la théorie de

cette affection, ainsi que dans sa pratique, qui repose presque toujours sur l'empirisme quand il ne conseille pas les saignées à outrance. On est frappé de l'audace avec laquelle les bains d'immersion ont été donnés dans la rage : quelques auteurs vont jusqu'à recommander de laisser les malades sous l'eau pendant le temps nécessaire pour réciter le psaume *Miserere*, ce qui serait suffisant, dans bien des cas, pour amener une asphyxie incurable.

Le *scorbut* est la maladie qui prête le plus aux théories humorales : aussi Boerhaave et Van-Swieten l'ont-ils amplement exploitée. Les descriptions qu'ils en donnent d'après leurs observations et celles des auteurs qui ont le mieux observé le scorbut, sont plus que complètes, car on y trouve beaucoup de symptômes inflammatoires et nerveux ; mais autrefois tous ces accidens étaient mis sur le compte de la maladie qu'on décrivait. La faiblesse musculaire, les ecchymoses d'un sang noir, les extravasations de sang, soit dans les cavités du corps, soit par les ouvertures extérieures, les accumulations d'un sérum souvent imprégné de sang, dans toutes les surfaces sans ouvertures, constituent, selon nous, les caractères du scorbut. Les douleurs qui résultent des épanchemens, les contractions de membres qui les accompagnent, sont les premiers symptômes consécutifs, qui ne doivent leur valeur comme signes de scorbut, qu'aux précédens. Mais il en est une foule d'autres qui ne peuvent passer que pour des complications accidentelles : tels sont la gengivite, les pustules, les vésicules et les ulcères de la peau, les phlegmons, les érysipèles extérieurs, les gangrènes, les énormes délabremens et les pourritures des membres, les fièvres intermittentes et continues dépendant de l'inflammation de l'ensem-

ble splanchnique, ou de quelque viscère en particulier, ainsi que toutes les altérations cadavériques qui en sont la conséquence. On peut être scorbutique sans avoir ces inflammations, on peut avoir ces inflammations sans être scorbutique; mais la disposition scorbutique du corps leur donne un degré de gravité qu'elles n'auraient pas chez des individus qui en seraient exempts. C'est donc en vertu de cette même disposition, qui constitue elle seule la spécialité, que d'abondantes hémorrhagies se font, par la rupture des vaisseaux, dans les parties enflammées avec ou sans ulcération; que la gangrène y fait de rapides progrès; que les épiphyses se détachent, et que le cal, qui réunissait les extrémités des os rompus, se dissout, et renouvelle ainsi des fractures consolidées depuis long-temps.

Puisque la disposition scorbutique du corps vivant, la même qui se manifeste d'abord par la faiblesse musculaire et par les extravasations de sang et de lymphe, est ce qui rend les inflammations si redoutables, c'est elle seule qui constitue ici la spécialité dont il faut étudier les causes et rechercher les moyens de guérison.

Voilà comme nous raisonnons en médecine physiologique : voici maintenant comment les auteurs qui nous occupent ont envisagé la question. Partant d'une double donnée, 1° la causalité qui se résout dans l'usage des alimens gâtés, corrompus, imprégnés de sels et de fumée, etc., agissant presque toujours sur des sujets devenus mélancoliques par de grandes calamités, la disette, un siége, la prison, l'isolement dans un pays marécageux septentrional, etc.; 2° l'aspect des symptômes qui montrent des ruptures de vaisseaux, des putréfactions, des sanies âcres et comme rongeantes, diverses élevures de la peau avec sentiment d'ardeur, la décom-

position et la dissolution des parties les plus dures du corps humain; partant de toutes ces données, disons-nous, l'école humorale n'a pu voir dans le scorbut que les effets de l'acrimonie et de la corruption des fluides. L'acrimonie est acide ou alcaline : acide, elle coagule le sang et produit toutes les stases et toutes les congestions sanguines que l'on observe chez les scorbutiques; alcaline, elle le dissout et corrode les vaisseaux, d'où résultent les hémorrhagies, les ulcérations, les affections cutanées avec sentiment d'érosion, des sanies qui semblent brûler une peau devenue érysipélateuse, etc. C'est par le concours de ces deux dispositions du corps que se développent les fièvres et les douleurs simulant une foule de maladies dont se plaignent les scorbutiques, et par suite ces énormes désorganisations, tant externes qu'internes, que l'on rencontre dans leurs cadavres, au milieu desquelles, toutefois, on a trouvé le cerveau sain. Les auteurs en ont jugé par des nécroscopies faites chez des personnes mortes sans fièvre, ou du moins par la conservation des facultés intellectuelles jusqu'au dernier moment. Ce dernier fait fut singulièrement remarquable chez des scorbutiques hibernant dans un parage septentrional, où ils moururent tous faute d'alimens convenables; car le dernier vivant acheva l'histoire parfaitement rédigée du malheur commun par ces mots : *Je meurs*. Toutefois, ces faits n'excluent pas la possibilité de l'irritation consécutive, et ensuite idiopathique de l'encéphale, chez les scorbutiques en proie à des inflammations violentes des autres viscères.

La thérapeutique du scorbut, fondée sur la théorie que nous venons de résumer, ne peut être que fort complexe chez les humoristes. L'épaississement du sang dans la première période du mal requiert naturellement les

fondans et les savonneux, parmi lesquels se trouvent des plantes dont l'action peut nuire à la complication inflammatoire quand elle existe. La saignée peut être utile pour combattre les congestions d'un cruor trop épais, et qui plus est, pour diminuer l'abondance d'une sérosité âcre et corrosive. L'acrimonie alcaline réclame l'emploi des acides; l'une et l'autre acrimonies veulent une combinaison d'absorbans, d'émoussans et d'incrassans. Il ne s'agit que de placer toutes ces substances à propos. Il en est ainsi des purgatifs par lesquels les voies gastriques doivent être délivrées des amas d'impuretés qui les surchargent. On doit en dire autant des sudorifiques, des diurétiques nécessaires pour diriger vers les sécréteurs les particules âcres ou putrides qui circulent dans les humeurs; des toniques aromatiques et des astringens plus ou moins forts, dont on ne peut se passer pour redonner du ton, à un certain degré de la maladie. On conçoit également que les anti-putrides, tantôt acides minéraux ou végétaux, tantôt spiritueux et aromatiques, sont indiqués par les désorganisations gangréneuses, les suppurations sanieuses toujours fétides, si communes dans le scorbut.

Que de sagacité n'exigeait pas l'application de tant de moyens si disparates! C'est ainsi qu'on excellait à multiplier les difficultés dans le traitement des maladies, et que l'art s'imaginait avoir tout fait et s'applaudissait de ses longs efforts et de ses savantes combinaisons, lorsqu'il n'avait fait que rendre plus difficiles les opérations salutaires de la nature. Je ne veux pas dire toutefois que la nature peut opérer seule dans le scorbut; c'est une des maladies où elle a le moins de pouvoir, mais seulement que la multiplicité des modificateurs opposés, auxquels on la soumettait, devait nuire

fréquemment au sage emploi qu'elle pouvait faire des bons. Aussi, les humoristes confessaient-ils que rien n'est si facile que d'errer dans le traitement du scorbut. Van-Swieten, que distingue un caractère de prudence très-remarquable, ne cesse de revenir sur le conseil de ne pas prodiguer mal-à-propos les anti-scorbutiques âcres et les autres stimulans si utiles dans les cas de faiblesse générale, parce qu'ils peuvent donner trop d'activité aux acrimonies, hâter les ruptures de vaisseaux, et accélérer toutes les désorganisations auxquelles la délicatesse et la fragilité des tissus exposent continuellement les scorbutiques.

Cette idée m'a toujours semblé d'une haute importance; elle doit former, selon moi, la base de la théorie du scorbut. Le principal effet du vice de nutrition qui constitue cette maladie, n'est-il pas de relâcher les tissus, surtout ceux qui sont formés de gélatine et de fibrine, et de diminuer leur force de cohésion, sans affaiblir simultanément leur irritabilité; et n'en doit-il pas résulter un danger éminent de désorganisation, lorsque de violens efforts ou l'inflammation agissent sur ces tissus? Que l'on réfléchisse maintenant aux organes qui doivent être le plus fatigués par ces deux causes, et l'on s'expliquera pourquoi la gastrite existe dans le scorbut, et pourquoi les gencives sont si souvent frappées d'une phlegmasie gangréneuse.

Van-Swieten avait trop de sagacité pour ne pas s'apercevoir que les médecins, en général, commettaient la grave erreur de trop multiplier le scorbut, ce qui les portait à abuser étrangement des médicamens incendiaires. Il se joint donc à Sydenham, dont il se déclare ici l'imitateur, pour condamner les praticiens qui considèrent le scorbut comme une espèce de Protée, le

soupçonnant au fond de toutes les maladies qu'ils ne savent pas reconnaître, et se jettent dans la prescription des anti-scorbutiques, pour se tirer de l'embarras où leur ignorance les a plongés. Il avoue cependant, avec Sydenham, que le scorbut lui-même est souvent la conséquence du quinquina prodigué mal-à-propos dans le traitement des fièvres intermittentes : remarque bien précieuse, qui nous retrace aujourd'hui le rôle que l'irritation de la membrane muqueuse de l'estomac a joué de tout temps dans la production des symptômes dits scorbutiques, et par son irritation propre entraînant la congestion des parenchymes abdominaux, et par l'influence qu'elle exerce sur les ouvertures muqueuses et sur la peau, où elle produit des pétéchies, des ecchymoses, et même des pustules ulcéreuses et saignantes des plus rebelles, telles qu'on en voit chez les sujets qui ont été sur-excités par le mercure.

Une des maladies les plus importantes dans le système humoral, c'est la *cachexie*. Ce mot, auquel Van-Swieten, d'après Celse, donne la définition de *malus habitus*, qui est la traduction du grec, est, selon Boerhaave, une disposition du corps qui déprave sa nutrition dans toute son habitude en même temps. Remarquez d'abord qu'ailleurs la disposition du corps est elle-même la dépravation; mais passons sur ces petites obscurités du langage ontologique. Ces auteurs entendent par *habitude du corps* l'aspect extérieur, où l'on note plusieurs déviations de l'état normal dans la couleur de la peau, le volume des parties, l'état des mouvemens, l'expression du visage. Quand tout cela indique un état maladif, lors même que le malade ne se plaindrait pas, les humoristes disent qu'il y a cachexie. Ils en jugent surtout par la pâleur de la peau, les nuances jaunes, brunes,

rougeâtres, livides, qu'elle peut présenter, l'amaigrissement du corps ou une disposition œdémateuse, et la diminution de la force musculaire. A cet aspect, Boerhaave prononce qu'il y a dépravation du liquide nutritif, que ce liquide est mal élaboré, soit parce qu'il est difficilement élaborable, ou tout-à-fait inassimilable, soit parce que les vaisseaux ont perdu leur faculté assimilatrice. Cette imparfaite élaboration, il l'attribue à la débilité qu'amènent souvent le défaut d'exercice, l'excès du sommeil, etc., à des pertes de sang, à la surabondance ou à la rétention des excrétions, à un vice humoral ou à quelques virus, à un ulcère, à un squirrhe intérieur, etc., qui font obstacle au travail de l'assimilation par la soustraction des forces, ou bien en dépravant le sang par des humeurs corrompues qu'ils ne cessent de lui fournir.

Van-Swieten donne un grand développement à l'aphorisme qui contient cette rapide énonciation; il a soin de renvoyer aux dépravations générales, qui se réduisent au glutineux spontané, à l'épaississement inflammatoire, à l'alcalin et au rance, qui produisent la putridité, et enfin à l'acide, etc. On déduit forcément de tous les détails dans lesquels il juge à propos d'entrer, que leur cachexie n'est pas une maladie spéciale, mais un genre extrêmement nombreux, peuplé de maladies très-différentes, et qu'elle est le voile officieux sous lequel ils cachaient toutes les suites de maladies aiguës et toutes les maladies chroniques dont ils ignoraient l'étiologie ou la véritable nature physiologique. C'est bien ainsi que les classificateurs ont envisagé la question, puisqu'ils ont fait des cachexies non-seulement un genre, mais encore une des principales classes de la nosologie.

Il est facile de juger, d'après cela, que le pronostic

était très-variable dans les cachexies, et que les indications devaient être extrêmement multipliées et souvent contradictoires. Faute d'avoir une idée du phénomène de composition qui crée et organise tous nos tissus, ces médecins se figuraient l'assimilation à chaque instant imparfaite, les vaisseaux remplis de sucs hétérogènes, le sang plus ou moins corrompu, tantôt coagulé, tantôt trop dissous. La surabondance, sans extravasation, de l'humeur la plus normale, par exemple du sang le plus élaboré, donnait lieu, d'après leur système, à la corruption de ce fluide : c'était leur cacochymie pléthorique. L'étiolement ou la décoloration de la peau par le défaut de la lumière du soleil leur semblait un signe certain d'une cachexie aqueuse ou glutineuse, sorte de crudité qu'ils voyaient prédominer chez tous les habitans des villes et des lieux humides et bas; et l'embonpoint de ces sortes de sujets leur paraissait un *colluvies* pituiteux. La nuance jaunâtre du teint était pour eux le signe d'une corruption bilieuse de la masse du sang; et si les *ructus* nidoreux, effet d'une gastrite, s'y trouvaient joints, ils ne voyaient dans le canal alimentaire qu'une sentine de bile rance et putride, fermentant avec du gluten, des résidus d'alimens à moitié assimilés et plus ou moins pourris, de l'atrabile ou des alcalis prédominans. Le sujet offrait-il une nuance verdâtre ou livide avec un corps décharné, l'atrabile l'emportait sur les autres humeurs; était-il pâle et bouffi, les sucs crus inondaient l'intérieur de ses tissus; ses vaisseaux, car les tuniques vasculaires opéraient toutes les *coctions* à cette époque encore voisine de la découverte harveyenne, ses vaisseaux avaient mal élaboré les alimens dont il s'était nourri, et nos humoristes croyaient voir à travers le tissu d'une peau transparente ou dans celui

des embouchures des membranes muqueuses, les sucs à demi *cuits* qui dépravaient les humeurs naturelles du corps. Ils parlaient en effet tantôt de sucs terreux, denses, astringens, provenant de fruits crus qui fixaient les molécules et les arrêtaient dans les vaisseaux capillaires; tantôt de sucs glutineux, venant des farineux surabondans ou des chairs des jeunes animaux, et qui invisquaient les orifices sécréteurs, où les fluides ordinaires ne pouvaient plus pénétrer; d'autres fois, de sucs acides fournis par des végétaux crus, et qui pouvaient fermenter en parcourant les vaisseaux et entraîner toutes les humeurs dans leur fermentation; d'autres fois, de sucs alcalins, rances, résultant de substances animales trop faites, de graisses animales rances, de poissons gâtés, et qui ne pouvaient manquer d'imprimer à toute la masse en circulation le caractère putride qui les dominait. Une irritation quelconque avait-elle suspendu les fonctions sécrétoires, on se figurait toutes les humeurs qui auraient dû sortir comme autant de fermens corrupteurs qui allaient entraîner la dépravation complète du sang; les ulcères intérieurs, les squirrhes, les collections purulentes étaient autant de foyers de corruption qui tendaient incessamment au même résultat. Il n'y avait pas jusqu'au fluide subtil, semi-éthéré, dont on avait enrichi la masse encéphalo-rachidienne et les nerfs, qui ne fût susceptible de dépravation, tantôt par cause morale, et tantôt par l'influence de l'air ou la propagation de la corruption des autres fluides.

Toutes les dépravations humorales dont je viens de donner l'idée constituaient autant de cacochymies : il y avait donc des cacochymies bilieuses, sanguines, atrabilaires, pituiteuses, etc., et le mot cachexie convenait à toutes indistinctement.

Appropriez maintenant à chacune de ces déviations humorales de l'état normal une ou plusieurs des substances alimentaires ou pharmaceutiques et toutes les influences hygiéniques dont le médecin peut disposer; songez à la difficulté qu'il devait y avoir de rencontrer juste, aux subtilités dont on avait besoin pour expliquer les insuccès, les pertes non attendues, les guérisons subites de maladies qui devaient être de longue durée, les changemens de forme des maladies, et jusqu'aux guérisons opérées par des moyens contre-indiqués, et vous aurez une idée sommaire des difficultés sans nombre que le génie de l'humorisme avait semées sur la route du praticien. Mais, en revanche, vous expliquerez, par la même voie, la haute importance que se donnaient et que devaient acquérir, aux yeux de bien des personnes, les médecins érudits et beaux parleurs, surtout s'ils se trouvaient assis dans une chaire éminente, ou revêtus, auprès des princes, de grandes dignités. La médecine donnant occasion de parler de tout, il fallait tout étudier : de là, la prépondérance que les hommes de cette profession ont toujours exercée dans le commerce social; de là aussi la rectification inévitable, quoique un peu tardive, des théories qu'ils avaient reçues de leurs pères.

Il n'est point de maladies qui prouvent mieux que celle dont je m'occupe en ce moment, combien l'imagination prédominait en médecine sur toutes les autres facultés, et combien l'art de créer des hypothèses et de les multiplier par elles-mêmes, l'emportait chez les médecins sur tous les autres procédés intellectuels. La cachexie, *malus habitus,* et les diverses cacochymies dont elle se composait, embrassaient presque toutes les maladies, hors les aiguës, et ce que j'en ai dit suffirait

pour caractériser la secte humorale, dont le joug pèse encore aujourd'hui sur la partie la plus importante de l'art de guérir, la thérapeutique.

Nous aurons peu de choses à dire sur la manière dont Boerhaave envisage la phthisie pulmonaire : il nous suffira de faire remarquer qu'il ne la range point nécessairement au nombre des maladies inflammatoires, excepté les cas où elle se lie à un empyème ou à quelque abcès du poumon. Mais l'étiologie de la phthisie par excellence se réduit à toutes les causes qui peuvent fixer le sang dans les poumons, de telle sorte qu'il soit forcé de dégénérer en pus; et ces causes sont rapportées à la disposition du corps par laquelle les sujets tendent à l'hémoptysie d'abord, et ensuite à l'ulcération de la plaie par où s'est faite l'hémorrhagie pulmonaire. Sur ce, Van-Swieten rappelle l'antique distinction des hémorrhagies, et rapporte, 1° à la *rupture*, celle qui dépend des causes violentes : alors le sang sort avec abondance, et l'hémorrhagie peut être mortelle en peu de temps; 2° à l'*érosion*, celle qui a été précédée d'une toux prolongée et de douleurs dans quelques points du thorax, sans cause connue, ce qui peut indiquer un ulcère, un amas d'humeurs âcres, capables de ronger les vaisseaux; 3° à l'*anastomose*, les hémoptysies où le sang n'est pas âcre, mais au contraire doux, de bonne qualité et copieux, comme à la suite des suppressions de menstrues.

La disposition organique aux hémoptysies consiste, suivant ces auteurs, dans la délicatesse et la fragilité des vaisseaux dont la rupture devient facile par toute congestion, et dans l'âcreté du sang, qui est soumise elle-même aux causes connues des acrimonies. Il donne la description des sujets exposés à la phthisie dite héréditaire; puis il signale le passage de la rupture, de la

déchirure ou de l'érosion pulmonaire qui a fourni l'hémorrhagie, de l'état de plaie simple à l'état de plaie suppurante, en partant d'un léger mouvement fébrile avec des redoublemens, un peu d'oppression, des quintes de toux, la rougeur des joues et des lèvres, etc. Mais tout cela n'est point rapporté à l'inflammation, de sorte que la phthisie pulmonaire, dite primitive ou constitutionnelle, se trouve une maladie entièrement humorale. Trois phénomènes seuls y figurent : 1° L'accumulation, dans le poumon, d'un sang qui en déchire les vaisseaux par la violence avec laquelle il est lancé, ou par des particules acrimonieuses qu'il contient ; 2° la suppuration des embouchures des vaisseaux qui ont souffert une solution de continuité, si l'on n'a pu réussir à en procurer la réunion par première intention ; 3° l'infection générale et la corruption de tout le corps, avec fièvre plus ou moins vive par le pus, dont le foyer va toujours faisant des progrès quand on n'a pas eu le bonheur de le cicatriser lorsqu'il n'était encore qu'à son début.

C'est sur ce texte que nos humoristes ont à gloser, et l'on se figure assez tout ce qu'ils sont capables de débiter sur les différens modes de ruptures, déchirures, érosions, dilatations; sur les signes extérieurs qui doivent leur correspondre ; sur les degrés de corruption, soit du sang, soit des différens viscères ; enfin, sur les méthodes diverses et sur les nombreux spécifiques avec lesquels on doit contrebalancer l'action des causes et s'opposer aux progrès des altérations imminentes des solides et des fluides, par exemple, désobstruer, déterger, mondifier, consolider, corriger la putridité, fortifier, etc. Leur langage a disparu ; mais leurs recettes remplissent encore nos formulaires.

Boerhaave assigne à chaque viscère sa phthisie spé-

ciale, qui peut être la suite de sa suppuration, dont les causes sont exposées ailleurs. Van-Swieten renvoie aux chapitres des inflammations de ces viscères, où l'on trouve toujours le même fond de théorie, l'accumulation d'un sang plus ou moins corrompu dans les vaisseaux où il se convertit en pus, et ensuite l'infection générale du sang par ce même pus.

Boerhaave voit dans l'*hydropisie* une sérosité extravasée contenue dans des cavités qu'elle distend. Il spécifie les lieux où l'hydropisie est possible, et pense qu'elle dépend toujours de la difficulté du retour de la lymphe vers le cœur. Tout obstacle dépendant du cœur lui-même, tout étranglement des veines et des gros troncs lymphatiques, ainsi que la faiblesse des veines et des absorbans, pourront donc produire les hydropisies. En rapprochant les causes, il les réduit à trois séries: 1° celles qui retiennent le liquide séreux de manière à ce qu'il ne puisse retourner aux veines, mais qu'il stagne dans ses propres vaisseaux dilatés; 2° celles qui rompent ces mêmes vaisseaux et donnent lieu à l'épanchement du sérum dans les membranes ou petites cavités du tissu aréolaire; 3° celles qui obstruent les vaisseaux qui reviennent chargés de sérum, des cavités membraneuses (membranes séreuses), de telle sorte que ces vaisseaux ne puissent se dégorger.

Pour bien entendre cette étiologie, les explications de Van-Swieten sont nécessaires. Il pose d'abord comme fait démontré que toute lymphe, de quelque partie qu'elle vienne, se rend, par les vaisseaux lymphatiques, dans les veines sanguines, soit immédiatement, soit en passant d'abord par le canal thoracique, pour aboutir dans la veine sous-clavière. On voit que l'existence des absorbans qui, des surfaces, se rendent dans les veinu-

les, est admise depuis long-temps : mais allons plus loin.

Les obstacles que les humoristes assignaient au cours de la lymphe étaient toujours mécaniques. Ainsi, selon l'interprétation de Van-Swieten, ce sont, pour l'extérieur des vaisseaux, des tumeurs ou des viscères engorgés et endurcis qui compriment les veines ou les lymphatiques, et jamais il n'est question de la part que ces vaisseaux pourraient prendre à la maladie du tissu qui les avoisine; pour l'intérieur des mêmes vaisseaux, on parle du sang qui adhère, à cause de sa viscosité, aux parois de ces canaux, et l'on s'appuie du témoignage de *Sauvages*, en ajoutant qu'il suffit pour cela d'une cachexie qui rende le sang aqueux. On veut qu'alors la sérosité prenant la route des sécréteurs, laisse le sang trop consistant pour circuler avec liberté, et le dispose, à raison de sa viscosité, à former un enduit qui rétrécisse le calibre des vaisseaux. En un autre passage, cette matière qui encroûte et rétrécit le calibre des vaisseaux de différens genres, est considérée comme une sorte de dépôt, fruit d'une dépuration du sang, et on la qualifie du nom de crasse. Ces exemples d'inflammations vasculaires ne sont point utilisés par nos auteurs : l'usage des alimens gras, épais, visqueux, coagulans, etc., suffit bien, à leur estime, pour produire une semblable cachexie et de pareils dépôts dans l'intérieur des vaisseaux. C'est ainsi que les faits les plus précieux peuvent être long-temps inutiles à la science. En parcourant les classiques des différentes écoles, on retrouverait tous les faits sur lesquels la science doit reposer : il ne s'agirait que d'en donner une bonne interprétation; mais il faut une méthode pour la trouver, et, quand on la connaît, des motifs particuliers peuvent encore en ajourner les résultats.

Les classiques qui nous occupent n'ont garde d'oublier la rupture des vaisseaux chyleux parmi les causes des épanchemens lymphatiques des grandes cavités, ni la déchirure des glandes lymphatiques et mésentériques. Mais on peut encore se demander si les médecins humoristes qui ont attesté ces lésions les ont toujours bien vérifiées, et s'ils n'ont pas quelquefois pris pour du chyle le produit d'une péritonite. Les explications des altérations cadavériques sont toujours en raison des idées dont les observateurs sont préoccupés : il y a peu de temps que l'on publiait à Paris des brochures contre la nouvelle génération qui admettait les péritonites des femmes en couches; on soutenait que le pus dont la cavité abdominale était remplie n'était autre chose que du lait. Personne maintenant n'oserait imprimer une telle absurdité; mais notre Faculté de Paris possède encore assez de sectateurs des vieilleries, assez d'ennemis bien décidés de toute espèce d'innovation, pour que plusieurs jeunes gens croient travailler à leur avancement, en faisant l'éloge de l'humorisme et méconnaissant non-seulement les phlegmasies du système vasculaire, mais aussi celles du poumon dans la phthisie, et celles de la membrane interne du canal digestif dans les prétendues fièvres essentielles. Revenons à l'hydropisie.

Ce que je trouve de plus singulier parmi les explications des humoristes, c'est celle d'un sang tellement desséché par la chaleur d'une fièvre ardente, qu'il devient comme poisseux et refuse de se mêler à l'eau que les malades boivent en abondance : de là, selon nos auteurs, la nécessité de l'élimination anormale de cette eau par les artères capillaires qui la déposent dans les tissus aréolaires ou dans les membranes que nous nommons aujourd'hui séreuses. N'ayant aucune idée des in-

flammations chroniques non phlegmoneuses, et n'en ayant qu'une très-fausse des phlegmoneuses, les médecins de cette école ne pouvaient que se torturer l'esprit pour chercher des explications aux hydropisies qui sont la suite des maladies aiguës. Or, quand ils ne s'en prenaient pas à la décomposition de la masse du sang, il ne leur restait plus qu'à accuser les obstructions que les *fièvres* laissent dans les viscères, ou le relâchement des vaisseaux. Ce relâchement explique bien les œdèmes et les leucophlegmaties que le retour des forces fait disparaître; mais il n'explique pas plus que l'obstruction viscérale, les hydropisies qu'entretient une phlegmasie chronique consécutive à l'aiguë. Ce n'est que par suite des travaux de l'école de Stahl, que la théorie des fluxions, qui repose sur l'axiome : *Ubi stimulus, ibi affluxus*, a fourni la véritable explication des hydropisies qu'entraînent les phlegmasies chroniques et les sub-inflammations des grands viscères.

Van-Swieten tire un grand parti, en faveur de la décomposition du sang et de l'isolement de l'eau comme causes d'hydropisie, de l'expérience de Hales, répétée de nos jours, qui prouve que l'eau injectée dans les vaisseaux sanguins s'épanche par les exhalans dans les diverses surfaces viscérales. Il y a bien quelque rapport entre cette expérience et les hydropisies qui se développent dans le pourtour d'une congestion sanguine, fût-elle même inflammatoire; mais ce rapport n'est que celui du trop plein. Il existe également entre les cas de fluxion vitale et ceux de ligature ou d'étranglement des veines; mais tout cela n'a rien de commun avec la décomposition du sang. Hales en concluait, au dire de Van-Swieten, que les globules de l'eau n'ont pas assez de volume pour tenir les capillaires artériels et veineux

ouverts, et que ce privilége n'appartient qu'aux globules sanguins beaucoup plus gros que les ouvertures exhalantes ne sont larges, et pouvant par conséquent s'opposer à l'oblitération du système vasculaire. Voilà l'exemple d'une explication mécanico-humorale. Nous dirions avec plus de fondement que, dans le cas de super-plénitude vasculaire par injection d'eau, il est tout simple que les molécules qui ont le plus d'affinité avec les vaisseaux, y restent préférablement à des molécules non assimilées. Qui peut douter que la fibrine, la gélatine et l'albumine du sang, ne soient liées avec les vaisseaux qui en sont formés, par des affinités vitales plus étroites que les liquides nouvellement introduits par l'absorption, et à plus forte raison par l'injection, dans les artères ou les veines? N'est-ce pas aussi cette affinité vitale qui maintient le calibre des petits vaisseaux, en retenant la matière nutritive dans leurs cavités?

La super-potation d'eau est bien notée par nos auteurs comme cause puissante d'hydropisie, et, pour eux comme pour nous, elle se rattache aux observations précédentes.

L'épuisement général et le relâchement vasculaire qui succèdent aux hémorrhagies répétées aussi bien qu'aux diarrhées et à tous les flux trop long-temps copieux, sont des causes d'hydropisie sur lesquelles toutes les sectes médicales sont obligées d'être d'accord. Mais ce n'est pas seulement à la perte de ton des vaisseaux, c'est surtout à la dissolution et à l'extrême *aquosité* du sang, qui résulte des évacuations surabondantes, que nos humoristes attribuent l'hydropisie. Ils pensent que cette même dissolution peut aussi résulter de l'abus des substances âcres, et de la présence dans le sang de plusieurs virus. Ainsi, l'excès comme le défaut de la con-

sistance du sang sont également pour eux des causes d'hydropisie. Mais ne négligeons pas, à l'appui de cette assertion, de faire remarquer la manière dont les humoristes se rendent compte de la production des hydropisies par affection du foie et de la rate : elles dépendent, suivant eux, ou de la pression mécanique de ces viscères sur la veine-cave et sur les vaisseaux lymphatiques, ou de la coagulation et de la décomposition du sang produite par les substances alcoholiques chez ceux qui doivent ces maladies à l'ivrognerie, ou enfin de la dissolution de ce fluide chez ceux où prédominent certaines âcretés. L'appel trop considérable des fluides par l'effet d'une irritation locale n'a garde d'être pris en considération. Van-Swieten incline plus que Boerhaave vers le solidisme et vers la théorie du collapsus atonique, précurseur du brownisme; car il croit que l'état d'affaissement et d'immobilité où tombent les buveurs à la suite du sommeil et de la stupeur de l'ivresse, est une cause débilitante qui les dispose puissamment à l'hydropisie. Il ne redoute pas moins, toujours comme cause débilitante, les excès qu'ils peuvent faire de l'eau, après s'être fort échauffés par des boissons ardentes. Enfin, la crainte de la débilitation est telle chez cet auteur qu'il redoute peut-être encore davantage, en se fondant sur un axiome du père de la médecine, que les buveurs de profession ne renoncent trop promptement à leur pernicieuse habitude.

La théorie du spasme se lie, dans l'histoire de l'art, avec celle de l'atonie : il est curieux de voir le même auteur attribuer la dilatation du ventricule droit du cœur à un spasme du poumon qui, en se resserrant à l'excès, oblige le cœur à redoubler d'action pour y faire pénétrer le sang. C'est de cet obstacle au sang, causé par le

spasme pulmonaire, que Van-Swieten fait résulter l'hydro-thorax et même l'hydropisie de tout le corps; mais il pense que les amas de fibrine coagulée dont les cœurs des anévrismatiques se trouvent souvent remplis, sont dans la plupart des cas la cause de l'état hydropique dans lequel ces malades succombent. Ces assertions dans la bouche d'un médecin qui avait médité le traité de Senac sur les maladies du cœur font assez voir, si on les rapproche de l'explication donnée plus haut des incrustations vasculaires, qu'on ne doit rien attendre de satisfaisant de la part des humoristes sur l'étiologie des hydropisies qui se rattachent comme effet aux maladies du cœur et de tout le système circulatoire. Van-Swieten n'omet pas de rapprocher le scorbut des hydropisies, et il range l'une et l'autre affections dans les cachexies.

Je ne m'arrêterai pas sur toutes les hydropisies en particulier : on n'y retrouverait pas d'autres élémens théoriques que ceux dont j'ai rendu compte. Quelques-unes seulement mériteront de fixer notre attention. Par exemple, il est bon de noter que les phlegmasies des membranes séreuses n'étant point connues des humoristes, ils ont été forcés de chercher dans la mauvaise qualité des fluides formant la matière des épanchemens, la cause de leur aspect, tantôt purulent, tantôt sanieux, et des dépôts de matière épaissie qu'ils trouvaient sur le péritoine et sur la plèvre. Les traces de gangrène des intestins qu'offrent souvent les péritonites chroniques leur semblaient un effet de la malignité du liquide, pendant qu'ils attribuaient la collection séreuse à l'endurcissement du foie, des épiploons et du mésentère; car, suivant eux, les squirrhes produisent l'hydropisie par l'obstacle mécanique qu'ils opposent au cours de la lymphe. Si le liquide était rougeâtre et le péritoine injecté,

c'était l'épanchement qui, en macérant les vaisseaux, avait débilité leurs parois au point d'en occasioner la rupture, etc. La tympanite accompagnée d'un épanchement était attribuée à la débilité; et les anneaux d'induration inflammatoire qui rétrécissent les intestins dans les entéro-péritonites chroniques, avec épanchement plus ou moins purulent et dégagement de gaz, n'avaient pas, selon ces auteurs, d'autre cause que la débilité, la cacochymie ou l'obstruction. Ils voyaient dans ces collections purulentes, qui remplissent souvent une des plèvres, en déprimant le parenchyme, le produit d'un abcès formé dans le poumon, sans se donner la peine de vérifier si cet abcès avait existé, et l'on sait que tout abcès était pour eux une corruption. Les hydropisies enkystées des ovaires leur étaient connues; mais elles étaient mal expliquées.

N'oublions pas, en rendant compte des vues thérapeutiques des humoristes sur l'hydropisie, de mentionner la théorie de *Vanhelmont*, rappelée par *Van-Swieten :* il s'agit de *l'archée, officiant des reins, qui ferme ces organes dans la conception de l'idée de sa perturbation.* Il est digne de remarque qu'une explication aussi éloignée de l'humorisme ait été prise en considération par le commentateur de Boerhaave; mais elle conduit à des remèdes qui, quoique singuliers, ne pouvaient être négligés par un homme aussi érudit et aussi exact. Voici ce qu'il rapporte de *Vanhelmont* à ce sujet : « Quel- « ques auteurs conseillent de lier des crapauds vivans sur « l'un et l'autre reins pour guérir l'hydropisie par le flux « d'urine. J'ai vu du moins un paysan guéri pour avoir « entouré ses reins et son ventre de peaux de serpens. « De cette manière on donne l'idée de la crainte à l'ar- « chée des reins, qui lui fait perdre l'indignation. De la

« même manière, on suscite assez l'idée de tristesse ou « d'appétit refusé, par où l'archée des reins oublie son « indignation. » Van-Swieten ajoute qu'Hippocrate avait déjà eu l'idée d'attribuer l'hydropisie aux reins, et de tenter la cure de cette maladie par la provocation du flux d'urine. Mais cela n'ôte rien à la singularité ontologique du fanatique brabançon. Toutefois, qu'on se garde bien de rire de sa théorie : celles de nos psychologistes kanto-platoniciens ne reposent pas sur des bases plus solides, et tout le monde n'est pas d'avis de s'en moquer.

Boerhaave établit méthodiquement, selon sa coutume, les indications curatives de l'hydropisie. Elles se réduisent, selon lui, 1° à procurer un libre écoulement au liquide épanché; 2° à l'extraire des cavités où il est accumulé; 3° à corriger le vice des viscères débilités, soit qu'il dépende de la cause ou qu'il soit l'effet du liquide épanché.

La première indication générale en fournit trois secondaires; car il s'agit d'enlever les causes qui empêchent l'écoulement des liquides épanchés, et ces causes sont, suivant l'auteur, (*a*) la diminution de la force vitale dans la circulation; (*b*) la compression, la rupture, l'obstruction des vaisseaux; (*c*) la trop grande ténacité du liquide. Pour remplir le premier objet, on recommande, si la soif n'est pas grande, une foule de stimulans sous les noms de roborans et de cardiaques, que l'on emprunte aux aromatiques, aux salins, aux huileux chauds; et si la soif est grande, que la cause ait été chaude, ou qu'il y ait de la fièvre avec beaucoup de chaleur, on prescrit les mêmes moyens combinés avec les acides. Or, ces cas de *grande soif* et de *fièvre chaude* sont ceux où il existe des inflammations dans les vis-

cères. Hippocrate avait observé que les stimulans provoquent souvent de la chaleur et de la fièvre chez les hydropiques : Van-Swieten, qui le cite, rapporte ces cas plus particulièrement aux scarlatines et aux miliaires de mauvaise nature, c'est-à-dire à des phlegmasies qui pénètrent si profondément dans les viscères, qu'elles atteignent jusqu'à l'intérieur des principaux vaisseaux et produisent des artérites, des phlébites, des cardites. De là l'impossibilité de supporter les sudorifiques, les cardiaques même, quoiqu'ils soient mitigés par le mélange de quelques acides végétaux, surtout si l'on se conforme au précepte recommandé par Van-Swieten, et suivi, selon lui, depuis Hippocrate, d'épargner l'eau le plus possible aux hydropiques, dont le régime, en général, doit être chaud et tendre à la dessiccation.

Il est facile de juger, par ces premiers préceptes de l'école mécanico-humorale, que la cure des hydropiques devait rencontrer beaucoup d'obstacles toutes les fois que les viscères étaient enflammés ou même avaient quelque disposition à la phlogose; ce qui n'est que trop fréquent, puisque le plus grand nombre des hydropisies dépend des inflammations du bas-ventre, soit muqueuses, soit séreuses : il n'y a guère d'exceptions que pour celles qui dépendent des fièvres intermittentes qui règnent dans des pays marécageux, pour celles des lieux froids et humides où les malades sont presque tous plus ou moins modifiés par la disposition scorbutique, et pour les hydropisies qui attaquent subitement les personnes saines dont les excrétions séreuses ont été subitement interverties par une cause active, comme le froid, etc.

Heureusement que les moyens externes, tels que les frictions sèches ou huileuses, la chaleur sèche, les exer-

cices, intervenaient souvent pour produire la révulsion; on obtenait quelquefois aussi une utile compensation des eaux minérales, que Boerhaave conseille pour remplir le second objet, parce que les voyages que cette médication exige sont toujours accompagnés de nombreuses excitations extérieures, et ne peuvent être entrepris par les malades où l'inflammation est fort intense. Toutefois, Van-Swieten se croit obligé d'avouer que si elles ne guérissent pas toujours, elles sont des palliatifs utiles pour les cas non curables.

Mais lorsque, pour remplir le troisième objet indiqué par Boerhaave, celui de *dissoudre*, ce qui s'appliquait aussi bien aux hydropisies *chaudes* qu'aux *froides*, on avait recours simultanément aux cardiaques fortifians, mêlés avec les acides agréables et les légers aromatiques, aux alcalins, et surtout aux sels volatils, aux mercuriaux, aux antimoniaux et aux préparations cuivreuses; lorque, pour mieux secouer les obstructions, dissoudre ce qui était tenace, chasser ce qui était stagnant, on prodiguait, d'après Boerhaave, les vomitifs à doses plus ou moins fortes, mais toujours rapprochées, comme le voulait Van-Swieten, qui, dans ce point, était encore l'imitateur de Sydenham; lorsque l'on y joignait, pour remplir l'indication d'évacuer les eaux, les diurétiques forts, et même les purgatifs donnés avec la même hardiesse que les vomitifs; qu'est-ce qui pouvait contrebalancer les maux affreux attachés à de pareilles médications dans tous les cas où l'hydropisie, soit générale, soit partielle, était entretenue par une phlegmasie chronique? Nous l'avons dit ailleurs, et voici le lieu de le répéter: c'étaient les cures des hydropiques à viscères vigoureux, ou du moins à système gastrique peu irritable, tels que ceux qui ont contracté la maladie par

l'action subite du froid, par une fièvre d'accès peu inflammatoire et sans abus des fébrifuges, par une disposition anévrismatique du cœur, c'est-à-dire, par un obstacle au cours du sang subitement accru par l'impression d'un froid humide; c'étaient, disons-nous, les cures de ces hydropiques privilégiés qui avaient donné de la vogue à ces traitemens brutaux; mais jamais ils n'ont pu procurer une guérison solide dans les ascites par entéro-hépatite, par péritonite, par hypertrophie inflammatoire du cœur avec gastro-duodénite, qui sont des maladies extrêmement communes dans les sociétés civilisées, et les médecins de l'époque qui nous occupent n'avaient aucun moyen de distinguer les contre-indications fondées sur la co-existence de ces phlegmasies avec les épanchemens généraux ou partiels.

C'en est assez pour que nos lecteurs puissent juger du degré d'imperfection où se trouvait l'art de guérir dans la secte humorale, relativement aux suites les plus redoutables des inflammations mal traitées, que l'ignorance sur beaucoup d'autres points rendait alors très-communes. Quelle que fût la prudence des praticiens les plus renommés de cette école, aussi bien que de l'empirique et de l'hippocratique, tels que Sydenham et tant d'autres, le fond de leur croyance devait toujours les ramener, après une faible palliation, à l'usage intempestif des stimulans dans la cure des hydropisies; et des rechutes multipliées, conséquences de ces traitemens à bascule, avaient souvent pour résultat définitif l'incurabilité. De là, l'extrême terreur que causaient autrefois les hydropisies, maladies d'autant plus formidables qu'elles étaient plus communes, par la raison déjà notée de l'imperfection du traitement des phlegmasies.

On trouve une nouvelle preuve de cette assertion

dans la manière dont nos auteurs envisagent le météorisme qui accompagne si souvent les épanchemens ascitiques. L'accumulation de l'air dans la cavité péritonéale ne dépend, suivant eux, que de la putridité de l'épanchement qui fournit des vapeurs, et quand l'air est contenu dans les intestins, cela vient de la débilité des parois de ces organes qui se laissent distendre par l'air que fournissent les alimens ou les humeurs qui se trouvent dans les intestins. Les nodosités ou anneaux inflammatoires qui rétrécissent les intestins d'espace en espace dans les entérites chroniques ne peuvent pas même les détromper; ils n'ont égard qu'à la débilité des points du canal qui se sont laissé distendre, et en tirent l'indication des toniques, comme ils en tirent celle des évacuans quand ils les attribuent à des humeurs âcres qui se sont attachées aux tuniques des intestins. Cette théorie ne laisse aucun recours vers la médecine vraiment rationnelle, dans toutes les maladies qui intéressent les organes de la digestion. Mais je passe sur les points les plus révoltans; car nos auteurs manifestent le projet, dans les cas de tympanite sur-opiniâtre, de forcer les doses des purgatifs pour rétablir le mouvement péristaltique, d'obliger les gaz à sortir à force de carminatifs, et de percer le ventre avec une aiguille, si rien ne réussit à leur donner issue. Beaucoup d'empiriques de nos jours en sont encore à ce degré de grossièreté médicale, malgré tous les progrès de la doctrine physiologique.

La *goutte* est une des maladies sur lesquelles on a le plus écrit : Boerhaave a posé sa doctrine sur cette affection d'une manière ferme, et Van-Swieten l'a traitée avec détails, érudition et profondeur. Aussi familier avec les préceptes de Sydenham qu'avec ceux de son

maître, il a vraiment réuni tout ce qu'on pouvait trouver de mieux à l'époque où il écrivait sur cette maladie si fameuse. Ce qui frappe d'abord, c'est la manière dont il distingue la goutte de l'arthritis ou rhumatisme goutteux, maladies qui ont été confondues chez les anciens, comme on le voit par des passages de Fernel, d'Hippocrate, d'Arétée, de Paul d'Egine. Elles diffèrent, selon lui, en ce que la goutte frappe les pieds à son début, et que l'arthritis attaque plusieurs articulations à la fois. Il poursuit : l'arthritis débute par une fièvre continue, celle de la goutte a lieu par accès; l'arthritis une fois commencée continue toujours un certain temps, la goutte, dans ses premières attaques, disparaît quelquefois subitement et ne revient que l'année suivante; la goutte, souvent précédée de *ructus* et de *flatus*, débute quelquefois dans la plus brillante santé, et c'est alors qu'elle peut disparaître sans laisser de traces, ce que ne fait jamais l'arthritis, qui laisse toujours les articulations douloureuses pour un temps fort long. Arétée a vu des goutteux subitement délivrés de leurs douleurs remporter le prix de la course aux jeux olympiques, chose dont on n'a jamais eu d'exemple dans les cas d'arthritis. Si donc une douleur inopinée, sans cause manifeste, occupe les extrémités d'un pied, et qu'elle se dissipe spontanément ou par de légers remèdes, en peu de jours, sans laisser aucune trace, il y a suspicion de goutte. Elle augmente, si les causes dont on va parler ont précédé; elle est confirmée, si on la voit revenir au printemps ou en automne. Il dit revenir, d'après *Hippocrate*, comme si la matière goutteuse accumulée dans les intervalles attendait ces époques pour *détonner;* c'est son expression, comme celle de *Sydenham*.

Quelle est donc cette maladie si singulière dans son

début, qui paraît d'abord toute nerveuse, et qui par sa durée embarrasse plusieurs articulations de matières humorales d'aspects divers, les unes bénignes et comme muqueuses, les autres âcres, rongeantes et presque caustiques, en y provoquant des douleurs pour lesquelles les infortunés ne trouvent pas d'expressions; car la torture, la dent des animaux féroces, l'action du fer et du feu, la fureur d'une Euménide acharnée sur l'objet du courroux céleste, suffisent à peine aux goutteux pour donner l'idée de leurs souffrances? D'où viennent ces amas crétacés, tophacés, qui encroûtent et pétrifient en quelque sorte les jointures de ces malheureux attachés au lit de douleur? Comment la matière goutteuse peut-elle se multiplier avec le temps, au point d'envahir tous les viscères, de les engorger tous, et de déborder, pour ainsi dire, par toutes les voies d'excrétion, jusqu'à ce qu'elle ait enfin suffoqué le principe de la vie? Voilà des questions bien faites pour exciter la curiosité d'un humoriste qui, par la nature de sa foi, ne peut diriger ses accusations sur autre chose que sur des matières morbifiques. Ce qui produit la goutte paraît, dit Van-Swieten, s'accumuler insensiblement dans le corps avant de se porter ou d'être porté aux pieds; et s'il est dérangé dans sa marche fatale, il produit mille maux qui cessent, si on le rappelle à son siége voulu.

Il y a là plus que de la médecine humorale : on y découvre du fatalisme, et l'on entrevoit un principe d'ontologie dans l'animation de ce quelque chose qui se venge de la contrainte que lui opposent les obstacles, et ne s'apaise que lorsqu'il a définitivement accompli son projet.

Mais d'où vient qu'il n'établit son empire tyrannique, ni dans les corps des enfans, avant la puberté, ni dans

ceux des femmes, à moins qu'elles n'aient perdu leurs règles, ni dans ceux des eunuques, tandis qu'il semble chérir les hommes sur le retour, pourvu qu'ils soient robustes, qu'ils aient bonne table et qu'ils aiment le plaisir? D'où lui vient aussi sa prédilection marquée pour les gens d'esprit, surtout quand ils sont sujets à sacrifier le besoin du sommeil à celui des jouissances intellectuelles? Pourquoi tant de richards s'en sont-ils vus délivrés en tombant dans l'indigence? Pourquoi d'opulens prélats, de gros prieurs, des chanoines vermeils et brillans de santé, hors de leurs attaques de goutte, en ont-ils été guéris sur les galères d'Alger, en maniant une lourde rame sous les coups d'un impitoyable comite? Voyons si l'étiologie des humoristes pourra lever ces graves difficultés.

Van-Swieten essaie d'abord de s'en prendre aux acides, attendu que l'abus des vins acides lui paraît être une des causes de la goutte, et parce qu'un médecin anglais a été délivré d'un accès en vomissant des acides. Toutefois, il ne trouve pas que cette cause puisse être toujours accusée, car les boissons acides soulagent souvent le goutteux; et d'ailleurs l'âcreté alcaline paraît plus prédominante chez ces sortes de sujets. Toutefois, Vanhelmont, cet anti-humoriste par excellence, pensait que les acides pouvaient donner la goutte, en coagulant la synovie. Les vins généreux la produisent, selon Van-Swieten, en débilitant l'estomac; les excès vénériens prématurés, en déterminant peut-être la dégénération mucilagineuse des humeurs, comme le soupçonnait Liger; le froid des pieds et la suppression de la sueur de ces parties, en retenant une excrétion dépuratoire. L'hérédité est sans doute une des principales causes, mais comment l'expliquer? On interroge encore

Vanhelmont, qui répond que le caractère de la goutte est imprimé dans la semence. D'ailleurs, *Paracelse* n'a-t-il pas dit que, « dans le moment du coït, le caractère « de la goutte, dormant d'ailleurs dans l'esprit de l'ar-« chée, se réveille dans l'excès de l'agitation libidineuse, « et se combine en même temps avec l'esprit et avec la « semence d'une manière entièrement anomale, parce « que la nature, incapable de diriger les rênes, ne peut « empêcher que le venin libidineux de ce caractère ne « souille fermentativement la semence? Ainsi, de même « que la semence ou le caractère de la goutte souille « régulièrement le sperme, il souille aussi très-promp-« tement la synovie, qui jamais ne se présente mieux « isolée que lorsque deux os se touchent mutuellement. « Voilà comment le siége ou le nid de la goutte se trouve « dans les orteils. »

On trouvera cette citation à la fin du chapitre de la goutte dans *Van-Swieten*. Que penser maintenant de la doctrine d'un auteur, qui, nourri des écrits de *Boerhaave* et de *Sydenham*, les deux grands maîtres de l'humorisme, et de ceux de Frédéric Hoffmann, est obligé de chercher de nouvelles lumières dans des écrivains tels que Paracelse et Vanhelmont? Il n'était donc pas bien sûr que la doctrine de ses maîtres fût la meilleure. Au surplus la voici.

Boerhaave décrit d'abord les symptômes de la goutte, et indique rapidement la marche des phénomènes locaux : il parle des douleurs tensives, déchirantes, astringentes, les montre croissant peu à peu, décroissant de même, avec moiteur, rougeur, tumeur, et finissant par la diaphorèse, le prurit, la desquammation, ou se changeant en craie ou en chaux, rompant les vaisseaux, les liens articulaires, et détruisant la forme, le mouve-

ment, les usages des articles. Notez que c'est toujours la matière goutteuse qui est active dans ce tableau. Il croit pouvoir conclure de là que la cause prochaine de la goutte est la viciation de l'action du caractère des plus petits vaisseaux, des plus petits nerfs du corps, ainsi que du liquide qui arrose les parties nerveuses : c'est par acrimonie et par une grande ténacité que ce liquide lui semble pécher, tandis que le vice du solide consiste dans le resserrement et la rigidité des vaisseaux. C'est pour cela, selon lui, que, bien que le vice existe dans toute l'économie, la goutte se manifeste d'abord dans les parties les plus éloignées du cerveau, qui opposent le plus de résistance au mouvement des fluides à cause de leur solidité, de leur dureté, de l'exercice qu'elles font, des poids qu'elles supportent. Reste à déterminer l'origine prochaine de ce vice, et il la trouve dans l'indigestion des viscères qui n'atténuent pas bien les ingesta et ne les assimilent pas suffisamment au liquide nerveux. La dernière élaboration du fluide ou de l'esprit vital, étant en défaut, le vice s'introduit clandestinement dans la matière prolifique de la semence et y adhère, ce qui rend la goutte constitutionnelle et héréditaire.

Si l'on désire savoir ce qui a conduit Boerhaave à cette théorie d'inassimilation de l'esprit vital, on trouvera que ce sont certaines lésions de la fonction digestive qu'il attribue au défaut de coction ou à la crudité. Tels sont les rots avec saveur d'alimens non digérés, et tout ce qu'il rapporte à la faiblesse de l'estomac et à l'imperfection de la digestion, comme les pesanteurs de tête, la torpeur générale, la flatulence, la constipation, des attaques de fébricule en rapport avec les dérangemens de l'estomac, le frisson et le refroidissement

des pieds, etc. De l'imperfection des digestions, l'auteur conclut à l'imperfection des humeurs qu'elles fournissent à l'économie; et comme les premiers désordres se font apercevoir dans les parties nerveuses et ligamenteuses les plus serrées, il lui semble pouvoir établir que le vice d'assimilation spécial de la goutte ne peut exister ailleurs que dans le fluide propre aux nerfs de ces régions, nerfs qui se trouvent en effet insérés dans des tissus très-résistans.

Un premier degré de corruption en entraîne bientôt un second : le vice goutteux fait l'office d'un ferment qui tend à s'assimiler tous les fluides du corps humain. Il ne faut pour cela que du temps et de l'âge, qui doivent nécessairement amener la diminution des forces vitales : de sorte qu'à la fin l'infection goutteuse est universelle.

Non-seulement Van-Swieten admet cette théorie, il la renforce même des réflexions que son esprit toujours ingénieux lui suggère, et des faits que son érudition lui fournit. Ce qui me frappe d'abord, ce sont les rapprochemens qu'il fait à l'occasion de l'idée émise par les anciens, d'une fluxion venant d'en haut sur les pieds, prouvée par le gonflement pâteux et par les varices dans certaines gouttes. Il commence par comparer ces fluxions avec celle du coryza, qui paraît bien venir de la tête; il suit, avec les anciens, le rhume descendant jusque dans la poitrine; puis il ajoute : « Mais l'œsophage, le ventricule, les intestins sont tapissés par une membrane qui sécrète aussi du mucus; de là résulte que le mal descendant successivement, ces parties sont affectées de la même manière; il survient des vomissemens pituiteux, des mucosités sont rendues par l'anus, il y a de véritables diarrhées muqueuses, non-seulement chez les jeunes sujets, qui ont coutume d'avaler un mucus

catarrheux, mais même chez les adultes. » Il lui semble assez probable que les flueurs blanches utérines, bénignes, sans ulcération, ne sont pas autre chose. Ne voilà-t-il pas des données tendant à déterminer le rôle des membranes muqueuses en pathologie, et leur nom même n'est-il pas trouvé? Mais, de ce point de vue à celui qui les considère comme des membranes de rapports et des sens provocateurs de mouvemens vitaux très-multipliés, la distance est grande, comme nous l'avons fait voir en d'autres lieux.

C'était sous le rapport de la fluxion des humeurs muqueuses que les catarrhes étaient comparés aux rhumatismes par l'école mécanico-humorale, et du rhumatisme à la goutte la distance était si petite, qu'on tentait naturellement de la franchir. Rien de plus naturel, pour des gens qui n'avaient pas l'Anatomie des systèmes organiques de Bichat, que de comparer l'humeur synoviale à celle des membranes muqueuses, ainsi qu'à la lymphe qui entoure les articulations des goutteux. C'est ce qu'a fait Van-Swieten, en prononçant les mots de *membranes muqueuses*. On voit, dit-il, l'impression du froid produire subitement les fluxions muqueuses, comme les fluxions articulaires, chez des personnes jeunes et saines, nullement suspectes d'un vice humoral, et cela même au point de les rendre percluses; et il cite le fait si connu d'Alexandre-le-Grand. Quel dommage qu'après des observations si judicieuses, il revienne sur ses pas, et forme peu à peu, sous l'influence des causes indiquées par Boerhaave, une matière particulière, indépendante du rhumatisme aussi bien que de l'arthritis, et la dépose dans certaines articulations pour y produire la spécialité goutte! Mais Van-Swieten se croit autorisé à l'admission de la matière goutteuse et de ses

effets assimilateurs par tous les cas de dépravation réelle ou imaginaire qu'il rapporte : il va même jusqu'à suspecter la goutte de contagion, à l'exemple de Boerhaave. D'ailleurs peut-il résister à l'autorité de Sydenham et de Hoffmann dont toutes les expressions, quand il est question de la goutte, rappellent l'existence d'une matière morbifique? et de plus n'a-t-on pas vu la sueur du goutteux noircir l'argent, par l'effet du virus qu'elle emporte avec elle? L'érudit commentateur n'ignore ni l'opinion de Hoffmann, qui regarde la matière goutteuse comme une substance crétacée, ni les expériences de Haller, tendant à prouver que les os ne sont qu'une gelée concrète qui perd sa transparence en prenant une matière terreuse; ni celles de Duhamel, qui font voir que la matière colorante de la garance ne s'attache qu'à cette substance terreuse et calcaire (phosphate de chaux). De tous ces faits il se croit en droit de conclure que les accès de goutte répétés ayant changé l'état des vaisseaux de la partie osseuse des articulations, la matière terreuse ou calcaire, qui ne peut plus y être admise, doit stagner dans le pourtour de l'articulation et encroûter les ligamens, comme dans l'état normal elle encroûte les cartilages qu'elle change en os. De là les ankyloses incurables ; et il cite l'empereur Galba. Ce rapport de la matière calcaire avec la matière gélatineuse (albumine) le surprend d'autant moins, qu'il a vu se former des flocons crétacés dans un engorgement lymphatique goutteux, à la racine du gros orteil; que Sennart en a remarqué dans le conduit auditif et sur les bords des paupières; que d'autres en ont observé dans les crachats, etc. Pour rendre raison de tout cela et se préserver d'une fausse théorie, il manquait à notre savant commentateur les notions de la chimie moderne et celles plus

utiles encore en pathologie, de la marche et des variétés de l'inflammation. Dénué de ces secours, il n'eut garde d'arriver à l'idée de la décomposition de l'albumine extravasée couche sur couche par des fluxions inflammatoires trop souvent répétées, et au rapprochement spontané des sels calcaires entraînant avec eux quelques matières animales : il chercha donc un virus pour expliquer la dégénération des humeurs normales, et l'idée de son maître dut l'emporter sur toutes les autres. Comment d'ailleurs douter de l'existence de ce virus, lorsqu'on a vu les sueurs de goutteux noircir l'argent, etc.? Considérant ensuite que la goutte reste souvent plusieurs années sans donner aucun témoignage de son existence, il n'a point hésité à supposer, avec Boerhaave, que pendant que les autres humeurs sont encore saines, il se forme dans le fluide qui sépare les cordons nerveux divisés et subdivisés dans le névrilemme, et qui s'oppose à leur adhérence, un vice caché qui devient l'origine de la goutte. Ce fluide devrait rentrer dans les veines; mais si le gonflement de ces vaisseaux rend cette résorption impossible, il s'épaissit, il dégénère et produit tous les maux qui sont les conséquences de la goutte.

Cette opinion est fondée, comme on le voit, sur une mauvaise explication des altérations pathologiques : c'est une hypothèse pour nous; mais elle lui paraît appuyée par tous les faits qui démontrent le caractère nerveux de la goutte; tels sont les suivans. Un homme souffrit pendant deux ans différentes incommodités; tranquille, il était bien : aussitôt qu'il se levait et qu'il se tenait le corps droit, il éprouvait un vertige qui le faisait tomber. Traité long-temps sans succès par d'habiles médecins *, cet homme fut guéri par un accès de

* On juge assez ce que pouvait faire un habile médecin du temps.

goutte, maladie qu'il n'avait point encore éprouvée. Un autre souffrait souvent des douleurs de l'abdomen, avec délire et tremblement intense de tout le corps ; il devint ensuite épileptique, et eut trois attaques en trois mois : tout-à-coup il fut guéri par une attaque de goutte très-douloureuse au gros orteil, et, rangé parmi les goutteux, il n'eut plus désormais d'autres maux à redouter. Van-Swieten joint à ses argumens en faveur de la cause nerveuse, des cas de production et de guérison de la goutte par des influences purement morales. Il y ajoute le fait noté par Vanhelmont, que le premier siége et les premières traces de l'affection goutteuse sont dans l'épigastre; il y joint la considération importante que les passions agissent sur ce lieu, et que les saburres amassées dans l'estomac produisent le délire, ainsi qu'il prétend l'avoir prouvé en dissertant sur le délire fébrile, et il exige ensuite que l'on conclue avec lui, d'après Hippocrate et Arétée, que le siége de la goutte est dans les veines les plus déliées et dans les nerfs les plus profonds, et que sa cause prochaine *adhère dans le caractère vicié des plus petits nerfs et des plus petits vaisseaux ;* ou dans la dégénération du fluide très - subtil qui s'y meut et les arrose.

Nous ne nous arrêterons point à critiquer cette théorie et à prouver logiquement et physiologiquement que les déplacemens d'irritations dont on vient de fournir des exemples ne sont point convenablement expliqués : nous ferons seulement remarquer que, comme tout doit porter une empreinte de mécanisme dans cette école, la trame la plus fine des nerfs ne pouvait échapper à cette fatalité : c'est tout simplement, selon Van-Swieten, la réplétion des veines des nerfs qui donne lieu à la détérioration du fluide nerveux, en s'opposant à sa résorp-

tion. On conçoit difficilement aujourd'hui comment un grave auteur a pu affirmer une chose qu'il n'avait aucun moyen de constater; mais le mécanisme qu'il admettait pour la goutte ressemble à celui de l'inflammation, et, à cette époque, une présomption fondée sur des analogies, et concordant avec un système, se changeait très-facilement en certitude. Cette crédulité date de loin; elle n'est pas encore détruite, malgré tous les efforts de la philosophie; et Descartes lui-même, qui, le premier, entreprit de nous apprendre à douter, s'est montré sûr bien des points d'une crédulité qui nous choque.

L'explication de Van-Swieten se réduit donc à indiquer, comme effet de la mauvaise assimilation ou des crudités humorales de Boerhaave, l'épaississement du sang et la difficulté de son mouvement dans les petites veines du névrilemme. Mais comme la pléthore veineuse n'existe pas toujours chez les goutteux, même dans les premières attaques, il se trouve encore forcé d'admettre une acrimonie spéciale chez les personnes sèches, peu sanguines, qui souffrent d'atroces douleurs presque sans gonflement articulaire. Alors il se rappelle les ulcères, les caries, les gangrènes que la goutte peut aussi produire, et définitivement l'âcreté paraît l'emporter dans son système sur l'embarras et sur la compression mécanique.

Je ne puis laisser échapper une occasion qui se présente ici de faire remarquer les inconvéniens de l'ontologie médicale. Ce qui, selon Van-Swieten, a porté Vanhelmont à poser le caractère goutteux dans l'archée vitale, c'est que, dans les intervalles des accès, au moment où les goutteux se croient le plus sains, une vive douleur les détrompe tout-à-coup; elle disparaît, il est

vrai, mais elle est toujours imminente et leur atteste l'existence d'un caractère goutteux permanent, c'est-à-dire l'existence de l'entité goutte, qui ne peut alors être placée ailleurs que dans la trame la plus subtile du système nerveux. Il est certain que pour ceux qui ne connaissent que des maladies en pathologie, cette difficulté est grande ; car comment colloquer le groupe de symptômes auquel on attache l'idée de l'entité goutte dans un corps qui présente tous les attributs de la santé? Mais je réserve pour un autre temps les discussions sur les entités pathologiques.

La guérison n'est possible, selon Boerhaave, que par les médicamens qui peuvent corriger radicalement les vices des humeurs, et détruire le défaut de subtilité qu'il a reconnu dans le fluide nerveux. C'est ce qui a fait regarder la goutte comme presque incurable. Van-Swieten, en commentant ce pronostic, dit que la goutte peut guérir par le régime, mais que la moindre faute détermine des rechutes.

La saignée générale ne saurait atteindre le but qu'indique Boerhaave. Mais Van-Swieten ajoute que l'ouverture des veines du lieu malade, et les ventouses scarifiées, ont été souvent utiles. La purgation même répétée a joui de plus de crédit; car les troubles digestifs, toujours attribués aux saburres, depuis Hippocrate, ont suggéré l'idée d'en épuiser le foyer par la médication cathartique. Mais nos auteurs ont observé qu'elle *excite souvent du tumulte dans le fluide nerveux* dont elle enlève le plus liquide, et qu'elle *ébranle la vertu expultrice.* D'ailleurs Sydenham pense que, pour être retardée par les purgatifs, la goutte n'en détonne qu'avec plus de force, et qu'on empêche la matière goutteuse d'aller à sa destination. On reconnaît deux choses dans ce lan-

gage : le résultat de l'expérience, qui déposait souvent contre les purgatifs, et les fausses explications de leurs mauvais effets parmi lesquels on note cependant un fait bien observé et nettement exprimé par ces auteurs : *Les purgatifs répétés font des voies digestives un centre de fluxion et de dérivation des humeurs, ce qui ne peut avoir lieu qu'aux dépens des principales fonctions*, c'est-à-dire *sans la détérioration de la santé.* Ceci soit dit comme vérité générale, constatée par les classiques les plus judicieux de l'école humorale, vérité dont tout praticien doit faire son profit. Signalons maintenant l'idée-mère qui préside, chez les humoristes, à la thérapeutique de la goutte.

Ayant observé qu'une foule de maux résultaient des traitemens perturbateurs irrationnels qu'on était dans l'habitude d'opposer à la goutte, ils avaient pris le parti de respecter la marche de cette maladie, et ils avaient appelé la théorie à leur secours pour justifier leur expectation. La goutte avait été rattachée à l'autocratisme de la nature inventé par Hippocrate. On l'attribuait à une humeur qui s'était insensiblement accumulée dans le corps et qui ne pouvait en être éliminée que par la voie des articulations ; il importait surtout que cela se fît avec beaucoup de douleur, car on avait observé que plus les malades avaient souffert dans les accès, meilleure était leur santé dans les intervalles. Boerhaave a parfaitement résumé les accidens qui résultent d'une pratique inconsidérée, qui dérange le plan éliminateur de la nature. « Rien de plus dangereux, nous dit-il, que d'empêcher la fluxion de la matière goutteuse, désormais bien formée et bien mûrie, sur sa voie accoutumée ; car elle n'a pas d'autre voie d'élimination. Ces fluxions si douloureuses sont sans danger (opinion qui est aussi celle de

Sydenham), au lieu que la rétention entraîne des apoplexies, des paralysies, des délires, des débilités, des affections soporeuses, des tremblemens, des convulsions universelles, si la matière est portée au cerveau; l'asthme, la toux, la suffocation, si elle est déposée dans les poumons; une pleurésie cruelle, convulsive, si elle se porte sur les tissus intercostaux et sur la plèvre; des nausées, des anxiétés, des vomissemens, des rots, des tranchées, des spasmes viscéraux, si elle est dirigée sur les viscères abdominaux. A peine peut-on croire combien cette matière déviée produit de maux, et qui sont souvent mortels d'une manière subite; maux que l'on traiterait inutilement par les remèdes les plus puissans, ou par des arcanes, car ils ne cèdent qu'à l'apparition d'un accès de goutte, et même il faut que cet accès soit très-fort. »

Il signale ensuite les agens qui peuvent occasioner tous ces malheurs, et l'on y remarque les topiques narcotiques, réfrigérans, astringens, incrassans, et en général tous les débilitans, évacuans, révulsifs, tels que la saignée, la purgation par haut et par bas, les emplâtres et les cataplasmes (qui sont les incrassans), la glace et toutes les préparations opiacées. Il en résulte, selon lui, l'accélération de la décrépitude, et une mort sénile prématurée.

Quoiqu'il soit défendu d'agir perturbativement contre la goutte, au moyen du paroxysme, le médecin ne laisse pas d'avoir beaucoup à faire, surtout dans les intervalles des accès : car, d'après Boerhaave, il doit 1° rétablir la vigueur perdue dans les viscères, afin de rectifier les digestions et les assimilations; 2° provoquer l'élaboration du liquide corrompu qui flotte dans les vaissseaux, ou qui est déposé dans les lieux goutteux. De la pre-

mière indication, résulte la médication tonique, qui, comme on le sent bien, doit être souvent nuisible chez les goutteux, presque tous affectés de gastro-duodénites chroniques. Les humoristes s'en aperçoivent, et recommandent de la circonspection dans l'emploi de ces moyens; mais comme ils les ont prescrits, et comme, d'une autre part, ils redoutent la débilité, l'embarras va toujours croissant. Quelques constitutions robustes, à gastrites ou à duodénites très-circonscrites, s'en trouvent fort bien pendant un temps à la suite de quelques moyens antiphlogistiques, et fort mal quand on les donne mal à propos. Plusieurs personnes délicates et nerveuses ne peuvent les supporter. Même embarras pour remplir l'indication complexe d'élaborer, de cuire et d'évacuer l'humeur goutteuse; car enfin l'on ne saurait y procéder que par des stimulans. De là des indications, des contre-indications, des contre-co-indications ou corrépugnances; de là des vertus attribuées à certains spécifiques, beaucoup d'importance donnée aux préceptes concernant leur choix et le moment de leur emploi; et définitivement le retour perpétuel à deux ordres de moyens banaux, sortes de spécifiques des affections chroniques dans tous les systèmes à hypothèse, mais qui ne donnent jamais de guérisons radicales : je veux parler des purgatifs doux et des narcotiques, que l'on voit tour à tour reparaître sur la scène, pour corriger momentanément les mauvais résultats d'une restauration prématurée.

Le régime seul peut amener, comme on sait, une cure radicale, en empêchant le retour des accès, ou, selon leur langage, la régénération de la matière goutteuse. Il est prescrit sans doute par nos trois principaux humoristes, Boerhaave, Sydenham et Van-Swieten;

mais comme on redoute trop les conséquences de la débilité qu'il produit, on proclame en même temps la nécessité des toniques pour perfectionner l'assimilation, ainsi que des digestifs, des sels lixiviels, des sudorifiques pour cuire ce qu'il pourrait y avoir de cru dans les humeurs. On entretient donc toujours des foyers intérieurs d'irritation, et comme on n'a point le secret de détruire les foyers extérieurs articulaires, ils réagissent continuellement sur les premiers, qui à leur tour ne manquent pas de les ranimer. On pallie de la manière que j'ai déjà indiquée, et de palliations en rechutes, la vie se passe au milieu de souffrances variées que l'on ne manque pas d'attribuer à l'efficacité des moyens et à la dégénération goutteuse générale des humeurs.

Quant à la nature de cette dégénération, on en prend le type dans la lymphe et dans la matière calcaire des articulations sub-enflammées : quelques autres faits d'accumulation de semblable matière, en d'autres lieux, sont appelés à l'appui de ce préjugé ; l'on ne tient aucun compte des nombreuses altérations de la tête, de la poitrine et du bas-ventre, qui n'ont aucun rapport avec la matière calcaire, dite terreuse. D'ailleurs, la lymphe plastique, qui se rencontre un peu dans tous les organes, n'est-elle pas une des formes et même la première forme de cette matière grossière mal élaborée, que l'on donne comme génératrice de la goutte ? Ne sait-on pas, par l'exemple du squirrhe, que l'âcreté la plus rongeante peut résulter de la dégénération des humeurs lymphatiques, en apparence les plus innocentes ? En faut-il davantage pour ne rien laisser à désirer sur la production, sur les douleurs et sur tous les ravages de la goutte, sans en excepter les ulcères, les caries, les nécroses, les gangrènes, etc. ? Telle est, en somme, l'idée de ce

colosse *goutte*, élevé par les médecins humoristes, et que tous les efforts du vitalisme n'ont jamais pu renverser entièrement; car, comme nous le verrons bientôt, si les mots de cette secte ont été proscrits, le fond des idées reste et se retrouve dans les formules de nos jours, même encore les plus accréditées, contre la goutte, parmi les médecins qui sont restés étrangers aux progrès de la doctrine physiologique.

Nous avons désormais l'idée complète de la doctrine humorale; nous la concevons comme une soi-disant science très-compliquée, fondée sur des faits nombreux, attentivement observés, mais mal expliqués, et sur lesquels on a bâti un système général, et ensuite une foule de systèmes partiels, ou de sous-systèmes, qui servent de fondemens aux indications particulières, c'est-à-dire à celles de chaque maladie. Cette conception, enfantée par plusieurs siècles, est vaste, mais sans dignité, et même sans aucune ombre de beauté. Elle se sent de la barbarie des premiers temps de la civilisation. Le corps vivant y est représenté comme assiégé sans cesse par les corps bruts, qui conservent leurs attributs en pénétrant dans son intérieur, et qui ne manqueraient pas de se l'assimiler entièrement, sans les efforts toujours redoublés du médecin. Un tel système donne beaucoup d'importance à ce dernier; mais il n'est pas conforme à la vérité, et de plus il a l'inconvénient d'offrir à l'esprit un tableau dégoûtant, qui place la médecine fort au-dessous des autres branches de l'histoire naturelle. Les idées de fermentation, ébullition spontanée ou entretenue par un serviteur qui attise le feu; celles de dépuration, saleté, ordures, immondices, corruption, balayage, nettoyage, empruntées à l'économie domestique et transportées dans la science de la vie, y sont hor-

riblement malséantes et n'y sont pas moins fausses et moins dangereuses. Cette théorie servit pourtant de guide à tous les praticiens fameux, jusqu'à ce que le brownisme en eut complètement triomphé. Ce serait à tort qu'on nous donnerait les travaux empiriques des médecins les plus renommés des dix-septième et dix-huitième siècles comme formant un système isolé. Il n'y avait point alors d'empirisme pur. Les observations que l'on s'empressa de faire de toutes parts d'après les conseils de Bacon de Vérulam, furent pendant long-temps ajustées tant bien que mal aux théories humorales. Les disputes que suscita la découverte du quinquina, dont on fit l'essai dans toutes les maladies; celles qui eurent lieu relativement à l'ipécacuanha, rendu célèbre par Helvétius en 1680; les discussions que suscita de nouveau l'opium, si mal apprécié par Galien et par son école; tout cela eut moins pour objet de constater empiriquement les résultats que de les faire concorder avec les théories humorales.

D'autre part, la chimie avait enrichi l'humorisme de nombreux moyens, et les progrès de l'humorisme tendaient à rehausser l'importance des officines et à faire de la pharmacie une profession des plus lucratives; car peu de personnes opulentes échappaient à la condition de valétudinaires. Les médecins ne mettaient pas moins d'amour-propre à trouver des explications à tous les symptômes, qu'à coapter un correctif à chaque altération humorale. C'est ainsi que les idées du vitalisme se mêlant à celles de l'humorisme, qu'elles n'avaient pas eu le temps de renverser, et fournissant des indications nouvelles, la polypharmacie dut faire de nouveaux progrès. Telles sont les principales causes de la ténacité, sinon des doctrines, au moins des formules de l'humo-

risme et de la chémiatrie. Nous retrouverons plus tard l'influence de ces formules; nous verrons aussi comment elles sont passées des mains des humoristes dans celles des solidistes les plus exclusifs.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

PUBLICATIONS POLYMATHIQUES.

BROUSSAIS : DE L'IRRITATION ET DE LA FOLIE; précédé d'un *Aperçu sur l'aliénation mentale, depuis Pinel jusqu'à Broussais*, qui ne se trouve dans aucune autre édition, vol. in-8°, papier vélin satiné, avec portrait sur papier de Chine. fl. 2-50

(Il ne reste de cet ouvrage qu'un très-petit nombre d'exemplaires.)

EDGEWORTH (MISS), EARLY LESSONS, eleventh edition, 4 vol. in-18, papier vélin satiné. fl. 5-00

— *Le même*, demi-reliure à l'anglaise. 7-00

(A peu près épuisé.)

DAMIRON (PH.) : ESSAI SUR L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE EN FRANCE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, troisième édition, revue et augmentée, suivi de la *Loi naturelle*, par Volney, 1 fort volume in-8°, papier vélin satiné. fl. 3-50

— *Le même*, sans la loi naturelle. 3-00

GUIZOT (Mad.) : CONSEILS DE MORALE, ou *Essais sur l'homme, les mœurs, les caractères, le monde, les femmes, l'éducation*, etc., 2 vol. in-18, papier vélin satiné, portrait. fl. 3-00

— *Le même*, avec portrait sur papier de Chine. 3-50

ÉDUCATION FAMILIÈRE, ou *Série de Lectures pour les Enfans, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence;* par Miss Edgeworth. Traduit de l'anglais par Mad. Louise Sw.-BELLOC, 6 vol. in-18, papier vélin satiné. fl. 4-50

HISTOIRE DE FRANCE, *depuis le 18 brumaire jusqu'à la paix de Tilsitt;* par le baron de Bignon; grand in-8°, papier vélin satiné. Tomes I et II. (Le III[e] volume est sous presse.) Prix de chaque vol. fl. 5-00

— *Le même*, papier vélin d'Annonay satiné, cartonné. 6-00

N.-B. Il faut ajouter pour le cartonnage de chaque vol. in-8° 0-50
pour celui de chaque vol. in-18. 0-25

IMPRIMERIE POLYMATHIQUE.